



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





24/10 d 100



COLLECTION DE MÉMOIRES, ÉTUDES ET DOCUMENTS
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

NICOLAS SOKOLOFF

JUGE D'INSTRUCTION PRÈS LE TRIBUNAL D'OMSK

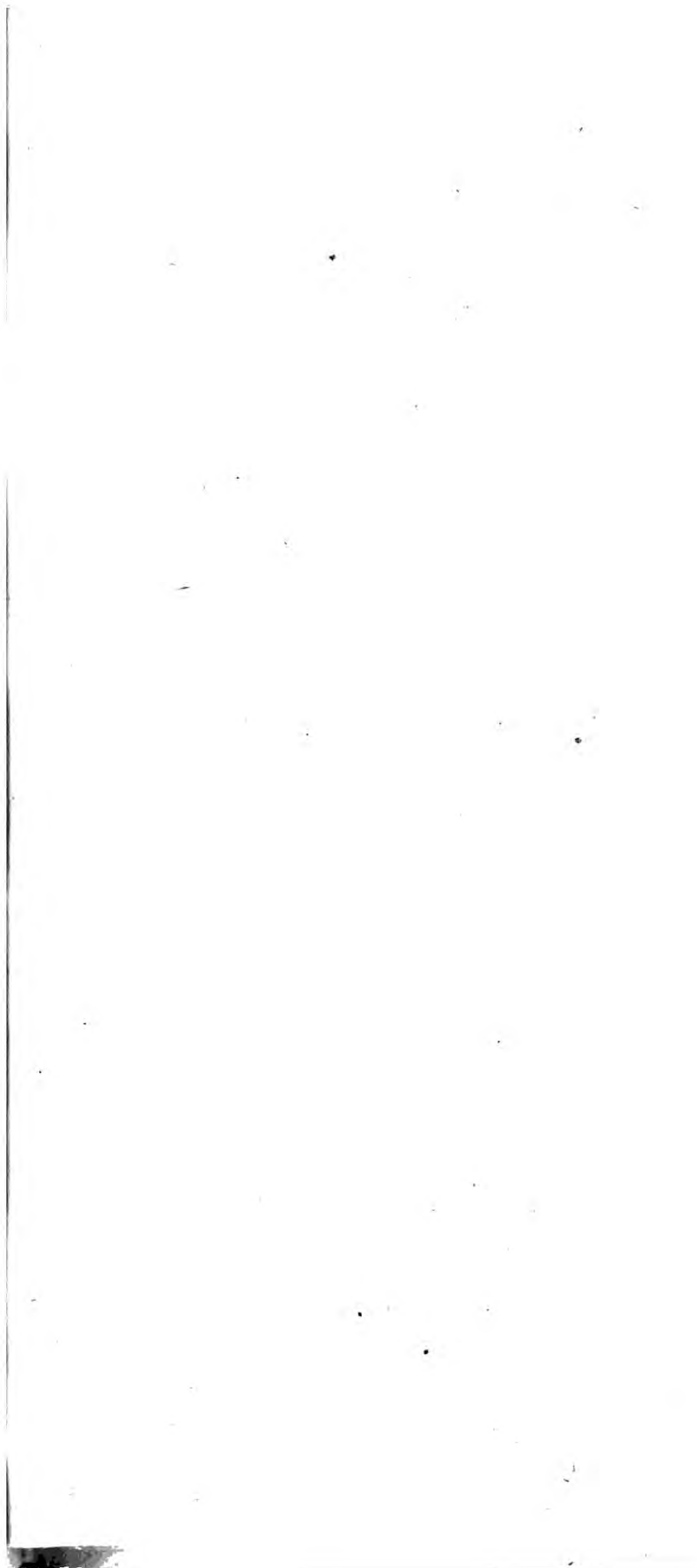
ENQUÊTE JUDICIAIRE SUR L'ASSASSINAT DE la Famille Impériale Russe

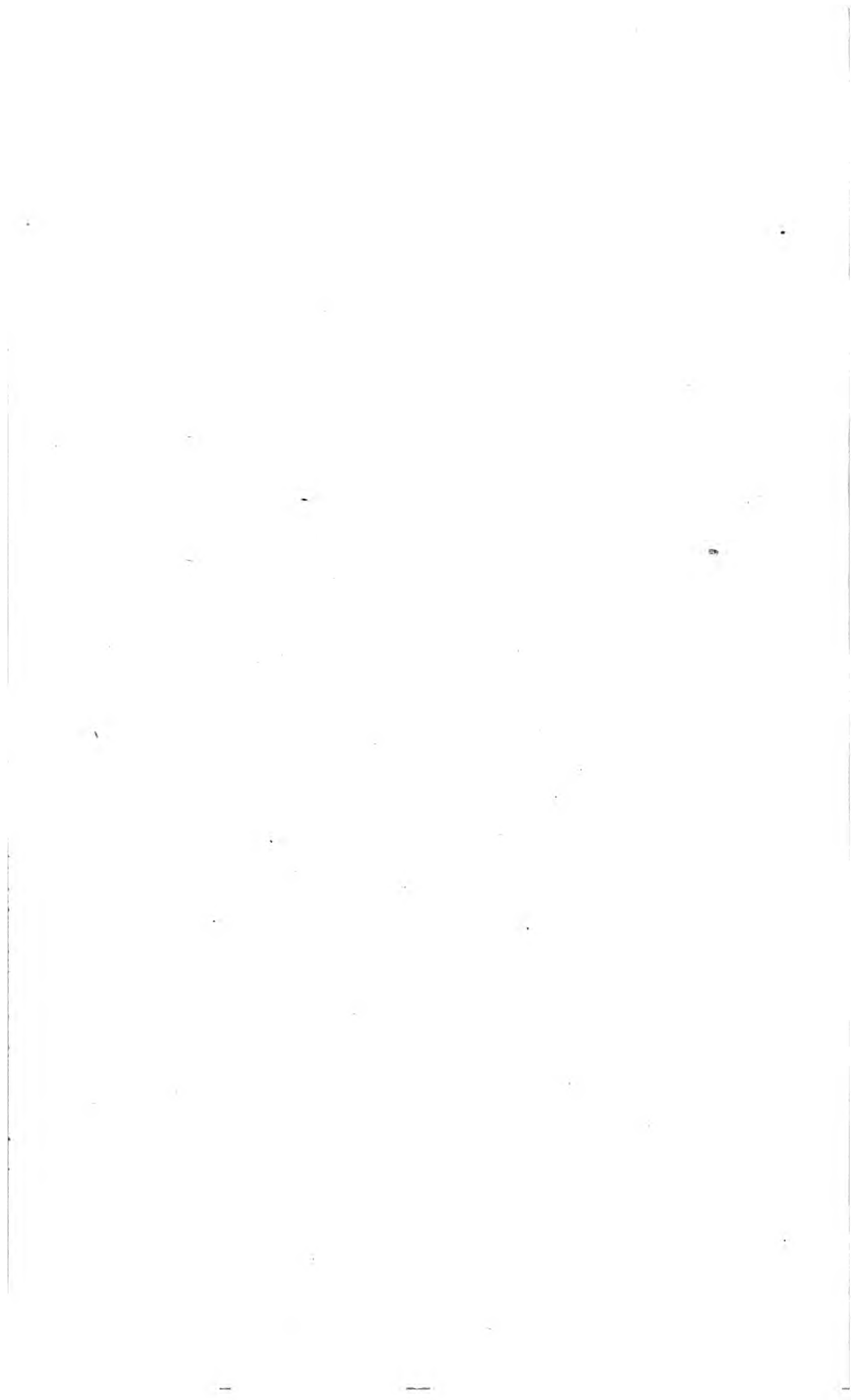
*Avec les preuves, les interrogatoires, les dépositions des témoins et
des accusés et 5 plans et 83 photographies documentaires inédites*



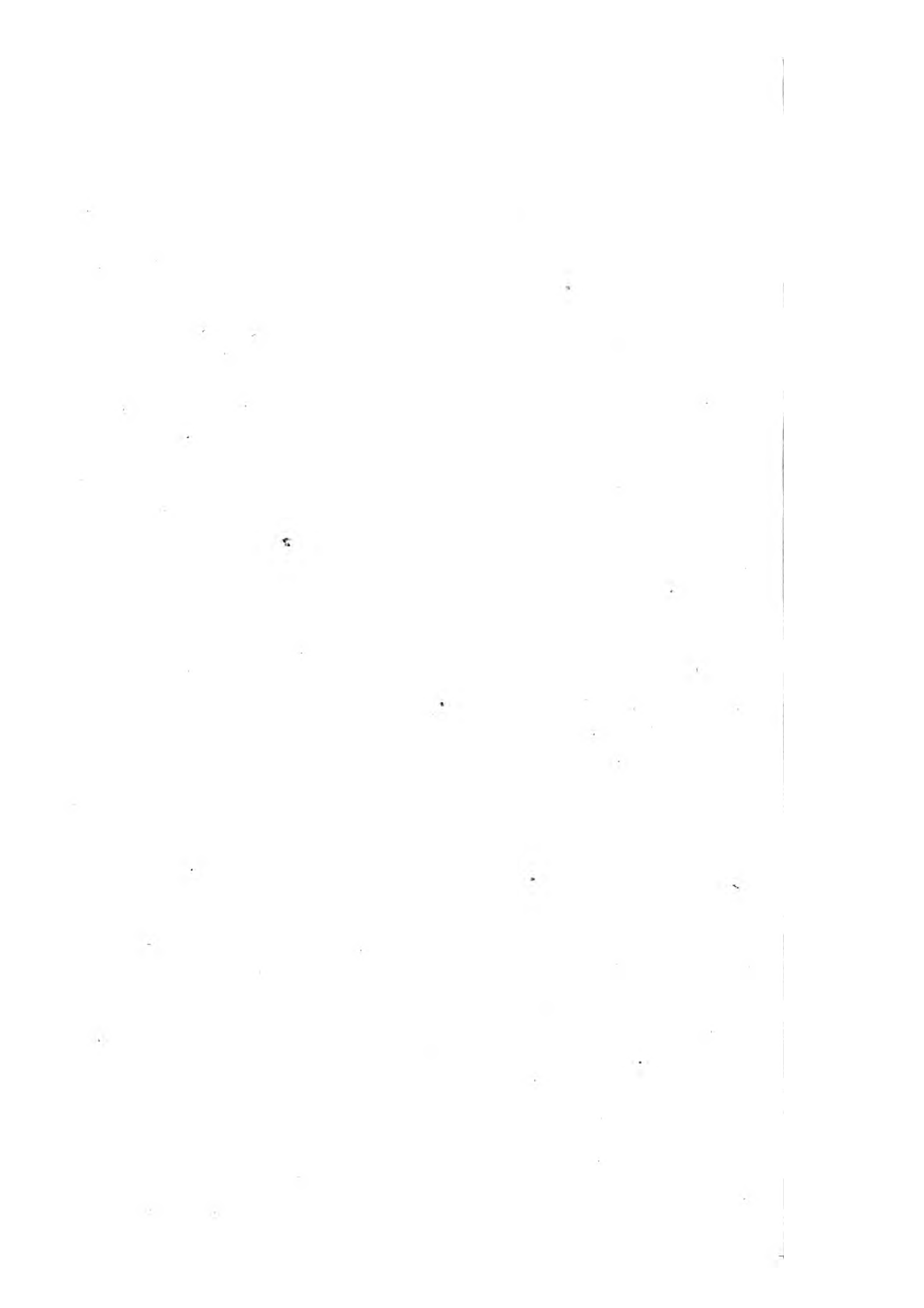
PAYOT, PARIS

24416 d. 103





**ENQUÊTE JUDICIAIRE
SUR L'ASSASSINAT
DE LA FAMILLE IMPÉRIALE RUSSE**



COLLECTION DE MÉMOIRES, ÉTUDES ET DOCUMENTS
POUR SERVIR A
L'HISTOIRE DE LA GUERRE MONDIALE

NICOLAS SOKOLOFF

JUGE D'INSTRUCTION PRÈS LE TRIBUNAL D'OMSK

**ENQUÊTE JUDICIAIRE
SUR L'ASSASSINAT
DE LA
FAMILLE IMPÉRIALE RUSSE**

*AVEC LES PREUVES, LES INTERROGATOIRES ET
LES DÉPOSITIONS DES TÉMOINS ET DES ACCUSÉS*

5 plans et 83 photographies documentaires inédites



PAYOT, PARIS
106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1924

Tous droits réservés

7
APR
1924

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.
Copyright by Payot, Paris, 1924.

PRÉFACE

C'est moi qui ai été chargé d'enquêter sur le meurtre de l'Empereur et de sa famille. Je me suis efforcé de faire juridiquement tout le possible pour découvrir la vérité et la transmettre aux générations futures. Je ne croyais pas avoir un jour à la produire moi-même, car je supposais qu'un gouvernement national russe l'établirait avec la suprême autorité de son verdict. Mais la destinée en a décidé autrement. Dans la catastrophe inouïe qui a fondu sur notre patrie, j'aurais commis un crime contre cette vérité, si je ne m'étais pas efforcé de publier les résultats d'une enquête volumineuse et compliquée sur les faits essentiels établis par moi.

Je ne prétends pas connaître tous les faits ni derrière eux la vérité entière. Mais jusqu'aujourd'hui je suis celui qui l'a approchée le plus près. La dure réalité présente ne lui réserve certes pas un avenir favorable, et le temps inexorable jette sur tout l'oubli.

Je suis persuadé que dans cette enquête beaucoup de questions resteront sans réponse pour l'esprit avide de savoir. Elle paraîtra nécessairement limitée, car son objet principal est le fait lui-même du meurtre. Mais la victime est l'homme qui, revêtu du pouvoir suprême, a pendant de longues années gouverné un des peuples les plus puissants.

Deux facteurs, la personnalité de la victime et la réalité conditionnant le crime —, à savoir la plus grande lutte qu'un peuple ait jamais soutenue —, donnent leur caractère particulier à la fois au crime lui-même et à cette réalité. Ce sont des phénomènes historiques.

« *Un des signes distinctifs d'un grand peuple, c'est sa
« capacité à se redresser après une chute. Quelque profond
« que soit son abaissement, l'heure viendra où, rassemblant
« toutes ses forces morales dispersées, il les incarnera dans
« un ou plusieurs grands hommes qui le ramèneront sur le
« droit chemin un instant délaissé (1).* »

Aucun processus historique n'est possible sans la représentation du passé. Et sur le nôtre pèse lourdement le meurtre du Tsar et de toute sa famille. J'espère que l'exposé de ce crime servira le peuple auquel j'appartiens.

Aussi en me souvenant des paroles du grand historien russe, je me suis efforcé, sans me laisser séduire par mes souvenirs personnels, quelque précis qu'ils fussent, d'exposer les faits d'après les seuls résultats d'une enquête juridique rigoureuse. Etant donnée la nécessité où j'étais de publier les résultats de cette enquête tout d'abord en terre étrangère, dans l'espèce, en France, je tiens à remercier le Prince Nicolas Orloff, de l'aide qu'il m'a apportée dans cette publication.

Fontainebleau (1921 à 1924).

N. SOKOLOFF.

(1) Discours du professeur V. O. KLIOUTCHEVSKI, académicien, prononcé dans la séance solennelle de l'Académie ecclésiastique de Moscou, le 26 septembre 1892.

COMMENT L'ENQUÊTE A ÉTÉ ÉTABLIE

Le 25 juillet 1918 (1), la ville d'Ekatérinenbourg fut enlevée aux Bolcheviks par les troupes de l'armée de Sibérie et les Tchéco-Slovaques. Le 30 juillet, l'enquête judiciaire commença. Elle fut confiée au juge d'instruction pour les affaires de première importance du tribunal de l'arrondissement d'Ekatérinenbourg, Nametkine, dans les formes légales sur l'ordre 131 donné par le Procureur de ce tribunal le 30 juillet (2).

Le 7 août 1918, le tribunal de l'arrondissement d'Ekatérinenbourg, toutes sections réunies, décida d'enlever l'affaire à Nametkine et d'en charger le juge Serguieef. Les raisons de cette décision furent d'une part la conduite de Nametkine, de l'autre la situation du moment.

Après la prise d'Ekatérinenbourg, à la vue des faits qui prouvaient le meurtre sinon de toute la Famille Impériale, du moins de l'Empereur, le pouvoir militaire, l'unique pouvoir d'alors, assurant réellement la possibilité même de l'ordre, exigea de Nametkine, en sa qualité de juge d'instruction pour les affaires de première importance, qu'il commençât immédiatement son enquête.

(1) Les dates sont partout d'après le nouveau style, sauf indication.

(2) En Russie il y avait trois catégories de juges d'instruction : — ordinaires — pour les affaires de première importance — pour les affaires de particulière importance. — Cette importance était déterminée par les procureurs. Les enquêtes du juge d'instruction de la deuxième catégorie étaient ordonnées par le Procureur du tribunal ; celles du juge de la troisième, par le Procureur du tribunal, le Procureur de la cour, ou le Ministre de la Justice en qualité de Procureur général.

Nametkine, en s'appuyant sur la lettre de la loi, déclara qu'il n'avait pas le droit d'entreprendre une instruction sans ordre du Procureur du tribunal qui, pendant ces premières journées de la libération d'Ekaterinenbourg, se trouvait absent.

Cette attitude de Nametkine souleva le mécontentement des milieux militaires et civils. On ne croyait pas à la pureté de ce respect exagéré de la loi. On accusait Nametkine de lâcheté par crainte d'une reprise possible d'Ekaterinenbourg par les Bolcheviks. D'autres allaient plus loin dans leurs soupçons.

Afin de mieux assurer la recherche de la vérité, le tribunal jugea nécessaire d'enlever l'affaire à Nametkine qui avait perdu, peut-être injustement, toute sa confiance ; on la remit à un membre du tribunal, Serguieef, remise prévue par une loi spéciale dans certains cas.

Il aurait été beaucoup plus naturel de désigner le juge d'instruction chargé des affaires particulièrement importantes auprès de la cour de Kazan, dans le ressort duquel entrait la ville d'Ekaterinenbourg. Mais cela était matériellement impossible, car Kazan était coupé d'Ekaterinenbourg par les Bolcheviks.

Pendant les premiers mois de l'enquête, tout le territoire de la Russie de la Volga à l'Océan, formait un conglomerat de gouvernements qui, après avoir renversé les Bolcheviks, ne s'étaient pas réunis en un tout. Cette union eut lieu à Oufa le 23 septembre 1918. Du congrès d'Oufa sortit un gouvernement unique sous les espèces d'un Directoire de cinq personnes. Le 18 novembre 1918, le pouvoir suprême fut concentré dans les seules mains de l'amiral Koltchak. Le 17 janvier 1919, l'Amiral donna au général Diterichs, ex-commandant en chef du front, l'ordre (36) de lui présenter tout ce qu'on avait trouvé ayant appartenu à la Famille Impériale, ainsi que tous les documents de l'instruction. En vertu de cet ordre considéré comme loi spéciale, le juge Serguieef, par acte du 25 janvier 1919, remit au général Diterichs les procès-verbaux de l'enquête et les pièces à conviction. Cette

remise fut faite dans les formes les plus rigoureusement légales en présence du Procureur du tribunal d'Ekaterinenbourg, V. F. Iordanski. Dans les premiers jours de février, le général Diterichs apporta le tout à Omsk à la disposition du Commandant suprême.

Celui-ci jugea dangereux de laisser l'affaire au nombre des affaires locales d'Ekaterinenbourg, ne fût-ce que pour des raisons stratégiques, étant donnée la proximité du front. Il lui parut nécessaire de prendre des mesures spéciales pour assurer la sauvegarde de documents historiques.

Laisser l'affaire entre les mains du juge Serguieef, ne se justifiait plus par les exigences prochaines de l'enquête, puisqu'il fallait procéder à l'interrogatoire de gens dispersés à travers la Sibérie tout entière et plus loin encore. Or un juge était nécessairement attaché au tribunal auquel il appartenait.

Enfin la remise de l'affaire à un membre d'un tribunal était un compromis dû aux conditions du moment. Elle était contraire à la loi qui chargeait des enquêtes préliminaires des spécialistes, les juges d'instruction.

Le 5 février, l'Amiral me convoqua, en ma qualité de juge d'instruction pour les affaires de particulière importance du tribunal d'Omsk. Il m'ordonna d'étudier ce qui avait été fait et de lui dire mon opinion sur la meilleure façon de continuer l'enquête. Le lendemain, 6 février, je lui fis le rapport suivant :

1° Il est d'une nécessité fondamentale de baser l'enquête sur la loi, comme cela a été fait jusqu'ici, d'après le code d'instruction criminelle.

2° Elle doit être confiée à un nombre suffisant de juges d'instruction.

3° A leur tête doit être un personnage de grande autorité ; de toute nécessité, à mon avis, un sénateur expérimenté dans la technique de l'instruction.

Mais les circonstances nous étaient cruelles. Aucun sénateur de cette espèce ne se trouvait dans la lointaine Sibérie.

Après m'avoir écouté, l'Amiral me dit qu'il décidait de me

charger de la continuation de l'enquête. Le 7 février 1919, je reçus l'ordre du Ministère de la Justice. Le même jour, dans les formes légales, je reçus du général Diterichs tous les procès-verbaux et les pièces à conviction.

Le 3 mars, avant mon départ pour le front, l'Amiral trouva nécessaire de me remettre un ordre spécial de mission, par lequel il prenait sur lui toute la responsabilité morale de l'affaire ; car il déclarait que l'enquête à moi confiée dans les formes légales était menée par sa volonté expresse. Jusqu'à sa mort, l'Amiral manifesta toujours ce souci de sa responsabilité. Après sa mort, je parvins en Europe où mon travail consista à interroger quelques témoins.

Il m'a paru absolument indispensable de faire connaître dans leurs lignes générales les bases sur lesquelles l'enquête judiciaire a été établie, car j'ai eu souvent l'occasion de rencontrer une incompréhension évidente de ce côté de la question, même chez des gens qui ont écrit sur le meurtre de la Famille Impériale. J'ai souvent rencontré chez eux des phrases comme celle-ci : C'est le général Diterichs qui a fait l'enquête ; c'est lui qui l'a dirigée. C'est une erreur. Le général Diterichs porta le plus vif intérêt à l'instruction, à chacune de ses étapes et la vérité lui doit plus d'obligations qu'à quiconque.

Mais ce n'est pas le pouvoir militaire, c'est le pouvoir judiciaire qui rechercha cette vérité. Le général Diterichs ne dirigea pas les travaux du juge d'instruction et il ne pouvait les diriger, au moins pour cette simple raison, que l'œuvre d'un juge d'instruction, suivant la si juste expression du grand Dostoïewski, est une création libre.

La photographie 4 reproduit le texte des pouvoirs qui me furent donnés par l'amiral Koltchak.

Cette enquête eut pour guides la loi, la conscience du juge, et les exigences du droit.

CHAPITRE PREMIER

AU QUARTIER GÉNÉRAL PENDANT LES JOURNÉES DE LA RÉVOLUTION. — ARRÊTATION DE L'EMPEREUR. — IL EST CONDUIT A TSARSKOÏE. — A TSARSKOÏE PENDANT LES JOURNÉES DE LA RÉVOLUTION. — ARRÊTATION DE L'IMPÉRATRICE.

§ 1.

Le meurtre de la Famille Impériale et de quelques autres personnes assassinées avec elle, voilà l'objet de mon enquête.

Comme tout fait réel, il s'est produit dans l'espace et dans le temps. Aussi étant donnée la situation particulière des victimes, il était nécessaire, pour avoir une compréhension plus entière du crime, d'examiner les événements qui l'avaient quelque peu précédé. Au début de l'émeute de février, l'Empereur se trouvait au Grand Quartier Général de Mohilef. L'Impératrice et ses enfants étaient à Tsarskoïe-Selo. En comparant les dépositions du général Doubenski (1) alors au Grand Quartier, du général Loukouski (2), alors général quartier-maître du commandant en chef, ainsi que les souvenirs et documents déjà publiés par ce dernier dans les *Archives de la Révolution russe*, tomes 2 et 3 (édition Slovo-Berlin), il appert que :

Le 8 mars 1917, le Tsar quitta Tsarskoïe pour le Grand Quartier où il arriva dans la journée du 9.

Le 10 mars, le Grand Quartier reçut un télégramme du Ministre de la Guerre Bielaïef, exposant que la grève générale avait été déclarée dans les usines de Petrograd, et que des désordres, causés par la famine, avaient éclaté parmi les ouvriers.

Le même jour, un second télégramme arrivait du même Bielaïef, annonçant que les ouvriers étaient descendus dans

(1) Interrogé par moi à Paris les 28 et 29 décembre 1920.

(2) Interrogé par moi à Paris le 3 juillet 1922.

la rue et que le mouvement s'étendait. Bielaief accompagnait ses deux télégrammes de l'assurance qu'aucun danger sérieux n'était à craindre et que le 11 mars les désordres seraient réprimés.

Le 11 mars, Bielaief et le commandant en chef du cercle militaire de Petrograd, général Khabalof, télégraphièrent que quelques unités refusaient de faire usage de leurs armes contre les ouvriers auxquels se mêlait la populace. Bielaief de nouveau continuait à rassurer le Tsar, en disant que toutes mesures avaient été prises pour couper court aux troubles. Le général Khabalof au contraire, priait d'envoyer des renforts, la garnison de Petrograd n'étant pas sûre.

Le même jour arrivait le premier télégramme du Président de la Douma, Rodzianko, annonçant que les soldats commençaient à arrêter les officiers, qu'ils passaient du côté des ouvriers et de la populace, et que l'envoi de troupes sûres était nécessaire.

Le soir de ce même 11 mars et le matin du 12, deux télégrammes au nom de l'Empereur furent reçus de Rodzianko. Ils étaient alarmants. Les seuls moyens de rétablir l'ordre, disaient-ils, étaient : la publication d'un manifeste établissant la responsabilité des Ministres devant la Douma, le renvoi de tous les Ministres actuels, et la formation d'un nouveau Cabinet par une personnalité jouissant de la confiance unanime.

Le 12 mars, vers midi, le général Alexeief fut appelé au téléphone par le grand-duc Michel Alexandrovitch. Celui-ci confirmait les nouvelles communiquées par Rodzianko, montrait la nécessité des mesures que ce dernier conseillait, et désignait le prince Lvof et Rodzianko comme les personnalités auxquelles il conviendrait de confier la formation d'un Cabinet.

Alexeief rapporta sur-le-champ à l'Empereur sa conversation avec le Grand-Duc. Aussitôt après, nouveau télégramme du Président du Conseil des Ministres, le prince Galitzine. Il était identique à ceux de Rodzianko et du grand-duc Michel Alexandrovitch. Il ajoutait que la présence de Protopopof au pouvoir soulevait le mécontentement général. Ce télégramme fut remis personnellement par Alexeief à l'Empereur. Comme suite aux communications de Bielaief, de Khabalof et de Rodzianko, Alexeief télégraphia sur l'ordre de l'Empereur au Commandant en chef des fronts Nord et Ouest de se préparer à diriger sur Petrograd quelques unités, au général-adjutant Ivanof de se rendre à Petrograd et d'écraser l'émeute.

A la suite du rapport d'Alexeïef sur sa conversation avec le grand-duc Michel Alexandrovitch, l'Empereur ordonna à Alexeïef de répondre au Grand-Duc qu'il le remerciait pour ses conseils, mais qu'il savait ce qu'il avait à faire.

Au sujet du télégramme du prince Galitzine, l'Empereur répondit à Alexeïef qu'il y répondrait lui-même.

Deux heures après, le général Loukouski reçut directement de l'Empereur un télégramme écrit de sa main et adressé au prince Galitzine, disant qu'étant donnée la situation il ne trouvait pas possible de faire le moindre changement dans la composition du Conseil des Ministres, et qu'il exigeait l'écrasement du mouvement révolutionnaire et de l'émeute parmi les soldats.

Après de vains efforts de la part d'Alexeïef pour amener l'Empereur à faire les concessions indiquées par Rodzianko, le grand-duc Michel Alexandrovitch et le prince Galitzine, le télégramme fut envoyé. Le général Loukouski déclare qu'entre le moment où fut reçu le télégramme du prince Galitzine et celui où l'Empereur lui répondit, celui-ci causa pendant plus d'une heure au téléphone.

Le Grand Quartier était uni par téléphone à Petrograd et à Tsarskoïe.

Comme l'Empereur envoyait un télégramme au Président du Conseil des Ministres, tous conclurent que l'Empereur avait tenu cette conversation avec l'Impératrice.

En exposant ces faits, le général Loukouski reconnaît que pendant ces journées du 10 et du 11 mars on n'attribuait au Grand Quartier aucune importance sérieuse aux événements de Petrograd. Le général Doubenski, qui eut ces jours-là la possibilité de voir l'Empereur, déclare qu'« il était calme et que rien en lui ne manifestait même l'ombre d'une inquiétude. »

D'après la déclaration du colonel Engelhardt, premier Président de l'Etat-major révolutionnaire de la Douma, interrogé par moi à Paris le 12 avril 1921, on voit que dès le 12 mars 1917 l'émeute de Petrograd avait déjà pris un caractère organisé. Ce jour-là, entre 3 et 5 heures de l'après-midi, naquit le « Comité de la Douma », et au sein de celui-ci la « Commission militaire » dont il fut Président pendant les premiers jours.

Le 13 mars, de grand matin, l'Empereur quitta le Grand Quartier pour Tsarskoïe-Selo, suivant l'itinéraire Mohilef, Orcha, Smolensk, Likhoslavl, Bologoïe, Tosna. Son train

était précédé à la distance d'une heure par le train de la suite. On apprit dans ce premier train qu'un pouvoir révolutionnaire s'était rendu maître de Petrograd et avait donné l'ordre de diriger le train de l'Empereur non sur Tsarskoïe, mais sur Petrograd. On fit connaître cette nouvelle à l'Empereur qui envoya l'ordre de continuer sur Tsarskoïe. Pendant la route cependant on apprit que les nœuds de Lioubane et de Tosna étaient occupés par les troupes révolutionnaires. L'Empereur prit la décision de se rendre à Pskof.

C'est là que le 15 mars eut lieu l'abdication. Le 16 mars, tard dans la soirée, l'Empereur était de retour à Mohilef, où arriva le lendemain l'impératrice Maria Feodorovna.

Pendant ce séjour à Mohilef, l'Empereur prit congé de tous les officiers et soldats de l'Etat-major, et data du 21 mars son message d'adieu à l'armée russe, écrit de sa main dans la soirée du 20 mars.

Le but de mon enquête spéciale m'oblige à en donner le texte complet :

« Pour la dernière fois je m'adresse à vous, troupes ardemment aimées. Après ma renonciation au trône de Russie, pour moi et pour mon fils, le pouvoir passe au Gouvernement Provisoire, formé sur l'initiative de la Douma. Que Dieu l'aide à conduire la Russie sur le chemin de la gloire et de la prospérité. Que Dieu vous aide vous aussi, valeureux soldats, à défendre notre patrie contre un ennemi acharné. Pendant deux années et demie vous avez supporté à chaque heure une lourde bataille ; beaucoup de sang a coulé, beaucoup d'efforts ont été faits, et désormais l'heure est proche où la Russie, unie à ses brillants alliés, dans un élan commun vers la victoire, brisera la dernière résistance de l'adversaire. Cette guerre inouïe doit être menée jusqu'à la victoire complète. Celui qui maintenant songe à la paix, celui qui la désire, celui-là trahit et livre la terre de ses pères. Je sais que tout homme d'honneur pense ainsi. Remplissez donc votre devoir, défendez notre brillante patrie, soumettez-vous au Gouvernement Provisoire, obéissez à vos chefs.

Songez que tout relâchement est un bénéfice pour l'ennemi. Je crois fermement que n'est pas éteint dans vos cœurs votre amour infini pour votre grande patrie. Que le Seigneur Dieu vous bénisse, et que saint Georges, le grand martyr et le victorieux, vous conduise à la victoire ! »

Pendant que l'Empereur était au Grand Quartier, suivant

ВЕРХОВНЫЙ ПРАВИТЕЛЬ

3 марта 1919

№ 588.

г. Омск.

Настоящим повелеваю всемъ мѣстамъ и лицамъ исполнять безпрекословно и точно всѣ законныя требованія Судебнаго Слѣдователя по особо важнымъ дѣламъ СОКОЛОВА и оказывать ему содѣйствіе при выполненіи возложенныхъ на него по моему волѣ обязанностей по производству предварительныхъ слѣдствій объ убійствѣ бывшаго Императора, его семьи и Великихъ Князей.

Адмиралъ



Исп. об. директора
Канцелярии Верховнаго Правителя
Генераль-майоръ

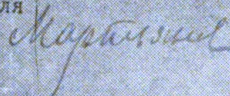


FIG. 1. Traduction : Omsk, le 3 Mars 1919, n° 588. — J'ordonne à toutes les autorités et institutions gouvernementales d'exécuter sans réplique et avec exactitude toutes les demandes légales que pourrait leur adresser le Juge d'instruction pour affaires extraordinaires Sokoloff, et de lui apporter toute aide dans l'exécution de la mission dont il a été chargé par ma volonté, et consistant en la conduite d'enquêtes préliminaires sur l'assassinat de l'Empereur, de Sa Famille et des Grands Ducs.

Signé : Amiral Koltchak.

Signé : Général-major Martianof, Directeur de la Chancellerie.

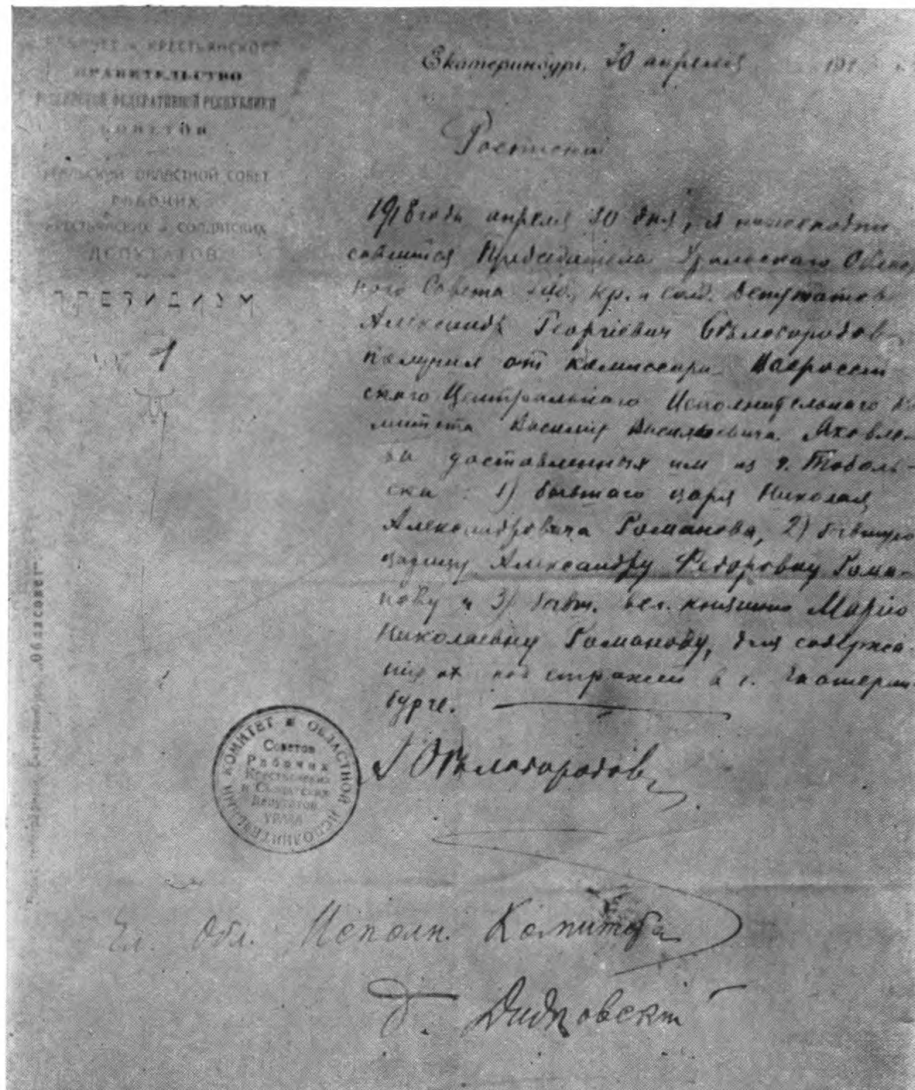


FIG. 3. *Traduction* : Reçu. Le 30 avril 1918 je soussigné Alexandre Georgievitch Beloborodof, président du Soviet régional de l'Oural des Députés Ouvriers, Paysans et Soldats, ai reçu de Vassili Vassilievitch Yakovlef, Commissaire du Comité Exécutif Central Pan-russe, les personnes suivantes : 1° l'ex-tsar Nicolas Alexandrovitch Romanof, 2° l'ex tsarine Alexandra Feodorovna Romanof et 3° l'ex-grande-duchesse Marie Nicolaiевна Romanof, afin de les tenir sous garde à Ekaterinenbourg.

Signé : A. Beloborodof.

Signé : B. Didkovsky, membre du Comité Exécutif Régional.

la déposition du général Doubenski, Alexeief menait des pourparlers avec le Gouvernement Provisoire afin d'obtenir, en faveur de l'Empereur, libre passage vers Tsarskoïe, libre séjour dans cette résidence et libre départ à l'étranger par Mourmansk.

D'après les souvenirs du général Loukouski, le Gouvernement Provisoire garantissait le libre départ de l'Empereur à l'étranger, avec sa famille.

Cependant, le 21 mars, arrivèrent à Mohilef, envoyés par le Gouvernement Provisoire, les membres de la Douma : Boublikof, Verchinine, Gribounine, Kalinine. Ils avaient pour mission d'accompagner l'Empereur à Tsarskoïe. En réalité, ce n'était pas une escorte, mais déjà une garde. Le général Loukouski juge leur conduite « odieuse ». Ils n'eurent aucune pitié pour les sentiments personnels de celui qui vivait de si cruelles journées.

Le 21 mars, l'Empereur quitta le Grand Quartier pour Tsarskoïe, où il arriva le 22 mars. Le général Doubenski fut témoin oculaire de son départ de Mohilef. Voici son témoignage : « L'Empereur sortit du wagon de l'Impératrice-mère et passa dans le sien. Il se tenait debout à la portière et regardait tous ceux qui lui avaient fait escorte. Presqu'en face de son wagon était celui de l'Impératrice-mère. Elle était à la portière et bénissait son fils. Le train démarra. Le général Alexeief rendit les honneurs à l'Empereur, et lorsque passa près de lui le wagon des députés, il enleva sa chapka et s'inclina profondément devant eux. »

§ 2.

Que se passa-t-il pendant ces journées à Tsarskoïe ? L'inspection l'a établi par les interrogatoires des personnages de l'entourage immédiat de l'Impératrice et de ses enfants (1).

(1) Le précepteur du Tsarevitch, Pierre Andreievitch Gilliard ; la surveillante des Grandes-Duchesses, Alexandra Alexandrovna Tegleva et son aide Elisabeth Nicolaïevna Erzberg ; les caméristes de l'Impératrice, Madeleine Frantzievna Zanotti et Marie Gustavovna Toutelberg ; le valet de chambre de l'Impératrice, Alexis Andreievitch Volkof.

Toutes ces personnes ont été interrogées : Gilliard, les 12-14 septembre 1918 à Ekaterinenbourg par le juge Serguieef, et par moi les 5 et 6 mars et le 27 août 1919 à Omsk, le 14 mars 1920 à Kharbine, le 27 novembre de la même année à Paris, — A. Tegleva, par moi les 5-6 juillet 1919 à Ekaterinenbourg et le 17 juillet de la même année à Tioumen. — E. Erzberg, par moi le 6 juillet 1919 à Ekaterinenbourg, le 17 juillet de la même année

En comparant leurs dépositions, on peut considérer comme entièrement établis les faits suivants :

Pendant ces premières journées l'Impératrice fut obligée d'accorder grande attention à ses enfants, qui l'un après l'autre tombèrent malades de la rougeole. Le premier atteint fut le Tsarevitch Alexis Nicolaievitch. Il faut comprendre le caractère de l'amour de l'Impératrice pour son fils, pour s'expliquer l'état où elle était pendant ces journées terribles.

Le 7 mars, le Tsarevitch était déjà au lit. L'Impératrice elle-même dans une lettre à la comtesse Hendrikova, nous indique que sa température était de 38,3. Peu à peu la maladie atteignit toutes les Princesses et avec violence, parfois avec une température de 40,5. Chez les princesses Marie Nicolaievna et Anastasie Nicolaievna elle se compliqua ensuite de pneumonie.

Pendant les premières journées de l'émeute, l'Impératrice était informée des événements de Pétrograd par les rapports du Ministre de l'Intérieur Protopopof. L'explication qu'il lui en donnait était fautive. Il faisait ses rapports par téléphone. L'Impératrice ne les recevait pas personnellement, mais par l'intermédiaire de son valet de chambre, Alexis Volkof.

Voici la déposition de celui-ci :

« Nous étions informés par téléphone des événements de Petrograd par le Ministre de l'Intérieur Protopopof. Il me transmettait les nouvelles. Je les rapportais à l'Impératrice. Protopopof me disait qu'il y avait bien des troubles dans la ville, mais qu'il les liquiderait et qu'il ne permettrait rien de sérieux. »

Plus tard, quoique Protopopof fût dans l'obligation désormais de rapporter des faits alarmants, il les accompagnait des preuves de l'énergie déployée par lui. Et c'est seulement au moment où le mouvement avait déjà pris le caractère d'une force élémentaire irrésistible qu'effrayé à son tour, il transmit à Volkof : « Les affaires vont mal, le Tribunal brûle, la foule met le feu aux commissariats de police et s'efforce d'arracher aux prisons les criminels. »

L'Impératrice n'eut pas une idée exacte du caractère du mouvement, tant que des faits inéluctables ne la convain-

à Tioumen, et le 16 mars 1920 à Kharbine, M. Zanotti, par moi le 11 novembre 1920 à Paris, M. Toutelberg par moi les 23-27 juillet 1919 à Ichim en Sibérie, Volkof, le 22 octobre 1918 à Ekaterinenbourg par le juge Serguieef et par moi les 20-23 août 1919 à Omsk et le 15 mars à Kharbine.

quirent de la réalité. Elle était inexactement informée par le Ministre de l'Intérieur Protopopof. Mais en outre elle jugeait du mouvement d'après ses idées personnelles. Lorsque Volkof, en lui transmettant le rapport de Protopopof qui contenait des nouvelles déjà alarmantes, lui rendit compte, que, d'après les bruits qui couraient, les Cosaques eux-mêmes à Petrograd n'étaient pas sûrs, elle lui répondit : « Non, cela n'est pas. En Russie il ne peut pas y avoir de révolution. Les Cosaques ne trahiront pas. »

De la comparaison de tous les témoignages il ressort que l'Impératrice se faisait encore à ce moment une idée complètement inexacte du caractère de ce mouvement et que c'était celle qu'elle transmettait par téléphone à l'Empereur, alors au Grand Quartier Général.

La réalité et l'absence de liaison avec l'Empereur sur le sort duquel couraient des bruits divers, jetèrent l'Impératrice dans une inquiétude qu'elle découvrait par ses larmes aux femmes de son entourage. Mais en même temps elle ne perdait ni courage ni maîtrise d'elle-même.

Le sentiment de son isolement la poussa à appeler à elle le grand-duc Paul Alexandrovitch. Ce fait est important pour comprendre son état d'âme après la rupture de toute liaison avec l'Empereur, à cause du départ de celui-ci pour Mohilef. Depuis le meurtre de Raspoutine, le grand-duc Paul Alexandrovitch, père du grand-duc Dmitri Pavlovitch, accusé d'avoir participé au meurtre, ne pouvait paraître à la cour, sans l'ordre personnel de l'Impératrice. Et c'est elle-même qui le pria de venir. Il fut pendant ces journées son soutien moral. Il est à supposer que sous l'influence des événements et du grand-duc Paul Alexandrovitch, l'Impératrice reconnut la nécessité des concessions. La camériste de l'Impératrice, Zanotti, rapporte à ce sujet dans son interrogatoire : « La grande-duchesse Marie Nicolaievna me disait que l'Impératrice avait décidé de céder et avait envoyé une lettre à l'Empereur lui conseillant de donner au pays un ministère responsable. Mais cette lettre n'arriva pas à destination. Il était déjà trop tard. L'Empereur avait déjà renoncé au trône. »

L'Impératrice n'admettait absolument pas la possibilité d'une abdication de l'Empereur, non seulement pour son fils, mais même pour lui-même. Elle ne crut pas d'abord aux bruits d'abdication qui lui parvinrent. Elle les jugeait une provocation. Mais ensuite considérant visiblement l'abdica-

tion comme possible, elle essayait de lutter contre ce malheur par l'intermédiaire du grand-duc Paul Alexandrovitch et de quelques autres personnes.

Ses tentatives furent vaines, par manque de liaison avec l'Empereur. Elle ne perdit ni son courage ni son calme extérieur, même lorsqu'elle apprit que l'abdication était un fait accompli. Elle eut même assez de force morale pour consoler son entourage. Le témoin Erzberg déclare :

« Elle était entièrement maîtresse d'elle-même ; évidemment elle ne perdait pas l'espoir d'un avenir meilleur. Je me souviens que lorsqu'elle me vit pleurer après l'abdication de l'Empereur, elle me consola et me dit : « Le peuple se ravisera, appellera Alexis et tout sera bien. »

Il en est de même des autres témoins.

§ 3.

L'arrestation de l'Impératrice eut lieu le même jour que celle de l'Empereur : le 21 mars 1917.

Elle fut faite par le célèbre général Kornilof, alors Commandant des troupes de la circonscription militaire de Petrograd.

A cette arrestation n'assistait qu'une seule personne, le nouveau chef de la garnison de Tsarskoïe-Selo, le colonel Kobylinski, nommé à ce poste par Kornilof.

Le colonel Eugène Stépanovitch Kobylinski a fait à l'instruction des dépositions entièrement objectives et très détaillées. Il fut interrogé par moi à Ekaterinenbourg pendant cinq jours, du 6 au 10 avril 1919. En sa présence Kornilof dit brièvement à l'Impératrice : « Majesté, la lourde mission m'est échue de vous faire connaître la décision du Gouvernement Provisoire. A partir de ce moment vous devez vous considérer en état d'arrestation. »

L'Impératrice reçut Kornilof dans une des chambres de l'appartement des enfants. Après ces brèves paroles, Kornilof présenta à l'Impératrice le colonel Kobylinski, ordonna ensuite à celui-ci de se retirer et resta seul avec l'Impératrice. Leur conversation dura environ cinq minutes. Les personnes citées plus haut, d'après leurs déclarations, tiennent de l'Impératrice et de ses enfants, que Kornilof essaya de calmer l'Impératrice et de la convaincre que rien ne menaçait sa famille.

Puis Kornilof réunit tous ceux qui se trouvaient au Palais et leur déclara que ceux qui voulaient rester auprès de la Famille Impériale, devaient désormais se soumettre au régime des détenus.

Le même jour eut lieu le changement de la garde. Le régiment mixte qui protégeait le Palais fut remplacé par un régiment de tirailleurs de la garde.

Le lendemain arriva l'Empereur. Le colonel Kobylinski l'attendait sur le quai de la gare. « L'Empereur, rapporte celui-ci, descendit de son wagon, traversa très vite le quai, sans regarder personne, et monta en automobile. Il était accompagné du maréchal de la cour, prince Vassili Alexandrovitch Dolgorouki. Sur le quai s'approchèrent de moi deux civils, dont l'un était député à la Douma, Verchinine. Ils me dirent que leur mission était terminée et qu'ils me remettaient le Tsar. Je ne puis oublier le spectacle que je vis à ce moment. Beaucoup de gens étaient arrivés par le même train que l'Empereur. Lorsque celui-ci sortit de son wagon, tous se répandirent sur le quai et s'enfuirent en toute hâte de divers côtés, par peur évidente d'être reconnus. Je me souviens parfaitement d'avoir vu ainsi se défiler le commandant du régiment mixte de sa Majesté, le général-major Narichkine, et, je crois, le commandant du bataillon des chemins de fer, le général-major Tsabel. La scène était honteuse. »

Les portes du Palais étaient fermées lorsque l'automobile amenant l'Empereur arriva. La sentinelle ne les ouvrit pas et appela l'officier de service. Celui-ci cria : « Ouvrez les portes à l'ex-Tsar ! » Beaucoup de gens regardaient cette scène. Le témoin oculaire Zanotti déclare :

« Je me souviens parfaitement de l'attitude de l'officier de service. Il voulait outrager le Tsar. Lorsque celui-ci passa près de lui, il garda la cigarette à la bouche et la main dans sa poche. »

D'autres officiers sortirent sur le perron, poussés par la curiosité. Leur poitrine était ornée de rubans rouges. Aucun ne rendit les honneurs lorsque l'Empereur passa auprès d'eux. Mais l'Empereur salua.

L'Impératrice se précipita à sa rencontre. Il la devança et la trouva dans une des chambres de l'appartement des enfants. Le valet de chambre Volkof assista à la scène. « Ils s'embrassèrent en souriant, déclare-t-il, s'embrassèrent et allèrent auprès de leurs enfants. »

Plus tard seulement, lorsqu'ils furent rentrés chez eux, tous deux se mirent à pleurer. La femme de chambre de l'Impératrice, Anna Stépanovna Demidof, qui périt avec la Famille Impériale, put voir ce spectacle. Elle le rapporta à d'autres personnes restées vivantes.

CHAPITRE II

RAISONS DE L'ARRESTATION DE L'EMPEREUR ET DE L'IMPÉRATRICE PAR LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE. — DÉPOSITIONS DU PRINCE LVOF, DE KERENSKI ET DE MILIOUKOF — INSTRUCTIONS DE KERENSKI CONCERNANT LA DÉTENTION DE LA FAMILLE IMPÉRIALE. — LE RÉGIME ÉTABLI PAR LUI.

§ 1.

Le 22 mars, la Famille Impériale fut tout entière réunie. Elle vécut à Tsarskoïe jusqu'au 14 août, puis fut dirigée sur Tobolsk en Sibérie.

Le fait le plus important de cette période est son arrestation par le Gouvernement Provisoire. Cette décision fut prise le 20 mars 1917, sans aucune indication de ses raisons dans le décret. J'essayai de les établir en interrogeant trois personnes : le chef du Gouvernement Provisoire lui-même, prince Georges Evgueniévitch Lvof, — le Ministre de la Justice, Alexandre Théodorovitch Kerenski, — le Ministre des Affaires étrangères, Paul Nicolaïevitch Milioukof (1).

Déposition du prince Lvof :

« Le Gouvernement Provisoire ne pouvait pas ne pas prendre quelques mesures à l'égard de l'Empereur déchu. Il le priva de la liberté ainsi que l'Impératrice. Je dirais que cette mesure était, à ce moment, psychologiquement inévitable, étant donnée la marche des événements. Il était nécessaire de protéger l'ex-maître du pouvoir suprême contre les excès possibles du premier torrent révolutionnaire. »

Le Prince Lvof donne encore une autre raison de l'arrestation de leurs Majestés :

« Le Gouvernement Provisoire était dans l'obligation d'en-

(1) Tous trois furent interrogés par moi à Paris : le prince Lvof les 6-30 juillet 1920 ; Kerenski, les 14-20 août 1920 ; Milioukof, le 23 octobre 1920 et le 12 juillet 1922.

quêter soigneusement et impartialement sur tous les actes de l'ex-Empereur et de l'ex-Impératrice, que l'opinion publique regardait comme funestes aux intérêts nationaux du pays, et cela au point de vue des intérêts intérieurs aussi bien qu'extérieurs, en vue de la guerre avec l'Allemagne. »

Déposition de Kerenski :

« Nicolas II et Alexandra Feodorovna furent arrêtés par décision du Gouvernement Provisoire, prise par lui le 20 mars. Deux sortes de raisons l'y poussèrent : l'état d'esprit des masses de soldats de l'arrière et des ouvriers des rayons de Petrograd et de Moscou, excités à l'extrême contre Nicolas. Souvenez-vous de mon action dans la réunion plénière de Moscou, le 20 mars. On y exigea de moi le châtimement de l'Empereur. En protestant au nom du Gouvernement Provisoire contre ces exigences, je déclarai en mon nom que je ne jouerais jamais le rôle d'un Marat. Je dis que c'était à un tribunal impartial de juger les fautes de Nicolas devant la Russie. La violence de la haine des masses ouvrières trouvait sa cause profonde dans leur état d'esprit. Je comprenais qu'il s'agissait moins pour elles de la personne de Nicolas II, que de l'idée du tsarisme, qui excitait leur haine et leur désir de vengeance... Voilà la première raison qui poussa le Gouvernement Provisoire à arrêter le Tsar et Alexandra Feodorovna. En agissant ainsi, il assurait la sécurité de leurs personnes. L'état d'esprit des autres classes sociales inspirait au Gouvernement Provisoire une seconde catégorie de raisons. Si les masses ouvrières et paysannes étaient indifférentes à la direction de la politique extérieure du Tsar et de son Gouvernement, les intellectuels, les classes bourgeoises et une partie des officiers supérieurs croyaient voir nettement dans toute la politique extérieure et intérieure du Tsar, et en particulier dans les menées de l'Impératrice et de son entourage, une tendance très nette à amener la ruine du pays, à seule fin de conclure une paix séparée et une alliance avec l'Allemagne. Le Gouvernement Provisoire était dans l'obligation de mener là-dessus une enquête sur les actes du Tsar, d'Alexandra et de son entourage. Par décret du 17 mars 1917, le Gouvernement Provisoire institua une Haute Commission Extraordinaire d'enquête, qui devait examiner l'activité de tous ceux dont les actes avaient paru nuisibles aux intérêts du pays. Cette Commission devait en particulier étudier le rôle de Nicolas, d'Alexandra Feodorovna et de son entou-

rage. La nécessité de cette enquête était indiquée dans l'exposé des motifs du décret du Gouvernement Provisoire, instituant la Commission. Afin que celle-ci pût remplir son rôle, il était indispensable d'isoler Nicolas et Alexandra Feodorovna. Voilà la seconde raison pour laquelle on les priva de la liberté. »

Déposition de Milioukof : « Ma mémoire n'a gardé absolument aucun souvenir là-dessus. Je ne me souviens nullement ni quand ni comment fut décidée l'arrestation de Nicolas et de l'Impératrice. En me représentant en gros le caractère de cette époque, il me semble que le Gouvernement Provisoire, selon toute vraisemblance, sanctionna cette mesure sur la proposition de Kerenski. Il y eut alors quelques séances secrètes du Gouvernement, dont on ne tenait aucun procès-verbal. C'est dans une de ces séances vraisemblablement que la décision fut prise. »

§ 2.

L'arrestation de l'Empereur et de l'Impératrice leur créa un genre de vie qui eut ses conséquences. Par qui fut réglée cette vie ?

D'après les témoignages des personnes que je viens de citer, on voit que c'est par le seul Kerenski. Les instructions à cet égard furent rédigées par lui et par lui seul. La surveillance de leur exécution incombait de même à lui seul. Voici sa déposition à ce sujet :

« Le Gouvernement Provisoire me chargea de fixer le régime de Nicolas II et de sa femme et en général de tous ceux qui désirèrent rester avec eux... Conformément à la volonté du Gouvernement Provisoire, j'élaborai les instructions nécessaires et j'en confiai l'exécution à Korovitchenko » (Ce personnage avait occupé le poste de Commandant du Palais).

Les instructions de Kerenski comportaient les obligations suivantes :

a) L'isolement complet du monde extérieur de la Famille Impériale et de tous ceux qui avaient désiré rester avec elle. Ceci privait la Famille Impériale de tout droit à la liberté de ses mouvements. Elle ne pouvait aller où elle le désirait non seulement hors de Tsarskoïe, mais même dans Tsarskoïe. Bien plus, tous les endroits du parc accostant au Palais ne lui

étaient pas accessibles : des endroits déterminés lui étaient réservés pour ses promenades et spécialement délimités à cet effet. En particulier, elle ne pouvait visiter les églises de Tsarskoïe. Les services divins à son usage étaient célébrés dans l'église du Palais.

b) Sa liberté de mouvement était même limitée dans le temps : elle ne pouvait sortir dans le parc que jusqu'à la tombée de la nuit.

c) Interdiction absolue de toute visite aux prisonniers sans l'autorisation de Kerenski.

d) Censure de la correspondance.

e) Le Palais et le parc étaient entourés de postes. Aussi pendant ses promenades la Famille Impériale était à tout instant sous la surveillance de soldats et d'officiers qui la suivaient pas à pas.

Il n'y avait de postes qu'à l'extérieur du Palais. Mais cela ne veut pas dire que la vie à l'intérieur était complètement libre et n'était l'objet d'aucune surveillance.

A la tête de la garnison de Tsarskoïe, composée des régiments de tirailleurs de la Garde, Kornilof avait mis le colonel Kobylinski.

La surveillance de la vie intérieure de leurs Majestés était confiée au colonel Korovitchenko, créature de Kerenski. C'est celui-ci qui le nomma personnellement à ce poste, à la place du premier commandant révolutionnaire du Palais, le capitaine de cavalerie Kotzebue, en qui il n'avait pas confiance.

Déposition de Kerenski :

« Korovitchenko, nommé par moi en vertu des pleins pouvoirs donnés par le Gouvernement Provisoire, détenait donc au Palais, en mon absence, l'autorité suprême. »

Par l'intermédiaire de Korovitchenko, Kerenski surveillait ainsi la vie de la Famille Impériale à l'intérieur du Palais. Voici ce qu'il dit lui-même à ce sujet :

« Une double garde avait été établie, l'une à l'extérieur, confiée au commandant de la garnison, colonel Kobylinski, l'autre à l'intérieur dont le colonel Korovitchenko avait la charge. »

Deux autres mesures en outre avaient été prises dirigées contre la personne même de l'Empereur.

On lui avait d'abord enlevé ses papiers. Cette confiscation eut lieu en mai ou juin par les soins de Korovitchenko sur

l'ordre de la Commission extraordinaire d'enquête, qui recherchait des preuves du « crime » du Tsar contre la Patrie. L'opération fut faite par Korovitchenko lui-même en présence du colonel Kobylinski.

La seconde mesure consistait dans une certaine limitation de la liberté de l'Empereur, même à l'intérieur du Palais. Il fut pendant quelque temps séparé de l'Impératrice et il la voyait seulement en présence de toute sa famille et de son entourage, à table, où on ne lui permettait de causer que sur des thèmes généraux.

Cette mesure fut prise personnellement par Kerenski. Voici les explications qu'il en donne :

« Je pris cette mesure sur ma propre initiative, à la suite d'un des rapports à moi remis par la Commission d'enquête. On y envisageait un interrogatoire possible de Leurs Majestés. De là pour moi la nécessité de les séparer en vue d'une enquête impartiale. J'en informai moi-même Nicolas. Alexandra Feodorovna fut informée par Korovitchenko sur mon ordre..... Telle fut la mesure établie par moi, je crois, dans les premiers jours de juin. Elle dura environ un mois. Elle fut levée dès que sa nécessité eut disparu. »

J'ai exposé les règles qui dirigeaient la vie de la Famille Impériale pendant son séjour à Tsarskoïe jusqu'à son départ pour Tobolsk, en m'efforçant de découvrir dans mon enquête les raisons du Gouvernement Provisoire pour les établir.

J'estime prouvé, par ce qui précède, que la Famille Impériale fut en état d'arrestation, arrestation dont le mobile fut surtout la pensée de donner au nouveau pouvoir révolutionnaire la possibilité de découvrir le « crime » du Tsar et de la Tsarine devant la Patrie.

CHAPITRE III

LA VIE DE LA FAMILLE IMPÉRIALE A TSARSKOÏE. — EXCÈS DU MILIEU RÉVOLUTIONNAIRE. — CONDUITE DE L'ENTOURAGE DE LA FAMILLE IMPÉRIALE APRÈS L'ABDICTION. — LES COMMANDANTS DU PALAIS DE TSARSKOÏE : KOTZEBUE ET KOROVITCHENKO. — LE GÉNÉRAL KORNILOF. — GOUTCHKOF. — KERENSKI.

§ 1.

Voilà le caractère fondamental de la vie de la Famille Impériale pendant son séjour à Tsarskoïe. De là beaucoup d'excès produits par cette idée du « crime » du Tsar et de la Tsarine devant la Patrie. Ces excès créèrent autour de la Famille Impériale une atmosphère qui lui fit vivre des heures jusque là inconnues d'elle (1).

Certains officiers du 2^e Régiment n'étaient pas satisfaits du régime imposé à la Famille Impériale. Ils se mirent à exiger du commandant de la garnison, le colonel Kobylinski, qu'elle fût obligée de se présenter à eux chaque jour. Cette exigence, d'après Kobylinski, qui connaissait de près ces officiers, n'était fondée que sur un vulgaire sentiment de curiosité ; mais ils le déguisaient sous le prétexte que la Famille Impériale pouvait s'échapper en secret. Kobylinski lutta longtemps, mais à la fin il dut faire son rapport au commandant du cercle militaire de Petrograd. Kornilof n'était déjà plus

(1) Les faits de ce genre sont établis par les dépositions des personnes déjà citées : Kobylinski, Gilliard, Tegleva, Erzberg, Zanotti, Toutelberg, Volkof. Pour les éclaircir, je m'appuie encore sur les dépositions : du valet de chambre de l'Empereur, Terence Ivanovitch Tchémoudourof, interrogé par le juge Serguieef les 15-16 août 1918 à Ekaterinenbourg, — du laquais du Tsarevitch, Serge Ivanovitch Ivanof, interrogé par moi le 18 juillet 1919 à Tioumen. Je m'appuie sur le journal écrit de sa propre main par le Tsarevitch et sur les notes de la fille du docteur Botkine liée avec la Famille Impériale, Tatiana Evguenievna Melnik. Le journal du Tsarevitch fut découvert après le meurtre dans une perquisition chez le garde-rouge Michel Ivanof Letemine le 6 août 1918 à Ekaterinenbourg. Les notes de Tatiana Melnik ont été écrites de sa main pour la présente enquête.

à ce poste. Il avait été remplacé par le général Pierre Alexandrovitch Polovtzeff. Celui-ci jugea nécessaire de céder aux exigences des officiers, mais sous une forme adoucie. Chaque jour, au moment du déjeuner de la Famille Impériale, deux officiers, celui qui cessait son service et celui qui le relevait, devaient se présenter dans la salle à manger. Un jour, l'Empereur, au moment où les deux officiers se présentèrent, prit congé de celui qui partait et tendit la main à son remplaçant. Ce dernier reculant d'un pas ne prit pas la main de l'Empereur. Celui-ci troublé s'approcha de lui, le prit par les épaules et lui dit : « Pourquoi cela, mon ami ? » L'officier recula de nouveau et répondit : « Moi je suis sorti du peuple. Lorsque le peuple vous tendait la main, vous ne l'avez jamais prise. Aujourd'hui je ne vous tendrai pas la mienne. » Cet officier ne cacha pas son acte à ses camarades et plus tard il s'en glorifia hautement. Il s'appelait Iarynitch.

Au milieu de l'anarchie de cette époque, le Soviet de Tsarskoïe jugea nécessaire à son tour de se mêler de la vie de la Famille Impériale. Il nomma comme adjoint au commandant de la garnison Kobylinski, un homme à lui, l'Arménien Domodziantz du grade d'aspirant. D'après les déclarations de Kobylinski, cet homme sollicita obstinément l'autorisation de pénétrer dans le Palais. Kobylinski repoussait ses prétentions. Alors il rechercha les endroits où il pourrait rencontrer la Famille Impériale. Un jour, en passant près de lui, l'Empereur lui tendit la main. Mais comme Iarynitch il refusa la sienne, ne désirant pas répondre au salut de l'Empereur. Ceci se répétait assez souvent. Un de ces officiers qui refusaient leur main, donna comme raison de son acte qu'autrefois l'Empereur avait confirmé une sentence de mort contre un révolutionnaire de ses amis.

Comme on le voit, d'après les déclarations des témoins, tous ces faits avaient un retentissement pénible sur l'âme des enfants ; ils ressentaient sous l'outrage une vive indignation. Parmi les insulteurs se distinguait entre tous ce Domodziantz, « sot, grossier et insolent personnage », d'après les propres termes du colonel Kobylinski. Il empoisonnait la vie de la Famille Impériale durant ses promenades dans le parc. Le Tsarevitch parle de lui dans son journal, et ayant hérité peut-être du caractère d'un de ses prédécesseurs, il le soufflète d'un mot russe bien appliqué.

Parmi les officiers il y en avait un qui s'efforçait surtout de

montrer sa vigilance à surveiller l'Empereur. C'était un étudiant dont j'ignore le nom. Pendant les promenades de la famille dans le parc, il ne quittait pas d'une semelle l'Empereur et marchait littéralement sur ses pas. En faisant semblant de ne pas le remarquer, l'Empereur fut, un jour, obligé, d'un coup de canne par derrière, de refroidir l'ardeur de ce gardien révolutionnaire.

Cette conduite de quelques officiers, et parfois l'agitation directe faite par certains comme l'aspirant Domodiantz, furent un élément de décomposition morale parmi les soldats. A leur tour ils s'efforcèrent d'avoir leurs initiatives propres pour la garde du Tsar, dépassant les limites de l'humanité.

Pendant les promenades ils suivaient pas à pas la Famille Impériale, l'entourant tout le temps, ne lui permettant pas une minute de s'éloigner d'eux. Ils s'asseyaient auprès de l'Impératrice, se vautreient dans les poses les plus libres, fumaient et certains même s'efforçaient obstinément de lier conversation avec elle.

Lorsqu'ils rencontraient l'Empereur, dont l'habitude était de saluer les officiers et les soldats, ils ne répondaient même pas à son salut.

Un jour, pendant la promenade dans le parc, le Tsarevitch avait dans les mains son petit fusil. C'était un modèle de fusil russe fabriqué pour lui par une manufacture d'armes, jouet entièrement inoffensif, surtout sans les petites cartouches spéciales servant à le charger. Les soldats armés de véritables fusils, avec des cartouches de guerre, flairèrent aussitôt un danger et exigèrent de l'officier de service que le Tsarevitch fût désarmé. L'enfant privé de son fusil, éclata en sanglots et continua à pleurer jusqu'à ce que le colonel Kobylinski le consolât en le lui rendant démonté, en cachette des soldats.

Un jour, alors que les enfants se remettaient lentement de leur grave maladie, la famille se réunit dans l'une des chambres pour passer la soirée. Aussitôt des soldats y pénétrèrent, l'accusant de communiquer avec le dehors à l'aide de signaux lumineux. On découvrit que l'une des Grandes-Duchesses, occupée à son ouvrage, balançait légèrement son corps, et que son ombre tantôt penchée d'un côté, tantôt d'un autre, avait été prise pour des signaux.

Parfois, sous l'influence de l'indiscipline grandissante, les soldats se conduisaient en véritables bandits. Ils se permet-

taient de pénétrer dans les chambres du Palais où il n'y avait pas de postes, examinaient tous les objets d'ameublement, et émettaient à ce sujet de grossiers jugements à l'égard de la Famille Impériale.

Dans le parc il y avait des chevreuils. Une des sentinelles en tua un d'un coup de fusil. Il fut puni. Et malgré cela, se trouvant une autre fois au même poste, il en tua de même un second.

Les soldats révolutionnaires n'avaient pas peu d'inclination au vol. Certains, pendant qu'ils étaient en sentinelle, brisaient les armoires situées hors des appartements ; quelques-uns se glissaient dans les magasins à vivres.

La justice cependant exige de remarquer qu'il y avait aussi des gens d'une autre espèce parmi les gardes, tant officiers que soldats. Ils manifestaient des sentiments tout différents à la Famille Impériale ; mais ils le faisaient en cachette par crainte évidente d'être vus.

§ 2.

Je pécherais cependant contre la vérité si, après avoir exposé les faits qu'explique le milieu révolutionnaire, je passais sous silence les données de l'enquête où sont rappelés les noms des quelques personnes qui furent de l'entourage de l'Empereur avant son abdication et jouirent de ses faveurs (1).

Parmi les personnes qui, par leur situation, approchaient de plus près l'Empereur au moment de son abdication, il y avait : le chef de la chancellerie de campagne, Narichkine ; le chef de l'escorte, général comte Grabbe ; les aides de camp Mordvinof, le duc Nicolas Nicolaievitch de Leutchtenberg, Sabline sorti des équipages de la garde, et le comte Apraxine, attaché à la personne de l'Impératrice.

J'ai montré, en rapportant les paroles du colonel Kobylinski, témoin oculaire, comment Narichkine abandonna le train du Tsar dans lequel il était arrivé avec lui à Tsarskoïe. Plus tard, lorsqu'on apprit que le Tsar allait quitter Tsarskoïe,

(1) Je m'appuie non seulement sur les dépositions des témoins déjà nommés, mais encore sur celles du professeur d'anglais des enfants impériaux, M. Sidney Ivanovitch Gibbs, interrogé par moi personnellement à Ekaterinenbourg, le 1^{er} juillet 1919.

on permit à sa Majesté de prendre avec elle quelques personnes de son choix. Elle désigna Narichkine. Mais lorsqu'on fit connaître à celui-ci le désir de l'Empereur, il demanda vingt-quatre heures de réflexion. Cette réponse fut rapportée à l'Empereur. Il n'attendit pas la fin des réflexions de Narichkine ; il choisit aussitôt à sa place Ilia Leonidovitch Tatischtef.

Tous les témoins parlent de cette conduite de Narichkine semblable à celle d'autres anciens courtisans. Ils n'expriment pas une opinion personnelle, mais rapportent des faits dont ils ne sont pas les seuls à témoigner, Kerenski à son tour les constate :

« Le Tsar ne subit aucune restriction dans le choix des personnes qu'il désirait voir autour de lui à Tsarskoïe. Je me souviens parfaitement que la première choisie refusa. Je l'affirme absolument. C'était, je crois, Narichkine. Le Tsar prit alors à sa place Tatischtef qui accepta. Je crois nécessaire de vous faire remarquer que Tatischtef eut toujours l'attitude digne qui convenait. Ce fut une rare exception alors parmi les anciens courtisans. »

Le 22 mars, lorsque l'Empereur, rentrant de Mohilef à Tsarskoïe, arriva au Palais, il était persuadé que Mordvinof et le duc de Leuchtenberg ne tarderaient pas à le rejoindre. Ils ne vinrent pas. L'Empereur s'informa auprès du valet de chambre Volkof. Celui-ci se rendit auprès du Maréchal de la cour le comte Benkendorf qui lui répondit : « Ils ne sont pas venus et ils ne viendront pas. » Volkof rapporta cette réponse à l'Empereur. Celui-ci ne manifesta aucun sentiment, déclare Volkof. Il dit seulement : « C'est bien ». « Quant à Mordvinof, continue Volkof, il était l'un des aides de camp les plus aimés. Sabline l'était de même. Pendant les journées de la Révolution, lorsque les troupes marchèrent vers le Palais et qu'arriva l'équipage de la garde auquel appartenait Sabline, je vis presque tous les officiers de ce corps. Mais Sabline ne parut pas et ne se présenta plus à la Famille Impériale. »

Le comte Apraxine se trouvait au Palais lorsque le 21 mars le général Kornilof y vint et déclara que tous ceux qui voudraient, pourraient rester, à la condition de se soumettre au régime de la détention. Apraxine resta ; mais quelques jours après, il quitta la Famille Impériale.

Le comte Grabbe s'esquiva, abandonnant non seulement les souverains, mais aussi son service. Déposition de Kobylinski :

For my own sake, I hope to see you when he is absent from his country.

J. J. [unclear]

London July 1854

218	UNIVERSAL TELEGRAPHIC PHRASE BOOK	Vialis	219	UNIVERSAL TELEGRAPHIC PHRASE BOOK	Vicarius
<i>delicatus</i>		Viarius	<i>vicarius</i>		Vicatin
<i>delicium</i>		Viatricus	<i>vicin</i>		Vicinia
<i>delicium</i>		Viator	<i>vicinia</i>		Vicissim
<i>delicium</i>		Vibex	<i>vicinia</i>		Victima
<i>delicium</i>		Vibro	<i>vicinia</i>		Victima
					Victio

220	UNIVERSAL TELEGRAPHIC PHRASE BOOK	Obvigilavi	221	UNIVERSAL TELEGRAPHIC PHRASE BOOK	Palpandum
Mellum		Obvigilo	Palpare		Recludo
Melofolia		Obviam	Palpat		Recludunt
Melofolium		Obvolvunt	Palpans		Reportare
Memoria		Ocellatus	Palpandum		Reportorium
Memoria		Oceano	Raritatis		Repressa
Memoratus		Occasiones	Ravum		Reputabo
Obvertunt		Ocerum	Recludo		Reputans
Obvigilat					Reputavi

FIG. 4, 5 et 6. Le code anglais de l'Empereur et de l'Impératrice.

+

милой друге еще раз
 скажу тебе и ты знаешь
 расей беда горькая много
 плачу и проливаю слезы, и слышу
 море и слышу кровь и кровь.
 что скажу? Слово не могу сказать
 мольба жажда знаю все от тебя
 вонь и жажда и верная не
 знаю что ради слышу. Гляжу
 Боже на разоренную землю
 о тебе не могу сказать, ты видишь,
 ты царь отшельника не
 получишь безумия, ты же слышишь
 и погубить себя и народ
 вот германцы победят а
 расей погубят мир-восточный
 Не было от веры горилла
 страдали и ты вся ты слышишь
 с кровью велика. Ночью
 деск конца печаль

Григорий

FIG. 7. Traduction : Cher ami, je te répéterai, une fois encore.
 ce que je t'ai dit : un nuage menaçant s'étend sur la Russie. Malheur !
 Souffrances innombrables ! Il fait sombre, et l'on ne voit pas d'éclaircie. Une
 mer de larmes, mer sans limites... et quant au sang ? Il n'y a pas de mots.
 L'horreur est indescriptible. Je sais que tout dépend de toi. On veut la
 guerre, mais probablement on ne comprend pas que c'est la perte.
 Lourde est la punition divine quand Dieu nous enlève la raison. C'est alors
 le commencement de la fin. Tu es le Tsar, le père du peuple. Ne laisse pas
 les insensés triompher et se perdre eux-mêmes ainsi que le peuple. On
 vaincra l'Allemagne, mais que deviendra la Russie ? En vérité il n'y eut
 jamais depuis le commencement des siècles une martyre plus grande. Elle est
 toute submergée de sang. Sa perte est complète. Tristesse sans fin.

Grégoire.

« L'esprit de sacrifice du comte Apraxine dura environ trois jours en tout, pas davantage. Il demanda et pria qu'on le laissât partir. Il avait achevé, disait-il, ce qu'il avait à faire au Palais. »

Déposition de Tegleva :

« Beaucoup trahirent les souverains... Le comte Apraxine s'éloigna d'eux, et le comte Grabbe, chef de l'escorte impériale, prit la fuite. Le général de la suite, Narichkine, un des hommes qui vécurent le plus près de l'Empereur, les oublia et ne leur fit pas une seule visite à Tsarskoïe. »

Déposition d'Erzberg :

« Jamais le général de la suite, Narichkine ne se présenta aux souverains. Le comte Grabbe, chef de l'escorte, s'enfuit. Apraxine s'en alla... Jamais l'officier des équipages de la garde, Sabline ne vint les voir. »

Beaucoup de serviteurs du Palais acceptèrent le rôle de policiers volontaires à l'égard de la famille impériale. Lorsque l'Impératrice comprit la gravité des événements de Petrograd, elle brûla quelques papiers intimes avec l'aide d'Anna Alexandrovna Vyroubova, qui vivait alors au Palais.

Kerenski l'apprit, dès son arrivée, de la domesticité. Il en témoigne lui-même :

« Lorsque j'arrivai, un domestique me rapporta que pendant l'intervalle de temps durant lequel le Gouvernement Provisoire n'avait encore pris aucune mesure à l'égard du Tsar et d'Alexandra Feodorovna, c'est-à-dire jusqu'à l'arrestation de cette dernière, celle-ci avait brûlé dans le poêle de la chambre de la Vyroubova et avec l'aide de celle-ci, un grand nombre de documents. »

Cette délation produisit une vive émotion chez Kerenski. Une perquisition fut faite : on examina le poêle, on interrogea les domestiques. La conséquence fut l'envoi de la Vyroubova à la forteresse Pierre-et-Paul.

Le vieux serviteur du Tsarevitch, le maître d'équipage Derevenko (il ne faut pas confondre ce matelot avec le docteur Vladimir Nicolaïevitch Derevenko, médecin du Tsarevitch), ce serviteur qui le portait dans ses bras lorsqu'il ne pouvait marcher et dont les enfants furent ses premiers compagnons de jeux, se montra aux premiers jours de la Révolution bolchevik et voleur. On découvrit, en examinant par hasard ses affaires, une grande quantité de choses appartenant au Tsarevitch, volées par lui à différentes époques.

Pendant ces journées amères, restèrent auprès de la famille impériale, leur prodiguant tout leur dévouement : le comte Benkendorf, le prince Vassili Alexandrovitch Dolgorouki, la grande-maîtresse de la cour Narychkine, et le docteur Eugène Serguievitch Botkine.

Tous ceux qui abandonnèrent alors les souverains furent guidés par la peur de perdre leur bien-être. A la conduite de ces gens, surtout militaires de profession, je considère comme un devoir d'opposer celle de deux personnes qui n'appartenaient pas au milieu de la cour. C'étaient une jeune fille Marguerite Khitrovo et une certaine Olga Kolzakova. Elles ne montrèrent aucune crainte à rester en relations avec les détenus, et elles leur donnèrent dans leurs lettres la consolation des paroles d'amour et de profond attachement, sans cacher leurs noms malgré la censure.

Mais je regarde comme un particulier devoir de signaler le profond dévouement à l'Empereur et à sa famille, le haut degré de courage et de noblesse de deux étrangers : M. Gilliard, citoyen suisse, précepteur du Tsarevitch, et l'Anglais Gibbs, professeur d'anglais des enfants.

Souvent M. Gilliard risqua sa vie en se sacrifiant pour la famille impériale, bien qu'en sa qualité d'étranger rien ne l'empêchât de se retirer à la première minute.

Gibbs, au moment de l'arrestation de l'Impératrice n'était pas au Palais. Lorsqu'il s'y présenta pour remplir les devoirs de sa fonction, on ne le laissa pas pénétrer. Il réclama une autorisation et adressa une requête écrite au Gouvernement Provisoire. Mais celle-ci fut repoussée. Voici sa déposition :

« Le Gouvernement Provisoire ne me permit pas de rester auprès des souverains. Son refus, je m'en souviens, portait la signature de cinq Ministres, je ne me souviens plus de leurs noms, mais je me souviens qu'ils étaient cinq, alors qu'on pouvait voir, d'après ma requête, que j'étais le professeur des enfants. Pour moi Anglais, cela était risible. »

Cependant Gibbs finit par obtenir l'autorisation de vivre en Sibérie auprès de la famille impériale. Voici sa déposition :

« J'allai de moi-même à Tobolsk. Je voulais être auprès des souverains, car je leur étais tout dévoué. Il était une heure de l'après-midi. Je fus reçu par l'Empereur dans son cabinet où se trouvaient l'Impératrice et Alexis Nicolaievitch. Ma joie était grande de les voir et ils étaient joyeux aussi de me voir. L'Impératrice comprenait déjà que tous ceux qu'elle

croyait dévoués ne l'étaient pas... Par exemple le comte Grabbe qui s'enfuit loin d'eux au Caucase au moment de la Révolution. »

§ 3.

Je trouve nécessaire d'examiner de près la conduite à Tsarskoïe de ceux qui eurent pouvoir sur la famille impériale pendant les premiers mois de la Révolution.

Tout au début lorsque la famille se réunit à Tsarskoïe, ce furent d'abord, le premier commandant révolutionnaire du Palais, Kotzebue, et le nouveau commandant de la garnison Kobylinski.

Le capitaine Kotzebue, officier du régiment des uhlands de sa Majesté, fut nommé à ce poste par le général Kornilof au lendemain du changement de régime, avant l'arrivée de Kerenski à Tsarskoïe. Il ressort absolument de tous les témoignages que Kotzebue servait non pas la Révolution, mais la famille impériale. Mais il manqua d'habileté en cette affaire, et il ne sut pas connaître l'état d'esprit de la domesticité du Palais. Celle-ci l'épiait lorsqu'il allait chez la Vyroubova et qu'il conversait avec elle en anglais. Elle remarqua que Kotzebue remettait aux souverains des lettres non ouvertes. Le résultat fut une dénonciation à la suite de laquelle Kornilof ordonna de ne plus laisser pénétrer Kotzebue dans le Palais.

Il fut temporairement remplacé par Kobylinski et ensuite définitivement par Korovitchenko, ancien avocat avant la guerre. Pendant la guerre, il avait été mobilisé et affecté à un des régiments qui gardaient la Finlande, avec le grade de colonel. Appartenant au même parti politique que Kerenski, uni à lui par des relations personnelles et par une profession commune, il était dans toute la force du terme l'« œil » de Kerenski au Palais.

Quelle fut son attitude comme homme à l'égard des souverains ? D'après les données de l'enquête, fondée sur les témoignages de toutes les personnes citées, on ne peut pas ne pas reconnaître que le choix de Korovitchenko n'était pas un malheur pour la famille impériale. Il s'efforçait dans la mesure du possible de rendre sa détention moins étroite. Et cependant il ne jouissait pas de sa sympathie. C'est que, n'ayant aucune habitude du milieu dans lequel il était tombé,

et ne le comprenant pas du tout, il paraissait grossier, sans tact, mal élevé. En remettant à l'une des Grandes-Duchesses une lettre fermée par lui, il ajoutait : « Telle personne vous écrit telle chose. » Comme il avait appris par la lecture des lettres des Grandes-Duchesses un des mots qu'elles aimaient à employer par plaisanterie, il l'employait souvent en causant avec elles, leur faisant comprendre par cela seul qu'il lisait toutes leurs lettres. Tous ces traits de sa nature détournaient de lui la famille impériale.

Korovitchenko abandonna volontairement son poste pour celui de commandant des troupes d'abord du cercle de Kazan, puis de celui de Tachkent où il fut massacré à son tour par les bolcheviks.

Après son départ, sa charge fut remplie par le colonel Kobylinski qui la conserva à Tobolsk, jusqu'au départ des souverains pour Ekaterinenbourg. Aussi son activité ne peut être entièrement étudiée que par la suite.

Pendant la détention à Tsarskoïe, les maîtres de l'heure qui vinrent au Palais furent le général Kornilof, le Ministre de la Guerre Goutchkof et le Ministre de la Justice Kerenski.

D'après l'enquête, je ne puis pas ne pas reconnaître que malgré le rôle ingrat dont il s'était chargé et malgré la froideur tout à fait compréhensible de l'Impératrice à son égard, le général Kornilof n'inspira aux souverains aucun sentiment de défaveur pour sa conduite.

Déposition de Tegleva :

« En nous apprenant son arrestation, l'Impératrice nous communiqua le fait seul. Je n'ai remarqué en elle aucun signe d'hostilité contre Kornilof. »

Déposition de Volkof :

« Le général Kornilof vint arrêter l'Impératrice. Je le vis alors de mes propres yeux... Son maintien était plein de dignité semblable à celui de tous les visiteurs de l'ancien régime. L'Impératrice ne fut nullement affectée après le départ de Kornilof. Je suis persuadé qu'il ne fit personnellement ni mal ni offense à l'Impératrice. »

Déposition de Zanotti :

« L'état d'esprit de l'Impératrice ne changea pas après l'arrivée de Kornilof. Par conséquent il ne lui causa personnellement aucun désagrément. »

Lorsque l'Empereur apprit à Tobolsk par les journaux que Kerenski avait déclaré Kornilof traître à la cause du peuple,

il ne put cacher à son entourage sa profonde révolte ni son indignation en faveur de Kornilof.

Apparemment Goutchkof n'alla à Tsarskoïe qu'une fois, alors que l'Empereur n'y était pas encore arrivé après son abdication. Pourquoi y vint-il ? Je l'ignore. Personne de l'entourage de l'Empereur n'a pu me le dire.

J'ai interrogé Goutchkof à Paris le 15 septembre 1920 comme témoin, mais sur un point très spécial, supposant qu'il me donnerait ensuite une déposition plus étendue. Cependant son attitude m'autorisa à supposer qu'il ne désirait pas en dire plus long. Aussi suis-je obligé d'expliquer sa visite à l'Impératrice d'après les données de mon enquête sans insister sur leur caractère décisif.

Déposition du prince Lvof :

« Goutchkof alla à Tsarskoïe en sa qualité de Ministre de la Guerre. Fit-il alors au Gouvernement Provisoire un rapport sur son voyage ? Je ne m'en souviens pas. Qui rencontra-t-il ? Je ne sais pas. »

Déposition de Zanotti :

« Après Kornilof d'autres gens vinrent au Palais. Autant que je puisse m'en souvenir, Goutchkof était parmi eux. Je me souviens bien que l'Impératrice en fut très irritée et exprima son mécontentement : il lui était désagréable de les voir. Mais elle vit alors Goutchkof (en effet c'était bien Goutchkof, je m'en souviens maintenant). Elle me dit après l'entrevue que ce voyage était sans but et que Goutchkof n'avait aucune raison de venir. »

Volkof parle de la visite faite par Goutchkof au Palais en ces termes : « Je ne sais pas pourquoi il vint chez l'Impératrice. Personne ne l'avait prié de venir. Il vint de lui-même et sans avertir. Lorsqu'il s'en retourna, un des officiers de sa suite, complètement ivre, s'adressa à moi, au surveillant de la garde-robe Martychkine et aux laquais Troupp et Predowski (nous étions tous réunis) et nous cria d'un air courroucé : « Vous, vous êtes nos ennemis. Nous, nous sommes vos ennemis. Tous ici vous êtes des vendus » ! Il cria cela très fort avec des gestes grossiers, comme un homme ivre. Je lui dis : « Vous, cher Monsieur, vous vous trompez sur nos sentiments » ! Je ne lui en dis pas davantage. Goutchkof précédait cet ivrogne de quelques pas et ne tourna même pas la tête à ces mots. Il ne pouvait pas ne pas les avoir entendus. » Ces mots sans doute ne s'adressaient pas aux laquais, mais étaient destinés aux maîtres du Palais.

Etant donnée l'absence de toute déposition de Goutchkof, je ne puis cependant en tant que juge, regarder comme établi un rapport quelconque entre la conduite de Goutchkof lui-même et celle de cet officier inconnu de moi.

Evidemment c'est à l'attitude de Kerenski à l'égard des souverains que l'enquête consacra une particulière attention.

Sa première entrevue avec eux eut lieu apparemment le 3 avril 1917. Il est établi par les dépositions des témoins, qu'il fut reçu par leurs Majestés en présence du Tsarevitch et des grandes-duchesses Olga et Tatiana. Marie et Anastasie étaient malades à ce moment (1).

Aucun étranger n'assista à cette première entrevue. Sans doute A. Tegleva se trouvait dans la chambre voisine au début de la conversation ; mais elle n'entendit que les premières paroles de Kerenski et ne put apporter aucun témoignage positif. Voici ce que dit Kerenski lui-même :

« Je vis alors pour la première fois le Tsar, Alexandra Feodorovna et leurs enfants, et je fis connaissance avec eux. Je fus reçu dans une des chambres de l'appartement des enfants. Notre entrevue fut courte. Après les paroles ordinaires de présentation, je demandai à Leurs Majestés si elles n'avaient pas à me faire, comme représentant du pouvoir, quelques déclarations ; je leur transmis les salutations de la famille royale d'Angleterre, et leur dis quelques phrases générales pour les tranquilliser. Pendant cette même visite, j'examinai le Palais, vérifiai les postes, et donnai quelques directives. »

Gilliard nous apprend dans son livre, d'après les paroles du Tsarevitch, que Kerenski après quelques phrases générales, prit à part l'Empereur dans une salle voisine et lui dit : « Vous savez que j'ai obtenu qu'on supprimât la peine de mort... Je l'ai fait quoique beaucoup de mes camarades soient tombés victimes de leurs convictions. »

A mon grand regret je n'avais pas à l'esprit le récit de M. Gilliard, en interrogeant Kerenski, aussi ne puis-je que laisser à sa conscience ces mots : « Je leur dis quelques phrases générales pour les tranquilliser. »

(1) Dans le livre de M. Gilliard : *Le tragique destin de Nicolas II et de sa famille*, Payot, Paris, 1921, s'est glissée une inexactitude. Kerenski ne put voir alors toute la famille, comme le déclare inexactement M. Gilliard, étant donnée la maladie de ces deux Grandes-Duchesses. Dans un billet que je possède de l'Impératrice à Anastasie Vassilievna Hendrikof, daté du 29 mars, l'Impératrice écrit : « Marie a maintenant 40,5 et Anastasie, 40,3. Elles ont dormi un peu dans la journée. »

Pendant le séjour des souverains à Tsarskoïe, Kerenski vint souvent. Il déclare dans sa déposition :

« J'allai à Tsarskoïe 8 ou 10 fois, pour remplir les obligations dont m'avait chargé le Gouvernement Provisoire. Pendant ces visites je vis Nicolas tantôt seul, tantôt en compagnie d'Alexandra. »

Comment Kerenski se conduisait-il pendant ses visites ? Je répondrai par les propres paroles des témoins. Beaucoup d'entre eux ne pouvaient pas être hostiles à Kerenski par leur situation ou leur psychologie. Aussi dans leurs déclarations la vérité ressort-elle avec assez de relief.

Déposition de Tchemodourof :

« L'attitude de Kerenski à l'égard de la famille impériale a été favorable et correcte. »

Déposition de Tegleva :

« J'ai été le témoin involontaire de la première arrivée de Kerenski et de sa première réception par le Tsar. Il fut reçu par les souverains dans la salle d'étude de leurs enfants, en présence d'Alexis, d'Olga et de Tatiana. Je passais justement dans la salle voisine et il me fut impossible de sortir au premier moment. Je vis la figure de Kerenski lorsqu'il entra seul ; figure tout à fait antipathique, pâle, verdâtre et arrogante. Une voix peu naturelle et métallique. L'Empereur lui dit le premier : « Voici ma famille ; mon fils et mes deux filles aînées ; les autres sont malades et au lit. Si vous voulez, vous pourrez les voir. » — « Non, non, répondit Kerenski, je ne veux déranger personne. » Puis cette phrase arriva jusqu'à moi : « La reine d'Angleterre s'informe de la santé de l'ex-Impératrice. » Je n'entendis pas davantage, parce que je m'en allai. Je vis la figure de Kerenski lorsqu'il partit : aucune gravité sur ce visage confus et rouge dont il essuyait la sueur... Il revint ensuite. Les enfants m'ont raconté leur impression générale sur ces visites. Ils disaient que Kerenski avait changé d'attitude à leur égard. Il devint plus doux que la première fois et plus simple. Il s'informait auprès d'eux s'ils ne souffraient pas de quelques vexations ou injures de la part des soldats, disant qu'il était tout prêt à y mettre bon ordre. »

Déposition d'Erzberg :

« Voici ce que je puis dire concernant Kerenski. Je le vis à sa première visite au Palais, ou dans l'une de ses visites suivantes. Son visage était hautain, sa voix forte et apprêtée.

Son costume était peu convenable : il était en veston, en chemise et col mou. Vraisemblablement sa fréquentation avec les souverains, dont il ne pouvait pas ne pas sentir la bonté, le rendit meilleur, et il changea son attitude. J'ai entendu dire, je ne me souviens pas à qui, qu'avant le départ pour Tobolsk, Kerenski dit au Tsar dans une conversation, qu'il déplaçait la famille impériale de Tsarskoïe à Tobolsk n'ayant en vue que leur bien : cette ville, à cause de son éloignement des voies ferrées, était silencieuse et calme. Le Tsar y serait mieux. Il espérait que le Tsar ne verrait aucun subterfuge dans ce déplacement. « J'ai confiance en vous », répondit celui-ci. »

Déposition de Zanotti :

« Je n'ai pu évidemment assister en personne à la réception de Kerenski par l'Empereur et par l'Impératrice. Mais je l'ai vu : il était en simple veston de travail. Il se tenait convenablement. J'ai parlé de lui avec les enfants. Voici l'impression que j'eus. Kerenski fut nerveux dans les premiers jours de son arrivée. Il ne comprenait pas du tout leurs Majestés. Puis il emporta d'eux d'autres impressions. Leurs relations furent plus simples et les souverains à la fin ne se comportèrent pas du tout à son égard avec les mêmes sentiments qu'au début. Je dois dire que Kerenski fut très courtois et que, personnellement, il ne causa aucun désagrément à la famille impériale. »

Déclaration de Volkof :

« A la fin, les souverains s'étaient habitués à Kerenski. Je dois témoigner en conscience que l'Impératrice me dit une fois à son propos : « Je n'ai rien à dire contre lui ; c'est un honnête homme. On peut causer avec lui. »

Déposition de Gilliard faite devant le juge Serguieef :

« Dans les premiers temps l'attitude de Kerenski fut dure et brutale. Dans la suite elle changea. Il devint aimable et plein d'attentions. »

Déposition du même faite devant moi :

« Kerenski vint quelquefois à Tsarskoïe, comme chef du nouveau Gouvernement, pour voir nos conditions de vie. Son attitude à l'égard du Tsar était sèche et officielle. Elle me donna l'impression de celle d'un juge à l'égard d'un accusé. Kerenski, me sembla-t-il, jugeait l'Empereur coupable de quelque crime ; aussi se conduisait-il sèchement à son égard. Je dois dire cependant qu'il montra toujours une entière cor-

rection... Lorsqu'il revint après la confiscation des papiers de l'Empereur, il se montra tout autre. Son attitude devint meilleure et perdit sa froideur. Voici comment j'explique ce changement. Kerenski, je crois, après avoir pris connaissance des papiers, comprit que l'Empereur n'avait rien commis contre la Patrie, et changea aussitôt sa façon d'être avec lui. »

Dans la partie de sa déposition concernant ces faits, Kobylinski déclare :

« Korovitchenko confisqua les papiers qu'il jugea nécessaires et les remit à Kerenski ou à Pereverzef. (Paul Nicolas Pereverzef remplaça Kerenski au Ministère de la Justice). Dans la suite il m'apprit que ceux-ci croyaient y trouver des documents capables de convaincre les souverains de trahison au profit de l'Allemagne, trahison à propos de laquelle les journaux avaient fait chorus. Mais ils ne trouvèrent rien. Ils tombèrent alors sur un télégramme chiffré qui leur donna beaucoup de mal, mais qu'ils parvinrent à déchiffrer. Il était de l'Empereur à l'Impératrice et portait : « Je t'embrasse fort ; suis en bonne santé. »

Déposition de Gibbs :

« L'Empereur me parla quelquefois de Kerenski à Tobolsk. Il me dit qu'il était très nerveux lorsqu'il était avec lui. Une fois sa nervosité fut telle qu'il saisit un poignard d'ivoire servant de coupe-papier et l'agita de telle façon que l'Empereur craignit de le lui voir briser et le lui enleva des mains. L'Empereur me racontait que Kerenski pensait de lui qu'il voulait conclure un traité séparé avec l'Allemagne. L'Empereur niait, Kerenski s'irritait et devenait nerveux. Kerenski fit-il une perquisition chez l'Empereur, je ne sais. Mais l'Empereur me disait que Kerenski pensait qu'il avait des papiers prouvant sa volonté de conclure la paix avec l'Allemagne. Je connais l'Empereur, je comprenais et voyais qu'il avait en son âme un sentiment de mépris à l'égard de Kerenski pour avoir osé lui prêter une telle pensée. »

Voilà l'état de la question étudiée d'après les dépositions de ceux qui observèrent l'attitude de Kerenski envers les souverains. Kerenski dit lui-même à ce sujet : « Je déclare qu'à partir du moment où l'Empereur se mit avec sa famille sous la sauvegarde du Gouvernement Provisoire, je considérai comme un devoir d'honneur vis-à-vis du Gouvernement Provisoire, d'assurer le salut de la famille impériale et de lui garantir un traitement d'une parfaite courtoisie. »

Il semblerait qu'on puisse considérer la question comme épuisée et la vérité comme établie. J'aurais eu grand désir d'arriver à cette conclusion, s'il n'y avait pas deux faits venus à la connaissance du juge enquêteur.

Comme nous l'avons vu plus haut, une instruction spéciale fixait le régime de vie des détenus. Elle avait été établie par Kerenski lui-même. Malgré tous mes efforts, je n'ai pas pu en découvrir un exemplaire. Mais, le 8 septembre 1918, à Ekaterinenbourg, le substitut du procureur du cercle judiciaire, N. I. Ostrooumof, qui dirigeait l'enquête sur le meurtre de la famille impériale, fit une perquisition dans la maison où siégeait le Soviet régional de l'Oural et où étaient parvenus, après le départ des souverains, quelques objets leur appartenant. Parmi ceux-ci on découvrit les morceaux d'un texte dactylographié. C'était cette instruction elle-même composée par Kerenski.

Grâce au contenu de ces morceaux, on put établir que Kerenski était entré dans les détails les plus ridiculement minutieux au sujet des restrictions qu'il apportait à la table de l'Empereur et des siens.

C'est le premier fait que je dois opposer aux déclarations des témoins et en particulier de Kerenski lui-même. Je crois bon de mettre ici en regard des recommandations de Kerenski le fait suivant : Le 7 août 1918 à Ekaterinenbourg, des membres de la police judiciaire chargés de recherches au sujet du meurtre de la famille impériale, perquisitionnèrent dans un des appartements que fréquentait un des gardes de la maison Ipatief, prison des souverains, Léonide Vassilievitch Labouchef. Ils trouvèrent des pantalons d'uniformes de l'Empereur, apportés là par Labouchef, comme on réussit à l'établir, et identifiés par le valet de chambre Tchemodourof, présent à la perquisition. Le procès-verbal porte qu'ils étaient rapiécés et qu'en outre dans la poche gauche, cousue au drap, se trouvait une étiquette indiquant qu'ils avaient été faits le 4 août 1900 et arrangés le 8 octobre 1916.

Le valet de chambre Volkof qui connut longtemps l'Empereur et sa vie intime, ayant été son instructeur militaire, déclara à l'instruction : « Ses vêtements étaient souvent reprisés. Il n'aimait pas la recherche ni le luxe. Ses costumes civils étaient les mêmes qu'il avait depuis ses fiançailles. »

Le second fait que le juge enquêteur est obligé d'opposer

aux déclarations des témoins et de Kerenski lui-même est le suivant :

J'ai rappelé plus haut le nom de Marguerite Serguieievna Khitrovo. Cette jeune fille étrangère à toute question politique, éprouvait une véritable vénération pour la famille impériale et en particulier pour Olga Nicolaievna.

Son amour pour la famille impériale ne connaissait pas la peur. Même sous les bolcheviks dans une lettre d'elle que je possède, datée du 30 mai 1918, elle écrivait à Ekaterinbourg à l'Impératrice : « Recevez, Majesté, de votre Rhita qui vous aime d'un amour sans bornes et profond, ses chaleureuses félicitations pour votre fête et permettez-lui de baiser en pensée et de loin la main de notre grande martyre. »

Toutes les lettres qu'elle apportait à Tsarskoïe étaient lues par Kobylinski et par Korovitchenko, « l'œil » de Kerenski. (Ce dernier ne pouvait donc ignorer le caractère enfantin de ses rapports avec la famille impériale). Lorsqu'elle apprit le départ de la famille pour Tobolsk, elle partit naturellement à sa suite. Kerenski en l'apprenant envoya au Procureur de Tobolsk un télégramme dont voici le contenu : « Tobolsk. Au Procureur du Tribunal. Hors tour :

« Déchiffrez personnellement, et si le commissaire Makarof ou le membre de la Douma Verchinine sont à Tobolsk, en leur présence. J'ordonne d'établir une étroite surveillance sur tous ceux qui arrivent par le bateau à Tobolsk, en établissant leur identité, l'endroit d'où ils viennent, le chemin qu'ils ont suivi, l'endroit où ils descendent. Prêtez une attention particulière à l'arrivée de Marguerite Serguieievna Khitrovo, jeune fille du monde qu'il faut immédiatement arrêter sur le bateau et fouiller. Lui enlever son argent, toute lettre, passeport ou imprimés, tout ce qui n'est pas son bagage personnel. Urgent. Faire attention aux coussins. Veillez à l'arrivée probable d'une dizaine de personnes de Piatigorsk qui peuvent d'ailleurs emprunter un chemin détourné. Les arrêter et les fouiller de la même façon. Comme ces personnes ont pu déjà arriver à Tobolsk, faites une soigneuse enquête et au cas où vous les découvririez, arrêtez-les, fouillez-les, éclairez avec soin les visites faites par elles. Chez tous ceux qu'ils ont vus, faites une perquisition et ne laissez sortir aucune de toutes ces personnes de Tobolsk jusqu'à nouvel ordre, en les soumettant à une étroite surveillance. Khitrovo arrivera seule, les autres vraisemblablement ensemble.

Les envoyer immédiatement tous après leur arrestation sous bonne garde à Moscou au Procureur. Si l'un d'entre eux vivait déjà à Tobolsk, faire une perquisition dans la maison habitée par l'ex-famille impériale, une perquisition très soigneuse, enlever toute correspondance inspirant le moindre soupçon et même toutes choses non vues auparavant et tout l'argent superflu. Au sujet de l'exécution de cet ordre et au fur et à mesure des dispositions prises, me télégraphier ainsi qu'au Procureur de Moscou dont les ordres doivent être exécutés par toutes les autorités. — N° 1922. — Le Ministre Président Kerenski. »

Marguerite Khitrovo fut soumise à une perquisition. Bien qu'on n'eût rien trouvé, elle fut arrêtée et envoyée à Moscou à la disposition du Procureur Staal qui venait d'abandonner sa profession d'avocat pour ce poste élevé. Et Staal télégraphia au Procureur de Tobolsk, le 21 septembre 1917, que l'affaire Khitrovo était suspendue.

Le télégramme précédent m'a été remis officiellement avec une série d'autres documents par le Procureur du Tribunal de Tobolsk. J'ai cependant jugé nécessaire de vérifier le fait lui-même de son envoi et j'interrogeai là-dessus Kerenski. Il déclara :

« Effectivement, sur un ordre télégraphique de ma part, une enquête fut faite au sujet de l'arrivée à Tobolsk de Marguerite Khitrovo. Pendant la conférence de Moscou, nous avons été informés que dix individus de Piatigorsk cherchaient à pénétrer auprès du Tsar. La chose nous était présentée comme une tentative pour faire évader la famille impériale. De là l'enquête. Ces informations ne furent pas confirmées. Il n'y eut là rien de sérieux. »

Les témoins avaient raison à leur manière. Ils ne se trompaient pas en témoignant sur ce qu'ils avaient vu du dehors. Mais ils ignoraient la pensée de Kerenski.

Je suppose que Kerenski n'était pas sincère en se montrant aimable dans ses relations avec la famille impériale.

Il est nécessaire de se souvenir de cette conclusion pour comprendre les faits dont je parlerai dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV

RAISONS DU TRANSFERT DE LA FAMILLE IMPÉRIALE DE TSARSKOÏE A TOBOLSK.
— CEUX QUI L'ACCOMPAGNÈRENT. — DÉPART DE TSARSKOÏE. — ARRIVÉE
A TOBOLSK.

§ 1.

Quelle fut la raison du transfert de la famille impériale à Tobolsk ?

J'ai déjà rapporté sur cette question la déclaration du témoin Erzberg. Voici celles des autres :

Déposition de Tegleva :

« Les enfants m'ont dit que la raison du transfert à Tobolsk fut la crainte du Gouvernement Provisoire pour notre sécurité. Le Gouvernement redoutait les troubles auxquels on s'attendait alors. »

Déposition de Gilliard :

« Par quoi fut amené le départ à Tobolsk ? Par les craintes du Gouvernement pour la sécurité de la famille impériale. Le Gouvernement avait décidé alors de montrer plus de fermeté dans la direction du pays. Mais en même temps il craignait que cela n'amenât des émeutes populaires contre lesquelles il faudrait employer la force armée. Redoutant que cette lutte ne nous atteignît par ricochet, il décida de trouver pour la famille impériale un autre séjour plus tranquille. Je vous rapporte tout cela d'après les paroles de Sa Majesté ou des Grandes-Duchesses. C'est ainsi que Kerenski expliqua la décision du Gouvernement Provisoire. »

Est-ce la vérité ? Il est d'abord nécessaire de se rappeler le fait suivant qui eut lieu pendant le séjour des souverains à Tsarskoïe, et que le colonel Kobylinski rapporte dans sa déposition :

« Un inconnu, disant se nommer Maslovski, vint me voir et me présenta un ordre du Comité exécutif du soviet des

ouvriers et des soldats. Le dit Maslovski portait un uniforme de colonel. Je ne me souviens plus de son extérieur. Dans cet ordre il était dit que je devais lui prêter mon entier concours pour l'exécution de sa mission. Il était signé (et de ceci je me souviens parfaitement) par le membre de la Douma, Tchkhéidze ; il portait un cachet authentique.

Le nommé Maslovski me déclara qu'il avait mission du Comité exécutif d'emmener immédiatement l'Empereur à la forteresse Pierre-et-Paul. A mon tour je déclarai à Maslovski que je ne pouvais le permettre... »

Maslovski se répandit en menaces, disant que le sang coulerait. Mais grâce au courage de Kobylinski, son plan ne réussit pas.

J'ai reçu du chef du Gouvernement Provisoire, le prince Lvof, la déclaration suivante à ce sujet :

« Pendant l'été, dans la première moitié de juillet, le Gouvernement Provisoire arriva à la conviction qu'il était impossible de conserver la famille impériale dans les environs de Petrograd. Le pays roulait vers l'abîme. La pression des soviets sur le Gouvernement devenait toujours plus forte. J'affirme qu'elle venait du Soviet de Petrograd aussi à cause de la famille impériale. Je ne me souviens pas du tout dans quelles conditions, mais je me souviens que le désir d'enfermer le Tsar à la forteresse Pierre-et-Paul fut exprimé par le Soviet de Petrograd. Des tentatives précises furent-elles faites pour les réaliser, je n'en ai aucun souvenir positif, et je n'ai pas entendu parler du colonel Maslovski. Il était clair qu'il fallait pour sa sécurité éloigner la famille impériale de Tsarskoïe. Kerenski fut chargé d'étudier la question. Il fit alors un rapport au Gouvernement. Il fut décidé de transférer les souverains à Tobolsk. La Sibérie était alors tranquille, éloignée des luttes des passions politiques ; et les conditions de la vie à Tobolsk étaient bonnes. Il y avait un Palais du Gouverneur confortable et bien installé. On ne pouvait choisir le Sud déjà en pleine lutte. C'est sous ma présidence que le transfert à Tobolsk fut décidé. Mais il eut lieu après mon départ du Gouvernement. »

Pour juger objectivement les faits, il me paraît nécessaire de rappeler ce qui suit : Kerenski a déclaré qu'après avoir renoncé au trône, l'Empereur adressa au prince Lvof, comme chef du nouveau pouvoir, une lettre par laquelle il lui confiait sa propre sauvegarde et celle des siens. Le prince Lvof

s'est tu au sujet de cette lettre. Au sujet de l'arrestation elle-même du Tsar, dont nous avons vu les conséquences, il déclare :

« La privation de la liberté amena évidemment quelques restrictions pour la famille impériale. Mais elles se réduisirent en somme à la suppression de toute relation avec le monde extérieur sous le contrôle des agents du Gouvernement. Ces mesures n'eurent pas pour but de créer aux souverains des vexations inutiles et ne constituèrent pas pour eux une détention, puisque le pouvoir ne se mêlait pas du tout de leur vie intime. »

Déposition de Kerenski :

« La raison qui poussa le Gouvernement Provisoire à transférer la famille impériale de Tsarskoïe à Tobolsk, fut la lutte de plus en plus vive livrée aux bolcheviks. Dès le début, cette question agita violemment les masses des soldats et des ouvriers. Mon allusion du 20 mars à Moscou sur un départ possible de la famille impériale de Tsarskoïe (en Angleterre) amena « un coup de main » du Soviet de Petrograd sur Tsarskoïe. Le Soviet prit ses dispositions sur les voies ferrées pour ne laisser sortir aucun train de Tsarskoïe. Puis vint avec une auto blindée un membre de la Commission militaire, Maslovski (socialiste-révolutionnaire de gauche, bibliothécaire de l'académie de l'Etat-major général). Il essaya d'enlever le Tsar. Mais il ne put y réussir, parce que, à la dernière minute, il perdit la tête. Tsarskoïe était pour le Gouvernement Provisoire « le point le plus douloureux », et pour les bolcheviks un cauchemar. Kronstadt et Tsarskoïe étaient les deux pôles opposés. Ils menèrent une violente agitation contre le Gouvernement Provisoire et contre moi personnellement nous accusant de menées contre-révolutionnaires. Leur propagande était ardente parmi la garnison de Tsarskoïe qu'ils dissolvaient. En apprenant divers désordres à Tsarskoïe, je dus réagir contre eux et recourir parfois à de brutales répressions. Les soldats étaient hostiles et défiants. L'officier de service, d'après la vieille tradition du Palais, recevait de la cave impériale une demi-bouteille de vin ; les soldats en l'apprenant firent grand bruit. Un chauffeur imprudent ayant endommagé avec son auto la clôture du parc, les soldats soupçonneux crurent qu'on voulait enlever le Tsar. Tout cela créait une atmosphère déplorable, en empêchant le Gouvernement Provisoire de travailler et en lui enlevant une force réelle : la garnison de

Tsarskoïe jusque-là pleine de loyalisme et dans laquelle nous voyions une défense contre Petrograd déjà en pleine anarchie... La question du transfert de la famille impériale fut débattue dans une séance secrète sans procès-verbal. »

Là-dessus le prince Lvof a gardé le silence.

Pourquoi donc la famille impériale fut-elle emmenée de Tsarskoïe ?

L'acte de Maslovski fut un acte isolé et eut lieu en mars 1917. Depuis lors il ne se produisit rien qui fût une menace immédiate pour les souverains. Kerenski, en exposant au Tsar la nécessité de son départ, était évidemment obligé de lui parler de sa sécurité. Qu'aurait-il pu lui dire d'autre dans sa situation ? A l'instruction il donna des raisons différentes. Je n'ai rien à leur ajouter.

Pourquoi maintenant Tobolsk fut-il choisi comme nouveau lieu de détention ?

Le chef du Gouvernement Provisoire, prince Lvof, déclara que ce choix avait encore été fait dans l'intérêt de la famille impériale : la Sibérie était calme et la maison du Gouverneur confortable.

Déposition de Kerenski :

« On décida (dans une séance secrète) d'étudier cette question et j'eus mission de la résoudre à moi seul. J'examinai les possibilités. Je me proposais de conduire les souverains quelque part dans le centre de la Russie en arrêtant mon choix sur les propriétés de Michel Alexandrovitch et de Nicolas Michailovitch. Mais l'impossibilité absolue de ce projet m'apparut. La seule traversée par le Tsar de la Russie ouvrière et paysanne était irréalisable. On ne pouvait non plus songer à les emmener dans le Sud où vivaient déjà quelques Grands-Ducs et Maria Feodorovna. Cela faisait déjà naître des malentendus. A la fin, j'arrêtai mon choix sur Tobolsk. L'éloignement de cette ville, sa situation géographique loin du centre, ne permettaient pas de penser que des excès y fussent possibles. Je choisis donc Tobolsk. J'y envoyai d'abord une Commission comprenant Verchinine et Markarof, pour étudier la situation. Leur rapport fut favorable. »

On comprend mal que pour emmener le Tsar à Tobolsk, le risque d'une traversée de la Russie ouvrière et paysanne n'existât plus. Kerenski n'a pas précisé les malentendus qui régnaient dans le Sud. Mais le fait est là : tous les parents de l'Empereur qui s'y trouvaient furent sauvés.



FIG. 8. La maison Ipatief vue du coin de la perspective Voznessensky et de la ruelle Voznessensky.

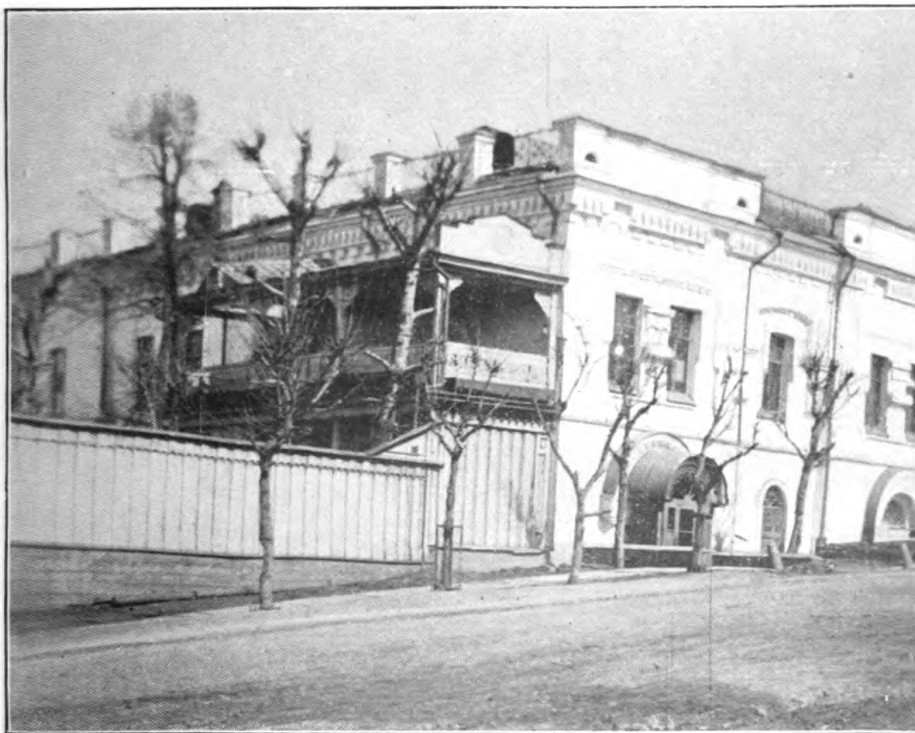


FIG. 9. La maison Ipatief vue de la ruelle Voznessensky.

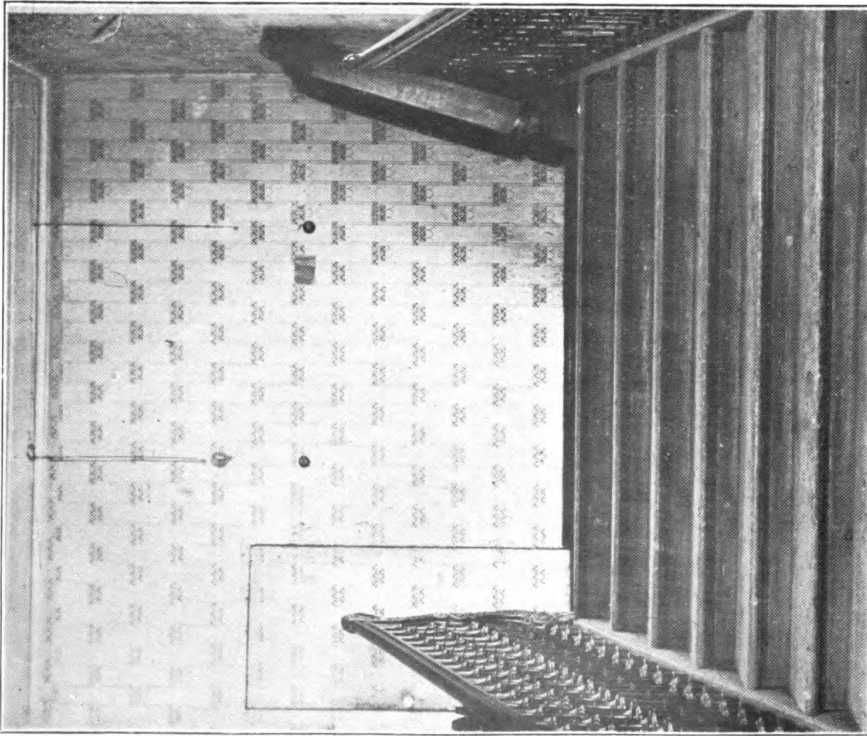


FIG. 10. Escalier et palier de la maison Ipatief.

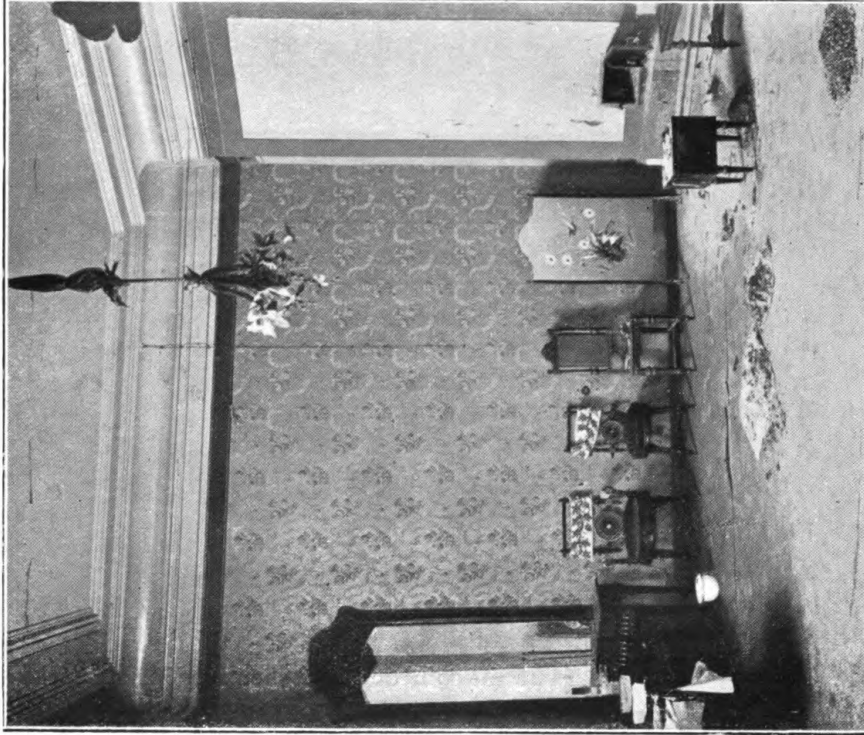


FIG. 14. Chambre des Grandes Duchesses dans la maison Ipatief.

Les dépositions de tous les témoins prouvent qu'on cacha jusqu'à la dernière minute à la famille impériale son envoi à Tobolsk. Etant donnée l'unanimité de ces dépositions à ce sujet, je me bornerai à citer un extrait de celle de Zanotti :

« Leurs Majestés espéraient qu'on les enverrait en Crimée. Et elles le désiraient beaucoup. Lorsqu'on les embarqua pour Tobolsk, elles ignoraient où on les conduisait, même au moment du départ. Je sais que cela irrita le Tsar. Il exprima son mécontentement à ce sujet. »

Enfin est-ce que les Palais de Livadia n'étaient pas plus confortables que le Palais du Gouverneur d'une ville perdue ? Comme il arrive souvent, la vérité se découvre dans de petits faits, dans des détails.

Déposition du colonel Kobylinski :

« Environ une semaine avant le départ, Kerenski arriva. Il me fit appeler en compagnie du Président du Soviet de Tsarskoïe et du Président de la section militaire de la garnison, l'aspirant Ephimof. Kerenski nous dit : « Avant de vous dire quoi que ce soit, je vous demanderai votre parole que tout ceci restera secret. » Nous la donnâmes. Il nous déclara alors que par décision du Conseil des Ministres, toute la famille impériale quitterait Tsarskoïe. Que le Gouvernement ne regardait pas cela comme un secret pour les organisations démocratiques. »

Le Gouvernement Provisoire donna à deux personnes la mission de conduire à Tobolsk la famille impériale : Verchinine, membre de la Douma et Makarof, adjoint au commissaire près le Ministère de la Cour. A leur arrivée, ils établirent des procès-verbaux signés de l'Empereur. Ils devaient les rapporter au Gouvernement Provisoire.

Mais cela ne suffit pas à Kerenski. Avec ces deux émissaires il envoya encore cet aspirant Ephimof, dont j'ai déjà parlé. Pourquoi ? Le témoin Kobylinski, chef de cet Ephimof, étant donné qu'il fit partie de la garde de l'Empereur, fut au courant des intentions de Kerenski et des devoirs d'Ephimof. Il déclare qu'« Ephimof alla à Tobolsk pour qu'à son retour il pût rapporter au Soviet de Tsarskoïe qu'on avait emmené la famille impériale en Sibérie. »

Voilà la raison qui dicta le choix de Tobolsk. Si le Tsar avait été conduit dans les Palais de Crimée, qu'aurait pu rapporter un démocrate comme Ephimof ?

Il n'y eut qu'une raison du transfert des souverains à

Tobolsk, la seule qu'aient négligé de dire Kerenski et Lvof : il fallait envoyer l'Empereur dans la froide et lointaine Sibérie, où l'Empereur avait envoyé les autres.

§ 2 (1).

L'Empereur avait eu l'autorisation de choisir ses compagnons de Sibérie. Il remplaça Naritchkine, après le refus de celui-ci, par Tatischtef. Ce dernier voulut seulement savoir qui l'avait choisi, l'Empereur ou le Gouvernement Provisoire. Lorsqu'il apprit que c'était l'Empereur, il donna immédiatement son acceptation. Plus tard, en Sibérie, après avoir été séparé de la famille impériale et jeté en prison, Tatischtef dit à un de ces co-détenus : « Qui, en conscience, aurait osé répondre par un refus à une telle faveur de l'Empereur dans cette cruelle minute ? Il aurait fallu une inhumaine et noire ingratitude à l'égard d'un Empereur idéalement bon, pour demander seulement le temps de réfléchir. Il était nécessaire de regarder cette invitation comme un bonheur. »

Evidemment, dans sa prison, Tatischtef faisait allusion aux tergiversations de Naritchkine.

Avec la famille impériale au complet, arrivèrent à Tobolsk :

1° Le général aide de camp, Tatischtef ; 2° le maréchal de la cour, prince Vassili Alexandrovitch Dolgorouki ; 3° le médecin, Eugène Serguievitch Botkine ; 4° le précepteur du Tsarevitch, Gilliard ; 5° la demoiselle d'honneur, comtesse Anastasie Vassilieвна Hendrikova ; 6° sa gouvernante, Victorine Vladimirovna Nicolaievna ; 7° la lectrice de la cour, Catherine Adolfovna Schneider ; 8° la surveillante des enfants, Alexandra Alexandrovna Tegleva ; 9° son adjointe, Elisabeth Nicolaievna Erzberg ; 10° la camériste Maria Gustavovna Toutelberg ; 11° la femme de chambre, Anna Stepanovna Demidova ; 12° le valet de chambre de l'Empereur, Terence Ivanovitch Tchemodourof ; 13° son adjoint, Stepan Makarof ; 14° le valet de chambre de l'Impératrice, Alexis Andreievitch Volkof ; 15° le valet de pied du Tsarevitch, Serge Ivanovitch Ivanof ; 16° le valet de pied des enfants, Ivan Dmitrievitch Siednef ; 17° le matelot attaché au Tsarevitch,

(1) Pour faire connaître les conditions mêmes du voyage de Tsarskoïe à Tobolsk, je me servirai, en plus des matériaux déjà cités, du journal du valet de chambre Volkof, qui fut découvert après le meurtre d'Ekatérinenbourg, le 4 septembre 1918, au siège du Soviet régional de l'Oural, dans une des valises d'Ilia Leonidovitch Tatischtef par le Procureur du tribunal.

Clément Grigorievitch Nagorny. Les laquais : 18° Alexis Yegorovitch Troupp ; 19° Tioutine ; 20° Grégoire Solodoukhine ; 21° Dormidontof ; 22° Kisselef ; 23° Yermolai Goussief ; 24° le maître d'hôtel, Frantz Jouravski ; 25° le cuisinier, Ivan Mikhaïlovitch Kharitonof ; 26° le cuisinier, Kokitchef ; 27° le cuisinier, Ivan Verestchaguine ; 28° l'élève cuisinier, Leonide Siednef ; 29° le domestique, Michel Karpof, les aides de cuisine ; 30° Serge Mikhaïlof ; 31° Frantz Piourkovski ; 32° Terekhof ; 33° le secrétaire, Alexandre Kirpitchnikof ; 34° le coiffeur, Alexis Nicolaïevitch Dmitrief ; 35° le préposé à la garde-robe, Stoupel ; 36° le caviste, Rojkof ; 37° la femme de chambre d'Anastasia Hendrikova, Pauline Mejantz ; 38° et 39° les femmes de chambre de Catherine Schneider, Catherine Jivaia et Maria (son nom est inconnu). Plus tard arrivèrent à Tobolsk ; 40° le professeur des enfants, Sidney Ivanovitch Gibbs ; 41° le docteur en médecine, Vladimir Nicolaïevitch Dereyenko ; 42° la demoiselle d'honneur, baronne Sophie Karlovna Buxhoeveden ; 43° la camériste, Madeleine Frantzevna Zanotti ; 44° les servantes, Anna Pavlona Romanova ; et 45° Anna Iakovlevna Outkine. Mais ces trois dernières à Tobolsk ne furent pas admises auprès de la famille impériale, (*Note.* Avec la famille impériale arriva aussi parmi la domesticité, un certain Smirnof dont je n'ai pu savoir la fonction.)

Le départ du Palais de Tsarskoïe eut lieu en automobile sous la garde des dragons du 3^e régiment baltique ; et le départ de la gare eut lieu à 6 h. 10 du matin, le 14 août 1917.

Il y avait deux trains. Dans l'un avaient pris place la famille impériale, les personnes de la suite, une partie de la domesticité et de la première compagnie du régiment des tirailleurs de la Garde, avec une partie des bagages. Dans le second, le reste des serviteurs, des bagages et la deuxième et quatrième compagnie de tirailleurs,

La famille impériale fut installée dans un wagon de la Compagnie Internationale, l'Empereur dans un coupé séparé, l'Impératrice de même, puis Alexis Nicolaïevitch et Nagorny ; et dans un autre les Grandes-Duchesses ensemble. Dans le même wagon étaient Demidova, Tegleva, Erzberg, Tchemodourof et Volkof.

Dans le second wagon se trouvaient Tatischev, Dolgorouki, Botkine, Schneider et ses femmes de chambre, Gilliard, et Hendrikova avec sa femme de chambre.

Dans le troisième, les personnes envoyées par le Gouvernement Provisoire, et les officiers de l'escorte.

Dans le quatrième, était la salle à manger. Les soldats occupaient le 5^e, le 6^e, et le 7^e.

Le voyage eut lieu dans de bonnes conditions. Les trains s'arrêtaient dans de petites stations, quelque fois en plein champ. La famille impériale descendait de wagon et marchait pendant que le train la suivait lentement.

La traversée de la Russie « ouvrière et paysanne » fut excellente. Dans une seule station, à Zvanka, les ouvriers voulurent savoir qui se trouvait dans le train spécial. Lorsqu'ils l'eurent appris, ils s'éloignèrent.

La famille impériale alla par la voie ferrée jusqu'à la station de Tioumen. Elle s'embarqua à cet endroit sur le vapeur *Rouss*, avec tous ceux qui étaient dans le même train qu'elle. Les autres suivirent sur le vapeur *Kormiletz*.

L'arrivée à Tobolsk eut lieu à 4 heures de l'après-midi, le 19 août 1917. La maison destinée aux souverains n'était pas encore prête et ils durent passer quelques jours sur le bateau. Ils se rendirent dans cette maison le 26 août, l'Impératrice en voiture avec le Tsarevitch, l'Empereur et les Grandes-Duchesses à pied.

CHAPITRE V

LA MAISON DE TOBOLSK OÙ FUT DÉTENUE LA FAMILLE IMPÉRIALE. — LA VIE A TOBOLSK. — LE COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE PANKRATOF ET SON ADOJOINT NIKOLSKI. — LEUR ATTITUDE A L'ÉGARD DE LA FAMILLE IMPÉRIALE. — LEUR RÔLE DANS LA VIE DE LA GARNISON. — DÉSAGRÉGATION DE LA GARNISON DE TOBOLSK. — ATTITUDE DES OFFICIERS ET DES SOLDATS A L'ÉGARD DE LA FAMILLE IMPÉRIALE. — LE COLONEL KOBYLINSKI. — LA QUESTION D'ARGENT. — LES PREMIÈRES MESURES DES BOLCHEVIKS APRÈS LE 25 OCTOBRE A L'ÉGARD DE LA FAMILLE IMPÉRIALE. — SUPPRESSION DE SON ENTRETIEN PAR L'ÉTAT. — EMPRISONNEMENT DE TATISTCHEF, DU PRINCE DOLGOROUKI, DE LA COMTESSE HENDRIKOVA ET DE SCHNEIDER.

§ 1 (1).

La maison où était détenue la famille impériale se trouvait dans la rue dénommée après la Révolution, rue de la Liberté !

Elle avait servi au Gouverneur jusqu'à la Révolution. Elle était en pierre, à deux étages, avec un système de corridors dans chacun. La famille impériale s'y installa de la façon suivante :

La première chambre du rez-de-chaussée le long du couloir après le vestibule, était occupée par l'officier de service. Dans la chambre voisine habitait la femme de chambre de l'Impératrice, Anna Stepanovna Demidova. Plus loin se trouvait le précepteur des enfants, P. Gilliard et à côté la salle à manger.

Face à la chambre de l'officier de service était celle du valet de chambre de l'Empereur, Terence Ivanovitch Tchemodourof. A côté

(1) Mes sources pour étudier la période de la détention de Tobolsk sont, outre les témoignages judiciaires cités plus haut, les dépositions des témoins : l'institutrice des enfants à Tobolsk, Claudie Mikhailovna Bitner interrogée par moi le 4 août 1919 à Ichim, et Nicolas Alexandrovitch Moundel, officier de la garnison de Tobolsk, chargé de la garde du Tsar, interrogé par moi le 6 août 1919 dans la même ville, ainsi que les notes de feu la comtesse Anastasie Vassilievna Hendrikova dans son journal trouvé avec d'autres choses ayant appartenu à la famille impériale et aux personnes massacrées avec elle, le 4 septembre 1918, par le substitut du Procureur d'Ekaterinenbourg, N. I. Ostroumof, cité plus haut, dans la même maison où siégeait à Ekaterinenbourg le Soviet régional de l'Oural.

l'office, et plus loin deux chambres où habitaient la camériste de l'Impératrice, Maria Gustavovna Toutelberg, la surveillante des enfants, Alexandra Alexandrovna Tegleva, et son adjointe Elisabeth Nicolaïevna Erzberg.

Au-dessus de la chambre de Tchemodourof passait l'escalier du 1^{er} étage. Il menait à une chambre d'angle dont l'Empereur avait fait son cabinet. A côté était la salle de réception. L'une des portes de celle-ci donnait sur le couloir, divisant tout l'étage du dessus, comme celui du bas, en deux parties. La première pièce à droite après la salle de réception, servait de salon. A côté se trouvait la chambre à coucher des souverains, puis celle des Princesses,

Du côté gauche du couloir était d'abord la lingerie. A côté, juste en face du salon et de la chambre des souverains, se trouvait celle d'Alexis. Plus loin le cabinet de toilette et la salle de bains. La maison était chaude et claire.

Les autres personnes de l'entourage et quelques domestiques occupaient la maison du marchand Kornilof, dans la même rue, en face.

§ 2.

Les premiers temps, un mois et demi environ, furent le meilleur moment de la détention des souverains. Avec eux était venu comme chef de la garnison, le colonel Kobylinski qui avait occupé aussi à Tsarskoïe après le départ de Korovitchenko, le poste de commandant du Palais.

Dans les débuts le pouvoir fut tout entier dans les mains de Kobylinski, toujours attaché à l'Empereur et à sa famille. Il n'y avait aucun autre agent du Gouvernement. Kobylinski n'était soumis à aucune des autorités ni organisations locales.

La vie fut tout de suite calme et uniforme. La journée se passait d'habitude ainsi :

On servait le thé du matin à 8 h. 45. Le Tsar le prenait dans son cabinet en compagnie d'Olga Nicolaïevna. Alexis et les autres Grandes-Duchesses déjeunaient dans la salle à manger. Puis le Tsar restait dans son cabinet jusqu'à 11 heures. Il lisait ou écrivait son journal. Après 11 heures il allait prendre l'air, et se livrer à des exercices physiques. Le plus souvent il sciait du bois.

Les enfants, après le thé, prenaient tous (sauf Olga) leurs leçons jusqu'à 11 heures. Ils avaient une heure de liberté de 11 à 12, les leçons reprenaient de midi à 1 heure. Le déjeuner avait lieu à 1 heure, puis l'Empereur et les Grandes-Duchesses allaient en plein air jusqu'à 4 heures. Alexis se reposait un

peu d'ordinaire, suivant les prescriptions des médecins, puis sortait à son tour. Les enfants se livraient aussi aux exercices physiques, aidant le Tsar à scier et à fendre le bois. Ils avaient construit en commun une petite terrasse au-dessus de l'orangerie et un petit escalier y conduisant. Ils aimaient à s'asseoir au soleil sur cette terrasse.

De 4 à 5 heures, l'Empereur enseignait l'histoire à son fils. A 5 heures d'habitude on servait le thé dans son cabinet de travail, puis il lisait, en général, jusqu'au dîner. Les enfants étaient libres jusqu'à 6 heures. De 6 à 7, Alexis travaillait avec Gilliard ou avec Gibbs. Les Grandes-Duchesses de 6 à 8 heures et Alexis de 7 à 8 préparaient leurs leçons pour le lendemain. A 8 heures avait lieu le dîner, après lequel toute la famille se réunissait. Botkine, Tatischev, Dolgorouki et d'autres arrivaient. On causait, on jouait. Souvent le Tsar lisait à haute voix. A 11 heures, on servait le thé et on se séparait. Alexis se couchait avant 11 heures.

L'Impératrice se levait la dernière. Elle se réveillait de bonne heure, mais restait longtemps couchée et buvait le café dans sa chambre qu'elle ne quittait pas d'ordinaire avant le déjeuner. Dans la matinée, ou bien elle donnait quelques leçons aux enfants ou s'occupait d'ouvrages manuels, de peinture. Elle sortait rarement se promener. Le plus souvent elle dînait dans sa chambre avec Alexis. Elle se plaignait constamment du mauvais état de son cœur et évitait de descendre dans la salle à manger du rez-de-chaussée. Parfois, lorsqu'elle restait seule dans la maison, elle jouait du piano et chantait.

Les repas étaient préparés par Kharitonof, le vieux cuisinier du Tsar. Le menu était satisfaisant. Au déjeuner il comprenait : soupe, viande, poisson, confitures, café. Pour le dîner on ajoutait à ces plats les fruits qu'on pouvait se procurer à Tobolsk.

En comparaison de la vie de Tsarskoïe, celle de Tobolsk avait un avantage : la famille pouvait aller à l'église alors qu'à Tsarskoïe le service religieux avait lieu au Palais, privation particulièrement lourde pour l'Impératrice qui, dans une lettre à Hendrikova, se plaignait de ne pouvoir aller dans une « véritable église ».

Les services du soir étaient célébrés à Tobolsk, à la maison, mais ceux du matin l'étaient pour la famille impériale dans l'église de l'Annonciation.

La population de Tobolsk se montrait amicale et compatissante. Lorsque le peuple en passant près de la maison, voyait à la fenêtre une des augustes personnes, il saluait toujours. Beaucoup les bénissaient d'un signe de croix. D'autres apportaient des cadeaux, surtout des provisions.

Le monastère de femmes d'Ivanof prit grande part dans la vie de la famille impériale.

La vie était plus calme qu'à Tsarskoïe. Mais c'était..... un calme sibérien. Tout y était uniforme. C'était éternellement le même cercle étroit d'événements, d'intérêts toujours identiques. C'était l'ennui. La maison, la cour, l'étroit jardin, voilà tout le domaine dans lequel on pouvait se mouvoir. Toujours les mêmes gens. L'unique endroit pour lequel la famille impériale pouvait quitter maison, cour et jardin, était l'église. Mais elle n'y avait aucune communication avec le peuple, car personne n'y était admis pendant les services qui lui étaient réservés.

Le travail physique était l'unique distraction du Tsar et des enfants. Ils avaient encore des escarpolettes. Au début de l'hiver ils se mirent à élever en unissant leurs forces une montagne de glace. Il n'y avait absolument aucune autre distraction.

Pour remplir leur vie, les enfants travaillaient beaucoup à leurs leçons. L'Empereur enseignait l'histoire à Alexis, l'Impératrice le catéchisme à tous et l'allemand à Tatiana. On jouait des pièces en anglais et en français dans lesquelles les enfants avaient leurs rôles.

Mais leur âme était pleine de tristesse lorsque le soir, pendant leurs heures de liberté, ils étaient assis à la fenêtre et regardaient passer les gens libres. Cette tristesse apparaît dans quelques billets de l'Impératrice à Hendrikova dans lesquels elle s'appelle « la recluse ».

Dans cette même maison où siégeait le Soviet régional de l'Oural, le 4 septembre 1918, on trouva entre autres documents, appartenant à la famille impériale, une note écrite de la main de M^{lle} Schneider, se rapportant à la recluse de Tobolsk, et contenant quelques pensées détachées : « On dilapide le trésor et des étrangers sont les maîtres... Réclusion forcée pire que la mort... Aux fenêtres nul dessin léger, rien que de la glace... » M^{lle} Schneider n'exprimait-elle que ses propres sentiments en ces pensées lugubres ?

§ 3.

Mais le pouvoir ne resta pas longtemps aux mains de Kobylinski. Celui-ci ne put ainsi défendre plus longtemps la tranquillité des souverains. Au mois de septembre, arrivèrent à Tobolsk deux commissaires, Pankratof et son adjoint Nikolski. Ils appartenaient naturellement tous deux au parti des socialistes-révolutionnaires.

Pankratof Vassili Semenovitch avait certes un assez beau passé pour se montrer digne de garder l'Empereur. Kobylinski qui vécut avec lui quelques mois à Tobolsk dans la même maison, apprit de sa propre bouche son histoire : « A 18 ans, nous rapporte-t-il, en défendant une femme, il avait tué un gendarme. Il passa pour ce fait en jugement et fut enfermé dans la citadelle de Schlüsselbourg où il resta 15 ans en cellule. Il fut ensuite exilé dans le district de Yakoustk où il vécut 27 ans. »

Son adjoint Alexandre Vladimirovitch Nikolski avait aussi été exilé dans le district de Yakoustk pour être affilié au parti révolutionnaire. Il s'y était lié avec Pankratof.

Comment ces gens se conduisirent-ils à l'égard de la famille impériale ?

Déposition de Tegleva :

« De Pankratof, je dois dire en conscience que c'était un brave homme. Il était socialiste et avait vécu quelque part en Sibérie. Il était bon et avait du cœur. Il se conduisait bien à l'égard de la famille impériale, en particulier des Grandes-Duchesses et surtout de Marie Nicolaievna qu'il préférait. L'Empereur, lorsqu'il le rencontrait, causait avec lui. Nikolski, au contraire, était grossier et mal élevé. C'était l'opposé de Pankratof. Celui-ci prenait soin des prisonniers autant qu'il le pouvait. Nikolski se conduisait différemment, et sans Kobylinski, grâce à la faiblesse de Pankratof, il nous aurait fait beaucoup de mal ».

Déposition d'Erzberg :

« Pankratof était un brave homme, honnête et bon. Il se conduisait avec humanité à l'égard des détenus. On pouvait voir qu'il avait de la pitié pour eux. Il aimait particulièrement Marie Nicolaievna. Un jour, celle-ci se blessa à l'œil et tomba. Pankratof, apprenant ce qui était arrivé, accourut et prit

grand souci de cet accident. Il se comportait de même à l'égard des maladies du Tsarevitch. Il était attentionné pour l'Empereur. Il passait quelquefois nous voir, et aimait à raconter son exil en Sibérie aux Grandes-Duchesses et à Alexis qui prenaient plaisir à l'écouter. Nikolski était affreusement grossier et borné. Il se conduisit mal à l'égard de tout le monde. »

Tous les autres témoins donnent la même caractéristique de Pankratof et de Nikolski. Etant donnée l'unanimité de ces témoignages, je rends à Pankratof ce qui est dû à ses qualités personnelles. Mais il ne s'agit pas de celles-ci. Pankratof et Nikolski avaient pleins pouvoirs. Comment en usèrent-ils ?

Déposition de Gilliard :

« Ils furent les maîtres de notre vie et Kobylinski était sous leurs ordres. Je ne puis dire aucun mal d'eux au point de vue des intérêts de la famille impériale. Mais inconsciemment ils nous causèrent grand tort ; leur façon de traiter les tirailleurs de notre garde fit perdre à ceux-ci toute discipline. »

Déposition de Kobylinski :

« Pankratof était totalement incapable de faire consciemment du mal à la famille impériale. Et cependant Nikolski et lui furent funestes, parce qu'ils étaient hommes de parti. Ignorant complètement la vie, ils n'étaient que socialistes-révolutionnaires convaincus et voulaient que tout le monde fût de leur parti ; ils se mirent à endoctriner les soldats. Ils fondèrent une école où ils leur enseignèrent la lecture et autres connaissances utiles. Mais après chaque leçon il les initiaient aux questions politiques, en leur prêchant le programme socialiste-révolutionnaire. Les soldats avalaient ces prêches et les digéraient à leur façon. Leur ignorance en fit des bolcheviks... »

Le chagrin s'empara du Tsar à la vue de ce que le nouveau pouvoir faisait des soldats russes. De là son ironie à l'égard de Pankratof lorsqu'il le surnommait « le petit homme » (Pankratof était en effet de petite taille).

Quelle était l'origine des pleins pouvoirs de Pankratof ?

Déposition de Kobylinski :

« Pankratof apporta des papiers signés de Kerenski, portant que j'étais mis à l'entière disposition de Pankratof et que je devais exécuter ses ordres. »

J'interrogeai là-dessus Kerenski. Il me répondit à l'instruction :

« Le principal représentant du Gouvernement Provisoire

à Tobolsk était Pankratof, nommé par moi. Sur sa recommandation et sa requête on lui adjoignit Nikolski que je ne connaissais pas. » Je suis loin d'affirmer que seule la conduite de Pankratof et de Nikolski amena l'effondrement moral de la garnison. Des raisons matérielles jouèrent un grand rôle. Lorsque la garnison quitta Tsarskoïe pour Tobolsk, Kerenski dit aux soldats : « Souvenez-vous qu'on ne frappe pas un adversaire à terre ; conduisez-vous correctement et ne soyez pas des goujats ! » En même temps il leur donnait la promesse qu'ils recevraient la ration de Petrograd plus élevée que celle d'Omsk d'où dépendait Tobolsk au point de vue militaire. Il leur promit encore une solde journalière. Mais rien ne vint, ni ration ni solde. Les soldats, irrités, furent ainsi préparés à accueillir la propagande bolcheviste qui cherchait à discréditer le Gouvernement Provisoire.

Mais il y eut des causes d'un caractère différent. Ce fut la ruine grandissante du pays qu'explique son histoire passée. Cette recherche n'est pas le but de mon travail. Mais je dois remarquer que Tobolsk aussi fut atteint. Les vieux soldats quittèrent la garnison : des recrues vinrent de Tsarskoïe pour les remplacer : c'étaient des bolcheviks.

Le pouvoir de Pankratof et de Nikolski se prolongea assez longtemps à Tobolsk. Ils survécurent au Gouvernement Provisoire et restèrent commissaires même après l'arrivée au pouvoir des bolcheviks ; puis les soldats, bolchevisés en très grand nombre, les chassèrent d'eux-mêmes le 9 février 1918.

§ 4.

Sur la demande de la famille impériale, Makarof lui avait envoyé de Tsarskoïe du vin de Saint-Raphaël, qu'elle employait comme remède. Lorsque le vin arriva et que Nikolski vit les caisses, il les brisa lui-même à coups de hache ainsi que les bouteilles. Le témoin Erzberg dit que les soldats eux-mêmes le traitèrent « d'idiot » à cause de cela.

La vie était triste dans la maison, pour les enfants. Ils désiraient le grand air. Ils devaient rester dans la cour, fermée par une palissade. Ils voulurent regarder dehors et voir comment vivaient les gens libres dans cette rue de la « liberté ». Nikolski s'en aperçut et décida de couper court à ces infractions. Tegleva déclare :

« Un homme d'âge mur (c'était Nikolski), eut la sottise et la patience de surveiller longtemps de la fenêtre de sa chambre Alexis Nicolaievitch ; l'ayant vu regarder à travers la palissade, il fit tout un esclandre. »

Kobylinski ajoute :

« Il accourut, réprimanda la sentinelle, et fit dans une forme brutale une observation à Alexis Nicolaievitch. L'enfant se sentit offensé et se plaignit à moi. J'exigeai alors de Pankratof qu'il fit cesser le zèle absurde de Nikolski... »

Kobylinski raconte aussi :

« Quand les deux commissaires arrivèrent, Nikolski s'étonna des dispositions établies par moi. « Comment se fait-il que les personnes de la suite et les domestiques puissent sortir si librement ? Cela n'est pas admissible. Ils peuvent introduire des gens du dehors. Il leur faut à chacun une carte d'identité ! » J'essayai de le faire renoncer à ce projet, étant donné que les sentinelles connaissaient parfaitement chacun. Nikolski me répondit alors : « Ne nous photographiait-on pas de force, nous, autrefois, de profil et de face ? Il faut leur en faire autant ! »

C'était la haine qui inspirait Nikolski. Et dans son animosité il ne discernait pas que sa vengeance atteignait non seulement l'Empereur, mais tout son entourage.

Qu'apprenaient aux soldats les « conférences » de Nikolski ? et que leur inspirait son attitude ?

La première chose qui attira leur attention fut les escarpolettes des enfants. Ils y gravèrent des inscriptions avec leur baïonnette. Le Tsarevitch commençait un jour à les lire, mais son père ne lui permit pas d'achever et fit enlever les planchettes par Dolgorouki.

De nouveau, comme à Tsarskoïe sous l'influence de l'aspirant Domodziantz, les soldats cessèrent de répondre au salut de l'Empereur. Celui-ci dit un jour à l'un d'eux : « Bonjour, tirailleur ! » L'homme répondit, d'après le témoin Erzberg : « Je ne suis pas un tirailleur, je suis un camarade ! »

Un jour, dépose Kobylinski, l'Empereur revêtit la tcherkesse avec poignard à la ceinture. Les soldats le virent et firent grand bruit : « Il faut perquisitionner chez les détenus ; ils ont des armes ! » Je réussis, je ne sais comment, à raisonner cette bande d'insolents. J'allai moi-même expliquer la chose à l'Empereur et le priai de me remettre ce poignard. Il me le remit... »

Plus tard les soldats tournèrent leur attention sur l'unique amusement de la famille impériale, la montagne de glace... En y voyant un jour monter les souverains qui voulaient assister au départ des vieux soldats fidèles, les soldats restants la démolirent pendant la nuit.

Le premier jour des fêtes de Noël, pendant l'office divin, le diacre, sur l'ordre du prêtre Vassilief, souhaila longue vie à l'Empereur suivant l'ancienne formule. Je ne sais pourquoi Vassilief fit cela ; sa personnalité reste obscure pour moi. Mais ce souhait souleva une tempête parmi les soldats. Ils décidèrent de tuer le prêtre, et l'évêque Hermogène dut l'éloigner pour un temps dans un monastère. L'irritation des soldats se tourna alors vers la famille impériale et ils décidèrent de lui interdire les églises. « Qu'ils prient chez eux ! » C'est avec peine que Kobylinski put les faire revenir sur leur décision et obtenir que la famille irait à l'église aux grandes fêtes.

Dans son journal, la comtesse Hendrikova note : « *27 janvier*. Nous n'avons pas été à l'église. Les soldats ont décidé de nous y autoriser seulement pendant les grandes fêtes. — *15 février*. Le Comité des soldats ne nous a pas permis non plus aujourd'hui d'aller à l'église. — *17 février*. Hier et aujourd'hui, service divin à la maison. »

Les services à la maison, sous la surveillance d'un soldat, n'allaient pas eux aussi sans difficultés. Un jour, un soldat entendant nommer dans la prière, la sainte tsarine Alexandra, fit un scandale dans son ignorance du sens de la prière. Kobylinski eut peine à le calmer.

Sans aucun motif encore, les soldats décidèrent de déménager les personnes de la suite et les domestiques de la maison Kornilof, et d'installer tout le monde dans la maison du Gouverneur. Ce qui fut fait.

Ils discutèrent aussi pendant longtemps pour savoir s'il fallait enlever aux officiers leurs épauettes. Ils exigèrent enfin de Kobylinski que le Tsar enlevât les siennes. Kobylinski, pour éviter cet affront à l'Empereur, essaya de raisonner les soldats. Ils menacèrent d'employer la force. L'Empereur fut obligé de se soumettre.

Je dois dire cependant qu'à côté des soldats qui empoisonnaient la vie à Tobolsk, il y en avait d'autres, comme à Tsarskoïe, animés de sentiments tout différents pour les souverains. Déposition de Tegleva :

« Ils se divisaient en deux camps : l'un faisait preuve de bienveillance à l'égard de la famille, l'autre au contraire. Lorsque les premiers montaient la garde, l'Empereur allait les voir au poste, causait et jouait aux échecs avec eux. Alexis et les Grandes-Duchesses l'accompagnaient souvent ».

Ces soldats cachaient leurs sentiments à leurs camarades, mais ils venaient en secret les exprimer au Tsar dans son cabinet.

Déposition de Kobylinski :

« Lorsque les bons soldats, les vrais, quittèrent Tobolsk, ils montèrent silencieusement dans le cabinet de l'Empereur pour lui dire adieu et l'embrasser. »

Le journal de Hendrikova est formel à ce sujet. Nous y lisons :

« 14 février 1918. — Hier et aujourd'hui est parti un détachement des meilleurs soldats du 4^e régiment. 25 février 1918. — Hier et aujourd'hui sont partis trois grands détachements. Des 350 soldats arrivés avec nous, il en reste seulement environ 150. Il est dommage que les meilleurs nous aient quittés. »

Je ne puis citer aucun nom d'officier qui, à Tobolsk, ait fait quelque mal à la famille impériale.

En recherchant plus haut l'attitude des officiers de Tsarkoïe, j'ai mis en lumière la personne du colonel Kobylinski, me réservant de l'étudier à la fin de la période de détention à Tobolsk.

Eugène Stépanovitch Kobylinski était officier de la garde au régiment de Petrograd. Il prit part à la grande guerre et fut blessé à Lodtz. Après sa guérison, il fut violemment contusionné à Staraja-Huta. Il retourna encore au front, mais fut alors atteint de néphrite et déclaré inapte. C'est le général Kornilof qui, de sa seule initiative, le nomma commandant de la garnison de Tsarskoïe avec laquelle il alla à Tobolsk.

Dans une situation aussi difficile il fit toujours preuve d'un dévouement exclusif au Tsar et lui consacra ses dernières forces.

Voici ce que dit de lui le témoin Erzberg :

« Kobylinski montra la plus grande bonté d'âme. Il aimait le Tsar et les siens, et ceux-ci lui manifestaient les meilleurs sentiments. Il était plein de prévenances : mais à cause des soldats indisciplinés, il devait prendre beaucoup de précau-

tions. Il fit preuve du plus grand tact. Sans lui, la famille impériale aurait pu beaucoup souffrir. »

Tous les autres témoins portent un jugement exactement semblable.

Mais la personnalité de Kobylinski ne put rien changer à la marche des événements. Après le départ des vieux soldats, d'autres plus jeunes les remplacèrent sur lesquels Kobylinski eut de moins en moins d'autorité.

Enfin il y eut une circonstance qui, à mon avis, influa grandement sur la destinée tragique des souverains, malgré le dévouement de Kobylinski et les bons sentiments de quelques soldats.

Ce fut la question d'argent.

Les détenus vivaient à Tsarskoïe et à Tobolsk au compte du Gouvernement. Je ne puis pas dire que si la famille impériale, dont le train fut très modeste même avant la Révolution, éprouva quelque gêne, ce fut par la volonté du Gouvernement. Mais à Tobolsk, le Gouvernement semble avoir oublié la famille aussi bien que les soldats qui la gardaient. Toutes les lettres restaient sans réponse ni résultat.

Kobylinski déclare : « L'argent s'épuisait et nous n'en recevions plus. Il fallut vivre à crédit. J'écrivis à ce sujet au général Anitchkof qui était chargé de l'Intendance de la Cour. Ce fut en vain. A la fin, le cuisinier Kharitonof me dit qu'on n'avait plus confiance dans les magasins et que bientôt on cesserait tout crédit. »

Kobylinski fut obligé de courir toute la ville pour trouver à emprunter de l'argent pour subvenir aux besoins de l'Empereur et de sa famille. « Je priai, ajoute-t-il, Tatischev et Dolgorouki de garder le silence sur cet emprunt et de n'en parler ni à l'Empereur ni à aucun des membres de la famille impériale. »

J'ai essayé d'établir la raison de cet oubli du Gouvernement Provisoire. D'après Kobylinski, Kerenski lui dit à son départ de Tsarskoïe : « N'oubliez pas que vous gardez l'ex-Empereur. Sa famille ne doit souffrir de rien ». Pourquoi cette différence entre les paroles et les actes ? Voici la déclaration de Kerenski :

« Evidemment le Gouvernement Provisoire s'était chargé de l'entretien de la famille impériale et de sa suite. Personne ne m'a fait aucun rapport sur le fait qu'elle était dans le besoin à Tobolsk. »

Déposition du prince Lvof :

« Le Gouvernement avait réglé aussi la question des ressources personnelles des souverains. Ils devaient évidemment vivre à leur frais. Le Gouvernement devait seulement prendre à sa charge les dépenses entraînées par les mesures décidées par lui. »

Voici ce que dit encore le prince Lvof :

« La fortune personnelle de l'Empereur fut établie. Elle n'était pas considérable. 14 millions de roubles déposés dans les banques étrangères. Et c'est tout. »

Kerenski déclare à son tour :

« Sa fortune était bien inférieure à celle qu'on lui prêtait. Il ne disposait en tout que de 14 millions de roubles, en Angleterre et en Allemagne. »

Quel que soit le responsable du dénuement où fut laissée la famille impériale, ce dénuement fut un fait.

Déposition de Kobylinski :

« Toutes ces histoires étaient très pénibles. Ce n'était pas une vie, mais un enfer. Mes nerfs étaient tendus à l'extrême. Il était douloureux de mendier et d'implorer de l'argent pour faire vivre la famille impériale. Aussi lorsque les soldats décidèrent de nous enlever nos épauettes, je ne pus tenir davantage. Je compris que je n'avais plus aucune autorité ; j'eus le sentiment de mon impuissance. Je me rendis à la maison et demandai une entrevue à l'Empereur. Celui-ci me reçut immédiatement : « Majesté, lui dis-je, l'autorité m'échappe des mains. On nous a enlevé nos épauettes. Je vous suis désormais inutile. Si vous le permettez, je partirai. Mes nerfs sont à bout. Je n'en puis plus. » L'Empereur me prit aux épaules, les yeux pleins de larmes « Eugène Stépanovitch, me dit-il, pour l'amour de moi, pour celui de ma femme et de mes enfants, je vous en supplie, restez ! Vous voyez ce que nous supportons tous. Il faut que vous ayez la même patience. » Puis il m'enlaça et nous nous embrassâmes. Je restai et résolu de tout supporter. »

§ 5.

Les bolcheviks rendirent encore plus mauvaise la situation financière. « Je ne me souviens pas, déclare Kobylinski, du jour où je reçus un télégramme du commissaire Kareline, chargé de l'ancien Ministère de la Cour. Ce télégramme portait que le Peuple n'a pas les moyens d'entretenir la famille

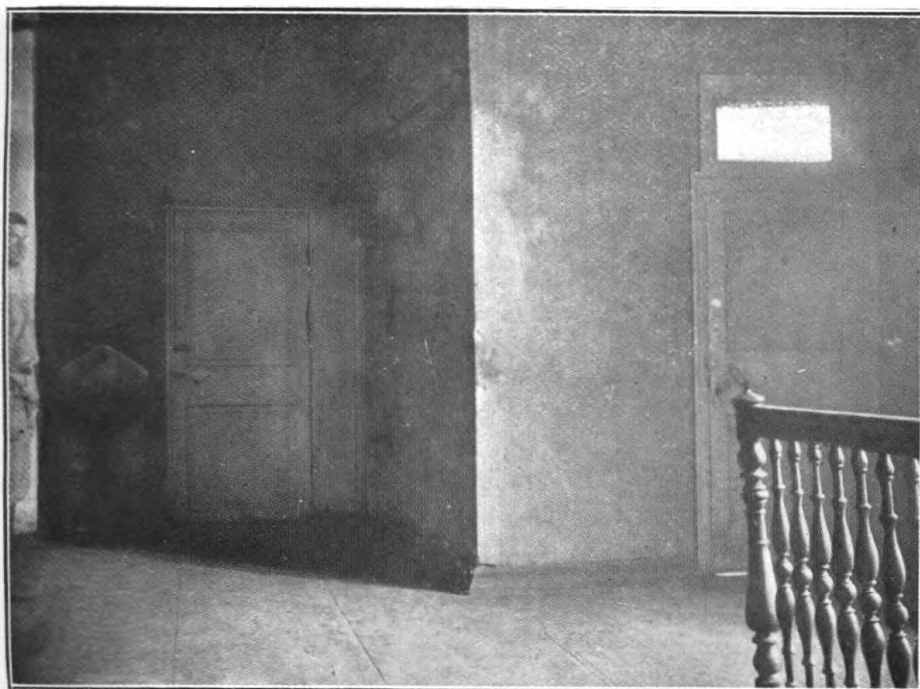


FIG. 11. Entrée de la salle de bains de la maison Ipatief.

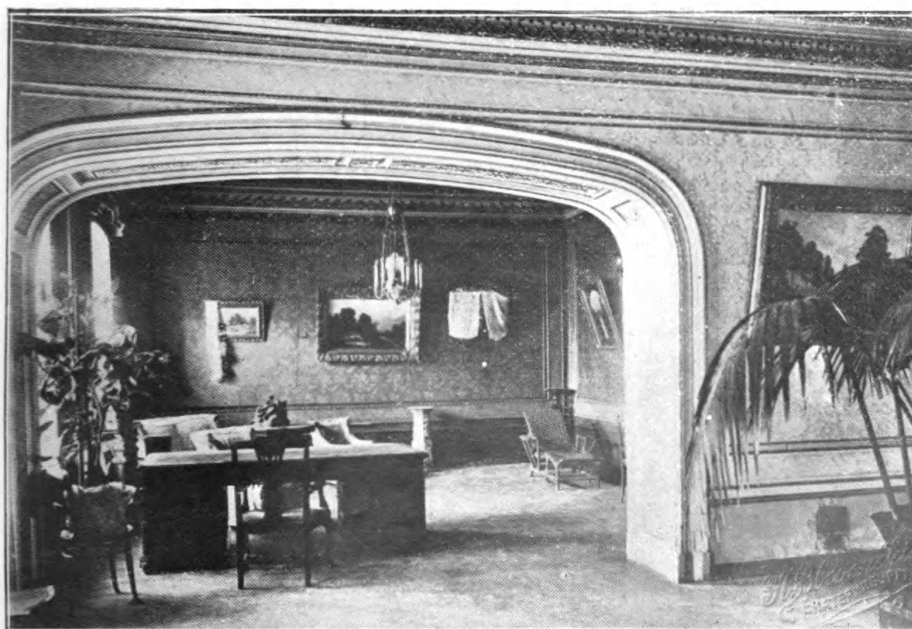


FIG. 15. Salons de la maison Ipatief.



FIG. 12. Chambre des commissaires bolcheviks dans la maison Ipatief.

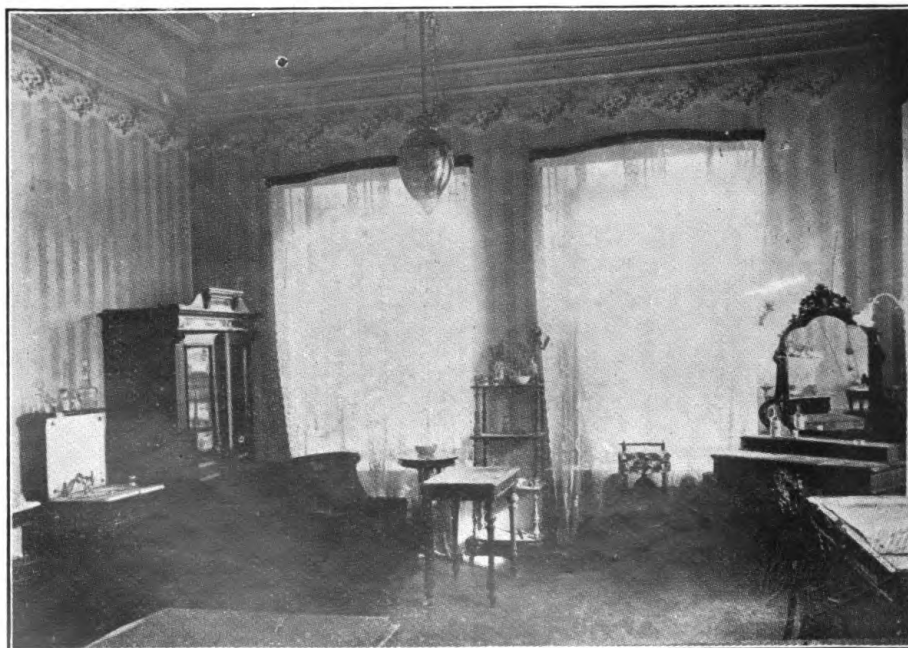


FIG. 13. Chambre de Leurs Majestés et de l'Héritier dans la maison Ipatief.

impériale, et que le pouvoir des soviets lui fournirait seulement : la ration des soldats, le logement, le chauffage et l'éclairage. »

Ce télégramme, reçu à Tobolsk le 23 février, ajoutait que désormais la famille impériale vivrait à ses frais et ne pourrait pas dépenser plus de 600 roubles par mois et par personne. Cette mesure amena naturellement toute une série de restrictions. « Le café, la crème, le beurre, dit Gilliard, disparurent de la table. La privation du sucre se fit durement sentir... » Il fallut se séparer de dix domestiques.

La seconde mesure prise par le pouvoir des soviets fut l'arrestation de Tatchef, de Dolgorouki, d'Hendrikova et de Schneider. Elle fut décidée par le Comité central exécutif. L'ordre écrit en fut apporté le 12-13 avril 1918, par un des soldats arrivés de Moscou. Les soldats allèrent plus loin. Sur leur propre initiative ils arrêterent tous ceux qui vivaient avec la famille impériale, les domestiques compris. Ils expulsèrent ceux qui habitaient la maison de Kornilof et les transférèrent dans celle du Gouverneur.

(La photo N° 2 représente les grandes-duchesses Olga, Tatiana, et Anastasie à Tobolsk. Elle a été présentée à l'instruction par le colonel Kobylinski les 6-10 avril 1919).

CHAPITRE VI

LES DERNIERS JOURS DE TOBOLSK. — LE 22 AVRIL 1918. — ARRIVÉE DU COMMISSAIRE ENVOYÉ PAR LE COMITÉ CENTRAL EXÉCUTIF, VASSILI YAKOVLEF. — PREMIÈRE ENTREVUE DE YAKOVLEF ET DE KOBYLINSKI. — IL DÉCOUVRE LE BUT DE SON ARRIVÉE DANS UNE CONVERSATION AVEC KOBYLINSKI. — SA PREMIÈRE ENTREVUE AVEC L'EMPEREUR. — IL VISITE LE TSAREVITCH. — SON PREMIER CONTACT AVEC LA GARNISON. — LES DÉTACHEMENTS D'OMSK, A TOBOLSK, COMMANDÉS PAR DEMIANOF ET DEGTIAREF. — LES DÉTACHEMENTS D'EKATÉRINENBOURG. — ZASLAVSKI. — SA TENTATIVE D'ENFERMER LA FAMILLE IMPÉRIALE DANS LA PRISON DU BAGNE A TOBOLSK LE 24 AVRIL. — YAKOVLEF LUTTE CONTRE LUI. — IL VISITE LE TSAREVITCH. — LE 25 AVRIL. — ENTREVUE DE YAKOVLEF ET DE KOBYLINSKI. — BUT DE L'ARRIVÉE DE YAKOVLEF A TOBOLSK. — SA TENTATIVE POUR ENTREtenir SECRÈTEMENT L'EMPEREUR HORS DE LA PRÉSENCE DE L'IMPÉRATRICE. — L'OPPOSITION DE L'IMPÉRATRICE. — ENTRETIEN DE LEURS MAJESTÉS AVEC YAKOVLEF. — L'EMPEREUR JUGE YAKOVLEF UN AGENT ALLEMAND. — SON OPINION SUR LES RAISONS DE SON TRANSFERT. — LUTTE INTÉRIEURE DE L'IMPÉRATRICE. — SA DÉCISION D'ACCOMPAGNER L'EMPEREUR AVEC LA GRANDE-DUCHESSE MARIE NICOLAIEVNA. — CONDUITE DE YAKOVLEF APRÈS SON ENTREVUE AVEC L'EMPEREUR. — SA HATE. — YAKOVLEF ET KOBYLINSKI. — LE 26 AVRIL. — DÉPART DE L'EMPEREUR, DE L'IMPÉRATRICE ET DE LA GRANDE-DUCHESSE MARIE. — CONDUITE DE YAKOVLEF. — VOYAGE DE TOBOLSK A TIOUMEN. — LE 27 AVRIL. — ARRIVÉE A TIOUMEN. — DÉPART EN CHEMIN DE FER DANS LA DIRECTION D'EKATÉRINENBOURG. — RETOUR EN ARRIÈRE A TIOUMEN ET DÉPART VERS L'EST POUR FRANCHIR LA FRONTIÈRE D'EUROPE PAR OMSK. — INSUCCÈS DE KOULOMZINO. — ECHANGE DE COMMUNICATIONS ENTRE YAKOVLEF ET MOSCOU PAR FIL DIRECT. — SA TENTATIVE DE FRANCHIR EKATÉRINENBOURG. — L'EMPEREUR, L'IMPÉRATRICE ET LA GRANDE-DUCHESSE MARIE SONT ARRÊTÉS A EKATÉRINENBOURG. — PERSONNALITÉ DU COMMISSAIRE YAKOVLEF. — CONCLUSIONS.

§ 1.

La détention de Tobolsk se termina le 26 avril 1918. La famille impériale fut transférée à Ekaterinenbourg, où elle trouva la fin de son insupportable martyre.

Quelle a été la raison de ce transfert ? Les événements des derniers jours passés à Tobolsk furent le prologue du meurtre. Ils donnent à celui-ci aux yeux des Russes sa profonde signification nationale. Aussi les exposerai-je en détail pour mieux mettre en lumière la vérité. Résumons les faits antérieurs.

Pendant 1 mois 1/2 — 2 mois après l'arrivée à Tobolsk, le sort de la famille impériale fut dans les mains du colonel Kobylinski. Ensuite arrivèrent les commissaires Pankratof et Nikolski, mais ils furent chassés le 9 février par les soldats qui devinrent peu à peu les maîtres de la situation.

Cependant leur embarras était grand, car ils ne recevaient toujours pas leur solde. Le nouveau Gouvernement qui s'était formé à Moscou n'avait pas de représentant à Tobolsk et, de fait, ils dépendaient toujours du colonel Kobylinski nommé par le Gouvernement Provisoire. Ils ne savaient donc comment sortir de l'impasse où ils se trouvaient.

Le 7 mars, ils décidèrent de demander par télégramme à Petrograd qu'on leur envoyât un nouveau commissaire. Puis, sans attendre la réponse, ils dépêchèrent à Moscou un des leurs, le soldat Pierre Loupine. Ce dernier rentra le 12 avril et leur annonça l'arrivée prochaine d'un nouveau commissaire. Tout le monde attendait donc sa venue, mais personne ne soupçonna qu'il pouvait être envoyé à Tobolsk dans le but d'en emmener la famille impériale.

Ce commissaire arriva le 22 avril 1918, date établie avec précision grâce aux dépositions, et au journal d'Hendrikova. Il s'appelait Vassili Vassilievitch Yakovlef. Il se donnait l'allure d'un haut personnage. Il amenait avec lui un détachement de 150 hommes, une suite de quelques personnes parmi lesquelles un télégraphiste particulier, et un certain Alexandre Dimitrievitch Avdeief, dont je parlerai plus loin.

Yakovlef arriva à Tobolsk le 22 avril au soir et descendit dans la maison Kornilof. Il n'entreprit rien ce soir-là, il était trop tard. Sa première démarche, le 23 avril au matin, fut de voir Kobylinski. Il se présenta à lui, comme « commissaire extraordinaire » et lui montra ses papiers. Il en avait trois : le premier était un ordre du Comité central exécutif au nom de Kobylinski, le second à l'adresse de la garnison, le troisième un titre de mission à son nom. Les deux premiers documents exigeaient de Kobylinski et des soldats une soumission absolue aux ordres de Yakovlef. Celui-ci avait le droit de fusiller sur place quiconque désobéirait. Le 3^e titre portait que Yakovlef était chargé d'une mission particulièrement importante.

Outre Kobylinski, Moundel vit aussi ces documents signés de Sverdlof et de Ovanessof. Les dépositions de ces deux témoins concordent entièrement. Aucun des papiers ne pré-

cisait l'objet exact de la mission particulièrement importante de Yakovlef. Ce dernier n'en dit pas un mot à Kobylinski. Et celui-ci ne s'en informa pas, le tenant pour le commissaire que Moscou avait décidé d'envoyer à Tobolsk pour remplacer ceux du Gouvernement Provisoire.

Après ce premier contact, Yakovlef se rendit avec Kobylinski dans la maison du Gouverneur. Je dois remarquer qu'au moment de l'arrivée de Yakovlef, un douloureux événement s'était produit dans la vie de la famille impériale, dont les conséquences furent fâcheuses. Alexis était sérieusement malade. Il avait été victime du même accident qu'à Spala : il était tombé et sa chute avait entraîné la paralysie des deux jambes. Il souffrait le martyr. Il a été établi avec précision qu'il s'était alité le 12 avril et qu'il l'était encore à l'arrivée de Yakovlef.

« Celui-ci, déclare Kobylinski, inspecta la maison à l'extérieur, visita le rez-de-chaussée et monta au premier. » C'est là qu'il rencontra l'Empereur pour la première fois. Tous les témoins s'accordent à dire que ce fut dans le couloir, près de la chambre où était Alexis. Yakovlef ne fit rien paraître qui pût attirer l'attention des témoins ni laisser deviner le but de son voyage. Tous le prenaient pour le commissaire envoyé à demeure par Moscou. Dans cette première visite il ne vit ni l'Impératrice ni les Grandes-Duchesses ; et il ne manifesta nul désir de les voir.

L'Empereur le conduisit dans la chambre d'Alexis que veillait alors Gibbs. « Mon fils et son précepteur, lui dit l'Empereur. »

« Quelques instants après, rapporte Gibbs, il rentra dans la chambre, regarda Alexis et ne dit rien. »

Suivant le désir de Yakovlef, à midi les soldats furent rassemblés. Après s'être présenté à eux, il leur tint un discours et commença par des remerciements. « Il les flatta à outrance, dit le témoin Moundel, les remercia pour ce qu'ils n'avaient jamais fait ; il loua leur brillante conduite et leurs fidèles services. »

Puis il rappela le voyage à Moscou du soldat Loupine, attaqua le Gouvernement Provisoire et couvrit de louanges le pouvoir des Soviets.

Déposition de Moundel :

« À tout instant il soulignait ce fait que le Gouvernement Provisoire n'avait pris d'eux aucun souci. Les soldats rece-

vaient 5 roubles par mois, tandis que le pouvoir des Soviets leur payait depuis longtemps 150 roubles. »

C'est seulement après ce discours que Yakovlef montra ses documents aux soldats. Ceux-ci les examinèrent et en particulier vérifièrent le cachet. « Yakovlef s'en aperçut, dit Kobylinski, et de nouveau il se mit à leur parler de leur solde. »

Il laissa entendre aux soldats qu'ils allaient tous être bientôt renvoyés chez eux. Mais il ne dit mot du but véritable de son arrivée. Ce discours cependant fit dresser l'oreille à Kobylinski et à Moundel. « On voyait, dit Kobylinski, qu'il savait admirablement parler à une foule et la toucher au point sensible. » On ne peut douter de l'autorité de l'opinion de Kobylinski ; pendant trois mois dans les conditions les plus difficiles, il sut défendre la famille impériale contre toutes les basses méchancetés.

Déposition de Moundel :

« Il était tout à fait évident que Yakovlef se jouait des tirailleurs et qu'il les flattait à outrance pour obtenir une seule chose d'eux : la soumission complète. »

Il ne se produisit rien de plus dans cette journée du 23 avril.

§ 2.

Le lendemain 24 avril, Yakovlef ordonna de nouveau à Kobylinski de rassembler les soldats. Pour comprendre ce qui se passa dans cette réunion, il faut préciser les faits antérieurs.

C'est le 23 février que le pouvoir des Soviets avait pris à Moscou la première de ses mesures envers le Tsar, en le privant du droit de vivre sur le Trésor. Mais la ville même de Tobolsk ne sentit nullement le régime bolcheviste pendant longtemps encore. Les points importants les plus proches, où s'était consolidé le pouvoir des Soviets, étaient Omsk et Ekaterinenbourg. Omsk était la capitale de la Sibérie occidentale, Ekaterinenbourg celle de l'Oural.

Mais Tobolsk continuait à vivre de sa vie et, grâce à son éloignement, pendant quatre mois et demi, ne sentit pas la pression d'Omsk dont elle dépendait administrativement. Mais trois semaines et demie avant l'arrivée de Yakovlef, comme sous le coup d'une baguette magique, elle fut agitée par le bolchevisme. Le 24 mars apparut à Tobolsk le com-

missaire Doutzmann, venu d'Omsk et s'intitulant commissaire de la ville. Il fut nommé en même temps commissaire de la famille impériale.

Deux jours après lui, arriva d'Omsk un détachement de gardes-rouges sous le commandement de deux officiers : Demianof et Degtiaref. Leur but était d'établir à Tobolsk des institutions bolchevistes, car tout allait encore à l'ancienne manière.

L'enquête a établi que ce détachement arriva le 26 mars. Deux jours après, le 28, un autre survint d'Ekatérinenbourg. On ne sait ce qui se passa entre les deux, mais les chefs du détachement d'Omsk exigèrent le départ de celui d'Ekatérinenbourg ; celui-ci inférieur en nombre de moitié céda la place le 4 avril.

Qui donc étaient les commissaires Doutzmann, Demianof et Degtiaref ?

Vladimir Alexéievitch Doutzmann était d'origine lettone. Il n'avait aucun lien qui le rattachât à Tobolsk. « C'était, d'après Tatiana Botkina, un homme au visage impénétrable et indifférent, aux yeux à moitié cachés sous les paupières. » Son attitude était prudente et renfermée. Il s'installa dans la maison de Kornilof et ne se présenta pas une fois dans celle du Gouverneur. On connaissait par contre très bien à Tobolsk, Demianof et Degtiaref. Le premier était un dévoyé depuis sa jeunesse. Kobylinski l'appelle « séminariste en rupture de ban. » Tatiana Botkina rapporte l'opinion générale sur lui : « Il avait été jeté hors du séminaire et on disait que dès son enfance il avait eu une mauvaise conduite. »

« Le second était, dit encore Botkina, un orphelin apparenté à un des Gouverneurs de Tobolsk, et connu dès les bancs du gymnase par son extrémisme monarchiste. A son entrée à l'Université de Petrograd, il était membre de la ligue de Michel l'Archange. Et tout d'un coup il se mua en garde-rouge. »

Son apparition à la tête du détachement des bolcheviks rendit perplexe toute la population. « Pendant son séjour, dépose Botkina, ce détachement ne fit aucune perquisition, ne fusilla personne et ne se mêla à aucun scandale. »

Ces gens n'en établirent pas moins des institutions bolchevistes après avoir chassé les anciennes ainsi que le tribunal.

Ils changèrent complètement la composition du Soviet de Tobolsk. A la place du président Nikolski, ils mirent le matelot Paul Khokhriakof. Ce dernier n'était pas connu à To-

bolsk. D'après les documents que j'ai à ma disposition, il était né dans le gouvernement de Viatka et appartenait à l'équipage du cuirassé *Empereur Alexandre II*. Il était à peine lettré et représentait le type de l'ouvrier russe d'une ignorance crasse.

Demianof, dès son arrivée, montra de l'intérêt à la famille impériale et chercha obstinément à pénétrer dans la maison du Gouverneur. Mais les soldats se considérèrent comme soumis seulement à Moscou et ne le laissèrent entrer que dans la cour.

Le 13 avril, arriva à Tobolsk un nouveau détachement d'Ekaterinenbourg sous le commandement d'un certain Zaslavski. Il fut une menace directe contre la famille impériale. « Ce Zaslavski, déclare Moundel, était un juif haineux. Il réunissait nos soldats dans des meetings, et les poussait à enfermer immédiatement la famille impériale dans la prison commune. »

Suivant la déposition de Kobylinski, Zaslavski faisait une propagande obstinée dans le Soviet pour le convaincre de la nécessité d'enfermer les détenus à la prison. On voulait, disait-il, les délivrer. On aurait même creusé des tranchées sous la maison du Gouverneur. Kobylinski fut mandé au Soviet. Tout en évitant de discuter avec Zaslavski, il déclara qu'il pouvait transférer la famille impériale à la prison, mais à la condition que les soldats chargés de sa garde y fussent enfermés aussi. (Kobylinski avait amené avec lui un soldat). Les tentatives de Zaslavski restèrent vaines. En cette affaire Demianof soutint Kobylinski et lui proposa, en cas de conflit avec le détachement de Zaslavski, de le soutenir.

Il faut remarquer encore que Zaslavski, arrivé 9 jours avant Yakovlef, avait à sa disposition des forces doubles de celles venues la première fois d'Ekaterinenbourg et chassées par Demianof.

De plus Zaslavski dès son arrivée s'était acharné sur la famille impériale, en cherchant à gagner les soldats et le Soviet. Kobylinski fut pris alors de soupçons. « N'est-ce pas pour nous que Zaslavski vint alors à Tobolsk ? Les bolcheviks d'Ekaterinenbourg n'avaient-ils pas déjà la pensée de nous emmener de Tobolsk ! »

J'appelle l'attention sur ce fait que Doutzmann et Demianof étaient déjà partis à Omsk lorsque Yakovlef arriva. Degtiaref seul restait et occupait le poste de commissaire à la justice.

Lorsque, le 24 avril, les soldats se réunirent, Zaslavski et Degtiaref vinrent au meeting sur l'ordre de Yakovlef. Ce fut un véritable débat judiciaire. « L'étudiant Degtiaref, dépose Kobylinski, tint aux soldats un discours, dans lequel il accusait Zaslavski d'énervier les troupes par de faux bruits (la famille impériale était menacée, des sapes étaient creusées sous la maison, etc)... Telle était l'idée générale du discours. Zaslavski essaya de se défendre, mais sans résultat. On le siffla. Il dut s'éloigner... Yakovlef, pendant cette mise en accusation, prit parti pour Degtiaref. »

Le même jour on découvrit qu'il existait de vieilles relations entre Khokhriakof et Yakovlef. Quelques soldats ayant des doutes sur la personnalité de Yakovlef, allèrent au Soviet en faire part à Khokhriakof. Moundel, témoin de cette entrevue, déclare : « Khokhriakof soutint Yakovlef. Il dit aux soldats, devant moi, qu'il le connaissait parfaitement comme un des révolutionnaires les plus en vue de l'Oural. »

La conduite de Yakovlef pendant ces deux jours, 23 et 24 avril, attira l'attention de Kobylinski. Il commença à deviner que Yakovlef, pour réaliser quelque plan favorable à la famille impériale, écartait tout obstacle de la part des soldats en attaquant Zaslavski et en se mettant en contact avec le Soviet par l'intermédiaire de Khokhriakof. Remarquons qu'après le départ de Demianof avec son détachement arriva à Tobolsk un détachement de Lettons ; on ne sait d'où il venait, mais il était à la disposition de Khokhriakof.

Le même jour, Yakovlef vint encore à la maison du Gouverneur. Il ne s'intéressa qu'à Alexis. Il vit cette fois l'Impératrice, mais ne manifesta pas le moindre intérêt à son égard.

Déposition de Tegleva :

« Je le vis quand il entra dans la chambre où était Alexis malade. Près de celui-ci se tenait l'Impératrice. « Je m'excuse, dit-il, je désire le voir encore une fois. » Mais il ne nomma pas Alexis. Il le regarda attentivement et sortit. »

L'entourage comprit que Yakovlef n'ayant confiance en personne, voulait se convaincre lui-même si Alexis était réellement malade.

Déposition de Volkof :

« Je me souviens que Yakovlef, à sa première visite, fut reçu par Leurs Majestés près du lit d'Alexis malade. Il revint ensuite plusieurs fois. Nous vîmes tous qu'il regardait attentivement le Tsarevitch pour savoir s'il était vraiment malade.

J'affirme catégoriquement la réalité de ce fait : Yakovlef ne venait que pour cela. » Volkof continue :

« Tous parmi nous savent qu'après une des visites à Alexis, Yakovlef, convaincu de la maladie, alla à la gare avec un télégraphiste. »

Avec qui se mit-il ainsi en communication ? Je répondrai plus tard à cette question par les propres paroles de Yakovlef à Kobylinski.

Ce même jour on connut le but de la venue de Yakovlef. Le soir, il réunit en secret, en dehors de Kobylinski, le Comité du détachement, c'est-à-dire cette organisation qui exerçait le pouvoir effectif sur la famille impériale. Déposition de Kobylinski :

« A 11 heures du soir, le capitaine Aksiouta vint me trouver. « Yakovlef, me dit-il, a réuni le Comité et a déclaré qu'il allait emmener la famille impériale. » Aksiouta me rapportait cela d'après un membre du Comité, le soldat Kireief. Et en effet Yakovlef avait fait cette déclaration. »

Il ne se produisit rien d'autre ce jour-là.

§ 3.

Le lendemain 25 avril, Yakovlef se présenta à Kobylinski. « Il me dit, dépose Kobylinski, que par ordre du Comité central, il doit emmener la famille impériale. « Comment ! lui demandai-je. Et Alexis, il est malade. Il ne peut voyager ! » — « C'est bien là la difficulté, me répondit-il. J'en ai entretenu le Comité par fil direct. J'ai reçu l'ordre de laisser la famille, mais d'emmener l'Empereur. Quand irons-nous le trouver ? Je compte partir demain. »

Aussitôt Kobylinski se rendit à la maison du Gouverneur et par l'intermédiaire de Tatischev, demanda une audience. Le Tsar la fixa à 2 heures de l'après-midi. A l'heure dite, Yakovlef et Kobylinski pénétrèrent dans la maison où ils furent reçus par le valet Volkof.

« Yakovlef, déclare Volkof, me dit qu'il désirait entretenir l'Empereur seul à seul (J'affirme ceci sous serment). Je répondis que j'allais rapporter ce désir à l'Empereur et que celui-ci déciderait. L'Empereur se trouvait avec l'Impératrice dans le salon attenant à la salle de réception. Lorsque j'eus informé l'Empereur, celui-ci entra dans la salle de

réception. Yokovlef y entra à son tour avec Kobylinski. Il exprima de nouveau son désir. L'Impératrice lui dit : « Que signifie encore cela ? Pourquoi ne puis-je être présente ? » Je ne saurais dire si Yakovlef manifesta quelque trouble, mais il céda en disant : « Soit ! » Puis s'adressant à l'Empereur seul, il déclara : « Vous devez absolument partir demain avec moi ». « Je sortis alors et n'entendis plus rien. »

Déposition de Kobylinski :

« Voici les paroles de Yakovlef, en s'adressant seulement à l'Empereur : « Je dois vous dire que je suis envoyé extraordinaire du Comité central de Moscou, pour emmener d'ici toute la famille impériale. Mais comme Alexis est malade, j'ai reçu un second ordre de partir avec vous seul. » — L'Empereur répondit : « Je ne partirai pas ! » — « Je vous prie de ne pas agir ainsi, reprit Yakovlef. Je dois exécuter les ordres donnés. Si vous refusez de partir, je dois ou employer la force, ou renoncer à ma mission. Peut-être enverra-t-on à ma place un homme moins humain que moi. Vous pouvez être tranquille. Je réponds sur ma tête de votre vie. Si vous ne voulez pas partir seul, vous pouvez choisir les compagnons qu'il vous plaira. Soyez prêt ; nous partons demain matin à 4 heures. »

Et après s'être incliné, Yakovlef sortit. Kobylinski allait le suivre, mais l'Empereur lui fit signe de rester. Après avoir reconduit Yakovlef au rez-de-chaussée, Kobylinski remonta et trouva Dolgorouki et Tatischev autour de Leurs Majestés.

« Où veulent-ils me conduire ? » lui demanda l'Empereur.

Il faut rappeler ce que Yakovlef disait à Kobylinski le matin de ce 25 avril : étant donnée la maladie d'Alexis, le Comité central a ordonné le transfert du Tsar seul ; je reviendrai chercher les autres membres de la famille. « Quand ? » demanda Kobylinski. Yakovlef se mit à compter : « Il nous faut quatre ou cinq jours pour arriver ; nous resterons là-bas quelques jours ; je serai de retour dans une semaine et demie. »

Kobylinski eut la possibilité d'observer Yakovlef pendant deux jours. Il vit qu'il était bien un envoyé du centre ; ses efforts tendaient à écarter tout obstacle au départ de l'Empereur. Enfin d'après le compte fait par Yakovlef lui-même, la nouvelle destination de l'Empereur serait à quatre ou cinq jours de distance. Kobylinski en conclut que ce serait au centre, peut-être à Moscou. C'est ce qu'il répondit à l'Empereur.

« Alors, s'écria celui-ci, ils veulent que je signe le traité de Brest-Litovsk ! Je me ferai plutôt couper la main ! »

Kobyliniski qui rapporte ces paroles ajoute : « L'Impératrice en proie à une violente agitation dit : « J'irai aussi ! Sans moi on le forcerait à faire quelque chose comme on l'a déjà forcé une fois. » Et elle fit alors allusion à Rodzianko. Elle pensait évidemment à l'acte d'abdication. »

Là-dessus, Kobyliniski retourna dans la maison Kornilof. L'Empereur sortit prendre l'air et l'Impératrice rentra dans sa chambre.

A travers ses questions à Kobyliniski, on sent que le Tsar avait décidé de se soumettre à l'ordre de départ. C'est alors que l'Impératrice s'écria : « J'irai aussi ! » C'était une phrase jaillie du cœur et non de la raison. Que se passait-il pendant ce temps dans la chambre de celui qu'elle aimait par-dessus tout ?

Alexis était veillé par M. Gibbs. Celui-ci dépose :

« Il était très malade ; il souffrait beaucoup. L'Impératrice lui avait promis de revenir après le déjeuner. Et il attendait, attendait, et elle ne revenait pas. Il ne cessait de l'appeler : « Maman ! Maman ! » Quelque chose me disait qu'elle devait être très troublée pour ne pas venir ; je continuai à veiller. Elle ne vint qu'entre 4 ou 5 heures. »

Que fit-elle entre le départ de Yakovlef et 4 heures ? Auprès d'elle se trouvait sa plus intime amie, sa fille Tatiana. Mais la tempête était si forte en elle, que la présence de Tatiana ne lui suffit pas. Elle appela M. Gilliard. Déposition de celui-ci :

« Je me souviens parfaitement de cette pénible scène. L'Impératrice était dans son boudoir avec Tatiana. Elle était si agitée et si affreusement troublée que je ne l'avais jamais vue dans un pareil état, même à Spala pendant la maladie d'Alexis, même à la nouvelle de l'abdication de l'Empereur. Elle ne pouvait rester assise ni trouver une minute de tranquillité. Elle allait et venait les mains crispées, se parlant à elle-même. L'Empereur part, disait-elle. On l'emmène seul, de nuit. Ce départ ne doit pas être. Je ne puis l'abandonner à un pareil moment. Je sens qu'on veut essayer de le forcer à quelque chose de mal. On veut l'amener à signer quelque ignominie sous la menace d'un danger pour les siens laissés à Tobolsk, comme à Pskof au moment de l'abdication. On veut lui faire signer la paix à Moscou. Les Allemands l'exigent, sachant que seule une paix signée par le Tsar peut avoir une valeur. Mon

devoir est de ne pas permettre cela et de ne pas abandonner l'Empereur. On lutte mieux à deux, et à deux on supporte mieux un martyr. Mais je ne puis laisser Alexis ! Il est trop malade. Je lui suis nécessaire. Que deviendrait-il sans moi ? »

« Elle qui pouvait à peine rester debout 5 minutes, continue Gilliard, allait et venait dans la chambre, toutes ses forces tendues à l'extrême. Elle répétait : « Ce départ ne peut avoir lieu. Je suis convaincue que ce soir même la débâcle aura lieu sur la rivière, et qu'ainsi forcément le départ sera remis. Cela nous donnera du temps pour sortir de cette affreuse situation. S'il faut un miracle, je suis sûre que ce miracle aura lieu ! » Tatiana, après quelques minutes de silence, lui dit : « Il faut cependant, Maman, décider quelque chose, si rien n'arrive et si Papa doit partir. » L'Impératrice resta longtemps sans répondre, continuant à marcher à travers la chambre, dans un état affreux. Puis elle m'adressa la parole, me répétant ce qu'elle avait déjà dit, comme si elle attendait de moi la conviction que le départ ne pouvait pas avoir lieu. Je lui répondis que Tatiana avait raison, qu'il fallait tout prévoir et prendre une décision ; que si elle regardait comme son devoir d'accompagner l'Empereur, nous tous ici, nous prendrions le plus grand soin d'Alexis. Son indécision dura longtemps, cruelle. Je me souviens avec précision de la phrase qu'elle prononça alors : « C'est la première fois de ma vie que je ne sais comment agir. Jusqu'ici Dieu m'a toujours montré la route. Aujourd'hui je ne sais que faire ; je ne reçois aucune indication. » Soudain elle s'écria : « Eh bien, ma décision est prise ! Mon devoir est de partir avec lui. Je ne peux le laisser seul. Vous veillerez ici sur Alexis. » Le Tsar revint de sa promenade. Elle alla à sa rencontre : « Je ne te laisserai pas aller seul. Je partirai avec toi ! » L'Empereur lui répondit : « Que ta volonté soit faite ! » Ils se mirent à causer en anglais et je sortis. Je descendis auprès de Dolgorouki. Une demi-heure plus tard, nous remontâmes et Dolgorouki demanda à l'Empereur qui partirait avec lui, Tatischev ou lui ? L'Empereur se tourna vers l'Impératrice : « Quel est ton avis ? » L'Impératrice choisit Dolgorouki. »

Après cela l'Impératrice quitta l'Empereur et alla près de son fils. Gibbs était là attendant son arrivée. « Elle entra, dit celui-ci, tout à fait calme. Mais sur son visage restait la trace de ses larmes. Pour ne pas effrayer Alexis, elle lui dit

sur son ton accoutumé que l'Empereur devait partir avec elle et Marie Nicolaïevna, et qu'ensuite après son rétablissement nous partirions tous. Alexis ne put lui demander où ils allaient et je ne voulus pas le faire pour ne pas le troubler. Je sortis rapidement. »

Mais après le départ de Gibbs, Volkof entra. Il avait entendu les paroles de Yakovlef et savait qu'on allait emmener l'Empereur quelque part. « Je trouvai l'Impératrice, déposait-il, dans la chambre d'Alexis. Elle pleurait, mais elle cachait son visage à Alexis pour que celui-ci ne vît pas ses larmes. Lorsqu'elle sortit, je lui demandai : « Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé ? » L'Impératrice me répondit : « On emmène l'Empereur à Moscou. On veut qu'il signe la paix. Mais j'irai avec lui. Jamais je ne permettrai cela. »

Il n'y eut pas d'autres témoins oculaires, mais j'ai encore pu établir les faits suivants :

Déposition de Toutelberg :

« L'Impératrice éprouvait un violent chagrin de ce départ de Tobolsk. Je puis dire que ce fut pour elle le plus dur des moments. Elle souffrait beaucoup plus qu'au moment de la Révolution. Elle était affreusement abattue. J'essayai de la calmer. « N'augmentez pas mon chagrin, me dit-elle, c'est le plus dur moment de ma vie. Vous savez ce qu'est mon fils pour moi. Et je dois choisir entre lui et mon mari. Mais ma décision est prise. Il faut être ferme. Je dois laisser mon enfant et partager la vie ou la mort de mon mari. »

§ 4.

Que faisait pendant ce temps Yakovlef ?

Après l'entrevue il était revenu dans la maison Kornilof. Un peu plus tard, Kobylinski vint le trouver après avoir quitté l'Empereur. « Qui part ? lui demanda Yakovlef en ajoutant : Je répète encore que tous ceux qui le veulent peuvent accompagner l'Empereur à la seule condition d'emporter peu de bagages. »

Kobylinski alla dans la maison du Gouverneur et pria Tatistchef de savoir qui partirait, promettant de repasser dans une heure. Lorsqu'il revint, Tatistchef lui dit que l'Empereur serait accompagné de l'Impératrice, la grande-duchesse Marie, Dolgorouki, Botkine, Tchemodourof, Ivan Siednef et A. Demidova.

Kobylinski informa Yakovlef qui répondit : « Peu m'importe ! »

Dans la maison du Gouverneur on se mit à faire les préparatifs du départ. Yakovlef montrait une hâte fébrile. Il lui fallait préparer de nombreuses voitures. Tout n'était pas encore fini avec les soldats. « Je suis persuadé, dit Kobylinski, que sa pensée était la suivante : Partir le plus vite possible ! Emmener l'Empereur ! Que celui-ci prenne qui il voudra, pourvu qu'on parte tout de suite ! » De là sa recommandation : peu de bagages, afin de ne pas retarder le départ. »

Yakovlef ce jour-là entra en connivence avec Kobylinski. Celui-ci comprenait parfaitement l'état d'esprit des soldats. Leur masse bolchevisée n'avait tout de même pas perdu tout sentiment. Elle craignait vaguement de commettre quelque trahison en remettant le Tsar à Yakovlef. Kobylinski sentait cela et prévoyait qu'à la dernière minute, quand Yakovlef leur annoncerait le départ du Tsar, les soldats pourraient protester ou sinon exiger de l'accompagner. Il indiqua à Yakovlef les noms des soldats qu'il connaissait et jugeait désirables pour accompagner le Tsar.

Ce que Kobylinski avait prévu arriva. Yakovlef réunit les soldats quelques heures avant le départ de Leurs Majestés, et leur déclara qu'il emmenait celles-ci sans dire où, en les priant de garder le secret. Sa déclaration et surtout sa prière indigna les soldats. Ils exigèrent d'escorter l'Empereur. Yakovlef s'y opposa formellement, en arguant qu'il était sûr de son détachement. Les soldats insistèrent. Yakovlef accepta un compromis : il nomma les soldats auxquels ils permettrait de l'accompagner d'après la liste donnée par Kobylinski. Les bolcheviks protestèrent : « C'est un coup de Kobylinski ! » Yakovlef tint bon et parmi les huit soldats nommés par leurs camarades, il fit choisir les deux signalés par Kobylinski.

Le bruit courut qu'on conduisait le Tsar à Moscou pour le juger sur l'ordre de Lénine. On attribuait l'origine de ce bruit à Yakovlef.

Ce soir-là Kobylinski était joyeux. C'est ainsi que nous le décrit Tatiana Botkina. Elle l'interrogea au sujet du jugement : « Quel jugement ? répondit-il. Il n'y aura aucun jugement. On les conduira directement de Moscou à Petrograd, en Finlande, en Norvège. »

Je ferai remarquer encore l'attitude de Yakovlef à l'égard

des souverains. Tous les témoins affirment qu'il était avec eux aimable et déférent. Il fit une bonne impression à l'Empereur qui dit à Gilliard en parlant de lui « ce n'est pas un mauvais homme, on sent qu'il est franc. »

§ 5.

Le 26 avril, à 3 h. 1/2 du matin, les voitures attendaient devant la maison du Gouverneur. C'étaient des télégues sibériennes à la caisse allongée, attelées toutes à deux chevaux sauf une à trois. Dans cette dernière prirent place l'Impératrice et Marie. L'Impératrice désirait que l'Empereur fût assis auprès d'elle. Mais Yakovlef s'y opposa catégoriquement et prit place lui-même aux côtés de l'Empereur dans une autre voiture. Dans les autres se trouvaient Botkine, Dolgorouki, Tchemodourof, Siednef et Demidova.

Sur des charrettes en avant et en arrière du convoi prirent place huit hommes de la garde de Tobolsk et les soldats du détachement de Yakovlef avec deux mitrailleuses. Yakovlef fit une grande faute en laissant une partie de son détachement à Tobolsk où il devait revenir. Il crut trop tôt son but atteint. Il ne joua pas davantage son rôle. Voici comment les témoins parlent de son attitude à ce moment.

Déposition de Volkof :

« Il se montra avec l'Empereur non seulement bon, mais plein d'attentions et de prévenances. Lorsqu'il le vit seulement couvert d'une capote : « Comment ! Vous ne voyagez qu'avec une capote ? » — « Je fais toujours ainsi, dit l'Empereur. » — « Mais ce n'est pas possible ! » Et il ordonna d'apporter un autre manteau qu'on mit sur le coussin de la voiture. »

Déposition de Bitner :

« Je me souviens parfaitement. Il était debout sur le peron et tenait la main à sa visière quand l'Empereur monta en voiture. »

Le docteur Botkine partait avec Leurs Majestés. Sa fille, Tatiana vivait dans la maison Kornilof face à celle du Gouverneur. Cachée derrière le store de sa fenêtre, elle put observer le départ. « Le commissaire Yakovlef, dépose-t-elle, marchait à côté de l'Empereur, lui parlait avec déférence en portant souvent la main à son bonnet de fourrure. Le convoi

passa avec une grande rapidité devant moi et disparut derrière la cour. Je regardai du côté de la maison du Gouverneur. Sur le perron se tenaient trois personnes en costumes gris. Elles regardèrent longtemps au loin, puis rentrèrent lentement l'une après l'autre. »

« Après leur départ, dit Kobylinski, naquit aussitôt en nous un sentiment de regret, de tristesse, de chagrin. Les soldats l'éprouvèrent comme nous ; et ils montrèrent plus de cœur à l'égard des enfants. »

§ 6.

Yakovlef conduisit les souverains à la gare de Tioumen d'où partent deux lignes vers la Russie d'Europe : l'une directe par Ekatérinenbourg ; l'autre plus longue par Omsk. Il avait fallu parcourir 285 verstes jusqu'à Tioumen.

Le 26 et le 27 avril, Kobylinski reçut deux télégrammes, envoyés par Lebedef et Nabokof, les deux soldats qu'il avait fait choisir parmi les huit de Tobolsk. Le premier avait été expédié du village de Ivlef, le second du village de Pokrovskoïe. Ils disaient que le voyage se poursuivait excellent.

L'arrivée à Tioumen eut lieu à 9 heures du soir, le 27 avril. Kobylinski en fut informé le matin du 28 par un télégramme. Le soir même il en reçut un second ainsi libellé : « Excellent voyage. Le Christ soit avec vous. Comment va le petit ? Yakovlef. » Le télégramme portait cette signature pour ne pas attirer l'attention sur les souverains de long de la voie ferrée.

Comme tous à Tobolsk pensaient que le convoi allait à Moscou, personne ne remarqua le nom du village d'où ce télégramme avait été expédié. Hendrikova note dans le journal : « Nous avons reçu ce matin, 29, la nouvelle que le voyage continue dans d'excellentes conditions ; nous ne savons d'où ni pour où. »

Puis rien ne vint pendant quelques jours. Le 3 mai seulement un télégramme arriva au nom du Comité du détachement, envoyé par un soldat, annonçant que Leurs Majestés se trouvaient à Ekatérinenbourg. Hendrikova note dans son journal, le 3 mai : « La nouvelle est arrivée qu'il y a eu arrêt à Ekatérinenbourg. Aucun détail. »

« Ce télégramme nous consterna tous, dépose Kobylinski. Qu'était-il donc arrivé ! Pourquoi Ekatérinenbourg ? Nous



FIG. 16. Salle à manger de la maison Ipatief.



FIG. 2. Les Grandes Duchesses Olga, Tatiana, Anastasie et la femme de chambre Demidova à Tobolsk.



FIG. 17. Portes donnant sur la cour de la maison Ipatief, par lesquelles les victimes passèrent en allant de l'étage supérieur à la chambre du meurtre.

FIG. 18. Fenêtre grillée de la chambre du meurtre.

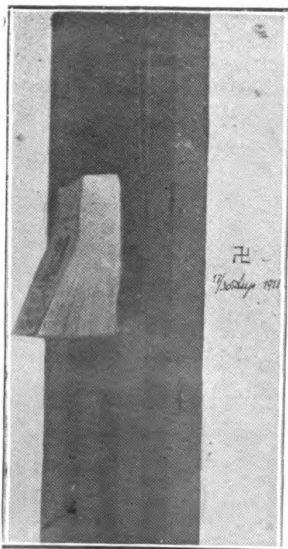


FIG. 21. Signe dessiné par l'Impératrice dans la maison Ipatief.

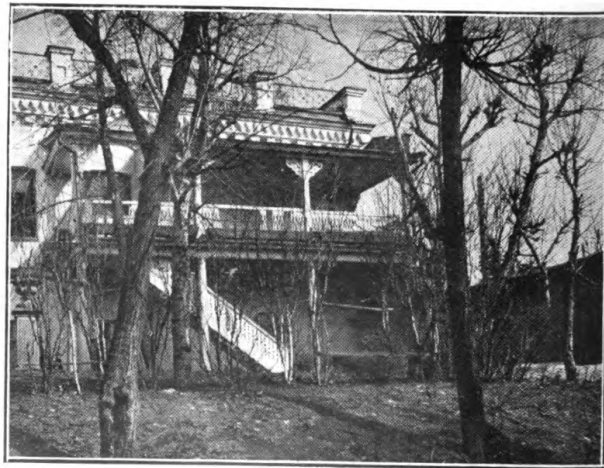


FIG. 22. Terrasse de la maison Ipatief vue du jardin.

fumes stupéfaits ; nous pensions toujours que Moscou était le but du voyage. »

Le 8 mai, revinrent les soldats du détachement de Tobolsk qui avaient accompagné Leurs Majestés jusqu'à Ekaterinenbourg. Tout le monde écouta le récit de leur voyage. Voici ce que fut celui-ci d'après les dépositions de Kobylinski, Moundel, Gilliard, Tatiana Botkina, Erzberg.

Avant le départ pour Tioumen, Yakovlef y avait envoyé son adjoint Avdeief, avec mission de former un train prêt à se mettre immédiatement en route. Jusqu'à Tioumen il pressa fébrilement la marche, ne permettant aucun ralentissement. Arrivé à Tioumen, le 27 au soir, il partit aussitôt vers Ekaterinenbourg. Mais avant d'y arriver, il apprit, on ne sait comment, qu'on ne le laisserait pas passer et qu'on l'arrêterait. Il revint alors à toute vapeur à Tioumen, et se dirigea vers Omsk. Mais à la station de Koulomzino, la dernière avant Omsk, son train fut arrêté et face à lui furent massés des gardes-rouges armés. Il apprit qu'Ekaterinenbourg l'avait déclaré hors la loi pour avoir tenté d'emmener l'Empereur à l'étranger. Alors Yakovlef décrocha la locomotive et se dirigea sur Omsk où il causa par fil direct avec Moscou. Il reçut l'ordre de se rendre à Ekaterinenbourg.

Il fit donc route vers cette ville. Mais à peine arrivé, son train fut entouré par les forces rouges. Yakovlef alla à une séance du Soviet, et en revint désarmé. Il invitait les soldats à l'accompagner à Moscou pour lui servir de témoins de tout ce qui était arrivé. Mais les soldats du détachement de Tobolsk furent désarmés et jetés dans une cave. Quant à l'Empereur, l'Impératrice et la grande-duchesse Marie, on les conduisit dans la maison Ipatief, où on laissa pénétrer avec eux Botkine, Tchemodourof, Siednef et Demidova. De la maison Ipatief où on l'avait d'abord conduit avec les autres, Dolgorouki fut mené en prison. Après avoir été détenus quelques jours, les soldats du détachement de Tobolsk furent relâchés.

Yakovlef partit pour Moscou. De là il envoya à Tobolsk, à son télégraphiste, la dépêche suivante que lut Kobylinski : « Réunissez le détachement. Revenez. J'ai donné ma démission. Je ne répons pas des conséquences. » Il avait eu le tort de ne prendre avec lui qu'une petite partie de ses hommes en quittant Tobolsk.

Au milieu de la guerre civile il m'était impossible de recher-

cher les huit soldats de la garnison de Tobolsk dispersés à travers la Russie. J'ai obtenu cependant maintes dépositions et d'autres preuves auxquelles je prête une valeur particulière.

Parmi les soldats du détachement de Tobolsk se trouvait le tirailleur Grégoire Lazaref Evdokimof. Il était né dans le gouvernement de Tobolsk. Quand son détachement fut dissous, il revint chez lui.

Le 25 août 1918, après que le gouvernement de Tobolsk fut délivré des bolcheviks, Evdokimof fut mobilisé en Sibérie et participa aux combats contre les rouges. En septembre 1919, pendant la retraite de l'armée de Koltchak, il décida de passer aux rouges. Mais sa tentative ne réussit pas et il fut arrêté avec quelques autres par la cavalerie du général Volkof.

Evdokimof fut traduit devant la justice militaire. Pendant son interrogatoire il déclara avoir fait partie du détachement de Tobolsk, attira ainsi l'attention et fut interrogé sur sa participation à la garde du Tsar.

J'attache une grande valeur à ce fait que son interrogatoire fut dirigé par un homme ignorant totalement tout ce que je connaissais à ce moment (septembre 1919) comme juge d'instruction. J'attache aussi une grande importance à ce que Evdokimof fut interrogé par un fonctionnaire militaire à peine instruit. Ces deux circonstances donnent à la vérité un relief inattendu. Le récit entier d'Evdokimof sur ce qu'il avait appris de ses huit camarades au sujet de la tentative de Yakovlef, concorde exactement avec les autres témoignages.

Evdokimof déposa que Yakovlef avait emmené le Tsar vers Ekaterinenbourg, puis retournant en arrière avait fait route vers Omsk. Mais, avant Omsk, des gardes-rouges armés de mitrailleuses l'avaient arrêté. D'Omsk, Yakovlef s'entretint par fil direct avec Moscou qui lui donna l'ordre de remettre l'Empereur au Soviet d'Ekaterinenbourg. Yakovlef, arrivé dans cette ville, entra en conflit avec le Soviet auquel il refusait de livrer l'Empereur.

Voici mes autres preuves. On avait préparé pour l'Empereur, à la gare de Tioumen, un wagon de 1^{re} classe, de la ligne Samara-Zlatooust n° 42. Leurs Majestés y prirent place avec Yakovlef. Le conducteur de ce wagon était un certain Tchekh. Ne sachant pas que ce Tchekh se trouvait sur le territoire de Koltchak, je ne fis aucune tentative pour le rechercher.

Le 26 novembre 1919, un officier de l'Etat major de l'Amiral attaché à la mission française, le comte Kapnist, allant d'Omsk à Irkoutsk, se mit à causer avec le conducteur de son wagon. C'était Tchekh. Après avoir appris qu'il était le conducteur du wagon 42 où l'Empereur avait voyagé, le comte Kapnist lui fit raconter ce voyage avec le plus de détails possibles.

J'appelle de nouveau l'attention sur ce fait que le Comte ignorait toutes les circonstances du départ de Tobolsk. Le récit de Tchekh est exactement semblable à ceux des autres témoins. Le Comte l'écrivit ; il me le remit, lors de son interrogatoire le 21 février 1920, tel qu'il l'avait écrit le jour même de sa conversation avec Tchekh. Yakovlef, rapporte Kapnist, avait séparé dans le train l'Empereur de l'Impératrice. Pendant tout le trajet Yakovlef fut très respectueux ; il entra souvent dans le coupé de l'Empereur pour causer avec lui. Par les conversations que tenaient les soldats, Tchekh affirmait savoir qu'on conduisait le Tsar à Moscou pour l'envoyer à l'étranger.

C'est le 30 avril que l'Empereur, l'Impératrice et Marie Nicolaievna furent arrêtés à Ekaterinenbourg. La photographie N° 3 est le reçu donné ce jour-là à Yakovlef par les bolcheviks d'Ekaterinenbourg.

Cette même date se retrouve sur le mur de l'embrasement d'une fenêtre de la chambre de l'Impératrice qui l'y inscrivit elle-même le jour de leur incarcération dans la maison Ipatief. Elle avait dessiné au-dessus un signe qu'elle considérait comme un porte-bonheur.

§ 7.

Quel était au juste ce commissaire secret Vassili Vassilievitch Yakovlef ? Je n'ai pu réussir à éclaircir cette question. Était-ce même son vrai nom ? Les témoins déclarent que c'était un « intellectuel ». Il savait incontestablement le français. Moundel dit qu'il employait des phrases entières en français. Il y a lieu de supposer qu'il possédait aussi l'anglais et l'allemand. Il parla de son passé à Kobylinski : Jusqu'à la Révolution il était émigré. Il avait commis en Finlande un crime politique pour lequel on l'avait condamné à mort. Il put s'enfuir, et vécut en Suisse et en Allemagne. La Révolution le ramena en Russie.

Quoique je n'aie pu établir exactement la personnalité de Yakovlef et malgré l'intérêt capital de cet éclaircissement, je peux cependant tirer des faits exposés les conclusions suivantes :

1° Moscou dans la première moitié d'avril avait déjà l'idée d'envoyer un commissaire à Tobolsk.

2° Moscou cachait aux soldats le but de l'arrivée de ce commissaire.

3° Par toute sa conduite à Tobolsk Yakovlef montra qu'il était hostile aux « buts bolchevistes » à l'égard de la famille impériale.

4° Ses actes étaient coordonnés, par quelque force non bolchevique, à ceux des agents du centre administratif d'Omsk.

5° Il parut être l'agent de quelque force étrangère non bolcheviste.

6° D'après les directives de celle-ci, il n'emmena pas le Tsar à Ekaterinenbourg, mais essaya par Omsk, puis Ekaterinenbourg, de le faire passer dans la Russie d'Europe.

7° Son but principal était d'emmener l'Empereur et Alexis ; le reste de la famille lui importait peu. Ce n'est pas sur sa demande, mais sur leur désir personnel, que l'Impératrice et Marie accompagnèrent l'Empereur.

Que signifie donc tout cela ? Quelle force enlevait le Tsar, dans quel but et pour quel endroit ?

L'Empereur lui-même a répondu à ces questions. Dans la personne de Yakovlef il voyait un serviteur des Allemands sous un masque bolcheviste. Il pensait qu'on l'emmenait pour le pousser à conclure la paix avec l'ennemi. La presse antimonarchiste a essayé de se moquer de cette explication du Tsar : « Cela ferait rire, dit-elle, le premier garde-rouge venu. »

Il ne s'agissait pas évidemment de la paix de Brest-Litovsk qui était déjà une réalité. La pensée de Leurs Majestés a été précisée par l'Impératrice : il s'agissait du désir des Allemands de donner au Tsar ou à son fils la possibilité de reprendre le pouvoir, et au moyen d'une trahison envers les Alliés, de conclure une alliance avec l'ennemi. Telle était leur pensée et nous allons voir avec quelle force ils la repoussaient.

CHAPITRE VII

NÉCESSITÉ D'ÉTABLIR LE BUT ET LE CARACTÈRE DE LA TENTATIVE D'ENLÈVEMENT DU TSAR DE TOBOLSK. — OPINION DE L'EMPEREUR. — LE BUT FONDAMENTAL DE LA RÉVOLUTION. — LA FAMILLE IMPÉRIALE. — CARACTÈRE DE L'EMPEREUR ET DE L'IMPÉRATRICE. — LEURS RELATIONS. — LES GRANDES-DUCHESSES OLGA, TATIANA, MARIE, ANASTASIE. — LE TSAREVITCH. — L'IMPÉRATRICE ET SES SOI-DISANTES SYMPATHIES ALLEMANDES. — SA MALADIE. — SES RELATIONS AVEC RASPOUTINE. — LA « CULPABILITÉ » DU TSAR ET DE LA TSARINE DEVANT LA RUSSIE D'APRÈS LA COMMISSION EXTRAORDINAIRE D'ENQUÊTE, RÉUNIE PAR LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE. — RÉSULTATS DE SON ENQUÊTE. — CONCLUSION DE ROUDNIEF. — DÉPOSITIONS DES MINISTRES DE LA JUSTICE KERENSKI ET PEREVERZEF. — DÉPOSITION DU PRINCE LVOF. — RASPOUTINE. — SON RÔLE POLITIQUE ET SON ACTIVITÉ. — SA LUTTE AVEC LES PROCHES DE LA FAMILLE IMPÉRIALE ET SES RAPPORTS AVEC L'EMPEREUR DANS CETTE LUTTE. — SES MENSONGES CONSCIENS ET SES MENACES. — VYROUBOVA. — PERSONNALITÉ DE RASPOUTINE. — RASPOUTINE ET LES ALLEMANDS. — L'ENTOURAGE DE RASPOUTINE : MANOUSSÉVITCH-MANOUILOF, SIMANOVITCH, RUBINSTEIN. — RASPOUTINE EST L'INSTRUMENT DE FORCES ORGANISÉES.

§ 1.

Si l'on se souvient des conditions du succès de la Révolution bolcheviste, du fait qu'au début du printemps 1918 les canons allemands grondaient encore sur le territoire de la Russie, et que le général Hoffman marchait sur Petrograd, ce n'est pas avec ironie que l'on accueillera la pensée de l'Empereur, mais on lui accordera une sérieuse attention.

La seule arrivée à Tobolsk de Yakovlef fit éclater toute l'hostilité d'Ekaterinenbourg dans l'attitude du bolchevik Zaslavski. Celui-ci entra aussitôt en lutte avec Yakovlef en s'efforçant de jeter dans la prison commune la famille impériale. Le départ de Tobolsk et le meurtre d'Ekaterinenbourg sont deux faits connexes. Il faut donc rechercher toutes les questions que pose le premier pour mieux comprendre le crime. Je m'efforce de donner une réponse à toutes les questions que posent les faits par une inéluctable logique.

Est-ce que le Tsar Nicolas II pouvait prononcer ces pa-

roles : « Mieux vaut la mort qu'un accord avec les Allemands. »

Depuis quelques années déjà notre Patrie se débat dans les ténèbres de la mort. L'abdication de l'Empereur eut comme prélude une longue lutte contre le pouvoir, lutte sourde d'abord, obscure, invisible, comme un murmure craintif d'esclaves mécontents. Ce murmure devint plus fort, plus audacieux et se changea en un grondement. Il éclata enfin avec un bruit qui retentit sur le monde entier. Le mécontentement s'était emparé de toutes les classes de la société, des monarchistes, du conseil de l'Empire, de l'union de la noblesse. C'est une erreur de penser que l'écho de tout cela n'arrivait pas jusqu'au peuple. Je montrerai plus loin de quelles inscriptions les gardes-rouges couvraient les murs de la maison Ipatief.

D'abord il n'y eut pas de formule unique pour exprimer ce mécontentement. Elle fut trouvée quand les intérêts de la Russie se heurtèrent à des intérêts étrangers dans une lutte générale avec l'ennemi : « Le Tsar et la Tsarine ont trahi. »

On la devine pour la première fois dans le discours que le chef de la Révolution, Milioukof, prononça le 1^{er} novembre 1916. Certes il ne parlait pas du Tsar, mais de la Tsarine, du rôle de Raspoutine et de l'absence de volonté de l'Empereur.

Milioukof lui-même dans son *Histoire de la Révolution* (page 34) nous dit la signification qu'eut ce discours pour le pays et pour le monde entier en proie à l'incendie de la guerre. « Il n'y eut pas de Ministère, ni d'Etat-major du front ou de l'arrière, où on ne recopiât ces paroles qui volèrent par milliers d'exemplaires dans tout le pays. Cet énorme retentissement fit d'un discours parlementaire un signal d'attaque, et donna la preuve éclatante de l'état d'âme de la Russie entière. Désormais cet état d'âme avait une formule pour s'exprimer et on considéra à l'unanimité le 1^{er} novembre 1916 comme le début de la Révolution. »

Mes devoirs de juge d'instruction m'imposèrent l'examen de ce problème : Nicolas II, dont la faible volonté était soumise à celle de l'Impératrice et des forces groupées autour de Raspoutine, — Nicolas II marchait-il à une trahison contre la Patrie et les Alliés, et se préparait-il à une paix séparée avec l'Allemagne ?

§ 2.

Nicolas reçut l'éducation que donnait ordinairement le milieu dans lequel il naquit. On lui inculqua l'habitude, considérée comme une règle fondamentale de conduite, d'être toujours égal, renfermé, et de ne manifester aucun sentiment. Son entourage le vit toujours calme et sans colère. Il lisait beaucoup, surtout des livres de sociologie et d'histoire. Il était très simple et très modeste dans ses habitudes et dans ses goûts.

La presse russe pendant la Révolution et même quelques historiens comme Milioukof (1), ont fait croire aux masses que le Tsar, outre ses défauts et ses faiblesses, avait un penchant immodéré pour l'alcool.

Je dois affirmer ici que non seulement l'Empereur n'avait pas ce penchant, mais encore qu'il buvait plus que modérément.

Elevé dans la simplicité, il avait pris l'habitude de consacrer ses loisirs à la lecture ou à des travaux manuels. Il aimait la nature et la chasse. Il était très religieux, et pénétré d'un puissant amour pour le peuple russe. Chaque fois qu'il le pouvait, il allait auprès des soldats, causant au milieu d'eux avec la plus extrême simplicité. Il leur amenait aussi ses enfants.

La Russie était tout pour lui. Sa plus grande crainte était d'être emmené à l'étranger.

Il était Russe dans l'âme, doux, bon, cordial, ne comprenant pas tout, mais toujours sensible au bien. Il resta tel jusqu'à sa dernière heure ; rien ne put le transformer, pas même la Révolution.

Sa qualité essentielle était la bonté, la douceur, une extrême délicatesse de sentiments. Par nature, il était entièrement incapable de causer à quiconque le moindre mal. Tout le monde avait la même impression : « il est charmant. »

Deux témoins eurent sur lui des impressions particulières ; Kerenski et le prince Lvof.

Le premier voit en lui dissimulation, méfiance, mépris, étroitesse d'esprit. Il lui accorde cependant « un certain flair de la vie et des hommes. »

(1) *Histoire de la deuxième Révolution russe*, page 28.

Le second lui trouve « l'hypocrisie héréditaire d'un byzantin. »

Mais tous deux emploient la même expression : Kerenski parle du « charme de son regard. » Et Lvof, du « charme » qu'il produisait sur les gens à chaque entrevue.

Je montrerai par un petit fait combien étaient grandes sa douceur et sa délicatesse.

Gilliard qui lui montra un dévouement sans bornes, me fit faire la rectification suivante dans sa première déposition. A propos des inscriptions ordurières faites par les soldats sur les balançoires, j'avais écrit dans le procès-verbal : L'Empereur « ordonna » à Dolgorouki d'enlever les planches. Gilliard à qui je le faisais lire, m'expliqua qu'il n'avait pas employé le mot « ordonner », car l'Empereur n'avait pas l'habitude d'ordonner, mais de « demander » qu'on fit quelque chose.

Ce trait fondamental du caractère de l'Empereur faisait que souvent on oubliait, en sa compagnie, qu'il était l'Empereur. Il était la négation même de l'idée d' « autocratie. »

L'Impératrice avait une nature entièrement opposée. C'était une véritable Impératrice : belle, imposante, majestueuse. Jamais, sauf avec ses enfants, elle n'oubliait sa dignité. Telle elle resta jusqu'à la fin et même pendant la détention. La majesté et la hauteur qu'elle portait sur son visage étaient ses caractères les plus typiques.

Elle paraissait fière à beaucoup. Mais elle ne l'était pas au fond. Elle était trop intelligente pour ne pas comprendre la gravité de ce défaut dans sa situation. Mais il me semble que sa bonté, son désir d'être et de rester douce, venaient plus de sa raison que de son cœur.

Dès son jeune âge elle fut pénétrée de sentiments religieux. Ils ont imprimé à sa pensée ses traits essentiels : « Le monde présent n'est qu'un lieu d'attente ; la vraie vie commence dans l'au-delà. La vie terrestre n'est que sa préparation. » L'Eglise était pour elle la grande consolation. Mais elle y allait moins par sentiment que par réflexion. C'est dans la religion que cette femme impérieuse et emportée par nature, contenue et renfermée par éducation, trouvait les règles de sa conduite et de ses devoirs.

La maîtresse des enfants à Tobolsk, Bitner, vint tout droit de la rue dans l'intimité de la famille impériale. Elle ignorait totalement la vie de cour et la façon de se conduire à l'égard

des souverains. Un jour, ses idées soulevèrent une vive discussion avec l'Impératrice qui s'irrita au point de pleurer. Cette scène fut pénible à Bitner qui n'alla pas ce soir-là au spectacle donné par les enfants. L'Impératrice lui écrivit aussitôt en la « priant » de ne point être fâchée contre elle.

Bitner avait une mère qu'elle faisait vivre. L'Impératrice s'en informant, obtint de Bitner l'aveu que depuis longtemps elle ne pouvait plus rien envoyer. L'Impératrice insista pour qu'elle usât de sa cassette personnelle. Et pourtant à ce moment, les ressources financières des souverains étaient loin d'être brillantes.

Ce besoin de secourir les autres se manifesta plus d'une fois pendant sa détention.

Gibbs dit de l'Impératrice : « Elle était pleine d'assurance. Elle n'était pas fière au sens grossier du terme ; mais elle avait toujours conscience de sa situation. Elle n'oubliait jamais qu'elle était Impératrice. En sa présence je ne me sentais pas toujours à l'aise, mais j'aimais beaucoup être en sa compagnie, et causer avec elle. Elle était bonne et aimait tout ce qui était bon. Elle ne travaillait jamais sans but. »

« Son trait caractéristique, dit Bitner, était la majesté. Elle produisait cette impression sur tous. Lorsque le Tsar entrait, on changeait à peine son attitude. Mais à l'entrée de la Tsarine il fallait rectifier sa tenue. Cependant elle n'était pas du tout fière. Son caractère n'était ni méchant ni dur. Elle était bonne et d'une humble douceur au fond de son âme. »

Elle compatissait sincèrement à tous les deuils dont elle était informée. Elle écrivait à Hendrikova le 5 avril 1912 pour la mort de son père : »

« Mon cher petit chou, mon cœur déborde de compassion pour vous tous. Je ne puis pas ne pas vous écrire au moins quelques lignes. Je n'ose pas déranger votre pauvre Maman ; je prie pour elle et mes pensées sont avec vous. C'est affreux de songer à tout ce que vous avez vécu. J'éprouve votre chagrin, moi qui ai ressenti l'horreur de la perte de mon père adoré. Ce fut le même coup soudain que pour vous, mais je pense toujours que les claires prières de Pâques vous apporteront beaucoup d'apaisement en vous assurant que la vraie vie est là-haut, où nous attendent les êtres bien-aimés. Je ne puis me représenter désormais votre vie sans les conseils et la direction de votre père. Mais Dieu Tout-Puissant ne vous abandonnera pas. Il vous donnera la force et le courage de continuer noblement une vie pleine de renoncement ; et il vous donnera toutes ses bénédictions pour votre amour.

« Pauvre et chère Maman, embrassez-la tendrement pour moi.

Je lui envoie une petite icône pour Pâques. J'espère qu'elle l'acceptera en souvenir de celui que nous avons tant aimé pendant dix-sept ans. Nous ne l'oublierons jamais. Pour vous et votre sœur, nous vous envoyons ces fleurs que les enfants ont cueillies dans le jardin. Placez-en quelques-unes au chevet de votre Maman ; elles sentent bon le printemps et parlent de résurrection. A cette saison merveilleuse on sent mieux le voisinage de Dieu. Les oiseaux chantent, célébrant notre Seigneur-Dieu ; les fleurs lèvent leurs têtes légères du sommeil hivernal, se réveillent à la lumière et glorifient leur Créateur. Tout meurt en ce monde pour se réveiller à la vie éternelle, sur l'autre rive où tôt ou tard nous mènent tous les chemins. Adieu, ma chère petite fille. Que Dieu vous bénisse, vous protège et vous console. Je vous embrasse tous de toute ma tendresse. Celle qui vous aime, Alexandra. »

Dans sa lettre du 22 octobre 1916, après la mort de la vieille comtesse Hendrikova, l'Impératrice console sa fille :

« J'ai de la peine à savoir que votre âme a encore faibli. Mais de tels moments sont inévitables. Si nous pouvions toujours conserver notre équilibre, nous atteindrions la perfection. Mais c'est le plus difficile des problèmes. Quand notre état physique va mal, notre âme tombe encore, et la grâce divine nous abandonne. Mais ne vous alarmez pas. Avec l'aide de la prière vous vous redresserez de nouveau. Il serait trop facile de vivre, si la grâce ne nous abandonnait jamais. Il faut la mériter. Il faut étouffer les minutes de colère, peiner pour approcher de la perfection. Soyez forte et priez comme il nous est ordonné. La vie est une éternelle lutte, mais Dieu nous aidera à vaincre, si nous nous faisons humbles devant lui et soumis à sa volonté. »

C'est dans ses idées religieuses qu'elle puisait la conception de son devoir journalier. Et c'est sur elles qu'elle fondait l'idée même du pouvoir du Tsar. Ce pouvoir, comme elle le comprenait, était un joug pesant imposé par Dieu. Ce n'était ni une joie ni une consolation, mais une lourde croix à porter sur l'ordre de Dieu. Aussi à ses yeux, sa majesté, sa gravité impériale n'étaient pas de l'orgueil, mais lui étaient dictées par la conception de son « devoir » à l'égard du peuple dont elle était la Tsarine.

Allemande par le sang, elle ne le fut jamais par le cœur. Un seul trait de caractère trahissait son origine : son esprit d'économie. Elle était encore moins dépensière qu'une Anglaise.

Si sa nature était dominée par quelque influence étrangère, ce ne pouvait être qu'une influence anglaise, résultat de son éducation : elle avait été élevée dès son enfance en Angleterre par sa grand-mère la reine Victoria.

Si on la compare au Tsar dans leur attitude commune à l'égard des Allemands, on doit reconnaître que c'était elle leur adversaire le plus acharné. Elle chassait de sa vie tout ce qui était allemand. L'héritier du trône, le futur Tsar de la Russie, ne savait absolument pas un mot d'allemand : on n'avait pas voulu lui apprendre cette langue. Les Grandes-Duchesses la possédaient mal.

L'Impératrice manifestait du mépris pour l'Empereur d'Allemagne et ne s'en cachait pas. Elle l'inspirait aussi à ses enfants. « Comédien, hypocrite, méprisable, disqualifié par les moyens de luttes employés », telles étaient les expressions qu'elle employait sur son compte. Elle éprouvait ce sentiment depuis longtemps, car ses enfants, à son exemple, ne désiraient pas garder les cadeaux reçus de l'Empereur d'Allemagne, dans les entrevues officielles. Ils les donnaient aux domestiques.

Elle était aussi hostile que le Tsar à l'idée d'être emmenée à l'étranger ; elle aimait la Russie comme sa Patrie. Elle avait la profonde conviction que les masses du simple peuple russe la comprenaient comme elle les comprenait elle-même ; leurs sentiments religieux étaient à l'unisson. C'était lui faire la plus grande offense que de lui dire qu'elle connaissait mal le peuple. Ce fut le sujet d'une très vive discussion à Tobolsk entre elle et Bitner. Elle semblait vivre les yeux fermés sur tout ce que commettaient autour d'elle les soldats bolcheviks et ne voulait pas voir en eux de méchantes gens. Comme Bitner lui disait que le peuple russe était responsable, elle fondit en larmes, et montrant les gardes-rouges qui passaient sous ses fenêtres, s'écria : « Les voilà ces méchantes gens ! Mais regardez-les donc ! Ils sourient ! Ce sont de braves garçons ! »

Le mariage du Tsar et de la Tsarine fut fondé sur un vif amour mutuel. Lorsqu'elle était fiancée, elle aimait particulièrement un cadeau qu'elle avait reçu de l'Empereur. C'était un rubis qu'elle ne portait pas au doigt, mais sur la poitrine avec sa croix. Elle fut brisée de chagrin lorsque, étant jeune fille, elle apprit l'attentat contre son fiancé au Japon. Elle n'eut pas de repos jusqu'à son retour.

Mon devoir étant d'étudier toute la vérité, j'ai dû étudier les rapports de l'Impératrice avec Raspoutine. Celui-ci fut tué dans la nuit du 17 décembre 1916. La veille de Noël, c'est-à-dire une semaine après son assassinat, l'Impératrice écrit à Hendrikova. On voit combien elle souffrait en écrivant cette

lettre. Elle se contient à peine ; sa signature n'est pas ferme comme d'habitude, mais inégale, trahissant une âme agitée et peut-être aussi un certain manque de suite dans les idées. « Chère petite Nastienka, Merci pour votre billet. Toute la semaine j'ai attendu de vous un mot tendre. Votre Maman m'aurait écrit. Je sais combien elle vous manque surtout en ces jours de grande fête. Mais elle est toujours près de vous. Elle prie Dieu de vous consoler et de vous fortifier. Pauvre enfant ! Quelle douleur et quelle solitude ! Je suis pleine d'une tendre compassion en comprenant votre chagrin. J'ai un poids trop lourd sur le cœur. Que Dieu vous bénisse ! Un tendre baiser de votre vieille, si vieille Alexandra. Représentez-vous une minute l'horreur de savoir qu'un ami, chaque jour, à chaque heure est en danger de tomber victime d'un meurtre révoltant. Mais Dieu est plein de miséricorde ! »

Je ne sais pas au juste pour qui craignait l'Impératrice dans cette lettre. Peut-être pour l'Empereur, peut-être pour Vyroubova. Je ne sais qu'une chose, c'est que des lettres comme celles-ci sont l'indice d'une âme pure et ne peuvent avoir été écrites que par une femme au-dessus de tout soupçon. Jamais il n'y eut de conflit de caractère entre Leurs Majestés. L'Empereur se soumit à l'Impératrice immédiatement, sans lutte. Sa douceur, sa délicatesse, jointes à ce calme contenu que lui avait donné son éducation, entraînaient inévitablement sa soumission à la volonté plus forte et plus autoritaire de l'Impératrice.

Il n'y a aucune discordance là-dessus dans les dépositions des témoins. Comme dit l'un d'eux, l'Impératrice était « un toit » pour toute la famille et une « tutrice. » L'Empereur ne décidait aucune question sans avoir recours à elle. Et cela, d'après tous les témoins, bien avant la Révolution. Les sentiments de l'Empereur pour l'Impératrice jouèrent aussi un rôle dans cette soumission. Par nature son amour était soumis et non dominateur. Voici un fait qui corrobore cette opinion. Lors de la perquisition dans la maison Ipatief après le meurtre, on trouva dans le cabinet de toilette, un carnet chiffré à l'usage de l'Empereur et de l'Impératrice. C'était un code anglais où se trouvaient par ordre alphabétique les mots de ce chiffre avec leur signification. Cela suffit pour mesurer l'influence de l'Impératrice dans le gouvernement. Seules étaient chiffrées les questions de gouvernement avec

les noms de tous les hommes d'Etat et des hommes politiques. L'attention est attirée par la date même à laquelle ce carnet fut donné à l'Empereur, et dans la dédicace écrite sur la page de garde par l'Impératrice. On voit une allusion à l'influence qu'elle eut sur lui dès avant leur mariage. « Utile à employer par mon aimé Niki, lorsqu'il est loin de sa petite friponne. De la part d'Alice qui l'aime. Osborne, juillet 1894. »

Dans ce carnet à côté des expressions et des mots comme dissolution de la Douma, suspension des travaux de la Douma, troubles, désordres, écrasement de ceux-ci, Alexeief, Rousski, Gourko, Bezobrazof, Protopopof, Pourichkievitch, Milioukof, etc., on trouve chiffrées les phrases : « amour et baisers, je vous aime. »

Après son abdication l'Empereur n'abandonna pas cet objet précieux et ne voulut pas le détruire même à Ekaterinenbourg. Les photos N° 4, 5 et 6 donnent la reproduction de ce carnet.

Leur fille aînée Olga Nicolaievna était déjà une grande fille de vingt-deux ans. Bien bâtie, mince, d'un blond étincelant, elle avait hérité des yeux de son père. Elle était emportée, mais sans rancune. Elle était très cultivée. On devinait en elle une « bonne jeune fille russe » aimant la solitude, les livres, surtout la poésie, mais n'aimant pas le travail, ni les soins de la maison. Elle était peu pratique. Elle avait de grands dons musicaux et improvisait. Elle était droite, sincère, bonne, incapable de déguiser son âme. Elle était évidemment plus proche de son père que de sa mère.

Tatiana Nicolaievna, vingt ans, était d'un blond plus sombre, mince, élégante. Elle était le contraire de son aînée. Son domaine était l'économie domestique, les ouvrages manuels, la tenue de la maison. Elle était renfermée, retenue, concentrée, indépendante. Aussi la regardait-on dans la famille comme l'aînée plutôt qu'Olga. Plus que les autres filles elle rappelait sa mère. Elle lui était le plus étroitement liée. Elle était son amie, son conseiller.

Marie Nicolaievna, dix-huit ans, avait les cheveux plus clairs que Tatiana et plus sombres qu'Olga. Elle avait de très beaux yeux gris clairs. Elle était solidement bâtie, et douée d'une grande force physique. Seule, parmi les enfants elle rappelait son grand-père Alexandre III. Elle était la plus simple de la famille, la plus caressante et la plus accueillante. Elle avait le tempérament d'une mère de famille. Elle aimait à s'occu-

per des petits enfants et à les soigner. Plus qu'aucun autre membre de la famille elle adorait être avec le peuple. Elle savait parler aux soldats, les interrogeait sur leur vie personnelle, et n'ignorait rien de leurs enfants, des travaux des champs, de l'étendue de leurs terres... A cause de sa simplicité et de sa douceur caressante elle avait reçu de ses sœurs et de son frère le surnom de « Machka. »

La plus jeune des filles, Anastasie Nicolaievna, 16 ans, était encore une enfant. Elle était la plus grosse de toutes. Si elle aimait lire, elle n'aimait pas étudier ses leçons et montrait quelque paresse. Elle avait surtout le talent de remarquer les ridicules des gens et de les imiter avec un comique irrésistible.

Le Tsarevitch, Alexis Nicolaievitch était un garçon de 14 ans, intelligent, très observateur, accueillant, caressant et joyeux de vivre. Il n'avait pas grande ardeur au travail, et n'aimait pas particulièrement les livres. Il tenait à la fois de son père et de sa mère. Il avait hérité de la simplicité, de la bonté de cœur du premier, et toute arrogance lui était étrangère. Mais son caractère ressemblait à celui de sa mère et il avait déjà sa volonté personnelle. Il n'obéissait qu'à l'Empereur. Sa mère aurait bien voulu être sévère à son égard, mais elle ne le pouvait. Bitner qui fut son professeur à Tobolsk dit ceci : « Il avait beaucoup de volonté et jamais il n'aurait obéi à une femme. » Il était tout à fait discipliné, fermé et très patient. Evidemment la maladie avait imprimé en lui ce caractère. Il n'aimait pas l'étiquette de la cour, il aimait vivre parmi les soldats, apprenant leur langue. Dans son journal il employait les expressions populaires qu'il avait entendues d'eux. Il rappelait sa mère par quelque avarice. Il n'aimait pas dépenser son argent ; il ramassait de vieilles choses, clous, papier d'étain, ficelles, etc...

Les enfants s'entretenaient avec leur père en russe, avec leur mère en anglais et en français. Ils étaient élevés avec une modestie et une simplicité extraordinaires qui étaient devenues pour eux une habitude. Kobylinski et Bitner qui ignoraient la famille impériale avant la Révolution, et avaient accueilli tous les bruits répandus sur elle, furent étonnés lorsqu'ils la virent vivre sous leurs yeux. Kobylinski dit des Grandes-Duchesses : « Toutes étaient aimables, simples, pures et sans tache. Elles étaient plus pures dans leurs pensées que beaucoup d'élèves des gymnases de leur âge et même plus jeunes... »

« Je ne sais comment parler du caractère de la famille impériale, dit Volkof, car je suis un illettré. Mais je parlerai comme je pourrai. Je dirai simplement que c'était la plus sainte et la plus pure des familles. »

§ 3.

Dans l'accusation portée contre le Tsar par les chefs de la Révolution et les chefs eux-mêmes du Gouvernement Provisoire, une chose est vraie, c'est la domination de la volonté de l'Impératrice sur celle de l'Empereur. Cela ne fait aucun doute. Cette domination commença dès le début de leur existence commune. Elle s'explique par leurs tempéraments. J'irai plus loin : je montrerai que pendant les dernières années du règne, la volonté de l'Impératrice ne dominait pas seulement celle de l'Empereur, mais qu'elle l'écrasait. Peut-être n'en était-il pas toujours ainsi, mais le fait est incontestable.

Il était donc naturel et inévitable que dès le début l'Impératrice prit part à la direction du pays. Ce que je nie absolument sur la foi des affirmations catégoriques de tous les témoins, c'est que l'Impératrice eut des sympathies pour l'Allemagne. Le prétendu désir qu'elle aurait eu de conclure une paix séparée avec l'ennemi, ne semble pas sérieux, étant donnée la nature même d'une telle tentative. Pourquoi aurait-elle eu ces sympathies pour l'Allemagne, alors qu'elle était l'Impératrice toute puissante de la Russie ? Avec son tempérament autoritaire, quels sentiments pouvaient éveiller en elle les souvenirs du temps où elle était une humble princesse de Hesse ? Par quoi a-t-elle manifesté ces sympathies pendant tout son règne ? Combien de fois revint-elle en Allemagne ?

Si l'on veut prouver son désir ardent d'une paix séparée, il faut chercher des preuves ailleurs, dans l'influence sur l'Impératrice de Raspoutine, visée par le chef de la Révolution Milioukof, dans son discours du 1^{er} novembre 1916.

Qu'était Raspoutine pour l'Impératrice ? J'ai travaillé longuement à élucider cette question. Les témoignages concordent entièrement, et voici d'après eux ce que je crois être la vérité.

On ne peut nier que le bonheur d'une union basée sur un amour mutuel, n'est concevable que si des enfants en naissent.

L'Impératrice eut des enfants. Mais elle vécut une longue période de chagrin. Elle était une tendre mère. Cependant sans aucun doute elle était encore plus Impératrice que mère. Il suffit de rappeler un seul fait : malgré son fol amour pour son fils, bien que le 26 avril 1918 il fut plus malade que jamais, elle l'abandonna et quitta Tobolsk avec l'Empereur, parce qu'elle supposait qu'on emmenait celui-ci dans un but politique.

Tout en elle évidemment lui inspirait le désir passionné de donner naissance à un héritier du trône. Le destin fut longtemps sans pitié. Les années qui précédèrent la naissance de son fils furent pour elle une suite d'espérances et d'amères désillusions.

Elle avait un mari aimé et qui l'aimait. Mais par sa situation même elle était hors du bonheur, puisque son heureuse vie familiale ne lui donnait pas ce qui lui était si nécessaire. Ces années passées dans l'attente d'un fils, les meilleures de sa vie, puisqu'elles étaient les premières en compagnie de l'homme aimé, furent assurément fatales à son système nerveux. L'invitation faite au fameux Philippe, de venir au Palais, prouve combien violent était son désir d'avoir un fils.

Puis ce fut la grossesse. On attendait la venue de l'enfant. Mais l'Impératrice fit une fausse couche. Certains prétendent que sa grossesse était mensongère, comme il arrive dans l'hystérie. Mais je ne le pense pas.

Enfin un fils naquit ! Les désirs de l'Impératrice étaient exaucés. Mais quel coup elle reçut lorsqu'elle apprit qu'il était atteint d'hémophilie ! Cette maladie, presque inconnue en Russie, est très fréquente dans certains cantons de Suisse où elle frappe des villages entiers. Dans la famille de l'Impératrice, son grand-père, son frère et deux de ses neveux en étaient morts. Elle ne souffrait pas seulement pour l'enfant en son cœur de mère, mais elle était doublement torturée à la pensée qui c'était *elle* qui avait transmis la redoutable maladie à ce fils si désiré et qu'*elle* était cause de ses douleurs.

L'enfant était très alerte et très vif. Malgré toutes les surveillances il était impossible de suivre chacun de ses pas. Tout ce qui aurait été sans conséquence pour un enfant sain, pouvait lui être funeste. La plus petite négligence, la plus petite chute ou contusion pouvait causer la perte de ce fils si attendu, si nécessaire, unique !

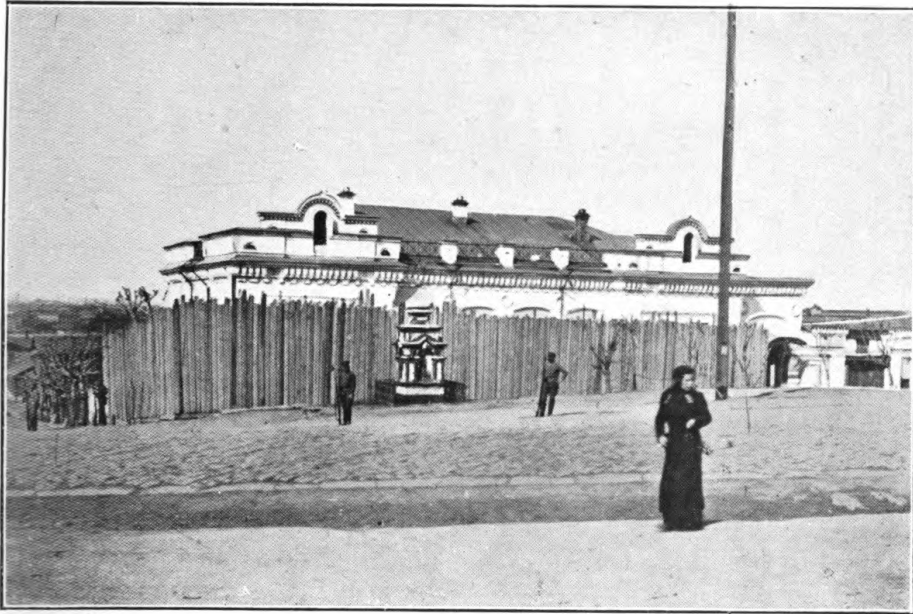


FIG. 19. La palissade intérieure entourant la maison Ipatief.

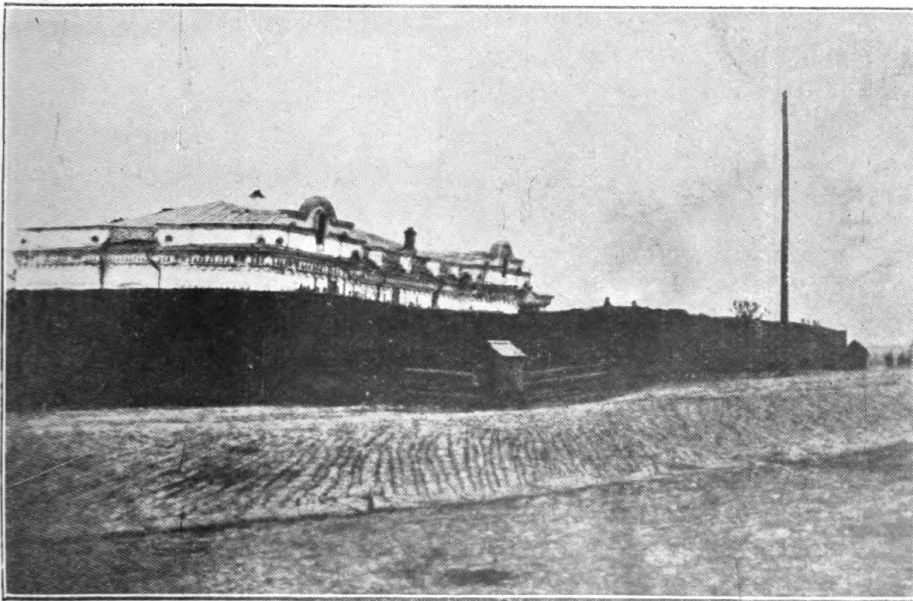


FIG. 20. La palissade extérieure entourant la maison Ipatief.



FIG. 23. Mur est de la chambre du meurtre.

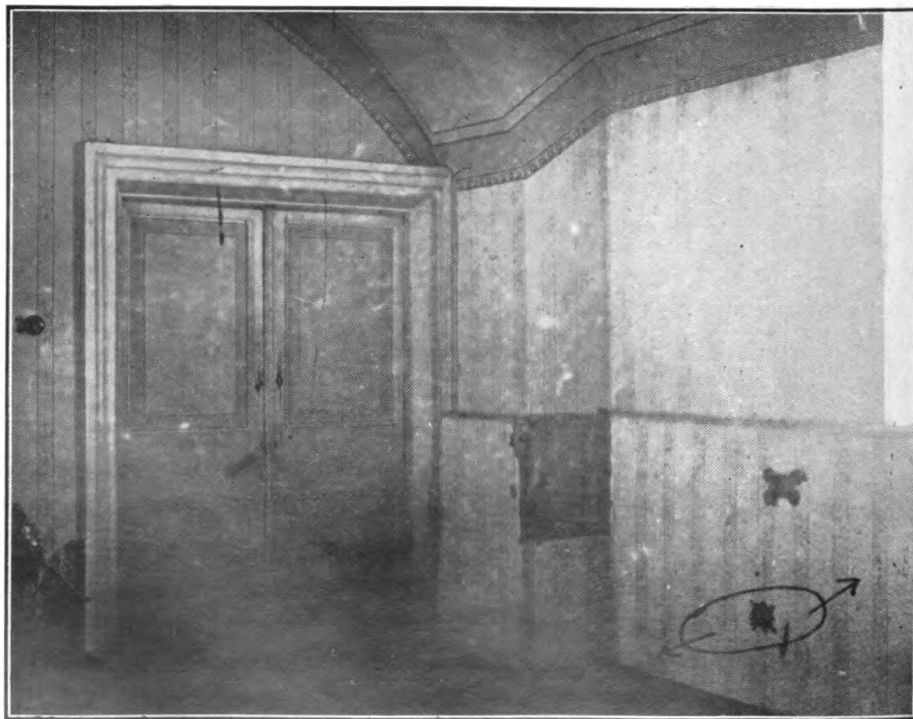


FIG. 24. Mur sud de la chambre du meurtre.

Que devint la vie de l'Impératrice après la naissance du Tsarevitch? Le précepteur Gilliard qui l'observa pendant de longues années elle et son fils, déclare à l'instruction :

« Elle savait parfaitement que cette maladie pouvait causer la mort d'Alexis à chaque minute, à la moindre imprudence. Elle ne le laissait jamais s'éloigner d'elle sans l'embrasser et je comprenais qu'à chaque fois dans son cœur elle lui disait adieu, dans la crainte de le perdre. »

Ses premières années de vie conjugale ne lui avaient pas donné le bonheur, parce qu'elles avaient été remplies d'une anxieuse attente et d'amères déceptions. Les suivantes furent pleines de la perpétuelle terreur de perdre son fils. Cette vie aurait pu, semble-t-il, briser la meilleure santé. Mais peut-on juger bien portante une femme qui donne naissance à un enfant atteint d'hémophilie? Après la naissance de son fils son état hystérique devint un fait patent. Tout a été dit sur cet état par les spécialistes, mais je crois nécessaire pour la compréhension de ce qui va suivre, d'en dire quelques mots.

Parmi les symptômes de l'hystérie, deux sont toujours observés : une conscience anormale du « moi », et le manque de suite dans les idées ou leur fixité.

Quels que soient les événements de la vie journalière, désagréables ou heureux, l'homme normal réagit en conservant son équilibre intérieur. L'hystérique est privé de cette faculté. Il lui semble toujours que son moi est au centre de tout, et que tous les événements qui passent se rapportent particulièrement à lui. Il vit dans une tension perpétuelle, toujours irrité, impatient à l'égard des opinions des autres.

Ces phénomènes étaient évidents chez l'Impératrice. Son idée fixe était qu'elle avait une maladie de cœur. Elle craignait de faire trop de mouvements et passait une grande partie de la journée immobile. Les hystériques ne voyant pas la cause réelle de leur état, ne veulent pas reconnaître qu'ils sont malades, et souvent une allusion même à leur hystérie les irrite. Il faut une volonté très forte pour avoir une action sur la leur. Il n'y avait aucune volonté semblable dans l'entourage de l'Impératrice. La sienne dominait.

J'ai nommé plus haut, parmi les témoins, la camériste Zanotti. Elle entra à 19 ans au service de l'Impératrice qui en avait alors 16. Elle passa sa vie auprès d'elle. Elle alla à Tobolsk, et quoique on ne l'admit pas auprès de l'Impératrice, elle ne cessa d'être en relations épistolaires avec elle. Parmi

toutes les personnes de sa condition elle était la plus intelligente, la plus cultivée. Elle avait aussi l'esprit d'observation.

« J'ai passé toute ma vie avec l'Impératrice. Je la connais bien et je l'aime. Il me semble que dans les derniers temps elle était malade. Elle était je crois atteinte d'hystérie... Dans les dernières années elle n'était plus comme auparavant. D'où venait cette hystérie, je ne peux vous le dire. Peut-être avait-elle quelque maladie de femme. Elle avait quelque chose de ce genre. Les docteurs Dranitzine et Fischer qui la soignaient auraient pu vous renseigner là-dessus. Il y a quelques années, l'Impératrice qui se plaignait du cœur, alla à Nauheim. Elle s'y adressa au docteur Grotte. Celui-ci ne lui trouva rien au cœur, mais il lui reconnut les nerfs malades et ordonna un régime tout différent. Fischer fut du même avis que Grotte. Il fit même, à l'insu de l'Impératrice, un rapport à l'Empereur. Il déclarait qu'elle avait besoin non pas de soigner son cœur qui était sain, mais son système nerveux. L'Impératrice ayant eu connaissance de ce rapport, écarta Fischer et fit venir Botkine. C'était aussi le désir de Vyroubova. Botkine devint donc son médecin. Elle mena, non pas le genre de vie qu'elle aurait dû, mais celui qui lui plaisait. Son cœur n'était probablement pas malade. En l'observant, je m'étonnais d'une chose : si elle se trouvait au milieu de gens qui lui plaisaient, elle ne sentait plus sa maladie de cœur ; mais si quelque chose lui déplaisait, elle commençait à se plaindre du cœur. Elle restait allongée la plus grande partie de la journée, surtout dans les derniers temps. Fischer avait particulièrement indiqué les conséquences de cette habitude... Dans les dernières années elle ne supportait pas la contradiction. Elle se contenait certes avec des étrangers, mais avec les siens et avec moi, par exemple, elle s'abandonnait à ses impatiences ; et comme je l'exposerai ensuite, nous avons de chaudes discussions. En résumé, je dirai que pendant les dernières années, son « moi » était pour elle infailible et devait l'être pour tous. Ceux qui n'étaient pas de son avis, devaient partir. »

Sa situation empirait, parce qu'elle ne s'était pas soumise à l'autorité de la science. En choisissant le docteur Botkine, elle lui fixait par là sa ligne de conduite. Botkine lui était sincèrement et profondément dévoué, comme à toute la famille impériale. Il l'a prouvé par ses actes et par sa mort. Mais il n'avait ni autorité ni volonté. C'était la malade qui dominait le médecin. La destinée même était hostile à l'Impératrice.

Botkine qui s'était donné tout entier à la famille impériale, dut supporter pour cela un drame dans la sienne. Il resta seul ; mais il trouva un allègement à ses douleurs dans l'Impératrice qui sut éveiller en lui des tendances religieuses.

Mais à la fin, devant les faits, il dut reconnaître la vérité. Pendant la détention à Tsarskoïe, après une de ses visites à l'Impératrice, il entra tout bouleversé chez Gilliard. Celui-ci, en voyant son état, le pria de lui dire ce qu'il avait. Botkine ne répondit pas, mais continuant à songer, il exprima sa pensée à haute voix : « Maintenant, comme médecin, je ne puis plus regarder Sa Majesté comme tout à fait normale. »

L'éloignement des gens, le vide du cœur devaient être la conséquence de l'état maladif de l'Impératrice. C'est ce qui arriva. La famille, où elle jouait un rôle dominant, s'enferma dans ses intérêts personnels, loin même de tout lien et de toute relation de parenté. Mais l'âme emportée de l'Impératrice, son esprit masculin ne pouvaient, me semble-t-il, trouver dans cette vie renfermée une entière satisfaction. Dès son enfance elle avait été religieuse. Je ne sais pas l'origine de cette tendance. Peut-être est-ce la perte de sa mère qu'elle perdit en bas-âge, qui brisa son âme. En tout cas elle était depuis longtemps portée au mysticisme. Peu à peu elle s'y adonna tout entière. Et dans la solitude de son âme elle se mit à trouver dans la religion le sens de la vie et les principes de sa conduite.

Autoritaire par nature, elle soumit la plus grande partie de son entourage à sa pensée religieuse ; elle voulut façonner l'état d'âme des autres à l'imitation du sien. L'Empereur si extraordinairement bon, si malléable ne pouvait lui résister. Les témoins l'ont remarqué : sa tendance au mysticisme, disent-ils, devint plus apparente qu'elle ne l'était auparavant.

Cette influence de l'Impératrice s'exerçait non seulement sur les siens, mais aussi sur les autres. Ceux qui restèrent auprès d'elle par amour et dévouement n'y échappèrent pas tous. J'ai déjà parlé à ce sujet de Botkine. Mais bien plus caractéristique encore est l'exemple de la comtesse Hendrikova. Dans son journal, elle emploie les mêmes mots et expressions que l'Impératrice dans ses lettres. Après avoir perdu son père et sa mère, cette jeune fille, arrivée véritablement à la perfection chrétienne, conversa dans son journal avec l'âme de sa mère défunte. « Tu vois, lui fait-elle dire, combien tu redoutais ce calvaire de suivre mon cercueil

et combien je te l'ai rendu facile. Je t'ai fait sentir que j'étais avec toi comme tu le demandais dans tes prières. J'ai empli ton âme d'une telle paix que tu peux m'en remercier. Dis-toi que ce que tu éprouves est si beau, si saint, que tu n'en étais même pas digne. C'est comme à la minute de ma mort : tu sentais que je t'avais soulevée de terre et fait toucher une parcelle de ce bonheur divin que j'ai atteint. Quand nous restons sur terre, nous ne pouvons l'atteindre tout entier ; cette lumière nous aveuglerait. Mais il n'est pas toujours possible d'éprouver ces bienheureux sentiments. »

La comtesse exprime dans ce journal les sentiments et les pensées qui s'étaient emparés d'elle au moment de la mort de sa mère, à la minute suprême de la séparation. Elle écrit : « Je sentais qu'il fallait lui sourire et non pleurer, afin de ne pas empêcher son âme de s'élever comme elle s'y efforçait depuis longtemps. En suivant son cercueil, il me semblait qu'elle me disait : « Maintenant je comprends tout. Je vois qu'il faut souffrir, car on ne peut vivre sans porter la croix. Mais il vaut la peine de souffrir, car la récompense est si belle ! » O toi qui es ma joie, aide-moi à ne pas sentir tant d'indifférence pour la vie qui m'entoure ; mets en mon âme ton amour pour toutes les créatures. Évite-moi les colères, instruis-moi dans les perfections pour que je me rapproche et de Dieu et de toi. »

La jeune fille avait atteint une grande perfection. En lisant ce journal plein non seulement des pensées, mais des paroles mêmes de l'Impératrice, il est impossible de n'y pas retrouver son visage et son influence.

C'est évidemment à la religion que sa Majesté eut recours quand elle apprit que le but de sa vie, que tout son rêve était brisé par la maladie de son fils. La science ne pouvait que soulager les douleurs de l'enfant, elle ne pouvait arracher du cœur de la mère la crainte qu'il était menacé de mort à chaque minute. Elle se tourna vers Dieu ; elle chercha dans la prière ce que la science ne pouvait lui donner. Sa foi profonde et exaltée, son tempérament violent et impérieux, son amour de mère, ses rêves d'Impératrice, tout cela la poussait à ne demander qu'à Dieu la guérison de son fils.

Les prières furent sans résultat. La maladie et les crises dangereuses continuèrent. Je ne sais où en serait arrivée une autre créature dans cette situation. Peut-être par orgueil à l'incrédulité, à la négation de Dieu. Ce ne fut pas son cas.



Sa foi sincère, son esprit raisonneur, l'amènèrent à une autre conclusion : « Je ne suis pas digne de la miséricorde divine. Dieu ne veut pas m'accorder sa bénédiction et guérir mon fils. »

Elle chercha alors un homme qui par ses prières put obtenir de Dieu cette guérison. Cette pensée l'envahit tout entière. Comment la réaliser ? Elle ne pouvait trouver un tel homme dans le milieu de la Cour qui avait perdu la force de la foi qui était la sienne. Le peuple seul, qui vivait de cette foi du Christ, était capable de le créer.

Il le lui donna en la personne d'un moujik de Sibérie, Grégoire Raspoutine.

Dans une des crises les plus graves d'Alexis, lorsque la vie de celui-ci ne tenait qu'à un fil, Raspoutine fut invité à venir au Palais. Il pria pour son rétablissement. Le Tsarevitch se sentit mieux et commença à se remettre. L'Impératrice avait trouvé l'homme dont elle avait le plus besoin.

Déposition de Tegleva :

« Elle priait beaucoup et était très religieuse. Je n'ai jamais vu personne qui le fut comme elle. Elle croyait sincèrement que la prière peut tout réaliser. C'est la raison de l'entrée de Raspoutine au Palais. Elle croyait que ses prières guérissaient Alexis. »

Déposition d'Erzberg :

« Elle était très religieuse et croyait à la vertu de la prière. Elle prêtait cette vertu à Raspoutine. »

Déposition de Toutelberg :

« L'Impératrice était profondément religieuse. Elle croyait à la vertu de la prière et au don de Raspoutine d'améliorer la santé d'Alexis. »

Déposition de Gilliard :

« Pendant de longues années d'observation j'ai cherché à expliquer la cause de l'influence de Raspoutine sur Leurs Majestés. Je suis arrivé à la conviction absolue que sa présence au Palais est étroitement liée avec la maladie d'Alexis. J'ai deviné alors la force de cet homme. Lorsque la mère eut compris que son fils unique, son fils adoré souffrait de l'affreuse maladie dont son oncle, son frère et deux de ses neveux étaient morts, elle sut qu'elle n'avait de secours à attendre de personne, ni de la science. Elle se tourna vers Dieu... Elle savait parfaitement que la mort pouvait venir à chaque minute, à la moindre imprudence d'Alexis... La religion, me semble-t-il, ne lui donna pas ce qu'elle en

attendait. Les crises menaçantes continuaient. Le miracle espéré n'arrivait toujours pas. Lorsqu'on lui eut présenté Raspoutine, elle fut convaincue que si elle s'adressait à lui pendant les maladies d'Alexis, il prierait « lui-même » et que Dieu l'entendrait. Elle devait croire à sa prière et avoir foi que, tant qu'il serait vivant, son fils serait vivant. Il lui sembla que la présence de Raspoutine au moment des crises amenait toujours une amélioration dans l'état de l'enfant. Appelez cela comme vous voulez : coïncidence ou autosuggestion... L'Impératrice crut. Dans cette foi elle trouva la quiétude. Elle était convaincue que Raspoutine était l'intermédiaire entre elle et Dieu, puisque ses prières à elle seule n'avaient aucun résultat. Leurs Majestés regardaient Raspoutine comme un demi-saint. Je pus remarquer cela, ayant vécu quatre ans avec les souverains. Ils m'aimaient. Et pourtant jamais ils ne prononcèrent devant moi un seul mot sur Raspoutine. Je sentais clairement leur crainte que, comme calviniste, je ne comprisse pas l'idée qu'ils se faisaient de Raspoutine... »

Déposition de Volkof :

« L'Impératrice le regardait comme un saint. Car elle croyait fermement à la sainteté de quelques gens. »

Déposition de Gibbs :

« L'Impératrice croyait à la sainteté de Raspoutine, à sa vertu spirituelle, à l'efficacité de ses prières. »

Déposition de Zanotti :

« Toujours elle avait été religieuse et son esprit sérieux la portait vers la pensée philosophique. Peu à peu de religieuse elle devint fanatique. Pour elle la religion était tout, dans les dernières années. Elle aimait beaucoup la prière et les services divins, mais l'obéissance au rituel ne lui suffisait pas. Elle se donnait à la religion de tout son esprit, de toute son âme. Elle se mit à tout juger du point de vue religieux. Est-ce péché ou non ? Voilà la question qu'elle se posait sur tout. C'est ce fanatisme qui fit la fortune de Raspoutine. Elle croyait fermement que celui-ci avait un don spécial, le don de la prière ; qu'il pouvait ainsi obtenir la réalisation de tous ses souhaits. C'est à ses prières seules qu'elle attribuait l'amélioration de la santé d'Alexis... »

Elle ne pouvait en vérité éviter Raspoutine. Elle était à bout de forces. Il lui fallait un appui pour continuer à vivre, un apaisement quel qu'il fût... Qui pouvait le lui donner ? La

science ? Elle était incapable de lui promettre même la vie de son fils. Au contraire elle faisait naître en elle, par son inexorable autorité, une peur éternellement en éveil. Le repos que réclamait tout son être, sa conception religieuse de la vie, elle les trouvait dans la personne de Raspoutine, car il lui promettait que son fils vivrait tant qu'il vivrait lui-même.

Mais Raspoutine avait encore aux yeux de l'Impératrice une autre signification. Toutes ses pensées nourries de religion, lui avaient façonné une unique croyance : l'origine divine du pouvoir du Tsar. Malgré l'existence d'institutions législatives, elle continuait toujours à regarder ce pouvoir comme autocratique. Où pouvait-elle trouver confirmation de cette croyance ? Voyant devant elle des institutions législatives qui en étaient l'antithèse, et un peuple passif resté dans sa masse étranger à la direction du pays, pour qui l'idée même de cette direction était une charge et non un moyen de réaliser « son droit », l'Impératrice ne pouvait trouver confirmation de sa croyance que dans le peuple et principalement dans la masse paysanne. Raspoutine était pour elle l'expression de la pensée populaire. Il l'était de même pour l'Empereur. A mesure que sous l'influence de l'hystérie l'Impératrice devenait plus autoritaire, elle devait fatalement faire pression sur la volonté de l'Empereur. Si elle la dominait au début de leur mariage, plus tard elle la soumit et l'annihila complètement. Ce sont les propres expressions de tous les témoins.

§ 4.

J'ai toujours fait effort pour m'assurer contre la moindre erreur dans toutes mes recherches. Déjà sous le Gouvernement Provisoire j'ai su comme tout le monde qu'une Commission extraordinaire enquêtait sur les actes de l'Empereur et de l'Impératrice. Et comme tous mes collègues j'ai su que cette enquête avait été confiée au Vice-Procureur Roudnief. Etant encore en Sibérie, je demandai que les documents réunis par Roudnief — à ce moment dans la Russie du Sud — me fussent communiqués (1).

(1) Je reçus, le 8 février 1920, par l'intermédiaire du général S. Domontovitch, un long mémoire de Roudnief.

Dans son interrogatoire, Kerenski me confirma la réalité et le but de la mission confiée à celui-ci. « Roudnief, dit Kerenski, fut le juge d'instruction chargé d'élucider le rôle de Nicolas, d'Alexandra et de leur entourage. Je ne le connaissais pas jusque là personnellement. Il fut appelé à collaborer aux travaux de la Commission extraordinaire sur la recommandation unanime de tous les membres de celle-ci. Ils le jugeaient homme de talent et de grande énergie. Il eut l'exacte mission de rechercher si les actes des souverains tombaient sous le coup de l'article 108 du code criminel, visant la trahison envers la Patrie. »

Roudnief ne put établir la culpabilité. A la fin de son travail non seulement il ne trouva pas la moindre allusion à y faire, mais au contraire il arriva à des conclusions très voisines des miennes. Et il avait à sa disposition une documentation tout à fait distincte de la mienne. Voici la déposition de Kerenski sur cette même question : « A la suite des travaux de celui-ci, la Commission extraordinaire me fit savoir dans un rapport qu'elle n'avait pas trouvé preuve de trahison dans la conduite de l'Empereur et de l'Impératrice. J'en informai alors le Gouvernement Provisoire... Je suis convaincu que personnellement Nicolas II ne travailla pas à une paix séparée, et que rien chez lui ne manifesta un semblable désir. Ma conviction naît non seulement des conclusions de la Commission extraordinaire, mais encore de toutes mes observations personnelles pendant la détention de l'Empereur à Tsarskoïe et de ce que me permit d'apprendre ma présence au pouvoir. Je crois nécessaire d'établir le fait suivant. On découvrit une lettre en allemand où Guillaume proposait à Nicolas une paix séparée. On découvrit aussi la réponse. Sur l'ordre de Nicolas, quelqu'un, je ne me souviens pas qui, faisait savoir en français à Guillaume que l'Empereur refusait de répondre. Ce fait a été connu de la Commission. Il est de mon devoir de l'affirmer catégoriquement. Il eut lieu en 1916, mais je ne sais plus dans quel mois. Personnellement, Nicolas ne fut pas un traître. Lui-même n'aurait pas consenti à une paix séparée. J'en suis profondément convaincu. A chaque entrevue il me questionnait sur le front. « Et au front, me disait-il ? Quelle est la situation ? » Voilà ce qu'il me demandait chaque fois. »

Je ne me suis pas contenté des affirmations de Kerenski. J'ai interrogé aussi Pereverzev, successeur de Kerenski au

Ministère de la Justice, le 8 juin 1921 à Paris : « Comme Ministre de la Justice je fus au courant des travaux de la Commission extraordinaire, qui sous la présidence de Mouraviof enquêtait sur les actes des Ministres et de quelques autres grands personnages de l'ancien régime jusqu'à la Révolution de février. Elle éclaircit aussi le rôle de l'Empereur, de l'Impératrice et de leur entourage. Mouraviof me fit plusieurs rapports sur la question du « crime » de l'Empereur. Mouraviof le trouvait uniquement coupable en ceci que, sur les rapports de Stchéglvitof, il avait arrêté certaines affaires contre la Constitution, le Monarque ayant droit de grâce, mais non de suspension. Mais il ne découvrit aucune preuve de trahison. Et jamais il ne parla du désir du Tsar de conclure une paix séparée. Ma conviction est celle de Mouraviof. Et je porte ce témoignage en toute conscience. »

J'ai interrogé aussi le prince Lvof. Voici sa déposition :

« La Commission ne termina pas ses travaux. Mais une des questions capitales qui troublaient l'opinion publique, était la croyance que le Tsar, sous l'influence de sa femme, allemande d'origine, était prêt à conclure une paix séparée et avait fait des tentatives dans ce sens. Cette question fut résolue. Kerenski, dans ses rapports au Gouvernement Provisoire, affirmait catégoriquement et avec une entière conviction que la non-culpabilité du Tsar et de la Tsarine avait été dûment établie. »

Il faut donner à ce fait toute sa valeur. Le Tsar, après son abdication, confia le sort de sa famille et le sien au nouveau pouvoir et ne reçut qu'un dur accueil. Ce pouvoir l'arrêta. Il se hâta de créer une énorme Commission formée de spécialistes : juges d'instruction, procureurs, avocats. Celle-ci réunit tous les documents possibles, fouilla dans les archives du Palais, interrogea une quantité de personnes et après toutes ces recherches déclara : « Le Tsar et la Tsarine ne sont pas coupables. »

Au point de vue de la vérité objective il est important de constater que cette Commission fut composée de gens entièrement dévoués au Gouvernement Provisoire. Or, celui-ci était hostile au tsarisme, parce qu'il était un Gouvernement révolutionnaire. Il ne pouvait choisir que des gens à lui, soupçonneux et méfiants à l'égard de la famille impériale. Mais la vérité reste toujours la vérité.

§ 5.

Raspoutine eut-il une influence sur la vie politique de la Russie? Je comptais trouver une réponse décisive à cette question chez Roudnief, qui avait mission de la résoudre. Il dit dans ses conclusions qu'il ne trouva pas de preuves de l'immixtion de Raspoutine dans les affaires politiques. Et en même temps il déclare que son influence à la Cour fut incontestablement « énorme. » Il le répète lorsqu'il parle des sentiments religieux de la famille impériale, causes de l'influence de Raspoutine. Où est la vérité?

Roudnief le définissait comme un habile exploiteur de la confiance impériale, mais il n'a pas fait un tableau complet de son action.

Evidemment il n'y a pas eu une intervention « directe » de Raspoutine dans les affaires du pays; étant donnée sa personne, il ne pouvait entrer ouvertement dans l'arène politique. Mais son influence, pour être restée secrète, n'en fut pas moins énorme dans la réalité. Sa situation auprès de l'Impératrice qui voyait en lui un demi-saint, faisait de lui une figure politique et les gens s'adressaient à lui. Peu à peu son rôle cessa d'être uniquement privé auprès de la famille impériale. Il se mêla de la désignation des hauts fonctionnaires. Roudnief en donne des preuves, très nombreuses dans les derniers temps.

Déposition de Matrona, fille de Raspoutine, interrogée par moi à Tchita les 26-27 décembre 1919 :

« Toute la journée des solliciteurs divers venaient visiter mon père. Les uns lui demandaient une place, les autres la grâce de prisonniers... »

J'ai pu interroger à Paris, le 6 août 1920, une femme qui avait eu besoin de l'aide de Raspoutine : « Chaque jour, me dit-elle, il y avait en moyenne 300 à 400 visiteurs chez Raspoutine. Une fois, il m'en souvient on en compta 700. J'ai vu des généraux en grand uniforme avec leurs décorations venir le saluer. Il y avait des étudiants, des étudiantes, demandant des secours d'argent. Des femmes d'officiers venaient solliciter diverses faveurs pour leurs maris... »

Au début de la Révolution le rôle de Raspoutine était extrêmement important. Son influence s'exerçait sur la nomination aux hautes charges et sur la vie politique. Mes recherches au

sujet de cette influence ont porté sur la dernière période du régime impérial.

Déposition de la fille de Raspoutine :

« Mon père était un adversaire acharné de la guerre contre l'Allemagne. Au moment de la déclaration de guerre il était à Tioumen, soignant la blessure que lui avait faite Khionia Goussieva. L'Empereur, dans de nombreux télégrammes, lui demanda conseil. Toujours mon père lui répondait « de rester ferme », et de ne pas déclarer la guerre. J'étais auprès de lui : je voyais les demandes de l'Empereur et les réponses de mon père. Il fut si vivement troublé que sa blessure se rouvrit. »

Déposition de Gilliard :

« Au début l'action de Raspoutine ne dépassa pas les limites des intérêts privés de la famille impériale. Mais ensuite il acquit une influence étrange qu'il conserva jusqu'à sa mort. Elle s'exerça fortement sur le gouvernement du pays. J'en ai une preuve précise. Je sais que Protopopof fut nommé grâce à lui. Raspoutine acquit cette influence par l'Impératrice, mais il avait aussi à la fin de l'autorité auprès de l'Empereur. »

Gilliard confirme plus loin que l'Empereur lui demanda des conseils au sujet de la déclaration de guerre.

Déposition de Zanotti :

« Peu à peu Raspoutine pénétra dans la vie personnelle de la famille impériale. L'Impératrice le regardait absolument comme un saint. Dans les dernières années son influence fut colossale. Sa parole était loi. Il faut dire la vérité : Raspoutine était fréquemment chez nous, à la fin, plusieurs fois par mois. Il était reçu parfois en tête à tête par l'Impératrice qui devint entièrement soumise à sa volonté. Dans les derniers temps, l'Impératrice commença à se mêler des affaires du Gouvernement. En réalité elle était dirigée non par sa propre volonté, mais par celle de Raspoutine. Elle s'entretenait des affaires du Pays avec Vyroubova et Raspoutine directement ou par correspondance. Parmi les Ministres, Protopopof était devenu très lié avec eux. Je l'affirme : Protopopof avait l'appui de Raspoutine et de Vyroubova. »

En 1915, un des fonctionnaires de la justice militaire, sur l'ordre du commandement suprême du front, étudia le rôle de Raspoutine dans l'espionnage allemand. Je l'ai interrogé à Paris le 15 avril 1924.

Sa déposition établit nettement les relations de Protopopov avec Raspoutine.

Le 7 mai 1921, à Paris, j'interrogeai le chef de la direction principale des Postes et Télégraphes, Pokhvisnef qui occupa cette situation d'octobre 1913 à mars 1917 : « D'après les instructions, déclare-t-il, la copie de tous les télégrammes déposés au nom de l'Empereur et de l'Impératrice m'étaient présentés. Aussi ai-je connu ceux de Raspoutine. Ils furent très nombreux. Il m'est impossible de me souvenir de leur contenu exact. Mais je puis dire en toute conscience qu'ils établissaient l'influence énorme de Raspoutine sur les souverains. Ces télégrammes touchaient souvent à la direction des affaires et principalement à la nomination des différents personnages d'Etat. Sturmer y était appelé « le vieux. » Je me souviens que Raspoutine télégraphia une fois à l'Impératrice : « Ne touche pas au vieux », lui conseillant par là de ne pas le renvoyer. Je me souviens d'un autre télégramme qui concernait Protopopov et qui prouvait les liens de ce dernier avec Raspoutine. »

Les efforts de Raspoutine pour empêcher la participation de la Russie à la guerre, ne se manifestaient pas seulement dans ses télégrammes. Il écrivit une lettre à l'Empereur pour agir sur lui dans ce sens. L'Empereur conservait cette lettre sur lui. A Tobolsk il la remit à un tiers. Le 12 juin 1922, à Paris, je réussis à me la procurer. La photo N° 7 le reproduit.

Raspoutine fut tué dans la nuit du 30 décembre 1916 par le prince Félix Félixovitch Youssoufov, et par le membre de la Douma Vladimir Mitrophonovitch Pourichkievitch. Le prince Youssoufov joua le rôle principal. Après l'avoir longuement observé, il avait formé le projet de le tuer. Dans ce but il fréquentait chez lui et avait fini par gagner sa confiance. Je l'ai interrogé à Paris, les 3-4 janvier 1921.

Voici sa déposition :

« Souvent, lorsque j'étais auprès de lui, on l'appelait au téléphone à Tsarskoïe. Je restais chez lui à attendre son retour. J'apprenais de lui-même qu'on l'avait fait venir pour discuter des affaires de l'Etat les plus importantes. Dans les cas les plus graves, c'était son choix qui faisait désigner Ministres et chefs d'armées. »

Raspoutine se borna-t-il à être un conseiller passif, ou eut-il un rôle actif et lutterait-il pour faire triompher ses opinions ?

Voici comment le dépeint sa fille à ce sujet :

« Mon père était très souvent en désarroi, parce que les Ministres lui faisaient de l'opposition. Il revenait souvent du Palais démonté. Et si on l'interrogeait, il se répandait en invectives contre les Ministres qui avaient une mauvaise influence sur l'Empereur. Il se querrellait à ce sujet avec l'Empereur. »

L'enquête laisse supposer avec quelque fondement que l'attitude du Tsarevitch était hostile à Raspoutine.

Un jour qu'Alexis était malade, à Tobolsk, son institutrice Bitner en rangeant sa table, remarqua que le portrait de Raspoutine n'y était plus. Elle le chercha, pensant l'avoir déplacé. « Que cherchez-vous ? » lui demanda Alexis. « L'icône » répondit Bitner, appelant ainsi le portrait par inattention. « L'icône ! » répondit l'enfant ironiquement en se mettant à rire. Ce n'est pas une icône. Ne prenez pas la peine de chercher ! — « Je sentis clairement, dit Bitner, l'ironie et l'hostilité à l'égard de Raspoutine. »

Pour les autres membres de la maison impériale cette hostilité ne fait aucun doute.

En octobre ou novembre 1916, l'Empereur se rendit du quartier général à Kief. On lui apprit là que des membres de sa famille avaient le désir d'éloigner Raspoutine et de réformer la monarchie. A son retour il renvoya immédiatement Sturmer. Il songeait à le remplacer comme Président du Conseil des Ministres par Trépof. Gilliard qui était dans la pièce voisine fut l'involontaire témoin de la conversation entre l'Empereur et Trépof : « Ce dernier consentait à accepter la Présidence, mais à la condition du renvoi immédiat de Protopopof. L'Empereur accepta... Mais l'Impératrice arriva avec Vyroubova. Celle-ci me dit en présence de Gibbs : « Voilà déjà plus d'un jour que l'Empereur est dans un état d'esprit affreux. Nous luttons pour défaire ce qui a été fait à Kief. Il est trop bon et trop faible. On l'a embobeliné à Kief. » Je sais que l'Impératrice combattit les décisions de Kief. Elle était très agitée pendant ces journées-là. Elle écrivit à l'Empereur une lettre que Vyroubova l'aida à rédiger. Un officier reçut l'ordre de la remettre sur le champ à l'Empereur. Je sais aussi que Raspoutine télégraphia à ce moment à l'Impératrice : « Ne craignez rien. Notre force est encore grande ! »

En décembre 1916, arriva à Tsarskoïe la sœur de l'Impératrice, la grande-duchesse Elisabeth Feodorovna. Elle espérait rester quelques jours pour amener Alexandra à écarter Ras-

poutine. Après la première entrevue elle fut obligée de partir. Ce fait est confirmé par Gilliard et Zanotti. « La Grande-Duchesse, dit celle-ci, eut une sérieuse conversation avec elle au sujet de Raspoutine. L'Impératrice aimait beaucoup sa sœur. Malgré cela Elisabeth Feodorovna fut complètement impuissante. »

Il n'est pas possible de croire que Raspoutine ne rencontra aucune résistance de la part de l'Empereur. On le devine d'après la déposition de Gilliard à propos de Protopopof. Youssoupopof témoigne aussi que Raspoutine dans son impatience démesurée d'atteindre son but, allait jusqu'à s'emporter contre l'Empereur. Youssoupopof l'appelle « un monstre ». Est-ce la vérité ? Elle paraît prouvée par les dépositions précédentes.

Raspoutine fut attiré par les souverains pour assurer par ses prières la guérison d'Alexis. Mais la maladie de celui-ci ne passait pas, et nous verrons qu'elle dura jusqu'à ses derniers moments. Raspoutine put faire illusion deux ou trois fois à une mère malade ; mais il ne put le faire pendant des années sans recourir au mensonge. La maladie était toujours identique dans ses causes et dans sa forme : l'enfant commençait à souffrir à la suite d'une chute ou d'une contusion ; une tumeur se formait, qui durcissait ; puis c'étaient des paralysies partielles accompagnées de douleurs violentes. Auprès du malade, un docteur spécialiste, Derevenko s'efforçait de calmer les douleurs. La crise s'atténuait, la tumeur se résorbait et un mieux se produisait.

L'état d'esprit de la mère était compréhensible. La science ne pouvait faire naître en elle que des craintes, en ne lui donnant aucun espoir de guérison. Et c'était à Raspoutine et non au médecin que la mère attribuait l'heureuse issue des crises.

Que faisait donc Raspoutine pendant ces crises durant des années ? On lui demandait beaucoup. Il devait suivre la maladie, venir au chevet du malade ; ou sans paraître, étant donnée la confiance illimitée de l'Impératrice, dire à celle-ci de loin au bon moment les paroles nécessaires. Je suis convaincu que tel était son rôle. Nous sommes alors obligés d'en tirer les conséquences logiques. Le charlatanisme de Raspoutine pouvait-il rester un secret durant des années ?

Déposition de Zanotti :

« Je ne puis vous dire quelle influence il eut sur la maladie

d'Alexis à sa première visite, mais ensuite je finis par croire qu'il arrivait juste lorsque la crise s'achevait. C'est ce que je remarquai à la fin, je le répète. »

Le charlatanisme de Raspoutine exigeait d'autres conditions. Etant donnée l'honnêteté absolue du médecin Derevenko, il avait besoin au Palais d'un complice ou d'un instrument aveugle, lui donnant les renseignements nécessaires, et auprès de lui à cause de son ignorance absolue, d'un autre complice possédant des connaissances médicales.

Telle fut la réalité. Il avait au Palais une esclave dans toute la force du terme, Vyroubova. La situation de celle-ci auprès de l'Impératrice s'expliquait par trois raisons : l'hystérie de l'Impératrice, la sienne propre, et la personnalité de Raspoutine. La maladie de la Tsarine, avec ses conséquences, incapacité à supporter une opinion différente, emportement, avait fait le vide autour d'elle. Seuls pouvait le remplir des gens doués des vertus des saints comme Hendrikova, ou privés de personnalité comme Vyroubova. De là les relations de celle-ci avec l'Impératrice qui ne fut pas son amie de cœur, car elle ne pouvait pas ne pas voir son néant intellectuel.

Mais Vyroubova était une victime de Raspoutine. Elle avait été subjuguée par lui à la suite de son hystérie aussi profonde que celle de l'Impératrice. Quoique Vyroubova ne soit pour moi qu'une comparse, je suis obligé de m'arrêter sur elle pour faire comprendre le rôle de Raspoutine. Son hystérie était entretenue par une anomalie sexuelle. Quoique mariée, elle était restée vierge. Le fait est établi par Roudnief et confirmé par Kerenski à la suite d'une visite médicale faite par la Commission d'enquête. Aussi l'hystérie de Vyroubova touchait à l'érotomanie.

Déposition de Gilliard :

« Sa Majesté aimait à s'entourer de gens qui se donnaient à elle entièrement, et renonçaient à eux-mêmes. Elle les jugeait alors dévoués à sa personne. Telle était Vyroubova, femme inintelligente, bornée, simple, bavarde, sentimentale et mystique. Ses raisonnements étaient puérils ; elle était dépourvue d'idées. Pour elle il n'y avait que deux catégories de gens : les bons et les mauvais. Les premiers étaient ses amis et les autres ses ennemis. Elle était crédule jusqu'à la sottise. Elle aimait la société de ceux qui lui étaient inférieurs. Parfois elle me parut étrange. Le sentiment de la

pudeur féminine était insuffisamment développé chez elle. Elle était intime avec Raspoutine. »

Déposition de Zanotti :

« A la fin il y eut autour de l'Impératrice deux personnes contre lesquelles on ne pouvait lutter : Raspoutine et Vyroubova. Personne d'autre n'existait plus pour elle. »

Les trois raisons de cette situation de Vyroubova sont particulièrement mises en lumière par un fait qui eut lieu en 1913.

Elle s'était oubliée jusqu'à donner trop libre cours à son tempérament hystérique à l'égard de l'Empereur. L'Impératrice s'en aperçut et lui interdit de paraître à nouveau. L'influence de Vyroubova chancelait. Elle demanda humblement pardon dans ses lettres répétées chaque jour. Rien n'y fit, pas même l'intervention du confesseur de l'Impératrice. Cela dura presque un mois jusqu'à l'arrivée de Raspoutine. Par une seule conversation il sut rétablir la situation de Vyroubova.

En étudiant le rôle de Raspoutine auprès de la famille impériale, il ne faut pas, négliger les plus petits détails, car ils servent à découvrir le mensonge.

Etant donnée sa nature dépravée, il ne lui était pas difficile de faire d'une détraquée comme Vyroubova la victime de ses appétits. Il ne le fit pas, car il risquait de perdre sinon sa situation, du moins Vyroubova. D'ailleurs quand cela lui était nécessaire, il avait recours à de semblables manœuvres sans être arrêté par rien.

Lorsque le Tsarevitch était tout petit, il avait comme bonne Maria Ivanovna Vichniakova. Zanotti fait la déclaration suivante : « Je fus toujours hostile à Raspoutine. Je le regardais et le regarde encore comme un fléau qui a causé la perte de la famille impériale et de la Russie. Ce n'était pas un saint, mais un dépravé. Il séduisit Vichniakova. Plus tard elle eut un remords et avoua sa faute à l'Impératrice. Celle-ci ne la crut pas, lui prêta le désir de noircir Raspoutine et la renvoya. Maria Vichniakova avait cependant dit la vérité. Elle m'a raconté elle-même que Raspoutine l'avait possédée. Elle le traitait de « chien » et en parlait avec dégoût. Elle aurait voulu ouvrir les yeux de l'Empereur sur Raspoutine, mais elle ne fut pas admise auprès de lui. »

Raspoutine était étroitement lié avec le médecin Badmaief. Le prince Youssoufouf eut sur lui avec Raspoutine de longues conversations qui donnent matière à réflexions sur ce mysté-



FIG. 25. Mur ouest et porte de la chambre du meurtre.

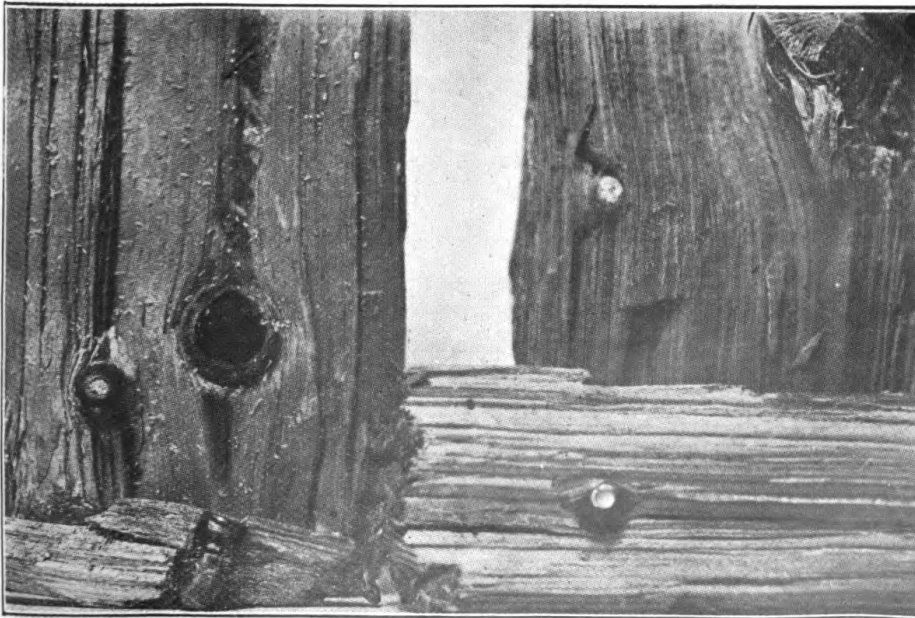


FIG. 26. Balles fichées dans les morceaux de bois retirés du mur est.

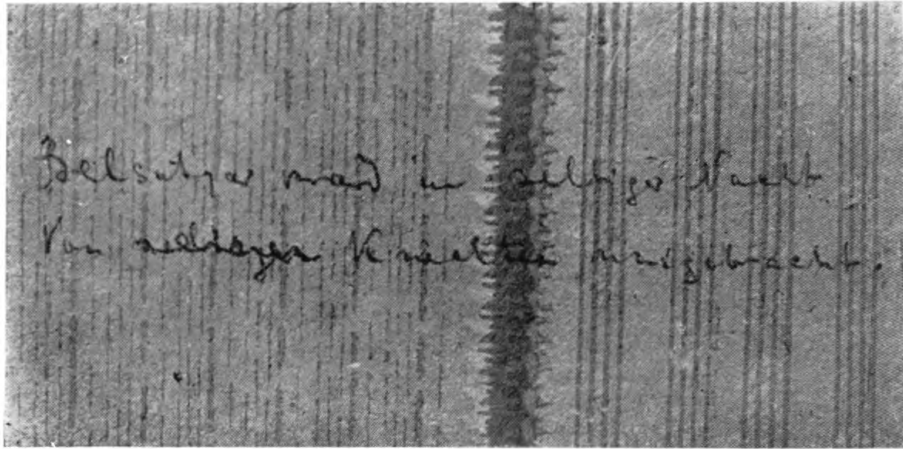


FIG. 28. Inscription en allemand sur le mur sud de la chambre du meurtre.

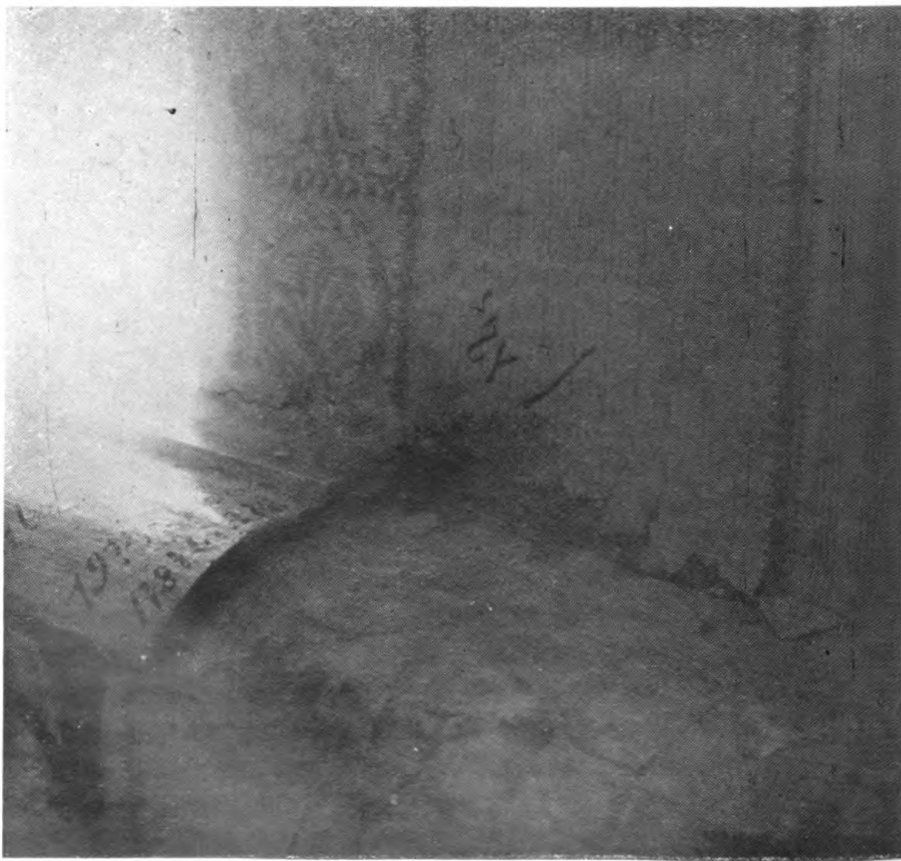


FIG. 29. Inscription mystérieuse sur le mur sud de la chambre du meurtre.

rieux médecin si rapidement disparu de l'horizon aussitôt après la Révolution. Raspoutine confia à Youssoufop que Badmaïef possédait « des herbes » capables d'annihiler à volonté l'activité psychique, d'augmenter ou d'arrêter les épanchements sanguins.

Déposition de Gilliard :

« Je suis convaincu que Raspoutine connaissant l'évolution de la maladie d'Alexis par Vyroubova, s'entendait d'abord avec Badmaïef, puis venait auprès du malade juste au moment où l'amélioration allait se produire. Chaque fois l'enfant allait mieux. L'Impératrice ignorant tout, prit Raspoutine pour un saint. Voilà la raison de son influence. »

Sa situation était basée sur un mensonge. Dans la suite il alla encore plus loin. Devenu nécessaire à l'Impératrice, il la menaçait en affirmant : « Le Tsarevitch vivra tant que je vivrai. » Plus la psychologie de l'Impératrice se détraquait, plus ses menaces étaient violentes : « Ma mort sera votre mort. »

Quelle était la conduite personnelle de Raspoutine ? Sa fille dépose à l'enquête : « Il buvait beaucoup. Il aimait surtout le madère et le vin rouge. Il buvait à la maison, mais encore plus dans les restaurants et chez ses amis. »

Une femme qui vécut dans l'appartement de Raspoutine déclare : « Il buvait beaucoup ; je le vis souvent ivre. Il était entouré d'un groupe d'adoratrices avec lesquelles il avait des relations. Il agissait avec elles tout à fait ouvertement sans la moindre retenue. Il se livrait à des attouchements sur celles qui étaient admises à sa table et dans son cabinet. Suivant sa fantaisie ou la leur, devant tout le monde il les emmenait dans son cabinet où il les traitait... Lorsqu'il était ivre, c'était lui qui décidait. Lorsqu'il était dans son état normal, c'étaient elles le plus souvent... J'ai souvent entendu ses propos où la religion se mêlait à la débauche. Il leur disait : « Tu penses que je te pollue ? tu te trompes, je te purifie... » Il employait souvent le mot « bénédiction » pour désigner le bénéfice que retirait une femme de ses relations avec lui. »

L'enquête montre qu'il tirait orgueil de sa situation. Pokhvisnef déclare qu'avant la Révolution, Raspoutine télégraphia à un Gouverneur récemment nommé : « J'ai réussi à te faire nommer Gouverneur ! »

Roudnief rapporte qu'après la mort de Raspoutine on ne trouva chez lui aucune somme d'argent. J'ai pourtant établi

qu'il avait à son compte dans la succursale de la Banque d'Etat à Tioumen, 150.000 roubles. J'ai la preuve en outre que, par personne interposée, il avait acheté à Moscou une grande maison dans la Neglinnaïa.

Ceux qui l'ont vu le décrivent comme un moujik ignorant, mal lavé et mal peigné. Personne ne lui prête une grande intelligence, mais tous disent qu'il était rusé. Roudnief arrive à cette conclusion que Raspoutine possédait incontestablement un pouvoir hypnotique.

Déposition de Youssouf :

« C'était un moujik sans aucune culture, sans intelligence, mais insinuant au plus haut point. Grâce à son ignorance et à la différence du milieu d'où il était sorti et de celui où il était tombé, il donnait parfois l'impression d'une naïveté enfantine. Je n'ai jamais senti en lui aucune sainteté. La religion, j'en suis convaincu, était un masque dont il se couvrait et derrière lequel je devinais le mensonge et la boue. Il était possédé du malin qui lui donnait une force colossale pour subjuguier les gens. Ses dernières minutes m'ont définitivement convaincu que j'avais affaire à un homme extraordinaire doué d'une force surhumaine prouvée par son étonnante vitalité. »

Le prince Youssouf rapporte que Raspoutine se fit fort de le guérir et eut recours à des procédés hypnotiques qui paraissaient lui être familiers.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de nier son absence totale de culture. Elle ne l'empêcha pas d'obtenir sa situation personnelle auprès de l'Impératrice. Mais il n'y a aucune raison de supposer qu'il agit avec une entière connaissance de cause dans les milieux où il ébranlait la vie de l'Empire. En étudiant sa situation et son action, on est obligé de reconnaître que son rôle politique ne lui appartenait pas en propre, mais qu'il était dirigé par d'autres à cause de son ignorance. Qui donc dans la coulisse tirait les ficelles de Raspoutine ?

Dans ses dépositions sur le rôle de Raspoutine, Kerenski s'appuie sur la lutte que mena contre lui, comme contre un agent allemand, le Ministre de l'Intérieur Khvostof ; voici ce qu'il déclare au sujet du caractère général des documents réunis par le département de la police pendant cette période : « Je les ai eus en ma possession lorsque j'arrivai au pouvoir. En les lisant, on y sent le rôle d'un espion, surtout quand Raspoutine avec une insistance, qui dura jusqu'à sa dernière

heure, écrit au Tsar au sujet de Protopopof : « Ne chasse pas Kalinine, il est nôtre, soutiens-le ! » Je ne parle en ce moment que de Raspoutine. Son rôle pour moi ne fait aucun doute. Pourichkevitch en le tuant ne cacha nullement qu'il avait voulu supprimer un traître. Souvenez-vous de Khvostof. Sa personnalité m'est indifférente. Mais il lutta ouvertement contre Raspoutine, parce qu'il voyait en lui le chef des agents allemands. Raspoutine se défendit désespérément avec l'aide de son entourage, en particulier de ce Manoussévitch-Manouïlof. La lecture de ces documents m'a pleinement convaincu de la trahison de Raspoutine. »

Le 10 septembre 1920, j'ai interrogé à Paris l'ancien membre de la Douma Vassili Alexéïévitch Maklakof qui joua un rôle très important dans la vie politique russe.

Voici sa déposition :

« Khvostof à la fin de son ministère, je m'en souviens parfaitement, me raconta qu'il faisait surveiller Raspoutine, car il lui paraissait évident que celui-ci était entouré de gens soupçonnés d'être des agents allemands. Beaucoup de ceux que le contre-espionnage regardait comme tels étaient très liés avec Raspoutine. Cette coïncidence était telle que Khvostof jugea de son devoir d'en faire part à l'Empereur : ce fut la cause de sa disgrâce, de sa chute et de sa retraite. Je dois cependant ajouter que ce même Khvostof, profondément outragé et se répandant en propos blessants sur la personne de l'Empereur, n'admettait pas une seconde que la famille impériale pût avoir quelque accointance avec les intrigues allemandes. Il le niait au contraire par une série de déductions et de faits. »

Déposition de Youssoupof :

« J'ai souvent vu dans le cabinet de Raspoutine des gens inconnus... Ils apparaissaient surtout lorsqu'il partait à Tsarskoïe ou qu'il y était. Ils l'entouraient dès son retour, le faisaient boire et l'interrogeaient en détail. Ils inscrivaient sur leurs carnets ce qu'ils apprenaient. Je compris d'où les Allemands tiraient leurs informations sur nos secrets. Raspoutine était un espion. Voici encore ce que Raspoutine disait sur la paix avec l'Allemagne : « Il ne faut pas de cette guerre ! Il faut l'arrêter ! Assez de sang répandu ! » Et il disait cela avec force. Youssoupof lui demanda un jour : « Que pense-t-on là-dessus à Tsarskoïe ? » Il répondit : « Que peuvent-ils penser ? Des méchants leur disent le contraire. Mais peu im-

porte. Le Tsar est fatigué et tous sont fatigués. Comment l'Empereur viendra-t-il à bout de cette affaire ? Mais l'Impératrice est sage. Il faut remettre tout en ses mains, pour qu'elle dirige tout. Alors tout sera bien. C'est la volonté du peuple ! »

La personne qui a observé Raspoutine sur l'ordre des autorités militaires du front déclare : « Je lui ai personnellement entendu dire au milieu de 1916 : « Si cette charogne de Khionia Goussieva ne m'avait pas frappé alors, il n'y aurait pas eu de guerre ! Je ne l'aurais pas permis ! » Il disait ouvertement qu'il fallait terminer la guerre : « Assez de sang versé ! Désormais l'Allemand n'est plus dangereux. Il est déjà affaibli. » Son idée était de conclure une paix séparée avec eux. »

Pendant les déclarations précédentes ne nous montrent pas Raspoutine comme un *agent* allemand au sens rigoureux du terme. Kerenski tout prêt à prononcer contre lui un verdict de culpabilité fait la réserve suivante : « Que Raspoutine fût personnellement un agent allemand ou pour parler plus exactement, qu'il s'entourât non seulement de germanophiles, mais aussi d'agents allemands, cela ne fait aucun doute. »

Déclaration de Youssouf : « Il me semble que tout en apparaissant être un agent allemand, il ne fut pas tout à fait conscient dans son activité politique et qu'il fut inconscient de ses résultats désastreux pour la Russie. »

L'agent chargé par les autorités militaires du front d'observer Raspoutine est encore plus catégorique : A la suite de mes observations et de ma liaison personnelle avec Raspoutine, il m'apparut clairement que son appartement était le lieu d'où les Allemands tiraient par leurs agents les renseignements nécessaires. Mais je dois dire en conscience que je n'ai aucune raison de le juger lui-même un agent allemand. Il était incontestablement germanophile... Il n'avait pas d'idées personnelles ; ses idées lui étaient soufflées par d'autres et il les répétait en toute sincérité. »

Il est donc nécessaire d'étudier ceux qui, outre ses adoratrices, entouraient Raspoutine et le dirigeaient. Parmi eux le plus influent était Ivan Théodorovitch Manoussévitch-Manouïlof.

Avec son intelligence, ses nombreuses relations tant en Russie qu'à l'étranger, cet homme était le type de l'aventurier de grande envergure. Il était juif d'origine, mais son père

s'était fait luthérien. Il collabora longtemps dans la presse russe et étrangère. Avant 1905, il vécut longtemps à Paris, au service du Département des affaires religieuses, mais affilié à celui de la Police. Il fut ensuite attaché au comte Witte comme chargé de missions spéciales et quitta le service au départ de Witte. Nous lui devons l'apparition à la Cour du fameux Philippe. Lorsque Sturmer devint Président du Conseil des Ministres, Manoussévitch fut aussitôt nommé auprès de lui chargé de missions spéciales. Il guida Raspoutine dans sa lutte contre Khvostof.

Un second personnage très lié avec Raspoutine, fut le banquier juif Dmitri Rubinstein. Raspoutine l'appelait « l'ami Mitia ». En 1916, fut intentée contre Rubinstein une action pour trahison au profit de l'Allemagne, basée sur les faits suivants : en qualité de directeur de la société d'assurances « Iakor », il avait donné des indications aux Allemands sur le mouvement de nos transports militaires. De plus, en qualité de directeur de la Banque Russo-Française et de la Banque Iounger, il avait entravé la production des munitions et l'avait faite renchérir.

On perquisitionna chez lui et on trouva des lettres chiffrées dont la clef fut trouvée dans la correspondance de la Banque Russo-Française. On déchiffra des passages qui contenaient des secrets militaires. L'enquête préliminaire fut menée par le juge d'instruction pour les affaires particulièrement graves, Matvieef. Elle n'aboutit à aucun jugement, car grâce aux efforts conjugués de Rubinstein, de Manoussévitch et de Raspoutine, la femme de Rubinstein, Stella, put pénétrer, par l'intermédiaire de Vyroubova, dans les plus hautes sphères, exposer l'affaire à sa façon et obtenir un non-lieu.

Grégoire Raspoutine, moujik illettré du Gouvernement de Tobolsk, avait son secrétaire. C'était Aron Samouïlovitch Simanovitch, marchand de diamants à Petrograd par profession, juif d'origine et de religion. Simanovitch n'habitait plus chez lui, mais chez Raspoutine.

Le 29 décembre 1919, j'ai pu, à Tchita, dans les bagages de la fille de Raspoutine, Matriona, saisir le journal de celle-ci. Elle y parle avec chaleur de Simanovitch qu'elle appelle tendrement « Simotchka ». On voit qu'il était chez lui dans la maison de Raspoutine où on pouvait agir souvent au nom de Raspoutine, sans même informer celui-ci.

Roudnief nous apprend dans son rapport d'enquête sur

Raspoutine que celui-ci aimait à donner des sobriquets à tous ceux qu'il fréquentait plus ou moins souvent. Ainsi il appelait Protopopof « Kalinine » ; Sturmer, « le vieux » ; l'évêque Barnabé, « le papillon ». Roudnief explique ce fait par simple goût de la plaisanterie, et désir de trouver une définition juste d'un personnage.

« Kalinine » n'est pas un surnom, mais un nom qui n'est ni une définition ni une plaisanterie. Etant donné l'esprit religieux de l'Impératrice et son respect pour le plus humble des popes, à plus forte raison pour la dignité épiscopale, il est impossible de croire que l'évêque Barnabé fut appelé « papillon » par simple plaisanterie.

Il faut trouver à ces surnoms une raison plus profonde.

Le prince Youssoupof dans son interrogatoire, m'a déclaré que lorsqu'il s'informait auprès de Raspoutine de l'identité de ces mystérieux inconnus, celui-ci lui répondait avec un sourire rusé : « Ce sont nos amis. Ils sont nombreux. Mais les principaux sont en Suède. On les appelle les *verts*. »

Le 16 avril 1921, j'interrogeai à Paris un des membres du Conseil de l'Empire. Il m'apprit ce qui suit. A la fin de novembre 1916, il fut chargé par le Centre du Conseil de porter à la connaissance du Ministre de l'Intérieur Protopopof, que le Centre trouvait inadmissible de le voir à ce poste et lui proposait, pour le salut de la patrie, de se retirer volontairement. Cette entrevue eut lieu le 2 décembre (vieux style) vers minuit dans l'appartement de Protopopof.

« Je lui exposai le but de ma visite. Avec force gestes d'hystérique Protopopof chercha à me convaincre que personne ne le comprenait, qu'il était une puissance et une volonté inébranlables, qu'il avait de multiples plans capables d'apporter le bonheur à la Russie. A la fin il me donna sa parole que le lendemain (3 décembre) il irait à Tsarskoïe et prierait qu'on lui accordât sa retraite.

En outre il me pria de l'aider à trouver le moyen de rester auprès de l'Empereur, parce que, disait-il, il aimait Leurs Majestés au point de ne pouvoir vivre sans elles. En même temps il exprima le désir d'obtenir le grade de général-major. A la fin de notre conversation je lui dis que peut-être sa démission ne serait pas acceptée par l'Empereur, et que cela transformerait vraisemblablement la position prise par le Conseil de l'Empire, s'il était tel qu'il se dépeignait, mais seulement à une condition essentielle : une rupture avec

Raspoutine. Dans les termes les plus énergiques Protopopof me déclara alors qu'il n'avait aucune relation avec lui, qu'il l'avait en tout rencontré deux fois : l'une à la clinique de Badmaief, où Raspoutine produisit sur lui une très forte impression par ses qualités personnelles... Nous nous séparâmes là-dessus vers deux heures et demie du matin. »

Le lendemain matin ce membre du Conseil de l'Empire reçut la visite d'une personne dont la conversation lui laissa deviner qu'elle était informée de sa visite de la nuit à Protopopof. Elle apprit que Protopopof était allé aussitôt chez Raspoutine où on l'attendait et que cette même nuit le télégramme suivant fut adressé à Tsarskoïe : « Ne consentez pas à renvoyer le directeur-régisseur. Après cette concession on exigera le renvoi de toute la direction. Alors périra la société par actions et son principal actionnaire. Signé : Le *Vert*. »

Le chef de la direction principale des Postes et Télégraphes, Pokhvisnef, me déclara de même : « Je me souviens qu'un télégramme fut aussi envoyé à l'Empereur signé le *Vert*. Il y était dit que le renvoi d'une des personnes composant la société par actions amènerait la même exigence contre la direction tout entière, ce qui menacerait de sa perte le directeur lui-même de la société. Je ne sais pas d'où venait ce télégramme. Il fut expédié d'après mes souvenirs vers la fin de 1916. »

« Tous les télégrammes adressés par Raspoutine à l'Impératrice, ajoute Pokhvisnef, renfermaient toujours quelque caractère mystique. Leur obscurité, leur pathos donnaient l'impression d'un déséquilibre mental. En même temps ils étaient rendus difficilement compréhensibles au moyen de termes convenus, accessibles aux seuls destinataires. »

Au mois de janvier 1917, d'après Pokhvisnef, Protopopof, par l'entremise d'un général de gendarmerie, essaya de retirer des archives du télégraphe de Petrograd tous les télégrammes remis par Raspoutine.

Il ne réussit pas tant que Pokhvisnef fut directeur. Mais celui-ci comprit vite qu'il lui était impossible de servir plus longtemps et se retira. Alors tous les télégrammes de Raspoutine furent saisis par Protopopof.

Voici en conclusion ce qui ressort des faits que j'ai rapportés.

Raspoutine était reçu par l'Empereur et par l'Impératrice pour toute une série de raisons dépendant surtout de la

nature de l'Impératrice et du caractère de Leurs Majestés. Pour elles Raspoutine incarnait trois principes : la religion, le peuple, l'autocratie. Il leur apparaissait comme l'incarnation de l'idée nationale.

L'Empereur et l'Impératrice reportaient une partie des sentiments qu'ils nourrissaient à l'égard de Raspoutine sur les personnes qui leur avaient été recommandées par lui et nous verrons qu'ils furent aussi bien les victimes de ces gens que de Raspoutine lui-même.

Il suffit de comparer ce qui se passa au quartier général et à Tsarskoïe pendant les journées de la Révolution pour comprendre combien fut fatale à l'Empereur et à l'Impératrice la présence au pouvoir du successeur de Raspoutine, Protopopof.

Nous verrons bientôt qu'il y eut à Tobolsk un successeur du même genre, sorti du même milieu et qui causa leur perte.

CHAPITRE VIII

TOBOLSK AU PRINTEMPS DE 1918. — LA RUSSIE ET LES ALLEMANDS. — DÉPOSITIONS DE PERÉVERZEF, DE KERENSKI ET DE BOURTZEF. — ENQUÊTE D'ALEXANDROF SUR L'ÉMEUTE DE JUILLET 1917. — MENACES SIBÉRIENNES CONTRE LES ALLEMANDS. — LE SUCCESEUR DE RASPOUTINE : SOLOVIOF. — SES RELATIONS AVEC L'IMPÉRATRICE A TOBOLSK. — SON DOUBLE JEU : IL ASSURE L'IMPÉRATRICE DE L'EXISTENCE D'ORGANISATIONS MONARCHISTES TRAVAILLANT A SAUVER LA FAMILLE IMPÉRIALE. — SON MARIAGE AVEC LA FILLE DE RASPOUTINE : MATRONA. — LES COMPLICES DE SOLOVIOF.

§ 1.

En revenant à l'étude des faits liés au séjour du Tsar à Tobolsk et à son transfert de cette ville, il est nécessaire d'étudier d'abord la situation qui y régnait au moment de ce transfert.

Elle était la conséquence du coup d'Etat du 25 octobre 1917. Ce qui m'intéresse surtout, ce sont les relations des bolcheviks et des Allemands, en particulier au moment du transfert du Tsar de Tobolsk. Cette question est posée par la conduite même de Yakovlef.

Comme on le sait, la première tentative de Lénine pour renverser le Gouvernement Provisoire, en juillet 1917, se termina par un échec et il dut s'enfuir de Petrograd pour éviter sa mise en jugement.

L'enquête fut confiée au juge d'instruction pour les affaires de particulière importance auprès du Tribunal du cercle de Petrograd, Alexandrof. Les documents de cette enquête ont été saisis par les Bolcheviks. Mais V. Bourtzef a eu la possibilité d'en avoir un résumé. J'ai reçu celui-ci le 14 août 1920 et j'ai vérifié son authenticité en interrogeant Kerenski et Peréverzef. Dans l'établissement des faits, objet de l'enquête, Peréverzef eut le rôle principal. Car, en sa qualité de Procureur de Petrograd, il avait été chargé de suivre l'action bolche-

viste, avant la tentative de Lénine. Plus tard, après cette tentative, c'est lui qui, en sa qualité de Ministre de la Justice, ouvrit une instruction officielle.

Déposition de Peréverzef : « J'ai écouté le contenu des documents que vous venez de me lire et voici ce que je puis dire à leur sujet. Ils sont le résumé de ceux que j'ai eus à ma disposition comme Ministre de la Justice. Lorsque j'étais Procureur, j'avais déjà entrepris une enquête sur l'espionnage allemand et en particulier sur l'activité de Lénine. Elle était faite sous ma direction personnelle, par les fonctionnaires à mes ordres. Le rôle de Lénine et consorts comme agents allemands fut prouvé de toute évidence. La première tentative des Bolcheviks ayant été écrasée, une instruction fut ouverte, confiée sur ma proposition à Alexandrof. Je fus alors obligé d'abandonner mes fonctions, car mon attaque ouverte contre Lénine avait soulevé une tempête au Soviet de Petrograd qui fit pression sur le Gouvernement. »

Je laisse de côté le contenu de ces documents et je me contente de citer l'acte d'accusation :

« En vertu des documents examinés, Vladimir Oulianof (Lénine), Ovsei Heich Aronof Apfelbaum, Alexandra Mikhaïlovna Kolontai, Metchislaf Youlevitch Koslovski, Eugénie Mavrikiovna Soumenson, Holfand (Parvus), Jacob Furstenberg (Kouba Ganetski), l'officier de marine Iline (Raskolnikof), les aspirants Semachko et Rochal sont accusés d'avoir en 1917, malgré leur qualité de citoyens russes, dans le but d'aider les Puissances ennemies de la Russie, d'avoir de concert conclu un accord avec les agents de ces Puissances pour amener la désorganisation de l'armée russe et de l'arrière, et affaiblir ainsi la valeur combattive de l'armée — d'avoir à cet effet, avec l'argent reçu, organisé une propagande parmi la population et les soldats, en leur conseillant de refuser d'attaquer l'ennemi — d'avoir de même, du 3 au 5 juillet (vieux style), organisé à Petrograd une révolte armée contre le pouvoir, accompagnée de toute une série de meurtres, de violences, de tentatives d'arrêter les membres du Gouvernement, à la suite de quoi certaines unités militaires refusèrent d'obéir, abandonnèrent leurs positions et aidèrent au succès des armées ennemies. »

Lénine depuis longtemps déjà avait été pris par les Allemands à leur service dans leur lutte contre la Russie, comme agent propagandiste.

Trois mois après le début de la guerre, on avait appris ses relations avec le commandement autrichien, car, arrêté en qualité de sujet russe, il avait été mis en liberté et avait même reçu assistance. La même année, il partit par la Suisse.

Son activité pendant cette période a été établie par Alexandrof.

Bourtzeff travailla à démasquer son rôle dans la suite. Il m'a remis les résultats de ses recherches à Paris, le 4 août 1920. Il a établi qu'en 1915 à Berne, où Lénine était venu spécialement de Zurich, celui-ci entre en rapports étroits avec les représentants de l'Etat-major allemand, reçut d'eux de l'argent et des instructions et organisa largement la lutte anti-nationale contre la Russie en y répandant la littérature défaitiste, en recrutant pour l'armée russe et l'arrière des agents propagandistes.

Après l'abdication du Tsar, les portes de la Russie furent ouvertes à Lénine et à son état-major, grâce à une désagrégation du pays, comme n'en avait encore jamais vue notre longue histoire.

J'ai la liste complète, donnée par Bourtzeff, de ses complices. L'un de ceux-ci, revenu en Russie avec Lénine, joua un grand rôle dans le meurtre de la famille impériale.

Les accointances de Lénine avec l'espionnage allemand et sa trahison sont aujourd'hui établies par un témoin de la plus haute autorité, le général allemand Ludendorf (1) :

« Notre Gouvernement, dit-il dans ses Mémoires, en envoyant Lénine à Moscou, se chargea de la plus lourde responsabilité. Ce voyage se justifiait au point de vue militaire ; il était nécessaire que la Russie fût jetée bas... »

Déposition de Kerenski : « En tant que Ministre chargé des pouvoirs les plus étendus à cette époque, je dirai que le rôle des Allemands n'était pas aussi simple qu'il le parut peut-être même au juge d'instruction Alexandrof, chargé d'enquêter sur les événements de juillet 1917. Ils travaillaient à la fois sur le front et à l'arrière en coordonnant leurs efforts. Sur le front ce fut l'offensive de Tarnopol, à l'arrière l'émeute. J'étais alors sur le front. J'assistai à cette offensive. Voilà ce qu'on découvrit. A Vilna, l'Etat-major allemand éditait à l'usage de nos soldats des journaux bolchevistes et les répandait au long de nos lignes. Les 2-4 juillet, le journal *Comrade*, édité à Vilna et paru vers la fin de juin, annonçait, comme déjà accomplie, l'émeute soulevée par Lénine qui eut lieu plus tard. C'est ainsi que les Allemands luttaient contre la Russie d'accord avec les Bolcheviks et avec leur aide. De

(1) *Souvenirs de guerre 1914-1918*, édit. franç. Payot, Paris.

même la révolution du 25 octobre n'est pas chose aussi simple. L'Allemagne fut obligée, au cours de la guerre, de lutter contre l'Entente par le bolchevisme. Elle choisit comme terrain d'action la Russie, qui lui paraissait l'adversaire le plus faible et le plus facilement attaquable de cette façon. Ses affaires allaient mal en 1917. L'Autriche était prête à une paix séparée. Aussi l'Allemagne se hâta d'amener la révolution d'octobre pour prévenir l'abandon de l'Autriche. Le 24 octobre 1917, je vous le déclare, le Gouvernement Provisoire reçut de l'Autriche une proposition de paix séparée. Le 25 eut lieu la révolution bolcheviste. Ainsi les Allemands avaient forcé la marche des événements. Ils devenaient ainsi, par l'entremise des Bolcheviks, les maîtres de la situation. »

Trois facteurs agirent alors sur la situation en Sibérie. Les Alliés avaient proclamé leur décision de continuer la guerre et de rétablir en Sibérie le front russe, brisé par les agents germano-bolcheviks. Cette décision avait déjà été prise en mars 1918. Pour réaliser leur plan, ils amenèrent des troupes en Sibérie vers la fin de 1918, et envoyèrent pour diriger l'intervention le général anglais Nox et le général français Janin. Toutes les troupes alliées sur le territoire de la Russie, sans en excepter les troupes russes, devaient obéir à ce dernier.

Au moment où les Alliés voulurent réaliser leurs plans d'intervention, un mouvement national, commencé en *mai 1918*, ébranlait déjà les Bolcheviks par ses seules forces.

Il était lié à un troisième facteur qui le conditionnait : les troupes tchèques qui allaient au secours des Alliés contre l'Allemagne à travers la Sibérie. Leur mouvement se déclancha dans la Russie d'Europe en mars-avril 1918.

Que se passait-il alors à Moscou ? Le comte Mirbach y représentait l'Allemagne avec laquelle le peuple russe n'avait pas encore conclu la paix, car celle de Brest-Litovsk l'avait été seulement entre les propres agents de l'Allemagne et les représentants des intérêts de l'Internationale, non du peuple russe.

Le Tsar, à ce moment, était sur un territoire russe que l'ennemi occupait par les forces du peuple russe au service des Bolcheviks par ignorance. Le Tsar était en réalité prisonnier de guerre.

§ 2.

Revenons un moment à ce que j'ai exposé plus haut et souvenons-nous du jour précis où arriva d'Omsk à Tobolsk, avec son détachement, l'officier Demianof, si hostile à Ekaterinenbourg et si lié avec le commissaire Yakovlef.

Ce fut le 26 mars 1918, date définitivement établie par l'enquête.

Gilliard indique aussi cette date dans son livre et ajoute :

« Un détachement de plus de cent gardes rouges est arrivé d'Omsk ; ce sont les premiers soldats maximalistes qui prennent garnison à Tobolsk. Notre dernière chance d'évasion nous est enlevée. Sa Majesté me dit cependant avoir des raisons de croire que parmi ces hommes, il y a de nombreux officiers qui se sont engagés comme simples soldats ; elle m'affirme également, sans préciser comment elle le sait, qu'il y a 300 officiers rassemblés à Tioumen (1). »

Comme ce détachement de Demianof passait pour la première fois dans la rue, l'Impératrice en le voyant par la fenêtre cria à Bitner : « Voilà de bons Russes ! »

Interrogé par moi à ce sujet, Gilliard déposa ce qui suit : « Je puis affirmer le fait suivant. L'Impératrice me dit plusieurs fois que se rassemblait à Tioumen — j'affirme que c'est à Tioumen — une troupe de braves gens pour défendre la famille impériale. Elle précisa un jour leur nombre : 300 braves officiers. C'était peu avant l'arrivée à Tobolsk du détachement rouge d'Omsk. Tous étaient convaincus que ces officiers en faisaient partie. »

D'où l'Impératrice tenait-elle cela ? Qui lui avait donné cet espoir d'une prochaine délivrance ? Sur quoi se fondait-elle ?

Il est absolument prouvé qu'elle ne le fondait sur rien, car il n'y avait à Tioumen, ni officiers pour former un détachement, ni une organisation quelconque désireuse de sauver la famille impériale.

Les espérances de l'Impératrice naissaient seulement de la situation créée par Raspoutine durant sa vie. Il y avait alors à Tioumen, héritier de Raspoutine, un Russe dont je n'ai

(1) PIERRE GILLIARD. *Le Tragique Destin de Nicolas II et de sa famille*, p. 216.

pas encore parlé, nommé Boris Nicolaievitch Soloviof, marié à la fille de Raspoutine après la mort de celui-ci.

En décembre 1919, ledit Soloviof fut arrêté à Vladivostok par le chef du Contre-Espionnage. On le soupçonnait pour sa conduite et ses relations avec les milieux socialistes qui préparaient la chute de l'amiral Koltchak. Comme quelques officiers, alors à Vladivostok, l'avaient connu à Tioumen, on eut quelques doutes sur son rôle vis-à-vis de la famille impériale. Aussi me l'envoya-t-on à Tchita où je me trouvais alors, avec les documents contenant son interrogatoire et les dépositions des officiers, ainsi que les objets trouvés sur lui. Tout cela me permit d'engager contre lui une action en vertu de l'article 108 du code criminel, comme agent bolcheviste. Les documents prouvaient que sa femme Matrona, fille de Raspoutine, était sa complice. Je les fis enfermer tous les deux. Je les interrogeai du 26 décembre 1919 au 1^{er} janvier 1920, ainsi que le 3 janvier. Le 28, je réussis à découvrir leur journal. Voici ce que l'enquête permet d'établir sur leur rôle.

Soloviof avait choisi comme résidence le nœud de chemin de fer de Tioumen par où passe la ligne de Tobolsk. Il y arriva le 20 janvier 1918, venant de Petrograd. Tioumen fut sa base jusqu'au départ de Tobolsk des derniers membres de la famille impériale, mais il vint à maintes reprises à Tobolsk, pendant qu'ils y séjournèrent et se rendit également plusieurs fois à Petrograd.

On voit d'après ce qui précède ce qu'il faisait à Tioumen ; il entretenait, chez l'Impératrice la conviction qu'il préparait le salut de la famille impériale, en rassemblant des officiers russes. Le fait lui-même est clair d'après les dépositions de Gilliard. Il est affirmé aussi par la fille du docteur Botkine qui le tenait de son père auquel l'Impératrice l'avait confié. En le rapportant elle cite le même chiffre : 300 officiers.

Je ne chercherai pas à expliquer la raison d'une si grande confiance en Soloviof. Elle est trop claire : *Soloviof était le gendre de Raspoutine.*

En entretenant chez les prisonniers de Tobolsk la conviction qu'il préparait leur salut, Soloviof endormit leurs craintes et les fit renoncer à toute initiative personnelle.

Mais, comme nous allons le voir, il ne s'en tint pas à ce rôle passif.

Déposition de Tatiana Botkina :

« Il faut rendre cette justice à nos monarchistes qu'ils songèrent à organiser la fuite de Leurs Majestés. Mais ils la firent sans connaître même la situation à Tobolsk ni la position géo-

graphique de la ville. Les organisations de Petrograd et de Moscou envoyèrent un grand nombre de leurs membres à Tobolsk et à Tioumen. Beaucoup de ceux-ci même y vécurent quelques mois, se cachant sous un faux nom, souffrant privations et misères. Mais tous tombèrent dans le même piège, dans l'organisation du lieutenant Soloviof, qui avait gagné la confiance des monarchistes peu clairvoyants, grâce à son mariage à la fille d'un personnage qui avait joui du respect de Leurs Majestés. Soloviof travaillait à leur perte. Il avait occupé le point important de Tioumen d'où il donnait des directives à Petrograd et à Moscou. Il y filtrait tous les arrivants. Il les arrêtait, ne leur permettant d'aller à Tobolsk que pour une nuit seulement, ou ne donnant cette autorisation qu'à des gens incapables de travailler en secret. En cas de désobéissance il livrait les officiers aux Soviets, avec lesquels il était dans les meilleurs termes..... Il n'y avait aucune organisation et les « 300 officiers » n'étaient qu'une fiction. »

Le 2 juin 1921, j'interrogeai, en Allemagne, Nicolas Evguénievitch Markof, leader des monarchistes russes.

Voici sa déposition :

« Pendant la détention de Tsarkoïe-Selo, me dit-il, j'ai essayé d'entrer en relations avec l'Empereur. Dans un billet que je lui adressai par l'entremise de la femme d'un officier de marine, Julie Alexandrovna Dahn, entièrement dévouée à l'Impératrice, et d'un des serviteurs du Palais, je lui disais mon désir de servir la famille impériale et de faire tout mon possible pour alléger son sort. Je le priai de me faire savoir s'il m'approuvait, en m'envoyant une icône. L'Empereur me fit remettre par Dahn l'icône de saint Nicolas. »

A la fin de 1917, Markof eut la possibilité de s'inquiéter de l'Empereur non plus tout seul, mais au nom d'un groupe de fidèles. « Vers l'automne nous pûmes réaliser quelque chose et nous décidâmes d'envoyer à Tobolsk un homme à nous pour établir la liaison avec la famille impériale, étudier la situation, et préparer son enlèvement en cas de danger. Notre choix tomba sur N..., un officier du régiment de Crimée, dont l'Impératrice avait été le chef. C'était un homme profondément dévoué à Leurs Majestés. Il était bien connu d'elles personnellement. Nous fûmes guidés dans notre choix par le désir de prendre un homme à la fois sûr et sans « nom retentissant ». Avant son départ j'essayai d'avoir l'approbation de Vyroubova, mais *elle me laissa entendre qu'elle pré-*

férait agir seule et indépendamment de nous. Je ne me souviens pas si je lui dis le nom de N..., mais elle savait notre décision d'envoyer quelqu'un à Tobolsk. »

Outre la mission d'établir la liaison avec la famille impériale, N..., en reçut une autre du groupe Markof, exigeant pour être remplie de parcourir la Sibérie. Il accomplit d'abord celle-ci, sans relation avec la première, avec énergie et succès, puis arriva à Tioumen.

« N..., réussit dans une partie de sa tâche, ajoute Markof et nous en fûmes informés par lettres. Nous en reçûmes une autre nous annonçant son arrivée à Tioumen. Puis nous n'entendîmes plus parler de lui.

« Quelque temps après partit pour la Sibérie un autre officier Serge Markof (1). Il était lié avec Dahn et Vyroubova et fut envoyé sur le désir de celle-ci et à ses frais. Comme notre organisation avait peu de ressources, je profitai de ce départ pour charger Markof de rechercher N..., d'entrer en relations avec lui et de nous informer de ses travaux. On me fit bientôt savoir de l'entourage de Vyroubova que nous nous efforçons vainement d'entrer en liaison avec la famille impériale par des hommes à nous — que là-bas *travaillaient des agents de Vyroubova* — et que nous compromettions l'affaire. Je ne sais plus qui me rapporta cela. Mais j'affirme le fait. En outre on faisait allusion à la volonté de l'Impératrice : notre action éveillait ses craintes. Si je ne me trompe, on me fit dire que l'Impératrice l'avait écrit dans une de ses lettres à Vyroubova.

« Au printemps de 1918, l'officier S. Markof revint à Petrograd. Il nous dit qu'à Tioumen le gendre de Raspoutine, Soloviof se trouvait à la tête de l'organisation de Vyroubova, que celui-ci était chargé d'assurer le salut de la famille impériale et que la présence là-bas de notre officier N..., ou de tout autre était indésirable. A ce moment aucun soupçon ne vint à mon esprit. Notre absence de ressources me fit croire que celles du cercle de Vyroubova étaient grandes et que l'envoi de gens à nous pouvait être réellement nuisible. S. Markof que je connaissais peu personnellement et que je traitais d'après l'opinion de Dahn, m'apparut à son retour de Sibérie sous un autre jour : ses récits m'inspiraient peu de confiance ; ils me paraissaient peu convaincants. Il me

(1) Ce n'était pas un parent de Nicolas Evguiéniévitch Markof, mais seulement son homonyme.

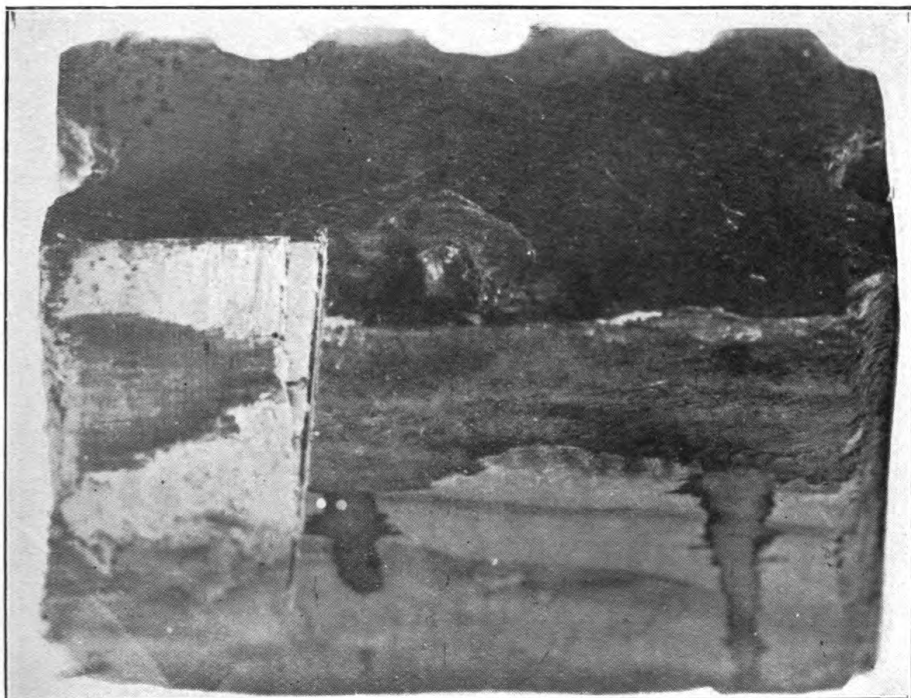


FIG. 27. Morceau du plancher avec traces de sang.

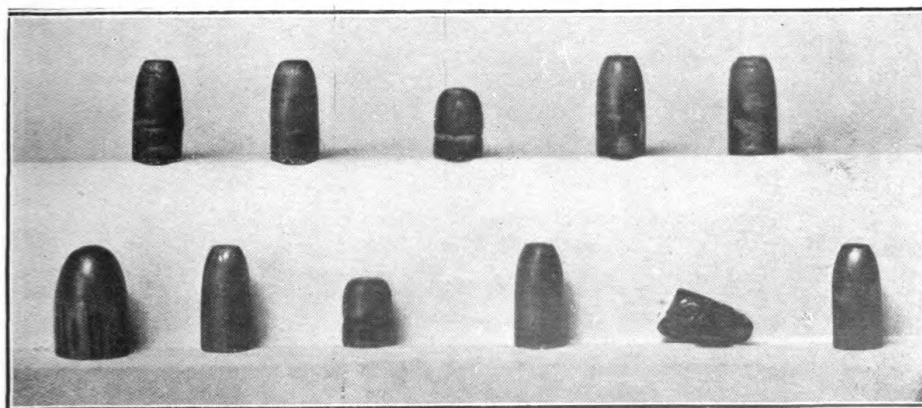


FIG. 30. Balles provenant de la chambre du meurtre.

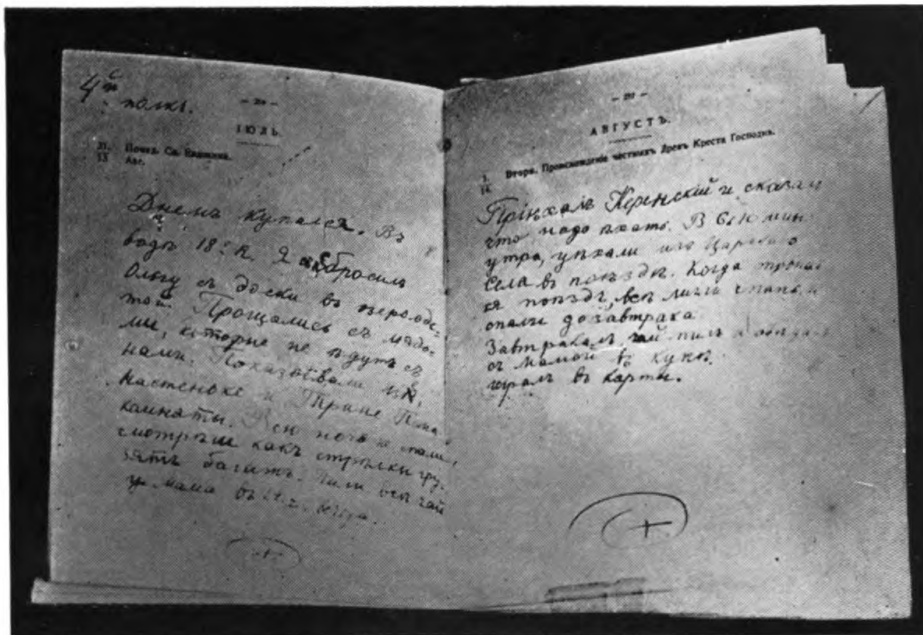


FIG. 31. Le journal de l'Héritier.



FIG. 32. Icones retrouvées dans la maison Ipatief.

donnait personnellement l'impression d'un jeune homme audacieux à l'excès, et démesurément avide dans les questions d'argent.

« N..., revint plus tard. Je vis qu'il n'avait absolument rien fait pour établir une liaison avec la famille impériale, qu'il n'était pas allé une seule fois à Tobolsk lorsque l'Empereur s'y trouvait, et qu'il y était allé seulement au moment du départ de Leurs Majestés et de la grande-duchesse Marie Nicolaïevna. Il était évident, d'après ses paroles, qu'à Tioumen il s'était entièrement mis aux ordres de Soloviof, qui l'avait empêché de se rendre plus tôt à Tobolsk..... Comment celui-ci parvint-il à ce résultat ? Je n'en sais rien. »

Je ne pouvais pas accepter sans examen la déposition de Markof. Le 3 juillet, toujours en Allemagne, j'interrogeai un des membres les mieux informés et les plus actifs du groupe Markof, Victor Pavlovitch Sokolof. « La situation de la famille impériale détenue à Tsarkoïe, me dit-il, nous inquiétait, mais nous ne pûmes rien entreprendre pendant les premiers mois après l'abdication de l'Empereur, car nous, les monarchistes de droite, nous étions pourchassés plus que tous autres.

« Vers l'automne de 1917, nous pûmes réunir nos forces. Nous décidâmes de nous occuper du sort de la famille impériale, d'essayer de connaître sa situation, d'établir une liaison sûre avec elle et en cas de danger d'aller à son secours. Notre cercle était lié avec Julie Alexandrovna Dahn, amie intime de l'Impératrice. Lorsque nous eûmes décidé d'envoyer quelqu'un à Tobolsk, Dahn nous signala deux officiers : N..., et S. Markof. N..., nous fit meilleure impression que Markof. Il nous parut plus sérieux, plus réfléchi, plus posé. Ensuite il était mieux connu de Leurs Majestés. Nous le choisîmes. Il partit, je crois, en septembre 1917. Il nous fit savoir son arrivée à Tioumen. Puis nous ne reçûmes aucune nouvelle de lui, nous ne sûmes ni où il était ni ce qu'il faisait. Cela nous déconcertait. Nous songeâmes à envoyer d'autres officiers à Tobolsk... C'est alors que partit S. Markof, je ne puis vous dire exactement avec l'argent de qui... Ce fut approximativement en janvier 1918. Il avait pour mission de rechercher N., de lui demander la raison de son silence, et de se mettre à ses ordres.

« Le cercle de Vyroubova nous fit savoir, sans que je puisse dire si c'est avant ou après le départ de Markof, que nous envoyions en vain des gens à Tobolsk, et que cela entravait sa

propre action, dirigée par Soloviof dont nous apprîmes alors le nom. Vers la fin de mars ou le début d'avril, Markof fut de retour. Il nous raconta qu'à Tobolsk s'étaient réunies des forces énormes, que des régiments entiers de cavalerie étaient prêts à sauver la famille impériale à la première minute, qu'ils occupaient des points de concentration déterminés, et que toute l'affaire avait à sa tête Soloviof. En même temps nous vîmes par son récit qu'il n'était pas allé lui-même à Tobolsk et que non seulement il n'était pas entré en relations avec N..., mais qu'il ne l'avait même pas vu. Au lieu de le rechercher, il s'était mis entièrement aux ordres de Soloviof qui lui apprit ce qui précède et dirigea toutes ses actions. Je n'accordai aucune créance aux récits de Markof : ils ne sentaient pas la vérité.

« Vers la fin d'avril environ N..., arriva. Son rapport nous prouva qu'il n'avait nullement accompli sa mission vis-à-vis de la famille impériale : arrivé à Tioumen, il se lia avec Soloviof et se laissa diriger par lui. Celui-ci le détourna d'aller à Tobolsk et de rien entreprendre, en l'assurant que tout avait été préparé par lui, qu'il correspondait avec la famille impériale et que sa présence à Tobolsk pouvait seulement être nuisible. N..., parla-t-il de menaces de la part de Soloviof, s'il n'obéissait pas, je ne m'en souviens pas. En tout cas il était clair qu'il était la créature de Soloviof et non la nôtre. Lorsque nous lui fîmes remarquer qu'il n'avait pas rempli sa mission, il manifesta une grande confusion. »

Le 22 novembre 1918, l'officier N..., se présenta à Ekatéribourg, de sa propre initiative, au juge Serguieef, mon prédécesseur, et lui fit cette déclaration : « J'ai appris que vous faisiez une enquête sur le meurtre de la famille impériale. Je viens vous entretenir des faits suivants. D'accord avec quelques officiers de mon régiment, dont l'Impératrice était chef, je cherchai à porter tous les secours possibles à la famille impériale détenue. J'ai passé le dernier hiver presque entier à Tioumen, où je fis la connaissance de Boris Nicolaievitch Soloviof, marié à la fille de Raspoutine. Il m'apprit qu'il était à la tête d'une organisation dont le but était de protéger la famille impériale, en observant sa situation, en la fournissant de tout ce qui était nécessaire pour améliorer sa table et son confort, en prenant toute mesure pour écarter d'elle les gens dangereux. D'après les paroles de Soloviof, tous ceux qui avaient sympathie pour cette organisation devaient se présenter à lui avant

d'entreprendre quoi que ce fût en faveur de la famille impériale. « Dans le cas contraire, me dit-il, j'oppose mon veto à toute disposition et à toute action. » Ce veto était accompagné d'une remise aux autorités soviétiques. C'est ainsi que furent livrés à celles-ci deux officiers de la cavalerie de la garde et une dame. Je ne sais pas leur nom, mais je vous rapporte le fait d'après les propres paroles de Soloviof. »

Effectivement l'officier N., passa tout l'hiver à Tioumen sous la surveillance de Soloviof, et ce n'est qu'en avril qu'il alla pour une seule journée à Tobolsk. Il faut remarquer que ce dernier voyage eut lieu au moment où on enlevait l'Empereur de Tobolsk et qu'il rencontra celui-ci en chemin.

Au mois de mai 1918 arriva à Tobolsk le sous-lieutenant Constantin Semionovitch Melnik. Peu de temps après son arrivée il épousa Tatiana Botkina. Naturellement il connaissait par sa femme et son beau-père la vie de la famille impériale. En même temps il avait des relations dans le milieu de Tobolsk. L'officier N., revenu à Tobolsk en septembre 1918, était très lié avec Melnik et lui raconta ce qui suit. Voici la déposition de Melnik : « Pendant mon séjour à Tobolsk je me convainquis qu'il n'y existait aucune organisation pour sauver la famille impériale, et j'appris des gens, qui partageaient sa captivité, qu'elle ne recevait qu'une partie des envois. Sur l'action de Soloviof j'ai appris beaucoup de N., qui avait été envoyé par une organisation de Petrograd, mais avait été obligé de rester plus de quatre mois à Tioumen où se trouvait aussi Soloviof. Une seule fois celui-ci l'autorisa à aller à Tobolsk pour 24 heures, au moment du départ de l'Empereur. Je demandai à N., pourquoi il obéissait ainsi à Soloviof. N., me répondit que Soloviof lui avait raconté avoir livré au Soviet de Tioumen deux officiers qui étaient allés à Tobolsk sans sa permission. Or, ceux-ci avaient été envoyés par une organisation monarchiste et Soloviof ne pouvait pas l'ignorer. Soloviof ajouta qu'il livrerait de même au Soviet ceux qui lui désobéiraient. »

Nous voyons, d'après les dépositions de Markof et de Sokolof, que Soloviof en 1917-1918 était lié avec Vyroubova. Ses propres déclarations, celles de sa femme, confirmées par les notes de leurs « journaux » prouvent qu'il connaissait depuis longtemps Raspoutine, mais que leurs relations devinrent de plus en plus fréquentes à partir de 1915.

Lorsque j'interrogeai Soloviof, il s'efforça de me persuader

qu'il était monarchiste convaincu, et qu'il avait épousé la fille de Raspoutine par amour.

Voici les faits. L'enquête a établi, d'après de nombreux témoignages, qu'au moment de la Révolution Soloviof était officier au 2^e régiment de mitrailleurs. Il occupa un poste important dans l'Etat-major révolutionnaire qui s'était déjà formé à la Douma avant l'abdication de l'Empereur. Le général Potapof (actuellement un des généraux bolcheviks les plus en vue) en était le personnage le plus influent et Soloviof — il le reconnaît lui-même — fut son aide de camp.

Plusieurs témoins affirment également que Soloviof fut un des instigateurs des violences commises à Petrograd, les premiers jours de la Révolution, contre les officiers restés fidèles et les agents de police.

Je n'irai pas si loin, mais on peut supposer que Soloviof ne dut ses fonctions d'aide de camp qu'aux services qu'il rendit alors à la cause révolutionnaire. Je fis remarquer à Soloviof la contradiction qui existait entre ces faits et ses prétendues convictions monarchistes. Il ne sut que répondre à ma question.

La famille impériale fut transférée, nous l'avons vu, le 14 août 1917 à Tobolsk. C'était la patrie de Raspoutine et sa famille avait continué à vivre, après sa mort, dans le petit village de Pokrovskoié, près de Tobolsk.

Le 5 octobre 1917, Soloviof se mariait et venait peu après s'établir avec sa femme à Tioumen.

Dans quel but le révolutionnaire Soloviof avait-il épousé la fille de Raspoutine ?

Etait-ce par amour, comme il le prétendait ?

Voici ce que nous lisons, trois mois après leur mariage, dans le journal de sa femme.

27 janvier : « Je ne pensais pas être si triste sans Boris, mais je me suis trompée. Je l'aime évidemment, et fort. »

24 février : « Il y eut une violente dispute chez nous. Boris me jeta son anneau et me dit que je n'étais pas sa femme. »

23 mars : « Il y a quelques mois il n'était rien pour moi et maintenant je l'aime à la folie, je souffre le martyre des journées entières. »

11 mai : « Ce sont querelles sans fin... Chaque jour je lui entends dire : « Ta gueule et ta figure ne sont bonnes à rien ! » Quelle douleur ! Que Dieu soit avec lui que j'aime. »

2 décembre : « ... Pourquoi sommes-nous toujours à nous quereller avec Boris. Il va jusqu'à me frapper violemment. Il est affreusement dur de supporter les insultes..... »

Quant aux sentiments de Soloviof, il nous les dépeint lui-même dans son journal où nous lisons à la date du 13 avril 1918 : « Pour continuer à vivre avec elle, il faudrait au moins qu'elle ait un beau corps. Elle n'a pas ce mérite, c'est-à-dire qu'elle ne peut servir mes désirs sexuels. Il y a beaucoup mieux et plus profitable. »

Le lieutenant Loguinof qui fut à même d'observer de très près les Soloviof déclare : « Matrona Soloviova jusqu'à la mort de son père n'aima pas son mari, et, comme elle le dit, elle subit un changement inattendu. C'est une femme sans culture, simple, craintive et sans volonté. Son mari fait d'elle ce qu'il veut. Il la frappe. Il l'hypnotise. En sa présence elle ne peut rien dire de ce qu'il ne veut pas qu'elle dise. Ma femme et moi avons été témoins de la façon dont il l'a endormie. Nous avons assisté à une scène d'hypnotisme : sommeil anormal, désordre dans le costume, bouche ouverte, sueur, convulsions, rires et cris hystériques. Matrona voyait dérailler et se briser un train où se trouvait sa sœur. Soloviof lui ordonna d'oublier sa sœur et aussitôt elle ne se souvint plus de celle-ci. »

Ce qui précède nous est confirmé par Soloviof lui-même qui nous dit dans son journal en parlant de sa femme : « J'ai le pouvoir de la forcer à agir autrement, à la forcer même sans qu'elle le sache. »

En voilà assez pour faire comprendre que ce n'est pas de la fille de Raspoutine, mais du *nom de Raspoutine* que Soloviof avait besoin.

Jadis, les Allemands s'étaient servis de Raspoutine pour creuser un fossé entre le Tsar et son peuple.

Dans l'intérêt de qui Soloviof travaillait-il maintenant en trompant l'Impératrice dont il exploitait la foi en Raspoutine ? Dans l'intérêt de qui avait-il entrepris la lutte qu'il menait contre les patriotes russes qui s'efforçaient de sauver la famille impériale ?

S. Markof qui fut à Tioumen son confident et son auxiliaire le plus précieux a reconnu dans sa déposition qu'avant la guerre Soloviof avait vécu à Berlin — fait que ce dernier se garda bien d'avouer à l'instruction. Et tandis qu'en Sibérie

les officiers russes versaient leur sang pour leur Patrie, Soloviof, cachant sa qualité d'officier, n'avait qu'une pensée : gagner l'étranger. Il y réussit enfin et rejoignit en Allemagne Simanovitch, le secrétaire de Raspoutine et son ami D. Rubinstein.

Quant à Markof il était parti pour Berlin, immédiatement après le transfert de la famille impériale de Tobolsk à Ekaterinenbourg. Il s'arrêta à Kief occupé alors par les Allemands et sa conduite ne tarda pas à attirer l'attention sur lui.

Le général N..., interrogé par moi le 2 septembre 1919 déclare ce qui suit :

« Markof était monarchiste avéré et germanophile nettement caractérisé. Il racontait qu'il avait suivi pas à pas la famille impériale et avait été à Tsarkoïe, puis qu'il avait commandé un escadron de rouges...

« A Kief, ce Markof jouissait d'une situation tout à fait privilégiée. Il communiquait par télégramme avec l'Etat-major de Berlin. Les Allemands le courtoisaient. Quand il sortait en ville, il était escorté de deux caporaux. Il disait qu'il avait été partout et que dans la Russie soviétique, il avait accès partout auprès des Bolcheviks par l'intermédiaire des Allemands. »

S. Markof n'a pas dit au général N..., où il avait commandé son escadron bolchevik ; l'enquête a établi que c'était à Tioumen et quand le prudent Yakovlef enlevait par force le Tsar de Tobolsk, c'est l'escadron de Markof qui lui servit d'escorte pendant les vingt dernières verstes avant Tioumen !

Je terminerai ce chapitre par le fait suivant : Une quinzaine de jours avant le transfert de l'Empereur de Tobolsk, Soloviof indique de façon précise dans son journal, à la date du 12 avril 1918, l'imminence de cet événement que tous ignoraient.

En faut-il davantage pour prouver les rapports qui existaient entre Yakovlef et Soloviof ?

CHAPITRE IX (1).

TENTATIVES DES MONARCHISTES RUSSES D'ALLER AU SECOURS DE LA FAMILLE IMPÉRIALE. — DÉPOSITIONS DE KRIVOCHÉINE, DE NEUHARDT, DE TRÉPOF. — TRANSFERT DU TSAR DE TOBOLSK. — EFFORT DES ALLEMANDS POUR DÉFENDRE LEURS INTÉRÊTS DANS LA CRAINTE D'UN RENVERSEMENT DES BOLGHEVIKS EN SIBÉRIE.

La conduite de Yakovlef à Tobolsk, jointe à tous les faits exposés, ont fait naître chez le juge d'instruction la conviction que derrière Yakovlef, dans l'accomplissement de sa mission, se tenaient les Allemands. Ceci m'a amené à me poser la question suivante : la tentative d'enlèvement du Tsar à Tobolsk n'est-elle pas liée à l'action des groupes politiques qui existaient à Petrograd et à Moscou en avril 1918 ?

Si, jusqu'à la guerre, il y eut des nationalistes russes hostiles à la guerre et ne voyant pas dans l'Allemagne une ennemie, cependant après la Révolution, lorsque le pays devint de plus en plus la proie de l'anarchie, et que, abandonné par les Alliés, il fut entièrement livré à ses propres forces, cette doctrine trouva d'autres partisans. Le coup d'Etat du 25 octobre, qui apparut à beaucoup comme passager, augmenta encore les espérances dans le secours de l'Allemagne. En même temps, ce coup d'Etat, en liquidant définitivement le pouvoir éphémère du Gouvernement Provisoire, hâta la concentration des forces politiques et sociales. Leurs groupements commencèrent à apparaître d'abord à Petrograd, puis à Moscou. Après l'arrivée à Petrograd, vers la fin de 1917, de la Commission russe dirigée par Kaiserling et le comte Mirbach, les groupements russes commencèrent des pourparlers avec les Alle-

(1) Pour établir les faits qui font l'objet de ce chapitre j'ai interrogé les hommes politiques suivants : P. N. Milioukof; A. I. Goutchkof, le 15 septembre 1920; V. I. Gourko, le 20 novembre 1920; A. V. Krivochéine le 6 février 1921; A. F. Trépof, le 16 février 1921; N. D. Tallberg, le 30 mai 1921; D. B. Neuhardt, les 27, 29 janvier et 29 mai 1921; le prince A. A. Chirinski-Chachmatof, le 29 mai 1921.

mands. Lorsque Mirbach s'installa à Moscou, ces pourparlers y continuèrent avec les groupements qui y travaillaient.

Comme on le sait, Russes et Allemands ne trouvèrent pas un terrain d'entente.

Il se pouvait cependant qu'au début des pourparlers les groupements russes de droite eussent demandé aux Allemands d'exiger des Bolcheviks le transfert de Tobolsk de la famille impériale. Aussi me suis-je efforcé d'élucider ce problème par tous les moyens possibles.

Au mois de janvier un groupe de monarchistes dont faisaient partie, entre autres, Neuhardt et le prince Chirinski-Chachmatof, liés aussi avec Krivocheïne, inquiet sur la situation de la famille impériale, envoya un émissaire à Tobolsk pour l'étudier. Celui-ci entra en rapports avec Tatistchef et le prince Dolgorouki à Tobolsk et, à son retour à Moscou, fit connaître au groupe que la famille impériale était surtout gênée matériellement. Une collecte fut faite aussitôt, qui s'éleva à 250.000 roubles, rassemblés en grande partie par Krivocheïne. Cette somme fut apportée à Tobolsk par le même émissaire et remise en mars à Tobolsk à Tatistchef et à Dolgorouki.

La famille impériale était en effet très gênée. Elle fut très reconnaissante à ces vrais Russes de leur aide, et leur envoya avec ses remerciements quelques souvenirs. Quelque temps après, avant le départ du Tsar de Tobolsk, le groupe ayant établi par Tatistchef et Dolgorouki une correspondance en langage convenu avec la famille impériale, reçut le télégramme suivant : « Les médecins ont ordonné impérativement un voyage dans le Sud, dans une station balnéaire. Cette exigence nous cause d'extraordinaires alarmes. Nous jugeons le voyage indésirable. Nous prions de donner un conseil. Situation extrêmement difficile. » Le texte de ce télégramme m'a été rapporté par Krivocheïne qui l'avait lu, et par le sénateur Neuhardt, dans les mêmes termes. Le sens de ce télégramme était alors tout à fait obscur pour nous, déclare Krivocheïne, mais incontestablement alarmant. Notre réponse fut la suivante : « Nous n'avons malheureusement aucune explication de cette exigence. Il nous est tout à fait difficile de nous prononcer nettement dans notre ignorance de la situation du malade et des circonstances. Mais nous conseillons de remettre le voyage autant qu'il est possible et de ne céder qu'à la dernière extrémité à une injonc-

tion catégorique des médecins. » Peu de temps après nous reçûmes de Tobolsk ce second télégramme : « Nécessaire obéir aux médecins. »

Evidemment, devant les exigences de Yakovlef qui menaçait de recourir à la force, le Tsar, se rendant compte que Yakovlef « homme honnête et droit » était envoyé non par les Bolcheviks, mais par les Allemands, resta fidèle à son honneur, au peuple, à ceux avec lesquels il avait lié le sort de son peuple dans la lutte contre l'ennemi, et chercha un moyen de sortir de sa terrible situation en envoyant son premier télégramme.

Krivocheïne déclare : « Ces deux télégrammes nous troublèrent au plus haut point, mais nous ne comprenions pas la menace qui forçait le Tsar à quitter Tobolsk, ni de qui elle venait, ni dans quel but. »

C'est pour avoir ces explications que deux émissaires furent envoyés à Tobolsk. Mais leur voyage ne donna aucun résultat, car le Tsar était déjà à Ekaterinenbourg.

Les monarchistes russes décidèrent alors de s'adresser à Mirbach.

Voici la déposition d'A. Trépof :

« En 1918, je vivais à Petrograd. J'y reçus la visite du sénateur Neuhardt. Il m'apprit que le groupement des monarchistes de Moscou, en recherchant les moyens de sauver la vie de Sa Majesté, avait jugé nécessaire de solliciter le concours des représentants de l'Allemagne à Moscou. Il était loin cependant d'être satisfait de cette démarche et de l'attitude de Mirbach. Celui-ci, d'après Neuhardt, refusa d'abord d'avoir toute relation avec le groupe. A la fin, il consentit à recevoir Neuhardt, mais les entrevues furent courtes, froides et ne donnèrent aucun résultat précis. Bientôt il apparut que Mirbach ne faisait rien pour sauvegarder la famille impériale. Aussi c'est pour rechercher les moyens de faire pression sur les autorités allemandes que Neuhardt vint conférer avec moi à Petrograd. Tout en partageant de tout cœur les préoccupations des monarchistes de Moscou, je fus vivement inquiet de la situation qui avait été créée. Après examen, je m'arrêtai à l'idée que Neuhardt devait aller trouver le Grand Maréchal comte Benkendorf, et lui proposer d'écrire à Mirbach. Je lui déclarai en outre catégoriquement que cette lettre, à mon avis, ne devait ni avoir un ton suppliant, ni présenter un caractère politique, car dans le cas contraire la question du salut

de l'Empereur, celui-ci pouvant ne pas partager nos vues politiques, aurait un caractère simplement conditionnel. Je jugeai nécessaire de déclarer dans cette lettre que, dans la réalité russe présente, les Allemands seuls étaient capables de prendre des mesures efficaces pour atteindre le but désiré. Puisque seuls ils pouvaient sauver la vie de l'Empereur et de sa famille, ils devaient le faire par sentiment d'honneur. Sinon ils seraient ou pourraient paraître les complices d'un crime que nous dénoncerions au monde entier. Quoi qu'il fut clair pour nous qu'ils comprenaient parfaitement tout cela, nous décidâmes d'écrire cette lettre pour qu'ils ne pussent prétendre qu'ils avaient ignoré les dangers courus par la famille impériale. De plus je trouvai nécessaire d'insister pour que son contenu fût porté à la connaissance de l'Empereur Guillaume, qui par suite serait le principal responsable en cas de malheur. Telle devait être à mon sens la lettre de Benkendorf au comte Mirbach. Neuhardt fut d'accord avec moi.

« Il se rendit aussitôt chez Benkendorf, d'où il me téléphona que ce dernier désirait d'abord avoir une entrevue avec moi. Cette entrevue eut lieu le lendemain en présence de Neuhardt. Je répétais ce que j'avais dit à celui-ci. Benkendorf fut entièrement de mon avis et me pria de venir le jour suivant. Sa lettre serait prête. Elle le fut en effet. Elle contenait exactement ma pensée : Benkendorf y avait seulement ajouté une allusion à ses relations personnelles avec Mirbach.

« Elle fut remise à Neuhardt qui le lendemain, autant que je m'en souviens, l'emporta à Moscou. »

Neuhardt transmit cette lettre à l'Ambassade d'Allemagne le 7 ou le 8 mai (c'est-à-dire une semaine après l'arrivée du Tsar à Ekaterinenbourg).

Comment Mirbach répondit-il aux démarches des monarchistes russes ?

A. Krivochéine nous l'apprend dans sa déposition :

« Nous ne poursuivions aucun but politique en nous adressant à Mirbach. Nous étions guidés seulement par les devoirs de la plus élémentaire humanité et par notre dévouement..... Le comte Mirbach nous reçut froidement et à notre demande de prendre des mesures pour sauvegarder la famille impériale, il nous répondit à peu près en ces termes : « Tout ce qui se passe en Russie est entièrement naturel et la conséquence inévitable de la victoire de l'Allemagne. L'histoire se répète :

Malheur au vaincu ! Si la victoire avait été du côté des Alliés, la situation de l'Allemagne aurait été incontestablement pire que celle de la Russie présente. En particulier, le sort du Tsar dépend seulement du peuple russe. Nous n'avons à nous occuper que de la sauvegarde des princesses allemandes en Russie. »

Nous voyons par ce qui précède que lorsque les Allemands exigèrent des Bolcheviks le transfert de l'Empereur de Tobolsk, ce n'était pas qu'ils eussent cédé aux instances des monarchistes russes.

Quel était donc leur but ?

Même en laissant de côté la question de savoir dans quelle mesure la Révolution russe était nationale, étant données les conditions de la lutte de la Russie pour son existence, et dans quelle mesure après l'abdication de l'Empereur l'emportaient les intérêts nationaux, on ne peut nier, qu'après le 25 octobre 1917, l'Allemagne, plus forte que la Russie abattue, après nous avoir imposé la paix de Brest-Litovsk, se trouvait dans une situation privilégiée.

Mais cette situation commença à changer au printemps de 1918. Dans les villes de l'Est on parlait d'intervention, du rétablissement du front oriental pour recommencer la lutte contre l'Allemagne. Dans le Sud de la Russie se groupaient des forces pour secouer par les armes le joug germano-bolcheviste. Il en était de même en Sibérie où arrivaient les troupes tchéco-slovaques. La région la plus dangereuse pour les Allemands était la Sibérie, car, contrairement aux Alliés, ils comprenaient parfaitement notre situation. Ils savaient que s'ils pouvaient compter sur la solidité de leur position dans la Russie d'Europe, il n'en était pas de même en Sibérie, où le terrain n'était pas favorable au développement de l'idée bolcheviste parmi les masses paysannes. Si, dans la Russie d'Europe, la force réelle du bolchevisme au printemps de 1918 consistait dans ses cadres volontaires, en Sibérie le caractère étranger et hostile de cette force était plus apparent, car elle était faite surtout d'éléments magyars, allemands et lettons. Les Allemands pouvaient-ils laisser le Tsar qui avait appelé son peuple à la lutte contre eux, même après son abdication, et l'héritier du trône dans un pays où la force russe menaçait de ressusciter en une armée dont le drapeau portait la devise : « Pour la grande Russie » et dont les chefs étaient des Russes ?

Pour vérifier cette opinion, il suffit d'examiner attentivement tous les détails des actes de Yakovlef. Mais le Tsar supposait que l'ennemi voulait le faire servir à des buts politiques. Comment expliquer cette opinion du Tsar partagée par la Tsarine ? Voici, dans l'état présent de l'enquête, mon interprétation que pourront peut-être infirmer plus tard des documents nouveaux. L'opinion de Leurs Majestés me paraît s'expliquer par leur état moral.

Le Tsar a porté la croix de ses douleurs personnelles stoïquement, sans murmure, avec une dignité véritablement impériale. Mais il n'a pu supporter à Tobolsk une seule chose ; son affliction pour son peuple, pour le bien de sa Patrie dont il continuait en son âme à rester le Tsar. Ceux qui le connaissaient personnellement comprendront ce que signifie ceci : il perdit à Tobolsk un de ses traits les plus caractéristiques, sa maîtrise de lui-même. Il n'eut pas la force de cacher la fêlure de son âme et dans ses conversations et dans son attitude, sombre et silencieuse.

Gilliard déclare : « Quels que fussent ses efforts pour rester maître de lui-même, il ne pouvait cacher les tortures qu'il éprouvait depuis le traité de Brest-Litovsk. On remarquait un grand changement en lui. Il influait sur son état d'âme. Il était écrasé, dirais-je, par ce traité comme par un lourd chagrin. Juste à cette époque il eut avec moi quelques conversations sur des sujets politiques, ce qu'il ne s'était jamais permis auparavant. On sentait que son âme recherchait le contact d'une autre âme pour trouver un apaisement. Je puis dire le sens de ses paroles et sa pensée. Jusqu'à Brest-Litovsk il croyait au bonheur futur de la Russie. Après Brest-Litovsk il perdit évidemment cette croyance. En même temps il parlait sévèrement de Kerenski et de Goutchkof qu'il regardait comme les principaux responsables de la dissolution de l'armée. Et par là, disait-il, ils ont inconsciemment donné aux Allemands la possibilité de détruire la Russie. Il jugeait le traité de Brest-Litovsk une honte devant les Alliés, une trahison envers la Russie et les Alliés. Et ils ont eu l'audace, ajoutait-il à peu près textuellement, de soupçonner Sa Majesté de trahison ! Quels sont les vrais traîtres ? »

L'Empereur voyait en même temps dans le bolchevisme la réalisation du plan allemand pour ruiner la Russie et mettre la main sur elle. Pour lui, ses chefs étaient avant tout des agents allemands.

L'Impératrice jugeait comme lui. A propos d'un bruit répété en sa présence à Tobolsk que le traité de Brest-Litovsk préparait le salut de la famille impériale, elle s'écria dans une violente colère : « Je préfère mourir en Russie que d'être sauvée par les Allemands. » C'est avec mépris qu'elle parlait à Tobolsk des plans allemands. Et elle prédisait que le pouvoir impérial d'Allemagne recevrait son châtiment pour s'être abaissé jusqu'à pactiser avec les Bolcheviks.

Où conduisait-on l'Empereur ?

Le Tsar pensait que Yakovlef avait mission de l'amener dans quelque ville russe de la frontière près des troupes allemandes. Le prince Dolgorouki, qui resta auprès de lui aussi longtemps que Yakovlef, disait dans la prison où il avait été jeté, que Yakovlef emmenait le Tsar à Riga.

Pourquoi donc Ekatérinenbourg l'arrêta-t-il ? La question, me semble-t-il, est oiseuse. Les Bolchevicks sont les ennemis de toute idée nationale. Le Tsar était dangereux aux mains des Allemands. Les internationalistes nombreux en 1918 à Ekatérinenbourg ne pouvaient lui donner libre passage. Nous verrons bientôt comment cela se produisit.

CHAPITRE X

TRANSFERT DU TSAREVITCH, DES GRANDES-DUCHESSES OLGA, TATIANA ET ANASTASIE DE TOBOLSK A EKATÉRINENBOURG. — LE MATELOT KHOKHRIAKOF. — ANALOGIE ENTRE SA CONDUITE ET CELLE DE YAKOVLEF. — RODIONOF.

Le fait que, malgré les efforts de Yakovlef, Leurs Majestés ne purent franchir Ekaterinenbourg et y furent arrêtées par les Bolcheviks, prouve à lui seul qu'en fin de compte les autorités allemandes n'élevèrent à Moscou aucune protestation. Le séjour du Tsar à Ekaterinenbourg servait plus que celui de Tobolsk les intérêts allemands, déjà par la seule position d'Ekaterinenbourg sur la voie ferrée, alors que Tobolsk en était séparé par une énorme distance et des rivières. Cette dernière circonstance avait forcé Yakovlef à hâter le départ, car les crues du printemps pouvaient bloquer Leurs Majestés à Tobolsk.

L'héritier du trône continua à habiter cette dernière ville. Mais il ne pouvait en aucune façon y être laissé, car il ne présentait pas pour les intérêts allemands un danger moindre que son père.

Le 20 mai, à 11 heures du matin, les enfants impériaux furent embarqués sur le vapeur *Rouss* qui les avait amenés déjà de Tsarkoïe, et le même jour partirent pour Tioumen à 3 heures de l'après-midi.

Dans leur suite se trouvaient : 1° Ilia Leonidovitch Tatistchef ; 2° Pierre Andreievitch Gilliard ; 3° Sidney Ivanovitch Gibbs ; 4° la comtesse Anastasie Vassilievna Hendrikova ; 5° la baronne Sophie Carlovna Buxhevden ; 6° Catherine Adolphovna Schneider ; 7° Alexandra Alexandrovna Tegleva ; 8° Marie Gustavovna Toutelberg ; 9° Elisabeth Nicolaievna Erzberg ; 10° le cuisinier Kokitchef ; 11° le maître d'hôtel Frantz Jouravski ; 12° le secrétaire Alexandre Kirpitchnikof ; 13° le valet de pied Serge Ivanof ; 14° le coiffeur Alexis Dmitrief ; 15° le valet de pied Tioutine ; 16° et 17° les aides cuisiniers Terekhof et Frantz Pyrkovski ; 18° le domestique Smir-

nof ; 19° le valet de chambre de l'Impératrice, Alexis Volkof ; 20° le matelot Clément Nagorny, attaché à la personne du Tsarevitch ; 21° le valet de pied, Alexis Troupp ; 22° le cuisinier Ivan Kharitonof ; 23° l'apprenti cuisinier Leonide Siednef ; 24° la servante de la comtesse Hendrikova, Pauline Méjantz ; 25° et 26° les servantes de Catherine Schneider, Jivaia et Maria.

Le personnage qui, après le départ de Leurs Majestés, avait la haute main sur la famille impériale à Tobolsk était le matelot Khokhriakof. D'après les témoins, il tenait son office de Moscou. Le colonel Kobylinski nous apprend que deux télégrammes furent reçus de Moscou on ne sait de qui : l'un donnait à Khokhriakof les pouvoirs de Yakovlef — l'autre lui donnait mission de conduire les enfants impériaux à Ekatérinenbourg. Kobylinski avait à ce moment perdu à peu près tout pouvoir et de plus était malade. Le témoin Moundel complète la déclaration de Kobylinski. Il précise que les pouvoirs de Khokhriakof lui venaient du Comité central exécutif. J'ajouterai une rectification à la déposition de Moundel. J'ai dans mes mains le livre de compte de Khokhriakof, découvert à Ekatérinenbourg après la prise de la ville sur les Bolcheviks. Le juge Serguief me le transmet en me remettant l'instruction de l'affaire. Khokhriakof se donne le titre de mandataire avec pleins pouvoirs du Comité central exécutif et du Comité régional de l'Oural, et de plus écrit être chargé « de transférer la famille de l'ex-Tsar ».

Je remarquerai un des caractères de l'attitude de Khokhriakof à l'égard des enfants impériaux. Comme Yakovlef il concentra toute son attention sur le Tsarevitch et montra la plus vive hâte à presser le départ de Tobolsk. Comme Yakovlef aussi il ne crut pas à la maladie du Tsarevitch et essaya de se convaincre personnellement de sa réalité. Gibbs déclare : « Il vint et examina Alexis. Il ne croyait donc pas à sa maladie. Après l'avoir examiné, il sortit. Puis il revint à nouveau, pensant sans doute qu'après sa sortie il se serait levé. » — Déposition de Gilliard : « Il vint souvent nous voir et presser notre départ. » Gilliard déclare aussi que le 19 mai, Khokhriakof ne permit pas le service religieux en motivant son refus par la nécessité de faire les préparatifs du voyage.

A la date du 16 mai, la comtesse Hendrikova remarque dans son journal : « Khokhriakof vient plusieurs fois par jour et évidemment a hâte de partir... »

Quelqu'un ne voulait pas du tout que le Tsarevitch restât à Tobolsk et avait hâte de lui faire quitter cette ville. Je ne pense pas que Khokhriakof fut guidé dans sa hâte par le désir de satisfaire l'amour du fils pour son père et sa mère, en les réunissant à eux le plus rapidement possible.

Trois jours avant le départ, le détachement de Kobylinski fut licencié. Il fut remplacé par des gardes rouges. Hendrikova en donne la date exacte dans son journal : le 17 mai 1918.

J'ai indiqué plus haut que, dès l'arrivée de Yakovlef à Tobolsk apparut un détachement presque entièrement composé de Lettons, mis à la disposition du matelot Khokhriakof, président du Soviet de Tobolsk. Ce sont ces Lettons qui, le 17 mai, entourèrent désormais l'héritier du trône russe. La composition de ce détachement a pu être établie avec précision.

PREMIER PELOTON.

- | | |
|------------------------|------------------------------|
| 1° Zen. | 10° Pourine. |
| 2° Kokorouch. | 11° Ovseitchick. |
| 3° Drervé. | 12° Prous. |
| 4° Nebrotchnik. | 13° Alenkoutz ou Liasikoutz. |
| 5° Ikovnok ou Ikovien. | 14° Brandt ou Braidt. |
| 6° Viksna. | 15° Gredzen ou Grezden. |
| 7° Gravit. | 16° Lepine. |
| 8° Strazdan. | 17° Egel. |
| 9° Tarkch. | 18° Guerounas. |
| | 19° Ozoline, |

DEUXIÈME PELOTON.

- | | |
|-----------------------------------|-----------------------------|
| 20° Ploumé. | 32° Oiaver. |
| 21° Griké. | 33° Kirchanski. |
| 22° Pranoutchkis ou Tranoutchkis. | 34° Froul. |
| 23° Bilskam. | 35° Bloumé. |
| 24° Vilemsen. | 36° Malné ou Melné. |
| 25° Tsekoulit. | 37° Iaounzen ou Iaounzem. |
| 26° Makon. | 38° Timan. |
| 27° Iakoubovski. | 39° Dzirkal ou Dzirkam. |
| 28° Alchkine. | 40° Korsak ou Karsak. |
| 29° Baranof. | 41° Larichef ou Laristchef. |
| 30° Rolman. | 42° Sternberg. |
| 31° Kraino. | 43° Guintar. |



FIG. 33. Les " Quatre Frères ".



FIG. 34. Puits abandonné dans la région des " Quatre Frères ".



FIG. 35. Le " Puits Ouvert " avant les travaux entrepris par l'enquête.

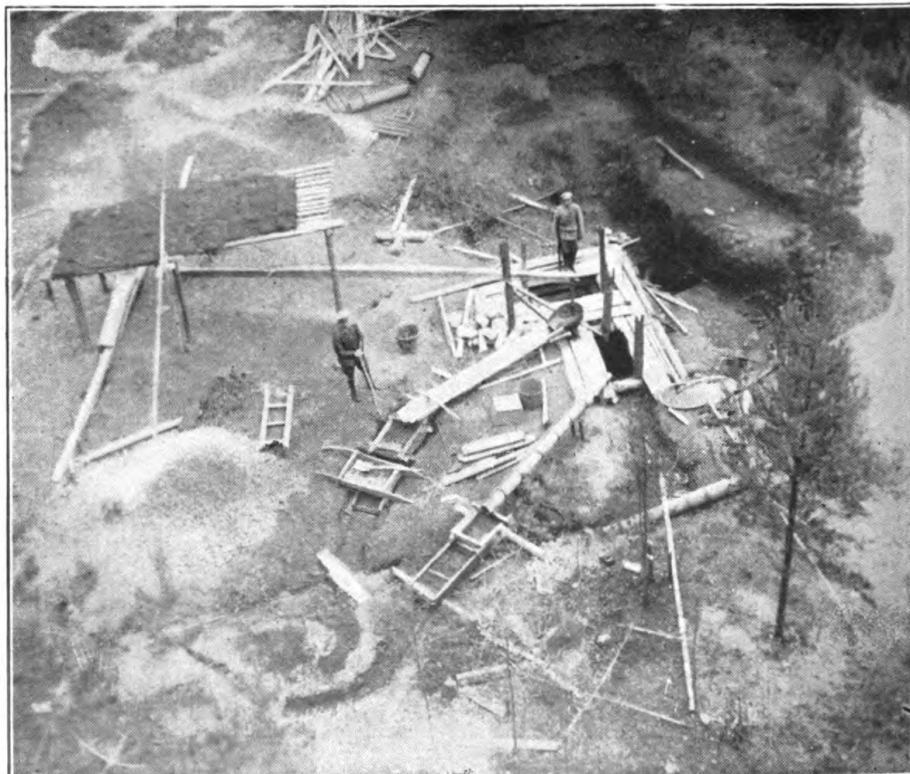


FIG. 36. Le " Puits Ouvert " pendant les travaux de l'enquête.

TROISIÈME PELOTON.

44° Doubould ou Douboult.	54° Hertz.
45° Aounine.	55° Zivert.
46° Berzine.	56° Tarkanine.
47° Sirsniak ou Sirsnine.	57° Dief.
48° Tabak.	58° Zaline.
49° Schteller.	59° Ligbard.
50° Tchsalk (ce nom n'a pu être exactement établi).	60° Poumpour.
51° Seia.	61° Heidé.
52° Reinhold.	62° Volkof.
53° Boilic ou Bailik.	63° Keiré.

SECTION DE MITRAILLEURS.

64° Haussman.	68° Tsalit ou Tsalitsch.
65° Litzit.	69° Zilbert.
66° Perlantsek.	70° Berzine.
67° Tobok.	71° Orlof.
	72° Goussatchenko.

Ce détachement de Lettons, comme je l'ai dit, vint à Tobolsk au moment de l'arrivée de Yakovlef ou aussitôt après. Je n'ai pu réussir à établir d'où il venait. Mais d'après le livre de comptes de Khokhriakof on voit qu'il appartenait au 2^e régiment des tirailleurs rouges de l'Oural opposé dans la suite à l'armée de Sibérie, et qu'il avait été spécialement envoyé pour le transfert du Tsarevitch.

Les monarchistes russes au printemps de 1918 entrèrent en pourparlers avec les Allemands dans l'espoir que ceux-ci les aideraient à anéantir les Bolcheviks. Gourko déclare :

« A Moscou les Allemands désiraient que nous commençons la révolution avec nos propres forces. Ils nous promettaient des armes des dépôts rouges et quelques renforts lettons qu'ils assuraient avoir à leur disposition »

Je dois dire que ma conversation avec Hasse, consul allemand à Moscou, me convainquit du double jeu mené par les Allemands. Ils avaient une double représentation : l'une bolcheviste et l'autre antibolcheviste, et s'ignorant complètement entre elles. »

Le détachement des Lettons avait comme chef à Tobolsk un Russe, nommé Rodionof. Ce personnage jouait un rôle important parmi les Bolcheviks de l'Oural. D'après les témoins on voit qu'il n'était soumis à Khokhriakof qu'en

apparence. « Il était, dit Kobylinski, au-dessus de Khokhriakof qui le craignait, me semble-t-il. » Le témoin Moundel ajoute : « Quoique Khokhriakof déclarât que Rodionof était son subordonné, il n'en était pas ainsi. Khokhriakof ne cherchait qu'à lui plaire. »

J'ai à ma disposition deux reçus de Rodionof et de Khokhriakof, qui font partie du livre de comptes de ce dernier. Il en résulte que Rodionof était le chef de je ne sais quels détachements de l'Oural. Les dépositions de tous les témoins établissent le détail suivant : Ilia Leonidovitch Tatistchef et Rodionof se connaissaient. Je me borne à citer la déposition de Volkof : « Rodionof, en voyant Tatistchef, lui dit : « Je vous connais. » — « Comment cela et où m'avez-vous vu ? demanda celui-ci. » Rodionof ne répondit pas. « Où avez-vous pu me voir, reprit Tatistchef ? Peut-être quand je venais à Berlin ? » — « J'ai vécu aussi à Berlin, répondit Rodionof. » Tatistchef chercha à savoir où Rodionof l'avait rencontré à Berlin, mais celui-ci détourna la question et la conversation en resta là. »

Comment cet homme se conduisit-il à l'égard des enfants impériaux et de ceux qui les servirent jusqu'au sacrifice ?

Déposition d'Erzberg : « Rodionof se conduisait grossièrement avec nous. Il interdisait grossièrement à Olga Nicolaïevna de fermer sa porte pendant la nuit, sous peine de la voir enfoncer. Il fouillait Nagorny et un jour le traita violemment, parce qu'il avait vu dans sa poche un billet de Kolia Derevenko à Alexis. Lorsqu'il voyait un homme dévoué à ce dernier, il commençait à le persécuter. Sa conduite à l'égard des Grandes-Duchesses était celle d'un homme qui aurait cherché à les mettre en colère. Il fouillait les religieuses lorsqu'elles venaient au service divin et plaçait un garde-rouge auprès du prêtre. Il nous répétait avec un plaisir évident qu'à Ekaterinenbourg le régime était tout autre..... »

Voici ce que fut le voyage des enfants impériaux sous le commandement de Rodionof :

Déposition de Gilliard : « Rodionof se comporta fort mal. Il ferma de l'extérieur la cabine dans laquelle se trouvait Alexis avec Nagorny. Toutes les autres cabines, en particulier celles des Grandes-Duchesses ne furent pas fermées à clef à l'intérieur, sur son ordre. »

Le 22 mai au matin, les enfants impériaux arrivèrent à Tioumen. Ils durent attendre un train pendant quelques

heures. Ils montèrent dans un wagon à voyageurs avec Tatistchef, la comtesse Hendrikova, la baronne Buxhevdén, Schneider, Erzberg et Nagorny. Les autres personnes de l'entourage furent reléguées dans un wagon à marchandises.

L'arrivée à Ekaterinenbourg eut lieu le 23 mai à 2 heures du matin. Toute la nuit les wagons errèrent sur les voies. A 9 heures ils furent amenés à la place fixée entre les deux gares d'Ekaterinenbourg. De là les enfants impériaux furent conduits en fiacre à la maison d'Ipatief.

Remarquons que « le président du Soviet de Tobolsk » le matelot Paul Khokhriakof ne retourna jamais plus à Tobolsk. Donc le président « élu d'une assemblée élue », chargée de représenter la volonté organisée des ouvriers et des paysans du gouvernement de Tobolsk, entièrement inconnu de ceux-ci et apparu si secrètement à Tobolsk avec Yakovlef, considérait sa mission comme terminée !

CHAPITRE XI

COMMENT LE TSAR FUT RETENU A EKATÉRINENBOURG ; CHAIA ISAACOVITCH GOLOSTCHEKINE. — ARRIVÉE DES ENFANTS IMPÉRIAUX : JACOB MIKHAILOVITCH YOUROVSKI.

La détention d'Ekatérinenbourg, menace directe contre l'Empereur, fut le prélude de la nuit tragique du 17 juillet. Aussi est-il nécessaire de l'étudier en détail.

Nous avons vu que Leurs Majestés avaient été accompagnées à Ekatérinenbourg par le prince Dolgorouki, le docteur Botkine, le valet de pied Siednef, le valet de chambre Tchemodourof et la femme de chambre Demidova. Tchemodourof seul réussit à échapper au massacre. Aussi son témoignage est-il des plus importants. D'après sa déposition, le prince Dolgorouki seul parmi la suite ne fut pas admis dans la maison d'Ipatief, mais conduit en prison. Tchemodourof n'explique pas comment Leurs Majestés et Marie Nicolaïevna parvinrent de la gare à la maison d'Ipatief. Le médecin Nicolas Arsenievitch Sokovitch nous donne là-dessus quelques renseignements. Il était sous les Bolcheviks commissaire de l'hygiène à Ekatérinenbourg. Il resta dans la ville après le départ des Bolcheviks et fut arrêté comme commissaire bolcheviste.

Interrogé, il déclara que la détention du Tsar à Ekatérinenbourg avait été précédée d'une délibération des « Commissaires » à laquelle il assistait. Il essaya d'éviter toute explication sur le sujet de la discussion. « Comme l'affaire ne concernait pas l'hygiène, je ne pris aucune part aux débats et je lisais mon journal. J'entendis seulement qu'on parlait de la nécessité du transfert de l'Empereur, et qu'on se demandait s'il fallait faire dérailler le train ou empêcher les provocateurs de le faire dérailler, quelque chose dans ce genre..... Lorsqu'on en vint aux voix, je refusai de voter, puisqu'il ne s'agis-

sait pas d'hygiène... Etaient présents : Golostchekine, Bielorodof, Safarof, Tountoul, Voikof ».

J'ai établi grâce à mes agents qu'un rôle important sous les Bolcheviks avait été joué par Parfène Titof Samokhvalof. Il commandait le détachement spécial des chemins de fer, chargé des fusillades le long de la voie ferrée, et de plus chauffeur de son métier, il était inscrit parmi les employés du garage soviétique d'Ekatérinenbourg. Il avait justement conduit l'automobile qui amena Leurs Majestés dans la maison d'Ipatief.

Il fut arrêté par mes agents et interrogé par moi à Tchita les 20-21 novembre 1919. Voici sa déposition : « En décembre 1917, j'entrai comme chauffeur au garage du Soviet jusqu'au 2 mai 1918, nouveau style. Je ne sais pas à quelle date exactement, mais je me souviens qu'en avril je fus mandé par le Commissaire Golostchine et que je fus invité par lui à tenir en parfait état les machines du garage. » Samokhvalof ajouta que quelques jours après, on lui donna l'ordre d'amener avec d'autres chauffeurs des automobiles à la maison Ipatief.

A ce moment, Samokhvalof ignorait à qui appartenait précisément cette maison : « Nous allâmes tous, dit-il, sur les indications du porteur de l'ordre, vers la maison située au coin de la perspective et de la ruelle Voznessensky. Elle était en pierre et blanche. Elle était entourée d'une palissade en bois, qui laissait libres seulement le perron et les portes. C'est elle que je vois sur ces photos (Je lui avais présenté les photos de la maison Ipatief). De cette maison sortirent les commissaires Golostchekine, Avdieef et deux autres personnes. Tous prirent place dans les autos et nous nous dirigeâmes vers la gare n° 1. Arrivés là, j'appris de la foule qu'on avait amené le Tsar à Ekatérinenbourg. Golostchekine descendit et nous ordonna d'aller à la gare n° 2, où nous nous arrêtâmes près d'un wagon de première classe entouré de soldats. L'Empereur en descendit avec l'Impératrice et une de leurs filles. Il était vêtu, je m'en souviens fort bien, d'une capote en drap de soldat, c'est-à-dire de la couleur du drap de soldat, comme en portaient les officiers pendant la guerre. Il n'avait pas d'épaulettes. Je me souviens aussi que les boutons de sa capote étaient kaki. Il avait une casquette d'officier en drap kaki avec une visière de couleur et une jugulaire semblable, mais ni la visière ni la jugulaire n'étaient recouvertes de drap. L'Impératrice était en paletot noir, sur lequel je ne remarquai

pas de boutons. De même la grande-duchesse portait un manteau sombre. On les fit monter dans mon automobile. Nous nous dirigeâmes de nouveau vers la maison entourée d'une palissade dont j'ai déjà parlé. C'était Golostchekine qui commandait. Arrivés à la maison, il dit à l'Empereur : « Citoyen Romanof, vous pouvez entrer. » L'Empereur entra. Il en fut de même pour l'Impératrice, la Grande-Duchesse et quelques serviteurs, parmi lesquels une femme je crois. Un général se trouvait parmi la suite. Golostchekine lui demanda son nom ; et lorsque celui-ci se fut nommé, il lui déclara qu'il serait conduit en prison. Je ne me souviens pas du nom de ce Général. Il fut emmené à l'instant dans l'auto de Polouzadof.... Lorsque l'Empereur arriva, le peuple commença à se rassembler autour de la maison. « Que faites-vous donc, Tchekistes », cria Golostchekine ? Et le peuple fut dispersé. »

Voici maintenant comment les enfants impériaux furent conduits à la maison Ipatief, à leur arrivée à Ekaterinenbourg.

Mon prédécesseur Serguieef a interrogé là-dessus deux témoins : Gilliard et Volkof. Déposition de Gilliard : « Pour recevoir les arrivants, le président du Soviet régional d'Ekaterinenbourg, Bieloborodof, vint à la gare. » Déposition de Volkof : « A l'arrivée du train, Khokhriakof et Rodionof emmenèrent en fiacre les Grandes-Duchesses et le Tsarevitch. »

Pourquoi Gilliard a-t-il parlé de Bieloborodof, le connaissait-il ou sinon, pourquoi l'a-t-il nommé par son nom ? Aucune indication à ce sujet. L'interrogatoire de Volkof de même n'éclaircit pas suffisamment la question. Evidemment Khokhriakof et Rodionof devaient assister au transfert des enfants impériaux du wagon dans la maison Ipatief. Mais à qui appartenait à Ekaterinenbourg le rôle directeur ?

La suite de mon enquête me prouve avant tout que Khokhriakof, dès le moment de son arrivée à Ekaterinenbourg, ne joua plus aucun rôle et que Rodionof perdit beaucoup de son importance.

Il est impossible de nier que Bieloborodof, en tant que président du Soviet, pouvait assister au transfert du wagon dans la maison Ipatief. Mais on ne peut l'affirmer d'après la déposition de Gilliard. Interrogé par moi là-dessus, il déclara avoir vu Radionof s'approcher du wagon en compagnie de « quelques commissaires ». Il vit ensuite de son wagon des

« agents bolcheviks » emmener les enfants. Voici un extrait textuel de sa déposition : « Vers 9 heures du matin environ, le train s'arrêta entre les deux gares. Une pluie fine tombait. Il y avait de la boue. Cinq fiacres s'avancèrent. Quelques commissaires parmi lesquels se trouvait Rodionof s'approchèrent du wagon où étaient les enfants. Les Grandes-Duchesses descendirent. Tatiana Nicolaievna avait sur son bras son chien préféré. De l'autre elle traînait avec peine une valise. Nagorny s'approcha d'elle et voulut l'aider. On le repoussa grossièrement. Je vis que Nagorny prit place dans un fiacre à côté d'Alexis. Je ne me souviens pas comment les autres furent placés. Je me souviens seulement que dans chaque fiacre il y avait un commissaire, ou un agent bolcheviste. Je voulus descendre de mon wagon et leur dire adieu. La sentinelle ne me le permit pas. Je ne pensais pas que je les voyais pour la dernière fois et même que je serais éloigné d'eux..... »

Ni Gibbs, ni Tegleva ne donnèrent d'indications utiles à l'interrogatoire. Déposition de Gibbs : « Des fiacres avaient été préparés et je vis emmener les enfants. Je ne pus leur dire adieu, on ne me laissa pas descendre de wagon. » — Déposition de Tegleva : « Arrivés devant Ekatérinenbourg, nous fûmes au matin conduits quelque part derrière la ville et on emmena les enfants. Je vis seulement par la fenêtre du wagon, comment Tatiana Nicolaievna traînait elle-même son sac de voyage et un oreiller, tandis qu'à côté d'elle marchait un soldat les mains vides. »

De même pour la question qui nous occupe, les témoignages de Maria Gustavovna Toutelberg et de Serge Ivanovitch Ivanof furent absolument inutiles. Comment expliquer cela ? Très simplement. Il n'y avait dans le wagon des enfants impériaux que Tatischev, la comtesse Hendrikova, la baronne Buxhevden, Schneider, Erzberg et Nagorny. Toutes les autres personnes de la suite étaient dans un autre wagon et ne purent voir quelles gens s'approchèrent du wagon des enfants et disposèrent d'eux. Parmi les premières toutes périrent, sauf la baronne Buxhevden et Erzberg. Naturellement leur déposition aurait dû avoir une particulière importance.

Je n'ai pu interroger la baronne Buxhevden, car elle m'a informé de l'impossibilité où elle était de se rendre auprès de moi. Un juge d'instruction ne peut aller auprès de chaque témoin. Je note cela, parce que je ne puis nullement admettre le reproche de n'avoir pas désiré établir toute la

vérité. Il ne me reste donc qu'un témoignage, celui d'Erzberg.

« Lorsque nous arrivâmes le matin à Ekaterinenbourg, dit celle-ci, deux personnes montèrent dans notre wagon. L'un était Zaslavski, l'autre m'est inconnu. Je ne sais qui me désigna Zaslavski, on parlait de lui autour du wagon. Je ne me souviens plus de son acolyte. Je n'ai jamais entendu alors le nom de Bieloboradof. Ils ordonnèrent aux enfants de descendre. Des fiacres furent amenés. Zaslavski prit place dans l'un avec Olga Nicolaievna..... »

Erzberg affirma que Zaslavski lui était déjà connu à Tobolsk. En outre, d'accord avec tous les témoins, elle déposa que Rodionof monta dans le wagon avec les deux commissaires bolchevistes. Elle ne pouvait prendre celui qui accompagnait Zaslavski pour Rodionof, puisqu'elle avait vu Rodionof à Tobolsk et pendant tout le voyage jusqu'à Ekaterinenbourg.

L'identité de l'inconnu a pu cependant être établie par l'enquête. Après le départ des enfants, les deux wagons qui les avaient amenés avec leur suite furent garés ailleurs. Quelque temps après, ils reçurent la visite du même Rodionof et encore de deux autres personnes. A la vue de tous, on tira de celui qu'avaient occupé les enfants Tastistchef, la comtesse Hendrikova et Schneider, de l'autre Ivan Kharitonof, Alexis Troupp, Leonide Siednef et Alexis Volkof.

Déposition d'Erzberg qui était dans le premier wagon : « Quelque temps après, Zaslavski apparut de nouveau et demanda Tatistchef, Hendrikova et Schneider. Il les emmena. Puis Rodionof nous dit : « Dans une demi-heure votre sort sera décidé. Mais ne craignez rien de fâcheux. » Puis le même individu qui était entré dans le wagon avec Zaslavski, emmena Troupp, Kharitonof, le petit Siednef, Nagorny et Volkof. Mes souvenirs cependant ne sont pas très précis. Je me souviens qu'on sut alors que Troupp allait remplacer Tchemodourof : celui-ci devait recevoir son congé. »

Erzberg précise donc que l'inconnu accompagnant Zaslavski auprès des enfants impériaux était le même qui l'accompagnait pour emmener Tatistchef, Hendrikova et Shneider. Elle ajoute qu'il était avec lui lorsqu'on emmena du second wagon Troupp, Kharitonof, Siednef et Volkof.

L'identité de cet inconnu ressort de la déposition de Volkof.

Voici ce qu'elle nous dit : « Les autres, Tatistchef, Hendri-

kova, Schneider et moi, on nous emmena plus loin. Je demandai à l'izvostchik : « La maison est-elle loin ? » Je ne pouvais m'imaginer qu'on nous conduisait en prison. L'izvostchik se tut. Je demandai à nouveau ; « Où nous conduis-tu ? » Nouveau silence. Nous arrivâmes à la prison. On nous amena au greffe. Tatistchef ne pouvant se contenir, me dit : « Voyez-vous Alexis Andrievitch, le proverbe a raison : la prison c'est comme la misère, on n'y échappe pas... » Rodionof ne répondit rien, mais l'autre commissaire s'écria méchamment à notre adresse : « Je suis né en prison par la grâce du Tsar ! » Il n'y avait aucun ordre me concernant. Le chef de la prison le fit remarquer au commissaire. Celui-ci fit un geste de la main et répondit : « Je l'enverrai plus tard. » Je ne savais pas qui il était. Mais ensuite, lorsque le commissaire à la police vint à la prison, nous nous plaignîmes de ce qu'on nous eût enlevé nos affaires (ce même commissaire inconnu m'avait pris ma valise). Il nous demanda qui nous avait arrêtés et dépouillés. Nous ne pûmes lui répondre, mais le chef de la prison lui dit : « C'est Yourovski ». Je m'en souviens parfaitement. »

Il résulte donc de la comparaison des témoignages que depuis l'arrivée de la famille impériale à Ekaterinenbourg, ceux qui eurent tout pouvoir sur sa destinée furent Golostchékine et les agents de la Tcherezvytchaïka, Zaslavski et Yourovski. En ce qui concerne Yourovski, la suite de mon enquête le prouvera entièrement.

En même temps que Leurs Majestés et la grande-duchesse Marie Nicolaïevna, entrèrent dans la maison Ipatief toutes les personnes de leur suite, sauf le prince Vassili Alexandrovitch Dolgorouki, c'est-à-dire le docteur Botkine, le valet de chambre Tchemodourof, le valet de pied Siednef et la femme de chambre Demidova ; avec les enfants impériaux, Nagorny, le cuisinier Kharitonof, le valet de chambre Troupp et l'aide-cuisinier Leonide Siednef.

L'arrivée des enfants eut lieu le 23 mai. Mais dès le lendemain le nombre des habitants de la maison Ipatief commença à diminuer. Le vieux Tchemodourof fut emmené le 24 mai à la prison. Il était malade. Sur la prière de l'Empereur, le docteur Botkine en avait informé le commandant de la maison. Tout le monde pensait, comme Tchemodourof lui-même, qu'on l'enverrait dans sa famille à Tobolsk. « Le 11/24 mai, dépose-t-il, on me conduisit de la maison Ipatief

non pas à la gare, mais en prison, où je restai enfermé jusqu'au 25 juillet, lorsque les Tchéco-Slovaques occupèrent Ekaterinenbourg et que les gardes-rouges avec tous les commissaires et les Soviets s'enfuirent. »

Quelques jours après, le 27 ou le 28 mai, furent encore conduits en prison Ivan Siednef et Nagorny : Gibbs et Gilliard en furent précisément les témoins involontaires.

Déposition de Gilliard : « Nous restâmes quelques jours à Ekaterinenbourg. Je me promenai dans la ville et regardai de l'extérieur la maison Ipatief. Voici ce que je vis le 14 ou le 15 mai (ancien style). Je marchais avec le docteur Derevenko et M. Gibbs. En passant près de la maison Ipatief, je vis dans un fiacre Siednef avec un soldat armé d'un fusil, et dans un second Nagorny. Celui-ci leva les yeux sur nous, nous reconnut et nous regarda longuement. Mais il ne fit aucun geste qui pût faire croire qu'il nous connaissait. Les fiacres, entourés de cavaliers, se dirigèrent au galop vers le centre de la ville. Nous les suivîmes le plus rapidement possible. Mais nous les perdîmes de vue dans la direction de la prison. »

Gilliard et Gibbs ne se trompaient pas. Siednef et Nagorny étaient emmenés à la prison. Il restait donc dans la maison Ipatief : Leurs Majestés, le Tsarevitch, les grandes-duchesses Olga, Tatiana, Marie et Anastasie avec le docteur Botkine, le cuisinier Kharitonof, le valet de pied Troupp, la femme de chambre Demidova et l'aide-cuisinier Leonide Siednef.

Dans les prisons d'Ekaterinenbourg se trouvaient : le prince Dolgorouki, le valet de chambre Ivan Siednef, Nagorny, la comtesse Hendrikova, Schneider, Tatistchef, Volkof et Tchemodourof. Les trois premiers étaient dans la prison n° 2 (maison d'arrêt transformée en prison par les Bolcheviks), et tous les autres dans la prison n° 1 (prison du district d'Ekaterinenbourg).

Les autres personnes arrivées avec les enfants impériaux, à l'exception du Dr Derevenko, reçurent du pouvoir soviétique l'ordre transmis par Rodionof, d'avoir à quitter le gouvernement de Perm. Derevenko resta à Ekaterinenbourg où il vivait en liberté. Les autres se dispersèrent en divers endroits de Sibérie.

CHAPITRE XII

LA MAISON IPATIEF.

La maison dans laquelle se déroulèrent les derniers jours de la Famille Impériale était connue sous le nom de la « Maison Ipatief », d'après le nom du propriétaire, un certain Nicolas Nicolaïevitch Ipatief. Curieuse coïncidence, si l'on se souvient que le premier Tsar de la dynastie des Romanof, Mikhaïl Feodorovitch, demeurait au Monastère Ipatief au moment où il fut appelé sur le trône.

La maison Ipatief a été l'objet d'une série d'examens judiciaires. Elle fut examinée par Nametkine, du 2 au 8 août 1918, par Serguieef du 11 au 14 août de la même année et par moi-même du 15 au 25 avril 1919.

La maison, qui se composait de deux étages, se trouvait au coin de la perspective Voznessensky et de la ruelle Voznessensky, deux rues situées au centre d'Ekatérinenbourg. On en trouvera une vue sur la photo n° 8, prise par moi-même.

La façade avant de la maison était dressée face à l'Est, du côté de la perspective Voznessensky. Le sol s'inclinait assez fortement en cet endroit, formant une pente descendant le long de la ruelle Voznessensky. Toute la maison étant construite sur cette pente, il s'en suivait que le rez-de-chaussée prenait plutôt le caractère d'un sous-sol, les fenêtres donnant sur la perspective Voznessensky étant plus basses que la surface du sol. Une grande porte pour les voitures et un guichet donnait accès à la cour dallée, autour de laquelle étaient groupés les services communs etc. Sur la photographie on distingue à côté de la maison, une guérite qui existait déjà de longue date. La façade arrière de la maison donnait sur le jardin, qui était disposé le long de la ruelle Voznessensky. Le jardin contenait quelques arbres et arbustes, peupliers, bouleaux, tilleuls, lilas, acacias. La photo N° 9 est

une vue de la partie arrière de la maison avec la terrasse donnant sur le jardin, prise de la ruelle Voznessensky.

En somme, l'aspect extérieur de la maison Ipatief donnait une impression plus favorable que celui des autres maisons de la région ; quant au jardin, il était assez misérable.

On accédait à l'étage supérieur de la maison du côté de Voznessensky la perspective. La porte d'entrée s'ouvrait sur le local marqué I sur le plan de l'étage. C'est dans ce local que se trouvait l'escalier d'honneur, qui s'éclairait par des fenêtres donnant sur la cour. La photo n° 10 montre l'escalier et le palier, ainsi que la cloison qui séparait ce dernier du local II, dont la photo 11 est la reproduction. Ici se trouvaient la salle de bains et le water-closet (III et IV). La fenêtre de la salle de bains donnait sur le jardin, celle du water-closet sur la cour. Une porte à gauche du palier donnait accès à l'antichambre (V). La chambre voisine (VI) était occupée par les autorités bolcheviques ; on trouvera la photographie de cette chambre sous le n° 12. Toutes les autres chambres de l'étage supérieur étaient occupées par la famille impériale et les personnes emprisonnées avec elle. Par les dépositions du valet de chambre Tchemedourof et du docteur Derevenko (que les Bolcheviks autorisaient de temps en temps à visiter les prisonniers de la maison Ipatief), nous apprenons que la chambre XIII était occupée par Leurs Majestés et l'Héritier, la chambre X par les Grandes-Duchesses. La femme de chambre Demidova occupait la chambre XI, le docteur Botkine et Tchemodourof les chambres VII et VIII (les salons), le valet de pied Troupp, le cuisinier Kharitonof et le jeune Léonide Siednef la chambre XII (chambre de passage) et XIV (cuisine). La chambre IX servait de salle à manger.

Les photos n° 13 à 16, prises par Nametkine, représentent : fig. n° 13 la chambre de Leurs Majestés et de l'Héritier ; fig. n° 14, la chambre des Grandes-Duchesses ; fig. n° 15, les salons (séparés par une arche) ; fig. n° 16, la salle à manger.

Sur la photographie n° 8, les cinq fenêtres de l'étage supérieur donnent sur la ruelle Voznessensky. Les deux fenêtres de gauche sont celles de la chambre de Demidova ; la fenêtre voisine, celle de la chambre des Grandes-Duchesses ; les deux fenêtres de droite ainsi que les deux premières fenêtres donnant sur la perspective Voznessensky sont celles de la chambre de l'Empereur, l'Impératrice et l'Héritier.

Sur le plan de l'étage inférieur, les chambres marquées

I, II, IV, V, VI, VII, VIII et X étaient des chambres habitées ; celles marquées III, IX, XII, XV servaient de débarras ; XI était le water-closet, XIII et XIV l'antichambre, avec une porte conduisant à la cour, qu'on voit sur la photo n° 17.

Les étages communiquaient par un escalier qui reliait le local II du plan de l'étage supérieur avec l'antichambre XIV de l'étage inférieur.

De toutes les chambres de l'étage inférieur, seule la chambre II présente de l'intérêt pour nous. Cette chambre avait comme dimensions 7 m. 80 sur 6 m. 40. Elle était éclairée par une fenêtre à double vitrage, avec une forte grille en fer à l'extérieur. La photo n° 18 en donne la reproduction. La chambre attenante (III) était un débarras, ne comportant d'autre issue que la porte communiquant avec la chambre II.

Pendant qu'elle servait de prison à la famille impériale, la maison Ipatief fut entourée de deux palissades. La photo n° 19 montre la première, qui longeait les murs de la maison. La deuxième, qu'on voit sur la photo n° 20, entourait complètement la maison et la première palissade, en passant à une certaine distance de cette dernière. Dans la palissade extérieure se trouvaient deux portes cochères et un guichet. Cette palissade cachait complètement la maison ; aux coins étaient disposées deux guérites pour les sentinelles. La photographie n° 20 fut prise pendant l'emprisonnement de la Famille Impériale avec un petit appareil de poche dissimulé.

CHAPITRE XIII

ORGANISATION DE LA GARDE. — SA COMPOSITION. — LE COMMANDANT AVDIEEF.
— RÉGIME DE LA MAISON IPATIEF.

Pendant la détention de la Famille Impériale, la maison Ipatief s'appelait : « maison à destination spéciale » et les détenus étaient appelés par les Bolcheviks « les habitants de la maison Ipatief ».

Le garde était assurée de la façon suivante d'après les dépositions des gens qui y prirent part jusqu'au moment du meurtre (1).

Dès l'arrivée de Leurs Majestés et de la grande-duchesse Marie Nicolaievna, il y eut une garde intérieure et extérieure, la première postée au premier étage, la seconde hors de la maison. Mais tout d'abord, jusqu'à l'arrivée des enfants impériaux, au moment à peu près où l'on achevait la seconde palissade extérieure, ce système de la double garde n'était pas rigoureusement appliqué. Il le fut après l'achèvement de la palissade.

La garde extérieure se montait : 1° dans la guérite près de la porte de la palissade sur la perspective ; 2° dans la seconde guérite au coin de la ruelle et de la perspective ; 3° au guichet d'entrée, de sorte que la sentinelle voyait le perron du premier étage et tout l'espace entre les deux palissades ; 4° dans la vieille guérite située entre la façade de la maison et la

(1) Voici le nom de ceux qui purent être interrogés : Michel Ivanovitch Letemine, Paul Spiridonovitch Medviedef, Philippe Polyevktovitch Proskouriakof, Anatole Alexandrovitch Yakimof. Le premier fut interrogé comme témoin à Ekatérinenbourg le 9 août 1918 par le chef de la police criminelle et les 18-19 octobre par Serguieef ; les trois autres comme accusés : Medviedef à Perm le 12 février 1919 par Alexieef, agent de la police criminelle d'Ekatérinenbourg, et à Ekatérinenbourg les 21-27 février par Serguieef ; Proskouriakof, à Ekatérinenbourg le 26 février 1919 par Alexieef et les 1-3 avril 1919 par moi ; Yakimof à Perm le 2 avril 1919 par Alexieef et les 7-11 mai par moi.

palissade intérieure, d'où la sentinelle surveillait toutes les fenêtres du premier étage ; 5° dans la cour près du guichet ; 6° dans le jardin ; 7° sur la terrasse de la maison ; 8° dans la chambre du rez de chaussée n° IV, près de la fenêtre la plus éloignée de la terrasse.

La garde intérieure était assurée par deux postes : 1° l'un derrière la porte d'entrée dans la pièce I (voir phot. n° 10) où se trouvait, près de la fenêtre, un divan sur lequel s'asseyait la sentinelle ; 2° l'autre dans la pièce II (voir phot. n° 11) près du cabinet de toilette et de l'escalier descendant au rez-de-chaussée.

Parmi tous ces postes, deux : celui sur la terrasse et celui de la pièce IV du rez-de-chaussée étaient munis chacun d'une mitrailleuse.

A la fin de juin ou au début de juillet, leur nombre fut augmenté. D'autres postes furent placés : 1° dans la cour de derrière ; 2° dans le grenier avec une mitrailleuse ; 3° à un endroit que j'ignore, avec mitrailleuses.

Ainsi les malheureux habitants de la maison Ipatief furent placés dans une situation sans issue. Quels étaient les gens qui les gardaient ?

Il faut distinguer entre eux ceux qui montaient la garde à l'extérieur de ceux qui la montaient à l'intérieur. Jusqu'à l'arrivée des enfants impériaux, la garde extérieure fut formée au hasard de gens faisant partie des gardes-rouges au service des différentes institutions bolchevistes. Ils ne pénétraient pas dans la maison Ipatief (1).

Déposition de Souetine : « En mars 1918, j'entrai dans le détachement de garde d'Ekatérinenbourg. Son chef était un Letton, dont j'ignore le nom. Je pris la garde à la prison n° 1, à la Banque d'Etat et dans d'autres endroits. En avril, on me désigna pour la maison Ipatief où était détenu l'ancien Tsar. J'y restai trois jours. Je montai la faction à l'extérieur de la porte d'entrée. Chaque jour, vers midi, l'Empereur sor-

(1) Nous avons pu établir la personnalité de trois d'entre eux : Félix Mikhaïlovitch Yakoubtsef, paysan du gouvernement de Vilna ; le paysan Grigori Ivanovitch Souetine, du gouvernement de Perm ; Mohammed Ziakir Abdoul Latipof, du gouvernement d'Oufa. Ils appartenaient au détachement chargé de garder les prisons et autres établissements. Ils ont été interrogés par le chef de la police criminelle d'Ekatérinenbourg, le premier le 10 août 1918, le second le 2 octobre, et le troisième le 3 octobre de la même année. Yakoubtsef reconnut avoir fait partie de la garde extérieure de la maison Ipatief, mais n'avoir jamais vu la Famille Impériale.

tait dans le jardin avec sa femme, ses 4 filles et le Tsarevitch porté par son médecin. Ils se promenaient ensemble 30 ou 40 minutes. L'Empereur s'approchait alors parfois de quelque sentinelle, parlait avec elle, s'informait de son temps de service. Je voyais que les sentinelles se conduisaient bien à son égard, le plaignant, disant même parfois qu'on n'avait pas raison de tourmenter cet homme. Après mes trois jours, je ne fus plus désigné pour la maison Ipatief..... »

Déposition de Latipof : « J'entrai au printemps dans le détachement de garde d'Ekatérinenbourg où je servis en tout seulement un mois environ. Je fus désigné pour la maison Ipatief où je pris la garde trois jours seulement, au lieu d'une semaine, comme on l'avait d'abord fixé. J'ai monté la faction en différents endroits à l'extérieur et un jour à l'intérieur de la cour. J'y ai vu le Tsar se promener dans le jardin avec une de ses filles. Pendant cette promenade, il y avait partout des sentinelles dans le jardin. En causant avec des camarades, j'appris d'eux que le Tsar les saluait et que ses filles étaient aimables avec eux. Les sentinelles gardaient bien le Tsar. »

La lutte sur le front et la guerre civile, qui brassaient les populations d'un endroit dans l'autre, n'ont pas permis d'établir l'identité de la plupart des soldats chargés de la garde extérieure au début de la détention d'Ekatérinenbourg. Mais le fait est sûr : cette garde n'était pas assurée par un détachement spécialement choisi.

Il en était tout autrement de la garde intérieure, dès le début. Sa composition a été facile à préciser. Elle était formée d'ouvriers de la fabrique des frères Zlokasof, à Ekatérinenbourg même.

Firent partie de la garde intérieure : 1° le paysan Alexandre Dmitrievitch Avdiéef, 35 ans, serrurier de profession, gouvernement de Perm ; 2° Alexandre Mikhaïlovitch Mochkine, 27-28 ans, serrurier de profession, né à Semipalatinsk ; 3° Ivan Petrovitch Loguinof, paysan, district d'Ekatérinenbourg ; 4° et 5° deux de ses cousins Vassili et Vladimir ; 6° le paysan Vassili Grigorievitch, Gonchkevitch, 30 ans, serrurier, gouvernement de Tobolsk ; 7° le paysan Alexandre Theodorovitch Soloviof, serrurier, gouvernement de Vladimir ; 8° Serge Ivanovitch Lioukhanof, chauffeur de profession, district d'Ekatérinenbourg ; 9° son fils Valentine ; 10° Ivan Stepanovitch Chouline, serrurier, district d'Ekatérinenbourg ; 11° le matelot Nicolas Michkevitch arrivé de Pétrograd ; 12° son frère Stanislaf ; 13° Ivan Kracheninikof, de Penza ; 14° Constantin Ivanovitch Ou-



FIG. 37. Endroit où dérapa le camion transportant les cadavres.

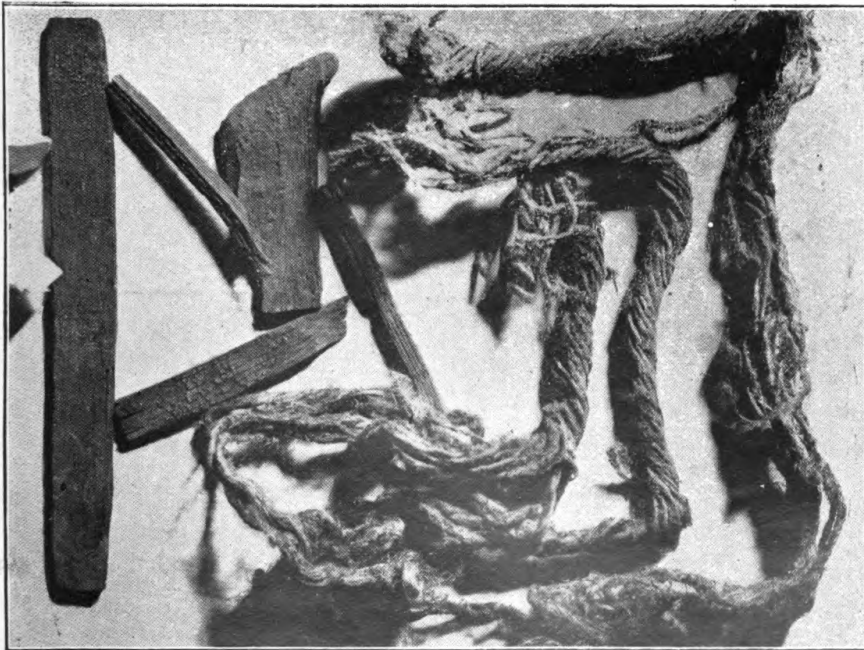


FIG 38. Corde maculée d'huile et morceaux de planches trouvés dans la région des " Quatre Frères ".

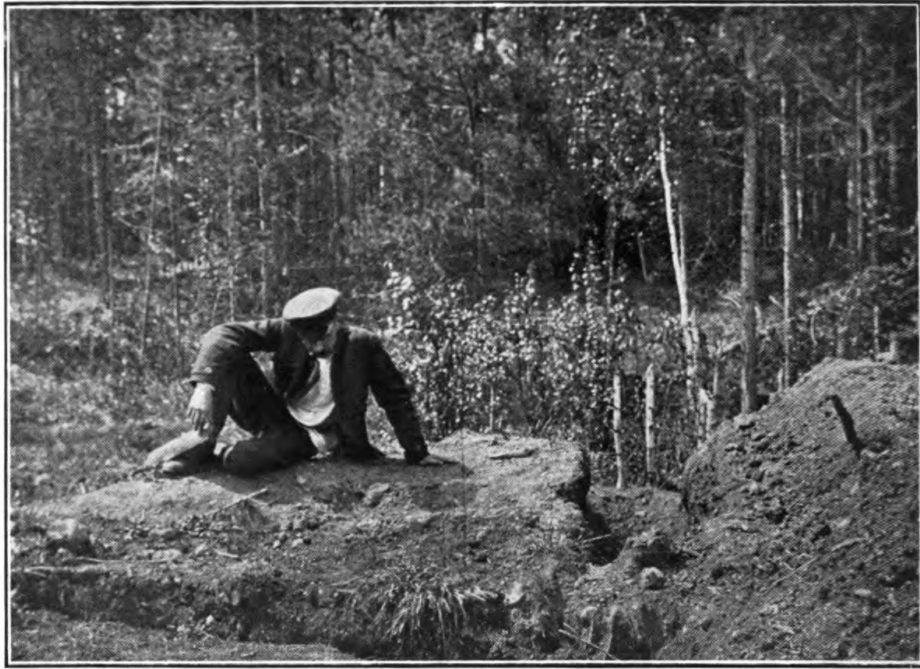


FIG. 40. Foyer près du " Puits Ouvert ".



FIG. 41. Foyer près du bouleau.

kraintsef, d'Ukraine ; 15° Léonide Vassilief Labouchef, serrurier, d'Ukraine ; 16° Alexis Komendantof ; 17° Nicolas Koriakine ; 18° Alexis Sidorof, d'Ukraine ; 19° Anton Babitch, 20 ans, d'Oufa, serrurier.

Ce détachement fut changé vers le moment de l'arrivée des enfants impériaux. Une garde spéciale et permanente fut créée avec d'abord des ouvriers de l'usine Sysser, qui se trouvait à 35 verstes d'Ekatérinenbourg.

Ce fait ne fut ignoré de personne, et dans l'usine Sysser, on connut évidemment par leur nom les ouvriers qui allèrent garder le Tsar, car le choix de ces volontaires fut fait ouvertement. Grâce aux dépositions de Letemine, de Médviédef et de Proskouriakof, ouvriers de cette usine, il a été possible d'établir exactement la composition du nouveau détachement.

- | | |
|--|---------------------------------------|
| 1° Alexis Nikitich Nikiphorof. | 18° Nicolas Stepanovitch Sadtchikof. |
| 2° Constantin Stepanovitch Dobrynine. | 19° Grégoire Alexandrovitch Késaref. |
| 3° Ivan Andreievitch Starkof. | 20° Nicolas Stepanovitch Zaitsef. |
| 4° André Alexeievitch Starkof. | 21° Simeon Nikolaievitch Bieloïmoïne. |
| 5° André Andreievitch Strekotine. | 22° Michel Ivanovitch Letemine. |
| 6° Alexandre Andreievitch Strekotine. | 23° Benjamin Iakovlevitch Saphonof. |
| 7° Michel Pavlovitch Kotof. | 24° Simeon Stepanovitch Cheveleff. |
| 8° Philippe Polyektovitch Proskouriakof. | 25° Alexis Ivanof Tchourkine. |
| 9° Iégor Alexeievitch Stolof. | 26° Alexandre Krodinof Alexieeff. |
| 10° Alexandre Gregoriévitch Orlof. | 27° Stepane Grigoriévitch Viatkine. |
| 11° Roman Ivanovitch Tiotkine. | 28° Ivan Pavlovitch Kotegof. |
| 12° Nicolas Ivanovitch Podkoriotof. | 29° Alexandre Alexievitch Kotegof. |
| 13° Simeon Mikhaïlovitch Touryguine. | 30° Paul Spiridonovitch Medviédef. |
| 14° Victor Constantinovitch Lougovoï. | 31° Iégor Vassilievitch Drosdof. |
| 15° Vassili Iégorovitch Semionof. | 32° Feodor Vassilievitch Emelianof. |
| 16° Nicolas Ivanovitch Popof. | 33° Nicolas Mikhaïlovitch Rousakof. |
| 17° Ivan Semionovitch Talapof. | |

Parmi ces ouvriers deux quittèrent le détachement au moment du crime : Vassili Iégorovitch Semionof et Grégoire Alexandrovitch Késaref. Ils furent remplacés par Constantin Stepanovitch Zaitsef et André Alexeievitch Starkof. De plus firent partie pendant quelque temps de la garde : Pierre Akimovitch Ladastchikof et Constantin Vassilievitch Talanof.

Ces ouvriers de l'usine Syssert apparurent dans la maison Ipatief dans les premiers jours qui suivirent l'arrivée des enfants. Une semaine après leur cadre fut complété par les ouvriers de la même usine des frères Zlokazof. Voici les noms de ces nouveaux venus :

- 1° Anatole Alexandrovitch Yakimof, gouvernement de Perm, 31 ans.
- 2° Grégoire Tikhonovitch Liesnikof, gouvernement de Perm, 29 ans.
- 3° Philippe Ilitch Viatkine, district d'Ekaterinenbourg.
- 4° Nicolas Vassilievitch Poutilof, serrurier, gouvernement de Viatka.
- 5° Michel Smorodiakof, 18 ans, district d'Ekaterinenbourg.
- 6° Nikita Stepanovitch Deriabine, gouvernement de Perm.
- 7° Alexandre Ivanovitch Oustinof, 27 ans, gouvernement de Perm.
- 8° Alexandre Stepanovitch Korzoukhine, district d'Ekaterinenbourg.
- 9° Ivan Ivanovitch Romanof, 31 ans, gouvernement de Iaroslaf.
- 10° Siméon Guérassimovitch Dmitrief, 21 ans, gouvernement de Tver.
- 11° Ivan Nikolaïevitch Klestchef, 21 ans, serrurier de profession, gouvernement de Perm.
- 12° Ivan Nicolaïevitch Permiakof, 18 ans, serrurier, district d'Ekaterinenbourg.
- 13° Leonide Ivanovitch Broussianine.
- 14° Vassili Pelegof.
- 15° Alexandre Osokine.
- 16° Alexandre Prokhorof, gouvernement d'Oufa.
- 17° Alexandre Semionovitch Varakouchef, venu de Toula ou de Petrograd, serrurier.
- 18° Skorokhodof.
- 19° Fomine.
- 20° Zotof.
- 21° Liaks Skorojinski.

Le personnage le plus important était Avdieef, commandant de la « Maison à destination spéciale », il était secondé par Mochkine. Medviedef était le commandant du détachement lui-même. Yakimof, Starkof et Dobrinine s'occupaient de la relève des sentinelles et vérifiaient les postes.

Avdieef et Mockhine habitaient comme la Famille Impériale le premier étage de la maison ; ils y occupaient la chambre n° VI. Dans cette même chambre et dans le vestibule n° V qui l'avoisinait s'étaient installés une dizaine de gardes, tous de la fabrique Zlokazof.

Le reste du détachement s'était établi tout d'abord au rez-de-chaussée et fut plus tard transféré dans la maison voisine appelée maison Popof, du nom de son propriétaire.

A l'exception de Michkevitch et de Skorojinski, qui quitta

bientôt le détachement de garde, tous ces gens étaient de véritables Russes, ouvriers d'usine. Il faut se demander pourquoi eux, et non d'autres furent choisis pour garder l'Empereur.

L'usine des frères Zlokazof travaillait pour la défense nationale. Elle fabriquait des munitions. L'embauchage à l'usine évitait l'envoi au front. Aussi y avait-il beaucoup de déserteurs qui, au début des troubles, se mirent à la tête du mouvement et constituèrent la force du bolchevisme après la révolution du 25 octobre. Avdieef était le type de ce rebut de la masse ouvrière russe, homme de meeting, inintelligent, ignorant, grossier, ivrogne et voleur. Ses compagnons de la maison Ipatief lui ressemblaient. Voici ce que nous dit d'eux Anatole Yakimof : « J'arrivai à Ekaterinenbourg au début de novembre 1917. J'entrai à l'usine des Zlokazof, que les deux frères dirigeaient toujours : il n'y avait pas encore de Comité, mais un commissaire, le serrurier Avdieef. Je ne sais pas d'où il était. On disait qu'il avait été dans une autre usine machiniste d'une locomobile. En décembre, il fit jeter en prison les Zlokazof, et forma un Comité qui dirigea l'affaire. Il se mit à la tête et s'entoura de ses amis... En avril, le bruit courut dans la ville qu'on amenait le Tsar à Ekaterinenbourg, parce qu'on avait voulu, disait-on parmi nous, l'enlever de Tobolsk. Au début de mai, aussitôt après l'arrivée du Tsar, on apprit que notre Avdieef était commandant de la maison où on le détenait, appelée « maison à destination spéciale. » En effet, Avdieef lui-même vint nous en informer dans un meeting. Je ne saurais vous expliquer pourquoi il fut nommé là. C'était un véritable bolchevik, jugeant que les Bolcheviks avaient donné la véritable bonne vie. Souvent il nous disait qu'ils avaient anéanti les riches et les bourgeois, enlevé le pouvoir à Nicolas « le sanglant » etc. Il rôdait toujours par la ville pour faire exécuter les prescriptions du Soviet local. C'est pour ces raisons sans doute que celui-ci le nomma Commandant. Dans le meeting où il nous réunit alors, il nous raconta qu'il était allé chercher le Tsar à Tobolsk avec Yakovlef. Quel était ce Yakovlef ? Je l'ignore. Celui-ci voulait conduire le Tsar hors de Russie, nous disait Avdieef, et dans ce but l'avait amené à Omsk. Mais les Bolcheviks d'Ekaterinenbourg, informés, ne permirent pas le départ du Tsar et le firent savoir à Yakovlef. Le sens de son discours était que Yakovlef était partisan du Tsar, mais que lui, Avdieef,

avec les Bolcheviks, défendait la Révolution contre le Tsar. De ce dernier il parlait toujours avec haine. Il l'insultait toujours, ne l'appelant que « le sanglant », « le buveur de sang ». Ce qu'il lui reprochait surtout, c'était l'envoi au front : le Tsar avait voulu cette guerre et avait versé pendant trois ans le sang des ouvriers. Il répétait en somme ce que disaient les Bolcheviks. Il laissait comprendre qu'il avait été nommé Commandant, parce qu'il avait empêché Yakovlef d'enlever le Tsar. Et il montrait son plaisir de cette nomination dans les meetings lorsqu'il promettait aux ouvriers de les mener à la maison Ipatief : « Je vous y conduirai tous et je vous montrerai le Tsar ! » Les ouvriers de l'usine y allaient sans cesse, mais non pas tous, ceux-là seulement qu'avait choisis Avdieef parmi ses meilleurs camarades. Ils y allaient isolément ou par deux. Ils restaient un jour ou deux à la maison Ipatief. Leur but principal, j'en pense, était de gagner de l'argent. Pour aller à la maison Ipatief, ils touchaient 100 roubles par mois, en plus des rations de vivres. Ils recevaient en outre leur paye à l'usine comme membres du Comité..... »

L'agent de la police criminelle d'Ekatérinenbourg chargé de vérifier l'identité des gardes de la maison Ipatief et de les arrêter, me communiqua le rapport suivant n° 26, le 9 avril 1919 : « Le garde-rouge Ivan Nicolaievitch Klestchef a 21 ans..... Il manifesta depuis l'enfance de mauvais penchants, et se mit à voler, de connivence avec sa mère. A l'école, il apprit fort peu, et ses maîtres se plaignaient de lui ; ses parents ne firent rien pour l'amender et à la fin il fut chassé de l'école comme incorrigible. Il apprit alors, auprès de son père, le métier de serrurier et travailla jusqu'à sa majorité à l'usine Ouchkof. Il continua à voler. Peu avant la révolution de février, il alla chercher du travail dans le pays de ses parents et se montra à Tioumen dans une bande de va-nu-pieds, au milieu desquels sa mère vint le chercher pour le ramener à l'usine Ouchkof. Après la révolution d'octobre, il se fit Bolchevik, puis garde-rouge et devint le distributeur des biens réquisitionnés chez les propriétaires... »

Le tableau est le même à l'usine Syssert. Paul Medviedef avoua à l'agent Alexieef que les gardes de la maison Ipatief furent choisis à 35 verstes d'Ekatérinenbourg, parce que à l'usine Syssert « l'organisation du parti bolchevik était meilleure. » La femme de Medviedef, interrogée par Serguieef les

10-11 novembre 1918, tout en cherchant à décharger son mari, déclara qu'elle avait vécu très bien avec lui avant la Révolution, mais qu'après son entrée dans le parti bolchevik, il devint « indocile, ne connaissant plus personne et cessant d'avoir pitié même de sa famille. »

Michel Letemine déclara à Serguieef les 18-19 octobre 1918, que, lorsqu'il proposa ses services pour garder le Tsar, on fit une enquête sur sa conduite avant de l'engager. A la question de Serguieef, s'il n'était pas passé en justice auparavant, il répondit qu'il avait été condamné en 1914 à quatre ans de détention pour attentat à la pudeur sur une mineure !

Tels étaient les Russes qui entouraient la famille impériale dans la maison Ipatief. Il est difficile de penser que sa vie fut agréable dans un tel entourage.

L'Impératrice, la grande-duchesse Marie Nicolaievna et Demidova écrivirent d'Ékatérinenbourg à Tobolsk avant l'arrivée des enfants. Le fait qu'elles employèrent un langage de convention prouve que le séjour d'Ékatérinenbourg n'était pas favorable. J'ai montré plus haut les modestes ressources financières laissées à la Famille Impériale. Elle avait sans doute ses bijoux. Mais avant l'exil à Tobolsk l'Impératrice avait ordonné de placer au Kremlin les bijoux de la couronne qui étaient à sa disposition, et beaucoup d'autres à elle avec des objets d'une grande valeur : brillants, orfèvrerie, dentelles. Elle n'avait gardé que peu de chose. C'était tout le capital réel dont disposait la Famille Impériale. Dans les lettres il était appelé : « le remède », « les affaires à Siednef. »

Déposition de Gilliard : « Le 24 avril, une lettre nous arriva de l'Impératrice. Elle nous apprenait qu'on les avait installés dans *deux* chambres de la maison Ipatief, qu'ils étaient à l'étroit et se promenaient seulement dans un petit jardin, que la ville était poussiéreuse, qu'on avait examiné leurs affaires et même leurs médicaments. Elle laissa comprendre en termes très prudents, que nous devons prendre à notre départ de Tobolsk, tous les bijoux, mais avec de grandes précautions. Elle les appelait « les remèdes » d'après une expression convenue. Plus tard arriva une autre lettre au nom de A. Tegleva écrite par Demidova, sans doute sur la demande de Leurs Majestés. Elle nous disait ce qu'il fallait faire des bijoux appelés « les affaires à Siednef ».

Déposition de Tegleva : « Les Grandes-Duchesses reçurent des lettres de l'Impératrice et de Marie Nicolaievna, j'en reçus

de Marie Nicolaïevna et de Demidova. On y voyait clairement que la vie était dure à Ekaterinenbourg. Marie Nicolaïevna écrivait qu'ils couchaient dans une unique chambre, qu'ils mangeaient avec les domestiques, que Siednief ne leur faisait guère que de la kacha, et qu'ils recevaient leurs repas d'un restaurant soviétique. »

Voici la déposition de Tchemodourof sur la vie dans la maison Ipatief jusqu'à son départ en prison. « Dès que Leurs Majestés arrivèrent, on les soumit à une perquisition minutieuse et grossière, dirigée par un certain Didkovski et le Commandant de la maison : Avdief. L'un d'eux enleva des mains de l'Impératrice son réticule et s'attira cette remarque de l'Empereur : « Jusqu'ici j'avais eu affaire à d'honnêtes gens bien élevés. » Didkovski répondit : « Je vous prie de ne pas oublier que vous êtes sous le coup de poursuites et en état d'arrestation. » Le régime de la détention était extrêmement dur et l'attitude des gardiens révoltante. Mais Leurs Majestés supportaient en apparence tout cela avec égalité d'âme, comme si elles ne remarquaient ni les gens ni leurs actes. La journée se passait habituellement ainsi : le matin, la famille réunie buvait le thé, servi avec le pain noir restant de la veille. A 2 heures, avait lieu le déjeuner envoyé tout préparé par le Soviet local, composé d'un bouillon de viande et d'un rôti, ou plus souvent de côtelettes. Comme nous n'avions pris ni serviettes ni linge de table, et que personne ne nous en donnait, nous mangions sans nappe. Les assiettes et le service en général étaient extrêmement pauvres. Nous étions tous à la même table sur l'ordre de l'Empereur. Parfois, pour nous six, nous n'avions que cinq cuillères. Le dîner se composait des mêmes plats que le déjeuner. La promenade au jardin n'était permise qu'une fois par jour, pendant 15 à 20 minutes. Pendant la promenade, le jardin était entouré de sentinelles. Parfois, l'Empereur adressait à l'une d'elles une question insignifiante, sans rapport avec l'ordre établi dans la maison : pour toute réponse le silence ou une grossièreté... Jour et nuit, trois gardes-rouges se tenaient au premier étage, l'un à la porte d'entrée, l'autre dans le vestibule, le troisième près du cabinet de toilette. La tenue et l'extérieur de ces hommes étaient indécents : ils étaient grossiers, débraillés, la cigarette aux lèvres ; leurs gestes et leurs manières inspiraient la crainte et le dégoût. »

Déposition de Kobylinski : « Je vous rapporterai le plus

typique des récits de Tchémoudourof, dont je me souviens : Lorsque l'Empereur, l'Impératrice et Marie Nicolaïevna arrivèrent dans la maison Ipatief, on les soumit à une perquisition insolente. L'Empereur sortit de son calme et fit une remarque. On lui répondit grossièrement qu'il était arrêté... La nourriture était mauvaise : on l'apportait toute prête de quelque restaurant entre 3 ou 4 heures. Leurs Majestés mangeaient avec les domestiques. On plaçait une soupière sur la table : il n'y avait pas assez de cuillères, de fourchettes, de couteaux. Les gardes-rouges assistaient au repas. L'un d'eux fourra un jour sa cuillère dans la soupière : « Vous en avez assez. Je mers. » Les Grandes-Duchesses dormaient sur le parquet, car elles n'avaient pas de lit. On faisait des appels. Lorsque les Grandes-Duchesses allaient au cabinet de toilette, les gardes-rouges les suivaient sous prétexte de les surveiller. En somme, disait Tchémoudourof, on pouvait voir que la famille impériale était soumise à d'insupportables tortures morales. »

Déposition de Gilliard : « Voici ce que puis dire de Tchémoudourof. Il me désigna Avdieef comme le personnage principal de la maison Ipatief. Celui-ci se conduisait d'une façon dégoûtante. Je me souviens avec précision des faits suivants qu'il me raconta. Les domestiques et les commissaires mangeaient à la même table que Leurs Majestés. Un jour Avdieef, assistant à un de ces repas, avait gardé sa casquette sur la tête et fumait une cigarette. Comme on mangeait des côtelettes, il prit son assiette, et passant le bras entre Leurs Majestés, il se servit. En déposant une côtelette sur son assiette, il plia le bras et frappa l'Empereur du coude au visage. Je vous rapporte exactement les paroles de Tchémoudourof. Lorsque les Grandes-Duchesses allaient au cabinet de toilette, elles se heurtaient à une sentinelle qui leur adressait de grossières plaisanteries, leur demandant où elles allaient et pourquoi. Puis, lorsqu'elles étaient entrées, le garde s'adosait à la porte. »

Le valet de chambre Siednef et Nagorny restèrent quelques jours dans la maison Ipatief, puis ils furent transférés dans la prison n° 2, où ils restèrent environ un mois et demi jusqu'au moment où ils furent fusillés.

Le prince Georges Evguénievitch Lvof s'y trouva avec eux. Voici sa déposition :

« Siednef et Nagorny dépeignaient le régime d'Ekatérienbourg sous de noires couleurs... Les gardiens commen-

cèrent à voler, d'abord l'or et l'argent, puis le linge, les chaussures. Le Tsar ne put le souffrir et s'emporta. On lui répondit grossièrement qu'il était prisonnier et ne commandait plus. Leurs Majestés étaient en général grossièrement traitées. Siednef et Nagorny jugeaient le régime « effrayant ». Et chaque jour il devint pire. On leur donnait d'abord 20 minutes pour se promener, puis ce temps fut diminué jusqu'à 5 minutes. Il n'était pas permis de faire de l'exercice physique. Le Tsarevitch était malade... L'attitude des gardiens était plus particulièrement ignoble à l'égard des Grandes-Duchesses. Elles ne pouvaient aller aux water-closets sans permission, et sans être accompagnées d'un garde-rouge. Le soir elles étaient forcées de jouer du piano. La table était commune avec la domesticité. Siednef se demandait comment l'Impératrice pouvait vivre en se nourrissant seulement de macaroni. Siednef et Nagorny se querellaient toujours avec les gardes-rouges à propos des affaires de la Famille Impériale, dont ils défendaient les intérêts dans leur dévouement absolu. Voilà pourquoi ils furent jetés en prison. Leurs récits étaient confirmés par les gardes-rouges de la prison. Ils étaient de service tantôt chez nous, tantôt à la maison Ipatief. Ils causaient avec moi et me disaient les mêmes choses que Siednef et Nagorny. Ils affirmaient, je m'en souviens, qu'on forçait les Grandes-Duchesses à jouer du piano et qu'en général on traitait mal la Famille Impériale. »

La paysanne Anna Bielozerova vivait avec l'ouvrier Vassili Loguinof, ami de Avdieef, et appartenant au groupe de ceux qui montaient la garde à l'intérieur de la maison Ipatief. Dans sa déposition elle s'efforce naturellement de parler, d'après Loguinof, dans des termes adoucis des gardiens du Tsar. « Ils avaient appris, dit-elle, aux Grandes-Duchesses à jouer je ne sais quelle musique. »

Il ne peut donc y avoir doute, à mon sens, sur le caractère du milieu qui entourait la Famille Impériale. Les murs eux-mêmes de la maison Ipatief sont les témoins les plus sûrs de la dure vie qu'elle y menait. Ils étaient couverts d'inscriptions et de dessins, dont Raspoutine était le plus souvent le sujet. Ceux-là se trompent qui pensent que le poison de ce monstre n'avait pas pénétré dans les masses.

L'agent de la police criminelle, Alexieef interrogea l'accusé Medviedef le 12 février 1919. Voici ce qu'il en tira : « Extérieurement, le Tsar parut toujours calme. Chaque jour il allait

se promener dans le jardin avec ses enfants. Son fils ne pouvait marcher, car il avait mal à la jambe. Le Tsar, qui s'occupait toujours de lui, le portait dans ses bras. La femme du Tsar ne sortait jamais dans le jardin, mais seulement sur le perron, près de la palissade entourant la maison. Parfois elle s'y asseyait avec son fils qui était toujours dans une chaise roulante. Le Tsar paraissait bien portant et ne vieillissait pas. Il n'avait pas de cheveux blancs, tandis que sa femme en avait et était amaigrie. Les enfants se conduisaient comme « à leur ordinaire » et riaient avec les sentinelles. Il était défendu de leur parler. Il lui arrivait à lui, Medviedef, de causer avec le Tsar en le rencontrant dans le jardin. Un jour, le Tsar lui demanda : « Comment vont les affaires ? Comment va la guerre ? Où va-t-on mener les troupes ? » A quoi il répondit : « Maintenant, c'est la guerre civile, des Russes se battent avec des Russes. » Les conversations étaient brèves... La nourriture était d'abord apportée d'un restaurant soviétique sur la perspective Glavny, par des femmes et des jeunes filles qui la remettaient aux sentinelles à la porte d'entrée : elles ne pénétraient pas dans la maison. C'était du lait, du pain blanc, de la soupe et des côtelettes. Puis on permit à leur cuisinier de préparer les repas. Souvent on amenait un prêtre pour dire la messe. Pendant tout le temps que lui, Medviedef, fit partie de la garde, le Tsar et sa famille n'eurent à souffrir d'aucun mauvais traitement : toute insulte et toute insolence étaient interdites. La Famille Impériale couchait dans deux chambres... »

Déposition de l'accusé Philippe Proskouriakof, interrogé par moi les 1-3 avril 1918 : « Les prisonniers se levaient le matin à 8 ou 9 heures, et priaient en commun. Ils se réunissaient dans la même chambre et chantaient les prières. Le déjeuner était à 3 heures. Ils mangeaient tous dans la même pièce, les domestiques à leur table. A 9 heures du soir avait lieu le souper, le thé, puis ils allaient se coucher. D'après Medviedef, ils passaient la journée de la façon suivante : Le Tsar lisait, l'Impératrice lisait aussi, ou cousait et brodait avec ses filles. Ils se promenaient une heure et demie environ. Aucun travail physique ne leur était permis (en plein air)..... Je les ai souvent entendus chanter, exclusivement des chants d'église. Les dimanches un prêtre et son diacre de l'église de l'Ascension venait dire la messe... Benjamin Saphonof commença à se livrer à de lourdes grossièretés. Il n'y avait qu'un

cabinet de toilette pour toute la Famille Impériale. Autour de ce cabinet Saphonof écrivait des saletés... Une fois il grimpa sur la palissade, juste sous les fenêtres, et se mit à chanter diverses chansons obscènes. André Strékotine dessina aussi dans les chambres du bas des caricatures grossières. Bielo-moïne y prit part aussi : il riait et apprenait à Strékotine à mieux dessiner. Je vis moi-même ce dernier s'appliquer à ce travail... »

L'accusé Anatole Yakimof, interrogé par moi les 7-11 mai 1919, déclara : « C'est nous qui gardions le Tsar et sa famille dans la maison Ipatief...

« Les détenus chantaient quelquefois. Il m'est arrivé d'entendre des chants religieux, le chœur des Chérubins. Mais ils chantaient aussi je ne sais quelle autre chanson. Je ne pouvais distinguer les paroles, mais le motif était triste : c'était celui de la chanson : « Le malheureux est mort à l'hôpital militaire ». J'entendis chaque fois des voix de femme, jamais des voix d'homme.....

« Je n'ai pu savoir directement comment Avdieef s'était comporté à l'égard des détenus. Mais j'ai pu observer Avdieef lui-même. C'était un ivrogne, grossier et sans culture ; son âme était méchante. S'il arrivait qu'un des détenus en son absence s'adressât à Mochkine, celui-ci répondait toujours qu'il fallait attendre le retour d'Avdieef. A son retour Mochkine lui transmettait la demande et il répondait chaque fois : « Qu'ils aillent au diable ! » En quittant les chambres où vivait la Famille Impériale, il arrivait à Avdieef de dire qu'on lui avait fait quelque prière, mais qu'il avait refusé. On voyait que ce refus était pour lui un plaisir : il en parlait « joyeusement ». Un jour par exemple, je m'en souviens, on lui avait demandé l'autorisation d'ouvrir les fenêtres, il disait qu'il avait refusé. Je ne sais pas comment il appelait le Tsar en sa présence. Mais dans la chambre du commandant il appelait tous les détenus : « eux » et au lieu de Nicolas disait : « Nicolacha ». Dès qu'il arriva dans la maison Ipatief, il se mit à y attirer ses camarades parmi les ouvriers.....

« Tous ces gens faisaient bombance avec Avdieef, s'enivraient et volaient ce qui appartenait aux détenus. Un jour, Avdieef se saoula au point qu'il roula au rez-de-chaussée, après avoir été auprès de la Famille Impériale dans cet état. Les ivrognes emplissaient de vacarme la chambre du commandant, brailaient à tue-tête, dormaient n'importe où, et souillaient tout.

Ils chantaient des chansons qui ne pouvaient être agréables au Tsar : *Vous êtes tombés dans la lutte fatale. Rompons avec l'ancien régime. Debout camarades!* Aussi, en sachant Avdieef un ivrogne, grossier et méchant, je pense qu'il devait mal se comporter à l'égard de la Famille Impériale. A le juger d'après son attitude dans la chambre du commandant, il devait être insultant. Je me souviens encore l'avoir entendu parler, avec ses camarades, de Raspoutine, il disait ce que tout le monde répétait et ce dont les journaux avaient parlé... »

Telle était la réalité au milieu de laquelle la Famille Impériale vécut à Ekaterinenbourg jusqu'aux premiers jours de juillet.

CHAPITRE XIV

CHANGEMENT SURVENU EN JUILLET. — LA FAMILLE IMPÉRIALE EST ENTOURÉE
DE TCHEKISTES COMMANDÉS PAR JACOB MIKHAILOVITCH YOUROVSKI. —
RAISONS DE CE CHANGEMENT.

Au début de juillet cette situation subit de très sérieux changements.

Avdieef, son adjoint Mochkine et tous les ouvriers de l'usine Zlokazof qui avaient continué à loger au premier étage, furent éloignés.

A la place d'Avdieef, Jacob Yourovski devint commandant. Et son adjoint fut un certain Nikouline. Ils apparurent dans la maison en même temps. Quelques jours après eux survinrent dix hommes qui s'installèrent au rez de-chaussée vide, dans les pièces n° II, IV et VI. Yourovski occupa la chambre du commandant, celle d'Avdieef, mais il n'y habita pas : il y passait seulement la journée et sortait la nuit de la maison Ipatief. Nikouline, lui, vivait dans la chambre du commandant.

Quant aux ouvriers des usines Zlokazof et Syssert, qui continuaient à vivre dans la maison Popof, on les écarta de la garde intérieure de la maison et ne fournirent plus que les postes extérieurs.

Pourquoi ce changement d'individus ? J'ai exposé plus haut en détail que ceux qui gardèrent la Famille Impériale depuis le premier moment étaient la lie et le rebut. Ce qui les avait attirés à la maison Ipatief, c'était l'attrait d'un travail facile, ou mieux l'attrait de la paresse et surtout la solde élevée pour l'époque : 400 roubles par mois en plus de la nourriture et du vêtement.

Mais qui avait réglé les conditions de vie de la Famille Impériale ? Qui avait choisi une garde spéciale et lui payait sa solde ? Qui avait mis Avdieef dans la maison Ipatief et l'en avait enlevé ?

C'étaient tous ceux à la merci desquels était la population d'Ekatérinenbourg. Nous avons vu dans la déposition du chauffeur Samokhvalof que c'était Golostchekine qui « commandait toute l'affaire ».

Le Juif Chaïa Isaacovitch Golostchekine était né en 1876 dans le gouvernement de Vitebsk, avait suivi les cours du gymnase de Vitebsk jusqu'à la fin, semble-t-il, puis était entré à l'école dentaire. Un de ses surnoms parmi les révolutionnaires était Philippe. En 1905, il joua un rôle de première importance. Jugé devant le tribunal de Petrograd en vertu des articles 126 et 129 du code criminel, il fut condamné à la détention dans une forteresse. Mais il s'échappa. En 1909, arrêté de nouveau à Moscou, il fut exilé en Sibérie. Il s'enfuit encore, travailla à Moscou, puis gagna l'étranger. Il entra dans le parti de Lénine et fut choisi en 1912 comme membre du Comité central exécutif. Il revint en Russie suivant les directives du parti et fut une nouvelle fois arrêté à Moscou, semble-t-il, en 1912. Il connaissait parfaitement l'Oural où il recrutait des fidèles parmi les ouvriers des usines et où il était l'inspirateur de nombreux attentats, pour voler l'argent nécessaire au parti. Envoyé en Sibérie après son arrestation en 1912, il y connut Sverdlof avec lequel il se lia étroitement. Après la révolution bolcheviste, il vint dans l'Oural comme envoyé du centre et y joua vraiment un rôle de dictateur. Avec sa furieuse énergie, et grâce à ses anciennes relations, il eut vite organisé une force armée composée principalement d'ouvriers. Il avait en outre à sa disposition les Lettons envoyés de Moscou et des Madgyars prisonniers en Sibérie. Il était le commissaire militaire de la région de l'Oural et membre du Soviet.

En avril 1919, sur le territoire occupé par les troupes de Koltchak on découvrit une très importante organisation bolcheviste. Tous ses membres furent saisis, jugés par le conseil de guerre et fusillés. Le condamné Siméon Georgevitch Loguinof, interrogé par moi à Ekatérinenbourg le 4 avril 1919, dit de Golostchekine :

« Il était alors commissaire militaire, membre du Soviet régional et agent très actif du pouvoir soviétique. De nationalité juive... son surnom dans le parti était Philippe... Il avait de l'influence aussi à Moscou. D'après ce qu'il disait, on pouvait comprendre qu'à Moscou il descendait chez Sverdlof lui-même. »

Pendant la guerre, comme je l'ai déjà dit, Golostchekine fut exilé en Sibérie dans le même endroit que Sverdlof. Bourtzef, qui les connaissait tous deux auparavant, et qui justement, après son retour en Russie, partagea leur exil, dit d'eux : « Je connais Golostchekine et je le reconnais sur la photo que vous me présentez. C'est le type du léniniste. Autrefois il fut l'organisateur d'un grand nombre de cercles bolchevistes et participa à de nombreuses « expropriations ». C'est un homme que « le sang » n'arrête pas. Son naturel en est la preuve évidente : C'est un bourreau, cruel et dégénéré. Je connais personnellement Sverdlof et Golostchekine, ils se tutoient. »

C'est Golostchekine qui organisa le détachement d'ouvriers qui vint monter la garde à la maison Ipatief. Il chargea de cette mission Medviedef, comme nous l'apprend la femme de ce dernier.

« C'est Golostchekine qui chargea mon mari d'enrôler les ouvriers de l'usine Sissert pour le garde de la Famille Impériale ».

A côté de Golostchekine, Yourouski fut aussi un des maîtres de la destinée de la Famille Impériale ; son rôle commence à l'arrivée du Tsarevitch et de ses sœurs à Ekaterinenbourg.

Le juif Jacob Mikhatlovitch Yourovski était né en 1878. Horloger de profession et photographe, il avait été pendant la guerre infirmier de compagnie. Voici son passé, d'après la déposition de sa mère Esther Moïsseïva Yourovskaja, interrogée par Alexieef le 27 juin 1919 à Ekaterinenbourg, et d'après celles de ses frères Eli Meyer, Leïba Yourovski, et de la femme du premier, interrogés par moi-même le 5 novembre 1919 à Tchita.

Le grand-père de Jacob Yourovski vivait dans le gouvernement de Poltava. Le fils de celui-ci, Khaïme, père de Jacob, fut autrefois condamné pour vol à main armée et envoyé en exil perpétuel en Sibérie. Il habita d'abord la ville de Kaïnsk, gouvernement de Tomsk, puis à Tomsk. D'après le certificat de naissance donné par le rabbin de Tomsk le 23 mai 1905, et à moi présenté par Leïba Yourovski, Khaïme Youroski fut inscrit en Sibérie dans la société des bourgeois de Kaïnsk.

Jacob, d'après les dépositions de sa mère et de ses frères, entra à Tomsk à l'école juive « Talmateïro », près de la synagogue. Il n'acheva pas l'école et entra comme apprenti chez l'horloger juif Perman, à Tomsk. En 1891-92, il ouvrit à

son compte une horlogerie dans la rue Blagovestchenskaïa. En 1904, il épousa la juive Mania Yankélevna, divorcée. En 1905, il partit on ne sait pour quelle raison à l'étranger et vécut une année à Berlin. Là, il abandonna la foi de ses pères et se fit luthérien. De Berlin, il revint dans le sud de la Russie et vécut quelque temps à Ekatérinodar. Puis il retourna à Tomsk où il ouvrit un nouveau magasin d'horlogerie. Il passait alors pour un riche parmi les siens.

Jacob Yourovski depuis longtemps participait aux menées révolutionnaires. A son retour d'Allemagne, il fut soumis à un interrogatoire par la direction de la gendarmerie de Tomsk et exilé par mesure administrative à Ekatérinenbourg en 1912. Il y ouvrit un magasin de photographie dont il s'occupa jusqu'à la guerre. Appelé alors comme soldat, il fut incorporé dans la 698^e compagnie d'infanterie territoriale de Perm. Pour échapper au front, il entra à l'école des infirmiers du temps de guerre, puis à sa sortie fut nommé infirmier de compagnie et affecté à l'un des hôpitaux d'Ekatérinenbourg.

C'était un homme cruel et d'un caractère insinuant. Son frère Elé dit de lui : que c'était un homme avec du caractère. Son frère Leïba ajoute : « Jacob avait un caractère coléreux et obstiné. Je fus son apprenti horloger et je le connais bien : il aimait à opprimer les gens. »

Léa, femme de son frère Elé dépose :

« Jacob, le frère de mon mari, était certes bien connu de moi. Nous ne fûmes jamais liés : il avait abandonné le judaïsme pour le luthérianisme, et moi je suis une juive fanatique. Je ne l'aimais pas. Il ne m'a jamais été sympathique. C'était un despote de caractère, terriblement têtu. Son expression familière était : « Celui qui n'est pas avec nous est contre nous. » C'était un exploiteur. Il exploitait mon mari et son frère... »

Yourovski était en outre peu cultivé et savait à peine lire et écrire. J'ai dans mes mains une de ses lettres à un ami, qu'il laissa à Ekatérinenbourg avant sa fuite : elle est tout à fait loin d'indiquer même la plus élémentaire instruction.

Depuis longtemps il était lié avec Golostchekine. Dès les premiers jours de la révolution de 1917, il se fait remarquer à Ekatérinenbourg. Il est bolchevik dès la première heure, et, sans avoir vu le front, sans en connaître la vie, il se livre à une démagogie enragée et dans les meetings s'efforce de jeter les soldats sur les officiers. Après le 25 octobre, il joue

un grand rôle à Ekaterinenbourg. Il y est membre du Soviet local, puis commissaire à la justice.

Avant de remplacer Avdieef dans ses fonctions de commandant de la « maison à destination spéciale », Yourovski avait déjà été chargé de la surveillance générale des détenus et ses visites à la maison Ipatief étaient fréquentes.

Interrogé le 11 septembre 1919, à Tomsk, le docteur Vladimir Nicolaïevitch Derevenko déclara :

« Je rencontrai Yourovski, l'assassin du tsar Nicolas II, à Ekaterinenbourg en juin 1918 dans la maison Ipatief, où j'étais en qualité de médecin du Tsarevitch. Je visitais le Tsarevitch très souvent avec l'autorisation d'Avdieef, sous la conduite d'une escorte. Dans une de mes visites, je vis en entrant dans la chambre, assis près de la fenêtre, un individu en paletot noir... Pendant l'examen du malade, voyant sur une jambe du Tsarevitch une tumeur, cet individu me proposa de mettre la jambe dans un plâtre, découvrant ainsi sa connaissance de la médecine. A notre départ, l'Empereur se leva, Yourovski revint vers la table, s'arrêta et, les deux mains dans les poches, se mit à regarder ce qui était sur la table. Puis nous sortîmes tous. « Quel est ce Monsieur ? demandai-je à Avdieef — C'est Yourovski, répondit celui-ci. » Avdieef ne me dit pas le rôle que jouait Yourovski, mais je savais qu'il était très, très important. »

Le troisième personnage qui joua un rôle capital dans la maison Ipatief fut Bieloborodof.

Alexandre Georgevitch Bieloborodof était Président du Soviet régional de l'Oural, où il était né. Il avait 30 à 35 ans. Il était sorti de l'usine Lyssven, gouvernement de Perm. Il était comptable. Il représente le type de l'ignorant touché par la propagande et cruel par nature. Sa nationalité était russe.

Ces trois hommes : Yolostchekine, Gourovski et Bieloborodof étaient d'autant plus redoutables que leur rôle ne consistait pas seulement à diriger le Soviet régional de l'Oural, mais qu'ils étaient à la tête d'une institution qui avait répandu la terreur dans la ville d'Ekaterinenbourg : *la Tcheka*.

La Tcheka occupait le bâtiment de l'Hôtel américain, réquisitionné dans ce but. Les femmes de chambre Alexandra Mikhaïlovna Piankova, Prascovie Ivanovna Morosova et Anna Nasarova Chveikina restèrent à leur poste après la réquisition.

Voici leurs dépositions :

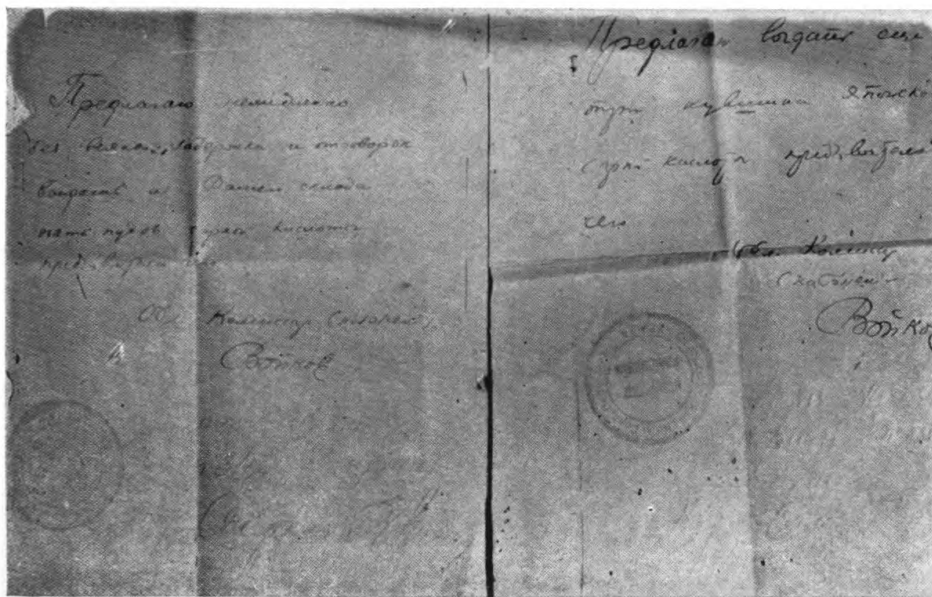


FIG. 39. Documents signés par Voïkof, concernant la livraison de l'acide sulfurique.

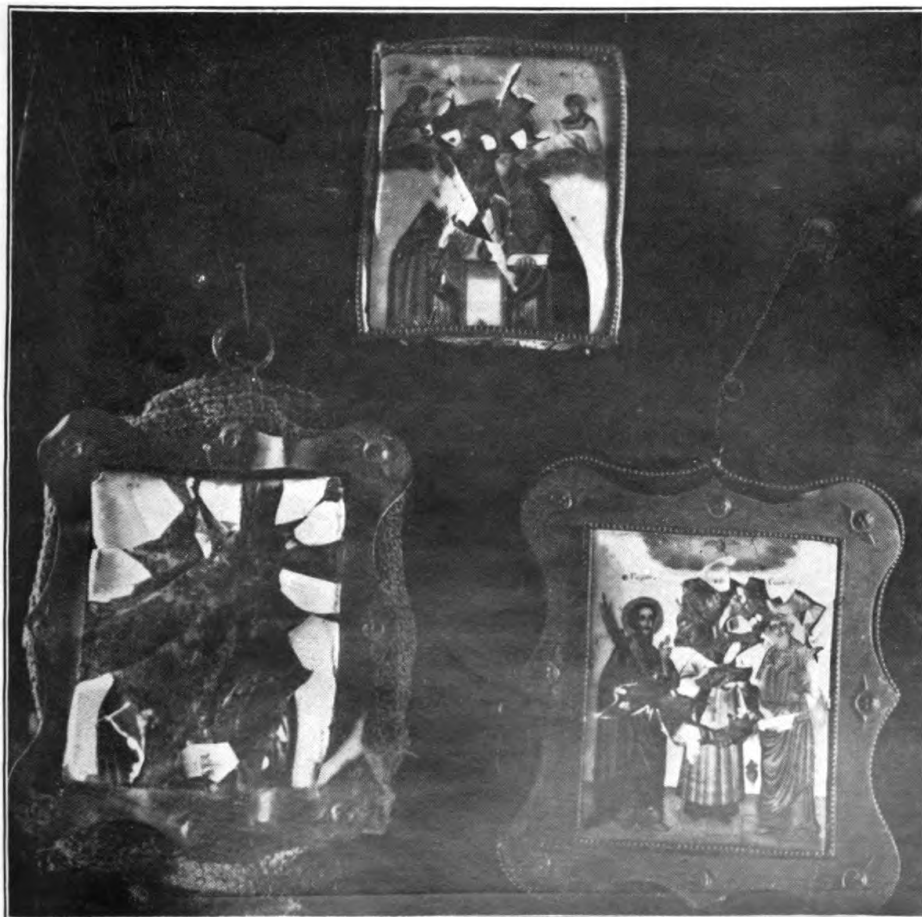


FIG. 42. Icones trouvées dans les fouilles.

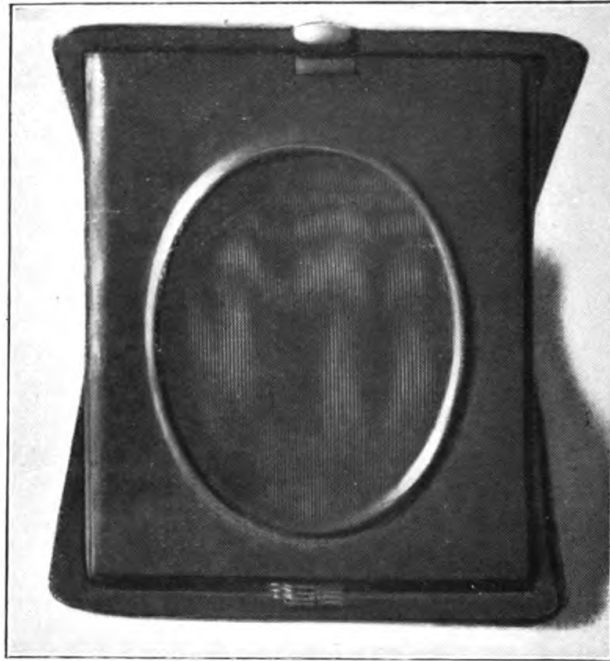


FIG. 43. Cadre à photo trouvé dans les fouilles.



FIG. 56. Débris carbonisés d'une petite brosse trouvés dans les fouilles.

Déposition de Piankova : « Je connais Golostchekine et Yourovski. Le premier avait le n° 10 et le second le n° 3. Yourovski assistait toujours aux séances de la Commission extraordinaire, et Golostchekine quelquefois. »

Déposition de Morosova : « La Commission se réunissait souvent dans la chambre 3 réservée à Yourovski. Celui-ci ne vivait pas à l'hôtel, mais assistait presque toujours aux séances et occupait la place d'honneur. Le commissaire Golostchekine venait aussi souvent aux séances. »

Déposition de Chveikina : « Au début la commission se réunissait peu fréquemment, mais deux semaines environ avant l'évacuation d'Ekatérinenbourg, elle tint de plus nombreuses séances qui duraient parfois jusqu'au matin. A en juger par là, ces séances devaient être importantes : y prenaient part les commissaires Bieloborodof, Golostchekine, Tchoutzkaïef, Jelinski et Yourovski... Yourovski occupait le n° 3, mais n'y vivait pas. Golostchekine auquel était réservé le 10, n'y habita que les quatre ou cinq derniers jours, avant l'évacuation. »

Nikouline habitait aussi la Tcheka avant de déménager dans la maison Ipatief. Les données de l'enquête le prouvent.

Pendant l'été 1918, dans la ville d'Alapaïevsk, gouvernement de Perm, se trouvaient en exil, avec d'autres personnes de la Famille Impériale, le prince Jean Constantinovitch et sa femme Hélène Petrovna, fille du roi Pierre de Serbie. En juin, la Grande-Duchesse décida d'aller voir ses enfants restés à Petrograd et vint à Ekatérinenbourg pour essayer d'obtenir l'autorisation du voyage. Elle avait auprès d'elle son secrétaire Serge Nicolaïevitch Smirnof et le major serbe Mitchitch. Ils furent tous arrêtés, le 7 juillet 1918, et amenés à la Tcheka.

Smirnof a été interrogé par moi le 16 mars 1922 :

« Dans notre chambre entra un groupe de Tchekistes, avec à leur tête un individu inconnu qui dirigea la perquisition. Cet individu prêta une particulière attention au Major, le fouilla lui-même, en policier expert. Il déchira le faux-col du major et examina soigneusement les semelles de ses bottes, etc... Les gardes-rouges que j'interrogeai me répondirent que c'était Yourovski, commissaire de la « maison Ipatief ».

Pendant le temps qu'ils furent à la prison de Perm, la plupart de ceux qui étaient détenus périrent : « Je vis deux fois Golostchekine à la prison, ajouta Smirnof. La première fois

il était accompagné d'autres commissaires, il fit le tour des chambres, et vint aussi dans la nôtre. Je sais sûrement que, pendant cette visite, il désigna ceux qui devaient être fusillés. La seconde fois, il vint dans notre chambre accompagné d'un commissaire qui, lui, faisait un rapport sur chaque détenu et les raisons de son arrestation... Golostchekine était le principal personnage. Le rôle de Yourovski dans la Tcheka locale était évident. »

D'où venaient les dix hommes que Yourovski avait amenés avec lui lorsqu'il s'installa à la maison Ipatief ?

L'accusé Yakinof nous l'apprend dans sa déposition :

« Yourovski, le premier jour de son arrivée, demanda à Medviedef qui montait la garde dans l'intérieur de la maison aux postes I et II. En apprenant que c'étaient les « privilégiés » du parti d'Avdieef, il dit : « Continuez votre service, je demanderai ensuite pour ces postes des *gens à la Tcheka*. » J'affirme catégoriquement l'exactitude de ce propos. Et en effet, quelques jours après, ces Tchekistes arrivèrent. Ils étaient dix. Leur bagage fut amené sur un cheval. A qui appartenait ce cheval, qui le conduisait ? Je ne sais. Nous savions tous seulement que ces hommes venaient de l'hôtel américain. »

Qui étaient ces hommes ?

Les accusés Medviedef, Yakimof et Proscouriakof disent dans leurs dépositions que c'étaient des Lettons. Les principales forces bolcheviks en Sibérie étaient formées de prisonniers de guerre austro-allemands et de Lettons et l'on avait pris l'habitude de désigner par ce nom tout cet élément non-russe qui était si fortement représenté dans les troupes bolcheviks et qui y joua, au début, un rôle capital.

L'enquête a établi que cinq de ces hommes n'étaient pas Russes. Je ne connais pas leur nationalité, mais il ressort des dépositions qu'ils parlaient allemand avec Yourovski. En visitant la maison Ipatief, j'ai découvert sous la terrasse, à l'endroit où se trouvait un poste de sentinelle avec mitrailleuse, l'inscription suivante en russe et en magyar : « Andras Verhas örsegen 15. VII. 1918 », ce qui veut dire qu'André Verhas a monté la garde le 15. VII. 1918. J'ai découvert également dans le jardin une lettre non terminée en magyar. On voyait par son contenu qu'elle avait été écrite au printemps 1918.

Des cinq autres hommes qui accompagnaient Yourovski l'un était Russe ; son nom était Kabanof. Les quatre derniers

parlaient russe, mais j'ignore quelle était leur nationalité.

Nous avons vu que l'adjoint de Yourovski, Nicouline vint aussi de la Tcheka. Ainsi dès les premiers jours du mois de juillet, avec l'arrivée de Yourovski et de ses séides, la maison Ipatief était devenue une dépendance de la Tcheka. Telle était la signification de ce changement, nous allons voir ce qui l'avait provoqué.

Pendant la détention d'Ekatéribourg, il y eut des gens pitoyables qui essayèrent d'adoucir le sort du Tsar et des siens. Par exemple Pierre Serguieevitch Tolstoï et sa femme Zenaïde Serguieevna. Au mois de mai, un certain Ivan Ivanovitch Sidorof fut envoyé par eux à Ekatéribourg. Celui-ci rechercha le docteur Derevenko et apprit de lui la dure vie de la Famille Impériale, son lourd régime, sa brutale détention, sa mauvaise nourriture. Sidorof entra alors en relations avec le monastère de femmes de Novotykhyn, et Derevenko avec Avdieef. Il fut décidé que le monastère ferait tenir des provisions à la Famille Impériale.

J'interrogeai à Ekatéribourg, le 9 juillet 1919, la supérieure de ce monastère, Augustine, et les sœurs Antonine et Maria.

Déposition de sœur Maria : « L'an dernier mère Augustine me fit venir auprès d'elle et me donna l'ordre suivant : « Mets-toi en habits de ville. Tu apporteras avec Antonine du lait à la maison Ipatief. » Elle ajouta que ce lait était destiné à la Famille Impériale. Antonine et moi, nous nous habillâmes donc comme l'avait ordonné mère Augustine et nous allâmes porter une mesure de lait. C'était le 5 juin (ancien style). Dans la suite nous apportâmes de la crème, du beurre, des concombres, des pâtisseries diverses, quelquefois de la viande, du jambon et du pain. Avdieef ou son adjoint recevait le tout. On nous laissait franchir la barricade, et nous approchions du perron, la sentinelle sonnait, Avdieef ou son adjoint sortait et nous partions. Ils se conduisaient fort bien à notre égard. Le 22 juin (ancien style) ce fut un des soldats qui prit nos provisions, mais ils se demandaient entre eux s'il fallait les prendre ou non. Ils les prirent. Nous repartions lorsque des soldats, armés de fusils, nous rejoignirent et nous ramenèrent à la maison Ipatief. Le nouveau commandant Yourovski, dont vous me montrez la photographie, nous dit durement : « Qui vous a donné l'autorisation d'apporter cela ? — C'est Avdieef, répondîmes-nous, sur la demande du doc-

teur Derevenko. — Ah ! le docteur Derevenko, dit-il. Donc le docteur Derevenko y est pour quelque chose ! » Nous vîmes qu'il faisait un crime à Derevenko et à Avdieef d'avoir amélioré le sort de la Famille Impériale. « Et d'où apportez-vous cela ? ajouta-t-il. » Nous savions qu'Avdieef n'ignorait pas qui nous étions. Comme il aurait peut-être été mauvais de vouloir se cacher, nous répondîmes : « De la ferme. — De quelle ferme ? — De la ferme du monastère. » Yourovski prit alors nos noms et nous donna l'ordre de n'apporter désormais que du lait et rien de plus. »

Je prévois les objections. On pourra dire que ce n'était pas à la Famille Impériale que les sœurs apportaient provisions et adoucissement, mais au camarade Avdieef. J'admets que celui-ci ait conservé pour lui quelque chose. Je pense cependant qu'il ne prenait pas tout. Il s'était entendu avec le docteur Derevenko, et les Tchekistes s'étaient irrités contre lui, à cette nouvelle. La tractation d'Avdieef avec Derevenko et les sœurs fut une « connivence » incontestable, ignorée des Tchekistes.

Déposition de l'accusé Proskouriakof : « J'ai pleine conscience que j'ai eu tort de désobéir à mon père et à ma mère, et d'aller garder le Tsar. J'ai pleine conscience du crime commis par ceux qui tuèrent le Tsar et je comprends ma faute d'avoir fait disparaître le sang des victimes. Je ne suis pas bolchevik et je ne l'ai jamais été. J'ai agi par sottise et par jeunesse. Si je pouvais maintenant aider à faire prendre les assassins, je ferais tout pour cela. »

Déposition de l'accusé Yakimof : « Vous me demandez pourquoi je suis entré dans la garde de la maison Ipatief. Je ne voyais rien de mal à cela. Comme je vous l'ai dit, je lisais toutes sortes de livres, des divers partis et je savais me reconnaître parmi ces derniers. Je savais par exemple la différence entre les socialistes-révolutionnaires et les Bolcheviks. Les premiers regardent les paysans comme l'élément travailleur, les Bolcheviks les jugent des bourgeois et pour eux le prolétariat est composé des seuls ouvriers. J'étais par conviction plus près des Bolcheviks, mais je ne croyais pas qu'ils parviendraient à établir la « véritable » vie par la violence. Je pensais et je pense encore que la « bonne, la juste vie », celle où il n'y aura plus de gens aussi riches et aussi pauvres, arrivera lorsque le peuple comprendra, grâce à l'instruction, que la vie présente n'est pas la vraie vie. Je regardais le Tsar

comme le premier des capitalistes, qui toujours tendrait la main aux capitalistes et jamais aux ouvriers. Aussi ne voulais-je pas de Tsar et je pensais qu'il fallait le tenir sous bonne garde pour le salut de la Révolution, jusqu'au moment où le peuple jugerait d'après ses actes s'il fut mauvais et coupable devant la Patrie. Et si j'avais su qu'on le tuerait comme on l'a fait, je ne serais jamais entré parmi ses gardiens. La Russie tout entière seule pouvait le juger, car il avait été le Tsar de la Russie tout entière. Ce qui est arrivé, je le juge injuste et cruel. Le meurtre des membres de sa famille est encore pire. Pourquoi a-t-on tué ses enfants ? Je dois ajouter que j'étais allé garder le Tsar attiré par la solde. J'étais alors mal portant... Jamais je n'ai parlé ni au Tsar, ni à l'un des siens. Je n'ai fait que les croiser. Nos rencontres étaient silencieuses. Elles eurent cependant des conséquences pour moi. Il se forma dans mon âme une impression sur eux tous.

« Le Tsar n'était déjà plus jeune. Sa barbe grisonnait. Il avait de beaux yeux, un bon regard. Il me fit en général l'impression d'un homme bon, simple, ouvert, communicatif. Il semblait qu'il voulait toujours causer avec vous... »

Je suis convaincu d'après ces faits que les Tchekistes n'eurent plus confiance dans ceux qui gardaient le Tsar et dans leur chef Avdieef. Ils comprirent que le contact du Tsar et de sa famille avait ébranlé l'âme de plus d'un de ces ouvriers russes qui le gardaient. Voilà ce qui n'était que le prélude du meurtre.

CHAPITRE XV

PRÉSENCE DE LA FAMILLE IMPÉRIALE DANS LA MAISON IPATIEF JUSQU'AU 16 JUILLET INCLUS.

C'est dans ces conditions que, la nuit du 17 juillet 1918, l'Empereur et tous les siens, avec leur entourage, subirent leur dernier martyre. Cependant avant d'étudier le meurtre lui-même, je crois nécessaire de fixer les données de l'enquête qui établirent la présence dans la maison Ipatief de la Famille Impériale et des personnes de leur suite, jusqu'à la nuit fatale du 17 juillet.

Le prêtre Storojef servit la messe à plusieurs reprises dans la maison Ipatief et pour la dernière fois le 14 juillet, nouveau style.

Voici quelques extraits de sa déposition devant Serguieef à Ekaterinenbourg les 8-10 octobre 1918. « Le dimanche 20 mai (2 juin) 1918, j'avais achevé le service du matin dans la cathédrale et, revenu chez moi vers 10 heures, j'allais boire le thé lorsqu'on frappa à la porte de mon appartement. J'ouvris moi-même et je vis un soldat, de mauvaise mine, au visage grêlé et aux petits yeux fuyants. Il portait une vieille tunique kaki, et une casquette de soldat. Il n'avait évidemment ni épaulettes ni cocarde. Il était sans armes. Je lui demandai ce qu'il voulait : « On vous demande pour servir la messe à Romanof », me répondit-il. Ne comprenant pas de qui il s'agissait, je lui dis : « Quel Romanof ? » — « L'ancien Tsar, parbleu ! » De la conversation qui suivit j'appris que le Tsar me priait de dire la messe : « Il a écrit là-bas qu'on lui servit quelque messe » explique le soldat... Je me déclarai prêt à dire un service simple, mais je fis remarquer au soldat que j'avais besoin de prendre avec moi un diacre. Le soldat s'opposa longtemps et avec insistance à la venue d'un diacre, disant que le commandant avait ordonné d'amener un seul

prêtre. Mais je m'entêtai et nous partîmes ensemble à la cathédrale, où je pris ce qui m'était nécessaire et invitai le diacre Bouimirof à me suivre. Nous allâmes tous les trois en voiture à la maison Ipatief. Celle-ci, depuis que la Famille Impériale y avait été enfermée, était entourée d'une double palissade en planches. L'isvostchik s'arrêta à la première. Notre guide la franchit le premier, et nous suivîmes, le diacre et moi. La garde extérieure nous laissa passer. Après avoir été retenus un moment auprès de la barrière fermée du dedans, et donnant du côté de la maison qui appartenait auparavant à Solomirski, nous passâmes la seconde barrière et nous allâmes vers l'entrée de la maison Ipatief. Il y avait là beaucoup de jeunes gens armés de fusils, vêtus en civil, avec des grenades à la ceinture. Ils montaient la garde. On nous conduisit dans la cour, puis par une porte de côté au rez-de-chaussée. Après avoir monté un escalier, nous passâmes au premier étage par une porte intérieure, nous traversâmes le vestibule et nous entrâmes dans le cabinet à gauche où était la chambre du « commandant ». Partout des sentinelles, jeunes gens en civil armés de fusils et de grenades. Chez le commandant nous trouvâmes deux individus d'âge moyen, en tunique. L'un d'eux était couché et dormait, l'autre fumait en silence. Au milieu de la pièce il y avait une table portant un samovar, du pain, de la viande. Sur le piano il y avait des fusils, des grenades avec d'autres objets. Partout saleté et désordre. Le commandant n'était pas là à notre arrivée. Bientôt apparut un jeune homme, vêtu d'une tunique, en pantalon kaki, portant une large ceinture de cuir, à laquelle était suspendu dans un étui un énorme revolver. Il avait l'apparence de « l'ouvrier conscient » moyen. Je ne remarquai rien de saillant, d'insolent ou de grossier dans son extérieur ni dans sa conduite. Je devinai rapidement qu'il était « le commandant ». Sans nous saluer et sans prononcer une parole, il m'examina (je le voyais pour la première fois, je ne savais même pas son nom. Je m'en souviens maintenant). Je lui demandai quel service nous devions accomplir. « Les détenus demandent une messe » répondit-il. Ni le diacre ni moi n'échangeâmes aucune conversation avec lui. Je le priai seulement de me dire si je pouvais après le service remettre aux Romanof le pain béni que je lui montrai. Le commandant jeta dessus un regard furtif et après un moment de réflexion le rendit au diacre en disant : « Vous pouvez le

remettre, mais je dois seulement vous prévenir qu'il n'y ait aucun propos superflu ! » Je ne me contins pas et je répondis que je n'avais nullement l'intention d'engager des conversations. » Ma réponse évidemment irrita quelque peu le commandant et il me dit assez sèchement : « Oui, aucune conversation en dehors de la liturgie ! » Nous nous habillâmes avec le diacre dans la chambre du commandant, cependant qu'un des serviteurs des Romanof apportait l'encensoir allumé. Ce n'était pas Tchemodourof que je ne vis jamais dans la maison des Romanof. C'est plus tard que je fis sa connaissance après la fuite des Bolcheviks d'Ékatérinenbourg. Ce serviteur était, je m'en souviens, de haute taille et en vêtement gris avec des boutons métalliques... Ainsi revêtus de nos étoles, nous entrâmes dans le vestibule. Le commandant lui-même ouvrit la porte conduisant dans le salon, me fit passer le premier et entra après le diacre. Le salon était uni par un cintre à une pièce moins grande, la salle de réceptions où, près du coin de devant, je remarquai une table préparée pour le service religieux. Mais je n'eus pas le temps d'examiner les lieux, car dès mon entrée, je vis s'avancer des fenêtres trois personnes. C'étaient le Tsar, Tatiana et une autre des filles, mais je ne pus distinguer laquelle. Dans l'autre pièce se trouvaient l'Impératrice, ses deux plus jeunes filles et le Tsarevitch. Ce dernier était couché sur un lit pliant et me frappa par son aspect. Il était si pâle qu'il paraissait transparent. Il était maigre et m'étonna par sa grande taille. En somme, il avait l'air d'un malade à la dernière extrémité. Ses yeux seuls étaient clairs et vivants : ils regardaient avec intérêt mon visage inconnu. Il portait une chemise blanche et il était enveloppé jusqu'à la ceinture dans une couverture. Son lit se trouvait près du mur à droite de l'entrée sous le cintre. Dans un fauteuil, près du lit, était assise l'Impératrice portant un vêtement non ajusté de couleur lilas sombre. Je ne vis sur elle ni sur ses filles aucun bijou. Mon attention fut attirée par la haute taille d'Alexandra Feodorovna, son attitude vraiment majestueuse : on ne peut la définir autrement. Elle se leva avec vivacité et décision, à notre entrée, à notre sortie, à chaque : « Paix soit à tous », à la lecture de l'Évangile, aux hymnes les plus importants. Près de son fauteuil, le long du mur, se tenaient ses deux plus jeunes filles, puis le Tsar lui-même. Les deux filles aînées se tenaient sous le cintre, et, derrière elles, dans le salon, un

homme grand et fort et une dame (J'appris par la suite que c'étaient le docteur Botkine et une femme de chambre de l'Impératrice). Derrière ces derniers se tenaient encore deux serviteurs : celui qui nous avait apporté l'encensoir et un autre, dont le souvenir m'échappe. Le commandant resta pendant tout le service dans un coin du salon, près de la dernière fenêtre, à une distance tout à fait raisonnable de ceux qui priaient. Il n'y avait aucune autre personne ni dans le salon ni dans la chambre à coucher.

« Le Tsar portait une tunique kaki, un pantalon de même couleur, de hautes bottes et *sur la poitrine la croix de Saint-Georges*. Il était sans épaulettes. Ses quatre filles étaient en jupes sombres et en simples corsages blancs. Leurs cheveux étaient coupés assez court par derrière. Elles paraissaient allègres, je dirais presque, joyeuses.

« Le Tsar fit impression sur moi par sa démarche lourde, son calme, sa façon particulière de regarder fixement dans les yeux. Je ne remarquai aucune trace de lassitude ni d'affaïsement moral. Sa barbe, me sembla-t-il, grisonnait à peine. Elle me parut plus longue et plus large cette première fois que le 1-14 juillet où il me sembla qu'il l'avait fait tailler en rond. Quant à l'Impératrice, elle me parut la plus fatiguée de tous, presque malade. J'ai oublié de faire remarquer, ce qui attirait toujours le plus mon attention, la déférence exceptionnelle de tous les membres de la Famille Impériale pour mon titre religieux, dont ils me saluaient chaque fois en réponse à mon salut silencieux, lorsque j'entrais dans la salle et lorsque j'avais terminé le service religieux.

« Après avoir pris place devant les icônes, nous commençâmes la messe, le diacre disait les prières et je chantais. Deux voix de femmes m'accompagnaient (celles de Tatiana, je crois, et d'une de ses sœurs). Quelquefois le Tsar lui-même chantait aussi de sa voix de basse, le *pater* et d'autres hymnes. Le service fut animé, et les prières ardentes. En terminant, je restai une minute dans l'indécision ; devais-je m'approcher de ceux qui priaient pour leur faire embrasser la croix, ou bien cela m'était-il interdit ? Dans ce cas, j'aurais pu créer des difficultés à la Famille Impériale dans la satisfaction de leurs besoins religieux. Je jetai un regard de côté vers le commandant pour voir ce qu'il faisait et comment il jugerait mon désir de m'approcher avec la croix. Le Tsar, me sembla-t-il, fit comme moi. Le commandant était debout

à la même place et me regardait tranquillement. Je fis un pas en avant et en même temps, d'un pas bien assuré, en me regardant fixement, le Tsar s'approcha le premier de la croix et la baisa. Après lui ce fut le tour de la Tsarine, puis des filles. Je m'approchai moi-même du lit du Tsarevitch. Il me regarda avec des yeux si animés que je pensai : « Il va sûrement dire quelque chose ! » Mais il baisa la croix en silence. Le diacre lui donna, ainsi qu'à l'Impératrice, un pain béni. Puis Botkine et les serviteurs s'approchèrent de la croix.

« Le 30 juin (13 juillet), j'appris que le lendemain 1/14 juillet, un dimanche, c'était Meledine qui était chargé de la messe à la maison Ipatief. Il en avait été averti par le nouveau commandant, Yourovski, connu pour sa cruauté, c'était un ancien infirmier militaire. Je me proposais de remplacer Meledine à la cathédrale et de dire à sa place le service religieux du 1/14 juillet. Ce jour-là, à 8 heures du matin, on vint frapper à la porte de mon appartement. C'était le même soldat qui était venu me chercher la première fois. Il me dit que le commandant me demandait à la maison Ipatief pour servir la messe. Je lui fis remarquer que Meledine en avait été prié. « Meledine a été changé, répondit le soldat, c'est vous qu'on envoie chercher. » Je lui dis seulement que je prendrais le diacre Bouimirof (le soldat ne fit aucune objection) et que je me présenterais à dix heures. Le soldat partit. Je m'habillai, j'allai chercher à la cathédrale ce dont j'avais besoin, et vers dix heures j'étais à la maison Ipatief. A peine eûmes-nous franchi le guichet, que je vis Yourovski nous regarder de la fenêtre de la chambre du commandant. Je ne le connaissais pas, je l'avais seulement vu palabrer sur la place. En entrant dans la chambre du commandant, nous vîmes le même désordre, la même poussière, le même abandon qu'auparavant. Yourovski était assis à la table, buvait son thé et mangeait du pain avec du beurre. Un autre individu dormait habillé sur le lit. Je dis en entrant à Yourovski : « Vous avez appelé des prêtres, nous voici, que devons-nous faire ? » Yourovski, sans me saluer, et en me fixant, dit : « Attendez ici, ensuite vous servirez une messe basse ! » — « Est-ce une grand'messe ou une messe basse ? » lui demandai-je. — « Il a écrit une messe basse » répondit Yourovski.

« Le diacre et moi nous commençâmes à préparer nos livres et nos étoles. Yourovski en buvant son thé nous regardait. « Votre nom est bien S... ? dit-il en traînant sur la pre-

mière lettre de mon nom. — Storojef, lui répondis-je. — Oui, c'est cela, répondit-il, vous avez déjà servi la messe ici ? — Oui. — Eh bien ! Vous le ferez encore une fois. »

« En même temps le diacre, en s'adressant à moi, se mit, je ne sais pourquoi, à dire avec insistance qu'il fallait dire non pas une grand'messe, mais une messe basse. Je remarquai que cela irritait Yourovski et qu'il commençait à fixer le diacre. Je me hâtai d'arrêter celui-ci en lui disant qu'il fallait partout exécuter ce dont on vous priait, et ici dans cette maison faire ce qu'on demandait. Yourovski fut visiblement satisfait. Voyant que je me frottai les mains pour me réchauffer, il me demanda avec quelque ironie ce qui m'était arrivé. Je lui répondis que récemment j'avais eu une pleurésie et que je craignais une rechute. Il se mit à m'exposer ses idées sur la façon de soigner la pleurésie et m'apprit qu'il avait eu le poumon malade. Nous échangeâmes encore quelques phrases, après quoi Yourovski s'abstint de toute provocation et eut une attitude très correcte... Lorsque nous nous fûmes habillés et qu'un soldat eut apporté l'encensoir allumé, Yourovski nous pria d'entrer dans le salon. Je passai le premier, puis le diacre, puis Yourovski. En même temps sortit par la porte conduisant dans les chambres, l'Empereur suivi de deux de ses filles. Mais je n'eus pas le temps de voir lesquelles. Il me sembla que Yourovski demanda à l'Empereur : « Êtes-vous tous réunis ? — Oui, tous » répondit celui-ci d'un ton ferme.

« En avant du cintre se trouvait déjà l'Impératrice avec deux de ses filles et le Tsarevitch, assis dans un fauteuil roulant, vêtu d'une petite tunique à col marin. Il était pâle, mais moins qu'à mon premier service, son regard était plus vif. L'Impératrice avait l'air plus allègre aussi, elle portait le même vêtement que le 20 mai (ancien style), comme aussi le Tsar. Mais je ne sais pas si cette fois sa poitrine était ornée de la Croix de Saint-Georges. Olga, Tatiana, Anastasie et Marie avaient des jupes noires et des corsages blancs. Leurs cheveux avaient poussé et descendaient jusqu'aux épaules.

« L'Empereur et ses filles me parurent être cette fois je ne dirais pas affaiblis, mais fatigués. Tous se placèrent comme au 20 mai. Seulement le fauteuil de l'Impératrice était près de celui du Tsarevitch, assez loin du cintre, un peu en arrière. Derrière Alexis était Tatiana qui roula le fauteuil de son frère, lorsqu'à la fin du service tous vinrent baiser la croix.

Olga et Marie venaient ensuite. Anastasie était près de son père, qui occupait sa place habituelle près du mur à droite du cintre. Dans le salon, se tenaient le docteur Botkine, une femme de chambre et trois domestiques, l'un de haute taille, l'autre très petit et trapu, le troisième tout jeune. Dans le même coin qu'Avdieef se tenait Yourovski. Aucune autre personne n'assistait au service religieux.

« D'après la liturgie de la messe basse, il faut lire à une place déterminée la prière : « Que les âmes des morts reposent en paix auprès de tes saints ! » Je ne sais pourquoi le diacre, au lieu de la lire, se mit à la chanter. Je l'imitai, quelque peu irrité de cet oubli du règlement, mais à peine eûmes-nous commencé que j'entendis derrière moi tous les membres de la famille impériale se jeter à genoux (1)... A la fin du service tous s'approchèrent de la croix et le diacre donna à l'Empereur et à l'Impératrice un pain béni (Yourovski avait donné son consentement au moment voulu).

« Lorsque je sortis, en passant près des Grandes-Duchesses, j'entendis un « merci » à peine distinct. Je ne pense pas que je me sois trompé.

« Le diacre et moi nous partîmes en silence. Soudain, près de l'École des Beaux-Arts, le diacre me dit : « Savez-vous, il leur est arrivé quelque chose ! » Comme ces paroles correspondaient trop bien à mon impression, je m'arrêtai et lui demandai pourquoi il le croyait. « Oui, c'est sûr. Ils semblent tout différents et aucun d'eux n'a chanté ! » Il est vrai que, pour la première fois, le 1/14 juillet aucun des Romanof ne nous accompagna. »

Le lundi 15 juillet furent envoyées dans la maison Ipatief quelques femmes appartenant à la ligue professionnelle, pour laver le parquet. On a pu établir l'identité de deux d'entre elles, Maria Grigorievna Starodoumova et Vassa Ossipovna Driaguina. Elles furent interrogées par Serguieef à Ekaterinbourg le 11 novembre 1918. Toutes deux ont vu la Famille Impériale au complet.

Déposition de Starodoumova : « Si je ne me trompe, le 2/15 juillet, la ligue envoya quatre femmes laver les parquets de la maison Ipatief... De là on nous envoya dans la maison Popof, où vivait le détachement de garde du Tsar. Là, le com-

(1) Cette prière n'est chantée qu'aux enterrements, dans les autres offices on la lit.

mandant Medviedef nous ordonna de laver les parquets, puis nous conduisit à la maison Ipatief, appelée maison à destination spéciale. On nous fit entrer dans la cour et par l'escalier conduisant du rez-de-chaussée au premier étage, on nous fit entrer dans l'appartement de la Famille Impériale. Je lavai moi-même le parquet de presque toutes les chambres qui lui étaient réservées. On ne lava pas celui de la chambre du commandant. A notre arrivée les détenus étaient dans la salle à manger... Les Grandes-Duchesses nous aidèrent à déplacer les lits dans leur chambre à coucher. Elles causaient entre elles joyeusement. Nous ne parlâmes à personne de la Famille Impériale : le commandant Yourovski nous surveillait presque tout le temps. Je le vis s'asseoir dans la salle à manger et demander au Tsarevitch des nouvelles de sa santé. »

Déposition de Driaguina : « J'ai lavé aussi les parquets de la maison Ipatief avec Maria Starodoumova et d'autres femmes. C'était, autant que je m'en souviens, le 2/15 juillet. Nous fûmes amenées par Paul Medviedef. Je vis dans la maison l'Empereur, l'Impératrice, le Tsarevitch, les quatre Grandes-Duchesses, un docteur et un petit vieux. Le Tsarevitch était assis dans un fauteuil. Les Grandes-Duchesses étaient joyeuses et nous aidèrent à déplacer leurs lits dans leur chambre. »

Déposition de Philippe Proskouriakof : « La dernière fois que je vis la Famille Impériale au complet, sauf l'Impératrice, quelques jours avant leur assassinat, ils étaient sortis se promener dans le jardin. Il y avait l'Empereur, son fils, ses quatre filles, avec le docteur, un laquais, le cuisinier, une domestique et un petit garçon. Quel jour était-ce ? je ne m'en souviens pas, mais c'était peu avant leur mort. »

Déposition de Letemine : « Le 16 juillet, je fus de garde au poste n° 3 (à la porte du guichet) de 4 heures à 8 heures du soir. Dès que je pris ma faction, le Tsar et les siens revenaient de leur promenade. Je ne remarquai rien de particulier cette fois. »

Déposition de Yakimof : « Je vis pour la dernière fois le Tsar et ses filles le 16 juillet. Ils se promenaient dans le jardin à 4 heures de l'après-midi. Je ne me souviens pas si je vis ce jour-là le Tsarevitch. Je ne vis pas l'Impératrice. Elle ne se promenait pas alors. »

CHAPITRE XVI

LE PREMIER ÉTAGE DE LA MAISON IPATIEF LORS DE SON INSPECTION PAR LES
AUTORITÉS JUDICIAIRES. — LE DEUXIÈME ÉTAGE LORS DE CETTE INSPECTION.

§ 1.

Mon prédécesseur Serguieef, en me remettant l'affaire, n'avait aucun doute sur le fait que la Famille Impériale tout entière avait été massacrée avec les personnes vivant avec elle dans la maison Ipatief. Dans son rapport au commandement suprême du 1^{er} février 1919, n° 106, remis par lui au général Diterichs, il l'affirmait d'une façon catégorique.

Après avoir étudié les données de l'enquête, j'ai partagé entièrement ses conclusions. Je me suis seulement séparé de lui sur le sort réservé aux cadavres. Je pense qu'ils ont été, non pas enterrés, comme le croit Serguieef, mais anéantis.

Il est de mon devoir d'exposer les faits, établis par le travail préparatoire de trois enquêteurs, sur lesquels repose la conviction de mon prédécesseur et la mienne.

Les Bolcheviks commencèrent à s'enfuir d'Ekatérinenbourg les 19-20 juillet. Mais la maison Ipatief resta en leur pouvoir jusqu'au 21 inclusivement. Le 22, son propriétaire en redevint maître. Le 25, Ekatérinenbourg fut prise par l'armée de Sibérie et les Tchèques. Dès qu'il fut possible, une garde fut mise à la maison Ipatief. Le 2 août arriva Nametkine qui fit un examen des lieux. Cet examen fut continué par Serguieef. Tout le premier étage après la fuite des Bolcheviks resta inoccupé. Au rez-de-chaussée s'était installé Ipatief, le propriétaire, mais la pièce n° II lui avait été enlevée et mise sous scellés. C'est ainsi que je la trouvai lorsqu'à mon tour j'inspectai la maison les 15-25 avril 1919.

Voici comment Nametkine trouva le premier étage.

Il appelle la pièce n° I, dans son procès-verbal, le vestibule (voir phot. n° 10). « Quelques degrés de pierre et une grande porte de chêne à double battant conduisent dans le vestibule, sur le palier duquel dix marches d'escalier conduisent de la porte d'entrée de la maison. A droite de l'entrée deux fenêtres : les murs sont tapissés de papiers de couleur claire. Près de la porte traîne une petite boîte aux lettres en chêne, arrachée de derrière la porte d'entrée. A côté de la boîte, dans le coin, une bouteille vide en verre noir, dans le fond de laquelle reste un liquide « huileux » sans odeur, et une longue tige métallique recourbée servant à éviter la détérioration du fil électrique. Le fil électrique sur le mur à droite de l'entrée est arraché de sa gaine et l'interrupteur est brisé. Le châssis d'été de la seconde fenêtre a la vitre dépolie de sa moitié inférieure brisée, sa traverse du bas brisée, ainsi que la partie moyenne du panneau droit. Sur l'appui de la fenêtre, des morceaux de verre et une soucoupe sale avec en son milieu les armes de l'Empereur. Sur le plancher, devant la fenêtre, un petit morceau de flanelle souillé. Dans le coin droit du devant un petit divan de bois, de forme viennoise, avec un siège et un dossier à carreaux. Dans le même coin un crachoir avec de la sciure de bois répandue en partie sur le plancher, parmi les débris d'un verre brisé. Face à l'escalier d'entrée sur le mur un miroir à cadre noir avec au-dessous une petite étagère. A droite, sur la tapisserie, l'inscription : « le commissaire de la maison particulièrement importante, Avdieef » et plus bas, d'une autre main, ces mots écrits au crayon chimique : « Choury » et « Choura ».

La pièce n° II (voir phot. n° 11) est décrite par Nametkine de la façon suivante : « Au coin droit de la chambre il y a une séparation (c'est le cabinet de toilette), et à droite un escalier de dix-neuf marches, allant au rez-de-chaussée, entouré d'une balustrade. Sur le mur de droite deux fenêtres, dont la première a seule un châssis d'été et la seconde deux châssis. Sur l'appui de la première fenêtre, un vase en verre de pile électrique. Le panneau inférieur de cette fenêtre a sa vitre brisée : six de ses morceaux restent fichés au montant, un autre est sur l'auvent de fer donnant dans la cour. Les murs de la pièce sont tapissés de papier gris-sombre à raies, déchiré ou souillé en maints endroits. Sur le mur du fond sont disposés des fils électriques, un tableau de distribution et des compteurs. Il y a quatorze fils, dont dix s'en vont à droite dans l'intérieur de la maison, un dans le vestibule et les trois autres vers le mur extérieur. Du tableau de distribution un fil va vers le plancher enfermé dans une gaine de cuivre : on l'a arraché du tableau. Sur ce même mur, plus près de la fenêtre un petit seau de fer avec de la sciure de bois, répandue en partie sur le parquet, mélangée à des bouts de cigarettes. A gauche de la porte d'entrée, sur le mur intérieur, une fenêtre avec un seul châssis à double battant, dont les deux panneaux inférieurs sont tapissés de papier à fleurs. Plus loin, à 2 m. 84 cm. de cette fenêtre, se trouve un placard à deux portes, tapissées du même papier peint que les murs de la pièce, et à quatre rayons. Sur le premier et le second rayon du bas est répandue une petite quantité de poudre blanche. Dans le premier coin de ce même mur intérieur, une porte à deux battants fermée. Dans le coin gauche

un robinet à eau avec bassin de fer : le mur est sale tout autour.

« Dans le mur du cabinet de toilette contigu, un poêle avec sa porte fermant hermétiquement. Dans le poêle un monceau de cendres et des morceaux de verre brisé... »

Description de la salle de bains par Nametkine : « A gauche de la porte d'entrée, sur le mur du fond, un porte-manteau de bois, peint en blanc, avec crochets de fer. A l'un des crochets est suspendue une petite taie d'oreiller blanche, sale, en batiste. Sur le mur du côté gauche, un crochet. Sur ce même mur, au milieu, un robinet à eau avec un bassin en faïence avec chasse vers le bas. Dans le coin gauche, quatre conduites d'eau. Au-dessus de la fontaine, sous le plafond, sur toute la largeur de la pièce (1 mètre 07 cm.) un réservoir à eau en fer, vide.

« Sur le mur extérieur, face à la porte, une étroite fenêtre allongée, longue de 1 mètre 25 cm. et large de 62 cm. Sur les vitres du châssis d'hiver est collé un papier opaque à fleurs, aux coins bleus. Sur l'appui se trouve un pot de terre dans lequel a été semé de l'avoine, une petite boîte en verre sale, avec des restes de résine, un couvercle en fer blanc d'une boîte à biscuits : « Georges Borman », un ventilateur arraché de quelque part, un morceau de journal français et un petit chiffon sale.

« Sous la fenêtre, sur le plancher, quatorze courtes bûches pour le chauffe-bains, un seau de fer sale sur un support en fer rectangulaire, une petite plaque de fer sale et une petite baguette de bouleau.

« A côté de la fenêtre, plus près du coin droit, un chauffe-bains en fer noir avec une cheminée, sortant à travers le plafond.

« Auprès du mur du côté droit, une baignoire émaillée, avec en travers une planchette de sapin, et au fond un petit morceau de savon. Au-dessus un réservoir vide à eau, enfermé dans une armature en bois.

« Au coin droit, quatre conduites d'eau. A côté de la baignoire, le long du mur, un petit divan de bois. Auprès de celui-ci traînent sur le plancher une longue serviette portant la couronne impériale, les initiales T. N., au-dessous le chiffre 24, un trait et la date 1911, une serviette avec les initiales A. F. 10, un morceau de toile d'emballage, un col rabattu gris-bleu et des caleçons tricotés.

« Dans le coin gauche, sur le linoléum, près des conduites d'eau, on a trouvé de courts cheveux coupés. »

Description du cabinet de toilette par Nametkine : « Sur le mur extérieur deux inscriptions au crayon : « Sidorof. » Dans le coin droit, un water avec siège en chêne et un réservoir à eau vide. Dans le water des morceaux de journal et un morceau de ouate souillé. Dans le coin gauche un poêle simple, sur le devant duquel un morceau de papier fiché porte à l'encre : « On est prié de laisser le siège aussi propre qu'on l'a trouvé. » Au-dessous du papier une inscription faite avec un objet pointu : « J'ai écrit, et je ne sais pas, mais vous inconnus, lisez... » Le reste est indéchiffrable. Près du poêle, dans le coin droit un urinoir avec robinets d'eau.

« Sur le mur extérieur de droite, une fenêtre à deux châssis, avec du papier opaque aux panneaux inférieurs du châssis d'hiver.



FIG. 46. L'Empereur (noter la boucle du ceinturon).

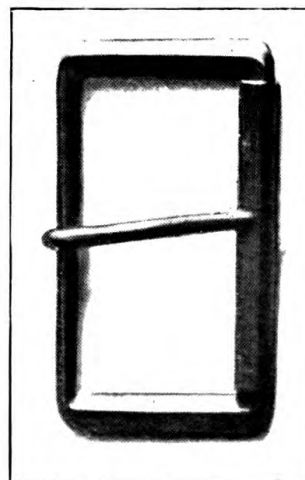


FIG. 45. Boucle de ceinturon d'officier trouvée dans les fouilles.



FIG. 63. Perle
montée en boucle d'o-
reille trouvée dans les
fouilles.



FIG. 65. Débris
d'une perle montée en
boucle d'oreille trouvée
dans les fouilles.



FIG. 64. L'Impératrice (noter la
boucle d'oreille).



FIG. 66. Débris d'un bijou avec brillants.

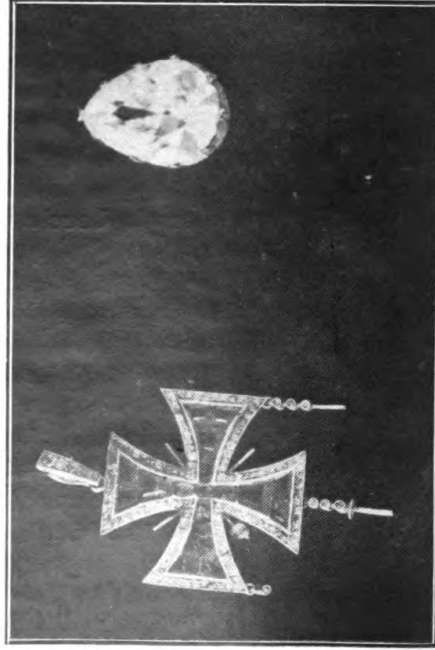


FIG. 62. Croix en pierres précieuses et diamant
trouvés dans les fouilles.

Sur l'appui, une boîte en fer blanc et deux cartons portant : « serviettes indispensables. »

Description de l'antichambre (n° v) par Nametkine : « Murs peints en gris. Une porte à deux battants à gauche conduit, d'après les dires de Tchemodourof et de Derevenko présents à la visite, dans la chambre du commandant. Face à l'entrée une autre porte donne dans le salon. A droite, une fenêtre, indiquée dans la description du vestibule. Sur l'appui une bouteille d'eau d'Ijevski et un petit morceau de fer aux deux bouts pointus. Dans le coin droit une armoire de bois de sapin, simple, peinte en jaune clair, avec cinq étagères. Sur la seconde, à partir du bas, une petite lampe à alcool abîmée, un couvercle en verre, un flacon de pharmacie vide, une fiole avec un reste de parfum, six bouteilles avec dans l'une de l'huile, dans l'autre du vin, les autres vides, un petit flacon d'encre, deux boulons en cuivre, et une brosse. Sur l'étagère au-dessus les tomes 6, 7, 9, 11 de Schédrine, édition Stassioulevitch, le n° 2213 du 13 septembre 1914 de la gazette *Kopieika*, un petit flacon compte-gouttes jaune, une bouteille d'eau minérale « Ems » et un morceau de ficelle, sur l'étagère au-dessus les tomes 1, 2, 3, 4, 5, 8, 10 et 12 des œuvres de Schédrine, même édition.

« Sur l'armoire un traversin pour lit pliant, un morceau des « Izviestia du Soviet des députés ouvriers et soldats », un morceau d'une espagnolette de cuivre, un petit morceau avec gland d'une portière en peluche de couleur framboise, un bout de fil de fer courbé, une petite cordelette, un tapis de passage de couleur tigré à liséré rouge, long de 3^m,2 cm., un porte-parapluies de la porte d'entrée. A côté de l'armoire sur le mur un porte-manteau en bois avec dix crochets, de couleur brun sombre. Devant elle un ours brun empaillé avec son ourson.

« Dans le coin droit entre le porte-manteau et le poêle, une portière demi-soie roulée. Dans le même coin, un poêle contenant un tas de cendres, de petits charbons, du papier brûlé, des douilles de revolver, des cheveux, des médaillons, une moitié d'épaulette, des bouts de drap, des boutons et divers morceaux de métal.

« A gauche de la porte donnant dans le salon, dans le coin, la couverture et six feuilles d'un journal anglais illustré le *Daily Graphic* du 21 novembre 1914, une boîte avec des cheveux coupés de quatre couleurs, appartenant, d'après Tchemodourof, présent, aux quatre Grandes-Duchesses, les numéros 37 et 38 des 9 et 10 mars 1918 de *Gazette rouge*, le n° 83 de *l'Ouvrier de l'Oural* du 1^{er} mai 1918, l'édition satirique n° 32 de la *Poste du soir de Petrograd* janvier 1918 avec le titre : « Kerenski aux enfers », l'édition extraordinaire : *Triomphe du prolétariat*, des morceaux de journaux, *La Région de l'Oural* et *Les Izviestia*, un papier huileux déchiré, des bouts d'ouate, de fil de fer, une quittance portant des timbres chinois, des pantalons de coutil déchirés à bandes rouges, un morceau de couenne. »

Etat de la chambre du commandant, (n° VI), décrit par Nametkine (voir phot. n° 12). — « Le plancher est parqueté, les murs sont tapissés d'épais papier à ramages, couleur cuir gaufré, avec ba-

guettes d'or. Le plafond est à ramages. Face à la porte d'entrée, deux fenêtres donnant dans la rue sur l'Eglise de l'Ascension, de la même grandeur que celles du vestibule et des autres pièces. A droite de l'entrée, un poêle peint des mêmes dessins que le plafond. Près du poêle une petite armoire en bois de tilleul, avec porte à deux battants. Sur cette armoire, une petite boîte en cuir noir à l'extérieur et jaune à l'intérieur, portant à l'intérieur du couvercle l'inscription : « pour le lampadaire ». Dans la boîte, un petit bougeoir de bronze. D'après Tchemodourof, ces objets appartenaient à l'Empereur. A côté un étui de bois, garni de cuir vert (la partie supérieure du fermoir a été arrachée du bois) ; — un pot avec des olives moisis, — une bouteille vide d'eau de Selters, avec bouchon mobile, contenant au fond un tout petit peu de tabac, — une carafe sans bouchon avec un liquide trouble jaunâtre, — une tasse à thé à dessins verts, — un écrou de cuivre de moyenne grandeur, — un petit tournevis sans poignée, un petit crochet de fer, — une salière en forme de rosace avec du sel, une petite machine électrique Spamer avec son équipement pour soigner le Tsarevitch d'après le docteur Derevenko.

« A l'intérieur de l'armoire, au haut, un coffret mobile, vide, puis trois étagères sur lesquelles se trouvaient des morceaux de pain, moisi, deux petits flacons d'encre, une tasse carrée, jaune à l'extérieur, blanche à l'intérieur, appartenant, d'après Tchemodourof, à la vaisselle de cuisine de l'Empereur, deux feuilles de papier jaune d'emballage, deux sonnettes électriques, deux petits vases jaunes, une petite clef de fer, un bédane en fer percé de trous, tordu, un tournevis et une lime.

« Il n'y avait rien sous l'armoire. Près du mur de droite, un lit du type de Varsovie, noir, en fer, avec pommes nikelées.

« Dans le mur touchant au lit, un placard avec les affaires du propriétaire de l'appartement.

« Dans le coin droit un piano Schreder couvert d'une housse, genre toile à voile. Sur le dessus du piano sont épars : quelques petites boîtes vides, un morceau de résine jaune, un flacon d'odeur (d'après Tchemodourof appartenant à l'Impératrice), un encrier métallique, une règle, du fil, un petit livre relié, quadrillé comme un livre de comptes, des triangles blancs et noirs, en forme de plaquettes, avec leur boîte jeu appelé : Jeu de parquet, modèle R. C. C., appartenant, toujours d'après Tchemodourof, au Tsarevitch, une boîte avec des paillettes métalliques, un motif d'ornementation cousu sur un petit morceau de velours en forme de trèfle, des framboises desséchées, une liste des abonnés du téléphone. Sous la housse, 36 cartes à jouer dépareillées.

« Sur la fenêtre près du piano, tendue de stores de tulle et de draperies, le couvercle en fer blanc d'une boîte, la moitié d'un transparent, trois lampes électriques, quatre porte-plumes, trois flacons d'encre, quatre armatures de lampes électriques, une boîte pharmaceutique en verre, fermée par un bouchon, contenant de petits flacons avec des préparations d'aconit, portant tous deux l'étiquette d'une pharmacie homeopathique de Petrograd ; une longue boîte en carton avec l'inscription au crayon rouge : « Maison à destination

« spéciale » et une boîte jaune sans couvercle avec des boutons, des écrous, des bobines de fil et des crochets.

« Dans l'intervalle, entre les fenêtres, une table à jeu avec tapis vert. Sur cette table une lampe électrique portative avec un abat-jour blanc, deux cendriers, l'un en faïence, l'autre forme d'un coquillage, un presse-papier de bois avec du papier bleu, une boîte en fer blanc pour poudre de savon, une petite boîte avec du poivre moulu, quelques feuilles de papier blanc pour water-closet, deux plumes, quelques aiguilles de gramophone, une épaisse feuille de papier buvard, sur lequel étaient quatre cachets portant : « Commandant de la maison à destination spéciale du Comité exécutif régional des Soviets » et un bout de papier blanc froissé avec l'inscription : revolver de Radichkovitch.

« Sur l'appui de la seconde fenêtre se trouvaient : quatre grandes fioles pharmaceutiques, un flacon d'encre, et un autre petit flacon d'encre rouge. Sur le côté intérieur droit de la fenêtre, deux sonnettes électriques avec un bouton et cinq fils allant dans la rue. A côté, un appareil téléphonique.

« Dans le coin, une table triangulaire en bois, à tablette jaune et polie. Sur la table, une bouteille non débouchée d'acide pour bains sulfureux du laboratoire K. M. Zatchek, une grande fiole à pharmacie contenant une faible quantité de liquide jaune destiné, d'après le médecin Bielogradski qui assistait à la visite, à la machine électrique Spamer ; une plaque ronde, portant : Guerre 1914-1915, K. Fabergé.

« Sur le parquet, quatre fioles de pharmacie avec une ordonnance au nom de Mochkine. L'une contenait de l'huile. Sous la table, onze piles, quatre bouteilles intactes, du même acide, deux bouteilles dont l'une vide et l'autre contenant du pétrole, deux autres semblables avec une petite quantité d'alcool dénaturé ; une boîte en carton avec des fils électriques et trois éléments de pile.

« Plus loin, le long du mur de gauche, un grand divan turc avec deux poufs et un coussin en toile de chanvre à fleurs, couleur olive. Lorsque le divan fut écarté du mur, on trouva un chapelet en bois de cyprès, appartenant, d'après Tchemolourof, à l'Impératrice. Sur une petite feuille bleue à liseré violet une lettre en anglais de l'Impératrice à Olga Nicolaïevna, datée du 19 octobre 1909 ; une enveloppe blanche salie avec l'adresse : Maison à destination spéciale, Commandant Nikouline.

« A côté du divan, le long du même mur se trouve un lit de fer pliant aux planches de sapin, avec dessus un matelas de coutil vert à fleurs et une couverture grise à liseré rouge et bleu.

« Près de la porte, une bibliothèque en bois, avec porte à double battants vitrés, et avec deux tiroirs, remplie des livres du propriétaire de la maison. Tchemodourof n'y trouva rien appartenant à la famille impériale.

« Les murs de la pièce sont ornés de photographies d'ouvrages de chemin de fer et d'une grande tête de cerf.

« Sur la porte, du côté de l'intérieur, une portière de la couleur du divan turc. Au milieu de la pièce, une table en chêne de salle à manger, couverte d'une toile cirée noire sale. Comme mobilier

encore quatre chaises en bouleau avec siège viennois et dossiers sculptés ».

Description de la salle de réception (voir phot. n° 15). — « Les murs sont tapissés d'épais papiers peints imprimés à baguettes d'argent. Le plafond blanc est orné de fleurs, avec au milieu un grand lustre électrique ; au-dessous de celui-ci une figure modelée.

« Sur les murs, trois tableaux à l'huile, aux larges cadres dorés, représentant des paysages, deux de Lavrof, l'autre copie de Chichkine. Près du mur de derrière, un grand palmier. Au coin gauche du mur de devant un aquarium sans eau ni poissons. A gauche de l'entrée, deux fenêtres aux stores de tulle et portières ornées de fleurs jaune pâle. Entre les fenêtres, un grand miroir avec étagère.

Sur la première fenêtre git un porte-manteau de bois, avec crochet de cuivre, portant en son milieu sur un des côtés lisses, une couronne impériale avec les initiales A. F. gravées et peintes en noir. Sur l'appui de la seconde fenêtre, dix fioles pharmaceutiques de grandeur et de forme différentes avec une petite quantité de remèdes, un flacon blanc en forme de baril avec un liquide blanc, un flacon de gomme arabique, une demi-bouteille noire avec dissolution pour compresses chaudes et un flacon vide de triple eau de Cologne du laboratoire chimique de Petrograd.

« Près de cette fenêtre, dans le coin, une petite table à écrire de dame, avec deux coffrets vides, couverte d'une épaisse feuille de papier buvard vert. Sur cette table, quatre morceaux d'un papier linon à carreaux avec un texte français écrit par le Tsarevitch, d'après Derevenko, une petite boîte en carton, tendue de soie lilas pâle dans laquelle se trouvent à demi-brûlés une enveloppe à doublure bleue avec l'inscription : « Bijoux appartenant à Anastasie Nicolaïevna », des feuilles de télégrammes (sur un télégramme on pouvait distinguer le mot : Tobolsk à Kokhriakof), des morceaux de papier, sur lesquels quelque chose était écrit au crayon, un bout de papier carbonisé sur lequel on distinguait les lettres « œ », le couvercle en verre d'une boîte, noirci par la fumée et brisé, appartenant, d'après Tchemodourof, au Tsarevitch, deux morceaux d'un journal. Près de la table un fauteuil en bois rouge avec siège moderne, à ligne droite.

« Dans le salon, derrière le tableau copie de Chichkine : « Forêt et champ agité », on trouva une carte postale avec le portrait de l'Impératrice. »

Description du salon par Nametkine (Voir phot. n° 15). — « Le plancher est parqueté, les murs sont tapissés d'épais papiers dorés, imprimés genre soie, encadrés d'une baguette. Le plafond est peint : au milieu un lustre à dix bougies et au milieu du lustre une lampe.

« A l'entrée, sur le mur de gauche, deux fenêtres entre lesquelles se trouve une grande glace à cadre de bois avec une étagère en marbre noir. Aux fenêtres des corniches à moulures d'or.

« Juste sous le cintre, une grande table à écrire de chêne, ciré en rouge, à deux pieds, avec un drap vert sombre. Tous les tiroirs sont vides.

« Dans le coin gauche du mur de derrière, un vase avec un figuier : de même sur l'appui de la seconde fenêtre. Dans le coin gauche du mur de devant, un divan moelleux couvert de soie, à fleurs vert et or. A côté deux fauteuils semblables, et en face une table de salon laquée, couleur cannelle, octogonale, à quatre pieds, sur laquelle se dresse un groupe en plâtre représentant deux soldats et un officier en patrouille, œuvre de M. Zakhvatkine, datée de 1915.

« Derrière le divan, une lampe à pétrole avec un abat-jour de soie, couleur bordeaux et en dentelle crème, sur un support.

« Sur le plancher, plus près du coin droit, près du mur, se dresse une console en bois tacheté avec une tablette de marbre blanc. Dans le coin droit du mur de devant, une autre console pour des fleurs, en imitation bois rouge, avec un dessin d'or gravé.

« Près du mur de droite, une chaise-longue de jardin, en rotin, avec deux accoudoirs et un dossier renversé, emportée, d'après Tchomodourof, de Tsarkoïe-Selo au moment du départ pour Tobolsk.

« Sur les murs quatre tableaux à l'huile dans des cadres dorés. Au-dessus de la chaise-longue une glace à cadre doré. En outre, le salon est meublé de trois chaises de bouleau à siège canné et à dossier sculpté. »

Description de la salle à manger (n° IX du plan) par Nametkine (voir phot. N° 16). — « Le plancher est parqueté. Les murs sont tapissés de papiers épais, couleur cannelle, avec dessins imprimés, représentant des vases, et encadrés de baguettes. Le plafond est peint en imitation chêne. Au milieu, un lustre électrique, au-dessous duquel est une table de chêne, aux pieds sculptés. Autour de la table, douze chaises aux sièges et dossiers cannés, et deux fauteuils semblables.

« A gauche de l'entrée, un grand buffet de chêne, couleur de la table.

« Face à l'entrée, une cheminée et au-dessus de celle-ci une glace au cadre de chêne, de ton sombre comme les papiers et les portes. Dans la cheminée de faux charbons ardents, et devant un ventilateur métallique en treillis de cuivre, brisé.

« Des deux côtés de la cheminée, deux tableaux représentant un paysage de forêt, œuvres du peintre Voronkof, dans des cadres noirs sculptés.

« Près de la cheminée, un fauteuil roulant viennois, à trois roues caoutchoutées avec chambres à air, appartenant à l'Impératrice, d'après Tchomodourof.

« Sur le mur à droite de l'entrée, une porte de balcon, fermée de l'intérieur par un double panneau de fer à cadenas. Cette porte est drapée d'une toile de chanvre de couleur sombre à fleurs.

« A droite de la porte, une fenêtre donnant sur le jardin, avec une portière et un panneau de fer semblables.

« Près de l'appui de la fenêtre, deux corbeilles tressées pour pots à fleurs. Dans l'une d'elles un palmier desséché. Dans l'espace entre la porte et la fenêtre, une petite horloge dans un cadre sombre arrêtée à 10 heures moins 3 minutes. Sous l'horloge, un plateau sur lequel, sous un verre, se trouvent des fleurs artificielles en paillettes métalliques sur velours noir.

« A droite de l'entrée, près du mur, un petit buffet de chêne, couleur du reste du mobilier avec une étagère extérieure : sur celle-ci une alène-tournevis. Sous l'étagère deux tiroirs : dans celui de gauche deux cuillères de bois, une fiole à pharmacie couleur brune contenant une quantité insignifiante de poudre blanche et une petite bouteille vide en verre noir avec la marque « Cave de la Cour » et au milieu de ces mots, le sceau impérial. La bouteille sent le vin. Dans le tiroir de droite, trois grands plats blancs, de la maison Kouznetsof, deux ronds et l'un allongé, celui-ci portant sur un des bords deux sceaux impériaux, en bleu. La Famille Impériale, dit Tchemodourof, s'en servait aux repas. Dans le côté droit du buffet, fermé par une petite porte, une cuvette en fer émaillé, avec deux anses, dans le côté gauche un grand plat de fer noir, une cuvette émaillée contenant une grande éponge. Les Grandes-Duchesses, d'après Tchemodourof, y lavaient la vaisselle. Sous l'armoire, trois chiffons sales.

« Près de ce même mur de droite, un coffre-bahut bas, cerclé de fer, couvert d'une toile de couleur, avec une serrure intérieure, et deux poignées en fer. A l'intérieur le couvercle et le fond sont doublés de peau de chamois. La planchette intérieure au-dessus de la serrure est arrachée. A l'extérieur, au-dessous de la serrure, une plaque ronde en cuivre porte le n° 622.

« A côté de ce bahut, un coffret de bois de sapin poli, avec deux poignées en cuivre sur les côtés. Il est vide. A côté de lui, trois bouteilles en verre sombre avec des étiquettes. Sur l'une : « Pharmacie de Sa Majesté. Romarin. » Les bouteilles sont à moitié pleines d'un liquide, qui servait, d'après Tchemodourof, au Tsarevitch. Au-dessus du petit buffet, sur le mur, deux têtes de cerfs et entre elles une aquarelle, représentant un clown jouant de la mandoline.

« Le buffet a dans chacune de ses parties supérieure et inférieure trois compartiments. Elles sont séparées par trois tiroirs et une petite étagère.

« Dans le haut du buffet, deux lampes, l'une électrique avec quatre supports en forme de femmes nues, l'autre à pétrole, en bronze, avec un réservoir en forme de vase, et deux abat-jours blancs.

« Dans le compartiment gauche du haut du buffet, trois planchettes ; celle du haut vide ; sur celle du milieu, quatre tasses vertes aux anses blanches ; deux couvercles d'un récipient en verre, un beurrier en forme de poule, deux tasses blanches rince-bouche, une petite boîte de verre avec des rayures sur la partie supérieure. Sur la planchette du bas, un grand flacon d'encre de la marque Hunterwagner entouré d'un petit chiffon de soie, un flacon à moitié rempli d'encre ; une grande théière avec un bec blanc doré de couleur gris doré, et des traces de brûlure par dessous, contenant des

restes de thé moisi, huit soucoupes dont trois blanches, une verte et quatre blanches, avec un liseré bleu or et le sceau impérial en leur milieu (leur fond extérieur porte les initiales « N. II » avec les dates 1910, 1915) ; un petit vase vide, une petite soucoupe ronde en verre avec du poivre en poudre ; un tout petit vase en verre tacheté à deux anses ; quinze assiettes en faïence de la marque Kouznetsof, avec des dessins vert bleu sur les bords ; six petites assiettes en porcelaine, dont deux plus petites que les autres, avec chacune sur le bord le sceau impérial et sur le fond intérieur les initiales N. II, avec au-dessous les dates de fabrication : 1913, 1914, 1909 ; une assiette de porcelaine blanche avec fleurs bleu-rose, et au fond la marque de la fabrique Kornilof ; un verre simple fendu ; deux fioles de pharmacie avec de la glycérine et du collodion.

« Le compartiment du milieu et celui de droite contiennent de la vaisselle, appartenant à Ipatief, d'après Tchemodourof. Celle du premier compartiment servait à la Famille Impériale.

« Dans le compartiment gauche du bas du buffet, douze icônes de grandeur différente représentant les saints Antoine, Jean et Moustafie. Une icône en bois de Serge de Radonej, une de Kozma et Damien, une de Dmitri de Salonique, une de Simeon le Thaumaturge de Verkhotourie, deux de Séraphime de Sarovo, une icône en bois de l'Annonciation, une du prophète Elie, une de la Vierge, deux petits médaillons à monture d'argent avec l'un l'image du Sauveur, et l'autre celle de Nicolas le Thaumaturge. La plupart de ces icônes portent des inscriptions de la main de l'Impératrice et des Grandes-Duchesses.

« Dans ce même compartiment, un grand récipient en bois, rond, contenant un morceau de savon sec et une assiette de bois pour éponge. D'après Tchemodourof, c'était le savon dont l'Empereur se servait pour son bain.

« Les compartiments du milieu et de droite du bas du buffet étaient vides. Sur l'étagère découverte du milieu, une corbeille, un récipient émaillé, une bouteille vide, une cassette, un essuie-plumes, et une petite lampe verte.

« Sur la table, un cendrier massif en jaspe, douze coquilles pour hors-d'œuvre, appartenant, d'après Tchemodourof, à la famille impériale et une grande carafe en verre. »

Description par Namethine de la chambre (n° XI) occupée par Demidova. — « Les murs sont tapissés de papiers gris-sombre. Le fond et la porte du côté de l'intérieur sont peints de couleur jaune-blanc. Du plafond descend un lustre à trois lampes.

« Face à la porte d'entrée, deux fenêtres avec appuis de bois, corniches de bois et demi-rideaux verts à la partie supérieure.

« Dans le coin gauche du mur de devant une table ronde couleur cannelle sombre, à six pieds, et auprès d'elle un petit guéridon de même couleur, trois chaises en chêne de salle à manger au siège et au dossier cannés, et un fauteuil semblable à ceux du salon.

« Dans le coin gauche du mur de derrière deux porte-manteaux à crochets de cuivre, appartenant, d'après Tchemodourof, au Tsarevitch. Sur la fenêtre la plus près du coin gauche du mur de devant,

une petite carafe, une chaufferette électrique nickelée, un grand flacon de savon liquide, un flacon contenant un liquide pour une machine électrique, quatre petites fioles à médicaments, une petite boîte en porcelaine avec des restes de vaseline boriquée, deux morceaux de mâchefer, un morceau d'ouate, un crochet de fer et une petite clef attachée à un cordonnet blanc. D'après Tchemodourof, la chaufferette et les remèdes appartenaient au Tsarevitch ; la clef était celle de la cassette où il gardait son argent. »

Description par Namethkine de la salle n° XII. — « Dans la salle à manger, au coin droit du mur de devant, il y a une porte à double battants, conduisant dans une antichambre. Les murs et le plafond de la pièce sont peints en gris, le sol est couvert d'un linoléum brun dessinant un parquet. Au milieu du plafond est suspendue une lampe électrique.

« Dans le coin gauche de derrière, un porte-manteau de bois, debout, avec des crochets de fer, de couleur jaune. Il bouche une partie de la fenêtre qui, comme sa voisine, a des cadres d'hiver et d'été.

« Sur l'appui de la première, un sac avec de l'avoine moulue, dont une petite quantité se trouve dans une assiette voisine, ornée du sceau de l'Empereur, avec par dessous les initiales « N. II 1910 » — une bouteille de limonade vide — une fiole de pharmacie contenant de l'huile de thérébentine — trois clous — un petit chiffon — deux assiettes ornées d'un liseré et d'un filet au milieu : celle du dessus contient du thé sec, celle du dessous est ébréchée.

« Sur l'appui de la seconde fenêtre, un verre, une soucoupe blanche avec sceau et les initiales « N. II. », contenant une vieille brosse à dents, une fiole avec un liquide, une grande cafetière sale, un morceau d'un journal de Petrograd du 9 décembre 1916, deux clous tordus.

« Près de la fenêtre, une simple table de bois, non peinte, à quatre pieds et à deux tiroirs. Dans celui de gauche, une assiette peinte, avec trois biscuits blancs, et une soucoupe blanche avec du sel. Au fond du tiroir, des miettes et quelques bouts de sucre. Dans le tiroir de droite, quelques feuilles de papier sale, quelques clous de girofle et des morceaux de macaronis. Sur la table, une grande cuillère de cuisine en fer et un pot à eau en verre. Sous la table, trois paires d'embauchoirs en bois pour bottes appartenant, d'après Tchemodourof, aux grandes-duchesses Olga, Tatiana et Marie.

« Au milieu de la pièce, une énorme garde-robe de couleur brune avec crochets en haut et dans le fond, et douze porte-manteaux en bois. Six de ceux-ci ont les initiales A. F. et la couronne ; ceux sans initiales appartiennent, d'après Tchemodourof, à l'Empereur.

« Dans le tiroir de droite du bas, une petite serviette sale, quelques boîtes en carton avec leurs couvercles et divers papiers. Le tiroir de gauche est vide.

« Près du mur de derrière, une vieille petite table dans le tiroir de laquelle se trouvaient : un verre, avec de l'encre décolorée, un cadenas, une clef, une poignée, un morceau de savon, un cendrier



de fer blanc. A côté, sur le plancher de la salle de bain, trois casiers du coffre décrit dans la salle à manger, pour la vaisselle d'argent, une planche à repasser à pied et à housse blanche, une natte grossière, le tout appartenant au service domestique du Tsar.

« Il y a encore deux chaises de chêne, une console à dessus de marbre, sur lequel se trouve la housse du lit pliant : elle porte des taches rouges. »

Salle n° XIV (la cuisine) décrite par Namethkine. — « Sur le mur gauche extérieur, une fenêtre à deux cadres. Les murs sont peints en gris-lilas, le plafond en blanc, les lambris en lilas sombre, sur le plancher un linoleum brun et dessinant un parquet.

« A gauche de l'entrée, sur le mur, une planche en bois brun sur laquelle se trouvent deux récipients en verre vides, une soucoupe blanche et cinq morceaux de batiste, deux grandes fioles, l'une avec de la térébenthine, l'autre avec de l'ammoniaque, portant l'étiquette de la pharmacie de la Cour, une grande fiole avec une petite quantité de benzine avec l'étiquette de la pharmacie Dementief à Tobolsk, trois flacons vides, un flacon avec un liquide rouge, un grand flacon avec une petite quantité de liquide, deux rouleaux bleus d'une poudre blanche, un porte-fer à repasser en fonte, une fiole d'encre, une lampe électrique brûlée ; sous la planche, sur le plancher, un balai de crin et une boîte vide en bois du magasin de thé Vysotski.

« Près de la fenêtre, un grand buffet de cuisine en bois jaune avec trois tiroirs et trois compartiments inférieurs, fermés de portes.

« Sur le buffet, trois récipients de verre vides, une bouteille d'alcool dénaturé, une petite boîte blanche de caviar, un morceau de papier avec de l'alun, une pierre à aiguiser les couteaux, une casserole en fer-blanc, une assiette blanche avec de l'avoine moulue, quatre couteaux de table, marque Fragé, avec sceau gravé sur le manche, une casserole avec des restes de cacha et une cuillère de la même marque avec sceau, un couteau à viande, une planche en bois, un seau de fer blanc avec des restes de farine.

« Dans les tiroirs de la table, un papier déchiré, un couteau de cuisine brisé, un sac avec la marque « M.A. », une lavette pour la vaisselle, un manche métallique pour couteau à viande, trois soucoupes, deux assiettes, avec le sceau impérial et les initiales « N. II », une alène brisée, un petit paquet d'une poudre jaunâtre semblable à de la farine. Tout cela dans le tiroir droit supérieur.

« Dans le compartiment inférieur, au-dessous des tiroirs, une grande casserole de cuivre étamée avec le sceau impérial, deux grandes nappes blanches sales, dix serviettes très sales avec sceau, un tablier sale et deux essuie-mains.

« A côté de la table, sur le plancher, un bidon de lait, une grande boîte en bois avec des herbes desséchées, une assiette avec des noyaux, marquée du sceau impérial.

« Non loin de la table, au coin gauche du devant, une grande

glacière. Au coin droit, une grande boîte en bois et au-dessus deux sacs vides, deux bâtons et un morceau de savon.

« Au milieu de la cuisine, une table blanche en bois, du type de salle à manger, de travail simple, à quatre pieds, avec tiroirs.

« Sur cette table, une petite casserole, une spatule pour pétrin, un couteau de cuisine et une petite boîte en fer-blanc de caramels « *Ketty Boss* ». Le tiroir était vide.

« Face à la table, près du mur de droite, un vase de cuivre vide, un grand seau de cuivre, deux feuilles de cuivre pour faire cuire le pain, une casserole allongée et rectangulaire, une plaque de fer ; tout cela étamé et portant le sceau de l'Empereur.

« Le long de ce même mur, près du coin droit de derrière, une table avec un grand coffre intérieur fermé par une porte peinte en jaune-rouge. Ce coffre était vide. La table est couverte d'une toile cirée usagée et sale. Dessus, une petite casserole de cuivre, deux récipients de cuivre allongés, deux poêles en fonte, trois boîtes en fer-blanc vides de purée de tomates, marque *Eynem*, deux casseroles émaillées bleue et blanche, une grande cuillère de cuisine en cuivre, un grand tamis de cuivre, une petite casserole de cuivre à long manche, un grand tamis de cuivre à fond en treillis, un grand couvercle de casserole, en cuivre. Tous les ustensiles de cuivre sont étamés et marqués du sceau impérial.

« Dans le coin droit de derrière, des morceaux de brique, deux grillages en bois, un petit bassin de cuivre allongé, rectangulaire avec robinet.

« Sur le mur de derrière, un énorme fourneau avec four.

« Sur le fourneau, un grand récipient en fer-blanc, avec deux anses, et un bidon de cuivre marqué du sceau impérial. Sur le sol, une brassée de bois, parmi lesquels on ne trouva rien.

« Sur le mur à côté, un porte-manteau en bois à trois patères, auquel sont pendus une passoire et un sac vide de tille.

« Sur le plancher traînent des débris de papiers divers.

« Sur la fenêtre, sept bouteilles vides et une huitième pleine de confiture rouge, un haut récipient rond en fer-blanc, avec couvercle et vide. »

Description, par Nametkine, de la chambre n° X, occupée par les Grandes-Duchesses (voir photo n° 14). — « Sur le plancher, linoléum de couleur brune, à damiers. Les murs sont tapissés de papier rose-vert à fleurs argent clair. Le plafond est peint en rose, et la porte du côté intérieur de la même couleur que le plafond.

« A droite et à gauche, dans les coins de derrière, deux poêles de couleur rose. Le haut de la tapisserie est orné d'une bordure dorée avec baguette verte. Le lustre a la forme d'une branche fleurie avec trois lampes.

« Face à la porte, une fenêtre. Sur l'appui, un store blanc, une petite boîte vide, avec un bonbon « *Monpensier* », une courte épingle à cheveux noire, deux cadenas, une bouteille brune avec une petite quantité de liquide. Le store est roulé. A la fenêtre est suspendu par un bout un long plaid très souple en laine, couleur sable, appartenant, d'après Tchemodourof, à l'Empereur.

« Dans le coin droit de devant, un trumeau à cadre brun et une petite table.

« Près du mur à droite de l'entrée, un écran métallique vert clair, sur lequel est peint un bouquet avec un oiseau posé sur une brindille, une chaise et un fauteuil, dont le siège est recouvert de cretonne rouge, dont les dossiers et les pieds sont noirs, et sculptés. Près de l'écran, un vase de nuit blanc émaillé et plus loin deux fauteuils semblables de forme au précédent, avec sur leur dossier une housse en toile cousue de fil rouge.

« Dans le coin gauche de devant, une console en bois pour potiche avec un morceau de bougie en cire.

« Le long du mur gauche, près du poêle, une table de salon brune à quatre pieds, au-dessus une cassette en bois recouverte de peau verte, sur son couvercle, à l'extérieur, un dessin de style décadent représentant des arcs et des fleurs. La serrure est arrachée, les trois compartiments intérieurs et le couvercle sont recouverts de soie verte ; dans le fond d'un des compartiments quatre boutons de nacre et une épingle de sûreté anglaise.

« Plus loin, sur la table, se trouvent : le Nouveau Testament et le Psautier en russe, une image de la Vierge de Fedorof, dans un étui de bois, peinte sur bois, le dos recouvert de velours framboise. La couronne de la Vierge est enlevée. Elle était ornée, d'après Tchomodourof, d'une étoile en brillants. Sur cette icône, deux rubans de papier, courts et étroits, avec les inscriptions suivantes de la main de l'Impératrice : « 1/11. Jean 19, 38-42 », « 2/9 Jean, 19, 25, 37. » En haut des images rondes en forme de médaillon, deux Vierges et un Georges le Victorieux.

« D'après Tchomodourof, l'Évangile seul appartenait au jeune laquais Siednef, le reste était à l'Impératrice.

« Dans le coin gauche de derrière, près du poêle, se trouve une haute console noire. Au-dessus trois livres : *Le grand dans le petit et l'Antéchrist* de Serge Nilous, *La Guerre et la Paix* de Tolstoï, tome I, et la *Bible* en russe.

« Sous la console, une petite photo de Marie Nicolaïevna, une carte de visite du docteur Botkine, et un petit morceau de papier, sur lequel sont écrits en anglais les personnages d'une pièce anglaise dont les rôles étaient répartis entre Anastasie, Marie, Alexis et Gibbs. Il porte la date : « 4 février 1918, Tobolsk ».

« Dans le coin, près de la porte d'entrée, une chaise percée appartenant au Tsarevitch, d'après Tchomodourof.

« Pendant l'examen de la chambre des Grandes-Duchesses, une grande quantité de cendres fut retirée du poêle, on y trouva des débris métalliques de cadres à photos, de médaillons, d'icônes, des papiers brûlés, du verre fondu, etc... »

Description par Nametkine de la chambre XIII de Leurs Majestés et du Tsarevitch (voir photo N° 13). — « Les murs sont tapissés de papier à raies, de couleur unie, jaune pâle, avec une large frise en forme de vagues ornée de fleurs.

« Le mur extérieur de droite, en entrant, comme le mur d'en face, ont deux fenêtres chacun. Les deux premières, et celle qui

touche au coin d'en face, ont leurs cadres d'été et d'hiver ; les cadres extérieurs, comme ceux des autres chambres, ont leurs vitres peintes en blanc jusqu'à la hauteur du panneau supérieur. La fenêtre contiguë au coin gauche d'en face n'a qu'un cadre d'été, derrière lequel a été mise une grille de fer.

« A droite de la porte d'entrée, près du montant, appuyée au mur, une longue planche en bois, polie d'un côté, longue de 73 cm. et large de 57. D'après Tchemodourof, cette planche servait au Tsarevitch pendant sa maladie : on la mettait en travers de son lit, elle lui servait de table, pour écrire, lire, jouer et manger.

« Près de cette planche, dans le coin, se dresse une console à potiche en forme de guéridon. Sur celui-ci, une petite lampe en verre rouge à moitié remplie d'huile : près de la lampe des fleurs desséchées. Près de la console, une table à jeu pliée avec un tapis vert. Entre les deux fenêtres du côté droit, une table à écrire, forme bureau, avec un tapis vert et du papier buvard, à quatre pieds tournés.

« Sur la table, une lampe électrique en bronze avec abat-jour bleu, une petite boîte en verre dont le bord est encadré d'argent et d'or, un étroit cordon tacheté, un petit ruban brun d'une longueur insignifiante, un coussinet à épingles en soie azur, un jeu d'échecs à deux faces avec les petits tiroirs, fermés par une targette de bois, avec deux jeux d'échecs complets, des livres : *l'Echelle du Paradis de Jean l'Igoumène du Sinaï* dont la première page porte au crayon : « A. F. Ts. S. mars 1906 », la reliure est en maroquin rouge, à l'envers de la première feuille de garde en rotin, une étiquette avec le monogramme A. F. et la couronne, *Pour supporter les douleurs de l'évêque Ignace Briantchaninof*, à reliure bleue avec fers or sur le dos et la couverture : à l'intérieur de celle-ci, un papier collé en forme de losange porte les initiales A. F. avec au-dessous la couronne, à l'envers de la page de garde, de la main de l'Impératrice, les initiales « A. F. Peterhof, 1906 », un livre d'oraisons à reliure de toile bleue, édition 1882 de la typographie du Saint-Synode : à l'envers de la première page imprimée est collée une marque ronde en papier cerclé de bleu avec les initiales N. A. et la couronne au-dessus, l'envers de la dernière page blanche porte écrit à l'encre : « 6 mai 1883 », *Bleu et or d'Arcadie Avertchenko* sans reliure, *Contes pour les convalescents* du même auteur, les tomes 2, 8, 13 des œuvres de Tchekof, édition Marx, un porte-photo en fil de cuivre, un papier vert sous lequel étaient les feuillets d'un calendrier. Les deux tiroirs du bureau étaient vides.

« Dans le coin droit du devant, une table à toilette à deux colonnes avec miroir ; des deux côtés de celui-ci des lampes électriques. La table a une bordure en chêne. Tous ses tiroirs étaient vides, sauf le grand du milieu et celui qui lui correspond à la partie supérieure de la table à toilette. Dans ce tiroir : une petite soucoupe blanche émaillée, deux flacons vides d'eau de Cologne de marque anglaise, un petit flacon rond en forme de carafe avec quelques gouttes d'eau de Cologne, et portant des fleurs peintes, deux petites boîtes rondes en verre, sans couvercle, l'une contenant quelques boulettes blanches, un flacon rond, vert, avec une éti-

quette portant « Lavendel Salz » et le moyen de s'en servir, en allemand, une petite boîte avec du cold cream et l'étiquette de la pharmacie de Sa Majesté, un petit flacon avec un liquide aromatique rougeâtre, de petits ciseaux droits à ongles, une moitié de bougie en stéarine, un tournevis à manche de bois lisse, une allumette avec, au bout, un petit morceau d'ouate.

« Dans le large tiroir du milieu en haut : trois épingles à cheveux noires, un morceau d'ouate et un petit cordon rose.

« Sur la table : un grand flacon d'essence d'eau de Kobiak avec une petite quantité de liquide ; un petit verre rond de pharmacie, deux cuillères de table, une cuillère à dessert et une à thé, dans le verre, de l'ouate pressée, un bouton de velours décousu, dont on voit l'ouate.

« Dans l'espace entre les deux fenêtres du mur de face une étagère brune à quatre tablettes et à colonnes sculptées. Sur la tablette du haut trois flacons avec du liquide, un grand flacon de verre avec de l'eau et une branche de chèvre-feuille desséchée, deux boîtes avec des restes de vaseline boriquée et de cold cream, portant l'étiquette de la pharmacie de Sa Majesté, une tasse blanche émaillée contenant un petit entonnoir de verre avec deux petits pinceaux.

« Sur la deuxième tablette, une demi-bouteille en verre, débouchée, à moitié remplie d'un liquide incolore et deux petits morceaux de pierre.

« Sur la troisième tablette à partir du haut, un grand flacon pharmaceutique vide, en verre avec un peu d'eau, une bougie blanche en cire, un petit bâton en sapin, un morceau de vieille ficelle détressée, un morceau de papier bleu.

« Sur la dernière tablette, un tire-bottes en bois plié en deux et un bâton de sapin avec deux rainures carrées.

« Près de l'étagère, une petite table ronde avec un dessus lisse et peint. A côté de celle-ci, par terre, deux bougies minces en stéarine, entières, dont l'une est brisée, et un bout de chandelle.

« Auprès de la même étagère, une petite table au dessus de chêne, rectangulaire, avec quatre pieds en chêne tournés, sur laquelle se trouvent : la moitié d'une couverture de livre, une petite assiette en forme de coquille portant un paysage, sur le derrière de laquelle se lisent la marque de fabrique et les initiales M. N., quinze bougies en cire, blanches, minces, emballées, un flacon de pharmacie avec l'ordonnance du docteur Botkine pro-autore.

« A côté de cette petite table, un fauteuil du salon avec une housse en toile.

« Dans le coin gauche de face, une garde-robe avec porte à deux battants, en noyer ; à l'intérieur aucun vêtement ; douze portemanteaux de bois pendant à des patères de bois. Dix d'entre eux sont aux initiales « A. F. ».

« A côté de la garde-robe, un écran de fer, peint en vert, sur lequel est dessinée une fleur.

« A côté de l'écran, sur le mur, un lavabo en marbre de grandeur moyenne avec sa planche brisée. Sur la tablette du dessus, une carafe avec de l'eau, un bocal contenant une poudre blanche et

trois flacons contenant des produits pharmaceutiques. Sur la planche brisée un verre de couleur, un petit flacon avec un remède pour le Tsarevitch, avec une ordonnance du docteur Derevenko ; une petite boîte avec une petite quantité de cold cream, deux flacons à pharmacie dont l'un avec l'ordonnance du docteur Botkine ; un petit flacon microscopique contenant un remède, et six bandes de papier avec des inscriptions chiffrées. Dans la partie inférieure du lavabo, un seau de fer-blanc, à côté de celui-ci, sur le sol, un petit crayon taillé.

« Près du lavabo, le long du même mur, une table de nuit en noyer. Sur sa tablette en marbre, deux flacons vides d'eau de Cologne, deux lampes, une rouge et une bleue, une boîte avec du permanganate, une petite bouteille blanche avec une huile aromatique, un grand flacon avec de l'extrait de sapin portant l'étiquette de la pharmacie de Sa Majesté, un flacon blanc avec un liquide « colival », une fiole contenant un liquide aromatique, un tout petit flacon avec une entaille au col, un couvercle métallique, contenant des pilules blanches, avec gravée l'inscription : « Cascarine Leprince. » et un petit verre sale en verre bleuâtre.

« Sur la seconde étagère de la table de nuit, une petite tasse verte avec soucoupe et un tout petit verre.

« Le compartiment du dessous est vide. Auprès du lavabo, sur le plancher, une natte et au-dessus un petit tabouret de bois.

« Dans le coin gauche de derrière, une toute petite table ronde.

« La chambre est meublée de trois chaises en chêne avec siège en rotin, et une recouverte de cretonne rouge appartenant au mobilier de la chambre des Grandes-Duchesses.

« Au mur gauche de derrière est fixé un porte-essuie-mains, à trois patères terminées par un bouton de cuivre.

« D'après Tchemodourof, tout dans la chambre, sauf les meubles, appartenait à la Famille Impériale. »

Tel est l'état dans lequel le juge d'instruction trouva les chambres du premier étage. J'ai pu vérifier les descriptions de Nametkine par l'interrogatoire des témoins de la visite, le médecin Anatole Ivanovitch Bielogradski, et le capitaine de la garde Dmitri Appolonovitch Malinovski, interrogés par moi à Ekaterinenbourg, le premier le 18 juin 1919 et le second le 22 juillet 1919.

Déposition de Malinovski : « Il n'y avait dans la maison ni vêtements, ni chaussures. Nous avons déblayé le foyer des poêles et nous avons éparpillé les cendres. Nous n'avons pas pu établir l'identité de la plupart des objets brûlés : mais on pouvait voir que c'étaient surtout des vêtements. Cela sautait aux yeux. On avait brûlé beaucoup de cadres à photos, toutes sortes de petits objets domestiques et de luxe, d'objets de toilette, surtout des brosses à cheveux et à dents. On trouvait beaucoup de verre brûlé et fondu. Mon impression est que, en

l'absence des occupants, l'appartement avait été entièrement pillé : on avait surtout brûlé et brisé. On n'avait laissé intacts que de menus objets. »

Déposition de Bielogradski : L'impression générale que m'a laissée la maison Ipatief était celle d'une maison abandonnée par ses propriétaires et envahie par des étrangers qui avaient fait disparaître dans les poêles divers objets de grandeurs différentes et n'avaient laissé que des choses insignifiantes. »

Dans le procès-verbal de Nametkine, il n'est pas question du signe dessiné dans l'embrasure de la fenêtre tournée vers la perspective Voznessensky, à l'Orient. Il était difficile de le découvrir, étant donnée la finesse du dessin. C'est Gilliard qui le remarqua le premier, dans sa visite de la maison avec le juge Serguieef. Il avait été conservé jusqu'à moi. J'en ai pris la photo n° 21 (1).

Ni Nametkine, ni Serguieef n'examinèrent la terrasse. Son mur était entièrement couvert de dessins et d'inscriptions. Sans aucun doute, elles sont l'œuvre des gardes qui non seulement montaient la faction sur la terrasse, mais y venaient fréquemment.

La photo n° 22, faite par moi, représente la terrasse vue du jardin.

A l'extrémité de la terrasse, du côté de la ruelle Voznessensky était un poste de mitrailleuse. J'y trouvai une inscription en madgyar dont j'ai parlé plus haut.

Ainsi il n'y a qu'une conclusion à tirer du procès-verbal de Nametkine : il n'y a absolument aucune preuve que la famille impériale ait été massacrée au premier étage.

§ 2.

Ce fut Serguieef qui commença l'examen détaillé de l'étage inférieur. La chambre I retint tout d'abord son attention ; on y distinguait des traces de lavage et des taches de sang. Dans le procès-verbal dressé par lui, nous lisons : « Le plancher de cette chambre est en bois peint en jaune. Il porte des traces visibles de lavage, notamment des traits irréguliers et en

(1) Pour conserver ce signe, je l'ai recouvert d'un verre que j'ai cacheté de mon sceau. C'est ainsi que le représente la photo du livre de Gilliard.

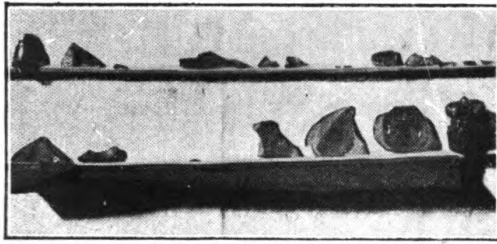
zigzag formés par des parcelles de sable et de craie qui en séchant ont adhéré fortement au plancher. Aux plinthes on trouve des couches plus épaisses du même mélange de sable et de craie séchés ; sur la surface du plancher on distingue une tache de couleur rougeâtre. Pendant l'examen, cette partie du plancher a été délimitée par des signes spéciaux et des mesures de préservation ont été prises. »

Ainsi l'antichambre I a éveillé les premiers soupçons de l'instruction par le lavage de son plancher et sa tache rougeâtre.

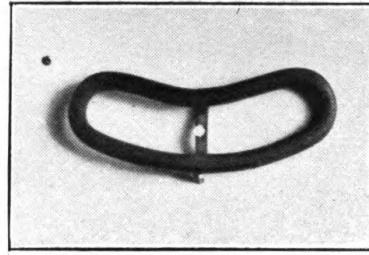
Dans la chambre II, les traces du crime étaient beaucoup plus évidentes. Voici la description qu'en fait Serguieef dans son procès-verbal : « Le plancher est peint en jaune, la partie à gauche en entrant par l'antichambre porte également des traces de lavage ; aux angles on trouve des entassements d'un mélange desséché de sable et de craie. »

En outre, la chambre portait les traces de nombreuses détériorations, qui comme l'enquête l'a prouvé, avaient été faites par des armes à feu. On se rendra compte de leur nature en lisant les extraits ci-dessous du procès-verbal de Serguieef, et se rapportant au plan et aux photos n° 23, 24 et 25. La photo n° 23 nous montre la chambre n° II ainsi qu'elle se présentait lorsque on y pénétrait de l'antichambre (I) ; on distingue le mur est, et la porte menant au débarras (III). Ce mur, ou plutôt cette cloison, était en planches recouvertes de plâtre et revêtues de papier. On distingue également les deux piliers qui supportaient le plafond de la chambre ; ces piliers étaient de pierre, recouverts de plâtre et de papier. La partie inférieure du pilier qu'on voit à droite était en outre revêtue de planches, sur lesquelles on avait collé le papier. La photo n° 24 montre le mur sud, attenant par conséquent au pilier de droite de la fig. précédente. Ce mur, qui était de pierre, comportait également à sa partie inférieure des planches revêtues de papier. Ce mur était percé par la fenêtre unique de la pièce. La photo n° 25 montre la porte reliant les chambres I et II, ainsi que le mur ouest de la chambre II ; à noter que la porte s'ouvrait sur la chambre I.

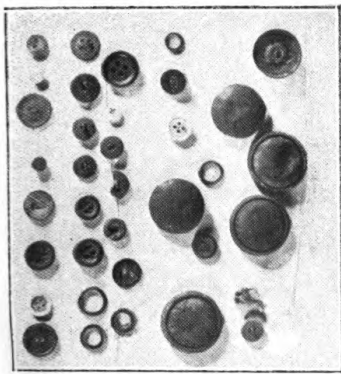
Dans la porte donnant sur la chambre III (voir phot. n° 23) Serguieef trouva la trace de deux balles d'armes à feu. Il écrit : « Dans le battant (de droite) de cette porte à la hauteur de 173,3 cm. du plancher se trouve un orifice traversant le bois de part en part ; un orifice identique se trouve dans



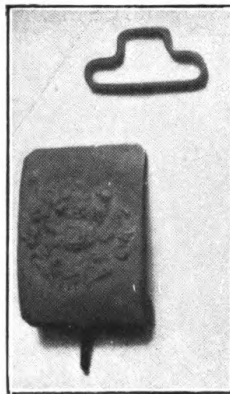
N° 50



N° 52



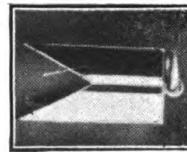
N° 61



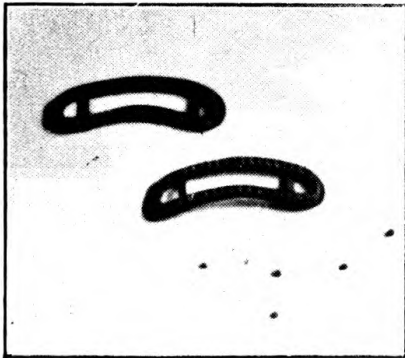
N° 47



N° 49



N° 44



N° 48

Différents objets
trouvés dans les fouilles :

FIG. 44. Insigne militaire en émail.
FIG. 47. Boucle de petit ceinturon.
FIG. 48. Boucles de pantoufles de dame.

FIG. 49. Débris de flacon.
FIG. 50. Débris de flacon.
FIG. 52. Boucle de pantoufle.
FIG. 61. Différents boutons.

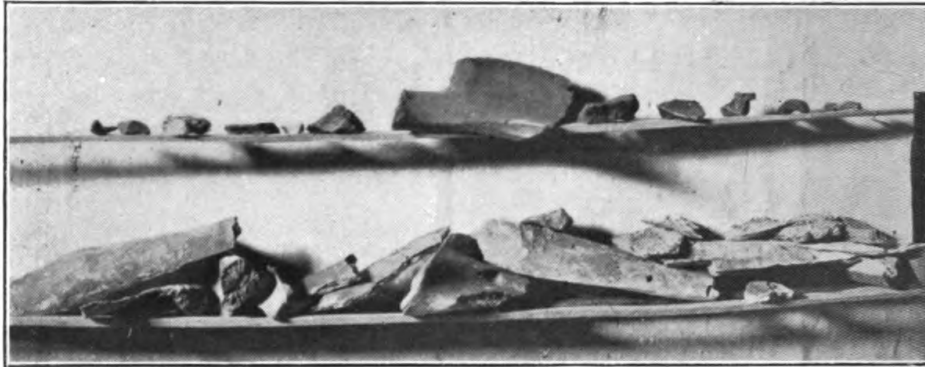


FIG. 68. Débris d'ossements de mammifères trouvés dans les fouilles.

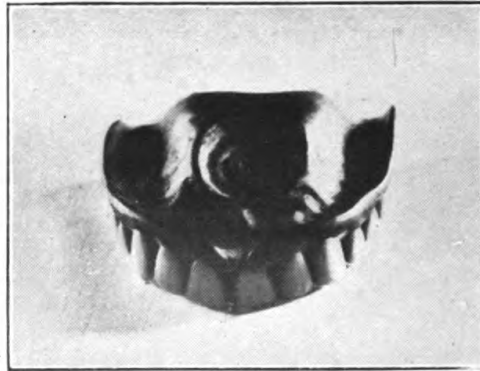


FIG. 53. Dentier trouvé dans les fouilles.



FIG. 67. Doigt humain trouvé dans les fouilles.

le battant de gauche, à la hauteur de 97,7 cm. du plancher. L'épaisseur des battants est de 5,5 cm. ; le diamètre des orifices est de 6,8 mm. du côté extérieur de la porte (du côté de la chambre II), et de 8,2 mm. du côté intérieur. Serguieef découvrit également la trace de deux balles dans le mur de la chambre III ; ces balles étaient les mêmes qui avaient traversé la porte. Il est évident que ces deux balles avaient été tirées de l'intérieur de la chambre II, pendant que la porte donnant sur la chambre III était fermée ; ayant traversé la porte, elles étaient allées frapper le mur opposé de la chambre III.

Dans l'autre porte (voir phot. n° 25) Serguieef trouva aussi la trace d'un coup de feu : « Dans le chambranle de la porte (à droite sur la photographie) à la hauteur de 111 cm. du plancher se trouve un trou traversant le bois de part en part ; un trou identique se trouve dans le battant ; si on rabat la porte contre le chambranle, les deux trous correspondent exactement ; le canal s'élargit au fur et à mesure de sa pénétration dans le bois, allant comme direction de l'intérieur de la chambre vers le battant et se terminant par un large orifice dans la porte avec des esquilles de bois tout autour. » Dans ce cas il est évident que la balle avait été tirée de la chambre II, la porte communiquant avec la chambre I étant ouverte.

Serguieef constata des traces de coup de feu dans le mur est (phot. n° 23). Il écrit : « Dans le mur est se trouvent seize excavations, paraissant avoir été faites par des coups de feu ou par un instrument contondant. En sondant ces excavations, il fut impossible de déterminer la direction et la longueur des canaux, la sonde ne pouvant traverser les débris de plâtre amoncelés dans les canaux. Pour fixer l'emplacement de ces excavations, ils furent tous numérotés en raison de leur éloignement du coin du pilier de gauche (phot. n° 23) vers le chambranle de la porte attenant au pilier de droite ; la hauteur de chaque excavation au-dessus du plancher fut également mesurée. En adoptant ce système, le résultat de ces mesures peut être dressé comme suit :

N°	Distance du pilier gauche.	Hauteur au-dessus du plancher.
1	17 centimètres	51 centimètres
2	31 »	142 »
3	40 »	62,2 »
4	48,8 »	66,6 »
5	57,7 »	75,5 »

la face du pilier un peu de bas en haut, ainsi que le démontre la direction de l'enfoncement. Un deuxième trou se trouve sur le côté du pilier, à 70 cm. du plancher ; sa forme est oblongue, étant indubitablement l'impression d'une balle, longue de 3, 5 cm. et profond de 2 cm. La direction des deux traces étant identique, on peut conclure que ces coups de feu furent tirés par des personnes se tenant à gauche de la porte menant à l'antichambre. »

En outre, la balle qui avait frappé le côté du pilier avait ricoché sur le mur est ; sur la phot. n° 23 on voit la trace de ce ricochet (le plus près du pilier et du plancher).

Mon attention fut particulièrement attirée par le pilier de droite (phot. 23). Une partie du revêtement en planches avec son papier en avait été retiré ; renseignements pris, j'appris que Serguieef l'avait fait enlever, vu qu'il s'y trouvait un dessin fort pornographique. Dans le plâtre dénudé je trouvai la trace fort nette d'une balle ; mon procès-verbal dit : « Sous la partie enlevée du revêtement en planches se trouve une excavation dans le plâtre, de forme conique, qui est indubitablement la trace d'une balle, profonde de 2,5 cm. de 1 cm. de diamètre, et 1^m,6 cm. du plancher. »

Mon attention fut aussi attirée par certaines déchirures du papier du pilier, car il me semblait qu'elles avaient été faites par la pointe d'une baïonnette. On comprendra l'intérêt particulier avec lequel j'examinai la partie enlevée par Serguieef. Je cite mon procès-verbal : « Dans la planche (épaisse de 3 cm.) se trouve un canal fait par la pénétration d'une balle qui la traverse de part en part. L'entrée est du côté recouvert de papier, ayant 10 mm. de diamètre. La sortie sur la face intérieure a la même forme ronde : des esquilles de bois se sont formés autour ; le diamètre est un peu plus fort qu'à l'entrée — environ 15 mm. Le trou dans le plâtre correspond exactement à celui de la planche. Sur la face du morceau on distingue très nettement la trace de quatre coups de baïonnette, dont trois pénètrent dans le bois à une épaisseur de 1 cm. tandis que le quatrième n'est que superficiel, n'intéressant que le papier et le carton et effleurant le bois ; la profondeur de cette dernière éraflure est de 3 mm. Les trois premières traces ont toutes 8 mm. de longueur et 4 mm. de largeur ; la dernière a 5 mm. de longueur. Tous les coups de baïonnette ont frappé le mur plus bas que la trace laissée par la balle, dont ils sont à 6, 75 cm. Ils sont tous très près l'un de l'autre. La pointe

de la baïonnette d'un fusil d'infanterie russe modèle 3 lignes fut introduite avec précaution dans chaque trou ; la forme des trous correspondait exactement avec la baïonnette. »

Serguieef ne remarqua pas des éclaboussures de sang que je découvris sur le papier des murs sud et est, dans la région des trous laissés par les balles. Je cite mon procès-verbal : « Sur le papier du mur est, à côté des morceaux retirés par le juge Serguieef, en direction du chambranle de la porte menant au débarras (voir phot. n° 23), se trouve une quantité d'éclaboussures de sang, déjà noircies par le temps ; certaines ont toutefois encore conservé leur teinte caractéristique, rouge-jaunâtre ; toutes sont dirigées vers le haut, et à gauche vers la porte. Sur le papier du mur sud (voir phot. n° 24), à côté des morceaux de bois retirés, se trouve également une multitude d'éclaboussures de sang, dirigées en haut et à droite, en bas et à gauche. »

Les flèches qui se trouvent sur les phot. n° 23 et 24 indiquent l'emplacement et la direction de ces éclaboussures.

Sur le mur sud, Serguieef remarqua l'inscription suivante en langue allemande :

« Belsazar ward in selbiger Nacht
Von seinen Knechten umgebracht. »

Ces vers sont la vingt-et-unième strophe d'une poésie de Heine, intitulée *Belsazar* ; toutefois ils s'en distinguent par l'absence d'un petit mot : « aber ». Chez Heine nous lisons : « Belsazar ward *aber* in », etc. Le mot « aber », nécessaire dans la poésie comme se rapportant à la strophe précédente, n'était d'aucune utilité dans l'inscription relevée sur le mur de la chambre du crime..... Mais ne peut-on en conclure que la personne qui l'a faite connaissait à fond la poésie de Heine ?

La photographie n° 28 représente cette inscription.

Sur le même mur je découvris une inscription consistant en quatre signes et une série de chiffres, que reproduit la photographie n° 29. Quoique ayant subi différents essais d'interprétation, le sens de cette mystérieuse inscription n'est pas encore complètement élucidé.

Dans la chambre X de l'étage inférieur, Serguieef découvrit l'inscription suivante :

« Rudolf Lacher I. T. K. Jäger Trient. »

Il a été prouvé que cette chambre fut habitée par un soldat autrichien, prisonnier de guerre, qui s'appelait de son prénom Rudolf. Il servait de domestique à Yourovski et à ses camarades, les soldats allemands et autrichiens, les bourreaux de la Tcheka, que Yourovski amena dans la maison Ipatief.

CHAPITRE XVII

EXAMEN ET EXPERTISE DES MORCEAUX DE BOIS ENLEVÉS SUR LES MURS ET LE
PLANCHER DE LA PIÈCE DU REZ-DE-CHAUSSÉE. — RECHERCHES SCIENTIFIQUES
DU SANG HUMAIN SUR LES MORCEAUX DE BOIS. — CONCLUSIONS.

§ 1.

Les morceaux de bois retirés par Serguieef, dans la maison Ipatief, furent soumis à un double examen scientifique.

Il fallait, tout d'abord, établir le nombre de balles et la nature des armes dont on s'était servi.

Il fallait ensuite déterminer si les taches suspectes sur ces morceaux étaient bien du sang humain.

Les recherches de la première catégorie furent réalisées sous forme d'expertises judiciaires que je fis faire du 17 au 27 février 1919.

Voici le texte des procès-verbaux de ces expertises :

I. — Premier morceau de bois, retiré du mur est de la chambre II.

L'un de ses côtés porte des traces très nettes de crépi et de lattes. Les deux trous sont coniques : à l'entrée les bords du bois ont été aplatis dans la direction du coup. L'un des trous a 1 centimètre de diamètre, l'autre 6 millimètres, la profondeur du premier est de 2 centimètres, celle du second de 2 centimètres 2 millimètres. En sondant avec précaution le trou de 2 centimètres 2 millimètres, on sent la base d'une balle qui n'a pas été extraite.

Conclusion de l'expert du 26 février 1919.

1^{er} trou : Le morceau de bois porte bien la trace d'une balle, qui a été probablement tirée par un revolver système Nagan. 2^{me} trou : La balle a été extraite en brisant le bois. Elle est restée intacte. Elle a été tirée par un pistolet automatique du système Browning. Mais l'expert a refusé de se prononcer tout de suite sur l'arme, trouvant nécessaire de peser la balle.

Conclusion de l'expert du 27 février 1919.

La balle pèse 4 grammes 1/2. D'après cela et d'après sa forme extérieure elle a été tirée par un pistolet américain de trois lignes.

II. — Second morceau de bois retiré du même mur.

Il porte aussi des traces du crépi et des lattes, sur lesquelles il était appuyé. Il est percé de part en part. L'ouverture est ronde, de 6 millimètres de diamètre. Ses bords sont aplatis vers l'intérieur.

Conclusion de l'expert du 26 février 1919.

Le trou a été produit par une balle tirée par un revolver de trois lignes, probablement du système Nagan.

III. — Troisième morceau de bois retiré du même mur.

L'un des côtés porte de même les traces de crépi et de lattes. Il est percé de part en part d'une ouverture de forme ronde, d'un diamètre de 6 millimètres. Il porte au crayon, de la main de Serguieef, l'inscription : une balle a été extraite.

Conclusion de l'expert du 26 février 1919.

Le trou a été produit par une balle tirée par un revolver de trois lignes, dont il est impossible de préciser le système.

IV. — Quatrième morceau de bois du même mur.

L'un de ses côtés porte trace du crépi et des lattes, et un trou rond d'un diamètre et d'une profondeur de 1 centimètre. Les bords en sont aplatis vers l'inférieur. Le fond est couvert d'une légère couche de plâtras.

Conclusion de l'expert du 26 février 1919.

Ce trou a été produit par une balle tirée par un revolver de 3 lignes ou par un pistolet automatique.

V. — Cinquième morceau de bois du même mur.

Il porte une ouverture de forme ronde d'un diamètre d'un centimètre environ. La sonde y pénètre jusqu'à une profondeur de 8 centimètres et est arrêtée par un objet dur qui rend un son métallique.

Conclusion de l'expert du 26 février 1919.

La balle a été extraite en brisant le bois. La forme extérieure de la balle est intacte. Elle a été tirée par un revolver de trois lignes du système Nagan.

VI. — Sixième morceau de bois du même mur.

Il porte deux trous, l'un de 1 centimètre de diamètre de d'1/2 centimètre de profondeur, l'autre d'un diamètre de 8 millimètres et d'une profondeur de 2 centimètres de 8 mm. Dans ce dernier la sonde est arrêtée par une balle qu'on aperçoit.

Conclusion de l'expert du 26 février 1919.

Le premier trou semble fait par une balle d'un revolver Nagan de 3 lignes. La balle extraite du second appartient à un pistolet automatique de 3 lignes.

VII. — *Septième morceau de bois du même mur.*

Sur ses deux bords on remarque deux trous de forme ronde qui sont évidemment des traces de balles, ayant frappé les côtés.

Conclusion de l'expert du 26 février 1919.

Ce sont des traces de balles, l'une tirée par un revolver de 3 lignes, l'autre par un revolver de 4 lignes.

VIII. — *Huitième morceau de bois du même mur.*

Sur un de ses côtés se trouve un trou de forme ronde, d'un diamètre d'environ 8 millimètres.

Conclusion de l'expert du 26 février 1919.

C'est une trace de balle d'un revolver de trois lignes. Il n'est pas possible de dire autre chose sur cette balle.

IX. — *Neuvième morceau de bois du même mur.*

Sur l'un des côtés se trouve un trou de forme ronde, de 1 centimètre 1 millimètre de diamètre. Une des faces du morceau de bois porte des traces de crépi et de lattes.

Conclusion de l'expert du 26 février 1919.

C'est le ricochet d'une balle d'un revolver de trois lignes.

X. — *Dixième morceau de bois du même mur.*

Un des côtés est couvert de crépi. Il porte un trou de forme ronde de 1 centimètre de diamètre. La sonde traverse toute l'épaisseur du bois et est arrêtée par une balle dont l'extrémité dépasse la face intérieure du morceau de bois de 1 centimètre.

Conclusion de l'expert du 26 février 1919.

La balle a été enlevée sans changer sa forme extérieure. Elle a été tirée par un revolver de trois lignes système Nagan.

XI. — *Onzième morceau de bois du même mur.*

Il porte sur l'un des côtés une ouverture de forme ronde, d'un diamètre de 8 millimètres. La sonde traverse toute l'épaisseur du bois et est arrêtée par une balle dont l'extrémité dépasse à l'extérieur.

Conclusion de l'expert du 26 février 1919.

La balle a été enlevée. Elle a été tirée par un revolver système Nagan.

XII. — *Douzième morceau de bois du même mur.*

Une balle y est fichée au milieu d'éclats.

Conclusion de l'expert du 26 février 1919.

Elle a pu être facilement enlevée en brisant le bois en deux parties. Elle a été tirée par un revolver de trois lignes système Nagan.

XIII. — *Treizième morceau de bois du même mur.*

Une balle y est fichée, tenant à peine et visible presque de tous les côtés. Son extrémité a été coupée ou écrasée par le choc.

Conclusion de l'expert du 26 février 1919.

Il a été facile d'extraire cette balle avec la main. Elle a été tirée par un revolver de trois lignes, système Nagan.

XIV. — *Morceaux de bois retirés du mur sud.*

1^{er} morceau. — Il porte en son milieu, du côté de la tapisserie, un trou de forme ronde, d'un diamètre de six millimètres, dirigé vers un des bords du morceau, près duquel s'est arrêtée la balle qu'on aperçoit.

Conclusion de l'expert du 26 février 1919.

Elle a été tirée par un revolver de trois lignes, système Nagan.

2^e morceau. — Il porte en son milieu, du côté de la tapisserie, une ouverture de forme ronde d'un centimètre environ de diamètre qui le traverse de part en part.

Conclusion de l'expert du 26 février 1919.

Cette ouverture a été produite par une balle tirée par un revolver de 3 lignes.

Tels sont donc les résultats de l'expertise.

a) sur le mur est : 7 traces peu profondes de balles et 9 trous produits par des balles ; c'est-à-dire en tout 16 balles tirées avec des revolvers.

b) sur le mur sud : 2 trous produits par des balles, tirées également avec des revolvers.

XV. — *Morceau du plancher de la chambre II.*

L'un des côtés est peint en jaune. Il porte deux rectangles au crayon (1). Au milieu de l'un d'eux on voit une ouverture de forme ovale d'un diamètre de 1^{cm}, 5, et d'une largeur de 1^{cm}, 1. Les bords ont été déchiquetés par le coup. Il est tout à fait évident qu'elle a été produite par une balle. La sonde traverse la planche de part en part. La sortie du trou est de forme ovale : elle est longue de 1 centimètre et large de 9 millimètres. Mais ces dimensions sont difficiles à établir avec précision à cause des éclats de bois qui ont changé la forme et la grandeur de l'ouverture. Les bords à l'entrée de la balle ont une couleur rouge sombre. Mais, sans expertise chimique, il est impossible de déterminer la nature de cette couleur, qui est peut-être celle de la première couche de peinture donnée au bois.

Au milieu du second rectangle on voit une ouverture semblable par sa forme ; de 2, 3 centimètres de long et de 1 centimètre 1/2 de

(1) Ces 2 rectangles ont été dessinés par Serguieef pour indiquer les morceaux du plancher qui devaient être découpés.

large. La sonde pénètre jusqu'à 2 centimètres $1/2$ et s'arrête sur la partie inférieure d'une balle, visible d'ailleurs. Autour de l'ouverture on voit aussi une tache de couleur rouge sombre. Dans les éclats de bois, à l'intérieur du trou, on trouva quelques filaments de laine, les uns de couleur crème, les autres rouges. Ces filaments ont été soigneusement retirés et placés dans un paquet spécial. La balle n'avait pas été extraite jusqu'au moment de l'expertise scientifique.

XVI. — *Second morceau du plancher de la même chambre.*

L'un des côtés est peint de couleur jaune. Il est percé de part en part, en son milieu, d'une ouverture presque ronde de 1 centimètre de diamètre, aux bords dentelés par le coup. Les éclats empêchent de mesurer l'orifice de sortie. Entrée et sortie sont d'une couleur rouge sombre dont il est impossible de déterminer la nature. Ce trou a été incontestablement produit par une balle.

XVII. — *Troisième morceau du plancher de la même chambre.*

Ce morceau est d'un côté peint en jaune comme les précédents et comme eux aussi porte des traits au crayon. Ce côté porte un trou demi circulaire qui traverse la planche et dévie ensuite vers un des bords. L'ouverture a un peu moins d'un centimètre. La dimension de la sortie à cause des éclats est difficile à préciser. Aucun des deux orifices ne présente de taches.

XVIII. — *Quatrième morceau du plancher de la même chambre.*

L'un des côtés est aussi peint en jaune et porte des traits au crayon. Sur le bord on voit une petite tache rouge sombre, ronde d'un diamètre de 5 millimètres. Sur le côté latéral du morceau, à partir du bord où se trouve la petite tache, il y en a une autre qui semble du sang, longue de 7 centimètres et large de 2 centimètres 5.

XIX. — *Cinquième morceau de bois enlevé au plancher de la chambre.*

Sur la surface peinte, près du bord, le bois est enfoncé sur une largeur de 2 centimètres et une profondeur de $1/2$ centimètre. Au milieu de cet enfoncement on voit une balle encastrée dans le bois. Au fond et sur les bords, autour de la balle, il y a des traces de sang, dirait-on. Un des côtés latéraux du morceau de bois porte de même une trace de sang qui a coulé sur une longueur de 7 centimètres, et une largeur de toute l'épaisseur de la planche.

Il n'y avait aucun doute que ces cinq morceaux de plancher avaient été frappés par six balles. Il était nécessaire de préserver ces morceaux intacts pour les travaux d'analyse destinés à déterminer la nature des taches suspectes ; par conséquent je laissai momentanément de côté la détermination du calibre des balles, me bornant à présenter à l'expert deux

balles qui furent retirées, en ma présence, dans l'un des laboratoires où je fis faire l'analyse du sang.

Le procès-verbal (du 27 février) de l'expertise de ces deux balles dit : « Le poids de cette balle (extraite du n° XV) est de 15 grammes... son diamètre est de 11, 43 mm. Cette balle provient d'un pistolet automatique système Colt du calibre 45..... La balle (extraite du n° XIX) est très fortement aplatie... son poids est de 5, 5 grammes. Il est très probable que cette balle provient d'un pistolet automatique du système Browning, de fabrication européenne, mais pas russe. »

La photographie n° 30 représente quelques-unes des balles retirées des morceaux de bois.

§ 2.

Cinq morceaux du plancher furent examinés pour déterminer s'il s'y trouvait des traces de sang humain : un provenant de la chambre I, et quatre de la chambre II.

Les recherches furent faites dans deux établissements scientifiques différents. L'un examina une partie d'un des morceaux, sur l'ordre de Serguieef; l'autre examina tous les morceaux, par mon ordre.

Je cite le texte des procès-verbaux (1) :

A). EXAMEN CHIMICO-MICROSCOPIQUE.

Les taches douteuses de la planche n° 297 étaient si petites, en particulier celle du bord, qu'il paraissait douteux qu'elles pussent donner une réaction positive avec la liqueur de Gafak. D'autre part, en cas d'une réaction faiblement positive, on pouvait se demander si elle n'était pas produite par des parcelles de couleur, de bois, de tapisserie, etc...

Aussi était-il nécessaire d'abord d'essayer la réaction de Gafak avec la substance de la planche elle-même, munie de sa couche de peinture. Pour cela, j'ai râclé, après lavage, un morceau demi-circulaire sur la surface de la planche 297 à l'endroit où il n'y avait aucune tache. Les râclures en quantité supérieure à celles que pouvait me donner la surface râclée d'une tache, ont été mélangées dans un récipient en porcelaine (lavé d'abord par moi personnel-

(1) Il est nécessaire d'indiquer que le morceau du plancher de la chambre I est décrit dans le paragraphe I du procès-verbal du 17-18 février 1919; les autres morceaux, dans les paragraphes 2, 3, 5 et 6 du même document. Dans les procès-verbaux des analyses le 1^{er} morceau est désigné par le n° 297; les autres par les numéros 298, 299, 300 et 301, avec adjonction, en certains cas, de lettres de l'alphabet russe.

ment après avoir été frotté d'un mélange de chrome) à de l'ammoniaque à 1 pour %.

L'addition d'ammoniaque à 1 % était de 2 cent. cubes. Après une macération de 6 heures, le liquide fut passé à travers un filtre très mince (lavé préalablement avec un mélange de chrome et d'eau distillée). Le produit recueilli dans un récipient de platine préalablement lavé et rougi au feu, fut chauffé lentement dans une étuve dont la température ne dépassait pas 80°. Après évaporation de l'eau, j'ajoutai au résidu 0,2 cent. cube d'acide acétique à 60 % ; 2 cent. cubes d'alcool rectifié à 97° ; 1 cent. cube de liqueur de Gaïak fraîchement préparée et 1 cent. cube de térébenthine ozonisée (1) : la couleur jaunâtre du mélange ne changea pas pendant 50 minutes.

Parallèlement à cette expérience fut faite celle des réactifs. Un mélange fut composé de 1 cent. cube d'acide acétique à 60 %, 3 cc. d'alcool à 97°, 3 cc. de liqueur de Gaïak à 1 % et 3 cc. de térébenthine ozonisée : la couleur jaunâtre du mélange ne changea pas pendant 60 minutes.

En même temps une expérience fut faite dans les mêmes conditions sur les mêmes râclures de planche avec l'adjonction de sang humain en solution de 1/1000 (conservé depuis 3 ou 4 jours), en quantités suivantes : 0,1 cent. c. — 0,3 — 0,5 — 1, cent. c.

Avec l'adjonction de 0,1 cc. de ce sang, le mélange réactif de Gaïak prit une très faible couleur verte au bout de 15 minutes — avec 0,3 cc. une couleur verte immédiatement — avec 0,5 cc. une couleur verte encore plus prononcée, enfin avec 1 cc. une couleur vert-bleu sombre immédiatement.

J'établis ainsi que les râclures de la planche 297 avec sa couche de peinture ne donnent aucune réaction avec le Gaïak, et une réaction incontestablement positive avec 0,3 cc. de sang humain à 1/1000°.

J'examinai ensuite les taches douteuses sur les pièces à conviction. Le morceau de planche n° 297 porte deux taches sur sa surface peinte, l'une au milieu que nous appellerons 297 A, et l'autre au bord, 297 B. — Le morceau de planche n° 298 présente encore une traînée de sang desséché, sans coagulation, le long du canal de la balle extraite le 24 février : appelons-la 298 A. L'autre tache douteuse de ce n° 298 se trouve à l'entrée du canal de la balle : comme elle est insignifiante, j'ai fendu la planche suivant la direction du canal : j'y ai trouvé une traînée douteuse qui paraissait la prolongation de la tache de l'entrée jusqu'au milieu du canal ; il n'y avait pas trace de coagulation. Appelons cette traînée 298 B.

Le morceau de planche n° 299 est percé de part en part. Comme les taches des bords du trou sont insignifiantes, j'ai fendu la planche suivant la direction du canal : je ne découvris que la partie inférieure de celui-ci, dans la moitié de sa longueur totale. Tout le long du canal on aperçoit une traînée douteuse, qui paraît être le prolongement des taches de l'entrée, sans traces de coagulation.

(1) Sous le nom de térébenthine ozonisée on entend de la térébenthine française jaunâtre, restée longtemps à l'air dans un récipient découvert.

Sur la surface du morceau de planche n° 300, on aperçoit une traînée douteuse avec de toutes petites coagulations de sang desséché. J'en pris des râclures.

Le morceau de planche n° 301, près de l'emplacement de la balle extraite le 24 février 1919, porte sur sa surface une longue tache ininterrompue, si on remet à sa place l'éclat de bois enlevé en extrayant la balle. Par places, il y a de fines coagulations.

Les taches 297 A et 297 B furent grattées entièrement. Quant aux autres (298 A, 298 B, 299, 300, 301), elles ne le furent qu'en partie à cause de leur grandeur et afin de laisser matière à la recherche d'après la méthode de Uhlenhut.

Les râclures, placées chacune dans un récipient en porcelaine préalablement lavé soigneusement avec un mélange de chrome, furent mouillées de quelques gouttes d'eau distillée très pure, puis de deux centimètres cubes d'ammoniaque à 40%. Après une trempe de six heures, le liquide de chaque récipient fut filtré. Le produit du filtrage fut recueilli dans des récipients de platine préalablement lavés et rougis au feu. Les filtres et les râclures furent lavés deux fois avec une petite quantité d'eau distillée très pure : cette eau fut ajoutée au produit du filtrage dans le récipient correspondant. Ainsi il y eut dans chacun de 5 à 8 centimètres de liquide, soumis alors à l'évaporation, dans une étuve en cuivre dont la température ne dépassait pas 80°. La chauffe fut arrêtée lorsque le contenu fut réduit à 2 cc. pour les n°s 297 A et 297 B, à 3-4 cc. pour les n°s 298 A, 298 B, 299, 300, 301.

Puis je mis dans autant d'éprouvettes, d'une pureté absolue, environ 0,5 cent. cube du liquide de chaque récipient en y ajoutant 0,3 cc. d'acide acétique à 60%. Je fis agir chaque mélange sur du papier au tournesol bleu (préparés avec de l'azolitmine). La réaction fut partout nettement acide. J'ajoutai ensuite dans chaque éprouvette 2 cc. de liqueur de Gaïak fraîchement préparée à 1% et 2 cc. de térébenthine ozonisée.

Les n°s 298 A, 298 B, 299, 300 et 301 donnèrent une réaction nettement positive : le mélange prit immédiatement une teinte bleu sombre. Le n° 297 A, donna aussi une réaction positive, mais le mélange prit une teinte bleu-clair. Le n° 297 B (environ 0,5 cc. de produit filtré, comme il a été dit plus haut) amena dans le mélange réactif Gaïak un changement indistinct de couleur. Tout le contenu du récipient en platine fut alors soumis au réactif après adjonction : de 0,5 cc. d'acide acétique (après quoi le liquide donna une vigoureuse réaction acide sur papier tournesol), de 2 cc. de liqueur de Gaïak à 1% et de 2 cc. de térébenthine ozonisée. Aussitôt apparut une faible coloration bleue du mélange réactif, très nettement visible.

Ainsi fut établie la présence du sang dans les taches des n°s 297 A, 297 B, 298 A, 298 B, 299, 300, 301. Le tableau qui se trouve à la page suivante montre clairement les résultats obtenus :

L'examen des extraits restant eut pour but la recherche des cristaux de gémme (réaction de Teichmann).

Le contenu du récipient de platine n° 8, c'est-à-dire l'extrait de la tache n° 297 A, étant données sa petite quantité et son entière

Paragraphe et procès-verbaux du juge d'instruction dans lesquels sont décrites les pièces à conviction	Numéros correspondants du procès-verbal actuel	Numéros des tasses en porcelaine contenant les extraits du sang	Numéros des récipients en platine	Couleur des extraits après filtrage et lavage des filtres à l'eau	Résultats de la réaction sur la liqueur de Gaïak
Morceau de la planche décrit au paragraphe I du procès-verbal des 17-18 février 1919.	297 A	I	8	Très faiblement rosée	Réaction positive : apparition immédiate d'une coloration nettement bleue, avec une partie de l'extrait.
	297 B	II	9	Incolore	Réaction positive : apparition immédiate d'une coloration nettement bleue, avec emploi de l'extrait tout entier.
Morceau de la planche décrit au paragraphe II du procès-verbal des 17-18 février.	298 A	VI	7	Rougeâtre	
	298 B	VII	1	Rouge	
Morceau de la planche décrit au paragraphe III du procès-verbal des 17-18 février.	299	IV	4	Rouge	Réaction nettement positive : apparition immédiate d'une coloration bleu-sombre, avec partie des extraits.
Morceau de la planche décrit au paragraphe V du procès-verbal des 17-18 février.	300	III	1	Rouge	
Morceau de la planche décrit au paragraphe VI du procès-verbal des 17-18 février.	301	V	6	Rougeâtre	

limpidité, fut étudié sans autre préparation complémentaire. L'extrait tout entier fut mis sur une lamelle de verre, soigneusement lavée après décapage avec un composé de chrome, de la façon suivante : 2 ou 3 gouttes furent déposées sur la lamelle au moyen d'une petite pipette, puis chauffées jusqu'à dessèchement ; sur la tache ainsi formée 2 ou 3 gouttes nouvelles furent déposées et soumises à la même opération que les précédentes et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement de l'extrait. La chauffe avait lieu dans une étuve de cuivre, dont la température ne dépassait pas 40°. Lorsque tout l'extrait fut déposé sur la lamelle, une poussière extrêmement fine de chlorure de sodium chimiquement pur fut ajoutée à la dernière goutte. Lorsqu'il n'y eut presque plus d'humidité sur la lamelle, la dessiccation de la préparation fut achevée à la température du laboratoire. Puis la tache fut humectée avec l'extrémité d'une baguette de verre à peine mouillée dans de l'eau distillée très pure, et recouverte d'une autre lamelle de verre de façon à ne pas l'écraser. Cela fut obtenu en saupoudrant la lamelle du dessous avec de minuscules parcelles de sable marin tout à fait propre. Entre les deux lamelles, l'intervalle fut rempli d'acide acétique, et le tout chauffé très légèrement à la mèche d'une lampe à alcool jusqu'à apparition d'une bulle de vapeur. Puis l'évaporation lente de l'acide acétique fut obtenue par chauffage à l'étuve, sans que la température dépassât 40°. La couleur du liquide entre les deux lamelles était brun clair. L'examen au microscope pour la recherche des cristaux de gémme avait lieu toutes les 5 minutes. Il n'en apparut pas ni lorsqu'il y eut très peu de liquide entre les lamelles, ni même après que l'acide acétique introduit à nouveau se fut presque entièrement évaporé.

Ainsi il fut impossible de prouver que la tache du n° 297 était du sang *humain*. On put seulement établir que cette tache, comme celle du n° 297 B, était une tache de sang.

Avec les extraits des taches 298 A, 298 B, 299, 300, 301, qui restaient après la réaction avec la liqueur de Gaïak, l'opération préliminaire suivante fut faite, afin d'obtenir la pureté la plus grande possible du pigment sanguin en débarrassant la matière de toute parcelle de bois. Une faible dissolution de tanin très pur fut ajoutée en petite quantité à chaque extrait, avec ensuite de l'acide acétique goutte par goutte jusqu'à ce qu'une feuille de tournesol bleu, trempé dans le mélange, donnât une réaction faiblement acide. A ce moment se produisirent de légers précipités cotonneux, couleur brun-rougeâtre, plus ou moins nombreux et colorés suivant les récipients. Les plus petits, mais les plus rougeâtres, se formèrent dans les n° 298 B et 300, les autres dans les n° 298 A, 299 et 301, étaient grands, mais plus gris. Tous les précipités furent lavés trois fois, avec une eau distillée très pure, mêlée d'une très petite quantité d'une dissolution de tannin et d'acide acétique. Ce lavage eut lieu de la façon suivante : Je versais le contenu des récipients de platine dans des éprouvettes et le centrifugeais : après le dépôt du précipité, j'enlevais le liquide transparent et sans couleur qui les baignait, et je le remplaçais par de l'eau. Après avoir de nouveau agité les éprouvettes, je les laissais reposer jusqu'à nou-

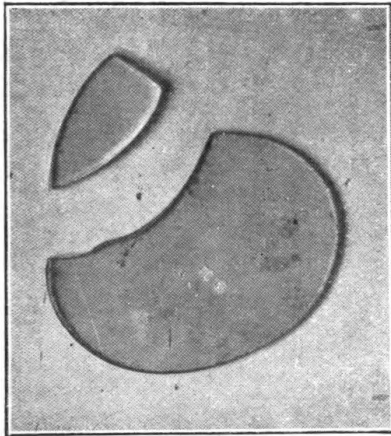


FIG. 51. Verre de lunettes trouvé dans les fouilles.

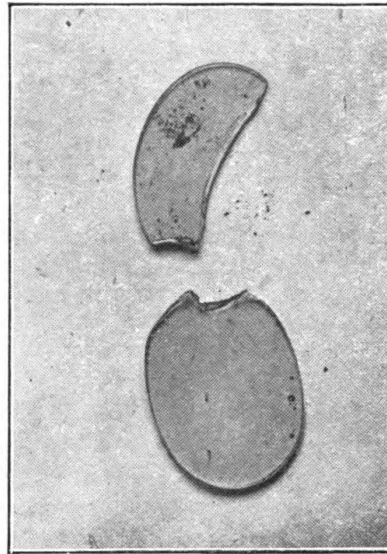


FIG. 54. Verres de lorgnon trouvés dans les fouilles.

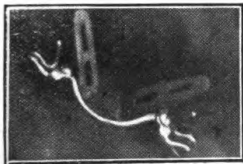


FIG. 55. Débris de monture d'un lorgnon, trouvés dans les fouilles.



FIG. 70. La clairière avec le tronc de pin.

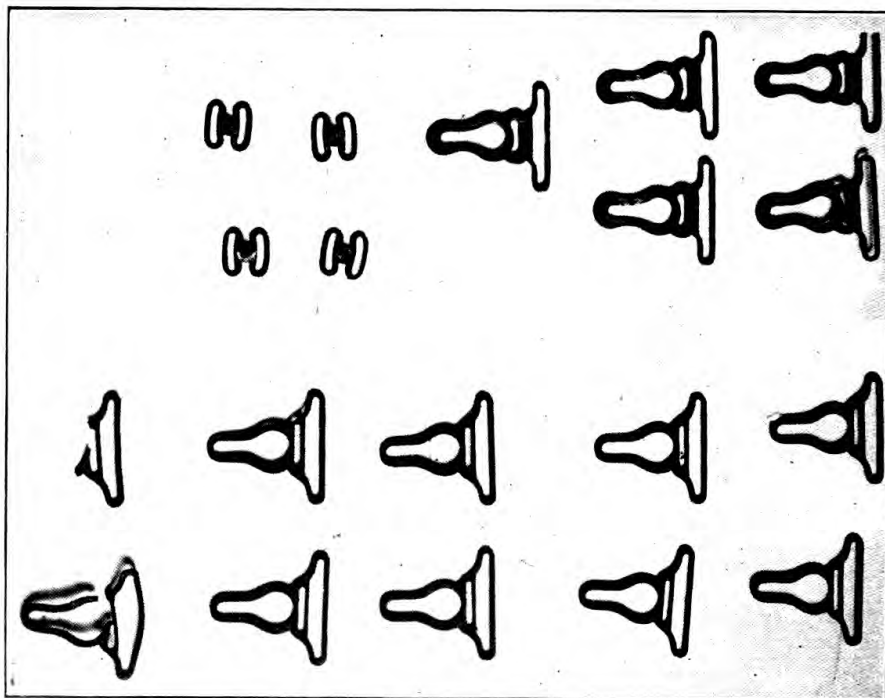
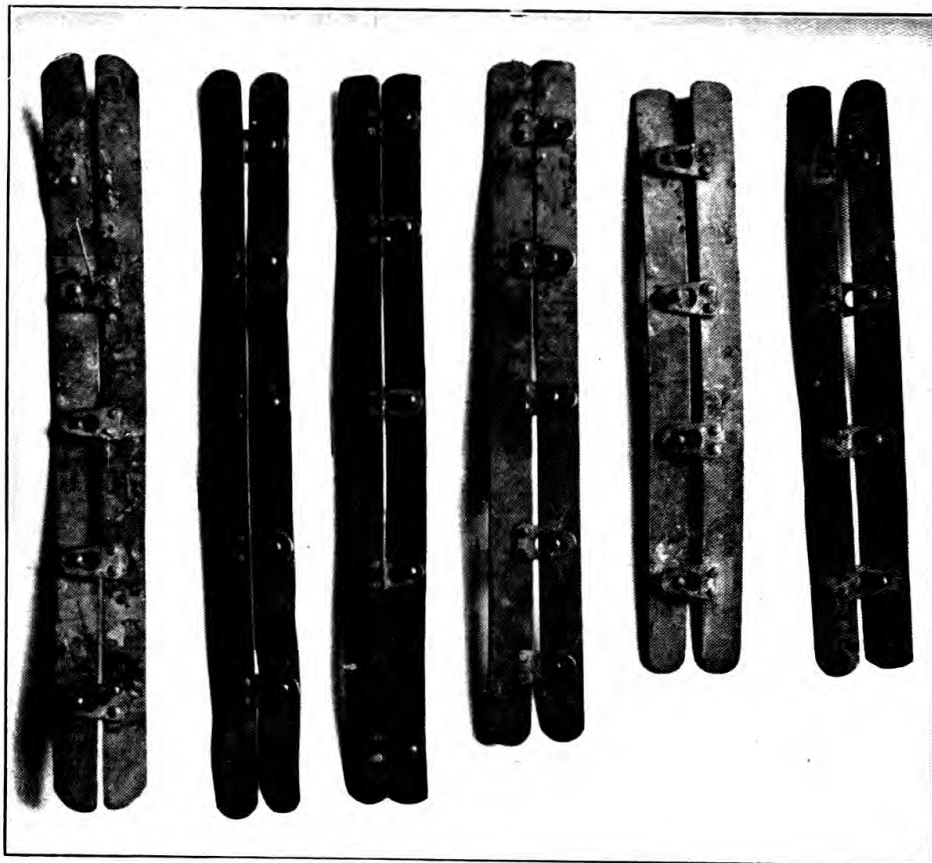


FIG. 57 et 58. Débris de corsets trouvés dans les fouilles.

velle apparition du précipité. Après une troisième adjonction d'eau, je versais celle-ci et exprimais les précipités d'après la méthode Teichmann.

Avec une pipette spéciale, préparée par moi pour chaque éprouvette, je plaçai le précipité, contenant encore beaucoup d'eau, goutte à goutte sur des lamelles spéciales absolument pures, que je chauffai dans une étuve à une température toujours inférieure à 40°. Lorsqu'une goutte était sèche, j'en versais une autre à la même place jusqu'à ce qu'il y eut sur la lamelle une certaine quantité de matière. Après les mêmes opérations que celles décrites plus haut, je trouvai dans les nos 298 A, 298 B, 299, 300 301 les cristaux de gémme de Teichmann.

L'examen des préparations fut fait au microscope Zeiss, avec oculaire Hunsen n° 4 et objectif D.

De cette façon il fut prouvé que les taches et les coulées des pièces à conviction nos 298, 299, 300 et 301 étaient bien du sang et du sang humain.

B). EXAMEN SÉROLOGIQUE D'APRÈS LA MÉTHODE UHLENHUT.

En examinant soigneusement les pièces à conviction avec le chimiste N., il nous apparut que, pour appliquer la méthode Uhlenhut, nous ne pouvions pas trouver assez de matière sur le côté peint de la planche, décrite au paragraphe I du procès-verbal du juge d'instruction des 17-18 février 1919, n° 297.

Voici les pièces qui nous parurent suffisantes pour un examen aussi bien sérologique que chimico-microscopique.

1. Le morceau de planche n° 298.
2. Le — — — n° 299.
3. Le — — — n° 300.
4. Le — — — n° 301.

Les sérums sanguins précipitant les sérums du sang de l'homme et du mouton, furent reçus de l'Université de N.

En outre, je me servis d'un sérum précipitant celui du sang humain de la station des sérums de Saxe (Uhlenhut), à un titre très élevé.

Je râclai ensuite ou coupai avec un couteau sur les pièces à conviction citées plus haut, les parties du bois portant des taches douteuses. La matière ainsi recueillie fut placée dans des éprouvettes d'une propreté absolue (une pour le produit de chaque tache) et humectées d'une solution physiologique : (0,85 %) de sel de cuisine, dans lequel elle resta 24 heures à la température de la pièce froide. Comme contrôle, d'autres parcelles et fibres furent prélevées sur chacun des morceaux de planche à l'endroit où il n'y avait absolument aucune tache douteuse.

Sur le morceau 298 furent prélevés deux échantillons, l'un (n° 1) dans le canal de la balle encastrée dans l'épaisseur du bois et extraite le 24 février, l'autre (n° 2) sur les parois du second canal traversant la planche ; pour prélever ce second échantillon, le chimiste N. brisa la planche en ma présence.

Le n° 299 fut brisé de même pour découvrir le canal décrit dans le paragraphe 3 du procès-verbal. L'échantillon (n° 3) prélevé sur les parois de ce canal était teint d'une couleur brun-rougeâtre.

Sur le n° 300 furent prélevées des râclures de bois (n° 4) à l'endroit portant une tache douteuse, ayant l'apparence d'une coulée de sang.

Enfin le dernier échantillon (n° 5) fut prélevé sur le n° 301, sur les parois du canal de la balle et sur la face supérieure de la planche qui semble être la paroi d'une fente du plancher. En brisant le morceau de bois n° 301, pour extraire la balle, le 24 février 1919, il apparut que la tache du canal et la coulée sur la face supérieure se rejoignaient directement. Voilà pourquoi les râclures des deux endroits furent mises ensemble dans une même éprouvette.

Après la trempe des échantillons dans la dissolution de sel de cuisine à 0,85 ‰, le liquide obtenu fut filtré et donna un produit entièrement transparent. Tous ces produits filtrés (n° 1-5) à l'exception de celui donné par le bois sans tache, donnèrent une réaction nette d'albumine, chauffés avec de l'acide acétique, et la preuve de Heller avec l'acide azotique.

Il fut ainsi établi que le liquide était albumineux. Pour déterminer si cette albumine appartenait à du sang humain, l'examen des produits filtrés fut fait d'après la méthode Uhlenhut. Pour cela je pris 3 séries de 9 petites éprouvettes. Dans les n° 1-5 de chaque série je versai 0,9 cc. de liquide filtré ; dans le n° 6 la même quantité de liquide provenant du bois, dans le n° 7 la même quantité de sérum sanguin de cheval fortement étendu, dans le n° 8 du sérum de mouton, dans le n° 9 du sérum d'homme (mélange de 10 sérums de sang normal et de sang syphilitique).

Dans toutes les éprouvettes de la 1^{re} série, j'ajoutai 0,1 cc. de sérum précipitant le sérum du sang humain. Dans celles de la 2^e, 0,1 cc. du même sérum saxon, dans celles de la 3^e, 0,1 cc. de sérum de l'Université de N. précipitant le sérum de mouton. L'expérience fut faite à la température de la pièce. En outre 3 éprouvettes de contrôle furent préparées avec les 3 mêmes sérums. L'observation dura trois heures.

Voir les résultats dans le tableau ci-après.

Ainsi : 1° le sérum de mouton donne seulement une réaction positive avec du sérum de mouton, et n'amène aucun changement dans les extraits des pièces à conviction ni dans les autres éprouvette de contrôle ; 2° le sérum précipitant le sang humain, aussi bien celui de N. que celui de la station saxonne donne une réaction positive avec du sérum humain dans les éprouvettes n° 9 de la première et de la deuxième série, avec tous les extraits des pièces à conviction, et ne donne rien avec les sérums de cheval, de mouton et les autres éprouvettes de contrôle.

Ainsi donc les extraits des taches douteuses sont des dissolutions de sérum humain et les taches 298 A. 298 B. 399, 300 et 301 sont des taches de sang humain.

0,9 cent. cubes de dissolution saline ou d'extrait		0,1 de sérum		
Numéros des éprouvettes	Numéros des morceaux étudiés	Sérum précipitant l'albumine du sang humain		Sérum précipitant l'albumine du sang de mouton
		Sérum N 1 ^{re} série	Sérum Saxon 2 ^e série	Sérum N. 3 ^e série
1 2 3 4 5 Extraits des taches du bois	298 A	Liquide troublé après 10 minutes	Liquide immédiatement et très nettement troublé.	Le liquide reste transparent après 3 heures
	298 B	Liquide troublé après 5 minutes	Immédiatement	id.
	299	id.	id.	id.
	300	id.	id.	id.
	301	id.	id.	id.
6 7 8 9 10 Éprouvettes de contrôle	Extrait du bois	Aucun trouble. Le liquide reste transparent même après 3 heures		id.
	Sérum de cheval	id.	id.	id.
	Sérum de mouton	id.	id.	id.
	Sérum humain	Trouble après 3 minutes	Trouble immédiat et très net	Trouble après 3 minutes Le liquide reste transparent même après 3 heures
	Dissolution physiologique de sel à 0,85 %		Aucun trouble même après 3 heures	

C). EXAMEN SCIENTIFIQUE DU MORCEAU DU PLANCHER,
FAIT SUR LA DEMANDE DU JUGE SERGUIEEF.

Méthodes d'examen. — On râcla les endroits les plus tachés. La première partie de la matière obtenue fut soumise à l'expérience de Van Deen, en présence du sang. Pour cela elle fut mouillée d'eau distillée et trois heures après séchée avec du papier buvard suédois. Le bord de la partie humide du papier fut humecté de liqueur de Gaïak et de térébenthine ozonisée. La présence du sang est décelée dans ce cas par l'apparition d'une couleur bleuâtre.

La deuxième partie de la matière obtenue en râclant le bois fut soumise à l'expérience Benouidine. Elle fut trempée dans de l'eau distillée. A l'extrait de cette eau fut ajoutée une dissolution de Benouidine dans l'alcool et l'acide acétique. En cas de présence du sang, l'extrait se colore habituellement en bleu-vert, après adjonction de peroxyde d'hydrogène.

La troisième partie servit à l'expérience de Teichmann. Elle fut soigneusement trempée dans l'eau distillée. L'extrait de celle-ci fut ensuite desséché sur des lamelles de verre à une température de 60°. Sur les taches ainsi obtenues furent placés de minuscules grains de sel de cuisine. Le tout fut recouvert d'une autre lamelle de verre. Entre les deux on introduisit de l'acide acétique. Après avoir laissé l'acide agir une minute à la température de la pièce, les préparations furent chauffées à la lampe à alcool jusqu'à apparition de bulles et, après refroidissement, examinées au microscope avec grossissement de 400 fois. En cas de présence du sang on obtient les cristaux de Teichmann, qui se dissolvent dans l'ammoniaque et l'acide sulfurique concentré, et ne se dissolvent pas dans l'eau, l'éther sulfureux et le chloroforme.

La quatrième partie de la matière fut soumise à l'examen spectroscopique. Pour cela elle fut trempée à 38° dans une dissolution d'eau saturée de borax à la température de la pièce. Le liquide obtenu fut examiné au spectroscope. S'il y a du sang, on obtient ordinairement deux raies plus ou moins claires dans les bords jaune et vert du spectre.

La cinquième partie de la matière fut trempée dans une dissolution physiologique de sel de cuisine et de liquide de Pagini. L'extrait obtenu fut examiné au microscope avec grossissement de 350 fois, d'abord sans coloration, puis avec coloration d'hématoxaline et de khazine.

La sixième partie fut employée pour la réaction biologique Uhlenhut. Pour cela elle fut trempée soigneusement dans une dissolution de sel de cuisine à 0,85 ‰, et l'extrait obtenu filtré. Les produits du filtrage, tout à fait transparents, furent versés dans d'étroites éprouvettes en quantité de 2 cc. à 4 et dans chacune fut ajoutée 0,2 cc. de sérum d'Uhlenhut. En cas de présence du sang ou d'un liquide humain contenant de l'albumine, le contenu des éprouvettes se trouble et peu après y apparaissent des flocons blancs qui se déposent dans le fond de l'éprouvette.

Résultats des examens. — Les expériences de Van Deen et de

Teichmann ont donné des résultats positifs constatant la présence du sang.

L'examen spectroscopique a révélé la présence de deux raies assez claires dans les bords jaune et vert du spectre.

L'examen microscopique a révélé une quantité insignifiante de corpuscules sanguins rouges déformés, le plus souvent décolorés.

La réaction biologique Uhlenhut a été positive.

CONCLUSION. — *A la suite de ces expériences on peut conclure que sur l'un des côtés du morceau de bois étudié il y a d'incontestables taches de sang qu'il faut reconnaître être du sang humain, étant donnée la réaction positive Uhlenhut.* (Professeur N).

Il est ainsi prouvé qu'entre le 17 et 22 juillet 1918 (jour où Ipatief rentra en possession de la maison) un assassinat fut commis dans la maison Ipatief.

Cet assassinat fut commis dans une des chambres de l'étage inférieur. Le choix seul de cette chambre suffit à établir la préméditation du crime. Une fois les victimes dans cette chambre, et les assassins occupant la porte donnant dans l'antichambre, il n'y avait plus d'espoir de salut : car l'autre porte donnait sur une chambre de débarras sans issue. L'unique fenêtre était à doubles châssis, et close à l'extérieur par une forte grille de fer ; et derrière la fenêtre était une haute palissade cachant la maison entièrement. La chambre était en sous-sol ; c'était un guet-apens d'où les victimes ne pouvaient s'échapper.

Je dis *les* victimes, car il y en avait plusieurs. En effet, il est inadmissible qu'une seule personne ait pu se déplacer si souvent à travers la pièce et recevoir tant de balles.

Les armes employées par les assassins étaient des revolvers et pistolets automatiques de différents systèmes, et une baïonnette. On retrouva, en tout, les traces de trente balles, mais il n'y a pas de doute qu'il en fut tiré un plus grand nombre, car il est certain que des balles restèrent dans le corps des victimes.

Au moment de leur mort, les victimes se tenaient les unes le long du mur sud et du mur est, les autres vers le milieu de la pièce ainsi qu'en témoignent les balles dans le plancher à une certaine distance du mur est. Certaines victimes ont été achevées par terre après être tombées.

CHAPITRE XVIII

OBJETS AYANT APPARTENU AUX MEMBRES DE LA FAMILLE IMPÉRIALE ET
RETROUVÉS APRÈS LEUR MORT A EKATÉRINENBOURG.

Qui fut tué dans la maison Ipatief ?

Dès le début du travail de Nametkine naquit une légende, d'après laquelle la Famille Impériale aurait été emmenée et d'autres personnes tuées à leur place.

Cette légende nuisit beaucoup au travail de l'enquête, et parfois il m'a été donné de remarquer qu'on l'avancait dans le but d'empêcher l'instruction de progresser.

Le valet de chambre de l'Empereur, Tchemodourof, dit dans sa déposition : « J'emballai et emportai à Ekaterinenbourg les articles suivants des objets et vêtements de l'Empereur : une douzaine de chemises de jour, une demi-douzaine de chemises de nuit, une demi-douzaine de tricots en soie, trois douzaines de chaussettes, cent-cinquante ou deux cents mouchoirs de poche, une douzaine de draps, deux douzaines de taies, trois draps de bain, douze serviettes et douze serviettes en toile d'Iaroslav ; comme vêtements : quatre chemises de drap kaki, trois vareuses, un paletot de drap d'officier, un paletot en simple drap de soldat, une pelisse courte en peau de mouton, cinq culottes militaires, un imperméable gris, six casquettes militaires, un bonnet de fourrure ; comme chaussures : sept paires de bottes en chevreau et en cuir chromé. »

Si la Famille Impériale avait été emmenée par des sauveurs, il est certain que des objets de cette espèce auraient été emmenés ; l'enquête prouva le contraire.

On retrouva dans la maison Ipatief de nombreux médicaments et instruments médicaux qui servaient à soigner l'Héritier malade. Nous savons que le petit fut malade pendant tout son séjour dans la maison Ipatief. Serait-on parti sans prendre

avec soi les médicaments et les accessoires que son état exigeait ?

On trouva dans la maison Ipatief plus de soixante icônes (images saintes) qui — l'enquête l'a établi — appartenaient à la Famille Impériale. Parmi ces icônes il y avait :

1° Une icône de la Vierge, portant cette inscription de la main de l'Impératrice : « A notre chère Olga, bénédiction de Papa et Maman. Spala, 3 novembre 1912. »

2° Une icône de la Vierge avec l'inscription suivante de la main de l'Impératrice : « A notre chère Tatiana, bénédiction pour le 12 janvier 1918. Tobolsk. Papa et Maman ». — C'est le dernier cadeau que la grande-duchesse Tatiana reçut de ses parents pour sa fête.

3° Deux icônes pareilles, portant les inscriptions suivantes, toujours de la main de l'Impératrice : l'une — « T. Préserve et sauve. Maman. Arbre de Noël 1917. Tobolsk », l'autre — « A. Préserve et sauve. Maman. Arbre de Noël 1917. Tobolsk (1) ». C'étaient les derniers cadeaux de Noël reçus par les grandes-duchesses Tatiana et Anastasie.

On trouva dans la maison Ipatief les livres religieux de l'Impératrice et de la grande-duchesse Tatiana — témoignage muet, mais éloquent de leur nature. Parmi eux était un livre de prières, dont les annotations démontrent qu'il servait à la fois à l'Empereur et à l'Impératrice, pour leur prière commune.

On retrouva chez les hommes qui avaient formé la garde de la maison Ipatief, chez des personnes de leur famille et chez plusieurs autres personnes une quantité d'objets divers ayant appartenu à la Famille Impériale. Parmi ces objets était le journal de l'Héritier. On trouva également son chien favori, l'épagneul « Joy ».

Dans les poêles de la maison Ipatief on trouva un grand nombre de débris calcinés de vêtements, de linge, de boutons, d'aiguilles, de différents petits objets tels que sacs à main, porte-monnaies, boîtes, brosses à ongles et à dents, d'articles de porcelaine, etc.

Enfin, dans la fosse aux ordures de la maison Ipatief, parmi divers objets hétéroclites, on retrouva :

1° Une cocarde d'officier et un ruban de l'ordre de Saint-Georges. Tchemodourof déclara : « Le ruban de Saint-

(1) Ces inscriptions étaient toutes en russe.

Georges vient du paletot de Sa Majesté, l'Empereur ne se séparait jamais de ce paletot et le mettait toujours. »

2° Une icone de saint Séraphin de Sarov et une icone de saint Siméon de Verkhoutour, qui avaient appartenu à l'Impératrice.

3° Un petit cadre, et un petit cadre en forme de breloque, contenant des débris de photographies : c'étaient les portraits des parents et du frère de l'Impératrice, qu'elle gardait toujours avec elle.

4° Une icone fortement endommagée, portant l'inscription suivante faite par l'Impératrice : « Préserve et sauve. Maman. 1917. Tobolsk ». C'était le dernier cadeau de Noël fait à l'Héritier par ses parents ; cette icone pendait à son lit dans la maison Ipatief.

Tout l'ensemble de ces objets retrouvés soit à Ekaterinenbourg même, soit dans ses environs, n'indique nullement que la Famille Impériale ait été sauvée. Au contraire, il indique clairement que tout ce qui avait une valeur matérielle quelconque avait été pillé, tandis que ce qui n'avait aucune valeur en soi, mais était le plus précieux à la Famille Impériale, avait été détruit ou abandonné.

L'objet qui était probablement le plus précieux à l'Impératrice était son icone de la Sainte Vierge de Fedoro. Cette icone fut retrouvée dans la maison Ipatief, les pierres précieuses en avaient été arrachées. Tchemodourof déclara : « L'Impératrice ne se déplaçait jamais sans cette icone, l'en priver, c'était lui ôter la vie. »

Je ne puis entrer ici dans le détail de tous les objets ayant appartenu à la Famille Impériale qui furent retrouvés à Ekaterinenbourg — il y en a plus de cinq cents — le lecteur en trouvera la liste à la fin de cet ouvrage.

La photo n° 31 représente le journal de l'Héritier avec l'inscription qu'il y fit le 13 et le 14 août 1917.

Sur la photo n° 32 on a groupé une partie des icones qui furent retrouvées dans la maison Ipatief.

CHAPITRE XIX (1)

LA MINE DU LIEU DIT : « LES QUATRE-FRÈRES ». — EXAMEN DE LA MINE.

§ 1.

Je quitterai maintenant la maison Ipatief et j'irai chercher dans un autre endroit l'explication de la sanglante tragédie qui se déroula dans son sous-sol.

A vingt kilomètres au Nord-Ouest d'Ekaterinenbourg se trouve le petit village reculé de Koptiaki. Je l'appelle reculé, non pas à cause de son éloignement de la ville, mais à cause de la nature de la contrée qui l'entoure. Il est situé sur les bords du lac Isset et entouré de tous côtés par une forêt appartenant à l'énorme massif boisé de la contrée. Il compte en tout quelques dizaines de feux. La pêche et la fenaison sont les seuls intérêts de sa vie en été. De pauvres tchinovniks d'Ekaterinenbourg y viennent passer la saison chaude dans des isbas louées aux paysans et n'apportent presque aucun changement à la vie de ce hameau retiré.

La route, qui d'Ekaterinenbourg mène à Koptiaki, passe par Verkh-Isset, qui est en somme un des faubourgs de la ville. Elle traverse ensuite quelques prairies et s'engage dans la forêt qu'elle ne quitte presque plus. Non loin de Verkh-Isset, la route est coupée par le chemin de fer de Perm. Il y a là le passage à niveau n° 803 avec une guérite pour le garde-voie. Plus près de Koptiaki, à 9 kilomètres de ce hameau, la route traverse une autre ligne de chemin de fer. Il y a là également

(1) Mes sources, pour les chapitres XIX à XXIII sont le procès-verbal de Nametkine du 30 juillet 1918 — le rapport du 30 décembre 1918 fait au procureur d'Ekaterinenbourg par le vice-procureur Magnitski qui inspecta la contrée indépendamment de l'enquête de Nametkine, mon procès-verbal du 17 juin 1919 et les dépositions de 50 témoins. Le lecteur trouvera dans le texte le nom de quelques-uns d'entre eux.

un passage à niveau n° 184 avec une guérite pour le garde-voie.

A une distance de quatre kilomètres et demi de Koptiaki, tout près de la route, se dressent deux vieux troncs de pins que représente la photo n° 33. D'après la légende, il y avait autrefois quatre pins qui sortaient de ces vieux troncs. De là, l'appellation populaire : « Les Quatre-Frères ». Les pins ont disparu depuis longtemps, mais l'appellation est restée et a été étendue à l'ensemble du terrain.

Dans cet endroit perdu, à quatre kilomètres de Koptiaki, à l'ouest de la route, se trouve dans la forêt une vieille mine abandonnée, d'où on retirait dans le temps du minerai de fer. L'extraction du minerai se pratiquait soit au moyen de forages superficiels, soit au moyen de puits. La mine est abandonnée depuis de nombreuses années. Les forages superficiels sont devenus de petits lacs ; tous les puits se sont comblés, l'herbe et même des arbres y ont poussé (voir photo n° 34).

Seul un puits, relativement récent, s'est conservé en bon état. La photo n° 35 le représente tel que je l'ai trouvé lors de ma première visite ; la photo n° 36 a été prise plus tard, au cours des travaux de l'enquête. Par opposition aux autres puits comblés, les paysans l'appelaient « le puits ouvert » ; c'est sous cette dénomination qu'il est désigné sur le plan. C'est un puits de onze mètres de profondeur. Il est formé de deux excavations contiguës, séparées par un petit mur intérieur de poutres, et garnies de boisages pour éviter le glissement des terres. L'un servait à la descente des ouvriers et à la sortie du minerai, l'autre à l'épuisement des eaux. On aperçoit sur la photo n° 36 l'ouverture de ces deux excavations ; la sentinelle se trouve au bord de la plus petite.

Tout près du puits se trouve une aire d'argile formée par la terre retirée de la mine pendant son exploitation. Elle est assez vaste et a environ un mètre d'épaisseur.

De la route de Koptiaki cinq petits chemins de traverse mènent à la mine et aboutissent presque tous au puits ouvert. L'emplacement de la mine ne présente aucune clairière à fourrage, car à cet endroit les clairières sont très petites et ne sont pas fauchées. Pendant l'été, l'emplacement et les chemins de traverse sont couverts d'herbe, à l'exception de l'aire d'argile sur laquelle ne pousse aucune végétation.

Entre le passage à niveau n° 184 et la mine décrite, il existe

encore d'autres mines, à proximité de la route de Koptiaki. Seule, entre toutes, la mine du puits ouvert est d'un accès facile. De plus, une forêt épaisse l'entoure et l'isole complètement de la route.

§ 2.

Le 17 juillet 1918, de grand matin, la vie silencieuse du hameau de Koptiaki fut troublée par une série d'événements mystérieux. Ce matin-là, la paysanne Anastasie Zykova eut besoin d'aller à Ekaterinenbourg pour y vendre du poisson. Elle se mit en route avec son fils Nicolas et la femme de celui-ci, Marie. Le soleil n'était pas encore levé et il commençait à peine à faire jour.

Quand, après avoir dépassé la mine, les Zykovy arrivèrent aux Quatre-Frères, ils aperçurent une sorte de cortège qui s'avancait à leur rencontre et distinguèrent plusieurs véhicules entourés de gardes-rouges. Ils n'étaient pas encore revenus de leur surprise que deux gardes-rouges galopèrent jusqu'à eux et leur ordonnèrent grossièrement de rentrer chez eux et de ne pas *regarder en arrière*.

Les Zikovy, très effrayés, firent tourner court leur cheval et repartirent à toutes brides dans la direction de Koptiaki. Une des femmes s'étant retournée, les deux gardes-rouges s'élançèrent à leur poursuite et les accompagnèrent pendant plus d'un kilomètre, les tenant constamment sous la menace de leurs revolvers et leur interdisant de regarder ce qui se passait derrière eux.

Quand les Zikovy atteignirent Koptiaki, le village venait de s'éveiller et les paysans se préparaient à aller faucher, car c'était l'époque de la fenaison. Le récit des Zikovy les alarma vivement : ils en conclurent que les bolcheviks abandonnaient Ekaterinenbourg, sous la pression des « blancs », et qu'un combat allait avoir lieu dans leurs parages. Ils décidèrent d'aller aux renseignements. Les paysans Nicolas Papine, Nicolas Schveikine et Pierre Zoubritski partirent en reconnaissance sur la route d'Ekaterinenbourg en compagnie d'un officier du nom de Cheremetevski qui se cachait à Koptiaki.

Lorsqu'ils arrivèrent au chemin de traverse qui conduit à la mine, ils furent stupéfaits de son aspect (1). Ce chemin

(1) Ce chemin est indiqué sur le plan par le chiffre I.

abandonné depuis longtemps et toujours recouvert en été d'une herbe épaisse, était complètement foulé et l'on voyait qu'un grand nombre de véhicules venaient d'y passer. Les paysans se préparaient à pousser jusqu'à la mine lorsqu'un garde-rouge qui portait un fusil, un sabre, un revolver et deux sortes de grenades à la ceinture, parut sur le chemin. Il leur ordonna de s'éloigner, leur expliquant qu'on allait procéder à des exercices de lancement de grenades. Les paysans obéirent et rentrèrent chez eux.

Les Bolcheviks établirent alors des barrages sur la route de Koptiaki, l'un dans la direction d'Ekatérinenbourg, près du passage à niveau n° 184, l'autre à un kilomètre de Koptiaki. Il ressort des dépositions de nombreux témoins que ce barrage fut établi le 17 juillet au matin et qu'il ne fut supprimé que le 19 à six heures du matin.

Le 25 juillet, Ekatérinenbourg fut délivré des Bolcheviks. Le 27, Papine et un autre paysan de Koptiaki, Michel Alphérof, se rendirent pour affaires à Verkh-Isset et annoncèrent aux autorités militaires que les Bolcheviks avaient interdit, pendant quelques jours, l'accès de la mine des Quatre-Frères. En rentrant à Koptiaki, ils décidèrent de visiter la mine et s'engagèrent dans le chemin de traverse dont il a été parlé plus haut. A peine arrivés à la mine, ils se sentirent pris d'une crainte incompréhensible. Déposition de Papine : « Là, je ne sais pourquoi, nous nous sentîmes mal à l'aise et, sans avoir rien touché, nous nous en allâmes avec l'intention de revenir en plus nombreuse compagnie. »

Ils revinrent en effet le lendemain, 28 juillet, accompagnés de six autres paysans : Michel Babinof, Paul Alphérof, Jacob Alphérof, Nicolas Logounof et Alexandre Logounof. Ils examinèrent le puits, l'aire d'argile, plusieurs endroits de la mine et découvrirent pendant leurs recherches des objets d'une importance capitale pour l'instruction. Ils firent preuve de beaucoup d'esprit d'observation, d'une grande prudence et ne changèrent rien à l'état des lieux.

La déclaration faite par Papine, le 27 juillet, fut prise en considération par les autorités militaires de Verkh-Isset, qui envoyèrent le lendemain à la mine le forestier Vassili Riednikof. Ce dernier se rendit sur les lieux en compagnie de quelques paysans de Verkh-Isset : Nicolas Bojof, Alexandre Zoudikhine, Ivan Zoubritski et Nicolas Téténief. Ils visitèrent avec grand soin la mine.

Le 30 juillet, le juge d'instruction Nametkine inspecta à son tour la mine. Il était accompagné du D^r Derevenko, du valet de chambre Tchemodourof et de plusieurs officiers. Ses recherches eurent surtout pour objet le puits ouvert.

Ce même puits fut complètement vidé, peu de temps après, en présence du vice-procureur du tribunal d'Ekatérinenbourg Magnitski.

Enfin, je procédai moi-même à l'inspection de la mine du 23 mai au 17 juin 1919. Mes recherches portèrent sur un espace d'environ vingt hectares et j'en communiquai le résultat à l'amiral Koltchak. Sur son ordre, des fouilles méthodiques furent entreprises sur tout l'emplacement de la mine ; commencées le 6 juin, elles furent interrompues le 10 juillet 1919.

CHAPITRE XX

PASSAGE D'UN CAMION AUTOMOBILE ALLANT VERS LA MINE DANS LA NUIT DU
16 AU 17 JUILLET. — TRANSPORT DE BENZINE ET D'ACIDE SULFURIQUE A LA
MINE.

Que s'était-il passé à la vieille mine des Quatre-Frères entre le 17 et le 19 juillet 1918 ?

Le garde-barrière du passage à niveau 184, Jacob Loboukhine, fit devant moi la déposition suivante : « Une nuit de l'été passé (je ne me souviens ni du mois ni du jour), pendant la fauchaison, nous dormions les miens et moi, lorsque je fus réveillé par le bruit d'une automobile. C'était là un événement tout à fait extraordinaire, parce que jamais auparavant aucune automobile n'était passée près de ma guérite et à plus forte raison la nuit. Je me mis à la fenêtre et je vis un camion automobile suivre la route de Koptiaki. Je ne vis pas ce qu'il portait. Je ne le remarquai pas du tout. Je remarquai seulement qu'il y avait trois ou quatre hommes armés de fusils, en uniformes de soldats, à ce qu'il me sembla..... Lorsqu'il fit jour, les gens qui avaient passé devant ma guérite pour se rendre à Koptiaki, revinrent en disant qu'on ne les laissait pas passer. »

Nous avons vu que les Bolcheviks établirent leur barrage sur la route de Koptiaki le 17 juillet au matin. Il est donc certain que la mystérieuse automobile, qui se rendait à Koptiaki sous le couvert de la nuit, fit ce trajet à l'aube du 17 juillet.

Le forestier Riednikof et quelques paysans inspectèrent le chemin de traverse qui avait attiré dès le premier jour l'attention des habitants de Koptiaki. Voici sa déposition : « Le premier chemin conduisant des Quatre-Frères à la mine portait les traces parfaitement nettes de roues d'automobiles... Une lourde auto avait suivi le chemin, laissant une large trace, brisant et courbant beaucoup d'arbustes sur son pas-

sage..... Les traces de l'auto allaient jusqu'au puits de mine et s'arrêtaient là. »

On peut se demander si Anastasie Zykova et son fils Nicolas aperçurent cette automobile, alors qu'ils se rendaient à Ekaterinenbourg le matin du 17 juillet ?

Je pense que l'obscurité n'était pas suffisante pour les empêcher de la remarquer et si Anastasie Zykova a passé ce fait sous silence lorsque je l'interrogeai, elle a été plus franche avec les paysans de son village. Nicolas Schvéikine, qui entendit le récit qu'elle fit dès son retour à Koptiaki, déposa ce qui suit : « Dès son arrivée, Anastasie bouleversa tout le village : « Voilà les troupes ! » Elle raconta qu'elle les avait rencontrées juste aux Quatre-Frères. Elles arrivent, disait-elle, et par derrière, elles transportent quelque chose en automobile... Anastasie nous fit ce récit devant tout le village assemblé dans la rue. »

J'ai tout lieu de croire que ce camion automobile eut une avarie non loin de la mine. Dans le chemin de traverse qu'il suivit, se trouve un fossé, à l'endroit où l'on extrayait autrefois du minerai. Pendant l'examen des lieux, je remarquai, sur le bord de ce fossé, un éboulis produit par le dérapage d'un lourd véhicule et au fond du trou je trouvai une poutre (voir photo. n° 37).

Ces détails n'avaient pas échappé à l'attention des paysans qui avaient visité la mine avant moi. Voici la déposition de Nicolas Téténief : « A un endroit, une roue de l'automobile avait dérapé, c'était près du fossé qui se trouve justement dans le chemin. L'éboulis du bord du fossé était très net. »

Non loin de là, je trouvai une corde maculée d'huile minérale (voir photo. n° 38).

Ce camion rentra de la mine à Ekaterinenbourg dans la nuit du 18 au 19 juillet. Le garde-barrière, Jacob Loboukhine et son fils Vassili le remarquèrent à son passage. D'autres témoins l'aperçurent plus tard, alors qu'il traversait le faubourg de Verkh-Isset. Parmi eux, je citerai Alexandre Zoubritski qui se trouvait à Verkh-Isset le 19 au matin. Il déposa ce qui suit : « La roue arrière gauche de l'automobile était entourée d'une forte corde, on voyait que le bandage avait été endommagé. »

Les Bolcheviks avaient réquisitionné à Ekaterinenbourg tous les camions et voitures automobiles et les avaient réunis dans un seul garage qui dépendait des autorités militaires. Le

camion qui se rendit à la mine devait donc provenir de ce garage.

Dans la nuit du 16 au 17 juillet, les frères Pierre et Alexandre Léonof, étaient de service dans les bureaux de l'administration militaire. Comme ils ne servaient les Bolcheviks que contraints par la nécessité, ils ne les suivirent pas lorsque ceux-ci quittèrent Ekaterinenbourg, je pus donc les interroger. Ils déposèrent que le 16 juillet au soir, un camion avait été envoyé du garage à la Tchéka et, de là, conduit par un tchekiste à la maison Ipatief.

Ce camion ne rentra au garage que le 19 juillet au matin. Voici la déposition de Pierre Léonof: « L'automobile était maculée du sang, on voyait qu'on l'avait lavée, mais néanmoins les taches de sang étaient encore très visibles sur les planches de la plate-forme ». Son frère Alexandre déposa: « Je me souviens fort bien que la plate-forme du camion avait de grandes taches de sang qu'on avait lavées. »

Les paysans qui visitèrent la mine remarquèrent qu'un grand nombre de chevaux y avaient stationné du 17 au 19 juillet et qu'on avait allumé des feux pour les protéger contre les moustiques et les taons.

Déposition de Zoudikhine :

« On voyait que des chevaux avaient stationné en cet endroit ; les arbres étaient rongés ou brisés. » Déposition de Zoubritski: « Des chevaux avaient creusé la terre avec leurs sabots. Je remarquai près d'un petit sapin qu'on avait allumé du feu pour les protéger contre les moustiques. »

Je trouvai moi-même, près d'un de ces foyers, des morceaux de bois à demi-carbonisés. On voyait qu'ils avaient été coupés dans une planche de sapin très épaisse et qu'on s'en était servi pour allumer du feu. Or, en continuant sa description du camion qui rentra au garage le 19 juillet au matin, Pierre Léonof ajouta ce qui suit: « Je remarquai, à l'arrière de la plate-forme, un trou d'environ soixante-dix centimètres de long sur quinze centimètres de large. » La photo n° 38 reproduit les morceaux de bois de sapin trouvés par moi.

Les paysans remarquèrent aussi, en certains endroits de la mine, des planchettes d'un tout autre genre qui avaient été également utilisées pour allumer du feu et, à côté, des fragments de corde tout à fait neuve. On voyait que ces planchettes avaient été arrachées à des caisses et que les cordes

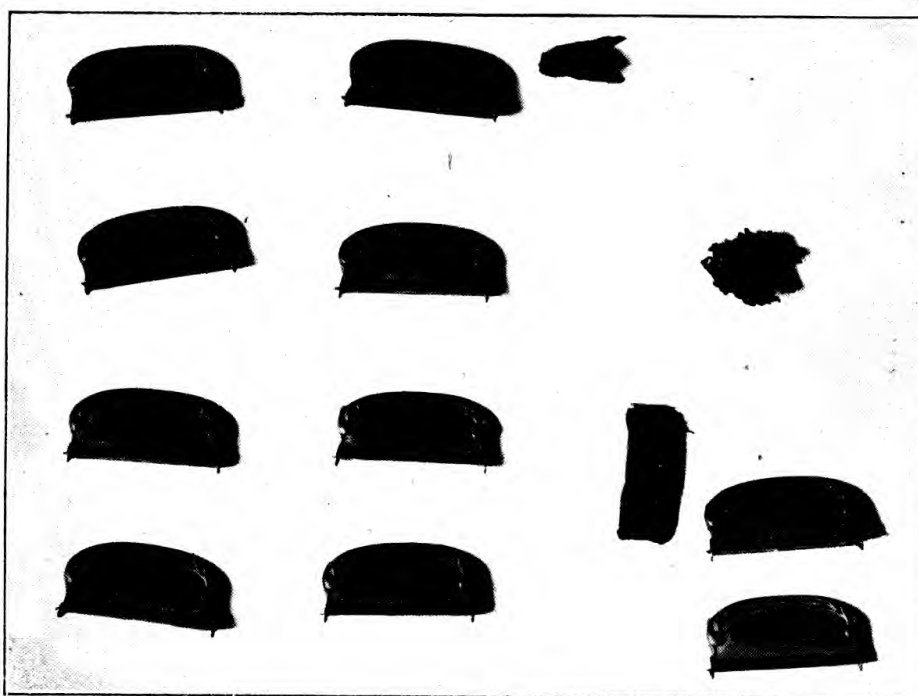


Fig. 59. Débris de corsets trouvés dans les fouilles.

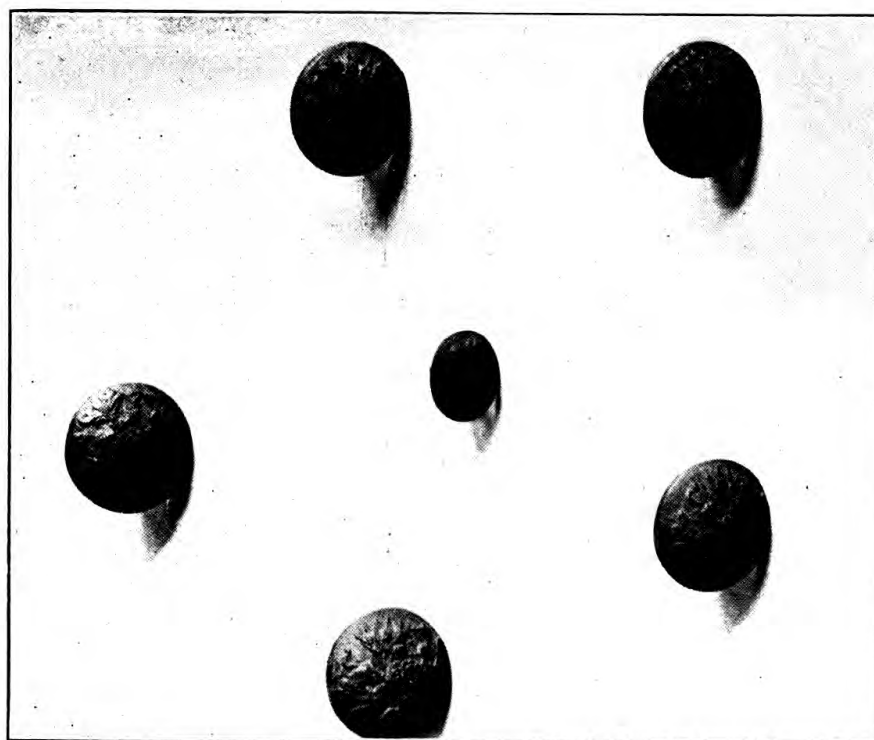


FIG. 60. Boutons militaires trouvés dans les fouilles.

Областной Исполнительный Комитет Советов Урала.

ПЛАТА		ТЕЛЕГРАММА		ПЕРЕДАНА	
Выше	Всего	Москва		191 г. № 2020	
Руб. К. Руб. К.	3780	ЕКАТЕРИНБУРГА		Ленора	
Счет	Счет	ПОДАНА		Служебная	
46	132	17/21		90	

Мит В.

МОСКВА Кремль Секретаря совнаркома ГОРЕВУ
с обратной проверкой

3934354329353649262737284033305027262349341361234134314238
514634342548394237234725420838260230234146155428433142211
3263617212831333538443427403433234602643394426284938333422
37342628262919

Белосардов

КОМИТЕТ Исполнительный
Совет
Российских
Крестьянских
и Советских
Депутатов
Урала

на счет Президиума
Областного Совета

FIG 70. Télégramme chiffré. (Voir page 281). Traduction : Moscou. Kremlin à Gorbounof, secrétaire du Conseil des Commissaires du Peuple, avec confirmation du texte.

« Faites savoir à Sverdlof que toute la famille a eu le même sort que son chef. Officiellement elle périra pendant l'évacuation ».

avaient servi à leur emballage. Voici la déposition de Zoudikhine : « Dans cet endroit traînaient de fines planchettes d'un demi-pouce environ, arrachées à une caisse. » Voici celle de Riednikof : « Je trouvai également des fragments d'une corde de la grosseur du petit doigt, neuve, et qui avait assurément servi à ficeler une caisse, car elle conservait la courbure que lui avait donnée les coins de la caisse. L'un des bouts formait un nœud coulant, comme on en fait toujours pour ficeler les caisses. Elle n'avait pas été défaire, mais coupée. »

On peut se demander ce qu'on avait amené dans ces caisses à la mine ?

Le 17 juillet, le secrétaire du commissaire Voïkof, un nommé Zimine, se présenta à la droguerie de la « Compagnie Russe » à Ekaterinenbourg, avec un ordre de la teneur suivante : « Ordre de remettre, sans le moindre retard, au porteur, 80 kilogrammes d'acide sulfurique. « Signé » Voïkof (1). »

Le même jour, tard dans la soirée, Zimine revint au magasin avec un deuxième ordre de Voïkof : « Ordre de remettre au porteur encore trois bonbonnes d'acide sulfurique. » Ce qui fut fait, Zimine reçut en tout 190 kilogrammes d'acide sulfurique et il reconnut en avoir pris livraison en apposant sa signature sur les ordres de Voïkof. Ces deux documents portant les signatures de Voïkof et de Zimine figurent à l'instruction (Voir photo n° 39).

L'enquête a établi que les bonbonnes contenant l'acide sulfurique furent emballées dans des caisses entourées de cordes et qu'elles furent transportées à la mine le 17 et le 18 juillet par un des sous-ordres de Voïkof aidé de gardes-rouges.

L'enquête a établi également qu'on amena une grande quantité de benzine à la mine. Les Bolcheviks la transportèrent sur des camions jusqu'au passage à niveau n° 184 et, de là, sur des chars, le dernier trajet étant d'un accès difficile aux automobiles.

De nombreux témoins remarquèrent le passage de ces tonneaux de benzine soit à Verkh-Isset, soit au passage à niveau n° 184. Parmi les personnes qui, non loin de là, attendaient que le barrage établi par les Bolcheviks sur la

(1) Le commissaire Voïkof était membre du Soviet régional d'Ekaterinenbourg. Il rentra en Russie avec Lénine au printemps 1918. J'ignore quelle était sa nationalité.

route de Koptiaki, fut supprimé, se trouvait l'ingénieur Valerian Kotenef. Voici sa déposition : « Je remarquai sur l'automobile un tonneau de benzine en fer. J'affirme catégoriquement que c'était un tonneau de benzine et qu'il devait contenir de 160 à 180 kilogrammes. »

Le fils du garde-barrière du passage n° 484, Vassili Loboukhine déposa également ce qui suit : « Le 18 juillet, à 7 heures du matin environ, un camion automobile passa devant notre guérite, prit la route de Koptiaki et s'arrêta non loin du passage à niveau. Je n'ai pas bien remarqué ce qu'il portait : il me sembla que c'étaient des tonneaux ou des caisses. Après le déjeuner, ce second camion passa et s'arrêta au même endroit. Celui-là, je l'ai bien vu, portait des tonneaux de benzine, en fer. J'eus l'idée d'en demander un peu. Je pris une bouteille et j'allai à l'endroit où stationnaient les deux camions. Cette fois-là encore, je ne remarquai pas le chargement du premier qui était passé. Sur le second, il y avait trois tonneaux de benzine, tous en fer. Cinq individus se tenaient auprès des camions. Je leur demandai de la benzine et ils me remplirent ma bouteille. »

En rapprochant les dépositions des nombreux témoins qui furent entendus à l'instruction, on peut évaluer au moins à 700 kilogrammes la quantité de benzine qui fut amenée à la mine.

Même par les plus chaudes journées d'été, il y a toujours de la glace dans le puits de la mine des Quatre-Frères. Lors de leur visite, le 28 juillet 1918, le forestier Riednikof et les paysans qui l'accompagnaient, remarquèrent que la glace qui recouvrait l'eau dans la plus grande des excavations, avait un large trou et que celle de la plus petite des excavations était complètement brisée.

Non loin du puits, sur l'aire d'argile, ils trouvèrent les traces d'un grand foyer, recouvert de terre, et à quelques pas du premier, au pied d'un vieux bouleau, les traces d'un second foyer de dimensions plus restreintes.

Lorsqu'à mon tour j'inspectai la mine, l'année suivante, l'emplacement de ces foyers était encore très visible (Voir photos n^{os} 40 et 41).

Que transportait le mystérieux camion qui vint à la mine dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918?

Que brûla-t-on dans ces foyers, que fit-on disparaître dans le puits ?

Pourquoi amena-t-on en cet endroit de la benzine et de l'acide sulfurique ?

Les objets que l'on trouva dans la mine et ses environs immédiats fourniront eux-mêmes la meilleure des réponses à toutes ces questions.

CHAPITRE XXI

OBJETS TROUVÉS A LA MINE ET DANS SES ENVIRONS IMMÉDIATS. —
CONCLUSIONS.

L'inspection des lieux et les fouilles amenèrent la découverte des objets suivants (1) :

1. — *Image de saint Nicolas le Thaumaturge.*

2. — *Image des saints Gouria, Avif, Samon.*

3. — *Ikone du Sauveur fortement détériorée.*

Toutes trois sont d'un beau travail. Elles se trouvent sur la photo n° 42.

4. — *30 petits morceaux d'émail.*

Tous appartiennent aux ikones précédentes.

Tegleva et Erzberg, interrogées, déclarèrent que ces ikones appartenaient aux enfants impériaux, et se trouvaient ordinairement dans leur chambre à coucher, suspendues au-dessus de leurs lits. Il les prenaient en voyage, parfois suspendues à leur cou, ce qui explique la présence de petits coussins par derrière. En particulier l'ikone de saint Nicolas le Thaumaturge était la propriété d'Olga Nicolaievna.

5. — *Trois plaques métalliques d'ikones.*

Elles sont en cuivre, portent des traces de soudure et un dessin formé par des points en relief sur les bords. Elles sont semblables à celles des ikones précédentes. Mais les ikones auxquelles elles appartenaient étaient plus grandes.

6. — *Petit cadre d'argent d'une ikone.*

Tegleva et Erzberg l'attribuent à une ikone de l'Impératrice. Par ses dimensions il ne pouvait appartenir à aucune des ikones précédentes.

7. — *Deux fragments de zinc d'une ikone.*

Toutelberg déclare qu'elle a vu chez Sa Majesté de petites ikones, simples, en zinc, dont les images étaient peintes sur le zinc même.

(1) La plupart de ces objets ont été soumis, entre le 10 février et le 18 décembre 1919, à l'examen d'experts qualifiés tels que : médecin, opticien, orfèvre, tailleur, cordonnier et drapier.

8. — *Fragments de cire blanche, de cire rouge, et petit morceau d'une bougie de stéarine.*

L'enquête a établi que la Famille Impériale à Ekaterinenbourg comme auparavant, se servait de bougies de cire blanche ou rouge et en stéarine.

9. — *Cadre à photo.*

C'est un cadre pliant, pour voyage. Il est en cuir brun, recouvert à l'intérieur d'un drap de soie noire à rayures. Il porte à l'intérieur la marque en allemand : « Edouard Akkerman, Berlin. »

Gilliard, Kobylinski, Gibbs, Tegleva, Erzberg et Zanotti ont déposé que la Famille Impériale possédait beaucoup de cadres de ce genre, qu'ils emportaient en voyage. Toutelberg attribua celui-ci à l'Empereur, ajoutant qu'il contenait le portrait de l'Impératrice. (Photo n° 43).

10. — *Insigne militaire.*

Il a la forme d'un petit drapeau. Il est en argent doré : on y voit encore des traces de dorure. L'un des côtés est couvert d'émail blanc et jaune sombre. Le derrière porte gravé :
$$\frac{17}{1803-1903}$$
. Un petit anneau sert à l'accrocher (Photo 44).

Il appartenait à l'Impératrice, ont déclaré Tegleva et Erzberg : « L'Impératrice le portait à son bracelet ». — Toutelberg : « L'insigne que vous me montrez appartenait à Sa Majesté l'Impératrice. »

11. — *Boucle d'un ceinturon d'officier.*

Elle a été soumise à l'action du feu.

Les témoins auxquels je l'ai présentée m'ont dit : Ivanof : « L'Empereur portait les derniers temps une simple ceinture jaune d'officier avec une boucle qui était semblable à celle-ci. » — Gibbs : « Il est vraisemblable que cette boucle est celle de la ceinture de l'Empereur. »

En la comparant à celle que, sur les photos, porte l'Empereur, on reconnaît cette ressemblance. (Photos n° 45 et 46. Cette dernière m'a été donnée par Gilliard).

12. — *Boucle d'un petit ceinturon.*

Elle est en cuivre. Elle semble appartenir à une ceinture d'enfant. L'agrafe aussi est en cuivre. La boucle est marquée des armes impériales. Comme la précédente elle a été soumise à l'action du feu et a été trouvée au même endroit.

Dépositions des témoins auxquels je l'ai présentée : Gilliard : « Elle me paraît provenir du ceinturon du Tsarevitch ». — Gibbs : « Elle provient sûrement du ceinturon du Tsarevitch ». — Ivanof : « Je la reconnais comme appartenant au Tsarevitch. Il en avait une semblable à son ceinturon jaune. Alexis aimait à s'habiller simple-

ment à la manière des soldats. Il portait une tunique, un pantalon kaki et des bottes, et sur sa tunique un ceinturon (Photo n° 47). »

13. — *Deux boucles de pantoufles de dame avec pierres.*

Déclaration des experts : « Ce sont des boucles de pantoufles de dame. Elles ne peuvent provenir que de pantoufles d'un grand prix. Les cavités pour les pierres ont été soigneusement faites, voilà pourquoi des pierres ont pu être conservées à leur place, malgré la violente action du feu. »

Dépositions des témoins. — Les Grandes-Duchesses avaient des pantoufles ornées de boucles semblables. — Déposition identique de Gibbs, de Kobylinski, de Bitner et de Tegleva. Celle-ci ajoute : « L'Impératrice portait aussi des boucles de ce genre sur ses pantoufles. » Toutelberg, Zanotti, Volkof confirment les paroles de Tegleva (Photo 48).

14. — *Un petit flacon de sels.*

15. — *Flacon vert brisé.*

Dépositions des témoins. — Tegleva : « Les débris de verre vert appartiennent à un flacon de sels anglais... les débris de verre blanc me rappellent les flacons de sels qu'avaient tous les membres de la famille et qu'ils emportaient en voyage. »

Zanotti : « Le flacon de sels appartient vraisemblablement à l'une des Grandes-Duchesses. L'Impératrice en avait un semblable, mais plus petit... Le flacon vert était à l'Impératrice. » (Photos 49 et 50).

16. — *Un verre de lunettes.*

Les experts déclarèrent que c'était un verre optique qui avait été serti dans une monture.

Dépositions des témoins. — Gilliard : « Ce verre me rappelle ceux des lunettes de l'Impératrice. » — Kobylinski : « A Tobolsk l'Impératrice portait des lunettes en écailles à larges verres, de la même grandeur que celui-ci... Elles lui avaient été ordonnées par le docteur Grigorjevski. » — Toutelberg : « L'Impératrice travaillait à Tobolsk avec des lunettes. Elle avait mal aux yeux à force de pleurer. Un docteur lui prescrivit des lunettes qui étaient en écaille et avec de grands verres. » (Photo 51).

17. — *Boucle de pantoufle.*

Dépositions de Toutelberg. — « L'Impératrice avait des pantoufles de cheveau, noires et couleur bronze, les deux paires avec des boucles semblables, à talons plats et bouts pointus. Elle pouvait sortir avec (Photo N° 52).

18. — *Un dentier.*

Il est formé d'une plaque d'or et de caoutchouc et porte 14 dents du haut. Les dépositions de Gilliard, Gibbs et Erzberg ont établi que le docteur Botkine portait un dentier (Photo 53).

19. — *Des verres de lorgnon.*

20. — *La monture d'un lorgnon.*

Les experts ont déclaré ceci : « Les deux verres, d'après leur grandeur et la forme des bords appartiennent au même lorgnon. Ce sont des verres pour presbyte, n'ayant pour monture que le support du lorgnon sur le nez ».

Dépositions des témoins. — Gilliard : « Botkine se servait quelquefois d'un lorgnon sans monture entière autour des verres. Kobylinski : « Les verres que vous me montrez me rappellent par leur forme ceux de Botkine qui était presbyte. » (Photos 54-55).

21. — *Bouton de manchette et bouton de col.*

22. — *Petite brosse à cheveux, brûlée.*

Elle est en bois, très abîmée et en morceaux qui tiennent à peine à un fil de fer. Kobylinski déclare que le docteur Botkine avait toujours sur lui une petite brosse pour les cheveux et la barbe. (Photo 56).

23. — *Débris de corsets détruits par le feu.*

1° Six paires de montures de devant.

2° baleines de corsets.

3° boucles.

4° agrafes et crochets.

5° œillets (Photos 57-59).

Le nombre des montures de devant prouve que six corsets ont été détruits par le feu. C'est la conclusion des experts :

« Ces corsets, ajoutent ceux-ci, étaient riches. La matière brûlée qu'on voit sur quelques agrafes provient du caoutchouc des jarretelles. Celle qui reste sur quelques autres est le tissu lui-même du corset, en soie tricotée. Ces corsets paraissent d'origine française : on a pu distinguer à la loupe par endroits ce mot français : bouton. »

Déclarations du témoin Toutelberg : « Les corsets de l'Impératrice avaient sur le devant et sur les côtés des baleines de fer, recouvertes de peau de chien, et par derrière une baleine naturelle. Ceux des Grandes-Duchesses étaient semblables. Je ne puis rien dire de ceux de Demidova. Les Grandes-Duchesses avaient l'obligation de toujours en mettre. Demidova en portait toujours ».

24. — *Une quarantaine de morceaux divers ayant appartenu à un ou plusieurs objets détruits par le feu.*

L'expertise a reconnu que tous ces morceaux appartenaient à des chaussures brûlées, formant ensemble une masse où il y avait du cuir, des débris de semelles de liège et de poix. C'était des chaussures riches.

25. — *Protège talon de botte, en fer.*

26. — *Sept boucles de vêtement d'homme.*

L'expertise a conclu qu'elles appartenaient à des pantalons ou à

des gilets d'homme. La dernière appartient à un gilet. Elles sont d'origine étrangère sauf une, la plus grande, qui est un produit de l'industrie paysanne russe.

27. — *Boucle de bretelles d'homme.*

28. — *20 petits ressorts de bretelles en spirale.*

29. — *Deux boucles métalliques.*

L'expertise a reconnu qu'elles appartenaient à des vêtements de dames. Toutelberg dit de la première : « C'est une partie d'une boucle ornée de brillants de l'Impératrice ou des Grandes-Duchesses. »

30. — *Six boutons du modèle militaire.*

L'expertise déclara : « Tous ces boutons sont de belle qualité. Les boutons de la fabrique Vounder étaient peu en usage, car ils étaient plus chers que ceux de toutes les autres marques. Photo 60) ».

31. — *Boutons et fragments de boutons.*

Tegleva et Erzberg ont déclaré que certains ressemblent à ceux des manches des blouses portées par les Grandes-Duchesses, et Zanotti que les grands boutons ressemblent tout à fait par leur grandeur et leur forme aux boutons du costume lilas de l'Impératrice (Photos n° 61).

32. — *Crochets, agrafes, boutons pressions.*

Tegleva, Erzberg, Toutelberg et Zanotti déclarent que l'Impératrice et les Grandes-Duchesses portaient sur leurs vêtements des crochets, des agrafes et des boutons semblables, en particulier sur ceux que leur fournissait la couturière Brizak.

33. — *Petits morceaux de drap.*

Tegleva et Erzberg attribuent ces morceaux à des vêtements de la Famille Impériale. Les témoins ont reconnu formellement le morceau de drap violet-lilas comme ayant appartenu à un costume de l'Impératrice. « Elle avait une jupe de cette couleur », disent Tegleva et Erzberg.

Déclaration de Zanotti : « A propos des boutons de dame de grande dimension, je puis dire que l'Impératrice en portait de semblables sur un de ses costumes en drap anglais violet-lilas, composé d'une jupe et d'une jaquette, qu'elle avait pris avec elle à Tobolsk... Les morceaux que vous me présentez sont d'un drap semblable à celui de ce costume. »

34. — *Autres morceaux de drap.*

C'était Ivanof qui s'occupait de la garde-robe du Tsarevitch à Tobolsk : « Il portait, dit celui-ci, une capote en beau drap de soldat, doublée de soie jusqu'à la ceinture. Cette doublure était de

couleur kaki et rayée. Les boutons aux armes impériales que vous me montrez peuvent lui avoir appartenu : elle fermait avec des agrafes, mais avait au milieu une rangée de boutons semblables. Ces morceaux de drap que je vois doivent sûrement provenir de cette capote, ils sont exactement du même drap. »

35. — *Morceau de drap kaki.*

Tchemodourof l'a attribué à la musette d'Alexis.

37. — *Trois morceaux de papier d'étain.*

38. — *Quatre clous.*

39. — *Une douille de cartouche de revolver.*

Déposition d'Ivanof : « Alexis, comme les enfants, aimait à collectionner le papier d'étain et les cartouches de fusil ou de revolver. Il en avait beaucoup dans ses poches. Il ramassait aussi de vieux clous. »

40. — *Débris de verre.*

Ce sont évidemment des débris de verres de cadres. Enfin, quelques-uns, à reflets jaunes, appartiennent à un flacon brisé du genre du flacon à sels.

41. — *Clef américaine.*

42. — *Débris de sacs à main ou de porte-monnaie.*

43. — *Un canif.*

44. — *Epingle anglaise de sûreté.*

45. — *Croix en pierres précieuses.*

Les experts ont déclaré que « cette croix est d'un beau travail artistique. » Elle a été incontestablement soumise à l'action du feu. (Photo n° 62).

46. — *Brillant.*

L'expertise a déclaré que « c'était un travail d'un grand prix, et une partie d'un autre bijou : une pendeloque. L'aspect du platine montre qu'il a été soumis à l'action du feu. Mais il n'a pas perdu ni sa qualité ni sa valeur. »

Toutelberg : « Je reconnais formellement le brillant et la croix. Ces deux bijoux appartenaient à l'Impératrice. »

Zanotti : « La croix et le brillant appartenaient sans conteste à l'Impératrice. » La photo n° 62 représente le brillant et la croix.

7. — *Un bijou brûlé.*

Il est composé d'une perle et deux petits brillants. D'après l'expertise, c'est une partie de la croix.

48. — *Boucle d'oreille en perles.*

Elle est en platine. La pierre principale est une perle. La petite pierre est un brillant. La monture de la perle est unie à celle du brillant. L'agrafe est en or. « Cette boucle d'oreille est d'un travail très artistique, déclarent les experts, et sa perle est des plus belles. » Elle n'a pas été touchée par le feu.

Déclaration des témoins. — Gilliard : « Je pense que cette boucle appartient à l'Impératrice qui en avait de semblables. Elle les aimait beaucoup et je l'ai souvent photographiée avec. » — Gibbs : « Elle appartient incontestablement à l'Impératrice. Elle était une de celles qu'elle préférait et portait souvent. » — Tegleva : « Cette boucle et ses débris appartiennent à la paire que l'Impératrice aimait le plus. » — Erzberg : « C'était sa paire préférée. Elle ne s'en séparait pas et, je crois, elle la portait en quittant Tobolsk. » (Photo n° 63).

49. — *Débris d'une perle et d'un bijou en or brisé.*

L'expertise a reconnu qu'ils provenaient d'une perle de très grande valeur, qui semblait faire une paire avec celle de la boucle d'oreille. (Photo n° 65).

50. — *Débris d'une perle.*

Les experts ont déclaré :

a) « Le premier appartient à une grosse perle, de très grande valeur, et en a été détaché à la suite d'un coup ou d'un écrasement. »

b) « Le 2^e et le 3^e appartiennent à une perle de grande taille et de très grande valeur. Il en est de même des nos 4 et 5. Tous peuvent appartenir à une perle unique. »

c) « Quant au 6^e, il provient d'une perle aussi grosse et aussi belle mais différente. »

51. — *Treize petites perles.*

Les experts ont déclaré qu'elles étaient de très belle qualité et se trouvaient sans doute sur un même fil.

Les dépositions de Tegleva, Erzberg, Toutelberg et Zanotti établissent que l'Impératrice et les Grandes-Duchesses avaient beaucoup de fils formés de petites perles semblables.

52. — *Partie d'un bijou avec brillants.*

Les experts ont déclaré que « le bijou est formé de véritables brillants de grande valeur, sertis dans de l'argent auquel ils ont été soudés avec de l'or. C'est une partie d'un bijou de grande dimension. Elle porte la trace d'une brisure faite par un coup d'un instrument lourd. Elle n'a pas subi l'action du feu. » Ils ajoutent à propos des morceaux de métal : « C'est de l'argent. Le premier morceau a été détaché d'un bijou par un coup d'un instrument tranchant. Il a subi légèrement l'action du feu. Le second morceau et le troisième ont été détachés comme le premier, mais ils ont été plus atteints par le feu. » (Photo 66).

53. — *Treize morceaux d'une émeraude.*

« Elle était grosse et de très belle qualité, disent les experts. Elle a été brisée au moyen d'un lourd instrument. »

« L'Impératrice, dit Toutelberg, avait beaucoup d'objets ornés d'émeraudes. Mais il m'est difficile de dire auquel, celui-ci pouvait appartenir. »

54. — *Deux morceaux d'un saphir.*

« Ils proviennent, disent les experts, de pierres différentes, mais de grande valeur, dont ils ont été détachés par un coup violent d'un lourd instrument. »

55. — *Deux brillants, un rubis, deux grenats.*

L'expertise déclare que « ces pierres faisaient partie de bijoux de plus grandes dimensions dont ils ont été détachés à l'aide d'un instrument tranchant. »

56. — *Deux chaînettes d'or.*

Elles ont été soumises à l'expertise : « Elles sont en or, a déclaré celle-ci, ce sont les chaînes de sûreté de bracelets dont elles ont été arrachées. »

Dépositions des témoins. — Toutelberg : « L'Impératrice et les Grandes-Duchesses avaient quelques bracelets à chaînette : toutes en portaient à leur départ de Tobolsk. » — Zanotti : « Les bracelets de l'Impératrice et de ses filles avaient des chaînettes semblables. »

57. — *Débris d'un bijou en or.*

« Il provient d'un bijou d'or, probablement d'un anneau dont il a été détaché par un coup d'un objet lourd. »

58. — *Autre débris d'un bijou en or.*

« Les déchirures de ses extrémités prouvent qu'il a été arraché en frappant avec un instrument tranchant. Il porte en son milieu des traces de coups plus faibles d'un instrument pointu. » C'est la conclusion de l'expertise.

59. — *Bijou d'or avec trois diamants, et deux parties en or d'un bijou*60. — *Topazes.*

Dépositions des témoins. — Kobylinski : « Les Grandes-Duchesses avaient des colliers de topaze semblables à celles que vous me présentez. » Mêmes dépositions de Gibbs, Tegleva et Erzberg qui ajoute : « Les Grandes-Duchesses portaient ces colliers à leur départ de Tobolsk. »

Toutelberg, après examen des photos, confirme les paroles d'Erzberg. Il en est de même de Yakimof et de Zanotti : « Ces colliers étaient un cadeau de Raspoutine, affirme en outre cette dernière. »

On peut se demander comment les bijoux de la famille impériale se trouvaient dans cet endroit perdu ?

Lorsque Leurs Majestés arrivèrent à Ekatérinenbourg, elles furent immédiatement soumises à de grossières perquisitions. L'Impératrice écrivit aux Grandes-Duchesses qu'il fallait, d'accord avec Tatistchef et Gilliard, prendre toutes mesures pour sauver les bijoux, lorsqu'on quitterait Tobolsk pour Ekatérinenbourg. Il fut décidé qu'on coudrait les bijoux dans leurs vêtements.

Déposition de Tegleva : « Nous prîmes quelques camisoles en toile épaisse. Nous plaçâmes des bijoux dans de l'ouate, et après avoir caché cette ouate entre deux camisoles, nous avons cousu celles-ci ensemble. Dans une première paire de camisoles que revêtit Tatiana, nous cachâmes environ 4 livres 1/2 de bijoux de l'Impératrice et presque autant dans une seconde que revêtit Anastasie : c'étaient des brillants, des émeraudes, des améthystes. Les bijoux des Grandes-Duchesses furent cachés de même (je n'en sais pas le poids) dans une autre paire de camisoles cousues dont se chargea Olga. En outre, sous leurs chemisettes, les Grandes-Duchesses emportèrent beaucoup de perles.

« Nous avons de même cousu des bijoux dans leurs chapeaux entre la doublure et le velours. Parmi ceux-ci, il y avait un grand collier de perles et une broche avec un grand saphir, et des brillants.

« Les Grandes-Duchesses portaient des costumes en cheviote. Nous enlevâmes les boutons et nous les remplaçâmes par des pierres précieuses, des brillants, je crois, entourés d'ouate et recouverts de soie noire.

« En outre, les Grandes-Duchesses avaient des costumes gris en tricot anglais à raies noires. C'étaient des costumes de demi-saison qu'elles portaient aussi l'été lorsqu'il faisait mauvais. Nous remplaçâmes de la même façon les boutons par des pierres précieuses entourées d'ouate et de soie noire. »

61. — *Petits morceaux de plomb, balles de revolver système Nagan et l'enveloppe en acier d'une balle du même revolver.*

62. — *Un doigt et deux petits morceaux de peau humaine.*

D'après l'expertise ces morceaux ne proviennent pas du doigt. Voici ses conclusions :

1° Le doigt présente deux phalanges : celle de l'extrémité et celle du milieu. C'est vraisemblablement l'index.

2° Il provient d'une main très soignée.

3° Probablement d'une main de femme aux doigts longs et fins.

4° Il a été coupé avec un instrument tranchant plutôt qu'arraché par une explosion.

5° Il appartient à une personne d'âge moyen.

6° Les deux morceaux de peau ont été arrachés à une main, mais il est impossible de déterminer à quel endroit (Photo n° 67).

63. — *Cadavre d'une chienne.*

Déposition de Gibbs : « Anastasie avait un petit chien, de je ne sais quelle race japonaise. Il était tout petit avec un poil très long,

brun-roux.... Ses traits caractéristiques étaient de grands yeux ronds, des dents découvertes, une langue longue, pendant hors de la bouche, je ne sais de quel côté. Il s'appelait Jammy. Les chiens de cette espèce sont minuscules et on les porte souvent sur les bras. Il appartenait à Anastasie, mais tous l'aimaient, en particulier l'Impératrice. C'est bien Jammy dont j'ai vu le cadavre à la mine. Je l'ai reconnu à son poil, à la forme de ses orbites et à ses dents. C'est lui sans aucun doute. »

Tous les autres témoins confirment cette déposition.

64. — *Débris d'os de mammifères.*

Ils sont au nombre de 42. Leur aspect montre de façon absolue qu'ils proviennent d'os brisés et fortement brûlés.

Ces 42 morceaux ont tous été trouvés par moi. En réalité on en recueillit davantage. Le forestier Reidnikof déposa : « J'affirme que nous trouvâmes près du puits de mine plusieurs débris d'os brisés et brûlés. C'étaient des fragments de gros os de mammifères, apparemment des os de membres. Ils avaient fortement subi l'action du feu. »

Reidnikof les remit aux autorités militaires qui les firent jeter comme des objets inutiles, car on était, à ce moment, encore loin de supposer ce qui s'était passé près du puits de mine.

La chute du gouvernement de l'amiral Koltchak ne m'a pas permis de faire procéder à une expertise scientifique de ces ossements. Cependant le docteur Bielogradsky auquel je les montrai, déposa ce qui suit : « Il me semble qu'ils appartiennent tous à un être humain. Leur aspect prouve qu'ils ont été coupés et soumis à l'action de quelque agent destructeur. »

La photographie n° 68 représente ces ossements.

65. — *Débris de matières grasses amalgamés de terre.*

Tous les objets susmentionnés ont été trouvés dans la proximité du puits de mine ouvert.

Les moins visibles furent recueillis dans la couche supérieure de la terre où ils avaient été piétinés.

Les plus gros, et par le fait même les plus visibles d'entre eux, tels que le doigt, les os, le cadavre du chien Jammy furent découverts au fond du puits de mine où on les avait jetés, puis recouverts de terre.

Et c'est ainsi qu'on trouva au fond du vieux puits de mine le secret de la maison Ipatief.

Le 16 juillet au soir, la Famille Impériale et ceux qui partageaient leur captivité étaient encore en vie.

Le 17 juillet, profitant de l'obscurité de la nuit, un camion automobile amenait leurs cadavres à la mine.

Les corps furent déshabillés, les vêtements arrachés et taillés. Et c'est alors qu'on découvrit les bijoux cachés. Une partie d'entre eux roulèrent à terre et furent piétinés par

les assassins qui ne les remarquèrent même pas, tant le nombre en était grand.

Les corps furent coupés en morceaux au moyen d'instruments tranchants ; plusieurs bijoux restés inaperçus sur le sol furent brisés par les coups.

On détruisit les corps au moyen d'acide sulfurique et en les brûlant sur des bûchers qu'on activait avec de la benzine. Les balles de revolver restées dans quelques-uns des cadavres subirent l'action du feu : le plomb fondit et seule l'enveloppe extérieure se conserva intacte.

Les matières grasses contenues dans les corps fondirent et se répandirent sur le sol où elles se mêlèrent à la terre. On brûla également tout ce qu'on avait trouvé sur les cadavres.

Et brisant la glace qui recouvrait le fond du puits, les assassins y jetèrent les objets qui avaient résisté au feu ou que, dans leur hâte, ils avaient oublié de faire disparaître.

Près de la mine, comme dans la maison Ipatief, ils s'efforcèrent de céler aux yeux du peuple russe leur action infamante.

Jusqu'ici je n'ai fait appel qu'aux preuves « muettes » — les meilleures — pour établir le fait du meurtre. Je passe maintenant à un autre genre de preuves — parfois plus mensongères — les paroles.

CHAPITRE XXII

L'ASSASSINAT D'APRÈS LES DÉPOSITIONS DES TÉMOINS ET DES ACCUSÉS.

La maison Popof, où était installée la garde extérieure, se trouvait face à la maison Ipatief dans la ruelle Voznessensky. Les Bolcheviks s'étaient emparés du premier étage, mais le rez-de-chaussée restait occupé par différentes personnes, entre autres par un paysan : Victor Ianovitch Bouivid. Il fut interrogé le 10 août 1918 par le chef de la police criminelle d'Ekatérinenbourg, dans cette ville. Voici sa déposition : « Je me souviens parfaitement de la nuit du 16 au 17 juillet 1918 : je ne dormis pas ; vers 12 heures, je sortis dans la cour et m'approchai de l'auvent où je m'arrêtai, car j'avais envie de vomir. Au bout de quelque temps, j'entendis de sourdes salves, environ quinze, puis des coups de feu isolés, trois ou quatre qui semblaient être des coups de revolvers. C'était après deux heures de la nuit (1). Ces coups venaient de la maison Ipatief et d'après leur bruit sourd semblaient tirés dans une cave. Je rentrai rapidement dans la chambre, de peur d'être remarqué par les sentinelles. En rentrant, mon voisin me demanda : « As-tu entendu ? » Je répondis : « J'ai entendu des coups de feu ! » — « As-tu compris ? » — « J'ai compris » répondis-je, et nous nous tûmes. Vingt minutes après, j'entendis s'ouvrir les portes de la palissade de la maison Ipatief et sortir sans bruit dans la rue une auto qui, après avoir tourné dans la ruelle, prit je ne sais quelle direction ».

Le 22 août 1918, le chef de la police criminelle interrogea le gardien de quartier Pierre Theodorovitch Tsétségof. « Je suis gardien de nuit sur la perspective Voznessensky, déclara

(1) Par ordre des Bolcheviks l'heure locale avançait alors à Ekatérinenbourg de 2 heures sur l'heure normale. Deux heures du matin correspondent donc à minuit. Il faut tenir compte de ce fait dans les dépositions des autres témoins.

celui-ci. Je me souviens, dans la nuit du 16 au 17 juillet à 3 heures du matin, avoir entendu le ronflement d'une auto, d'abord derrière la palissade de la maison Ipatief, puis dans la direction de la perspective Glavny. Je ne vis pas cette auto, car j'avais peur de m'approcher de la maison Ipatief. Cela nous était défendu. »

Le garde-rouge, Michel Ivanovitch Letemine, comme je l'ai dit, était un paysan de l'usine de Syssert, gouvernement d'Ekatérinenbourg, tailleur de profession, et jugé autrefois pour attentat à la pudeur, esprit obscur, ignorant et illettré. Il entra dans la garde du Tsar exclusivement pour la solde qui paraissait énorme à son ignorance. Seul de tous les gardiens il n'habita ni la maison Ipatief, ni la maison Popof. Il vivait dans un appartement particulier avec sa famille. Il ne quitta pas Ekatérinenbourg, car il ne voyait aucun crime dans le fait d'avoir gardé le Tsar. Peut-être n'aurait-il pas été aussi rapidement découvert à cause de la disparition de toute police, s'il n'avait pas été trahi par l'épagneul Joy, chien de l'Héritier qu'il s'était approprié entre autres dépouilles de la Famille Impériale.

Il déposa ce qui suit : « Le 16 juillet, j'étais de garde au poste n° 3 de 4 heures à 8 heures du soir (près du guichet à l'intérieur de la cour), et je me souviens qu'en entrant prendre ma faction, l'ex-Tsar et sa famille revenaient de leur promenade. Je ne remarquai rien de particulier. Le 17 juillet, je revins à mon poste à 8 heures du matin. Je passai d'abord par notre corps de garde de la maison Popof et je vis le petit domestique de la Famille Impériale Léonide Siedniéef. Cela m'étonna et je demandai pourquoi il était là. Un de mes camarades, André Strekotine, auquel je m'étais adressé, fit seulement un geste de la main, et m'entraînant de côté, m'apprit que la nuit précédente on avait tué le Tsar, la Tsarine, tous ses enfants, le docteur, le cuisinier, le valet de chambre et une femme qui vivait avec la famille. Cette nuit-là, Strekotine, d'après ses propres paroles, se trouvait au poste de mitrailleuse de la grande chambre du rez-de-chaussée, et il vit au moment de quitter la faction (elle durait de 12 heures à 4 heures du matin) amener du premier étage tous les détenus dans la pièce communiquant avec la chambre de débarras. Strekotine m'expliqua que devant lui le commandant Yourovski lut un papier et dit : « Votre vie est terminée. » Le Tsar ne comprit pas et interrogea Yourovski. Mais la Tsarine et une de

Областной Исполнительный Комитет Советов Урала.

П О Д А Н А	ТЕЛЕГРАММА	П Е Р Е Д А Н А
Передача в м. к.	из КАТЕРИНБУРГА 191 г. №	до пров. №
Место Откуда Категория	П О Д А Н А.	Передача Служебная отметка
м. с. ш.	м. к.	м. к.

СВЕРДЛОВ

МОСКВА два адреса. Совнарком. Председатель ЦИК Свердлову

ПЕТРОГРАД два адреса. Зиновьеву. Урицкому.

Алапаевский. Исполком сообщил нападения утром восемнадцатого неизвестной банды помещиков где содержались под охраной барские великие князья Игорь Константинович Константин Константинович Иван Константинович Сергей Михайлович и Палея точка

Несмотря сопротивление охраны князья были похищены точка

Есть жертвы обеих сторон поиски ведутся точка 4853.

Председатель ПЕТРОГОРОДСК

Fig. 77. Télégramme (Voir page 295). Traduction : Moscou. Deux adresses : Conseil des Commissaires du Peuple. Président du Comité Exécutif Sverdlof.

Pétrograd. Deux adresses : Zinovief, Ouritski.

« Le Comité exécutif d'Alapaïevsk communique l'attaque le 18 au matin d'une bande d'inconnus sur la maison où étaient détenus Igor Constantinovitch, Constantin Constantinovitch, Ivan Constantinovich, Sergueï Mikailovitch et Paley. Malgré la résistance de la garde les prisonniers ont été enlevés. Il y a des victimes des deux côtés. On fait une enquête. 4853 ».



FIG. 72
Jacob Sverdlof.



FIG. 73
Jacob Yourovski.



FIG. 74
Chaia Golostchekine.



FIG. 75
Pierre Ermakof.



FIG. 76. La famille de Jacob Yourovski : son père Haïm Itskovitch, sa mère Esther Moïseevna, sa femme Mania Iankelevna et son fils.

ses filles se signèrent. A ce moment, Yourovski tira sur le Tsar et le tua net, puis les Lettons et Medviedef se mirent à tirer. Je compris, d'après le récit de Strekotine, que tous les détenus avaient été tués. Je ne sais pas combien de coups de feu furent tirés. Je me souviens seulement que pendant la conversation je fis remarquer à Strekotine : « Beaucoup de balles ont dû rester dans la chambre ? » Et Strekotine me répondit : « Sans doute, la femme qui servait l'Impératrice se protégeait avec un coussin, beaucoup de balles sont restées dans celui-ci. » Il raconta, entre autres choses, qu'après le Tsar fut tué un domestique noiraud : Il était debout dans un coin. Après le coup de feu, il s'accroupit et mourut ainsi. Je ne sais aucun autre détail sur la fusillade. Après avoir entendu le récit de Strekotine, je lui dis : « Puisque on a tué beaucoup de monde, il doit y avoir beaucoup de sang sur le plancher. » Un autre camarade, je ne me souviens plus lequel, répondit qu'on avait envoyé chercher du monde et que tout le sang avait été lavé. Je ne causai pas plus longtemps cette fois, car je devais me rendre à mon poste. Après ma garde, je revins au corps de garde et la conversation tomba de nouveau sur le meurtre du Tsar et de sa famille. Le chauffeur Lioukhanof, qui était présent, expliqua qu'il avait amené les cadavres, sur son camion dans la forêt, ajoutant qu'il eut de la peine à arriver, car il faisait sombre et il y eut des pannes. De quel côté et où les cadavres avaient-ils été transportés, Lioukhanof n'en dit rien et je ne lui demandai pas.

« J'étais alors curieux de savoir comment on avait sorti les cadavres de la maison, supposant que cette opération avait dû laisser beaucoup de traces de sang ; quelqu'un du poste (je ne me souviens plus qui) dit qu'on les avait emportés par l'escalier de service dans la cour et de là dans le camion à la grande porte d'entrée. On dit aussi qu'ils le furent sur des civières couvertes, et qu'on fit disparaître avec du sable les flaques de sang de la cour.

« Les 18, 19, 20 et 21 juillet on emporta sur des camions les affaires de la Famille Impériale qui étaient soit dans leur appartement, soit dans les chambres de débarras ou les remises. Cette opération était dirigée par deux jeunes gens, aides de Yourovski. Les camions allaient ensuite à la gare, car les Bolcheviks avaient décidé d'évacuer la ville à cause de l'approche des Tchéco-Slovaques.

« L'assassinat me fut encore confirmé par un Autrichien du nom de Rudolph, ordonnance de Yourovski, qui l'avertit de ne pas avoir peur s'il entendait quelque chose cette nuit-là. »

Déposition de Philippe Polyevctovitch Proskouriakof. Il était né aussi à l'usine Syssert, et il s'était engagé dans la garde du Tsar pour la solde. Il était resté dans la maison Ipatief jusqu'au dernier moment et partit avec ses camarades au front d'où il s'enfuit rapidement à Ekatérinenbourg. Là, il fut recherché et arrêté par Alexieef.

Voici sa déposition à l'enquête :

« L'assassinat de la famille eut lieu, dit-il, dans la nuit du mardi au mercredi. Je ne me souviens pas de la date. Je me souviens seulement que nous avons touché notre solde le lundi, c'est-à-dire le 15 : on nous la payait le 1^{er} et le 15. Le lendemain de la paye, le mardi 16 juillet, je fus de garde jusqu'à 10 heures du matin dans la guérite à l'angle de la perspective et de la ruelle Voznessensky. Iegor Stolof, dont je partageais la chambre, était pendant ce temps de faction au rez-de-chaussée. Après notre garde, nous allâmes tous deux boire de l'alcool dénaturé, et le soir nous rentrâmes chez nous, car nous devons être de faction à partir de 5 heures. Medviedef nous voyant ivres, nous mit aux arrêts dans la salle de bains de la cour de la maison Popof, où nous nous endormîmes jusqu'à 3 heures du matin. A ce moment, Medviedef entra, nous réveilla et nous cria : « Debout, allons ! » — « Où, demandâmes-nous ? » — « On vous appelle, il faut marcher. » Il était bien 3 heures, car Stolof avait une montre et il la regarda. Nous nous levâmes et suivîmes Medviedef.

« Il nous conduisit au rez-de-chaussée de la maison Ipatief, où étaient réunis tous les ouvriers du détachement de garde, sauf ceux qui montaient la faction. Dans les chambres il y avait une sorte de brouillard causé par la fumée de la poudre et cela sentait la poudre. Dans la pièce de derrière, avec une grille à la fenêtre, voisine de la chambre de débarras, il y avait des traces de balles sur les murs et sur le plancher. Il y avait particulièrement beaucoup de balles (je veux dire de trous produits par elles) sur un des murs. Il y en avait aussi sur les autres. Autour des trous faits par les balles, on voyait du sang, en taches et éclaboussures sur les murs, en flaques sur le plancher. Il y avait des gouttes et des flaques de sang

aussi dans toutes les autres chambres, par où on avait fait passer les cadavres pour les emporter dans la cour, et sur les marches de la cour.

« On voyait clairement qu'on avait fusillé beaucoup de gens dans cette pièce peu avant notre entrée. Je demandai à Medviedef et à André Strekotine ce qui s'était passé. Ils me dirent qu'on venait de fusiller toute la Famille Impériale avec leur suite, à l'exception du petit domestique.

« Nous nous mîmes à laver les planchers pour faire disparaître les taches de sang. Dans l'une des pièces, il y avait déjà quatre ou cinq balais. Qui les avait apportés ? je ne sais. Je pense qu'on les avait apportés du dehors...

« Sur l'ordre de Medviedef, on alla chercher dans la remise de la cour de la sciure de bois. Nous nous mîmes tous à laver les planchers avec de l'eau et de la sciure, et les murs avec des torchons mouillés. Tous les gardes qui n'étaient pas de faction prirent part à cette opération.

« Je me souviens très bien que André Strekotine était à la mitrailleuse du rez-de-chaussée au moment du meurtre. Il vit tout, forcément. J'interrogeai Strekotine et Medviedef. Tous les deux me firent le récit suivant :

« Le 16 juillet, au soir, Yourovski dit à Medviedef que la Famille Impériale serait fusillée pendant la nuit, et lui ordonna d'avertir les ouvriers et de retirer leurs revolvers aux factionnaires. Medviedef exécuta l'ordre, remit les revolvers à Yourovski et annonça au détachement que les détenus seraient fusillés à 11 heures du soir.

« A minuit, Yourovski réveilla la Famille Impériale et lui ordonna de s'habiller et de descendre au rez-de-chaussée. D'après Medviedef, Yourovski lui expliqua que la nuit serait dangereuse, c'est-à-dire que le premier étage serait peu sûr au cas où on tirerait dans les rues. La Famille Impériale exécuta l'ordre de Medviedef et descendit au rez-de-chaussée. Il y avait l'Empereur, l'Impératrice, le Tsarevitch, les quatre filles, le docteur, le valet de chambre, la femme de chambre et le cuisinier. Quant au petit domestique, Yourovski, un jour et demi avant, je crois, l'avait fait installer au corps de garde où je l'avais vu avant le meurtre.

« On amena les détenus dans la pièce communiquant avec le débarras. Ils étaient tous debout sur deux rangs et un peu en forme d'angle le long des deux murs. Yourovski se mit à leur lire lui-même un papier. Le Tsar ne comprit pas et

demanda à Yourovski : « Quoi ! » Celui-ci leva son revolver et répondit en le lui montrant : « Voilà ! »

« Medviedef m'a raconté qu'il tira lui-même deux ou trois balles sur le Tsar et les autres condamnés. Je dis l'exacte vérité.

« Sitôt après l'exécution on enleva aux cadavres leurs bijoux. Yourovski les réunit et les emporta en haut. Puis on chargea les cadavres sur un camion automobile, un seul, je crois, et on les emmena. Le chauffeur était un ouvrier de la fabrique Zlokazof, Lioukhanof.

« Je ne sais pas dans quelle direction on emmena les cadavres. Medviedef lui-même devait ne pas le savoir, car Yourovski garda la chose secrète. »

Déposition d'Anatole Alexandrovitch Yakimof : Il est né à l'usine Iougof, district de Perm. Il est tourneur de profession. Il avait de l'influence parmi les ouvriers et dirigeait l'opposition contre le bolchevik Avdieef. Il entra dans la garde de la maison Ipatief surtout par paresse et pour la solde. Il se disait bolchevick, rêvait de vie « meilleure », regardait le Tsar comme l'ennemi du peuple et l'ami de ceux qui écrasaient le peuple. C'était une nature peu équilibrée. Il condamnait la terreur bolcheviste, mais il resta jusqu'à la fin dans la maison Ipatief, où il répartissait les sentinelles, sans monter lui-même de garde. Il quitta Ekaterinenbourg avec les rouges. Mais il ne les suivit pas après leur départ de Perm, et les combattit dans les rangs de l'armée de Koltchak.

Il fut arrêté par l'agent Alexieef et déposa ce qui suit :

« Le lundi 15 juillet, le petit domestique de la Famille Impériale apparut dans notre corps de garde de la maison Popof. Il jouait avec la chaise roulante du Tsarevitch. Je le remarquai, comme sans doute tous les autres gardes. Mais personne ne savait ce que cela voulait dire. Le domestique nous avait été amené incontestablement sur l'ordre de Yourovski. Le 16 juillet, j'étais de service de 2 heures de l'après-midi à 10 heures du soir pour distribuer les sentinelles. A 10 heures je changeai les postes. Je me rappelle que Broussianine occupait le poste n° 3 dans la cour de la maison près du guichet ; Liesnikof le n° 4, près de la grande entrée du premier étage ; Deriabine le n° 7, dans la vieille guérite entre les murs de la maison et la palissade intérieure ; Klestchef le n° 8 dans le jardin.

Les sentinelles que je plaçai à 10 heures devaient être rele-

vées à 2 heures du matin par les soins du collègue auquel je passai le service, Constantin Dobrynine.

Après avoir passé le service, j'allai au corps de garde. Je bus le thé et je me couchai vers 11 heures.

Vers 4 heures au petit jour, je fus réveillé par Klestchef, ainsi que d'autres gardes. « Debout, camarades, criait-il, tout émotionné. Je vais vous raconter une nouvelle. Venez dans l'autre chambre. » Nous nous levâmes et passâmes dans la pièce voisine où il y avait plus de monde.

« Lorsque nous fûmes tous réunis, Klestchef nous dit : « Cette nuit on a fusillé le Tsar ! » Nous lui demandâmes comment cela s'était passé. Klestchef, Deriabine, Liesnikof et Broussianine nous racontèrent alors ce qui suit : C'étaient surtout Klestchef et Deriabine qui parlaient, s'aidant l'un l'autre dans leur récit. Liesnikof et Broussianine disaient aussi ce qu'ils avaient vu.

« A deux heures de la nuit, Medviedef suivi de Dobrynine s'approcha d'eux et les avertit que leur faction durerait plus de deux heures, parce qu'on allait fusiller le Tsar. Klestchef et Deriabine s'approchèrent alors des fenêtres, Klestchef de celle du vestibule (n° I du plan) donnant sur le jardin. Deriabine de celle qui éclaire la chambre du meurtre (n° II) du côté de la perspective Vosnessensky.

« Bientôt, et c'était à 1 heure du matin, d'après l'ancienne heure ou à 3 d'après la nouvelle, des gens pénétrèrent dans le rez-de-chaussée et dans la chambre n° I. Klestchef les vit bien. Ils venaient de la cour par la porte du vestibule n° XII, en passant par les pièces VIII, VI, IV, I. En avant marchaient Yourovski et Nikouline. Derrière venaient le Tsar, la Tsarine et ses filles, puis Botkine, Demidova, Troupp et le cuisinier Kharitonof. L'Empereur portait lui-même son fils dans ses bras. Par derrière étaient Medviedef et les Lettons, c'est-à-dire ces dix hommes qui vivaient au rez-de-chaussée et avaient été amenés par Yourovski de la Tcheka. Parmi eux deux portaient des fusils. Lorsque les détenus furent entrés dans la pièce (N° II) on les disposa ainsi : Au milieu se tenait le Tsar, auprès de lui à sa droite, assis sur une chaise le Tsarevitch, et à droite de ce dernier Botkine.

« Derrière eux, se tenaient l'Impératrice, ses filles, et tous les autres.

Deriabine vit à travers la fenêtre que Yourovski dit quelque chose en faisant un geste de la main. Deriabine ne put l'en-

tendre. Klestchef affirmait qu'il l'avait entendu dire au Tsar, et de cela je me souviens très bien : « Nicolas Alexandrovitch, les vôtres ont essayé de vous sauver, mais ils n'y ont pas réussi. Nous sommes dans l'obligation de vous fusiller ! »

« A ce moment, quelques coups de feu retentirent. C'étaient exclusivement des coups de revolver.

« Après les premiers coups on entendit gémir et crier des voix de femmes. Les victimes tombaient l'une après l'autre. La première qui tomba fut le Tsar, et le Tsarevitch après lui. Demidova essaya de fuir : elle se couvrait d'un coussin. Fut-elle blessée ou non par des balles, je ne sais. Klestchef et Deriabine disaient qu'elle seule fut percée de coups de baïonnette. Lorsque les victimes furent toutes tombées, elles furent palpées et quelques-unes achevées à coups de feu ou de baïonnette.

« Quelqu'un descendit du premier étage quelques draps dans lesquels on mit les cadavres qu'on emporta dans la cour à travers les mêmes pièces que les victimes avaient traversées pour venir. De la cour on les chargea sur une auto stationnant à la porte d'entrée du premier, entre la façade et la palissade. On prit du drap dans la chambre de débarras, on le mit sur l'auto sous les cadavres, et on le replia par dessus. Le chauffeur de l'auto était Serge Lioukhanof. L'auto sortit sur la perspective, puis suivit la ruelle Voznessensky, le long de la maison Popof.

« Après le départ des cadavres, deux Lettons, un jeune à lunettes, et un autre jeune aussi, de 22 ans, blond, se mirent à balayer le sang, à le laver avec de l'eau mêlée à de la sciure. Klestchef et Deriabine disaient que le sang fut poussé avec la sciure dans quelque cave.

« Les récits de Klestchef, de Deriabine, de Broussianine et de Liesnikof étaient si vraisemblables, ils étaient eux-mêmes si émus et troublés par ce qu'ils avaient vu, que personne ne douta de la vérité de leurs paroles. Deriabine surtout et Broussianine étaient violemment troublés. Deriabine appelait les meurtriers « des bouchers » et en parlait avec dégoût. Broussianine ne put supporter le spectacle de l'enlèvement des corps lorsqu'on les tira dans des draps blancs pour les charger sur l'auto : il s'enfuit de son poste dans la cour de derrière.

« Le récit du meurtre du Tsar et de sa famille m'agita fortement. Je restai assis tout tremblant. Je ne me recouchai pas, mais vers 8 heures du matin, j'allai chez ma sœur Capitoline.

J'avais de bonnes relations avec elle. J'allais chez elle pour lui faire part de mes pensées. J'avais sur le cœur un poids très lourd. J'avais besoin de parler à quelqu'un de très proche...

« Je restai deux heures environ chez ma sœur et vers 10 heures je revins à la maison Popof. Je relevai alors Ivan Starkof. Je disposai des sentinelles dans tous les postes, sauf au n° 7, sous les fenêtres. Starkof me dit qu'il ne fallait désormais y mettre personne. Deriabine n'avait pas évidemment été remplacé après son départ de ce poste. Nous comprîmes parfaitement avec Starkof pourquoi il n'était plus besoin de sentinelle à cet endroit, et nous n'en parlâmes pas davantage. Après avoir disposé mon monde, j'entrai dans la chambre du commandant. J'y trouvai Nikouline, deux Lettons, ainsi que Medviedef. Aucun n'était gai, tous étaient soucieux et abattus. Personne ne dit un seul mot. Sur la table s'étaient étalés un grand nombre d'objets précieux divers : pierres, boucles d'oreilles, épingles ornées de pierres, colliers. Il y avait beaucoup de bijoux, dont une partie dans des écrins. Tous ceux-ci étaient ouverts.

« La porte donnant du vestibule dans les chambres où vivait la Famille Impériale était fermée comme toujours, mais il n'y avait personne derrière. C'était clair : on n'y entendait pas le moindre bruit de voix ou de pas comme auparavant. Maintenant aucun signe de vie. Près de la porte se trouvait seulement le petit chien attendant qu'on le laissât entrer. Je m'en souviens très bien, et je me disais alors : « C'est en vain que tu attends. »

« Voici ce que je remarquai encore. Avant le meurtre, il y avait dans la chambre du commandant un lit et un divan. Ce jour-là, 17 juillet, à 2 heures de l'après-midi, lorsque j'y pénétrai, il y avait deux autres lits. Sur l'un dormait un Letton. Plus tard Medviedef nous dit, je ne sais à quel propos, que les Lettons n'habiteraient plus la chambre du meurtre. C'est pour cela que deux lits avaient été apportés dans celle du commandant.

« Le 17 juillet, je fus de service de 2 heures de l'après-midi à 10 heures du soir. Je ne vis pas du tout Yourovski. S'il était venu, je l'aurais vu.

« Le 19 juillet, Yourovski était depuis le matin à la maison Ipatief. Le même jour on emporta les affaires de la Famille Impériale. Je me souviens que le 19, il n'y avait plus d'objets précieux dans la chambre du commandant.

« Qu'est devenu le petit domestique ? je n'en sais rien. Tout ce que je puis dire, c'est que je le vis de loin un des jours après le meurtre. Il était assis dans la chambre où mangeaient les ouvriers de Syssert et pleurait si fort qu'on entendait de loin ses sanglots. Je ne m'approchai pas de lui et ne lui parlai pas. Quelqu'un me raconta qu'il s'était mis à pleurer en apprenant le meurtre...

« Je ne me souviens pas exactement du jour, tout bouleversé par cette criminelle affaire, je ne pus y tenir et j'entrai dans la chambre de Medviedef. Je l'interrogeai sur le meurtre. Medviedef me raconta qu'à une heure de la nuit Yourovsk, réveilla lui-même la Famille Impériale et dit au Tsar : « Une attaque se prépare contre la maison. Je dois vous faire descendre au rez-de-chaussée. » Tous descendirent alors. Je lui demandai qui avait tiré. « Ce sont les Lettons » répondit-il. Je ne l'interrogeai pas davantage là-dessus. Il m'assura que Yourovski, accompagné des Lettons et de Lioukhanof, avait emporté les cadavres au-delà de Verkh-Isset, et qu'il les avait enterrés tous ensemble en pleine forêt dans un fossé creusé à l'avance. Il ajouta, je m'en souviens, que l'auto s'était embourbée et était arrivée avec peine à la tombe. »

Déposition de Paul Spiridonovitch Medviedef. — Il était né à l'usine Syssert où il avait aussi travaillé. Il était cordonnier de profession. Il avait fait ses études à l'école primaire, mais ne les avait pas terminées. Il était à peine instruit. Mobilisé en 1914, il sut éviter le service militaire en entrant à l'usine qui travaillait pour la défense nationale. Dès avril 1917, il entra dans le parti bolchevik de Syssert et pendant trois mois il paya sa cotisation de membre. Après la révolution bolcheviste, il entra dès les premiers jours dans un détachement rouge et combattit l'attaman Doutof. De retour du front en avril 1918, il entra dans la garde de la maison Ipatief, où, du premier jusqu'au dernier moment, il occupa une situation privilégiée : il était chef de tout le détachement de garde.

Il joua un certain rôle dans l'éloignement d'Avdieef : il moucharda à Yourovski les adoucissements apportés par lui au sort de la Famille Impériale. Voilà pourquoi il devint le bras droit de Yourovski et jouit auprès de lui d'une confiance exceptionnelle.

Medviedef quitta Ekaterinenbourg avec les rouges. Il était à Perm lorsque Koltchak s'empara de la ville. Le commissaire

Golostchekine lui avait donné une très importante et dangereuse mission : faire sauter le pont sur la Kama après le départ des rouges.

C'est là qu'il fut fait prisonnier par les troupes de l'amiral Koltchak.

Arrêté par l'agent Alexieef, il déposa à l'enquête ce qui suit (1) :

Déclarations faites à Alexieef. — « Le 16 juillet, vers 7 heures du soir, Yourovski m'ordonna de ramasser les revolvers de toutes les sentinelles. Il y en avait douze en tout : ils étaient du système Nagan. Je ramassai donc les revolvers et les apportai à Yourovski dans la chambre du commandant où je les déposai sur la table. Dès le matin, Yourovski avait éloigné le petit domestique et l'avait installé au corps de garde de la maison Popof. Yourovski ne m'expliqua pas les raisons de tout cela, mais après avoir reçu les revolvers, il me dit : « Aujourd'hui, nous allons fusiller toute la famille. » Il m'ordonna d'informer à 10 heures les sentinelles qu'elles n'avaient pas à s'alarmer, si elles entendaient des coups de feu. Je prévins donc les sentinelles à l'heure dite, puis je rentrai dans la maison. A minuit, Yourovski réveilla la Famille Impériale. Tous se levèrent, firent leur toilette, s'habillèrent, et une heure après environ, sortirent de leurs chambres. Ils étaient calmes et ne s'attendaient à aucun danger. Ils descendirent l'escalier, Nicolas II portant lui-même Alexis. Ils entrèrent dans la chambre située à l'extrémité de la maison. Quelques-uns avaient chacun un coussin, la femme de chambre en portait deux. Yourovski fit ensuite apporter des chaises. On en apporta trois. A ce moment arrivèrent deux membres de la Tcheka, dont l'un, comme je l'appris dans la suite, était Ermakof, de Verkh-Isset. L'autre m'était inconnu. Yourovski, son aide et ces deux individus descendirent au rez-de-chaussée où se trouvait déjà la Famille Impériale. Il y avait aussi sept Lettons : les trois autres se trouvaient dans leur chambre. Les revolvers avaient été distribués par Yourovski aux sept Lettons, aux deux Tchekistes et à son aide. Il en avait gardé un. Cela faisait onze. Quant au douzième, il m'avait donné l'ordre de le reprendre. Yourovski portait en outre un revolver Mauser. Sur les chaises s'assirent l'Impé-

(1) Etant donnée l'importance des explications données par Medviedef, je suis dans l'obligation de rapporter les déclarations qu'il fit à l'agent Alexieef et sa déposition au juge Serguieef.

ratrice, l'Empereur et Alexis. Les autres restèrent debout contre le mur. Tous étaient calmes. Yourovski, quelques minutes après, sortit dans la chambre voisine où j'étais et me dit : « Va voir dans la rue s'il n'y a personne, et écoute si on entend ou non les coups de feu. » Je sortis et aussitôt j'entendis des coups de feu et je vins informer Yourovski qu'on les entendait. Lorsque j'entrai dans la pièce, tous les détenus gisaient par terre, dans des positions diverses, au milieu d'énormes flaques de sang. Tous étaient morts, sauf Alexis qui gémissait encore. Devant moi Yourovski lui tira deux ou trois coups de son Nagan et il cessa de gémir. La vue de ce massacre me fit une telle impression que j'eus la nausée et que je sortis. Puis Yourovski m'ordonna de courir au poste et de dire aux gardes de ne pas s'émouvoir des coups de feu. En partant, j'entendis encore deux coups, et je rencontrai dans la rue Starkof et Constantin Dobrynine qui accouraient vers moi. Ceux-ci me demandèrent : « C'est bien Nicolas II qu'on a fusillé ? car si on avait fusillé un autre à sa place, tu aurais à en répondre : c'est toi qui a pris charge de lui. » Je leur répondis que j'avais bien vu de mes yeux fusiller Nicolas II et sa famille, et je leur dis d'aller rassurer leurs hommes. J'ai donc vu fusiller : l'ex-Empereur, sa femme Alexandra, son fils Alexis, ses quatre filles, le docteur Botkine, le cuisinier, son aide et une femme de chambre. Chacun reçut plusieurs blessures, leurs visages et leurs vêtements étaient inondés de sang. Aucun d'eux jusqu'au moment de la fusillade n'eut conscience du danger. Quant à moi, je n'ai pris aucune part au meurtre.

« Lorsque je revins dans la chambre auprès de Yourovski, celui-ci m'ordonna de lui envoyer quelques hommes et de transporter les cadavres sur l'auto. Je fis venir une dizaine d'hommes, dont j'ai oublié les noms. Ils fabriquèrent des civières avec les brancards de deux traîneaux de la remise, y attachèrent un drap avec une ficelle et transportèrent ainsi les cadavres sur l'auto. On enleva aux victimes ce qu'elles avaient dans les mains, leurs bagues, leurs bracelets et deux montres en or. Le tout fut remis à Yourovski, mais je ne pourrais pas préciser le nombre des bagues et des bracelets.

« L'auto chargée de cadavres était un camion spécial, amené dans la cour vers le soir. Elle emporta aussi les deux Tchekistes. Le chauffeur s'appelait Lioukhanof. Les cadavres furent placés sur du drap gris de soldat qui servit aussi à

les recouvrir. On l'avait pris dans la chambre de débarras.

« Je ne sais pas où on emmena les corps et je ne m'en suis pas informé. Plus tard seulement à Alapaïevsk je rencontrai un des deux Tchekistes, Ermakof, et je lui demandai où on les avait fourrés. « On les a tous jetés, me répondit-il, au-delà de Verkh-Isset, dans un puits de mine. »

« Après le départ des corps Yourovski ordonna d'appeler le détachement, de laver le sang sur le plancher et dans la cour, ce qui fut fait. Après cela Yourovski regagna sa chambre et moi je revins à la maison Popof et je n'en sortis pas jusqu'au matin.

« On continua à garder la maison jusqu'au 20, bien qu'il n'y eut plus de détenus. C'était pour ne pas amener d'agitation dans le peuple et laisser croire que la Famille Impériale était toujours vivante. »

« Le 17 juillet, en entrant au premier étage, je trouvai la maison en grand désordre. Les affaires de la Famille Impériale étaient jetées partout, des bracelets, des anneaux et d'autres bijoux étaient étalés en grande quantité sur toutes les tables. Dans la chambre du commandant sa trouvaient alors Nikouline, adjoint de Yourovski et les Lettons. Yourovski n'y était pas. En faisant le tour des tables, je m'approchai de l'une d'elles sur laquelle se trouvait un petit catéchisme. Je le pris dans mes mains et je vis dessous 60 roubles en billets de 10 roubles. Je m'en emparai sans rien dire à personne. Je pris aussi trois bagues qui traînaient sur le plancher, portant gravées je ne sais quelles prières, quelques mouchoirs. Le lendemain, ma femme, Maria, vint me voir, je lui remis tout cela et je partis avec elle chez moi.

« Je revins le 21 juillet : la maison n'était plus gardée. Je restai à Ekaterinenbourg jusqu'au 24 juillet. Le 24, je partis en chemin de fer jusqu'à Nijni-Taguil. »

Déposition faite au juge Serguieef. — « Le soir du 16 juillet, je pris mon service. Yourovski, vers 8 heures, m'ordonna de lui apporter tous les revolvers, système Nagan. J'enlevai aux sentinelles et à d'autres gardes leurs Nagan, en tout douze et je les apportai dans le bureau du commandant. Celui-ci me déclara alors : « Aujourd'hui on les fusillera tous, avertis le détachement de ne pas s'alarmer, s'il entend des coups de feu. » Je devinai que Yourovski voulait parler de tous les détenus, mais je lui demandai pas par qui et quand avait été prise la décision de les fusiller. Je dois vous dire que depuis

le matin le petit aide cuisinier, sur l'ordre de Yourovski avait été conduit au corps de garde de la maison Popof.

« Au rez-de-chaussée étaient cantonnés les Lettons de la « commune lettone » arrivés après la nomination de Yourovski comme commandant. Ils étaient dix en tout. Je ne connais ni les noms ni les prénoms d'aucun.

« A 10 heures du soir, suivant les prescriptions de Yourovski, j'avertis le détachement de ne pas s'alarmer, s'il entendait des coups de feu.

« A minuit, Yourovski réveilla les détenus.

« Une heure après toute la famille étaient prête. Avant son réveil étaient arrivés dans la maison Ipatief deux Tchekistes, l'un dont j'appris plus tard le nom, Pierre Ermakof, et l'autre dont j'ignore le prénom et le nom.

« A 2 heures, tous les détenus sortirent de leurs chambres : le Tsar portait Alexis dans ses bras. Tous deux étaient en vareuses et en casquettes. L'Impératrice et ses filles n'avaient ni manteau ni chapeau. L'Empereur et son fils marchaient les premiers, derrière eux venaient l'Impératrice et ses filles, puis la suite. Yourovski, son aide et les deux Tchekistes les accompagnaient. J'étais là.

« Ils descendirent dans la cour, puis pénétrèrent au rez-de-chaussée. Yourovski montrait le chemin. Il les conduisit dans la pièce voisine de la chambre de débarras et fit apporter des chaises. Son aide en apporta trois, qu'il donna à l'Empereur, à l'Impératrice et à Alexis. L'Impératrice s'assit près du mur, où il y a une fenêtre, près du pilier de l'arc. Derrière elle se tenaient trois de ses filles. (Je les connaissais parfaitement toutes de visage, car presque chaque jour je les voyais à la promenade, mais je ne savais pas bien le nom de chacune). L'Empereur et son fils étaient assis à côté l'un de l'autre presque au milieu de la pièce. Botkine était debout derrière Alexis. La femme de chambre (j'ignore son nom, c'était une femme de haute taille) était debout contre le montant gauche de la porte donnant dans la chambre de débarras, avec, à côté d'elle, la quatrième des Grandes-Duchesses. Deux domestiques se tenaient dans le coin gauche face à l'entrée, près du mur mitoyen avec la chambre de débarras.

« La servante tenait dans ses mains un coussin. Les Grandes-Duchesses avaient apporté aussi avec elles de petits coussins. Elles en mirent un sur la chaise de l'Impératrice et un autre sur celle du Tsarevitch.

« En même temps entrèrent dans la chambre onze hommes, Yourovski, son adjoint, les deux Tchekistes et sept Lettons. Yourovski me dit : « Sors dans la rue voir s'il n'y a personne et si on entend les coups de feu. » Je sortis dans la cour et avant d'être dans la rue, j'entendis des détonations. Je revins tout de suite (il s'était passé en tout 2 ou 3 minutes) ; et je vis le Tsar, la Tsarine, leurs quatre filles et le Tsarevitch étendus sur le plancher, portant de nombreuses blessures, leur sang coulait à flots.

« Le docteur, les deux domestiques et la femme de chambre étaient morts aussi : quand j'arrivai, le Tsarevitch respirait encore et gémissait. Yourovski s'approcha de lui et lui tira deux ou trois coups à bout portant.

« Ce spectacle et l'odeur du sang me donnèrent la nausée. Avant le meurtre, Yourovski répartit les Nagan, il m'en donna un aussi, mais je le répète, je ne pris pas part à l'exécution. Outre son Nagan, Yourovski avait un Mauser. Après le meurtre, il m'envoya chercher des hommes pour laver le plancher. En me rendant à la maison Popof, je rencontrai les chefs de poste Starkof et Dobrynine qui accoururent. « On a fusillé Nicolas II, me demanda Dobrynine ? Fais attention qu'on n'en ait pas fusillé un autre à sa place. Tu en réponds. » Je répondis que le Tsar et tous les siens avaient été tués.

« J'amenai douze à quinze hommes dont les noms m'échappent maintenant. Ils transportèrent d'abord les cadavres, au moyen de civières faites avec des draps de lit, tendus sur les brancards d'un traîneau de la remise, sur le camion automobile amené à l'entrée de la maison. Les cadavres furent enveloppés dans du drap de soldat pris dans la chambre de débarras. Le chauffeur de l'auto était Lioukhanof, ouvrier de l'usine Zlokazof. Dans l'auto montèrent Pierre Ermakof et l'autre Tchekiste. Je ne sais pas quelle direction ils prirent, ni ce qu'ils ont fait des cadavres.

« On lava le sang de la chambre et de la cour et on remit tout en ordre. Tout était fini à trois heures du matin. Yourovski partit dans son bureau et moi auprès de mes hommes. Je me réveillai à 9 heures du matin et allai au bureau du commandant. Il y avait le président du Soviet régional, Bielorodof, le commissaire Golostchekine et Ivan Starkof, le chef de poste de service. Un grand désordre régnait dans toutes les chambres ; tous les effets étaient jetés çà et là, les

valises et les malles étaient ouvertes, sur toutes les tables étaient amoncelés des bijoux d'or et d'argent.

« *Je ne m'intéressai pas à la question de savoir qui disposait de la destinée de la Famille Impériale et en vertu de quel droit, j'exécutais simplement les ordres de ceux que je servais.*

« Parmi les chefs bolchevistes Bieloborodof et Golostche-kine venaient souvent à la maison Ipatief. »

Medviedef a-t-il pris une part active au meurtre de la Famille Impériale ou n'en fut-il — comme il le prétend — que le spectateur ?

En quittant Ekatérinenbourg avec les rouges, Paul Medviedef abandonna sa famille à Syssert. Sa femme Maria fut interrogée.

Elle déposa ce qui suit :

« La dernière fois où j'allai trouver mon mari en ville, ce fut dans les premiers jours de juillet (ancien style)... Lorsque nous fûmes seuls, il m'expliqua que quelques jours auparavant, le Tsar et sa suite avaient été massacrés. Il ne me donna cette fois-là aucun détail. Le soir, il envoya son détachement à la gare et le lendemain nous partîmes ensemble chez nous, car il avait reçu une permission de deux jours pour aller distribuer de l'argent aux familles des gardes-rouges.

« Lorsque nous fûmes à la maison, Paul me donna quelques détails sur le meurtre. Il me dit que la Famille Impériale fut réveillée à 2 heures du matin. Les détenus se levèrent, firent leur toilette, s'habillèrent et furent conduits au rez-de-chaussée où on les plaça dans une même pièce. Là on leur lut un papier, dans lequel il était dit : « La Révolution va périr, vous devez périr vous aussi ! »

« La fusillade commença aussitôt ; *mon mari tira aussi.* Il me dit que de tous les ouvriers de Syssert, seul il prit part à l'exécution.

« Les cadavres furent emportés loin dans la forêt et jetés dans des fosses.

« Il me raconta cela tout à fait tranquillement. Pendant les derniers temps, il était devenu difficile, ne voulait connaître personne et avait même cessé d'avoir de bons sentiments pour sa famille. »

L'accusé Anatole Yakimof a-t-il réellement été spectateur du drame ?

Anatole Yakimof, comme nous l'avons vu, déclara avoir été tellement impressionné par le récit du meurtre qu'il « s'assit tout tremblant ». Il alla ensuite chez sa sœur et lui fit part de ses sentiments. Sa sœur, Capitolina Alexandrovna, fut soumise à deux interrogatoires : le premier le 6 décembre 1918 par Serguieef, le second par moi le 19 mai 1919. Voici ce qu'elle me dit :

« J'étais dans la cuisine quand mon frère arriva. Il paraissait terriblement bouleversé et torturé. Je remarquai cela et je le suivis. « Qu'as-tu ? » demandai-je à mon frère. Il me pria de fermer la porte de la cuisine, s'assit et resta silencieux. Ses traits manifestaient le plus grand accablement et la peur. Il tremblait de tous ses membres. « Mais qu'as-tu donc ? » lui demandai-je une seconde fois. Je pensais qu'il lui était arrivé quelque malheur. Il resta silencieux et ne répondit rien. Je voyais qu'il souffrait. Il me vint à l'esprit qu'on avait peut-être tué Nicolas. Je le lui demandai, sans me souvenir dans quels termes. Mon frère me répondit : « Oui. » Je me souviens que je m'informai du sort des autres membres de la Famille Impériale. Mon frère m'apprit que tous avaient été tués ainsi que tous les domestiques, sauf le petit aide de cuisine. Je ne me souviens pas si je lui demandai s'il avait pris part au meurtre. Il est possible que je lui adressai cette question en voyant sa douleur. Mais je me souviens seulement qu'il me dit *avoir vu de ses yeux la scène*, n'avoir pu la supporter, et être sorti de temps en temps de la maison pour respirer. Il ajoutait que ses camarades l'insultaient pour cela en soupçonnant chez lui un remords, de la pitié, de la sympathie pour les victimes. Je compris alors qu'il s'était trouvé dans la chambre où avait eu lieu le meurtre, ou tout près et qu'il avait été spectateur du drame. »

CHAPITRE XXIII

ERMAKOF ET SON DÉTACHEMENT. — RÔLE DE YOUROVSKI.

§ 1.

Nous savons maintenant comment et par qui fut tuée la Famille Impériale.

Les assassins furent Yourovski et les bourreaux qu'il avait amenés avec lui de la Tcheka — cinq d'entre eux étaient des prisonniers de guerre austro-allemands. Selon toute vraisemblance Medviedef prit aussi part au meurtre.

Tous ces personnages nous sont connus, mais Medviedef mentionne encore parmi les meurtriers Ermakof et un autre individu dont la personnalité n'a pu être définitivement établie.

Pierre Zakharovitch Ermakof était né à Verkh-Isset. Il était catalogué comme ouvrier, mais il ne l'était pas en réalité. Dans sa jeunesse, il fut employé aux écritures à l'usine et participa à de nombreux crimes en 1905. Exilé en 1908, il ne fut libéré qu'en 1917, en vertu de l'amnistie du Gouvernement Provisoire. Il revint alors à Verkh-Isset et aussitôt manifesta des sentiments bolchevistes. Verkh-Isset était un centre ouvrier important et un faubourg d'Ekaterinenbourg. Il s'y menait une violente propagande bolcheviste, et c'était un nid de Bolcheviks, bien avant la révolution du 25 octobre. Ermakof était personnellement lié avec Yourovski et Golostchekine, et il travailla jusqu'à la révolution du 25 octobre, à fournir d'armes les Bolcheviks. Il ne fut pas membre de la Tcheka, mais commissaire militaire de Verkh-Isset. Ce n'est pas à la Tcheka qu'il se lia avec Golostchekine, mais à cause de ses fonctions, car Golostchekine était le commissaire militaire régional. Ermakof avait comme adjoint le matelot Stepan Vaganof, né aussi à Verkh-Isset.

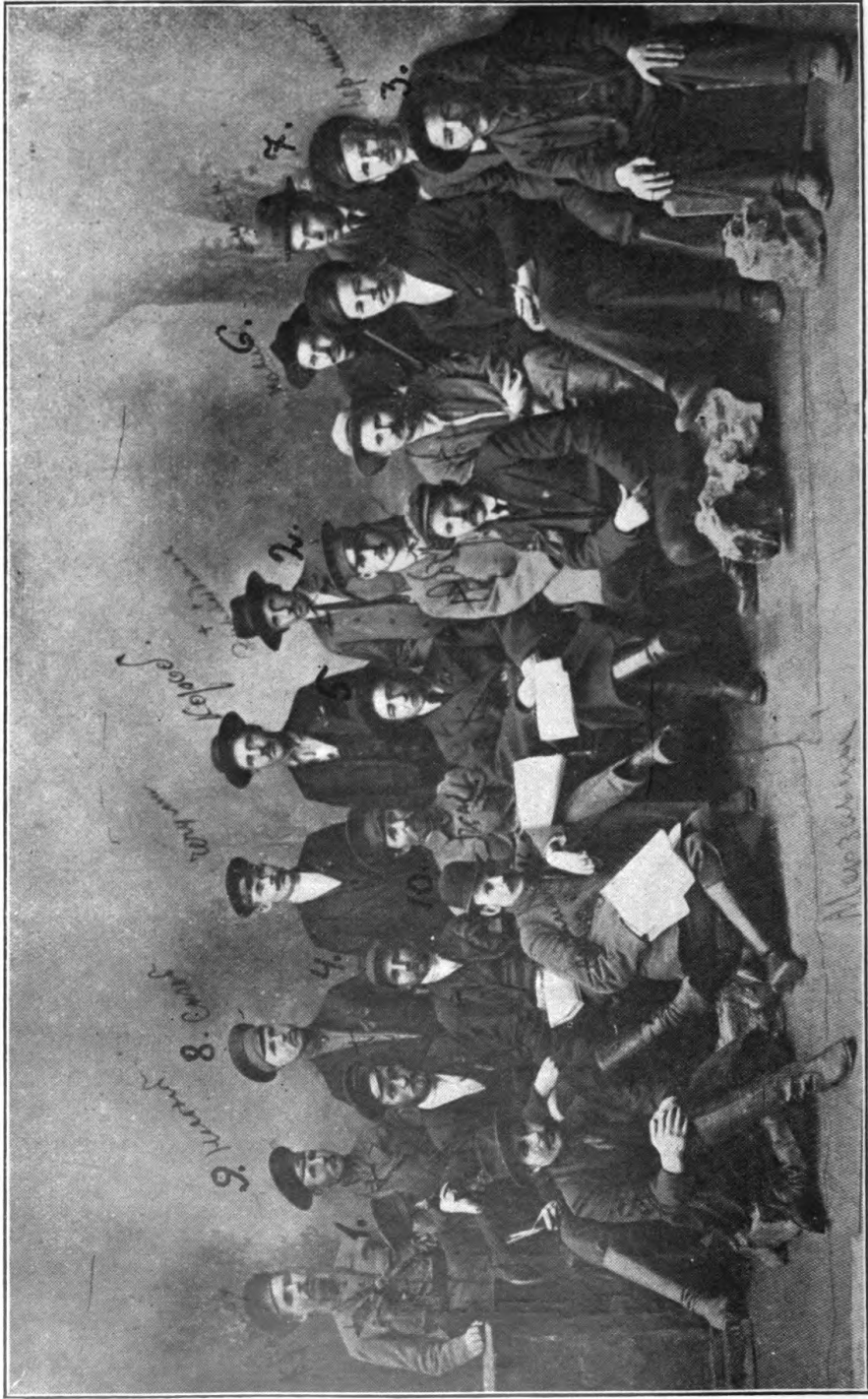


Fig. 78. Les meurtriers d'Alapaievsk

Ermakof avait à sa disposition un détachement spécial de gardes-rouges dont faisaient partie entre autres : Iegor Skorianine, Michel Chadrine, Pierre Iaroslavtsef, Vassili et Michel Kourilof, Pierre ou Serge Pouzanof, Nicolas Kazantzef, Michel Sorokine, Ilia Perine, Grégoire Dessiatof, Ivan Prosvirine, Victor Vaganof, Iegor Chaline, Polycarpe Tretiakof, Alexandre Medviedef, Gouskine, Ariechkine, Ivan Zaouchitsine et Alexandre Rybnikof.

Tous ces gens-là étaient Russes. C'est le détachement d'Ermakof qui forma autour de la mine le barrage dirigé par Ermakof et Vaganof.

Le 17 juillet, de grand matin, Simeon Karloukof essaya de pénétrer avec sa femme jusqu'à la prairie qu'il possédait près de la mine dont l'accès était interdit. Ils parvinrent à forcer le barrage près du passage à niveau N. 184. Voici leur déposition : « Nous fîmes encore une demi-verste environ lorsque tout à coup sortirent de la forêt Ermakof et Vaganof bien connus de nous. Vaganof nous interdit d'aller plus loin sous menace d'être fusillés. Nous rebroussâmes chemin. »

Le témoin Nicolas Evgrafovitch Bojof, me déclara à moi-même : « Pendant les journées où le chemin de Koptiaki fut barré, mon beau-père alla à cheval chercher de la tourbe qu'il tirait d'un marais près des Quatre-Frères. Au retour il rencontra Ermakof à cheval accompagné de gardes-rouges de son détachement... Ermakof l'interpella violemment en lui disant : « On a cependant fait savoir à tout le monde qu'il était interdit d'aller par là ! » Mon beau-père eut peur, car tous craignaient la cruauté d'Ermakof. Un autre homme traversa alors cette région, je ne sais plus qui, c'est tout juste si Ermakof ne le tua pas. »

Ermakof ne fut qu'un instrument dont se servirent ceux qui jouèrent le rôle principal dans le meurtre de la Famille Impériale ; il ne fit qu'exécuter leurs directives.

Yourouski avait besoin d'un homme qui connût admirablement les environs d'Ekatérinenbourg et auquel il pût confier la mission de choisir l'endroit où allaient être anéantis les corps de ses victimes. Cet homme fut Ermakof. L'emplacement même et son isolement de la mine montre avec quel soin il fut choisi.

Voici ce que nous dit de Ermakof le témoin Zoudikhine. — « Je connaissais Ermakof à Verkh-Isset. Depuis longtemps il était voleur de grands chemins et s'était acquis par

là quelque argent. Il fut envoyé aux travaux forcés. Il revint après la Révolution et après la prise du pouvoir par les Bolcheviks, il devint commissaire militaire. Il avait pour second le matelot Stepan Vaganof, brigand et va-nu-pieds. Tous deux entretenaient de bonnes relations avec le commissaire Golostchekine. »

Les simples gens du peuple jugeaient justement de l'affaire et définissaient parfaitement le rôle d'Ermakof.

§ 2.

Celui qui joua le rôle principal dans le meurtre de la Famille Impériale fut Gacob Yourovski.

Ce fut lui qui en conçut le plan et en assura l'exécution.

Le petit Leonide Siednef fut transféré de la maison Ipatief dans la maison Popof par ordre de Yourovski. Quand cela eut-il lieu ? Létémine déclare qu'il vit Siednef dans la maison Popof pour la première fois le matin du 17 juillet. Proskouriakof et Yakimof l'y virent le lundi 15 juillet. Quant à Medviedef, il affirme que son transfert eut lieu, sur l'ordre de Yourovski, le 16 juillet au matin. Où est la vérité ?

D'après la loi, le juge doit toujours accepter ce qui est le plus favorable à l'accusé. Dans le cas présent, il s'agit d'établir le degré de préméditation de Yourovski : depuis combien de temps avait-il mûri l'idée du crime, et depuis combien de temps s'était-il préparé à son exécution ? Dans la contradiction des témoignages, je dois reconnaître comme vrai celui de Paul Medviedef. Il me semble le plus près de la vérité, car Maria Starodoumova et Vassa Driaguina qui, le 15 juillet, lavèrent les planchers du premier étage de la maison Ipatief, déclarent que ce jour-là Siednef était parmi les autres domestiques.

Le transfert de Siednef est le premier fait marquant la préméditation de Yourovski.

Antonina Trinkina et Maria Krokhalova, sœurs converses qui apportaient le matin de bonne heure les vivres pour la Famille Impériale ont fait les déclarations suivantes à l'interrogatoire :

Antonina Trinkina : « Le 15 juillet, Yourovski nous ordonna d'apporter le lendemain cinquante œufs et une mesure de lait, *les œufs devant être emballés dans un panier*. Il nous donna

une note d'une des Grandes-Duchesses demandant du fil. Nous apportâmes le tout le mardi 16. Le mercredi 17, nous apportâmes de nouveau une mesure de lait. Nous arrivâmes, nous attendîmes longtemps, mais personne ne prit nos provisions. Nous demandâmes aux sentinelles où était le commandant. « Il mange », répondirent-elles. — « Comment à 7 heures ? » Ils firent de nombreuses allées et venues dans la maison, puis nous dirent : « Allez-vous en ! N'apportez plus rien. » Ainsi, ils ne nous prirent même pas notre lait ce jour-là. »

Maria Krokhaléva fit une déposition en tous points semblable.

A qui Yourovski destinait-il ces œufs qu'il commandait le 15 juillet, demandant qu'on les lui apportât emballés dans un panier ?

Près du puits de mine « ouvert » où furent anéantis les cadavres de la Famille Impériale il y a une petite clairière dans laquelle se trouvait un vieux tronc de pin, le seul de la contrée qui pouvait commodément servir de siège.

Ce tronc était un point d'observation fort bien placé pour voir tout ce qui se passait autour du puits de mine.

En explorant la clairière, je trouvai le 24 mai 1919 au pied même du vieux tronc, sous l'herbe et les feuilles qui la recouvraient, des débris de coquilles d'œuf. Je pense qu'en commandant pour le 15 juillet au matin cinquante œufs dans un panier, Yourovski manifesta non seulement sa préméditation du crime, mais encore ses intentions après celui-ci : il songeait déjà à emporter les cadavres à la mine et s'occupait du ravitaillement de l'expédition. La photo n° 69 représente la clairière avec le vieux tronc de pin.

Le même jour, au milieu de la clairière, je trouvai sous l'herbe et les feuilles de l'année précédente, des feuillets d'un carnet médical, en deux paquets, de quelques feuillets chacun, souillés d'excréments humains. Sur l'un d'eux en haut, on peut lire qu'il appartenait à un Index alphabétique. D'après l'examen du texte, on vit qu'il s'agissait de l'index des maladies. C'était un manuel médical. Il y avait donc au milieu de la clairière un homme s'occupant de médecine. Il tira ce manuel de sa poche, n'ayant rien d'autre sous la main, et déchira la partie la moins importante. Un véritable médecin n'aurait pas eu besoin d'un carnet semblable. Il indique que son porteur devait être un infirmier du genre de Yourovski.

Non loin du puits de mine à l'endroit où eut lieu le déra-

page du camion (phot. n° 37), j'ai découvert deux jeunes pins coupés à la hache. Voici ce que je dis à ce propos dans l'acte que j'établis après l'examen des lieux :

« L'attention est encore attirée par deux jeunes sapins : ils se trouvent juste face au dérapage et tout près de l'une des deux ornières de la branche du sentier contournant le fossé du côté de la forêt. Ils ont été coupés à la hache au-dessus de la racine et jetés bas du côté de la forêt évidemment pour permettre au véhicule d'avancer sans les accrocher. »

Or, tout près de ces sapins coupés je découvris une hache. Est-ce là une simple coïncidence ?

Les jours qui précédèrent le crime, un habitant de Verkh-Isset, Michel Alexandrovitch Volokitine, suivit la route de Koptiaki allant à Verkh-Isset. Voici la déclaration qu'il me fit :

« L'année dernière (1918), j'avais loué dans le rayon de la ligne du chemin de fer, une prairie. Je me souviens d'après la Saint-Pierre, dans les premiers jours de juillet (ancien style), j'allais sur le chemin de Koptiaki à Verkh-Isset. Je rencontrai trois cavaliers. Deux me parurent être des Madgyars ; ils étaient en uniforme militaire autrichien et portaient des coiffures autrichiennes ou madgyares. Le troisième était Yourovski que je connaissais bien : *il avait à la main une hache.*

« Ma rencontre eut lieu vers 4 heures du soir. Ils allaient tout droit vers le passage à niveau n° 184. Yourovski échangea avec moi quelques paroles et me demanda s'il y avait beaucoup de baies. Je ne me souviens pas du jour de cette rencontre, mais elle eut lieu, j'en suis convaincu, avant que j'eusse appris le meurtre de l'Empereur, et peu avant le jour où les Bolchevicks l'annoncèrent officiellement dans les journaux. Deux jours après environ, je revenais chez moi par le même chemin lorsque je croisai une auto légère. Il y avait quelques hommes et parmi eux Yourovski. Je ne pus distinguer ni le visage ni le vêtement des autres. L'auto allait dans la même direction vers Koptiaki. Cette deuxième rencontre eut lieu à 5 ou 6 heures du soir. Je ne saurais l'affirmer, mais je crois bien que c'était avant que les Bolchevicks aient publié la nouvelle du meurtre. »

Quand Volokitine rencontra-t-il Yourovski ? Acceptons l'hypothèse la plus favorable à Yourovski, que la première rencontre eut lieu non pas deux jours, mais un jour avant la seconde. Nous avons vu avec quelle rapidité les paysans de Koptiaki apprirent que l'accès de la mine avait été fermé. La

nouvelle s'en répandit rapidement partout et à Verkh-Isset et à Ekaterinenbourg. Le barrage fut établi le 17 juillet. Volokitine rencontra Yourovski alors que tout était calme et que ce barrage n'existait pas. Acceptons encore l'hypothèse la plus favorable à Yourovski, et admettons que sa seconde rencontre avec Volokitine eut lieu le 16 juillet et par conséquent la première le 15. La préméditation n'est-elle pas établie ?

Près du puits de mine « ouvert » comme nous le savons, il y a un vieux bouleau (phot. n° 41). Le 30 juillet 1918, Nametkine y découvrit une entaille portant l'inscription suivante au crayon chimique : « L'ingénieur des mines I. A. Fessenko, 11 juillet 1918. » L'enquête établit qu'un certain Ivan Arkhipovitch Fessenko était élève de l'école des mines de l'Oural et qu'il passa l'été de 1918 à Verkh-Isset. Il fut recherché par Alexieef, et interrogé, sur mon ordre, par celui-ci le 30 avril 1919.

Fessenko déclara qu'à la fin de ses études à l'école, au printemps 1918, il entra pour gagner quelque argent à la direction des usines de Verkh-Isset et qu'on lui donna en été mission d'aller prospecter dans le domaine forestier des usines. Il fit ce travail en juin et juillet, accompagné de quelques ouvriers de Verkh-Isset. Il commença près d'Ekaterinenbourg et se dirigea vers le nord, le long du chemin de Koptiaki. Il alla à la mine du bois des Quatre-Frères et y fit sur le tronc d'un vieux bouleau l'inscription trouvée par Nametkine, sans but aucun, sans se rendre compte pourquoi. Voici le procès-verbal lui-même de l'interrogatoire fait par Alexieef : « Un jour, pendant les recherches, au lieu dit les Quatre-Frères, Fessenko vit passer à cheval Yourovski accompagné de deux inconnus, l'un que les ouvriers appelèrent Ermakof, et l'autre un prisonnier autrichien ou madgyar. Il connaissait Yourovski, parce qu'il occupait une situation en vue sous les Bolcheviks, mais il voyait Ermakof et le prisonnier pour la première fois. Les cavaliers marchaient dans la direction de Koptiaki. Ils lui demandèrent ce qu'il faisait là et il leur expliqua qu'il prospectait. Ils le prièrent alors de leur indiquer si on pouvait aller à Koptiaki en camion automobile, ajoutant qu'ils avaient à transporter 800 pouds de blé... C'est Yourovski surtout qui parla. La rencontre eut lieu vers 5 heures du soir, aux environs du 11 juillet ou après cette date, Fessenko ne s'en souvient pas bien. »

Quelle est donc la date exacte ?

Fessenko ajoute dans sa déclaration à Alexieef qu' « après le passage de Yourovski et de Ermakof, il travailla encore un ou deux jours dans le même endroit, mais qu'ensuite il dut s'arrêter, car les gardes-rouges firent évacuer la contrée sous prétexte d'opérations militaires. »

En comparant les dépositions de Fessenko et de Volokitine et en acceptant l'hypothèse la plus favorable à Yourovski, on est forcé de conclure que les recherches de ce dernier pour savoir si un camion automobile pouvait atteindre le puits de mine par le chemin de Koptiaki commencèrent au plus tard le 14 juillet.

Nous allons voir que si Yourovski conçut le plan du crime et en dirigea l'exécution, il n'en fut pas l'instigateur.

C'est le 4 juillet qu'il prit ses fonctions dans la maison Ipatief et quelques jours plus tard il y faisait entrer les bourreaux de la Tcheka.

Tout me porte à croire qu'entre le 4 et le 14 juillet le sort de la famille impériale fut décidé par d'autres personnes qui chargèrent Yourovski d'exécuter leurs intentions.

CHAPITRE XXIV

ROLE DE JACOB SVERDLOF DANS L'ASSASSINAT. — CHAÏA GOLOSTCHEKINE.

Ce n'est pas à Ekaterinenbourg, mais à Moscou que fut décidé le sort de la Famille Impériale.

Pendant l'examen que je fis de la clairière, le 24 mai 1919, je trouvai dans l'herbe deux fragments d'un journal bolchevik maculés d'excréments humains. Ce journal édité à Moscou en allemand porte la date du 26 juin 1918.

Comment se trouvait-il dans ce coin perdu du massif ouralien ?

Le tchekiste Chaïa Golostchekine joua, dans l'Oural, un rôle beaucoup plus important que Yourovski. En sa qualité de très ancien membre du parti communiste, il entretenait des rapports personnels avec le président du Comité exécutif central (Tsik) Jacob Movchevitch Sverdlof.

Lorsque Yourovski entra en fonctions dans la maison Ipatief, Golostchekine n'était pas à Ekaterinenbourg, il se trouvait alors à Moscou chez Sverdlof où il logeait. Bieloborodof l'avertit immédiatement par télégramme du changement survenu dans la maison Ipatief. En voici le texte (1) :

Moscou. Président du Comité exécutif Sverdlof pour Golostchekine.

Avdieef a été changé et son aide Mochkine arrêté. Yourovski remplace Avdieef. La garde intérieure a été tout entière remplacée — 4558.

BIELOBORODOF.

(1) Le télégramme original de Bieloborodof, conservé aux archives, fut saisi, le 25 août 1918, par le Procureur d'Étékarinenbourg accompagné du juge Serguieef dans le bâtiment occupé par le Soviet régional.

Je ne donne ici que la seconde partie de ce télégramme, la première n'ayant aucun rapport avec le meurtre de la Famille Impériale.

Il ressort d'une série de documents en ma possession que le 8 juillet, Golostchekine était encore à Moscou pour quelques jours. Il ne pouvait rentrer et ne rentra en effet à Ekaterinenbourg que vers le 14 juillet. Son retour à Ekaterinenbourg coïncida exactement avec une série de mesures prises par Yourovski en vue du meurtre de la Famille Impériale.

Nous avons les preuves de la présence de Golostchekine dans la clairière lorsqu'on y détruisit les corps des victimes. Il s'y rendit pour la dernière fois le 18 juillet au soir et, après y avoir passé toute la nuit, rentra le 19 au matin à Ekaterinenbourg.

La gardienne du passage à niveau n° 803, Catherine Privalova me fit la déclaration suivante : « Je me souviens que ce jour-là (18 juillet), une auto légère passa allant vers Koptiaki. Il y avait trois ou quatre hommes. Je ne reconnus que Golostchekine que j'avais déjà vu. Le lendemain à l'aube, au moment où je menais paître ma vache, cette auto repassa allant vers Ekaterinenbourg. Elle conduisait encore Golostchekine en compagnie d'autres gens : je ne sais pas si c'étaient les mêmes gens que la veille. Ils dormaient. C'était pendant les journées où la route de Koptiaki était barrée. »

Cette auto fut aussi aperçue à Verkh-Isset. Déposition d'Alexandra Zoubritskaïa : « Dans cette auto il y avait des gens dont je ne reconnus ni le costume ni le visage. Ils étaient assis la tête penchée comme si ils étaient ivres ou accablés de sommeil. Déposition du prêtre Prikhodko : Dans le fond de la voiture, il y avait quatre personnes de type juif, affalées et dormant. »

Ces faits sont la preuve de la complicité de Golostchekine et de Yourovski, mais il en est d'autres qui nous révèlent l'entente criminelle qui unissait Golostchekine à Sverdlof.

La Commission militaire d'enquête constituée dès la prise d'Ekaterinenbourg sur les Bolcheviks remit le 8 juin 1919 par lettre d'envoi n° 8025 au procureur d'Ekaterinenbourg, certaines affaires de la Famille Impériale qu'elle avait découvertes et des documents concernant le crime. Tout cela me fut remis par le Procureur le 9 juillet (lettre d'envoi n° 6.496). Il s'y trouve un télégramme, n° 6.453, adressé par Moscou au Président du Soviet local. Il fut remis au télégraphe à Moscou le 21 juillet 1918. Voici le texte de ce télégramme :

« 19 juillet. A la première réunion du Comité exécutif du

18 juillet, Sverdlof fait part de la communication reçue par fil direct du Soviet régional de l'Oural au sujet de l'exécution de l'ex-Tsar, Nicolas Romanof. Les derniers jours, la capitale de l'Oural rouge était sérieusement menacée par l'approche des bandes tchéco-slovaques. En même temps on découvrit un nouveau complot des contre-révolutionnaires pour enlever aux mains du pouvoir soviétique le bourreau couronné. Pour toutes ces raisons le Présidium du Soviet de l'Oural décida de fusiller Nicolas Romanof, décision exécutée. La femme et le fils de Nicolas ont été évacués en lieu sûr. Les documents découverts sur le complot ont été adressés à Moscou par courrier spécial. Après avoir fait cette communication, Sverdlof rappelle l'histoire du transfert de Romanof de Tobolsk à Ekaterinenbourg lorsqu'on découvrit une organisation de gardes-blancs pour préparer la fuite de Romanof. Pendant ces derniers temps on songeait à traduire devant un tribunal l'ex-Tsar pour tous ses crimes contre le peuple. Mais les événements présents ont empêché la constitution de ce tribunal. Le Présidium après avoir discuté des raisons qui ont poussé le Soviet de l'Oural à fusiller Romanof, a voté la motion suivante : « Le Comité exécutif représenté par son Présidium reconnaît comme juste la décision du Soviet de l'Oural. Puis le Présidium fait connaître que le Comité exécutif possède des documents importants ayant appartenu à Romanof : son journal, ceux de sa femme et de ses enfants, sa correspondance. Il possède en particulier les lettres de Raspoutine à Romanof et à sa famille. Tous ces documents vont être examinés et publiés très prochainement. »

Sverdlof mentait sciemment.

Le 4 janvier 1919, par ordre n° 76, le procureur d'Ekaterinenbourg autorisa Serguieef à saisir au télégraphe les originaux des télégrammes laissés par les Bolcheviks et paraissant se rapporter au meurtre. Le directeur des Télégraphes les remit à Serguieef le 20 janvier par lettre d'envoi n° 369. Il y en a en tout 65.

Parmi ces télégrammes, il y en a un envoyé à Moscou à 9 heures du soir le 17 juillet :

« Moscou Kremlin à Gorbounof secrétaire du Conseil des Commissaires du peuple, avec confirmation du texte.

39 34 35 42 29 35 36 49 26 27 37 28 40 33 30 50 27 26 23 49 34 13 51 28 41
34 31 42 33 51 4 53 43 42 54 83 94 23 72 34 72 54 22 83 82 60 23 02 34 14 6

1554384331422113263617212831333538443427403433283450
284329442628493833342237342628262919.

BIELOBORODOF.

La photo n° 70 représente ce télégramme.

Ce télégramme évidemment fixa tout de suite mon attention. D'abord il est le seul du 17 juillet 1918. Ensuite il contient la demande que le texte soit confirmé au reçu du télégramme. Cette confirmation fut faite. L'original porte que le texte fut exactement reproduit à 1 heure 20 minutes dans la nuit du 18 juillet.

Il était évident à un simple examen extérieur, que Bielorodof donnait à ce télégramme une particulière importance : il en avait écrit le texte lui-même à la machine à écrire, l'avait signé de sa main et n'avait pas confié à ses bureaux son enregistrement sur le livre de départ.

Voici comment il fut déchiffré. Il est formé de 12 groupes de 2 chiffres qui se disposent de la façon suivante :

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
39	34	35	42	29	35	36	49	26	27	37	28
40	33	30	50	27	26	23	49	34	13	51	28
41	34	31	42	33	51	45	34	34	25	48	39
42	37	23	47	25	42	28	38	26	02	30	23
44	46	15	54	38	43	31	42	21	13	26	36
17	21	28	31	33	35	38	44	34	27	40	34
33	28	34	50	28	43	29	44	26	28	49	38
33	34	22	37	34	26	28	26	29	19		

A chaque lettre correspondent 12 nombres de 2 chiffres suivant sa place. Voici les clefs :

lettres russes	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
ou	16	20	11	28	16	26	19	23	12	02	26	14
f	17	21	12	29	17	27	20	24	13	03	27	15
kh	18	22	13	30	18	28	21	25	14	04	28	16
ts	19	23	14	31	19	29	22	26	15	05	29	17
tch	20	24	15	32	20	30	23	27	16	06	30	18
ch	21	25	16	33	21	31	24	28	17	07	31	19
chtch	22	26	17	34	22	32	25	29	18	08	32	20
iou	23	27	18	35	23	33	26	30	19	09	33	21
ia	24	28	19	36	24	34	27	31	20	10	34	22

lettres russes	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
a —	25	29	20	37	25	35	28	32	21	11	35	23
b —	26	30	21	38	26	36	29	33	22	12	36	24
v —	27	31	22	39	27	37	30	34	23	13	37	25
g —	28	32	23	40	28	38	31	35	24	14	38	26
d —	29	33	24	41	29	39	32	36	25	15	39	27
e —	30	34	25	42	30	40	33	37	26	16	40	28
j —	31	35	26	43	31	41	34	38	27	17	41	29
z —	32	36	27	44	32	42	35	39	28	18	42	30
i —	33	37	28	45	33	43	36	40	29	19	43	31
k —	34	38	29	46	34	44	37	41	30	20	44	32
l —	35	39	30	47	35	45	38	42	31	21	45	33
m —	36	40	31	48	36	46	39	43	32	22	46	34
n —	37	41	32	49	37	47	40	44	33	23	47	35
o —	38	42	33	50	38	48	41	45	34	24	48	36
p —	39	43	34	51	39	49	42	46	35	25	49	37
r —	40	44	35	52	40	50	43	47	36	26	50	38
s —	41	45	36	53	41	51	44	48	37	27	51	39
t —	42	46	37	54	42	52	45	49	38	28	52	40

Le texte déchiffré est donc le suivant (en russe) :

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
<i>P</i>	<i>e</i>	<i>r</i>	<i>e</i>	<i>d</i>	<i>a</i>	<i>i</i>	<i>t</i>	<i>e</i>	<i>S</i>	<i>v</i>	<i>e</i>
39	34	35	42	29	35	36	49	26	27	37	28
<i>r</i>	<i>d</i>	<i>l</i>	<i>o</i>	<i>v</i>	<i>ou</i>	<i>tch</i>	<i>t</i>	<i>o</i>	<i>v</i>	<i>s</i>	<i>e</i>
40	33	30	50	27	26	23	49	34	13	51	28
<i>s</i>	<i>e</i>	<i>m</i>	<i>e</i>	<i>i</i>	<i>s</i>	<i>t</i>	<i>v</i>	<i>o</i>	<i>p</i>	<i>o</i>	<i>s</i>
41	34	31	42	33	51	45	34	34	25	48	39
<i>t</i>	<i>i</i>	<i>g</i>	<i>l</i>	<i>a</i>	<i>t</i>	<i>a</i>	<i>j</i>	<i>e</i>	<i>ou</i>	<i>tch</i>	<i>a</i>
42	37	23	47	25	42	28	38	26	02	30	23
<i>s</i>	<i>t</i>	<i>tch</i>	<i>t</i>	<i>o</i>	<i>i</i>	<i>g</i>	<i>l</i>	<i>a</i>	<i>v</i>	<i>ou</i>	<i>o</i>
41	46	15	54	38	43	31	42	21	13	26	36
<i>f</i>	<i>f</i>	<i>i</i>	<i>ts</i>	<i>i</i>	<i>a</i>	<i>l</i>	<i>n</i>	<i>o</i>	<i>s</i>	<i>e</i>	<i>m</i>
17	21	28	31	33	35	38	44	34	27	40	34
<i>i</i>	<i>ia</i>	<i>p</i>	<i>o</i>	<i>g</i>	<i>i</i>	<i>b</i>	<i>n</i>	<i>e</i>	<i>t</i>	<i>p</i>	<i>r</i>
33	28	34	50	28	43	29	44	26	28	49	38
<i>i</i>	<i>e</i>	<i>v</i>	<i>a</i>	<i>k</i>	<i>ou</i>	<i>a</i>	<i>ts</i>	<i>i</i>	<i>i</i>		
33	34	22	37	34	26	28	26	29	19		

Ainsi le télégramme porte : « peredaite Sverdlovoutchto vse semeistvo postigla ta je outchast tchto i glavou offitsialno

semia pogibnet pri evakouatsii. » *Faites savoir à Sverdlof que toute la famille a eu le même sort que son chef. Officiellement elle périra pendant l'évacuation.*

Il a fallu beaucoup de temps et de travail pour déchiffrer ce télégramme. Il retarda même mon départ d'Omsk à Ekaterinenbourg, ce qui amena d'ailleurs toute une série de difficultés pour mon enquête. Le 24 février 1919, je le remis à un spécialiste de l'Etat-Major général, et le 28 à un spécialiste du Ministère des Affaires étrangères. Les résultats furent pitoyables. En août 1919, je m'adressai au général Janin, commandant en chef des troupes alliées, en le priant de le faire déchiffrer. Ses efforts furent vains. A mon arrivée en Europe, j'eus la bonne fortune de rencontrer un Russe que je connaissais depuis longtemps comme particulièrement compétent. Il avait été pendant de nombreuses années avant la Révolution au service du chiffre près du gouvernement. Je lui remis le télégramme le 25 août 1920. Il me le rendit déchiffré le 15 septembre. Il n'en possédait pas auparavant la clef. C'est pourquoi, étant donnée aussi l'importance capitale de ce document, dois-je dire comment le déchiffrement put être obtenu.

Les gens ignorant de la technique d'une instruction criminelle jugent toujours de la même façon ; le crime le plus simple leur paraît une énigme avant d'avoir été découvert — et le crime le plus mystérieux leur paraît extraordinairement simple quand il a été découvert. On se heurte toujours à l'objection : « Comment les criminels ont-ils pu laisser après eux sans la détruire une pièce à conviction si précieuse ? Est-ce admissible ? »

Les bolcheviks sont des gens comme les autres, capables des mêmes faiblesses et des mêmes erreurs. Il faut leur reconnaître ce qu'ils méritent. Ils ont fait disparaître les cadavres avec tout le soin qu'ils pouvaient mettre. Ils ont menti avec habileté.

Mais les bolcheviks ne pouvaient éviter toute faute. La principale a été qu'ils ont surestimé leurs mesures de précaution.

Au 25 août 1920, j'avais la certitude absolue que toute la famille impériale avait été tuée et les cadavres anéantis. Les bolcheviks affirmaient que le Tsar avait été fusillé et que sa famille avait été évacuée. Ils mentaient pour le monde. Mais entre eux, ils devaient se redire la

vérité. Si dans ce télégramme indéchiffrable, ils parlaient du crime, ils devaient incontestablement y employer des mots servant à exprimer leur idée fondamentale. En remettant ce télégramme au spécialiste que je chargeai de le déchiffrer, je lui dis, pour faciliter ses recherches, qu'il devait probablement y retrouver les mots : famille, évacuation. Cet homme doué de facultés exceptionnelles et possédant une expérience considérable en cette matière parvint à le déchiffrer.

Parmi les 65 télégrammes saisis, il y en a d'autres qui sont chiffrés avec la même clef. Voici le contenu de l'un d'entre eux. Il a été envoyé d'Ekatérinenbourg à Moscou le 26 juin 1918.

Moscou, Gorbounof. Secrétaire du Conseil des Commissaires du Peuple, avec prière de confirmer le texte.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
<i>M</i>	<i>i</i>	<i>ou</i>	<i>j</i>	<i>e</i>	<i>s</i>	<i>o</i>	<i>o</i>	<i>b</i>	<i>chtch</i>	<i>a</i>	<i>l</i>
36	37	11	43	30	51	41	45	22	08	35	33
<i>i</i>	<i>tch</i>	<i>t</i>	<i>o</i>	<i>v</i>	<i>e</i>	<i>s</i>	<i>z</i>	<i>a</i>	<i>p</i>	<i>a</i>	<i>s</i>
33	24	37	50	27	40	44	39	21	25	35	39
<i>z</i>	<i>o</i>	<i>l</i>	<i>o</i>	<i>t</i>	<i>a</i>	<i>i</i>	<i>p</i>	<i>l</i>	<i>a</i>	<i>t</i>	<i>i</i>
32	42	30	50	42	35	36	46	31	11	52	31
<i>n</i>	<i>i</i>	<i>v</i>	<i>i</i>	<i>v</i>	<i>e</i>	<i>z</i>	<i>e</i>	<i>n</i>	<i>o</i>	<i>t</i>	<i>s</i>
37	37	22	45	27	40	35	37	33	24	52	39
<i>iou</i>	<i>d</i>	<i>a</i>	<i>d</i>	<i>v</i>	<i>a</i>	<i>v</i>	<i>a</i>	<i>g</i>	<i>o</i>	<i>n</i>	<i>a</i>
23	33	20	41	27	35	30	32	24	24	47	23
<i>s</i>	<i>t</i>	<i>o</i>	<i>ia</i>	<i>t</i>	<i>k</i>	<i>o</i>	<i>l</i>	<i>s</i>	<i>e</i>	<i>a</i>	<i>kh</i>
41	46	33	36	42	44	41	42	26	27	35	16
<i>P</i>	<i>e</i>	<i>r</i>	<i>m</i>	<i>i</i>	<i>p</i>	<i>r</i>	<i>o</i>	<i>s</i>	<i>i</i>	<i>m</i>	<i>ou</i>
39	34	35	48	33	49	43	45	37	19	46	14
<i>k</i>	<i>a</i>	<i>z</i>	<i>a</i>	<i>t</i>	<i>s</i>	<i>p</i>	<i>o</i>	<i>s</i>	<i>o</i>	<i>b</i>	<i>kh</i>
34	29	27	37	42	51	42	45	37	24	36	16
<i>r</i>	<i>a</i>	<i>n</i>	<i>e</i>	<i>n</i>	<i>i</i>	<i>ia</i>	<i>n</i>	<i>a</i>	<i>s</i>	<i>l</i>	<i>ou</i>
40	29	32	42	37	43	27	44	21	27	45	14
<i>tch</i>	<i>a</i>	<i>i</i>	<i>p</i>	<i>o</i>	<i>r</i>	<i>a</i>	<i>j</i>	<i>e</i>	<i>n</i>	<i>i</i>	<i>ia</i>
20	29	28	51	38	50	28	38	26	23	43	22
<i>s</i>	<i>o</i>	<i>v</i>	<i>e</i>	<i>t</i>	<i>v</i>	<i>l</i>	<i>a</i>	<i>s</i>	<i>t</i>	<i>i</i>	<i>m</i>
41	42	22	42	42	37	38	32	37	28	43	34
<i>n</i>	<i>e</i>	<i>n</i>	<i>i</i>	<i>e</i>	<i>o</i>	<i>b</i>	<i>l</i>	<i>a</i>	<i>k</i>	<i>o</i>	<i>m</i>
37	34	32	45	30	48	29	42	21	20	48	34
<i>a</i>	<i>p</i>	<i>a</i>	<i>r</i>	<i>t</i>	<i>i</i>	<i>i</i>	<i>i</i>	<i>o</i>	<i>b</i>	<i>l</i>	<i>a</i>
25	43	20	52	42	43	36	40	34	12	45	23
<i>s</i>	<i>o</i>	<i>v</i>	<i>e</i>	<i>t</i>	<i>a</i>	<i>s</i>	<i>l</i>	<i>ou</i>	<i>tch</i>	<i>a</i>	<i>e</i>
41	42	22	42	42	35	44	42	12	06	35	28

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
<i>n</i>	<i>e</i>	<i>ou</i>	<i>d</i>	<i>a</i>	<i>tch</i>	<i>i</i>	<i>v</i>	<i>e</i>	<i>s</i>	<i>g</i>	<i>r</i>
37	34	11	41	25	30	36	34	26	27	38	38
<i>ou</i>	<i>z</i>	<i>p</i>	<i>o</i>	<i>kh</i>	<i>o</i>	<i>r</i>	<i>o</i>	<i>n</i>	<i>i</i>	<i>t</i>	<i>d</i>
16	36	34	50	18	48	43	45	33	19	52	27
<i>a</i>	<i>b</i>	<i>i</i>	<i>n</i>	<i>e</i>	<i>o</i>	<i>s</i>	<i>t</i>	<i>a</i>	<i>v</i>	<i>i</i>	<i>t</i>
25	30	28	49	30	48	44	49	21	13	43	40
<i>v</i>	<i>r</i>	<i>a</i>	<i>g</i>	<i>a</i>	<i>m</i>						
27	44	20	40	25	46						

Le président du Soviet régional Bieloborodof.
4323.

26 juin 1918.

Le contenu du télégramme est donc le suivant : Mi ouje soobstchaliht chto ves zapas zolota i platini vivezen otsiouda dva vagona stoiat kolesakh Permi prosim oukazat sposob khranenia na sloutchaj porajeniia sovetvlasti mnenie oblakoma partii i oblasoveta sloutchaie neoudatchi ves grouz pokhoronit dabi ne ostavit vragam. Nous avons déjà fait savoir que toute la réserve d'or et de platine a été emmenée d'ici. Deux wagons restent sur roues à Perm. Nous prions de nous indiquer le moyen de les conserver en cas de défaite du pouvoir des Soviets. L'opinion du Comité régional du parti et du Soviet local est d'enterrer tout le chargement pour ne pas qu'il tombe aux mains de l'ennemi.

La photo n° 71 représente ce 2° télégramme.

Comme nous venons de le voir, le 18 juillet 1918, à Moscou, Sverdlof fut le premier à annoncer en présence des membres du Comité exécutif central le sort de la Famille Impériale. Le lendemain cette nouvelle est confirmée par des communiqués aux journaux.

A Ekaterinenbourg nous assistons à la même mise en scène. Ici c'est Golostchekine qui le premier annonce le 20 juillet en présence des membres du Soviet régional le sort de la Famille Impériale. Le lendemain la nouvelle est confirmée par des affiches placardées en divers points de la ville.

J'ai pu me procurer le texte d'une de ces affiches, retrouvée par les soins des agents de la police d'Ekaterinenbourg.

Les communiqués identiques de Moscou et d'Ekaterinenbourg n'avaient qu'un but : faire croire que « le Tsar avait été mis à mort par la volonté du peuple russe » et que sa famille était en lieu sûr (1).

(1) Il y a cependant une différence de détail entre les deux communiqués, car celui de Moscou ne mentionne pas que les quatre Grandes-Duchesses aient été mises en lieu sûr avec l'Impératrice et l'Héritier. Je m'efforcerai plus loin d'expliquer cette différence.

Sverdlof et Golostchekine mentaient tous deux. Et ce mensonge qui les liait était la preuve de leur complicité. Toutefois, nous allons le voir, le rôle qu'ils jouèrent dans ce drame fut très différent.

Pourquoi la nouvelle de la mort du Tsar fut-elle annoncée tout d'abord à Moscou et ne le fut-elle que deux jours plus tard à Ekaterinenbourg où pourtant le crime avait eu lieu ?

La Commission d'enquête militaire auprès du commandant d'Ekaterinenbourg découvrit au télégraphe un ruban contenant la conversation directe qui eu lieu le 20 juillet 1918 entre Sverdlof à Moscou et un individu d'Ekaterinenbourg dont le nom n'est pas indiqué. Elle transmit cette conversation au Procureur : je l'ai consignée dans mon procès-verbal du 28 octobre 1919.

A la question de Sverdlof : « Que dit-on chez vous ? » l'inconnu répond : « La situation sur le front est un peu meilleure que hier. L'ennemi a jeté toutes ses forces sur Ekaterinenbourg en dégarnissant les autres fronts. Pourra-t-on conserver longtemps la ville, il est difficile de le dire. Nous prenons toutes mesures pour tenir. Tout ce qui est inutile a été évacué. *Hier un courrier est parti avec des documents qui vous intéressent. Communique la décision du Comité exécutif et pouvons-nous porter à la connaissance de la population le texte connu de vous ?* » — Sverdlof répond : « Dans la séance du Présidium du Comité exécutif du 18, il a été résolu d'approuver la décision du Soviet régional de l'Oural. *Vous pouvez publier votre texte.* Hier, nous avons fait publier dans les journaux une communication semblable. J'en envoie chercher le texte exact et je *te* le transmettrai. En attendant je te donne les instructions suivantes : 1° Tenez à n'importe quel prix. Nous envoyons des renforts. Nous dirigeons dans tous les rayons de forts détachements. Nous espérons grâce à eux briser les Tchéco-Slovaques. 2° Nous envoyons sur tous les fronts quelques centaines de camarades sûrs, ouvriers, de Pétrograd et de Moscou, spécialement pour organiser une large propagande d'agitation dans l'armée et la population. 3° Encore une fois je rappelle la nécessité d'assurer l'arrière. 4° Après l'assassinat de Mirbach, les Allemands ont exigé l'envoi d'un de leurs bataillons à Moscou. Nous avons refusé catégoriquement. Nous avons été à un cheveu de la guerre. Les Allemands ont renoncé à cette exigence. Il n'y aura pas de guerre maintenant. Je n'ai rien de plus à communiquer. Voici

le texte précis de notre note. Titre : Exécution de Nicolas Romanof... »

Sverdlof transmet un texte identique, sauf quelques différences insignifiantes dans le style, au télégramme 6153, que j'ai donné plus haut.

Avec qui causait Sverdlof ? Il tutoie son interlocuteur et celui-ci connaît la situation du front. Ce ne peut être que Golostchekine.

Nous avons vu qu'après le meurtre Moscou devançait Ekaterinenbourg, où le 19 juillet on se taisait, alors que Sverdlof parlait. Ce n'est que le 21 juillet que la presse d'Ekaterinenbourg parla du meurtre. Comme on le voit d'après la conversation par fil direct, Ekaterinenbourg n'osait pas le publier avant d'en avoir reçu l'autorisation. Comment Ekaterinenbourg aurait-il osé tuer, alors qu'il n'osait même pas annoncer, sans l'autorisation de Moscou, la nouvelle de la mort du Tsar, bien que le texte de cette publication eut été rédigé à Moscou.

Le 18 juillet, à Moscou, Sverdlof annonçait au monde entier qu'un courrier spécial venait de quitter Ekaterinenbourg pour lui apporter les preuves d'un complot contre-révolutionnaire ayant pour but de sauver l'Empereur et qu'il avait déjà en sa possession le journal du Tsar, ceux des membres de sa famille et leurs lettres.

Ekaterinenbourg n'adressa jamais à Sverdlof de documents concernant un complot contre-révolutionnaire pour la bonne raison qu'il n'y en eut point. Les lettres et les documents personnels de la Famille Impériale lui furent en effet transmis, mais il ne pouvait les avoir déjà entre ses mains le 18 juillet. Ceci découle des faits eux-mêmes.

Yourovski prépara avec le plus grand soin le meurtre de la Famille Impériale et ne se départit à aucun moment de la ligne qu'il s'était tracée. Le 15 juillet, au matin, alors qu'il ordonnait aux sœurs de lui apporter des œufs, il savait déjà qu'il les mangerait dans la clairière auprès des cadavres de ses victimes. Cela ne l'empêchait pas quelques heures plus tard d'entrer chez l'Héritier et de lui demander, assis près de son lit, des nouvelles de sa santé, comme le rapportèrent deux femmes — Starodoumova et Draguina — alors occupées à nettoyer les chambres des détenus. Il ne s'avança qu'avec une extrême prudence vers le but auquel il tendait, tant il craignait qu'on ne devinât ses intentions criminelles.

Les membres de la Famille Impériale avaient avec eux dans la



FIG. 79. Cadavre de la Grande Duchesse Elisabeth Feodorovna.

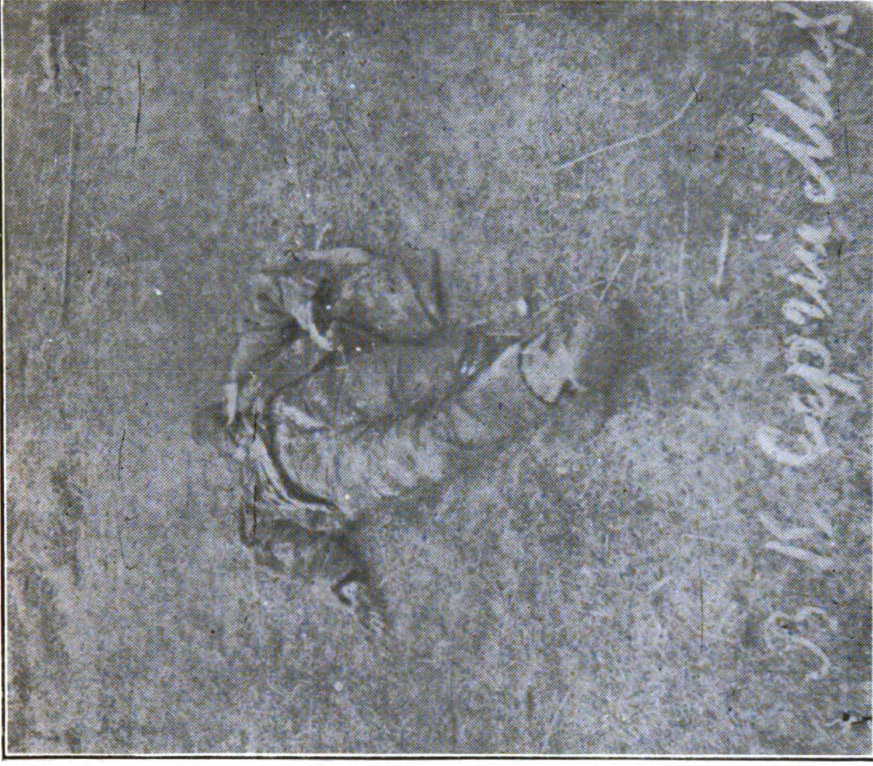


FIG. 80. Cadavre du Grand Duc Serge Mikhaïlovitch.



FIG. 82. Cadavre du Prince Jean Constantinovitch.

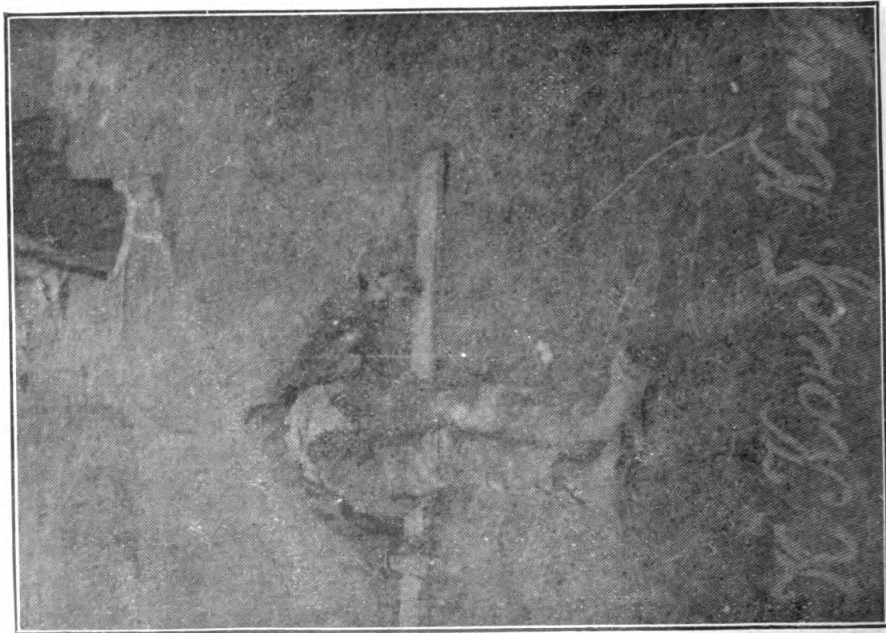


FIG. 81. Cadavre du Prince Constantin Constantinovitch.

la maison Ipatief leur journal et leurs lettres. En leur enlevant ces objets qui avaient un si grand prix à leurs yeux, il courait le risque de leur révéler ses véritables intentions ; il ne pouvait s'en emparer qu'en passant sur leurs cadavres.

Le meurtre eut lieu dans la nuit du 17 juillet ; Sverdlof ne pouvait donc avoir ces documents entre ses mains le 18, puisque 2.000 kilomètres séparent Ekaterinenbourg de Moscou. Ils lui furent envoyés plus tard — le 19 juillet — par un courrier spécial qui fut Yourovski lui-même. Le cocher Afanasii Elkine qui le conduisit de la maison Ipatief à la gare fut interrogé par Serguieef le 27 novembre 1918. Voici sa déposition :

« La dernière fois — le 19 juillet — j'amenai une voiture à Yourovski à la maison Ipatief. Deux jeunes gens, aidés par le chef des gardes-rouges déposèrent dans ma voiture sept colis : sur l'un d'eux, une malle de moyenne grandeur, il y avait *un cachet noir*. »

Que signifie ce mensonge de Sverdlof ? Le sort de la famille impériale fut décidé, nous l'avons vu à Moscou entre le 4 et le 14 juillet alors que Golostchekine se trouvait chez Sverdlof. Ce dernier lui ordonna de lui adresser par courrier spécial, immédiatement après le meurtre, les documents personnels des victimes. Lorsque, le 18 juillet, il reçut d'Ekaterinenbourg le télégramme chiffré lui annonçant que le crime était consommé, il se vanta, dans son triomphe, d'avoir entre ses mains ce qu'il ne possédait pas encore.

Cette imprudence de Sverdlof devait le trahir et nous révéler le rôle capital qu'il joua parmi les assassins de la famille impériale.

Le Juif Jacob Sverdlof, comme Golostchekine, était né dans le gouvernement de Vitebsk, en 1885. Sans avoir terminé le gymnase, il devint élève en pharmacie. Dès sa jeunesse il avait fait partie des organisations révolutionnaires et avec le temps devint un des bolcheviks les plus en vue. En 1910, il était membre du Comité exécutif du parti. Son activité révolutionnaire s'exerça en Russie et à l'étranger. Après la révolution du 25 octobre, elle apparut aux yeux de tous.

Sverdlof est-il à Moscou seul coupable du crime ? On voit d'après la conservation par fil direct citée plus haut que l'interlocuteur de Sverdlof emploie tantôt *tu*, tantôt *vous*. Ce dernier pluriel s'adresse à d'autres complices, mais j'ignore leur nom.

CHAPITRE XXV

ASSASSINAT A ALAPAËVSK DE LA GRANDE-DUCHESSE ELISABETH FEODOROVNA,
DU GRAND-DUC SERGE MIKHAÏLOVITCH, DES PRINCES JEAN, CONSTANTIN,
IGOR CONSTANTINOVITCH, DU PRINCE VLADIMIR PAVLOVITCH PALEY.

§ 1.

Pour comprendre parfaitement le sens de l'assassinat d'Ekatérinenbourg, il faut connaître aussi ceux d'Alapaëvsk et de Perm.

Le massacre des princes de la Famille Impériale qui eut lieu à Alapaëvsk le 18 juillet 1918 nouveau style; fut l'objet d'une enquête confiée à Serguieef le 11 octobre 1918, par ordre du Procureur du même jour, enquête qui me fut remise en même temps que celle sur le meurtre du Tsar.

Alapaëvsk est une ville du district de Verkhotourie, gouvernement de Perm, où vivaient en exil le Grand-Duc Serge Mikhaïlovitch, la Grande-Duchesse Elisabeth Feodorovna sœur de l'Impératrice, les princes Jean Constantinovitch avec sa femme Hélène Petrovna princessé serbe, Constantin Constantinovitch, Igor Constantinovitch et le prince Vladimir Pavlovitch Paley.

Ils arrivèrent à Alapaëvsk le 20 mai et furent parqués dans l'école, à l'extrémité de la ville. C'était un édifice en pierre composé de 4 grandes et de 2 petites chambres donnant sur un long corridor. A l'entrée dans la chambre du coin, à gauche du corridor, était placée la garde. Du même côté gauche se succédaient trois chambres, la première où habitaient Serge Mikhaïlovitch et le prince Paley, avec, derrière un paravent, le domestique du Grand-Duc Theodore Mikhaïlovitch Remèze et Krôukovski, domestique du prince; dans la seconde Constantin et Igor Constantinovitch, dans la dernière au fond Elisabeth Feodorovna avec les sœurs de l'ordre Marthe-Marie, Varvara Iakovleva et Catherine Ianycheva. La chambre du coin du côté droit du corridor était occu-

pée par Jean Constantinovitch et sa femme (1). La pièce voisine servait au laquais Ivan Kaline : à côté de celle-ci était la cuisine. Peu après l'arrivée des princes, arriva à son tour le médecin de Serge Mikhaïlovitch, le docteur Helmersen, qui occupa aussi une des chambres de l'école.

Le régime était plus doux que dans la maison Ipatief, mais c'était tout de même la détention. La garde était montée chaque jour par six sentinelles, fournies ordinairement par un bataillon rouge local, et toujours changée, soit par les ouvriers communistes. Il n'y avait pas de commissaire spécial. C'était la Tcheka et le Soviet locaux qui avaient autorité sur les détenus.

Voici les Bolcheviks qui jouaient à Alapaïevsk le rôle le plus en vue. C'étaient : 1° Ephim Andreievitch Soloviof, 2° Grégoire Pavlovitch Abramof ; 3° Ivan Pavlovitch Abramof ; 4° Michel Ivanovitch Gasnikof ; 5° Michel Leontievitch Zaïakine ; 6° Nicolas Pavlovitch Govyrine ; 7° Pierre Constantinovitch Startsef ; 8° Pierre Alexandrovitch Zyranof ; 9° Michel Theodorovitch Ostanine ; 10° Alexis Alexandrovitch Smolnikof ; 11° Vassili Riabof ; 12° Vladimir Athanasief Spiridonof ; 13° Serge Alexievitch Pavlof ; 14° Dmitri Vassilievitch Perminof ; 15° Iegor Ivanovitch Sytchef ; 16° Vassili Pavlovitch Govyrine ; 17° Eugène Ivanovitch Naoumof ; 18° Michel Nasonof ; 19° Dmitri Petrovitch Smirnof ; 20° Vassili Petrovitch Postnikof ; 21° Ivan Dmitrievitch Maslof ; 22° Ivan Theodorovitch Koutchnikof. A part ce dernier dont j'ignore l'origine, tous les autres étaient d'Alapaïevsk ou des environs. C'étaient des Russes. La plupart d'entre eux figurent sur la photo n° 78.

Serguieef interrogea comme témoins à Alapaïevsk, Alexandra Serguieevna Krivova et Athanase Dmitrievitch Startsef.

Du 25 mai au 17 juillet 1918, Krivova avait été la cuisinière des détenus. Startsef, comme ouvrier communiste, avait fait partie de la garde.

Déposition de Krivova. — « Les chambres des princes étaient extrêmement simples, meublées du seul nécessaire : des lits de fer avec de durs matelas, tables et chaises de bois. Il n'y avait pas de fauteuils. Je préparais le déjeuner pour une heure, à 4 je servais le thé et à 7 le dîner... Les princes passaient leur temps à lire, à se promener, à travailler dans le jardin, avec l'autorisation du chef de la garde, ils allaient à l'église, et se promenaient librement dans la campagne qui

(1) La princesse Hélène Petrovna quitta Alapaïevsk pour rejoindre ses enfants, en juin 1918.

commençait derrière l'école. Elisabeth Feodorovna peignait et priaient longtemps : je la servais dans sa chambre. Les autres détenus se réunissaient pour le déjeuner et le dîner dans la chambre de Serge Mikhaïlovitch qui servait de salle à manger commune. »

Déposition de Startsef. — « Les princes se promenaient quelquefois dans le corridor. Nous avons de longues conversations avec l'un d'entre eux, déjà grisonnant, dont j'ignore le nom (1). Il nous prouvait qu'il ne pouvait y avoir d'égalité universelle et parlait des « talents ». Au sujet de l'égalité dans la propriété de la terre, il disait que la terre est diverse et qu'il est difficile de la partager également et justement entre tous les travailleurs. Il se plaignait de rhumatismes aux jambes et il disait que les massages seuls le guérissaient... Nos conversations avaient un ton tout à fait pacifique, ce dont il s'étonnait, car il nous disait qu'il parlait très peu avec les sentinelles dont la plupart étaient des bandits. »

Au sujet de l'attitude de la garde des princes, Krivova déclara : « Parmi les gardes-rouges, il y avait des bons et des mauvais. Les bons plaignaient les princes et avaient des attentions pour eux, les mauvais étaient grossiers, insultants et les appelaient « camarades ». Deux ou trois fois, la garde fut montée par des Autrichiens : ceux-ci étaient extrêmement grossiers et la nuit, à chaque heure presque, pénétraient dans les chambres et perquisitionnaient. Serge Mikhaïlovitch protesta contre cet inutile dérangement : Mais ils n'y firent aucune attention. »

Le 21 juin, on enleva aux détenus presque toutes leurs affaires sauf les plus indispensables, et une grande partie de leur argent. A partir de ce moment, le régime changea : ils furent mis à la ration des simples soldats et devinrent des prisonniers.

Déposition de Krivova : « Au bout d'un mois environ, la situation des Princes empira. On leur confisqua tout : chaussures, linge, vêtements, couvertures, coussins, bijoux, argent. On leur laissa seulement le vêtement et les chaussures qu'ils portaient et du linge de rechange pour deux fois. Remèze me dit que les commissaires Koutchnikof et Soloviof étaient venus présider à cette confiscation en déclarant que Michel Alexan-

(1) C'était le grand-duc Serge Mikhaïlovitch.

drovitch s'étant enfui à Perm, les Princes seraient soumis à une surveillance rigoureuse. Toutes promenades hors de l'école furent interdites ainsi que tout achat au marché. On envoyait leur nourriture du Soviet, puis on décida que je préparerais moi-même les repas. »

Krivova expliqua exactement à l'instruction la raison de ce changement.

Serguieef se fit remettre le 13 décembre 1918, par le directeur de la poste d'Alapaïevsk la minute des télégrammes concernant l'affaire.

« Télégramme du grand-duc Serge Mikhaïlovitch au Président de l'Oural à Ekatérinenbourg. 21 juin 1918. Par ordre du Soviet régional, nous nous trouvons depuis aujourd'hui au régime de la prison. Pendant quatre semaines, nous avons vécu sous la surveillance du Soviet d'Alapaïevsk et nous n'avons jamais quitté l'école et sa cour, sauf pour nous rendre à l'Eglise. N'ayant commis aucune faute, nous demandons qu'on nous épargne la prison, à mes parents et à moi-même. Serge Mikhailovitch Romanof. »

Le même jour, le commissaire Ephim Soloviof fit la demande suivante à Ekatérinenbourg : « Militaire, Ekatérinenbourg. Soviet régional. Doit-on arrêter les domestiques des Romanof. Doit-on laisser liberté de départ. Sur base 4227. Soviet Alapaïevsk. Soloviof. »

Parmi les télégrammes découverts dans le local du Soviet d'Ekatérinenbourg, on trouve le suivant envoyé le 22 juin 1918 d'Ekatérinenbourg.

« Alapaïevsk. Soviet. Agissez à votre guise à l'égard des domestiques. Ne laissez partir personne sans décision à Moscou de Dzerjinski, à Pétrograd d'Ouritski, à Ekatérinenbourg du Soviet régional. Annoncez à Serge Romanof que l'emprisonnement est une mesure préventive contre toute fuite, Michel ayant disparu à Perm. Bieloborodof. »

Après la réponse de Bieloborodof à Alapaïevsk, tous les domestiques furent éloignés des Princes. C'est à grand peine que Serge obtint de Soloviof qu'on lui laissât Remèze. Le médecin Helmersen fut éloigné de même, ainsi que la sœur Ianycheva.

Le 17 juillet, vers midi, les gardes-rouges furent éloignés et remplacés par des Tchekistes, sous le commandement du Tchekiste Pierre Startsef. Ils enlevèrent aux prisonniers l'argent et les bijoux qui leur restaient. Startsef leur déclara

qu'ils seraient emmenés le soir à l'usine de Verkhine-Siniatchikh, à 15 kilom. environ d'Alapaïevsk.

Déposition de Krivova : « Les Bolcheviks me pressèrent pour préparer le dîner que je servis à 6 heures. « Mangez vite, disaient-ils tout le temps, nous partons à 11 heures à Siniatchikh. »

Tard dans la nuit précédant le 18 juillet, dans les environs de l'école on entendit quelques coups de feu, et un détachement de gardes-rouges fut amené près de l'école pour repousser soi-disant une attaque de gardes-blancs cherchant à enlever les Princes.

Serguieef a interrogé à Alapaïevsk comme témoin le garde-rouge Nassonof.

Déposition de Nassonof : « Vers trois heures de la nuit du 17 au 18 juillet, on sonna l'alarme à la caserne : les gardes-blancs attaquaient. Après nous être habillés et armés en hâte, nous courûmes vers l'école. Nous fûmes disposés en tirailleurs autour de l'école. Nous restâmes ainsi une demi-heure environ, puis nous approchâmes de l'école. Nous ne vîmes pas d'ennemis. Le commissaire Smolnikof se tenait sur le perron. « Camarades, nous dit-il, nous sommes perdus devant le Soviet de l'Oural, car les princes ont réussi à fuir : les gardes-blancs les ont enlevés en aéroplane. » Là se trouvait aussi le juge bolchevik Postnikof avec un grand livre sous le bras, qui faisait une enquête. Après avoir causé avec nous et scellé les portes de l'école, Smolnikof partit et nous revînmes à la caserne vers 6 heures du matin..... »

Le matin furent affichés à travers la ville des communiqués du Soviet disant que les Princes avaient été enlevés, dans la nuit du 17 au 18 juillet 1918 et que l'un des ravisseurs avait été tué pendant la fusillade.

Parmi les télégrammes saisis par Serguieef, il y en a un remis à Alapaïevsk à 3 heures 15 au matin du 18 juillet. En voici le texte : « Soviet régional, Ekaterinenbourg. A 2 heures du matin, le 18, une bande d'inconnus armés a attaqué l'école où étaient les Grands-Ducs. Pendant la fusillade un bandit a été tué, et d'autres paraissent avoir été blessés. Les Grands-Ducs et leurs domestiques ont réussi à fuir dans une direction inconnue. Lorsque arrivèrent les gardes-rouges, les bandits avaient fui vers la forêt sans qu'on pût les arrêter. Les recherches continuent. Comité exécutif d'Alapaïevsk : Abramof, Perminof, Ostanine. »

Le 18 juillet, à Ekaterinenbourg, fut remis à 18 h. 30 le télégramme suivant :

1° Moscou. Deux adresses. Conseil des Commissaires du Peuple, Président du Comité exécutif Sverdlof.

Petrograd. Deux adresses Zinovief, Ouritski.

« Le Comité exécutif d'Alapaïevsk communique l'attaque le 18 au matin d'une bande d'inconnus sur la maison où étaient détenus Igor Constantinovitch, Constantin Constantinovitch, Ivan Constantinovitch, Serguëi Mikhaïlovitch et Paley. Malgré la résistance de la garde, les prisonniers ont été enlevés. Il y a des victimes des deux côtés. On fait une enquête. 4853. » (1) (Photo n° 77).

Le 28 septembre 1918, Alapaïevsk fut prise par les troupes sibériennes. Le chef de la milice ordonna de commencer des recherches, et en chargea l'agent Malchikof, homme plein d'expérience et de talent.

Il apprit de Krivova qu'on avait annoncé aux Princes leur départ le 17 dans la nuit pour Siniatchikh.

Malchikof se convainquit qu'il trouverait les preuves du crime dans les anciennes fouilles de mines situées près de la route qui conduit d'Alapaïevsk à Siniatchikh. Il porta son attention sur l'une d'elles abandonnée depuis environ 15 ans.

Il trouva cette fouille fraîchement comblée : on voyait à côté d'où la terre avait été prise pour cette opération. Malchikof commença les fouilles.

Le 8 octobre, on découvrit le cadavre de Theodore Semionovitch Remèze, le 9 ceux de Varvara Iakovleva et du prince Paley, puis le 10, à 15 mètres de profondeur celui de Constantin Constantinovitch. Le même jour, à une plus grande profondeur on trouva le cadavre d'Igor, plus bas encore celui de Serge, le 11 octobre à 16 mètres celui de la grande-duchesse Elisabeth Feodorovna, et à 17 mètres celui de Jean Constantinovitch.

On trouva en même temps vêtements, chaussures et autres objets appartenant aux Princes.

Les corps furent reconnus par le peuple, en particulier par Alexandra Krivova.

Le 26 octobre, Serguieef fit procéder aux autopsies. Voici son procès-verbal :

(1) J'expliquerai plus loin pourquoi il n'est pas fait mention de la grande-duchesse Elisabeth dans ce télégramme.

Cadavre de Theodore Simeonovitch Remèze : « Dans la région des seins une large coulée de sang répandu sur toute la cage thoracique... Epanchement de sang dans la plèvre, à la tempe droite, jusque sur tout le cou, à la tempe gauche. »

Cadavre du grand-duc Serge Mikhaïlovitch : « Sous le cuir chevelu abondant épanchement sanguin : au sommet droit de la tête, une ouverture ronde perçant la boîte crânienne, de 1/2 centimètre de diamètre, produite par une balle tirée de haut en bas et d'avant en arrière. »

Cadavre du prince Jean Constantinovitch : « A la tempe droite, sous la peau, large épanchement sanguin, ainsi que sous la boîte crânienne... Dans l'épaisseur des muscles de la poitrine, épanchement sanguin ainsi que dans la plèvre. Dans la région du ventre épanchement sanguin sur toute la surface de l'estomac. »

Cadavre du prince Constantin Constantinovitch : « Au sommet de la tête large entaille du cuir chevelu de droit à gauche longue de 9 centimètres et large de 3. A 2 centimètres derrière seconde entaille longue de 2 centimètres. A la tempe droite et sur le sommet de la tête large tache de sang de la largeur de la paume de la main. Epanchement sanguin à l'intérieur de la boîte crânienne. Epanchement sanguin sur le devant de la cage thoracique. »

Cadavre du prince Igor Constantinovitch . « Epanchement sanguin sous la peau sur toute la partie droite du front. Fente sur la boîte crânienne partant du milieu du bord supérieur du globe oculaire droit et allant au milieu de l'os frontal, par derrière jusqu'au cou cette fente prend la forme d'une suture. A la poitrine, sous la peau, grand épanchement sanguin, pénétrant les chairs, dans la partie inférieure de la cage thoracique. Même épanchement au ventre. »

Cadavre du prince Vladimir Pavlovitch Paley : « A la tête, sous le cuir chevelu, grand épanchement sanguin sur tout le sommet de la tête et l'occiput. En enlevant le cuir chevelu, il coula 4 ou 5 centimètres cubes de sang. A l'intérieur de la boîte crânienne, épanchement de sang dans la région occipitale, la cervelle présente l'aspect d'une masse rouge. A la poitrine grand épanchement de sang sur le devant de la cage thoracique. »

Cadavre de la grande-duchesse Elisabeth Feodorovna : « A la tête, sous la peau, on découvrit des épanchements sanguins : sur le front de la largeur de la paume d'une main d'enfant, sur le sommet gauche de la tête de la largeur de la paume d'une main d'homme. Les os du crâne étaient intacts. »

Cadavre de Varvara Iakovleva : « Epanchement sanguin à la tempe droite, à l'occiput et au sommet du crâne. Les os du crâne sont intacts ; du sang dans la suture des os. A l'intérieur de la boîte crânienne épanchement sanguin dans la région occipitale. Epanchement sanguin occupant la région des seins. » Les photos n° 79 à 83 représentent les cadavres des victimes.

Sauf Serge Mikhaïlovitch, les victimes périrent d'épanchements sanguins produits par des contusions. Serge Mikhaïlovitch périt d'un coup de feu à la tête.

Parmi les gens soupçonnés de participation au crime, on put mettre la main sur Pierre Constantinovitch Startsef, Ephim Andreievitch Soloviof, Ivan Pavlovitch Abramof. Les deux premiers furent interrogés par Serguieef le 28 décembre 1918 à Alapaïevsk et le dernier par moi à Ekaterinenbourg le 18 avril 1919.

Ils déclarèrent que dans la nuit du 17 au 18 juillet les victimes avaient été emmenées en télègues dans la direction de Siniatchikh et jetées vivantes dans un puits de mine, sauf Serge Mikhaïlovitch qui avait été préalablement tué d'un coup de revolver.

C'est sur l'ordre du Soviet régional de l'Oural, d'après Startsef, que le crime eut lieu. Sapharof était venu d'Ekaterinenbourg pour l'organiser (1).

Alexis Smolnikof avait comme domestique la paysanne Alexandra Alexieevna Kopteva. Elle déclara à Malchikof que le 17 juillet, Ephime Andreievitch Soloviof était chez Smolnikof. Il y eut, le 18, un dîner auquel assistaient avec Postnikof, Govyrine et d'autres Bolcheviks d'Alapaïevsk, deux inconnus venus d'Ekaterinenbourg. Le signalement de l'un d'eux rappelle celui de Sapharof.

Il résulte incontestablement de ce qui précède qu'Alapaïevsk tua sur l'ordre d'Ekaterinenbourg qui ne faisait à son tour qu'exécuter le plan de Moscou.

Yourovski attira la Famille Impériale dans un réduit de la maison Ipatief sous prétexte d'un départ nécessaire. C'est par le même prétexte que les assassins d'Alapaïevsk attirèrent les princes dans la région de Siniatchikh. Un puits de mine avait été recherché aux environs d'Ekaterinenbourg pour cacher le crime au peuple : il en fut de même à Alapaïevsk. C'est par un mensonge que les assassins d'Ekaterinenbourg et d'Alapaïevsk se tirèrent de leur situation. Et ce mensonge fut le même : ils tuèrent à Ekaterinenbourg, parce que les gardes-blancs voulaient enlever la Famille Impériale, à Alapaïevsk, parce que les gardes-blancs avaient enlevé les Princes.

Mais il y a une différence. Moscou vraisemblablement con-

(1) Sapharof était membre du Soviet régional de l'Oural. Il accompagnait Lénine quand ce dernier rentra en Russie au printemps de 1917. J'ignore quelle était sa nationalité.



centra surtout son attention sur l'affaire d'Ekaterinenbourg et non sur celle d'Alapaïevsk. Golostchekine, en exécutant la volonté de Sverdlof, s'appliqua à remplir le mieux possible sa mission et porta tous ses soins sur la mine des Quatre-Frères. 24 heures seulement séparèrent les deux crimes. Aussi à Alapaïevsk c'étaient des ouvriers russes, ayant perdu toute conscience, « qui travaillèrent » : des Medviedef salariés. Ils ne firent que du grossier travail. Il est incontestable que les victimes étaient encore vivantes lorsqu'on les jeta dans le puits. L'examen et l'autopsie des cadavres le montrent.

La Grande-Duchesse Elisabeth Feodorovna tenait dans ses mains crispées deux petits sacs contenant divers objets nécessaires. Elle portait sur la poitrine une icône du Sauveur ornée de pierres précieuses. D'après mes renseignements cette icône appartenait à l'Empereur qui avait prié devant elle dans la nuit précédant son abdication et l'avait donnée ensuite à la Grande-Duchesse. Sur le dos on lit l'inscription suivante : « Samedi des Rameaux, 13 avril 1891. »

§ 2.

Les recherches sur l'assassinat à Perm du grand-duc Michel Alexandrovitch furent particulièrement difficiles.

Le grand-duc Michel Alexandrovitch avait été déporté de Gatchina à Perm, en février 1918. Il était accompagné de son secrétaire particulier, Nicolas Nicolaïevitch Johnson. D'abord il fut installé au club, puis à l'hôtel de Korolef, dans la rue de Sibérie. Il n'était soumis à aucune surveillance et était libre d'aller où il voulait dans la ville. Les habitants de Perm se conduisaient parfaitement à l'égard de Michel et lui montraient toutes sortes d'attentions.

En juin, le Grand-Duc avait auprès de lui Johnson son secrétaire, Tchelychef son valet de chambre et Borounof son chauffeur. Dans la nuit du 12 au 13 juin, le Grand-Duc fut en même temps que Johnson emmené de son hôtel. Le valet de chambre, le chauffeur furent arrêtés et mis dans la prison du gouvernement.

Par ordre de la Tcheka, n° 3694, du 21 septembre 1918, Tchelychef et Borounof furent tirés de prison et, par la suite, fusillés.

Alors qu'ils étaient encore dans la prison du gouvernement,

Volkof, le valet de chambre de l'Impératrice, que les Bolcheviks avaient transféré d'Ekatérinenbourg à Perm, avait été pendant quelque temps leur compagnon de captivité.

J'interrogeai Volkof les 20-23 août 1919 et voici sa déposition : « Dans la même prison que moi à Perm était le valet de chambre du grand-duc Michel Alexandrovitch, Vassili Theodorovitch Tchelychef qui me raconta ce qui suit : Le Grand-Duc habitait l'hôtel Korolef, où Tchelychef avait une chambre à côté de la sienne ainsi que son secrétaire Johnson, Un soir vers minuit, trois hommes armés de revolvers se présentèrent, en uniforme de soldats. Ils réveillèrent Tchelychef et lui demandèrent où était le Grand-Duc. Tchelychef leur montra la chambre et y alla. Michel Alexandrovitch était couché, déshabillé. Ils lui ordonnèrent grossièrement de s'habiller. Il obéit, mais dit : « Je n'irai nulle part. Faites venir un tel. Je le connais, et vous, je ne vous connais pas ». Alors l'un des nouveaux venus lui mit la main sur l'épaule, en s'écriant grossièrement : « Voilà bien les Romanof ! Vous nous avez dégoûtés tous ! » Michel Alexandrovitch s'habilla. Ils firent habiller aussi Johnson et les emmenèrent tous les deux, Tchelychef ne vit plus rien et ne savait où on les avait conduits. Quelque temps après, il alla au Soviet et raconta la chose. D'après lui, on ne fit aucune attention à ses paroles et une heure après seulement les Bolcheviks commencèrent à faire rechercher le Grand-Duc, mais Tchelychef ne dit pas comment. Ils lui donnèrent l'impression de ne mettre aucune hâte. J'ai oublié encore de rapporter que lorsque Michel Alexandrovitch sortit, Tchelychef lui dit : « Altesse, n'oubliez pas vos médicaments. » C'étaient des bougies sans lesquelles le Grand-Duc ne pouvait vivre. Mais les inconnus invectivèrent Michel Alexandrovitch et l'entraînèrent. Les médicaments restèrent dans la chambre. Le lendemain Tchelychef fut arrêté et j'ai lu dans les journaux à Tobolsk qu'il avait été fusillé. »

Theodore Nicolaievitch Loukoïanof faisait partie de la Tcheka régionale à Ekatérinenbourg. Sa sœur Vera fut interrogée par moi à Ekatérinenbourg le 2 juillet 1919. Elle jouissait d'une très grande confiance parmi les Bolcheviks à cause de son frère et aussi de sa situation personnelle : elle était à Perm secrétaire du Comité du parti. Elle déposa ce qui suit : « Un jour, vint au comité un membre de la Tcheka, le bolchevik Miassnikof, homme assoiffé de sang, à peine normal.

Il causa avec quelqu'un et j'entendis cette phrase : « Si on m'avait donné Nicolas, j'aurais su lui faire son affaire, comme à Michel ! »

Je n'ai aucun doute sur le fait que l'enlèvement de Michel Alexandrovitch n'eut pas pour but de le sauver, mais de l'assassiner.

C'est par le meurtre de Michel Alexandrovitch que s'ouvrit la série des meurtres commis sur les membres de la Famille Impériale. Il fallait commencer par Michel Alexandrovitch, car au point de vue politique, il était plus dangereux que l'Empereur qui avait renoncé au trône. Moscou avait préparé un plan unique, dont l'élément essentiel était le mensonge. Les Bolcheviks mentaient à Ekatérinenbourg, ils mentaient à Alapaïevsk, ils mentaient à Perm et de la même façon. Avant le meurtre du Grand-Duc, Moscou avait décidé, dès qu'il aurait été accompli, de faire courir le bruit que l'Empereur avait été tué. Ce bruit fut répandu en effet juste en juin et il arriva de Moscou à Ekatérinenbourg. Par là, l'attention fut détournée du sort du Grand-Duc sur celui de l'Empereur. Et la version de l'enlèvement de Michel Alexandrovitch fut d'autant plus volontiers acceptée par tous que la nouvelle du meurtre de l'Empereur fut rapidement démentie par les Bolcheviks eux-mêmes.

CONCLUSION

Après avoir achevé cet exposé qui m'a fait revivre le passé, je crois qu'il m'est permis de dire mon opinion personnelle.

Mon rôle aura été d'avoir recherché la vérité parmi les vivants, parmi les contemporains de l'époque troublée que nous traversons. Mais l'historien futur, qui se consacrera à l'étude du grand drame russe, n'aura devant lui que les pages sèches des dossiers de l'enquête. Me souvenant toujours du but que je me suis proposé — servir mon peuple —, je crois nécessaire de clore les chapitres précédents, dans lesquels je me suis efforcé de fixer purement et simplement les faits prouvés par l'enquête, par ce chapitre tout personnel.

Les Bolcheviks parlent de *châtiment*. Ils ont annoncé au monde entier qu'ils avaient *exécuté* le Tsar en le *châtiant* au nom du peuple russe pour ses « attentats sanglants » contre lui. Ils prétendent l'avoir frappé comme souverain, non comme homme privé.

Acceptons pour l'instant leur point de vue, et admettons qu'un peuple ait le droit de châtier son Souverain héréditaire. Peut-on même dans cette hypothèse appeler leur crime un *châtiment* ?

La Justice fait son œuvre ouvertement, publiquement. La Justice est élevée à la hauteur d'un véritable culte — celui du service du peuple. Le grand criminaliste français Rossi a dit, il y a près de cent ans déjà, que l'application d'un châtiement par la Justice était fondée sur un principe inébranlable, qui suppose la suprématie morale de celui qui juge sur celui qui est jugé.

Où et quand le peuple russe a-t-il fait usage de cette suprématie morale sur son Tsar ? Où et quand le peuple russe a-t-il jugé son Souverain ? En vertu de quel jugement le Tsar a-t-il été exécuté ?

Les Bolcheviks ont accompli leur acte dans un sous-sol, en se cachant du peuple russe et le trompant. Par cela même ils nous ont prouvé de façon irréfutable, que la mise à mort de l'homme appelé Nicolas Alexandrovitch Romanof est un *crime*, et non un *châtiment*. Leur acte sera flétri du nom de crime par tous les peuples, et pour toujours...

Ce crime se distingue d'autres par deux détails particulièrement amoraux : il y eut des enfants parmi les victimes, et ces enfants avaient été préalablement privés de leur liberté.

On peut répliquer que cette mesure ne s'appliquait pas à eux, puisque on leur avait offert de quitter leurs parents au moment de leur arrestation. Mais pouvaient-ils profiter de cette offre, et n'était-ce pas leur faire injure que de supposer qu'ils en profiteraient ?

L'arrestation du Tsar détermina non seulement la mort de ses enfants, mais aussi celle de son frère, le grand-duc Michel Alexandrovitch. Il y a des gens qui continuent à affirmer que le grand-duc Michel a réussi à s'enfuir et qu'il est vivant. Se sont-ils seulement demandé comment il aurait pu quitter sa prison sans songer aux conséquences terribles que sa fuite entraînerait pour l'Empereur et les siens ?

Dès le début, l'arrestation du Tsar déterminait sa mort, car on lui ôtait ainsi toute possibilité de quitter la Russie. Il est vrai que le Tsar ne tenait pas à aller à l'étranger. Quand Yakovlef l'emmenait de Tobolsk, M^{me} Bitner vint lui faire ses adieux ; elle dit dans sa déposition : « Il était abattu et distrait. Je me mis à le consoler, en lui disant que tout était peut-être pour le mieux. L'avenir lui apparaissait sans espoir. Quand je lui dis qu'il serait peut-être emmené à l'étranger, il répondit : « Que Dieu m'en préserve, seulement pas à l'étranger ».

Mais a-t-on, au moins, entrepris quelque chose, au début de la Révolution, pour lui donner la possibilité de quitter la Russie, s'il l'avait désiré à cause de ses enfants ?

Il semble que le Prince Lvof, comme Chef du Gouvernement Provisoire, aurait dû être au courant de cette question. Je l'interrogeai à ce sujet, mais il répondit évasivement, tâchant de rendre son rôle aussi impersonnel que possible : « J'affirme qu'entre les membres du Gouvernement il y eut alors des conversations au sujet du départ de la Famille Impériale à l'étranger. Devant la situation intérieure on trouvait ce départ préférable. On parlait de l'Angleterre et du Danemark. La question ne fut pas soumise à l'examen du Gou-

vernement. Mais il me semble que le Ministre des Affaires étrangères Milioukof étudia ce projet. Autant qu'il m'en souvienne, l'initiative vint, dans cette question, de quelques Grands-Ducs, en particulier de Nicolas Mikhaïlovitch et de Michel Alexandrovitch. Je ne sais pourquoi aucun résultat ne s'ensuivit. »

Je m'adressai alors à Milioukof, l'ancien Ministre des Affaires étrangères du Gouvernement Provisoire, qui déposa : « Dans les premiers jours de la Révolution, quand le pouvoir était déjà organisé sous forme du Gouvernement Provisoire, nous reçûmes un télégramme du roi Georges d'Angleterre au nom de Nicolas II, qui venait d'abdiquer. Dans cette dépêche le roi exprimait au Tsar ses sentiments personnels. Elle ne contenait aucune proposition concrète au sujet de son sort. C'était un simple télégramme de politesse. On me le remit en qualité de Ministre des Affaires étrangères. Comme ce télégramme était adressé à l'Empereur et que celui-ci ne l'était plus, je le retournai à l'ambassadeur d'Angleterre Buchanan. »

« Je me souviens très bien que dès que le pouvoir révolutionnaire eut été organisé sous la forme du Gouvernement Provisoire, la question du sort du Tsar et de sa famille fut immédiatement soulevée. On jugea opportun qu'il quittât avec les siens la Russie. J'affirme catégoriquement que tel fut le désir du Gouvernement Provisoire, et que le pays que nous avions en vue était l'Angleterre. En qualité de Ministre des Affaires étrangères, je considérai comme mon devoir d'entamer la question avec Buchanan. Après notre conversation, Buchanan en reféra à son Gouvernement. Ce dernier exprima son consentement, et Buchanan, en me communiquant cette réponse, m'informa qu'on enverrait un croiseur pour le transfert de la Famille Impériale. Mais la question traîna en longueur du côté du Gouvernement anglais. J'entamai alors une deuxième fois la question avec Buchanan, qui me dit que le Gouvernement anglais n'insistait plus sur le départ de la Famille Impériale pour l'Angleterre. Je n'emploie pas ce mot « insister », par désir de montrer que l'initiative dans cette question appartenait au Gouvernement anglais : l'initiative venait de nous. Le mot est un terme diplomatique. Je ne sais si Buchanan eut des conversations à ce sujet avec mon successeur Terestchenko, car en ce moment j'avais déjà quitté le Gouvernement. »

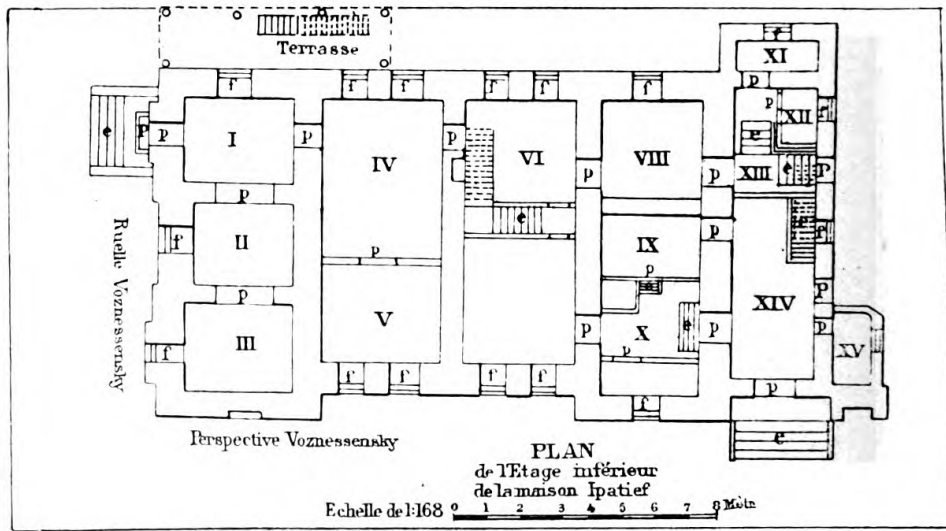
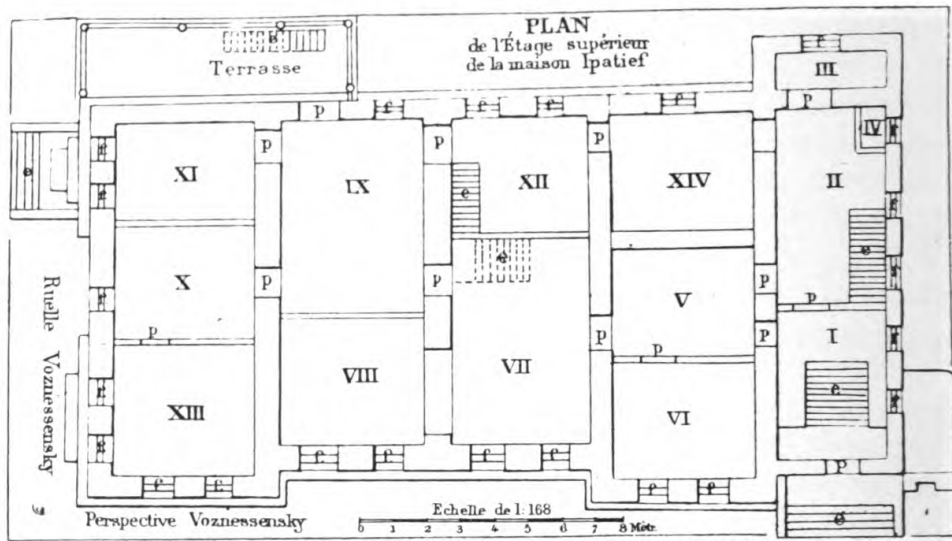
Interrogé sur cette question, Kerensky déposa : « Le Gou-

vernement Provisoire tenta de s'informer auprès du Gouvernement anglais de la possibilité du départ de la famille en Angleterre. Le Ministre des Affaires étrangères (au début Milioukof) entama des pourparlers avec Buchanan. A la suite de ceux-ci, Buchanan remit la réponse suivante à Terestchenko, successeur de Milioukof, réponse qui me fut communiquée ainsi qu'au Prince Lvof : « Le Gouvernement anglais ne juge pas possible d'offrir l'hospitalité à l'ex-Tsar avant la fin des hostilités ». Cette réponse fut examinée par le Gouvernement Provisoire dans une séance absolument secrète, dont il ne fut dressé aucun procès-verbal (1). »

L'Ambassadeur de Russie au Portugal, M. Botkine (frère du D^r Botkine qui périt avec la Famille Impériale), s'était maintes fois adressé à des membres du Gouvernement français, en les priant de sauver la Famille Impériale dont il pronostiquait le sort. Les nombreuses lettres que M. Botkine envoya entre le 25 juillet 1917 et le 2 juillet 1918 restèrent toutes sans réponse. Dans sa dernière lettre adressée à M. Pichon, M. Botkine écrivait : « Je dois constater à mon grand regret que jusqu'à présent tous mes efforts ont été vains, que toutes mes démarches sont restées infructueuses et que pour toute réponse je ne possède que les reçus des huissiers prouvant que mes lettres sont parvenues à destination. »

Faut-il s'étonner de ce que les Gouvernements alliés n'entreprirent aucune démarche pour sauver le Tsar ? La faute n'en incombe-t-elle pas au nouveau Gouvernement russe, qui avait dénoncé le Tsar comme un traître à la cause commune et préparant une paix séparée qui aurait été catastrophique pour les Alliés ? Comment les Gouvernements alliés auraient-

(1) J'ajoute qu'au moment de la mort de l'amiral Koltchak, je me trouvais à Kharbine, dans une situation des plus difficiles. Voulant à tout prix sauver les dossiers de l'enquête, je m'adressai par lettre en février 1920, à l'ambassadeur d'Angleterre à Pékin, M. Lampson, lui demandant de me donner la possibilité d'envoyer les documents en Europe. J'indiquais qu'il y avait des débris des corps des victimes et je soulignais le rôle des Allemands dans l'affaire. Le 23 février, le secrétaire de l'ambassadeur, M. Keef, vint me trouver et me transmit que l'ambassadeur avait télégraphié à Londres pour des instructions. Le 19 mars, la réponse du Gouvernement anglais me fut communiquée par M. Sley, consul britannique à Kharbine. Elle était négative. Le jour même j'allai trouver le général français Janin, qui se trouvait à Kharbine. Le général Janin répondit au général Dieterichs, qui m'accompagnait, et à moi-même, qu'il considérait la mission que nous lui confions comme une dette d'honneur envers un allié fidèle. Grâce au général Janin les dossiers furent sauvés et conduits en lieu sûr.



ils pu s'occuper de sauver le Tsar, alors que, tant en France qu'en Angleterre, l'opinion publique voyait en lui un traître ?

M. Nabokof, ancien Secrétaire général du Gouvernement Provisoire, a écrit dans ses mémoires (1) que « par l'acte de l'arrestation du Tsar on avait noué un nœud qui ne fut tranché qu'à Ekaterinenbourg ».

Il est certain que plusieurs membres du Gouvernement Provisoire ne jouèrent aucun rôle dans cette décision quelques-uns n'en avaient même pas été prévenus. Par les mémoires de Nabokof, nous apprenons que cette arrestation fut décidée dans le cabinet de travail du prince Lvof. Nabokof transmet un détail caractéristique : au moment où il y pénétra, l'acte d'arrestation de l'Empereur n'avait pas encore été signé ; mais les personnes qui devaient l'arrêter étaient déjà là. C'étaient les députés de la Douma : Kalinine, Gribounine et Verchinine.

En même temps qu'il envoyait ces députés à Mohilef avec la mission d'arrêter le Tsar, le prince Lvof expédiait au général Alexeief un télégramme dont la teneur est maintenant connue grâce aux mémoires de M. Mordvinof (2) ancien aide de camp de l'Empereur : « Le Gouvernement Provisoire a décidé de permettre au Tsar de se rendre librement à Tsarskoïe Selo pour quelque temps et de continuer ensuite sa route sur Mourmansk. »

Un des témoins interrogés pendant mon enquête, le général Loukomsky, a déposé : « Le 20 mars, le général Alexeief reçut du Gouvernement Provisoire un télégramme l'informant que celui-ci envoyait des gens pour *accompagner* l'Empereur à Tsarskoïe. J'affirme avoir vu moi-même ce télégramme. Je crois me rappeler qu'il était signé du prince Lvof, et j'affirme de la manière la plus catégorique qu'il n'y était nullement question d'une arrestation de l'Empereur et de l'Impératrice décidée par le Gouvernement Provisoire. Le sens du télégramme était que les personnes envoyées par le Gouvernement Provisoire devaient escorter l'Empereur, par attention pour le chef de l'Etat qui venait d'abdiquer. Je sais que les envoyés du Gouvernement Provisoire ne parlèrent à Alexeief de l'arrestation de l'Empereur qu'au moment où ce dernier se trouvait déjà dans le train qui devait l'emmenner à Tsarskoïe. »

(1) *Archives de la Révolution russe*, vol. 2.

(2) *Annales russes*, vol. 5.

Le Tsar n'avait aucune garde avec lui en quittant Mohilef, car il avait fait savoir par lettre au prince Lvof qu'il se mettait ainsi que sa famille sous la protection du nouveau chef d'Etat.

Jusqu'à présent nous avons admis que le Tsar pouvait être considéré comme légalement responsable vis-à-vis de son peuple. Mais nous savons que ceci n'est pas. Le Tsar, comme souverain héréditaire, tenait son pouvoir par droit de naissance : par droit il dirigea son peuple pendant de longues années; par droit il n'avait aucun compte à rendre à un tribunal humain. Aucune volonté terrestre ne pouvait toucher à lui, car il était la tête de la nation, dont il incarnait l'idée en sa personne. Ceux qui le privèrent de la liberté manifestèrent par là un mépris sans bornes à l'égard du peuple et commirent un attentat sur celui-ci.

Le peuple répondit par le silence à cet acte du nouveau pouvoir. Ce dernier n'en comprit pas le sens et manifesta son allégresse. Il se trompa et rapidement il resta seul, sans le soutien du peuple, face à face avec un terrible ennemi. Il se produisit un fait inouï dans l'histoire du pays : une armée de millions d'hommes se dispersa volontairement après l'abdication du Tsar et refusa de défendre sa Patrie. Les portes de notre demeure s'ouvrirent toutes grandes et deux forces ennemies du peuple y devinrent souveraines : l'une internationaliste — les Bolcheviks, l'autre nationaliste — les Allemands. Ces deux forces diffèrent en leur essence : l'une est la négation de tout principe national ; l'autre l'incarnation d'un égoïsme national démesuré. Mais cette différence elle-même les rapprocha : leur but était identique et leur haine égale contre la Russie nationale. Lorsqu'elles se virent menacées, le pays fut noyé dans le sang de ceux qui leur parurent dangereux par leur résistance nationale.

Le Tsar fut tué. Son meurtre était inévitable dans la marche générale des événements, car par son arrestation tout *vouloir* fut légitimé, c'est-à-dire le « droit au déshonneur, » suivant une expression du grand Dostoïevski. Et par cela même fut créé un danger comme notre Patrie n'en connut jamais de semblable dans le passé.

Ces deux forces furent-elles séparées par le sang du Tsar? C'est ce que j'ai considéré comme un devoir envers mon peuple d'élucider.

Je savais qu'un certain Ritzler, membre de la Mission du comte Mirbach — et son successeur après son assassi-

nat — avait joué un rôle très important à Moscou en 1918.

Je me décidai d'aller à Berlin pour chercher la vérité de ce côté. Le 14 juin 1921, je parvenais à avoir une entrevue avec Ritzler, qui consentit à me communiquer le contenu de certaines dépêches en possession du Gouvernement allemand. En septembre 1921, Ritzler me fit parvenir les copies de ces documents. Je donne ci-dessous la traduction de quatre d'entre eux :

1° La Mission de Moscou au Ministre des Affaires étrangères, 19 juillet 1918.

« Doit-on refaire de catégoriques représentations au sujet de la sauvegarde de l'Impératrice, en tant que Princesse allemande ? Étendre ces représentations au Tsarevitch serait dangereux, car les Bolcheviks savent vraisemblablement que les monarchistes sont enclins à le faire passer au premier plan. La méfiance des Bolcheviks à l'égard d'une contre-révolution allemande s'est encore accrue à la suite des déclarations du général Krasnof. »

2° La Mission de Moscou au Ministère des Affaires étrangères. Le 20 juillet 1918.

« Hier, j'ai dit à Radeck et à Vorovski que le monde entier jugera de la façon la plus sévère l'exécution du Tsar et que l'ambassadeur impérial doit les mettre en garde de la façon la plus catégorique contre tout attentat qu'ils continueraient à commettre. Vorovski a répondu que le Tsar avait été fusillé, parce que sans cela les Tchéco-Slovaques se seraient emparés de lui. Radek a exprimé l'opinion personnelle que si nous manifestions un intérêt particulier aux dames de la Famille Impériale de sang allemand, on pourrait leur donner libre passage pour quitter la Russie. Peut-être pourrait-on réussir à délivrer l'Impératrice et le Tsarevitch comme compensation dans la question du bataillon, au nom de l'humanité (1). Ritzler. »

3° Ministère des Affaires étrangères au Chargé d'Affaires à Moscou, 20 juillet 1918.

(1) Après l'assassinat de Mirbach les Allemands demandèrent à faire entrer un de leurs bataillons à Moscou. Les Bolcheviks refusèrent. Les Allemands étaient prêts à faire des concessions : ils voulurent compenser l'abandon de leur projet en exigeant que des mesures soient prises pour la sûreté des Princesses de sang allemand, et avec elles de l'Héritier.

Sverdlof fut certainement au courant de cette question, et c'est pourquoi en annonçant le 18 juillet l'« exécution » de l'Empereur, il eut soin d'appuyer sur les noms de l'Impératrice et de l'Héritier en déclarant

« D'accord pour représentations en faveur de la Famille Impériale. Busche ».

4° La Mission de Moscou au Ministère des Affaires étrangères, 23 juillet 1918.

« J'ai fait la démarche nécessaire *en faveur de la Tsarine et des Princesses de sang allemand*, en insistant sur l'impression produite par le meurtre du Tsar sur l'opinion publique. Tchicherine a écouté les représentations en silence. Ritzler ».

Souvenons-nous de la réponse hautaine du comte Mirbach aux hommes d'Etat russes qui étaient venus le prier de prendre des mesures pour sauver le Tsar. La voici, telle que nous la rapporte M. Krivocheïne : « Malheur aux vaincus... le sort du Tsar russe dépend uniquement du peuple russe. Si nous avons à nous préoccuper de quelque chose, c'est de la sûreté des Princesses allemandes se trouvant en Russie. »

On voit que ces paroles reflètent exactement l'esprit des documents ci-dessus.

En comparant ces données avec celles qui ont été réunies par l'enquête, je suis complètement convaincu que la mort du Tsar ne pouvait faire hésiter les Allemands, et que l'assassinat d'Ekatérinenbourg fut le résultat de leur accord avec les Bolcheviks.

Un vieux Procureur, qui pendant de longues années a dirigé la lutte contre l'espionnage allemand en Russie, me dit un jour au cours d'une de ses dépositions : « En se préparant longtemps d'avance à la guerre, l'Allemagne avait adopté tout un système de lutte basé sur des principes scientifiques et consistant en l'étude très approfondie et systématique de son futur adversaire. Elle avait compris longtemps avant la guerre qu'elle ne pourrait en sortir victorieuse, sans une connaissance approfondie de toutes les ressources de la Russie. » Je crois que cette définition du rôle que l'Allemagne jouait en Russie est des plus justes. Depuis longtemps elle avait pénétré dans toutes les sphères de la vie russe. Admirablement

qu'ils étaient vivants. Par là il liquidait la question du bataillon. Pour Golostchekine, qui annonça à Ekatérinenbourg la mort du Tsar, il n'y avait aucune nécessité de souligner les noms de l'Impératrice et de l'Héritier et il déclara que toute la Famille Impériale avait été évacuée. La même raison explique pourquoi les Bolcheviks, en annonçant que les Grands-Ducs prisonniers à Alapaïevsk avaient été emmenés par des bandits, passèrent sous silence le nom de la grande-duchesse Elisabeth Feodorovna, princesse de sang allemand pour laquelle les Allemands avaient exigé qu'on prit des mesures de sûreté.

au courant de tout ce qui concernait la Russie, l'Allemagne a pu interpréter exactement la psychologie de l'opinion publique russe et l'influencer à sa guise, à l'encontre de nos Alliés qui, eux, n'ont jamais pu voir clair dans « l'imbroglio russe ».

La menace de l'avance allemande sur Paris en 1918 inquiéta fort les Alliés, et fit revenir sur le tapis la question d'une intervention armée en Russie. Le 1^{er} mars 1918, une dépêche circulaire fut envoyée de Paris par la conférence des ambassadeurs russes aux différents représentants russes à l'étranger : « Les pourparlers avec le Japon sont prévus sur les bases suivantes : L'action sera envisagée comme l'entrée en guerre effective du Japon contre l'Allemagne, et sera entreprise après accord préalable de tous les pays luttant contre l'Allemagne et avec leur garantie collective de l'évacuation complète de la Russie à la fin des hostilités. On prévoit l'envoi de corps expéditionnaires dans le cas où le Japon pourrait atteindre l'Oural et y concentrer des forces sérieuses. Les buts de l'opération seront de préserver la Sibérie de la pénétration militaire et économique de l'Allemagne, d'empêcher la fuite des prisonniers de guerre, de créer une menace réelle sur le front oriental allemand, de former un centre de ralliement pour les éléments patriotiques russes et un centre pour le matériel, en cas d'une reprise d'hostilités contre l'Allemagne. »

On voit par là l'importance qu'acquéraient à ce moment les événements de Sibérie. Pendant que M. Lloyd George, tout en prétendant au rôle de dictateur mondial, faisait preuve d'une ignorance totale des choses de Russie, les Allemands, eux, se rendaient parfaitement compte que la présence du Tsar et de l'Héritier en Sibérie créait une menace directe à leur domination en Russie. Ils tentèrent donc de les emmener de Tobolsk en un lieu où leur présence serait moins gênante pour eux.

Mais cette fois les intérêts des Soviets ne concordaient pas avec ceux de l'Allemagne, et les Bolcheviks retinrent le Tsar à Ekaterinenbourg, comme nous l'avons vu dans un chapitre précédent. Peu de temps après, le mouvement de l'Armée sibérienne sur Ekaterinenbourg se précisait. Cette armée combattait au nom de la Russie nationale, et avait fait sienne la devise léguée par le Tsar : fidélité à la cause alliée. A ses côtés marchait l'armée tchéco-slovaque. Or, si les Bolcheviks craignaient que le Tsar ne fût emmené par les Allemands, ils

ne redoutaient pas moins qu'il fût libéré par l'Armée sibérienne. C'est pourquoi Moscou décida sa mort.

Les Allemands furent alors placés devant le dilemme suivant : sauver le Tsar en rompant avec les Bolcheviks, ou se désintéresser de son sort, en conservant leurs bons rapports avec les Soviets. Ils se rendaient parfaitement compte qu'aucun parti russe favorable à l'Allemagne ne pourrait prendre la place des Bolcheviks, car aucun parti national ne voudrait accepter le traité de Brest-Litovsk. Les Allemands firent leur choix et achetèrent leur alliance avec les Bolcheviks au prix du sang du Tsar.

Voilà ma conviction profonde, basée sur les données réunies par mon enquête...

Il circule parmi les émigrés russes beaucoup de légendes affirmant que le Tsar est encore en vie ; or, nous savons que les Bolcheviks n'ont jamais fait mystère du sort de l'Empereur, et qu'ils se sont au contraire ouvertement vantés de l'avoir « mis à mort au nom du peuple russe ». D'où viennent donc ces légendes, et dans quel but les répand-on ?

L'enquête a réuni une documentation volumineuse sur ce sujet. Comme toutes les données mènent finalement au même résultat, je me bornerai à citer un seul exemple.

En été 1918, pendant l'occupation de l'Ukraine par les Allemands, il se trouvait à Kief un certain comte Alvensleben. Ce personnage appartenait au Service diplomatique allemand, et fut attaché d'abord au maréchal Eichorn, puis, après l'assassinat de celui-ci, à Kirbach. Pendant le gouvernement de l'hetman Skoropadsky, Alvensleben joua un rôle politique des plus importants en Ukraine. Il passait pour russophile et monarchiste, et était très populaire dans les milieux aristocratiques russes. Il entretenait en particulier d'excellents rapports avec M. Bezak et le général prince Dolgoroukof, qui fut commandant des troupes anti-bolchevistes en Ukraine.

Le prince Dolgoroukof a déposé : « Je me rappelle très bien que le 5 ou le 6 juillet 1918 Bezak m'avisa par téléphone qu'Alvensleben venait de lui annoncer sa visite pour lui communiquer une nouvelle importante. Je me rendis chez Bezak... Alvensleben nous dit que l'Empereur Guillaume voulait à tout prix sauver l'Empereur Nicolas II, et qu'il avait pris des dispositions à cet effet... Il nous avertit qu'entre le 16 et le 20 juillet nous apprendrions que l'Empereur avait été

mis à mort. Il nous avertit que, de même que les bruits qui avaient couru en juin sur la mort de l'Empereur, cette nouvelle serait fautive, mais qu'il était nécessaire qu'elle fût répandue dans l'intérêt même de l'Empereur. Il nous pria de tenir cet entretien secret, et de faire croire, le moment venu, que nous étions convaincus de la mort de l'Empereur. Le 18 ou le 19 juillet, les journaux de Kief annonçaient que l'Empereur avait été mis à mort à Ekaterinenbourg et que la Famille Impériale avait été emmenée en lieu sûr. Je fus abasourdi, je l'avoue, par la façon dont Alvensleben était renseigné à l'avance. »

Des prières pour l'Empereur défunt eurent lieu dans les églises de Kief. « Le bruit ne tarda pas à se répandre, ajoute le prince Dolgoroukof, qu'Alvensleben avait *pleuré* pendant le service funèbre, Bezak et moi nous étions stupéfaits de voir avec *quelle habileté cet homme jouait son rôle.* »

Voilà où il faut chercher l'origine des légendes qui circulent sur la survivance de l'Empereur. Elles sont nécessaires aux Allemands, non aux Bolcheviks.

On y trouvera peut-être aussi l'explication du meurtre du grand-duc Michel, car les faux bruits du mois de juin — auxquels faisait allusion Alvensleben — n'avaient pas servi à cacher la mort de l'Empereur, mais bien celle du grand-duc Michel.

C'est par des manœuvres de ce genre que les Allemands cherchaient à masquer, aux yeux des patriotes russes, la véritable nature de leurs rapports avec les Bolcheviks et le danger mortel que leur travail souterrain faisait courir depuis des années à la Russie.

On dira peut-être que ce danger était entretenu en haut lieu, dans la personne de Raspoutine.

Je suis fondé à penser, me semble-t-il, qu'on ne peut me reprocher de vouloir fermer les yeux sur les faits, et de n'avoir pas cherché à établir par tous les moyens en mon pouvoir la vérité objective.

Oui, Raspoutine était dangereux pour la Russie. C'était un phénomène profondément antinational dans la vie de la nation. Nous avons vu son influence sur l'Impératrice et la raison de cette influence : la maladie. L'Impératrice ne fut pas sa *complice*, mais sa *victime*. Le mensonge et les menaces assurèrent la situation de Raspoutine auprès de la Famille Impériale.

On peut juger différemment la personnalité de Raspoutine et avoir sur lui les opinions les plus contradictoires. Mais il est impossible de ne pas voir qu'étant données sa colossale ignorance et en même temps son énorme activité, cet homme était mené par d'autres et poussé par des forces organisées. Kerenski fut obligé de le reconnaître : « Pendant la guerre, dit-il à l'instruction, derrière Raspoutine, j'en suis convaincu, se dressait une autre figure que nous n'avons malheureusement pas pu démasquer. » Si des figures de ce genre sont rarement démasquées, elles ne peuvent cependant jamais tenir secrets les intérêts qu'elles poursuivent.

Je lie l'apparition de Raspoutine dans les hautes sphères à deux des faits les plus importants de l'histoire russe.

La guerre franco-prussienne, qui se termina par la victoire de l'Allemagne, prépara le choc futur des nations. Cette guerre, en transformant la structure économique de l'Allemagne, posa devant la Russie le dilemme suivant : tomber sous la dépendance économique de l'Allemagne — ou la combattre. L'Empereur Alexandre III, en choisissant, fixa les destinées historiques de la Russie. Son fils Nicolas II suivit ses pas. Après les essais infructueux de l'Allemagne pour transformer la politique extérieure de la Russie dans les années qui suivirent la guerre russo-japonaise, le rôle de la Russie, comme ennemie de l'Allemagne dans le futur conflit mondial, était marqué avec précision.

A la même époque eut lieu un second fait d'une importance capitale : le 17 octobre 1905, la Russie arriva à un tournant de sa route historique naturelle. A la fin de 1905, Raspoutine sortit de son milieu et, au début de 1906, apparut à Pétersbourg. La guerre entre l'Allemagne et la Russie ne commença pas en 1914. Elle fut précédée par des manœuvres préparatoires plus ou moins apparentes. Pendant tout le temps, sous l'impulsion de ses inspireurs, l'activité de Raspoutine garda un caractère entièrement identique : il fut l'instrument de la destruction de l'Etat russe. Ce fut surtout grâce à lui que s'envenimèrent les rapports entre le Souverain et la Douma. Il fut le levier dont se servirent nos ennemis pour entraver les rapports réguliers du pouvoir et de la représentation populaire, ce qui empêcha l'établissement d'une monarchie constitutionnelle, gage non seulement du développement, mais même de l'existence de la Russie.

L'ignorance de Raspoutine permit ce travail de sape et on

peut penser qu'on se servait de lui, non seulement sans qu'il en eût conscience, mais même sans qu'il en fût informé.

Même après sa mort, les Allemands eurent recours à son influence. Car à Tobolsk, pour tenir le Tsar sous observation et pour lutter contre les patriotes russes qui venaient à son secours, ils se servirent d'un de leurs agents auquel ils avaient fait épouser la fille de Raspoutine... Ce fut le prélude du drame.

Le danger était double. Ceux qui se tenaient derrière Raspoutine menaçaient le Tsar d'abord, la société ensuite. Et ce danger se manifestait également des deux côtés.

Raspoutine ébranlait la santé de l'Impératrice, et je suis enclin à croire qu'il se servait pour cela de procédés hypnotiques. Ceux-ci lui étaient familiers. Le fait est confirmé non seulement par le prince Youssouf, mais aussi par un personnage aussi autorisé que l'ancien directeur du département de la police S. P. Bélétzki : ce dernier affirme, dans ses notes à la veille de sa mort, qu'en 1913 Raspoutine prenait des leçons d'hypnotisme auprès d'un spécialiste de Petrograd (1).

L'état de santé de l'Impératrice ne pouvait pas ne pas influencer sur l'Empereur.

De l'autre côté, Raspoutine jetait le désarroi dans la conscience publique, car il y faisait naître un large mécontentement, qui se tournait contre l'Empereur lui-même.

Les événements de Tobolsk, que je viens d'appeler le prélude du crime, eurent lieu lorsque Raspoutine avait déjà disparu. Jusqu'à la fin l'Impératrice lui resta fidèle et elle marcha à la mort avec le collier qu'il lui avait donné.

Tout cela prouve que Raspoutine ne devait pas sa situation à sa personne, mais au principe qu'il paraissait représenter à Leurs Majestés. Et ce principe était l'idée religieuse et nationale. Cette idée qui fut la source de l'influence de Raspoutine fut aussi sa limite. Raspoutine n'osait aller au-delà se lancer ouvertement dans le domaine de la politique, car alors les desseins secrets de ceux qui le dirigeaient seraient devenus trop apparents. On sait que Raspoutine s'opposait à la guerre contre l'Allemagne, qu'il fit tout son possible pour en retenir le Tsar, et que d'une façon voilée il essayait d'orienter l'Impératrice vers l'acceptation graduelle de l'idée d'une paix séparée. Quels résultats a-t-il obtenu ?

(1) Byloïé, n° 20.

Cette guerre sans précédent doit être continuée jusqu'à la victoire complète. Celui qui en ce moment pense à la paix ou la désire est un traître à la Patrie. Je sais que chaque loyal soldat pense ainsi. Voilà les paroles d'adieu que le Tsar, qui venait d'abdiquer, adressa à l'armée russe. Arrêté comme traître, il fut emmené au milieu du silence de l'armée et avec la complicité de ses chefs. Comment répondit-il à cela ? Nous l'avons vu dans la déposition de Kerensky.

J'ai dans mes dossiers quelques documents dont la publication m'apparaît encore prématurée. Ils attendront leur heure. On verra alors combien l'Empereur fut grand dans ses souffrances, dans son amour infini pour le peuple russe, car, malgré les souffrances parfois intolérables auxquelles le soumettait cette écume du peuple russe, la seule chose qu'il redoutait plus que tout, c'était d'être éloigné de son peuple.

Pendant de longues années la vie a dû être pour lui incontestablement très dure, car les deux êtres qui lui étaient le plus cher et le plus proche — l'Impératrice et l'Héritier — étaient malades ; ce fut pour lui une indicible torture que d'assister, impuissant, à leurs souffrances.

Les efforts de ceux qui se cachaient derrière Raspoutine étaient surtout tournés contre lui ; il résista victorieusement à leurs intrigues et resta jusqu'à la fin notre Tsar national.

Le danger causé par Raspoutine eut d'autres résultats sur nous-mêmes. Là où il n'y avait qu'une femme aux nerfs malades dont Raspoutine exploitait le mysticisme, les meilleurs d'entre nous virent un dessein réfléchi. D'autres feignirent d'y voir une intrigue infâme et se servirent de cette calomnie en s'en faisant une arme pour s'emparer du pouvoir.

Empoisonnés par le Raspoutinisme, ce produit de la propagande ennemie, nous crûmes que ce pouvoir du Tsar — cette force qui tant de fois avait sauvé la Russie — était la source du mal. Et ainsi d'un effort commun nous avons touché au souverain : une fois la première impulsion donnée, nous n'étions plus maîtres d'en modifier le cours et ne pouvions plus changer un iota à la succession naturelle et inexorablement cruelle des événements.

Le peuple conserva le trait fondamental de son caractère : son indifférence passive, née de toute une suite de facteurs historiques. Il accepta le nouveau pouvoir républicain comme une chose vide et, refusant de soutenir les armées « blanches », il resta sourd à toutes les tentatives de sauver

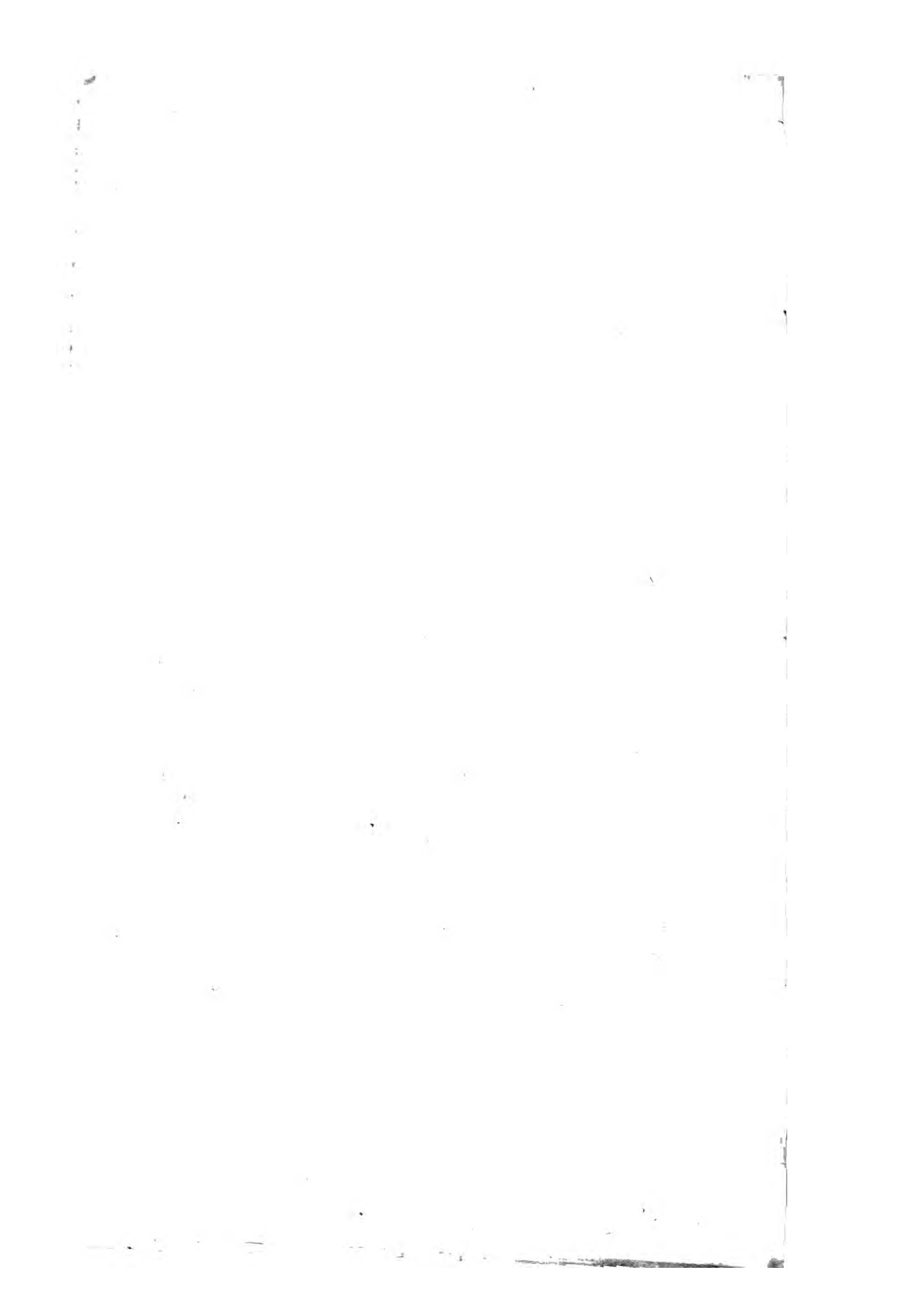
la Patrie, car il n'y trouvait pas le *stimulant de l'obligation*.

A l'opposé du Tsar, nous n'avons pas résisté au danger dont nous menaçaient ceux qui se cachaient derrière Raspoutine : nous avons accompli ce dont ils avaient besoin, nous avons fait de notre Patrie l'arène de la mort de nos forces nationales et du triomphe des forces étrangères.

Si, par la faveur du sort, ces douleurs inouïes prennent fin avant que la source de l'esprit national soit tarie dans le peuple russe, si sur le drapeau des générations futures sont de nouveau un jour inscrits les mots : « Grande Russie », cela signifiera que nos descendants sont guéris de la maladie de leurs pères et qu'ils ont rassemblé leurs forces morales dispersées. Il n'est donné à personne de savoir quelle sera la couleur nationale de ce drapeau. Mais il est incontestable que son existence même est impossible en dehors de la conscience de l'honneur national et de la représentation du passé.

Alors dans ce passé, rendu si sombre par leurs pères, nos fils rencontreront un homme dont le destin a été d'être soumis aux manifestations les plus cruelles de l'injustice humaine. Malgré un insupportable martyre, cet homme jusqu'à son dernier souffle a conservé un immense amour pour le peuple russe, et, dans son baignoir de Sibérie, il a sauvé au moment nécessaire l'honneur de ce peuple, qui l'avait perdu avec ses nouveaux chefs dans la lutte contre un ennemi tout puissant.

Et cet homme est l'Empereur Nicolas II.



APPENDICE

Liste des objets ayant appartenu à la Famille Impériale qui furent retrouvés à Ekaterinenbourg.

A. — DÉBRIS DÉCOUVERTS DANS LES POÊLES DE LA MAISON IPATIEF.

1. Un écrin recouvert à l'extérieur de moire lilas et doublé à l'intérieur de satin blanc, de la maison Faberger.
2. Un porte-monnaie de cuir brun, avec fermoir en cuivre.
3. Des débris d'un tissu uni.
4. Des débris d'un entre-deux noir.
5. Une boucle et une agrafe brûlées de jarretelles de dame.
6. Une boucle de bretelles en fer.
7. Les débris d'un tissu avec deux petits anneaux.
8. Une petite feuille de papier à lettre sur laquelle on distingue écrits à l'encre les mots suivants : « Siednef... Nostalgie... chagrin... profond... »
9. Une petite planche du cadre d'une icône portant sur son revers l'inscription suivante : « X. V. 1916. A. »
10. Un petit couvercle de coffret.
11. Un petit cercle en métal, et appartenant sans aucun doute au même coffret.
12. Une poignée de bronze, d'un petit coffret.
13. La lame de fer d'un calendrier de la maison Sytine.
14. Un petit tube de verre jaune avec des boutons.
15. Des morceaux brûlés du manche d'une brosse à dents.
16. Deux morceaux semblables de verre blanc, appartenant à un objet rond.
17. Quatre débris de verre.
18. Une fine lamelle de cuivre.
19. Deux morceaux d'une soucoupe en porcelaine.
20. Un morceau rond d'un autre objet en porcelaine.
21. Des tiges de fleurs artificielles, tombant en cendre au toucher.
22. Une petite fiole de verre au goulot à filets en spirales.
23. Un petit morceau brûlé d'étoffe de soie.
24. Deux morceaux d'étoffe.
25. Un galon d'une épaulette de général de la suite, portant cousu le monogramme « N. II » et la couronne.

26. Une petite boîte métallique d'aiguilles de gramophone.
27. Une tête d'épingle en porcelaine avec les initiales S. V.
28. Des débris de brosses à dents et à ongles.
29. Des débris de dominos en porcelaine.
30. Deux ferrures d'un objet indéterminé.
31. Des morceaux de vaisselle de porcelaine.
32. Deux serrures.
33. Une boucle de ceinture.
34. Des débris d'épaulettes.
35. Des débris d'objets de verre.
36. Des débris métalliques de cadres.
37. Une baleine de corset métallique.
38. Deux chandeliers métalliques.
39. Un dé.
40. Des épingles à cheveux, des aiguilles et des épingles.
41. Deux pinces à sucre.
42. Deux hameçons.
43. Le revers métallique d'un calendrier.
44. Des clous et autres débris de métal.
45. Un réseau métallique.
46. Le sommet d'un couvercle rond en bois avec un dessin.
47. Cinq morceaux d'un métal brillant fondu.
48. Une petite boîte en porcelaine avec un couvercle métallique.
49. Le corps métallique d'un outil à repasser les rasoirs.
50. Sept parties métalliques de fermoirs divers de cadres, de porte-monnaie, de sacs à main.
51. Huit morceaux de baguettes ovales de deux petits cadres, l'un noir, l'autre bleuâtre.
52. Deux corps métalliques de cadres pliants avec fermoirs.
53. Quatre boucles métalliques de trois systèmes différents.
54. Six portes de petits coffrets ou cadres.
55. Débris de minuscules fioles de verre.
56. Morceau d'une poignée en gutta percha.
57. Un bouton de manchette.
58. Une petite clef.
59. Le bec d'une petite lampe.
60. Un bec à mèche et un écusson ovale avec un couvercle métallique.
61. Le bouchon d'un coussin à air.
62. Un petit tube de verre.
63. Des débris métalliques, de petits anneaux, des bouts de fuseaux.
64. Une petite boîte métallique à aiguilles de gramophone, avec des boutons de dame.
65. Deux croix de mica.
66. Des aiguilles à tricoter.
67. Des fils d'argent d'un galon.
68. Des morceaux d'argent, fondus avec d'autres métaux.
69. Des débris de brosses en bois avec six petites boules et une chaînette.
70. Une épingle avec des graines de verre enfilées.

71. Six morceaux de bois, de verre et de terre glaise.
72. Quatre douilles de revolver, système Nagan.
73. Une monture en cuivre, une lamelle de cuivre et un petit tube de cuivre aplati.
74. La monture métallique d'un sac à main de dame.
75. Un petit sac à main, noir.
76. Un morceau de mouchoir, marqué d'un « A », apparemment appartenant à Demidova.
77. Quelques petits morceaux d'un cadre détruit.
78. Un morceau d'étole enlevé à une icône.
79. Une petite carte à jouer (le 8 de carreau).
80. Un petit morceau de soie vert sombre et d'un ruban de velours noir.
81. Un monogramme métallique : « 18 $\frac{20}{\text{VIII}}$ 9..... »
82. Des fils d'argent d'un galon et d'un cordon.
83. Une cocarde d'officier.
84. Du fil d'archal.
85. La planchette d'une icône.
86. Un petit coussin de soie avec la monture d'une icône.
87. Deux planchettes métalliques.
88. Des bouts de carton.
89. Des débris d'une lettre.
90. Les débris d'un cadre métallique avec verre.
91. Dix plumes d'acier.
92. Quatre boucles d'homme, marque tailleur Lidval, six petits boutons militaires avec aigles, trois boutons de dame en verre, des restes de boutons de bois et de nacre.
93. Quelques morceaux de bas de soie de dame, à jour, un talon de chaussure d'homme avec des restes de ferrure.

B. — OBJETS TROUVÉS DANS LES POÊLES ET LES DÉTRITUS
DE LA MAISON POPOF.

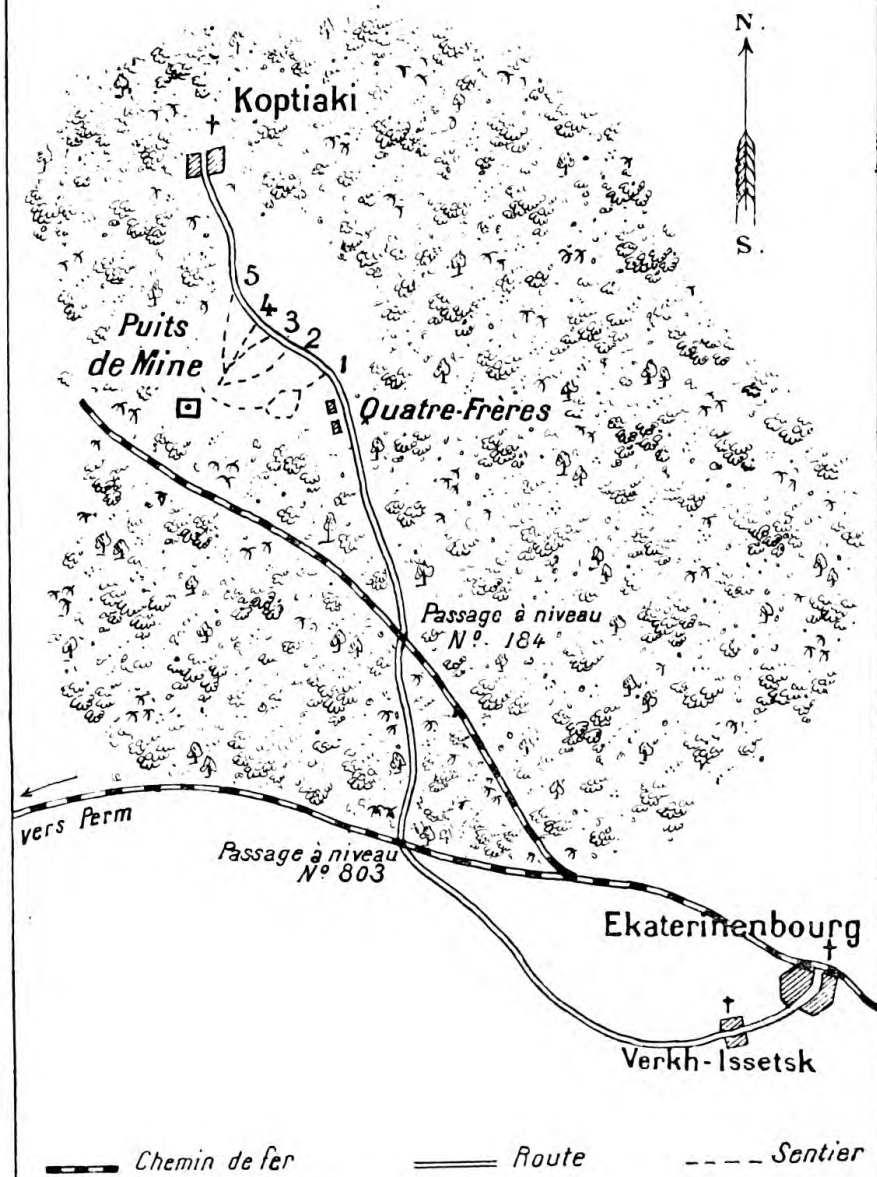
94. Une boîte en carton avec dix verres pour lanterne magique.
95. Une icône en bois ovale, de l'Ange Sauveur, portant sur sa face antérieure une fente produite par un coup, et sur sa face postérieure cette inscription au crayon noir, de la main de l'Impératrice : « Le Christ est ressuscité, 25 mars 1912, Livadia ».
96. Trois bobines « Kodak » 12 1/2 sur 10.
97. Trois plaques de métal provenant sans doute d'une valise ; sur l'une se trouve le monogramme « A. F. ».

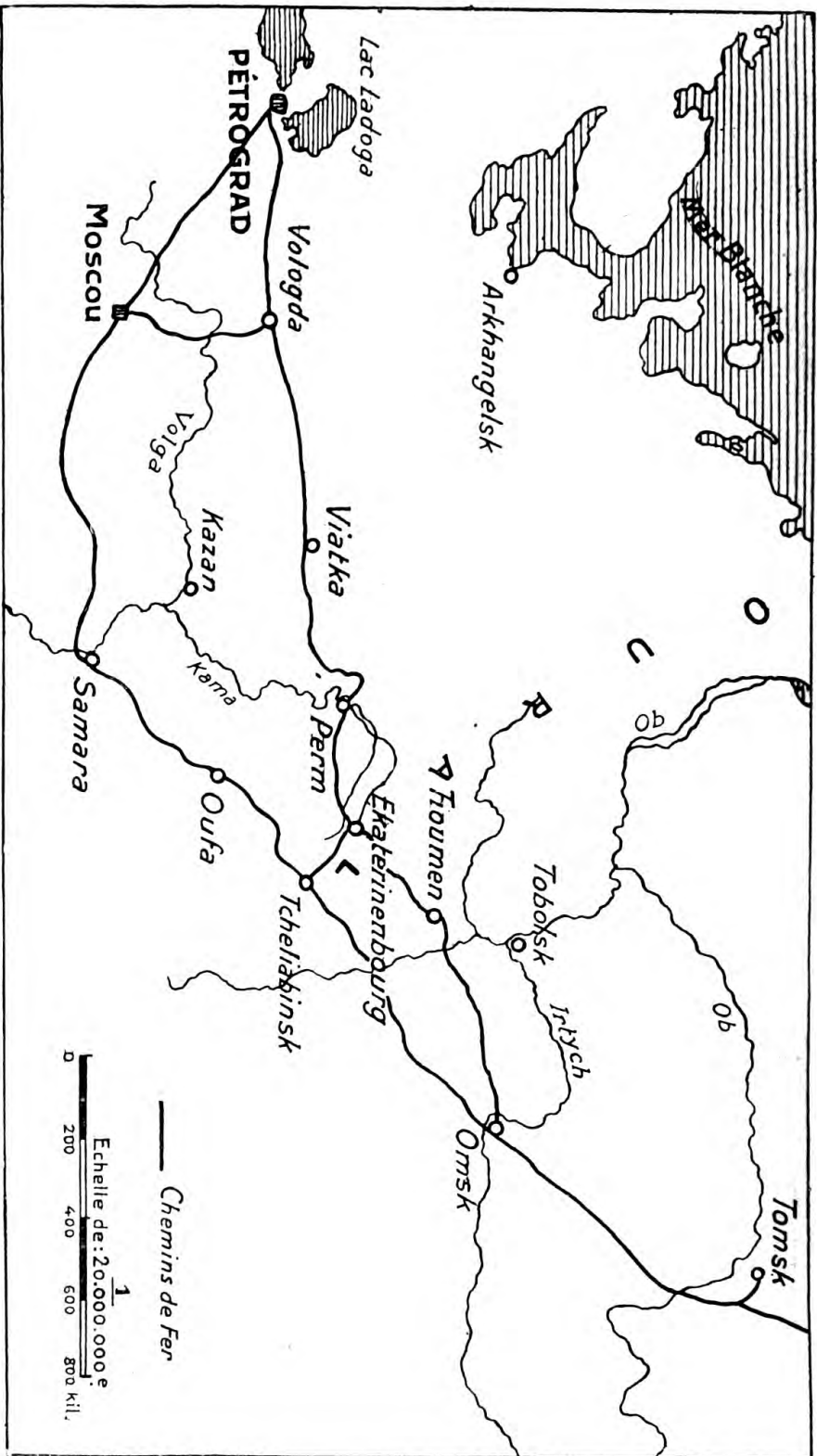
C. — OBJETS TROUVÉS DANS LA FOSSE AUX ORDURES
DE LA MAISON IPATIEF.

98. Une icône en bois avec un petit anneau métallique tordu. Il est impossible d'y distinguer la figure du Saint. Derrière, l'Impératrice a écrit au crayon de sa main : « Sauve-nous et conserve-nous, Maman 1917, Tobolsk ». Au-dessous de l'inscription une croix a été dessinée.

99. Une icone en bois. Impossible d'y distinguer la figure du Saint. Sur le derrière on voit les restes d'une inscription en vieux-slave où seul le mot : « les affligés » est déchiffrable.
100. Une blouse blanche de marquise, de femme âgée, avec entre-deux, et brodée à points plats.
101. Un mouchoir blanc de dame, en batiste.
102. Un sac à main en soie noire.
103. Un petit ruban rose de soie à reflets gris.
104. Un col noir de moire usagé, portant cousu un ruban de l'ordre de Saint Vladimir, coupé à l'endroit de la croix.
105. Un petit ruban de Saint-Georges, long de 6 pouces 1/2, large d'un pouce, souillé de boue.
106. Une cocarde d'officier.
107. Une petite boîte de verre.
108. Un flacon à moitié rempli d'eau avec l'image de saint Siméon de Verkhotourié.
109. L'image dans un cadre métallique de saint Séraphin, le Thaumaturge de Sarovo.
110. L'image sur émail de saint Siméon de Verkhotourié.
111. Un petit flacon avec de l'eau, portant l'inscription : « Ta foi te sauvera. Monastère de la Sainte Trinité ».
112. Six flacons de différentes grandeurs contenant des produits pharmaceutiques.
113. Un morceau de cuir brun avec dessins repoussés d'un sac à main ou d'un réticule.
114. Un petit tube de verre avec de la poudre blanche.
115. Un petit cadre rond à photographie, aux bords intérieurs et extérieurs ornés d'une baguette de cuivre.
116. La monture d'un cadre métallique.
117. Une petite breloque avec une photo dont l'image a été rendue méconnaissable.
118. Une breloque ovoïde avec les lettres gravées « X. V. »
119. Une lamelle de cuivre d'un nécessaire marquée d'une couronne.
120. Le verre rond d'un cadre à photographie.
121. Un petit flacon en forme de carafe avec une poudre.
122. Un tube de plomb avec de l'onguent.
123. Le couvercle en métal blanc d'une boîte à savon.
124. Un bocal métallique.
125. Un morceau d'une tasse à thé en faïence.
126. Un flacon avec de l'onguent.
127. Le couvercle en cuivre d'une boîte à poudre.
128. Un petit flacon d'odeur avec un pulvérisateur de cuivre.
129. Une épaulette de général.
130. Une cocarde de soldat.
131. Quatre petits bateaux d'étain et un petit cavalier d'étain, jouets d'enfants.
132. Une pièce de 5 kopeks.
133. Un camée de grandeur moyenne, de Pompeï, représentant un profil de femme.
134. Trois boules de loto, avec les chiffres 1, 4, 9.
135. Six cubes de bois pour constructions, jouets d'enfant.

Croquis du Puits de Mine





136. Le couvercle en faïence d'une soupière.
137. Un dé de métal.

Tchemodourof déclara que les numéros 100-103 inclus appartenaient à Anna Stepanovna Demidova. « Le sac à main n° 102, dit-il, pendait sur le mur près du lit. Demidova ne s'en séparait pas et y conservait les objets qui lui étaient toujours nécessaires. Le col noir d'uniforme avec ruban de Vladimir (n° 104) appartenait au docteur Eugène Serguievitch Botkine. Il le portait toujours avec la croix de Vladimir, 3^e degré. Quant au ruban de Saint-Georges (n° 105), il a été enlevé à la capote dont ne se séparait jamais l'Empereur. »

Voici ce que dit Tchemodourof au sujet des deux icônes, n° 98 et 99 : « Elles appartenaient à la Famille Impériale et se trouvaient dans la grande chambre à coucher. » D'après Tchemodourof, la cocarde d'officier et la petite boîte de verre appartenaient à l'Empereur — les n° 108-123 inclus à l'Impératrice : le cadre n° 117 contenait le portrait de son frère et la breloque n° 117 celui de ses parents — les n° 124-128 inclus aux Grandes-Duchesses — l'épaulette de général (n° 129) au prince Dolgorouki — les n° 130-135 inclus au Tsarevitch — le n° 136 à la vaisselle de l'Empereur et le dé (n° 137) à Demidova.

D. — ICONES TROUVÉES DANS LA MAISON IPATIEF
ET DANS SES DÉPENDANCES.

138. Image du Divin Sauveur, de grande dimension, à bordure brune. Sur le derrière il y a une croix dessinée et l'inscription : « Sauve-nous et protège-nous — 25 mai 1913, de A. V. Moscou. »
139. Image du Divin Sauveur, de grande dimension, à bordure brun clair, portant sur le derrière l'inscription : « Ts. S. Anastasie 1914, 5 juin. »
140. Image du Divin Sauveur, de dimension moyenne, à bordure brune. Sur le derrière est dessinée au crayon une croix, accompagnée de l'inscription : « Sauve-nous et protège-nous, de A. 1913. »
141. Image du Divin Sauveur, de dimension moyenne à bordure grise.
142. Petite image du Divin Sauveur, dans un cadre de bois à baguette noir et or.
143. Petite image du Divin Sauveur, portant à son revers une inscription anglaise, dont les mots suivants seuls ont pu être déchiffrés : « God... protect you... to Rose who love you. Mai-10-1909. »
144. Petite image du Divin Sauveur, dans un petit cadre métallique, portant gravé par derrière : « Celui qui souffre dans sa chair cesse d'être un pécheur. Lorsque la douleur grandit en nous, le Christ augmente notre espérance dans le salut qu'elle nous vaut. »
145. Petite image du Sauveur, gravée et ornée, sur une lame de fer blanc, à support de bois. Par derrière on lit les traces

- de l'inscription : « Cette image appartenait à notre cousine lorsqu'elle mourut.... »
146. Une grande image de la Vierge de Potchaief, le revers est tendu de velours bleu.
 147. Une grande image ancienne de la Vierge, sur bois, en noir sur fond rouge.
 148. Une grande image de la Vierge de Tobolsk, avec une bordure bleue autour de l'icône, portant par derrière une croix dessinée et cette inscription de l'Impératrice : « Sauve-nous et protège-nous. — Noël 1917. Tobolsk. Alexis. »
 149. Une petite icône de la Vierge de Tobolsk.
 150. Une image, grandeur moyenne, de la Très Sainte Vierge d'Abalak, en couleurs, portant par derrière un dessin de la croix, et cette inscription de la main de l'Impératrice : « A notre chère Tatiana, bénédiction du 12 janvier 1918. Tobolsk. Papa et Maman. »
 151. Petite image de la Vierge, joie des affligés, en couleurs, portant par derrière cette inscription de la main de l'Impératrice : « T. N. 27 février 1913. Ts. S. De la part de Maman. »
 152. Une grande image de la Vierge de Kolomna, sur bois.
 153. Petite image de l'apparition de la Très Sainte Vierge, avec l'inscription par derrière : « De la part d'Any, 1916. T. N. »
 154. Une petite image de la Très Sainte Vierge, en couleurs, portant par derrière cette inscription de la main de l'Impératrice : « A notre chère Olga, bénédiction de Papa et de Maman. Spala, 3 nov. 1912. »
 155. Petite image de la Très Sainte Vierge d'Abalak en couleurs, portant par derrière cette inscription de la main de l'Impératrice : « T. Sauve-nous et protège-nous. Maman. Noël 1917. Tobolsk. »
 156. Même image avec même dessin et inscription.
 157. Petite image de la Très Sainte Vierge Secourable, peinte sur bois, portant par derrière l'inscription : « De la part d'Any. 9 septembre 1915. N. »
 158. Petite image de la Très Sainte Vierge Secourable, peinte sur bois.
 159. Image de la Très Sainte Vierge Secourable, sur toile, en couleurs.
 160. Image de la Très Sainte Vierge qui apaise les douleurs, en couleurs, portant par derrière « A. F. oct. 1908. »
 161. Une image de la Vierge de Vladimir, sur bois, avec au revers l'inscription : « Tobolsk (Sainte icône) 3 sept. 1917. De la part de Nastienka. »
 162. Une petite image de la Vierge, en couleurs, avec au revers l'inscription : « De la part d'Any. 1916. »
 163. Petite image de la Vierge, en couleurs, avec au revers et au bas l'inscription : « De la part de la sœur de la Miséricorde O. Sechevtchouck. »
 164. Image de grandeur moyenne de saint Nicolas le Thaumaturge, en couleurs, avec au revers l'inscription suivante : « Bénédiction de l'Ermitage russe de Saint-André sur l'Athos. »

165. Une petite image de saint Nicolas le Thaumaturge.
166. Petite image de saint Nicolas le Thaumaturge, en chape d'argent doré.
167. Petite image de saint Séraphime de Sarovo, peinte sur bois.
168. Petite image de saint Séraphime de Sarovo, dans un cadre métallique, sous verre.
169. Image de saint Georges le Victorieux, de travail ancien, dans un cadre ovoïde, suspendu à une chaînette, avec au revers de la main de l'Impératrice : « Kh. V. Maria, de Papa et de Maman. 1913. »
170. Une petite image de saint Siméon de Verkhotourié, en couleurs, avec au revers de la main de l'Impératrice : « A ma chère Tatiana de la part d'Any. 1916. »
171. Une petite image dans un cadre métallique de saint Siméon de Verkhotourié.
172. Une petite image des saints Martyrs Antoine, Jean et Eustache, sur bois.
173. La même image avec un petit anneau par derrière.
174. La même image avec par derrière au crayon le dessin d'une croix et l'inscription : « A. Tobolsk. »
175. La même image, avec au revers écrit de la main de Tatiana Nicolaïevna : « Tobolsk 1917, 22 décembre, T. N. »
176. La même image, avec au revers : « décembre 1917. Tobolsk. Fête du 14 avril. »
177. Petite image de la sainte Martyre Paraskeva Piatnitsa, sur bois, avec au revers : « De la vieille Maria Mikhaïlovna. Novgorod. 11 décembre 1916. »
178. Image, grandeur moyenne, de saint Serge Radoniejski, sur bois.
179. Petite image des saints Cosme et Demian.
180. Petite image du saint Prophète Elie.
181. Petite image de saint Jean de Tobolsk, en couleurs, avec au revers : « Bénédiction de saint Jean, Métropolitte de Tobolsk et de Sibérie, le 23 avril 1918. »
182. Même image avec même inscription accompagnée de la date 5 mai 1918.
183. Même image, même date avec, de la main de Tatiana Nicolaïevna : « T. N. Tobolsk. »
184. Image plus petite de saint Jean de Tobolsk, avec au revers : « Tobolsk, 11 août 1917, de la part de Nastienka. »
185. Même image avec au revers « Tobolsk, 11 août 1917. »
186. Image encore plus petite de saint Jean de Tobolsk.
187. Image plus grande du même saint.
188. Image sur bois du Sauveur, avec au revers, à l'encre noire : « Ils ont reçu ici consolation et bénédiction de Grégoire et d'Anna. » Tous les mots, sauf « Grégoire » sont écrits de la même main, celle de Vyroubova. Celui de Grégoire est de la main de Raspoutine.
189. Image de la Très Sainte Vierge de l'Annonciation, sur bois, avec au revers à l'encre noire et dans une mauvaise orthographe : « Dieu réjouit et console et donne avertissement

- au monde. » Au-dessous écrit d'une autre main : « Déc. 1910. » L'inscription est évidemment de Raspoutine. Sur l'image on voit la Vierge Marie, un Archange avec un rameau et le Saint-Esprit sous forme d'une colombe.
190. Image de saint Jean Voïn, sur bois, avec, au revers, à l'encre noire et de la main de Raspoutine : « Dieu nous a bénis pour cela. »
191. Image de la Vierge sur bois, avec derrière, à l'encre noire, de la main de Raspoutine : « Bénédiction pour la fête de Tatiana. »
192. Image de la Vierge. Cette image, d'après Tchemodourof, est celle de la Vierge de Feodorof. L'auréole découpée portait une étoile avec brillants.
193. Image de la Vierge de Kazan.
194. Image de la Vierge de Tchenstokovo.

E. — LIVRES TROUVÉS DANS LA MAISON IPATIEF
ET DANS SES DÉPENDANCES.

a) *Livres de l'Impératrice.*

195. *L'escalier du Paradis*, relié en rouge et à fers dorés. Sur le verso de la page de garde est collé un papier en forme de losange avec le monogramme A. F. et la couronne impériale. Sur la feuille du titre l'Impératrice a écrit au crayon, de sa main : « A. F. Ts. S. mars 1906. »
196. Le livre *De la patience dans les douleurs*. Il est relié en bleu, avec fers dorés et niellés. Sur le verso de la couverture un papier en forme de losange porte le monogramme A. F. et la couronne impériale. Sur revers de la feuille de garde, l'Impératrice a écrit de sa main : « A. F. Péterhof 1906. »
197. Un *Recueil de prières*, couverture de calicot bleu sombre. Sur la feuille de garde, un rond de papier porte gravés les monogrammes entrelacés N. A. et A. F. avec la couronne impériale. Sur la dernière page de garde est écrite à l'encre la date : « 6 mai 1883. » Dans le livre se trouvent des fleurs séchées et un petit anneau.
198. La *Bible*, couverture de calicot noir. Beaucoup de passages sont soulignés et le livre renferme des herbes, des feuilles, des fleurs des champs séchées.
199. Un livre français.
200. *Le grand dans le petit* de Serge Nilus.
201. *Bleu et Or*, d'Avertchenko.
202. *Les Contes pour convalescents*, d'Avertchenko.
203. A. P. Tchekhof, tomes II, VIII, XIII.

b) *Livres de la Grande-Duchesse Olga Nicolaïevna.*

204. Un livre anglais broché. Sur la première page, le dessin d'une croix et des vers anglais écrits de la main de l'Impératrice, et sur le verso écrit de la même main : « V. K. Olga 1917. Maman. Tobolsk ». Le livre renferme trois petites feuilles de

papier. Sur l'une est écrit le poème de Sully-Prudhomme. *le Vase brisé*. Sur les deux autres Olga Nicolaïevna a écrit la pièce en vers suivante :

1. — *Devant l'icône de la Vierge Mère de Dieu.*

« Reine du ciel et de la terre, consolation des affligés, écoute la prière des pécheurs, tu es l'espérance et le salut.

« Nous nous sommes embourbés dans la fange des passions, nous errons dans les ténèbres du vice. Mais... notre Patrie ! O, tourne vers elle ton regard qui voit tout.

« La sainte Russie, ta lumineuse demeure est à la veille de périr. Nous t'invoquons, Protectrice, nous ne connaissons que toi.

« O n'abandonne pas tes enfants, espoir des affligés. Ne détourne pas tes regards de notre chagrin et de notre martyre. »

2. — *Prière.*

« Envoie-nous la patience, Seigneur, pour supporter en cette année de sombres jours et de tempêtes, les persécutions populaires et les tortures de nos bourreaux.

« Donne-nous la force, O Dieu juste, de pardonner aux méchancetés du prochain, et de porter la lourde croix sanglante avec ton humilité.

« Et dans les jours d'émeute, lorsque nos ennemis nous dépouillent, aide-nous, Dieu Sauveur, à souffrir la honte et les insultes.

« Maître du monde, bénis-nous par ta prière et donne le repos à notre âme apaisée à cette heure terrible et insupportable.

« Et aux portes de la tombe fais naître aux lèvres de tes esclaves la force surhumaine de prier humblement pour nos ennemis. »

205. *L'Aiglon* de Rostand, à couverture rouge et aux fers dorés. Sur le verso de la troisième page était l'inscription en lettres françaises : « G. D. O. N. de la part de P. G., Spala. 3-XI-1912. »

206. Un livre anglais : *The princess and the goblin*, portant en anglais sur la seconde page : « For darling Olga. From Amity Irène, 1903. »

207. Un livre en français : *La France à toutes ses époques*. Au verso de la couverture le Tsar avait écrit de sa main : « Noël 1911, 24 décembre. Tsarskoïe-Selo. De la part de Maman et de Papa » et à côté « Olga N. »

c) *Livres de la Grande-Duchesse Tatiana Nicolaïevna.*

208. *Rituel pour la préparation à la Sainte Communion*. Livre à couverture bleue, portant à la première page de la main de l'Impératrice : « A ma petite Tatiana. De la part de Maman. 9 février 1912. Tsarskoïe-Selo ».

209. *Les Bienfaits de la Vierge* à couverture rouge, sur le verso de la couverture, une inscription de la main de l'Impératrice, moitié en anglais, moitié en russe : « For my darling Tatiana fr. her loving old Mama. Tobolsk. janvier 12-1918. »

210. Un livre d'*Heures* à forte couverture brune. A la première page cette inscription de la main de l'Impératrice « T. N. Tobolsk, 1917, 30 septembre. »
211. *Lettres sur la vie chrétienne*, à couverture noire. A l'intérieur de la couverture, l'Impératrice a écrit de sa main : « A Tatiana, 1917. Ts. S. 12 juillet. »
212. *De la patience dans les douleurs*, broché gris. Dans le coin de la couverture, l'Impératrice a écrit : « T. N. 1917 ».
213. *La vie et les miracles de saint Siméon le juste de Verkhotourié*, à couverture grise, avec dans le coin de la main de l'Impératrice : « T. N. Tobolsk, 1918 ».
214. *Vie de Notre Saint Père Séraphime de Sarovo*, à couverture grise avec dans le coin de la main de l'Impératrice : « T. N. Tobolsk, 1918. »
215. *Chant à la gloire de la Sainte Vierge*, avec cette inscription de l'Impératrice : « T. N. 27 février 1913, Ts. S. »
216. *Douze évangiles* à reliure grise, avec à l'intérieur de la main de l'Impératrice : « A ma chère Tatiana, de la part de Maman 1905 ».
217. *Ma vie en Christ*, fortement relié en brun. Sur la première page l'Impératrice a écrit : « T. N. 1915 ».
218. *Consolation pour la perte des proches*, à couverture gris-clair. Dans le coin l'impératrice a écrit : « T. N. 1917 ».
219. *Recueil des plus pieuses lectures* de Valouief.
220. *Entretiens sur les douleurs*, de Philarète, relié en bleu avec fers.
221. *Grand Canon*, d'André Kritski.
222. *Recueil de services, de prières et d'hymnes*, à reliure rouge avec fers. Sur la feuille de garde, l'inscription : « A la chère Tatiana, de la part de S. Tioutcheva qui l'aime, 1908, 25 novembre ».
223. Un livre anglais *The wider life*, à reliure bleu-clair, et au dos doré. Derrière la première page, l'Impératrice a écrit : « For darling Tatiana, de la part de A. 1909 ».
224. Un livre anglais.
225. Un livre anglais *Lifes open door*.
226. *Vie audacieuse*, de Tcharski, à forte reliure avec sur la couverture un petit tableau. Sur le verso de la page de garde, l'Impératrice a écrit : « A ma chère Tatiana, de la part de Papa et Maman. Janvier 1908. »
227. *Histoire de Pierre le Grand*, de Tchistiakof, relié bleu-vert.
228. Un livre anglais : *The King Mombo* avec dédicace de l'auteur Paul du Chalu.
229. Un livre anglais du même auteur : *My opining kingdom*, avec dédicace, relié vert-clair.
230. Un livre anglais du même auteur : *The Country of Dwarfs*, avec dédicace et même reliure.
231. Un livre anglais : *Contes de Shakespeare*, à reliure brune.
232. *Les Fables de la Fontaine*, en français.
233. *Anthologie de l'enfance*, de Frédéric Bataille, en français.

d) *Livres de la grande-duchesse Marie Nicolaïevna.*

234. A Paris, d'Avenarius, avec au verso de la page de garde .
« M. N. Noël 1913, de P. V. P. ».
235. *Manuel pour l'étude des langues étrangères*, avec la signature de Marie.
236. *Les reflets*, de Popof, livre de classe.
237. Un livre anglais : *The role and the ring*.

e) *Livres de la grande-duchesse Anastasie Nicolaïevna.*

238. Quatre livres des œuvres de Lajetchnikof, tomes 1-2 à reliure en couleur.

f) *Livres du Tsarevitch.*

239. *Méthode pour jouer de la balalaïka*, à reliure bleue avec le monogramme A et la couronne sur la couverture.
240. Un cahier d'écolier à couverture jaune, sur laquelle le Tsarevitch a écrit : « Cahier de français, Alexis. » Cinq pages sont remplies d'exercices de version.
241. Cahier à couverture bleue, avec le sceau du gouvernement de Tobolsk, du district de Tobolsk et de l'Empire sibérien. Au haut, imprimé : « 1916. Souvenir. » A l'intérieur du cahier, vues de Tobolsk.
242. Agenda de 1916, avec reliure de bois à agrafe de cuivre. Il contient des notes des maîtres du Tsarevitch, Gibbs et Gilliard, sur son emploi du temps et sa santé.

F. — OBJETS TROUVÉS CHEZ LES GARDES DU TSAR.

a) *Chez Michel Ivanof Letemine, à Ekatérinenbourg.*

243. Journal du Tsarevitch relié et couvert de soie couleur acier. Il est entièrement écrit de la main du Tsarevitch. Il commence le 11-24 mars 1917 et finit le 9 novembre 1917 : « Aujourd'hui a passé comme hier et aussi tristement ».
- Sur la première page du journal l'Impératrice a écrit : « Toute créature est la chose du Créateur. Temps et années sont en son pouvoir. Bénis, dans ta miséricorde, et conserve en paix l'Empereur. Et sauve-nous... » Au-dessus de ces mots, le dessin d'une croix. Sur la seconde page, l'Impératrice a aussi écrit : « A mon cher Alexis, sa Maman. Tsarskoïe-Selo. »
244. Un petit livre de comptes, à couverture de maroquin rouge. En recettes sont inscrites les sommes de la chancellerie de Sa Majesté. Presque toutes les dépenses sont pour l'Eglise. Le livre commence en février 1912 et se termine en juin 1917.
245. Un reliquaire d'argent.
246. Une image de saint Alexis, métropolitaine de Moscou, de forme ovale, en porcelaine, enchâssée dans un coffret d'argent, rehaussé d'or, dont le dessous s'ouvre. L'intérieur contient des reliques. Autour de l'image, des émeraudes et des diamants.

248. Un chapelet en coquillages avec une petite croix brisée.
249. Deux bougies de cire blanche, dont l'une est entourée d'un cercle d'or et l'autre ornée d'un dessin doré et d'un petit bouquet de fleurs.
250. Deux bougies de stéarine entières.
251. Un parapluie de dame en soie noire avec un manche en bois noir et une tête d'argent portant gravé : « Alix 1891. »
252. Un appareil photographique panorama.
253. Une instruction pour cet appareil.
254. Deux boîtes avec 33 négatifs.
255. 22 vues pour lanterne magique.
256. Deux petites boucles en métal blanc avec brillants.
257. Un flacon avec de l'eau de toilette.
258. Un porte-savon en verre sans couvercle.
259. Une boîte à ongles en os, de fabrication française.
260. Un peigne en écaille.
261. Une brosse à chaussures.
262. Une paire de gants blancs de fil.
263. Deux petits boutons d'uniforme avec armoirie.
264. Cinq boutons ronds noirs, dont quatre avec des pierres brillantes.
265. Quatre boutons noirs unis et un noir avec des dessins.
266. Une pelote de fil blanc.
267. Un paquet d'épingles à tête noire.
268. Deux paquets d'aiguilles.
269. Un coussinet pour ficher les épingles avec quelques épingles à tête noire et une à tête métallique.
270. Une petite chemise d'homme, blanche.
271. Une chemise de nuit d'homme, blanche avec la trace d'une marque enlevée.
272. Un tapis de table en velours avec dessins et franges.
273. Une nappe de couleur cramoisie.
274. Un drap de lit avec la marque enlevée.
275. Un drap de lit de batiste blanche avec la marque « N. A. » et la couronne.
276. Un oreiller de duvet en satin rouge. La taie de dessus porte la marque « A. F. », et la couronne.
277. Un fin coussinet de soie.
278. Dix nappes blanches faites à la main.
279. Une taie d'oreiller déchirée portant la trace de la marque M.
280. Une petite serviette du même dessein que l'une des nappes.
281. Trois taies d'oreiller, dont deux en fil blanc faites à la main.
282. Des dentelles pour drap de lit.
283. Des guêtres noires d'homme avec caoutchouc.
284. Des pantoufles de dame.
285. Une courroie en cuir jaune fin avec une boucle blanche.
286. Un thermomètre Réaumur à monture métallique.
287. Une lampe à alcool en métal blanc.
288. Une lampe à alcool plate pour fers à friser.
289. Une lampe à alcool « Zella »
290. Deux paires de ciseaux d'acier, l'une petite, l'autre grande.

291. Le cadre en bois d'une glace et une partie de la glace.
292. Un couteau coupe-papier d'acier, pliant.
293. Le manche d'un couteau de table.
294. Un flacon employé de seccotine.
295. Une boîte avec huit ampoules électriques.
296. Un petit paquet de poudre.
297. Une boîte en fer blanc avec des bonbons.
298. Une petite boîte verte en carton.
299. Une sonnette de cuivre.
300. Des pinces d'acier.
301. Un pinceau à colle.
302. Deux pinceaux pour peinture.
303. Un crayon rouge.
304. Une boîte en fer blanc à cigarettes, marque « Regie ».
305. Une grande tasse en verre mat.
306. Une boîte blanche en faïence.
307. Un couvercle blanc en faïence.
308. Deux soucoupes à thé en faïence et deux petites assiettes en faïence.
309. Deux verres à facettes.
310. Un paquet de poudre.
311. Une boîte à poivre en fer blanc.
312. Une petite boîte en fer blanc.
313. Deux cadenas.
314. Onze enveloppes blanches, dont quatre contiennent des feuilles de papier à lettres bleu, fortes.
315. Cinq petites enveloppes grises avec liseré blanc.
316. Une grande boîte en verre de forme cylindrique.
317. Une cantine de voyage, tendue de cuir noir, fermée par une courroie : les coins supérieurs et les côtés sont renforcés par des plaques de cuivre.
318. Une sacoche jaune pour téléphone de campagne, entourée de toile avec des boucles de cuir.
319. Des jouets d'enfants en étain : un bateau, un canot, deux avant-trains avec leurs canons, un corps de canon, sept fantassins, six cavaliers et deux chevaux.
320. Le chien épagneul du Tsarevitch « Joy ».

Michel Ivanovitch Letemine remit lui-même ces objets en déclarant qu'il les avait soustraits dans la maison Ipatief : sa déclaration est portée dans le procès-verbal de la perquisition.

Au cours de son interrogatoire par Serguieef, il déclara qu'il avait ramassé tous ces objets abandonnés dans la maison Ipatief et ses communs et qu'il avait recueilli par pitié le chien du Tsarevitch.

Tchemodourof assistait à la perquisition. Il reconnut ces objets comme appartenant à la Famille Impériale ou à sa suite et se trouvant dans la maison Ipatief.

b) *Objets trouvés chez Kouzma Ivanovitch Letemine, frère du précédent.*

321. Sept jouets semblables : deux bateaux, un canot, deux chevaux et deux soldats.

Kouzma prétendit les avoir reçus de son frère quelques jours avant la perquisition.

c) *Objets trouvés chez Paul Spiridonovitch Medviedef.*

- 322. Un sac de voyage en cuir jaune, avec serrure métallique.
- 323. Un petit portefeuille doublé en maroquin rouge.
- 324. Deux boutons de manchettes : l'un ovale, l'autre rond, avec la date 27 juillet 1914. Chacun ferme par un petit anneau mobile, pendu à une chaînette d'or.
- 325. Une large bande de compresse.
- 326. Une boussole.
- 327. Un petit anneau d'argent, couvert d'un émail bleu sombre.
- 328. Un petit anneau d'argent, couvert d'émail noir, élargi au milieu en écusson avec un dessin doré. Sur l'émail : « Très Sainte Mère de Dieu, sauve-nous ».
- 329. Trois paires de gants gris en drap.
- 330. Une paire de chaussettes fourrées.
- 331. Une serviette.

Tchemodourof a déclaré le 10 août que les anneaux appartenaient aux Grandes-Duchesses et le reste au Dr Botkine.

d) *Objets trouvés chez Ivan Andreievitch Starkof.*

- 332. Une boîte jaune en bois poli.
- 333. Trois fourchettes en melchior.
- 334. Deux bougies en cire rouge, entourées de papier doré, l'une sur les 2/3 de sa longueur, l'autre en entier.
- 335. Un thermomètre Réaumur.
- 336. Un flacon d'odeur.
- 337. Une lime de fer à manche de bois.
- 338. Un petit mouchoir blanc de batiste, la marque a été coupée.
- 339. Un mouchoir semblable, la marque a été coupée.
- 340. Un mouchoir semblable avec liseré bleu et marque coupée.
- 341. Même mouchoir sans liseré. La marque a été coupée.
- 342. Un petit cadre en bois brun. Dans le cadre, une petite aquarelle représentant un yacht à trois mâts et deux cheminées.
- 343. Un tout petit cadre, tendu de cuir bleu, entouré de deux filets d'or.
- 344. Un tout petit cadre, tendu de cuir lilas avec deux filets d'or.
- 345. Même cadre, tendu de cuir bleu.
- 346. Même cadre, mais un peu plus grand.
- 347. Pinceau avec un manche en bois noir.

Tchemodourof a déclaré que tous ces objets se trouvaient dans la maison Ipatief et qu'en particulier la boîte, la lime, les cadres, le pinceau appartenaient au Tsarevitch, les mouchoirs aux Grandes-Duchesses, les fourchettes à la cuisine de l'Empereur.

348. e) *Ikone de saint Jean de Tobolsk, trouvée au cimetière de l'usine Sysstert.*

Elle est encadrée de bois. A l'endroit du coude du Saint a été brisé un petit coffret où étaient conservées les reliques.

Cette icône fut découverte dans le cimetière où elle avait été jetée, sans doute, pendant les perquisitions. Elle fut présentée à Tchemodourof qui la reconnut comme appartenant à l'Impératrice.

G. — OBJETS TROUVÉS DANS L'APPARTEMENT DU GARDIEN
DU SOVIET LOCAL DE L'OURAL, PIERRE ILARIONNOVITCH LYLOF.

349. Un crayon en émail lilas, avec le chiffre : « A. F. » et la date « 1915. »
350. Un petit cadre vert clair pour photos.
351. Un petit cadre en émail clair pour photos, orné d'une guirlande de roses.
352. Un petit cadre de bronze pour photos avec une petite couronne de lauriers.
353. Une petite boîte à poudre en émail vert.
354. Un anneau de mariage en or, titre 94.
355. Une tête d'épingle à chapeaux en métal émaillé, avec au milieu la place vide d'une pierre.
356. Un médaillon d'or, avec à la partie supérieure une croix d'or.
357. Un médaillon semblable, mais un peu plus petit que le premier.
358. Un médaillon d'or.
359. Un médaillon d'or. Sur l'un des côtés extérieurs, la date : « 6 février 1875 ». A l'intérieur, sous verre, un cheveu blond clair.
360. Un médaillon d'or.
361. »
362. »
363. » avec dentelures.
364. Une petite croix de forme non orthodoxe, en or.
365. » de forme non orthodoxe, en argent, avec le Christ crucifié, en relief.
366. Une petite croix orthodoxe en or.
367. Un petit collier d'or, portant trois croix.
368. Une image ronde en argent représentant le Divin Sauveur.
369. Une image exactement semblable.
370. Quatre petites breloques.
371. Quatre flacons de cosmétique.
372. Trois morceaux de savon à la glycérine.
373. Un pulvérisateur.
374. Une ombrelle blanche en moire, dans un fourreau de soie blanche. Le bout et la tête du manche sont en ivoire, la poignée en jaspe vert sombre, réunie à la tête par un anneau d'or avec deux couronnes d'argent.
375. Une ombrelle de soie noire. La poignée en est métallique avec un bout en argent tordu.
376. Une ombrelle de toile blanche.
377. Une boîte verte avec un produit de la pharmacie de la cour.
378. Une petite boîte de médicament.
379. Un œuf blanc en porcelaine sur un ruban de soie rose. L'œuf porte en or la lettre « N » et la couronne impériale.

380. Une lampe.
381. Image de saint Jean-Baptiste, de grande dimension.
382. Une petite broche noire en forme de bouton.
383. 56 écheveaux de soie à coudre de couleurs différentes.
384. Quatre aiguilles de bois jaune à tricoter.
385. Deux coussins de duvet.
386. Un long et étroit coussin fortement bourré, en satin d'un côté, en peau chamoisée de l'autre.
387. 14 serviettes de table blanches avec dessins ; chacune porte en un coin l'initiale « N » et la couronne.
388. Une nappe blanche en toile.
389. Un corsage décousu en toile de soie pistache.
390. Un corsage en très bonne soie rose avec de la dentelle bon marché, grossièrement cousue avec du simple fil.
391. Un costume de dame lilas à carreaux : jupe et jaquette. Cette dernière doublée de soie blanche, avec col et manches garnis de velours lilas sombre, et quatre boutons de velours lilas.
392. Un corsage de soie de couleur vert sombre, orné de dentelle noire aux manches et sur le devant.
393. Un costume anglais de dame, léger, gris clair : jupe et jaquette, celle-ci doublée de soie grise, à col rabattu, orné d'un ruban gris rayé.
394. Un corsage en faille de laine, à deux poches sur le devant, les manches doublées de soie grise rayée, avec col de dentelle, fermé sur le devant par une cravate de soie grise.
395. Une jupe et un corsage en drap gris fin, ornés d'un ruban de soie grise à dessins.
396. Une longue jaquette de toile blanche doublée de soie blanche, à col rabattu orné d'un ruban sobre à dessins.
397. Un costume en laine blanche défait et refait. Les bords ont conservé les traces d'une garniture antérieure.
398. Une longue jaquette en drap de laine anglais, doublée de soie blanche, au col rabattu.
399. Une petite blouse de dame, de drap fin, gris gorge de pigeon.
400. Une jupe en drap de laine fin, gris clair.
401. Une jupe et une blouse en toile blanche avec entre-deux.
402. Une petite blouse de soie blanche avec entre-deux, doublée de soie.
403. Une jupe blanche d'été, à plis.
404. Une jupe blanche en mousseline de soie. Elle est décousue.
405. Deux robes unies en toile de couleur foncée.
406. Un jupon chaud, noir, doublée de soie.
407. Un jupon noir de soie.
408. Un jupon noir de soie.
409. Un jupon blanc de batiste.
410. Un jupon blanc de soie.
411. »
412. »
413. Un corsage noir, en voile, avec un col haut, et des manches courtes.

414. Un costume clair, en drap fin, de couleur gris bleu, refait.
415. Un petit chapeau d'hiver en loutre, avec oreillettes et nuque à rabat, et une visière rigide.
416. Une chemise de femme, en toile, refaite.
417. La garniture du bas d'une chemise de femme, en toile.
418. Un fourreau à habits en fine batiste blanche.
419. Le haut refait d'une chemise blanche de femme, en toile.
420. Une chemise dont le devant avait de petits plis.
421. Un morceau de toile blanche.
422. Un morceau de madapolam blanc.
423. Un corsage à taille, blanc, de soie, dont les baleines ont été enlevées.
424. Un corsage à taille, avec baleines, les manches décousues.
425. Un corsage à taille, de soie, décousu.
426. Un corsage à taille, de soie à manches courtes, à boutons de nacre.
427. Un corsage blanc de soie, non achevé de recoudre.
428. " " "
429. Trois corsets de soie : bleu, rose et crème.
430. Quatre corsages de mousseline.
431. Une camisole blanche, tricotée, en soie, à boutons de nacre.
432. Un plastron de dame, blanc, en laine tricotée.
433. Une écharpe blanche en gaze, dont le milieu est couvert de mouchetures noires.
434. Trois voiles de gaze de soie, blancs à pois noirs.
435. Un châle de soie, fin, de type oriental, à fond vert, à dessins jaunes et roses, avec une bordure rouge, jaune, bleu et gorge de pigeon.
436. Le même châle à fond jaune, avec un dessin vert et rouge.
437. Une écharpe noire en peluche de soie et à franges en peluche.
438. Une paire de bas de dame, noirs, en soie.
439. Une paire de bas de dame, blancs, en fil d'écosse, à jour.
440. Une écharpe de soie, étroite, de type oriental, à fond rose.
441. Une ceinture de dame, blanche, en soie, défaite.
442. Un rectangle de soie jaune, préparé pour la coupe.
443. Deux bandes cousues chacune avec deux morceaux de soie fine blanche, à dessins bleus.
444. Une écharpe blanche de soie, à franges.
445. Une garniture de jupe en soie, lilas pâle.
446. Un rectangle de soie, préparé pour la coupe.
447. Quelques archines de ruban en moire, couleur bleu et gorge de pigeon.
448. Un morceau de canevas jaune, sur lequel un dessin a été préparé au crayon.
449. Un morceau de canevas jaune, sur lequel un dessin a été préparé au crayon. Le dessin a été commencé avec de la laine de couleur.
450. Une couverture en soie couleur sable, unie, fourrée d'ouate et doublée de soie pistache.
451. L'enveloppe d'un coussin de divan, en soie.
452. Un drap blanc duveté.

- 453. Des pantoufles de dame, à lacets, blanches, en daim.
 - 454. Un dessus de lit avec entre-deux et nattes, de couleur foncée et orné de dentelles.
 - 455. Une taie d'oreiller en toile de drap, grossièrement cousue avec des fils divers.
 - 456. Un sweater en laine de couleur brune.
 - 457. Une chemise d'homme blanche, plissée par devant.
 - 458. Une chemise d'homme à raies brunes.
 - 459. Des bas en laine duvetée, de couleur grise.
 - 460. Un gilet d'homme gris à raies noires.
 - 461. Un dessus de lit avec des entre-deux et de la dentelle ordinaire d'un travail très grossier, fait avec un drap de lit.
-

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE DE L'AUTEUR	9
COMMENT L'ENQUÊTE A ÉTÉ ÉTABLIE	9

CHAPITRE PREMIER

§ 1. Au Quartier Général pendant les journées de la Révolution. — Arrestation de l'Empereur. — Il est conduit à Tsarskoïe	13
§ 2. A Tsarskoïe pendant les journées de la Révolution.	17
§ 3. Arrestation de l'Impératrice	20

CHAPITRE II

§ 1. Raisons de l'arrestation de l'Empereur et de l'Impératrice par le Gouvernement Provisoire. — Dépositions du prince Lvof, de Kerenski et de Milioukof	23
§ 2. Instructions de Kerenski concernant la détention de la Famille Impériale. — Le régime établi par lui	25

CHAPITRE III

§ 1. La vie de la Famille Impériale à Tsarskoïe. — Excès du milieu révolutionnaire	28
§ 2. Conduite de l'entourage de la Famille Impériale après l'abdica- tion	31
§ 3. Les commandants du palais de Tsarskoïe : Kotzebue et Korovit- chenko. — Le général Kornilof, Goutchkof, Kerenski	35

CHAPITRE IV

§ 1. Raisons du transfert de la Famille Impériale de Tsarskoïe à Tobolsk.	45
§ 2. Ceux qui l'accompagnèrent. — Départ de Tsarskoïe. — Arrivée à Tobolsk	50

CHAPITRE V

§ 1. La maison de Tobolsk où fut détenue la Famille Impériale.	53
§ 2. La vie à Tobolsk	54
§ 3. Le Commissaire du Gouvernement provisoire ankratof et son adjoint Nikolski. — Leur attitude à l'égard de la Famille Im- périale. — Leur rôle dans la vie de la garnison.	75

- § 4. Désagrégation de la garnison de Tobolsk. — Attitude des officiers et des soldats à l'égard de la Famille Impériale. — Le colonel Kobylinski. — La question d'argent. 59
- § 5. Les premières mesures des Bolcheviks après le 25 octobre à l'égard de la Famille Impériale. — Suppression de son entretien par l'État. — Emprisonnement de Tatistchef, du prince Dolgorouki, de la comtesse Hendrikova et de Schneider . . . 64

CHAPITRE VI

- § 1. Les derniers jours de Tobolsk. — Le 22 avril 1918. — Arrivée du Commissaire envoyé par le Comité Central Exécutif, Vassili Yakovlef. — Première entrevue de Yakovlef et de Kobylinski. — Il découvre le but de son arrivée dans une conversation avec Kobylinski. — Sa première entrevue avec l'Empereur. — Il visite le Tsarevitch. — Son premier contact avec la garnison 66
- § 2. Les détachements d'Omsk, à Tobolsk, commandés par Demianof et Degtiaref. — Les détachements d'Ekatérinenbourg. — Zaslavski. — Sa tentative d'enfermer la Famille Impériale dans la prison du bagne à Tobolsk le 24 avril. — Yakovlef lutte contre lui. — Il visite le Tsarevitch 69
- § 3. Le 25 avril. — Entrevue de Yakovlef et de Kobylinski. — But de l'arrivée de Yakovlef à Tobolsk. — Sa tentative pour entretenir secrètement l'Empereur hors de la présence de l'Impératrice. — L'opposition de l'Impératrice. — Entretiens de Leurs Majestés avec Yakovlef. — L'Empereur juge Yakovlef un agent allemand. — Son opinion sur les raisons de son transfert. — Lutte intérieure de l'Impératrice. — Sa décision d'accompagner l'Empereur avec la grande-duchesse Marie Nicolaievna 73
- § 4. Conduite de Yakovlef au cours de son entrevue avec l'Empereur. — Sa hâte. — Yakovlef et Kobylinski. 77
- § 5. Le 26 avril. — Départ de l'Empereur, de l'Impératrice et de la grande-duchesse Marie. — Conduite de Yakovlef 79
- § 6. Voyage de Tobolsk à Tioumen. — Le 27 avril. — Arrivée à Tioumen. — Départ en chemin de fer dans la direction d'Ekatérinenbourg. — Retour en arrière à Tioumen et départ vers l'Est pour franchir la frontière d'Europe par Omsk. — Insuccès de Koulomzino. — Echange de communications entre Yakovlef et Moscou par fil direct. — Sa tentative de franchir Ekatérinenbourg. — L'Empereur, l'Impératrice et la grande-duchesse Marie sont arrêtés à Ekatérinenbourg 80
- § 7. Personnalité du commissaire Yakovlef. — Conclusions 83

CHAPITRE VII

- § 1. Nécessité d'établir le but et le caractère de la tentative d'enlèvement du Tsar de Tobolsk. — Opinion de l'Empereur. — Le but fondamental de la révolution 85
- § 2. La Famille Impériale. — Caractères de l'Empereur et de l'Impé-

	ratrice. — Leurs relations. — Les grandes-duchesses Olga, Tatiana, Marie, Anastasie. — Le Tsarevitch	87
§ 3.	L'Impératrice et ses soi-disant sympathies allemandes. — Sa maladie. — Ses relations avec Raspoutine	95
§ 4.	La « culpabilité » du Tsar et de la Tsarine devant la Russie d'après la Commission Extraordinaire d'enquête, réunie par le Gouvernement Provisoire. — Résultats de son enquête. — Conclusion de Roudnief. — Dépositions des Ministres de la justice Kerenski et Pereverzef. Déposition du prince Lvof	103
§ 5.	Raspoutine. — Son rôle politique et son activité — Sa lutte avec les proches de la Famille Impériale et ses rapports avec l'Empereur dans cette lutte. — Ses mensonges conscients et ses menaces. — Vyroubova. — Personnalité de Raspoutine. — Raspoutine et les Allemands. — L'entourage de Raspoutine: Manoussévitch-Manouïlof, Simanovitch, Rubinstein. Raspoutine est l'instrument de forces organisées	106

CHAPITRE VIII

§ 1.	Tobolsk au printemps de 1918. — La Russie et les Allemands. — Dépositions de Pereverzef, de Kerenski et de Bourtzef. — Enquête d'Alexandrof sur l'émeute de juillet 1917. — Menaces sibériennes contre les Allemands	121
§ 2.	Le successeur de Raspoutine: Soloviof. — Ses relations avec l'Impératrice à Tobolsk. — Son double jeu: il assure l'Impératrice de l'existence d'organisations monarchistes travaillant à sauver la Famille Impériale. — Son mariage à la fille de Raspoutine Matrona. — Les complices de Soloviof.	125

CHAPITRE IX

	Tentatives des monarchistes russes d'aller au secours de la Famille Impériale. — Dépositions de Krivocheïne, de Neuhart, de Trépof. — Transfert du Tsar de Tobolsk. — Effort des Allemands pour défendre leurs intérêts dans la crainte d'un renversement des Bolcheviks en Sibérie.	135
--	--	-----

CHAPITRE X

	Transfert du Tsarevitch, des grandes-duchesses Olga, Tatiana et Anastasie de Tobolsk à Ekatérinenbourg. — Le matelot Khokhriakof. — Analogie entre sa conduite et celle de Yakovlef. — Rodionof	142
--	---	-----

CHAPITRE XI

	Comment le Tsar fut retenu à Ekatérinenbourg: Chaïa Isaacovitch Golostchekine. — Arrivée des enfants impériaux. — Jacob Mikhaïlovitch Yourovski	148
--	---	-----

CHAPITRE XII

	La maison Ipatief	155
--	-----------------------------	-----

CHAPITRE XIII

Organisation de la garde. — Sa composition. — Le commandant Avdieef. — Régime de la maison Ipatief 158

CHAPITRE XIV

Changement survenu en juillet. — La Famille Impériale est entourée de Tchékistes commandés par Jacob Mikhaïlovitch Yourovski. — Raisons de ce changement 172

CHAPITRE XV

Présence de la Famille Impériale dans la maison Ipatief jusqu'au 16 juillet inclus 182

CHAPITRE XVI

- § 1. Le premier étage de la maison Ipatief lors de son inspection par les autorités judiciaires 190
 § 2. Le deuxième étage lors de cette inspection 207

CHAPITRE XVII

- § 1. Examen et expertise des morceaux de bois enlevés sur les murs et le plancher de la pièce du rez-de-chaussée 215
 § 2. Recherches scientifiques du sang humain sur les morceaux de bois. — Conclusions. 220

CHAPITRE XVIII

Objets ayant appartenu aux membres de la Famille Impériale et retrouvés après leur mort à Ekaterinenbourg 230

CHAPITRE XIX

- § 1. La mine du lieu dit: « Les Quatre Frères » 233
 § 2. Examen de la mine 235

CHAPITRE XX

Passage d'un camion automobile allant vers la mine dans la nuit du 16 au 17 juillet. — Transport de benzine et d'acide sulfurique à la mine 238

CHAPITRE XXI

Objets trouvés à la mine et dans ses environs immédiats. — Conclusions 244

CHAPITRE XXII

L'assassinat d'après les dépositions des témoins et des accusés. 255

CHAPITRE XXIII

- § 1. Ermakof et son détachement 272
§ 2. Rôle de Yourovski 274

CHAPITRE XXIV

Rôle de Jacob Sverdlof dans l'assassinat. — Chaïa Golos-
tchekine 279

CHAPITRE XXV

- § 1. Assassinat à Alapaïevsk de la grande-duchesse Elisabeth Feo-
dorovna, du grand-duc Serge Mikhaïlovitch, des princes Jean,
Constantin, Igor Constantinovitch, du prince Vladimir Pavlo-
vitch Paley 290
§ 2. Assassinat à Perm du grand-duc Michel Alexandrovitch. . . 298
CONCLUSION 301
APPENDICE 317



PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

COLLECTION DE MÉMOIRES, ÉTUDES ET DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE LA GUERRE MONDIALE

EXTRAIT DU CATALOGUE :

G. CLEMENCEAU

La France devant l'Allemagne

Un vol. in-8. 7 fr. 50

Mémoires du Général Gallieni

DÉFENSE DE PARIS (25 Août-14 Septembre 1914)

Un vol. in-8 illust. de 8 hors-texte et 7 cartes en déplié . . . 16 fr.

ANDRÉ TARDIEU

LA PAIX

Préface de **GEORGES CLEMENCEAU**

Un vol. in-8. 12 fr.

ERICH LUDENDORFF

Souvenirs de Guerre

Préface du Général **BUAT**, chef d'Etat-Major général de l'Armée

Deux vol. in-8 ornés de 46 cartes, ensemble 40 fr.

ERICH LUDENDORFF

Documents du G. Q. G. allemand

Sur le rôle qu'il a joué de 1916 à 1918

Deux vol. in-8, chaque vol. 15 fr.

Souvenirs de Guerre de M. Erzberger

ANCIEN MINISTRE DES FINANCES D'ALLEMAGNE

Préface de **MAURICE MURET**, Correspondant de l'Institut

Un vol. in-8. 12 fr.

COLONEL-GÉNÉRAL A. VON KLUCK

La Marche sur Paris (1914)

Préface du Général **DEBENEY**

Un vol. in-8. 9 fr.

SIR GEORGE ARTHUR

Kitchener et la Guerre (1914-1916)

Préfaces de **M. Raymond POINCARÉ**, du Maréchal **JOFFRE**
et du Maréchal **HAIG**

Un vol. in-8 orné d'un frontispice, de 2 cartes, etc. 10 fr.

AMIRAL VICOMTE JELlicOE DE SCAPA

La Grande Flotte (1914-1916)

Sa création, son développement et son œuvre

Annoté par le Service historique de l'Etat-Major de la Marine française

Un vol. in-8 avec nombreux diagrammes et tableaux dans le
texte. 20 fr.

Mémoires du Kronprinz

Un vol. in-8. 10 fr.

Souvenirs de Guerre du Kronprinz

Un vol. in-8. 20 fr.

PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

L'OUVRAGE DE CHEVET DE CEUX QUI S'INTÉRESSENT
A LA RENAISSANCE NATIONALE PAR LES COLONIES

La Mise en Valeur des Colonies Françaises

PAR

ALBERT SARRAUT

Ministre des Colonies

Un vol. in-8, avec 15 cartes en noir et en couleurs. 20 fr.

LIVRE PREMIER. — LES RAISONS ET LES CONDITIONS DE LA MISE EN VALEUR

Chap. 1^{er}. L'effort de guerre de la France coloniale, — Chap. II. Les Colonies et le relèvement de la France. — Chap. III. Une politique coloniale. — Chap. IV. Le domaine colonial français. — Chap. V. Valeur économique de notre domaine colonial. — Chap. VI. L'œuvre d'organisation déjà réalisée. — Chap. VII. Nécessité de nouvelles méthodes.

LIVRE DEUXIÈME. — PROGRAMME GÉNÉRAL DE MISE EN VALEUR.

Chap. 1^{er}. Afrique Occidentale Française. — Chap. I *bis*, Togo. — Chap. II. Afrique Equatoriale Française. — Chap. II *bis*, Cameroun. — Chap. III. Indochine. — Chap. IV. Madagascar. — Chap. V. Côte française des Somalis. — Chap. VI. Réunion. — Chap. VII. Etablissements français dans l'Inde. — Chap. VIII. Saint-Pierre et Miquelon. — Chap. IX. Martinique. — Chap. X, Guadeloupé. — Chap. XI. Guyane. — Chap. XII. Nouvelle-Calédonie. — Chap. XIII. Etablissements français de l'Océanie.

ANNEXES

Annexe I. — Projet de loi portant fixation du programme général de mise en valeur des Colonies françaises.

Annexe II. — Vœux relatifs à la réalisation du programme général de mise en valeur des Colonies françaises.

Annexe III. — Cote comparée des valeurs coloniales au pair et au cours du 31 Décembre 1922.

PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

COMMANDANT M.-H. WEIL

LES DESSOUS
DU
CONGRÈS DE VIENNE

d'après les documents originaux du Ministère Impérial et Royal de l'Intérieur, à Vienne. 2 vol. in-8 de 872 et 784 pages.

Prix des 2 volumes. . . . 60 fr.

Ce travail considérable du Commandant M.-H. Weil, avec les notes sur les faits et les personnes qui éclairent ces milliers de pièces, constitue un guide indispensable dans la dédale du congrès de 1814-1815.

(Le Temps).

Cet ouvrage ne s'adresse pas seulement aux hommes politiques et aux historiens, il intéresse aussi tous ceux dont les ascendants ont joué un rôle quelconque à la fin de l'épopée napoléonienne.

(Revue Politique et Parlementaire).

Pour que l'on pénètre l'esprit du congrès de Vienne, je ne saurais assez conseiller de lire les deux gros volumes précieux du Commandant M.-H. Weil, *Les dessous du congrès de Vienne* (d'après les archives autrichiennes) où tant de textes ardents, palpitants, curieux, âpres ou brillamment frivoles étalent devant nous, dans leur spontanéité, les idées et les cupidités de l'époque.

(Paris-Midi).

PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, Paris

HENRI-ROBERT
de l'Académie française

Les Grands Procès de l'Histoire

PREMIÈRE SÉRIE

LE PROCÈS DE MARIE-STUART — L'AFFAIRE CINQ MARS — LE PROCÈS
DE NICOLAS FOUQUET, UN PROFITEUR DU GRAND SIÈCLE —
VOLTAIRE, DÉFENSEUR DE CALAS — LE PROCÈS DE CAMILLE
DESMOULINS.

Préface de M. LOUIS BARTHOU
de l'Académie française

DEUXIÈME SÉRIE

LA MARQUISE DE BRINVILLIERS — L'AFFAIRE DU COLLIER — LE PROCÈS
DE CHARLOTTE CORDAY — LE PROCÈS DE MADAME ROLAND —
L'AFFAIRE LAFARGE.

TROISIÈME SÉRIE

LA GRANDE CATHERINE. — MARIE-ANTOINETTE. — LE DUC D'ENGHIEN. —
LA REINE HORTENSE. — LACHAUD.

Chaque volume in-16 Jésus, orné de nombreuses gravures. 10 fr.

Les Grands Procès de l'Histoire ! Il n'est pas de thème capable de séduire, de captiver davantage l'imagination des lecteurs. Joignez à cela que ces **Grands Procès** ont pour commentateur le plus illustre des avocats d'assises.

(Le Petit Journal).

Il semble, en lisant ces **Grands Procès**, que ces causes célèbres soient d'hier. Elles le sont, en effet. Reliques douloureuses d'un passé émouvant, vieux souvenirs, vieux procès encore tout pleins du bruit de la multitude devant le condamné qui passe, c'est toute la vie de la France.

(Le Figaro).

PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

Avant de faire construire un immeuble, une villa, un hôtel, une usine, cherchez de précieuses suggestions dans le magnifique ouvrage :

L'Architecture aux États-Unis

Par JACQUES GRÉBER, Architecte S. A. D. G.

OUVRAGE en 2 magnifiques volumes, grand in-4, comprenant 479 illustrations, dont 140 hors texte, 22 en héliogravure, 4 en couleurs et plus de 100 plans cotés.

Prix 150 fr.

Au culte de la forme et à la perfection de la décoration, supérieurs, dans les œuvres françaises de nos belles époques, à tout ce que les autres pays européens peuvent offrir, *les Américains ont ajouté dans leurs constructions un élément inédit, la recherche des conditions qui embellissent l'existence, et ils y sont passés maîtres.* Voilà ce que M. Gréber a entrepris de nous montrer avec une large abondance de documents et une admirable richesse d'illustrations. A parcourir les pages de son livre, ce n'est pas seulement l'architecture, c'est toute la vie américaine qui se déroule à nos yeux.

En résumé, *M. Gréber nous dépeint l'architecture américaine avec tout ce qu'elle comporte d'avantages et d'agrément pour les hommes de notre époque, avec tout ce qu'elle assure, par ses dispositions, de vigueur et de santé à la race qui s'y développe.*

Victor CAMBON.

VOLUME I

I. **Le Home.** — Maison à la campagne. « Residential districts ». Hôtels particuliers. « Apartment houses ». — II. **Habitations collectives.** — Cités jardins. Villes industrielles. — III. **Domaines agricoles.** — Fermes d'agrément et d'exploitation. — IV. **Hôtels de voyageurs.** — Dans les grandes villes. A la campagne. Dans les stations balnéaires et estivales. — V. **Clubs.** — Clubs d'affaires. Clubs de sport, de campagne.

VOLUME II

VI. **La vie des affaires.** — Immeubles commerciaux. Constructions industrielles. — VII. **Echanges, Transports.** — Douanes, Gares. — VIII. **Instruction publique.** — Ecoles, Universités. — IX. **Bibliothèques, Musées.** — X. **Edifices religieux.** — XI. **Architecture militaire.** — XII. **Hôpitaux.** — XIII. **Architecture administrative.** — XIV. **Grandes compositions d'ensemble.** — Plans d'embellissement des villes. Plans d'extension. Park-systems. Expositions. — XV. **Monuments commémoratifs.** Conclusion. Bibliographie.

PAYOT, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

Dr SIGM. FREUD

Professeur à la Faculté de Médecine de Vienne

Introduction à la Psychanalyse, in-8	18 fr.
Psychopathologie de la vie quotidienne, in-8	14 fr.
Totem et Tabou, interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs, in-8	12 fr.
Cinq leçons sur la Psychanalyse, in-16.	5 fr.

Par la nouveauté des idées qu'elle nous suggère et par la fécondité dont elle fait preuve, l'œuvre de Freud constitue l'un des événements les plus importants qu'ait jamais eu à enregistrer l'histoire de la science de l'esprit.

Edouard CLAPARÈDE, *Prof. à l'Université de Genève.*

Livre très intéressant, merveilleux de clarté et d'ordre, de cet ordre qui jaillit progressivement des faits; livre qui passionnera tous les curieux de l'âme humaine.

La Revue Française.

Cet ouvrage est de nature à intéresser non seulement le médecin et le psychologue, mais aussi le sociologue, le linguiste, l'artiste, l'historien des civilisations primitives, auxquels il ouvre des horizons nouveaux.

Revue Internationale de Médecine et de Chirurgie.

Le Freudisme a rendu de grands services à l'observation psychologique, il apporte des vues nouvelles sur l'évolution de l'enfant.

Journal des Débats.

La théorie de la psychanalyse est célèbre. Son auteur, professeur à la Faculté de Médecine de Vienne, a été l'élève de Charcot et de Bernheim, de Nancy. Son livre, très important, est aussi très clair.

L'Information.

Il est destiné aux lecteurs cultivés et réfléchis, aux hommes de pensée, aux savants, aux artistes, aux esprits d'analyse et d'intuition. Il est saturé de réflexion et regorge d'idées. C'est le labeur de toute l'existence d'un homme de génie.

La Gazette de Lausanne.

PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

OUVRAGES SUR LA MONTAGNE

A LA CONQUÊTE

DU

MONT-EVEREST

par le **Lieut. Col. HOWARD-BURY**

Préface du **Prince ROLAND-BONAPARTE**

Membre de l'Institut, Président de la Société de Géographie

Un magnifique volume in-8 de 400 pages, illustré de 33 magnifiques photographies sur papier couché chamois.

Prix : **20 fr.** — Relié amateur . . . **40 fr.**

Par la lecture de ce livre on peut revivre toutes les phases de cette expédition prodigieuse, et, grâce à une admirable série de reproductions photographiques, se faire une idée des sites grandioses, effrayants et merveilleux, traversés successivement par les explorateurs. *(La Patrie).*

Nous voici désormais en possession de renseignements définitifs sur la minéralogie, la géologie, la flore de ces lieux sauvages. *(L'Action française).*

Souvenirs d'un Alpiniste

Par **EMILE JAVELLE**

Préface de **HENRY BORDEAUX**, de l'Académie française
8 photographies hors texte : **15 fr.** — Relié . . . **24 fr.**

On regarde Javelle comme le père de la littérature alpestre... Il a frayé la voie aux amateurs de sensations alpestres... Comment faire comprendre, sans leur paraître absurde ou exagéré, l'attrait de la montagne à ceux qui n'y sont pas allés ? C'est un problème qui s'est posé pour tous les écrivains, pour tous les poètes des Alpes. Javelle l'a réalisé à force de sincérité et presque d'ingénuité.

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française.

PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

LA CROIX DU CERVIN

Par CHARLES GOS

Un volume in-16 7 fr. 50

SUR L'ALPE FLEURIE

Par G. FLEMWELL

Adaptation de l'anglais, augmenté par L. MARRET et L. CAPITAINÉ

Avec 63 illustrations

dont 20 aquarelles hors texte reproduites en couleurs

Un volume de grand luxe in-8 raisin 20 fr.

Il faut avoir lu ce livre pour comprendre toutes les richesses de la flore alpine. On voit défiler les paysages et les montagnes, avec leurs trésors de plantes et de fleurs. Les chapitres se succèdent comme des changements de décor. Livre de grand travail, qui donne à la botanique l'éloquence et l'attrait d'un de ces panoramas salués à l'aurore par des touristes en ascension. De nombreuses illustrations, dont 20 planches en couleurs évoquent les plus beaux sites sauvages des belles « Alpes fleuries ».

(Journal des Débats).

Le Village dans la Montagne

Texte de C.-F. RAMUZ

170 estampes en couleurs, dessins au fusain et à la plume, croquis à la mine de plomb par EDM. BILLE, peintre. Bel in-4 reliure cartonnage de luxe avec impression sur le plat. 60 fr.

LES ALPES

DANS LA NATURE ET DANS L'HISTOIRE

Par le Dr W. A. B. COOLIDGE

Fellow du Magdalen College Oxford, membre honoraire des clubs alpins anglais, français et italien. Edition française de EDOUARD COMBE. Un fort volume in-8 sur papier de luxe, orné de 16 photographies et de 7 cartes spéciales des passages alpestres.

Prix : 20 fr. — Relié amateur : 35 fr.

Un classique de la littérature alpestre

Livre unique en son genre et dont l'intérêt très divers demeure constant pour tous ceux qui ont vu les Alpes.

(La Libre Parole).

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

Le Célèbre Dictionnaire Riemann, traduit en plusieurs langues est le **DICTIONNAIRE DE MUSIQUE** complet et par suite indispensable à tous les musiciens, compositeurs, artistes et amateurs de musique. Il est disposé de façon à fournir immédiatement tous les renseignements souhaités.

HUGO RIEMANN

DICTIONNAIRE DE MUSIQUE

DEUXIÈME ÉDITION FRANÇAISE

entièrement remaniée et augmentée par

GEORGES HUMBERT

Professeur honoraire au Conservatoire de Genève

Un volume in-4 de 1.152 pages. Prix : broché . 100 fr.

Relié amateur, tête dorée, filets au dos, dans un
étui 130 fr.

Tous ceux qui s'occupent d'histoire, de science, d'esthétique ou simplement de pratique musicale, connaissent depuis longtemps le nom de M. Hugo Riemann, l'un des musicographes les plus érudits de notre temps. Les musiciens et les savants de tous pays ont lu les ouvrages fortement pensés de cet esprit en quelque sorte universel; l'histoire, tant générale que spéciale, la notation, la théorie du rythme, celle de l'harmonie, l'analyse des formes musicales, l'esthétique, la pédagogie du piano lui ont fourni matière à des études d'une valeur incontestable, et ses innovations théoriques sont appelées à jouer un rôle important dans le développement de l'art musical moderne.

Mais l'œuvre de M. Hugo Riemann qui paraît avoir été accueillie avec le plus de faveur soit par la presse, soit par les musiciens amateurs ou professionnels du monde entier, est sans aucun doute le **Dictionnaire de Musique**.

GEORGES HUMBERT.

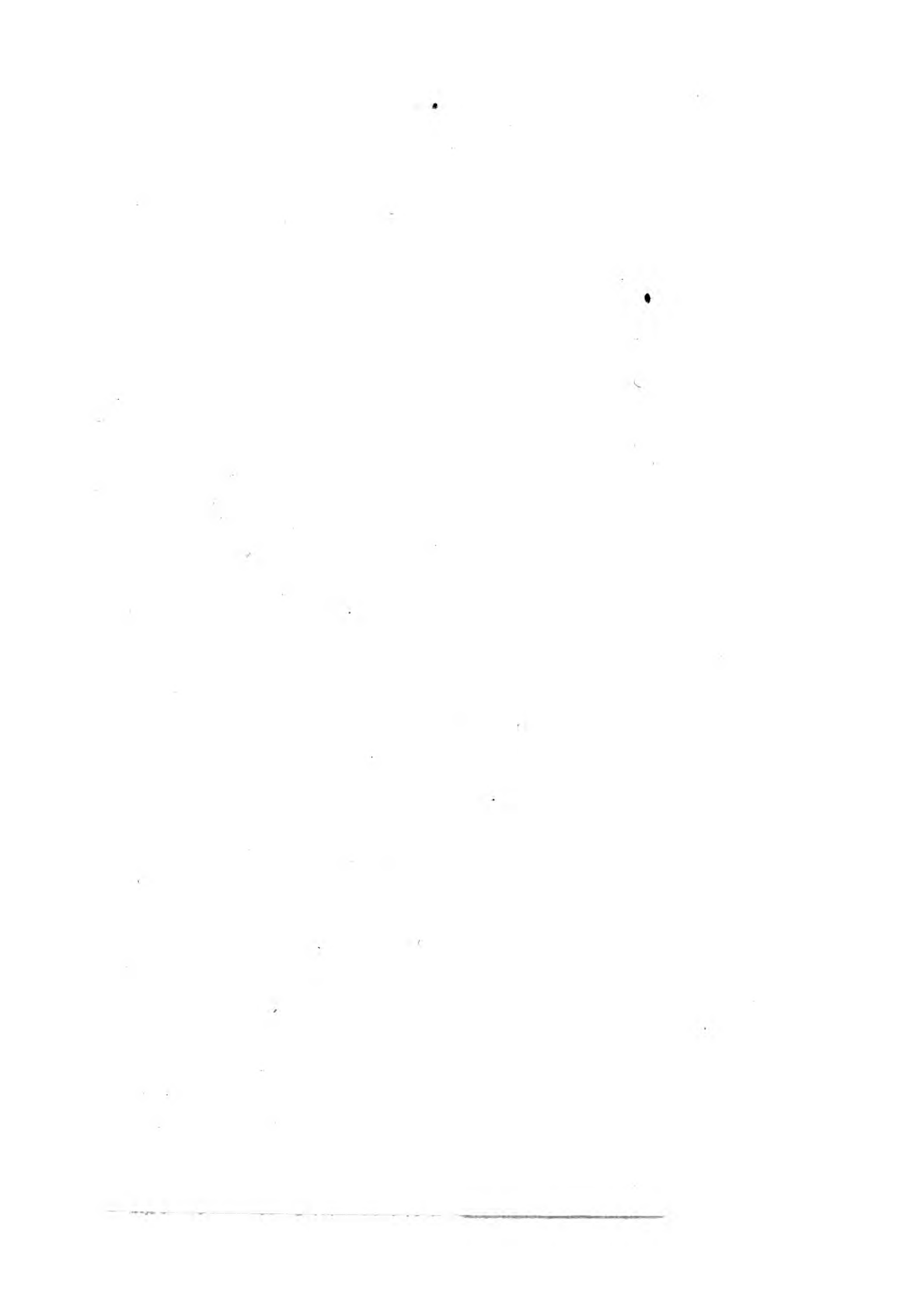
PAYOT, 106, Boulevard Saint-Germain, PARIS

Collection
" PETITE ANTHOLOGIE "

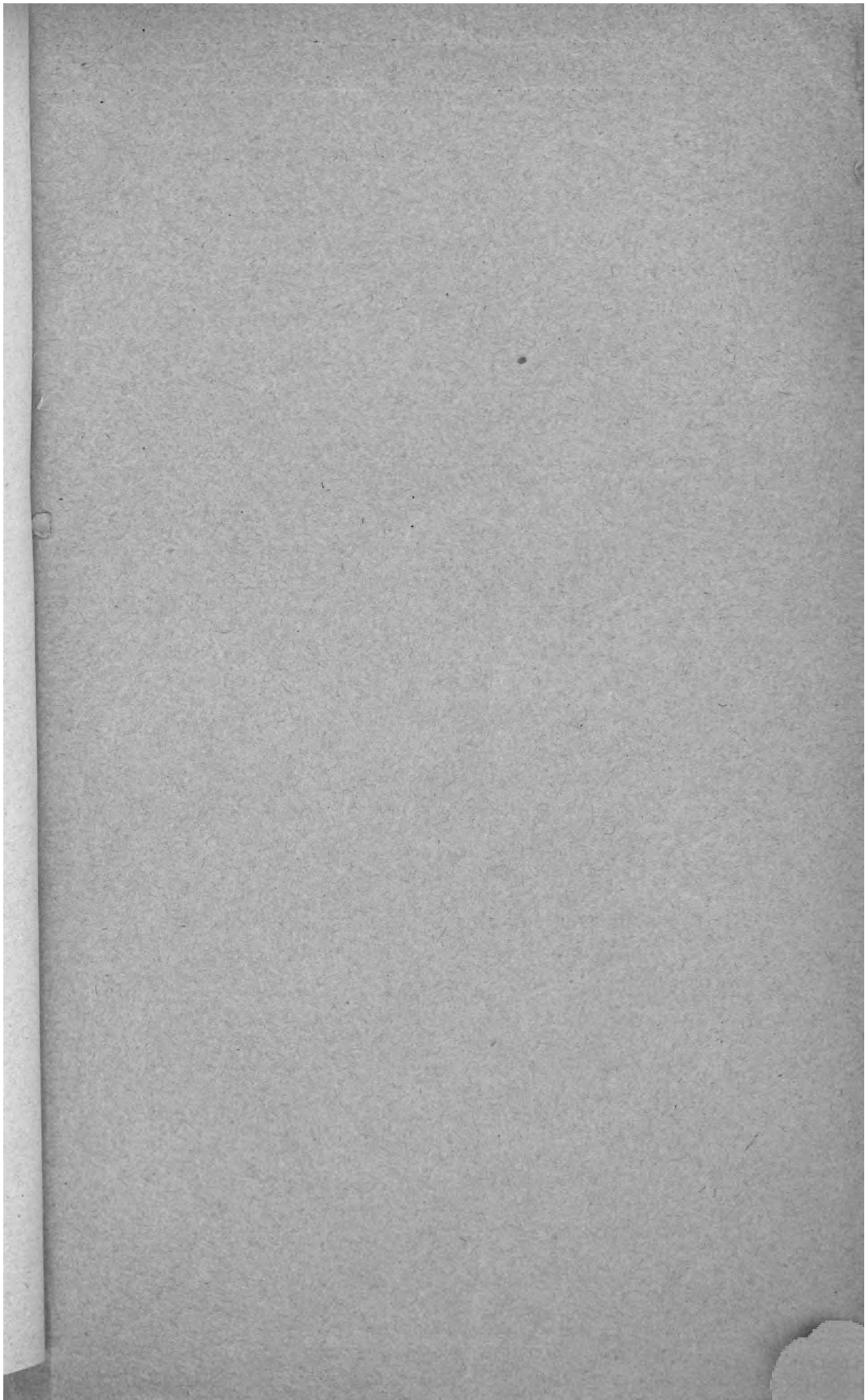
Formée de petits volumes d'une typographie artistique, cette collection, d'une conception originale et séduisante, réunit, soit en des anthologies collectives, soit en des choix particuliers à un seul auteur, ou bien encore en des traductions complètes de courts traités essentiels, la substance des moralistes, philosophes et sages de tous les temps. Elle fait une place aux plus modernes, mais accueille de préférence les anciens philosophes orientaux, dont un passé millénaire n'a fait que rendre plus frappante la raison profonde ou l'ardente mystique. D'autres petits recueils, empruntés au folk-lore exotique, enrichissent notre esprit en lui apprenant à connaître les façons de penser, pour nous si imprévues, des hommes d'une autre race.

Chaque volume, petit in-16 broché. 3 fr.
relié satinette. 5 fr.

1. **Comment être heureux.** Pensées choisies par *Michel Epy.*
2. **Les Heures de l'amour.** Pensées choisies par *Michel Epy.*
3. **Le Livre de la nature.** Pensées choisies par *Michel Epy.*
4. **Le Livre de la sagesse.** Pensées choisies par *P. Salet.*
5. **Les Paroles du Bouddha.** Choix et traduction par *P. Salet.*
6. **Les Upanishads.** Choix et traduction par *P. Salet.*
7. **Le Livre d'amitié.** Pensées choisies par *Michel Serlandes.*
8. **Les Yeux de l'Asie,** par *Rudyard Kipling.*
9. **Etre humain,** suivi de **Quand un homme se trouve lui-même,** par *Woodrow Wilson.*
10. **Les Livres de Confucius.** Choix et traduction par *P. Salet.*
11. **L'Ame nègre.** Choix et traduction par *Maurice Delafosse.*
12. **La Bhagavad-Gîtâ.** (Le Chant du bienheureux), traduit du sanscrit par *E. Burnouf.*
13. **Les Géorgiques** de *Virgile,* traduction nouvelle de *Victor Glachant.*
14. **Les petites Feurs de St François d'Assise.** Choix et traduction par *F. Ozanam.*
15. **Le Livre de la voie et de la vertu** de *Lao-Tsé.* Traduction par *P. Salet.*
16. **La Force du corps.** Pensées choisies par *Georges Verdal.*







PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS-VI^e

G. CLEMENCEAU

La France devant l'Allemagne

Un vol. in-8 7 fr. 50

C'est toute la pensée française que M. G. Clemenceau exprime dans cet ouvrage en homme d'Etat, en philosophe, en patriote. (La Nouvelle Revue.)

ANDRÉ TARDIEU

LA PAIX

Préface de GEORGES CLEMENCEAU

Un vol. in-8 12 fr.

« ... Les commodités de la politique ont propagé dans le public la légende du plus formidable traité qu'enregistre l'histoire du monde, improvisé, bâclé par quatre hommes faillibles et mal informés, reclus dans une chambre noire, dictant au monde la loi de leur fantaisie. A cette légende, il est temps d'opposer les faits. » ANDRÉ TARDIEU.

SIR GEORGE ARTHUR

Kitchener et la Guerre

(1914-1916)

Préfaces de M. Raymond POINCARÉ,
du Maréchal JOFFRE et du Maréchal HAIG

Edition française avec une biographie de Lord Kitchener par Louis-Paul ALAUX

Un vol. in-8 orné d'un frontispice, de 2 cartes, etc. 10 fr.

Quelle a été dès le début des hostilités la clairvoyance de Kitchener; quelle fut l'importance de son rôle dans la conduite générale et l'orientation de la guerre; c'est ce que nous raconte dans le détail, avec une richesse exceptionnelle d'informations, le livre passionnant de Sir George Arthur, qui fut un intime du maréchal et son collaborateur de tous les instants au War Office. (La Revue des Deux Mondes.)

Mémoires du Général Gallieni

DÉFENSE DE PARIS (25 Août - 11 septembre 1914)

Un vol. in-8 illust. de 4 hors-texte et 7 cartes en déplié 16 fr.

Aux Parisiennes et aux Parisiens qui ont vécu avec moi ces journées tragiques, je dédie ce volume. GÉNÉRAL GALLIÉNI (Juin 1915).

Ah! ces Mémoires de Gallieni, — quelle page d'histoire! Quel modèle! Livre digne de Tacite, par la brièveté comme par la force. VICTOR MARGUERITTE

ERICH LUDENDORFF, Premier Quartier-Maître général des armées allemandes

Souvenirs de Guerre

Préface du général BUAT, chef d'Etat-Major général de l'Armée

Deux vol. in-8 ornés de 46 cartes, ensemble. 40 fr.

Par l'étendue de ses vues comme par l'autorité de son auteur, ce livre est de beaucoup l'œuvre la plus considérable qui ait paru jusqu'ici sur la guerre. (Le Times.)

O.-R. TANNENBERG

La plus Grande Allemagne

LE RÊVE ALLEMAND (L'Œuvre du XX^e Siècle)

Traduction française de Gross-Deutschland (publié en 1911)

Préface de M. Maurice MILLIOUD, Professeur de Sociologie à l'Université de Lausanne

Un vol. in-8 avec 7 cartes 9 fr.

Je ne saurais trop conseiller aux sceptiques la lecture de La plus Grande Allemagne... C'est un des livres qui, avec ceux du Général von Bernhardi, ont servi de catéchisme aux feldgrau qui inondaient la France en 1914 pour la guerre "courte et joyeuse" que leur avait promise Guillaume II. ANDRÉ LEFÈVRE, ancien ministre de la Guerre.

